@

C.-L.-J. De GUIGNES

VOYAGE À PEKING

pendant les années 1794 et 1795

à partir de :

VOYAGE À PEKING
pendant les années 1794 et 1795

par Chrétien-Louis-Joseph de GUIGNES (1759-1845)

Imprimerie Impériale, Paris, 1808. Tome I, pages 253-439 ; tome II, pages 1-476 ; tome III, pages 1-135. 90 illustrations.

extrait de *Voyages à Peking, Manille et l'Ile de France, faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801,* 3 tomes 439+476+488 pages.

Mise en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
mai 2011

TABLE DES MATIÈRES

Table des illustrations — *Carte*

Voyage à Peking

1794 : novembre — décembre.

1795 : janvier — février — mars — avril — mai.

[départ — arrivée à Péking — retour — arrivée à Quanton]

Observations

Aperçu général

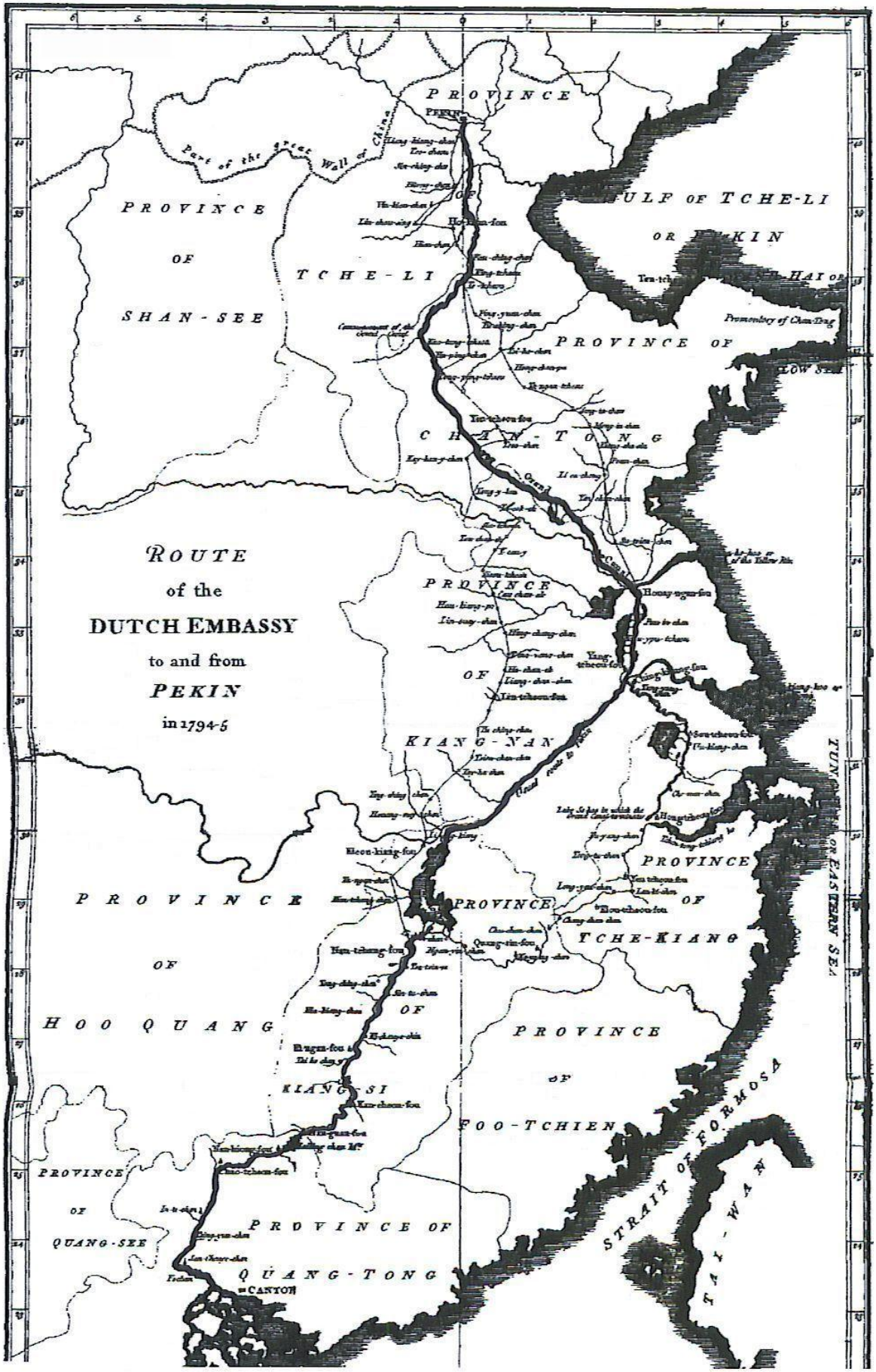
Figure des Chinois — Caractère — Industrie — Architecture et ameublement — Jardins — Canaux — Bateaux — Chemins - corps de garde - auberges - kong-kouan - postes - chevaux — Étoffes - toiles — Imprimerie — Cachets — Papier — Pinceaux — Encre — Peinture — Sculpture — Porcelaine — Vernis — Tong-tchou — Gomme élastique — Machines pour l'arrosement des terres — Manière de faire éclore les œufs de canes — Cérémonial — Habillement — Festins — Aliments — Mariage — Exposition des enfants — Adoption — Esclaves — Eunuques — Funérailles - deuils — Noms chez les Chinois — Jeux — Musique — Danse — Comédies — Médecine - Maladies — Secte de Lao-kiun et de Fo — Secte de Confucius — Juifs — Christianisme - Persécutions, missionnaires - Utilité des missions — Mahométans — Secte de Jukiao — Cultes — Sorts — Pagodes — Bonzes — Fêtes — Caractères - Écriture — Style — Grammaire — Nombres — Études - examens — Astronomie — Gouvernement — Classes des citoyens — Mandarins — Costume de l'empereur et des mandarins — Armée chinoise — Fortification — Artillerie - Poudre à canon — Peking — Population — Revenus — Dépenses — Police des villes — Justice — Prisons — Débiteurs - Intérêt de l'argent - Prêteurs sur gages — Voleurs — Pauvres.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. Arc de triomphe à une lieue et demie de Peking.
2. Vue d'un pont et d'une partie des jardins de l'empereur.
3. L'empereur prenant un divertissement.
4. Vue de l'intérieur de Peking et de la porte de la ville tartare.
5. Fête donnée devant l'empereur à Yuen-ming-yuen.
6. Fête chinoise qui a lieu en automne.
7. Procession en l'honneur des morts.
8. Comédie chinoise.
9. Entrée de l'enceinte extérieure du palais à Peking.
10. Entrée de l'enceinte intérieure du palais à Peking.
11. Vue de l'intérieur de Peking.
12. Arc de triomphe.
13. Tour de Kao-min-chy.
14. Pont de Tsin-kiang-fou.
15. Pont de Sou-tcheou-fou.
16. Vue du lac Sy-hou.
17. Tour et bateau.
18. Manière de voyager.
19. Corps-de-garde.
20. Soldats et costumes chinois.
21. Mandarins et soldats.
22. Jonques chinoises.
23. Fête chinoise qui a lieu sur l'eau.
24. Bateau du hopou et tour de Wampou.
25. Bateau de plaisance.
26. Bateaux qui vont en mer.
27. Vue de la montagne Mey-lin.
28. Fours à brique et bateau.
29a. Tombeau.
29b. Palanquin.
30. Pont.
31a. Costume des femmes du Kiang-sy.
31b. Porteurs.
32. Bateaux du Kiang-sy.
33. Roues pour élever les eaux de la rivière.
34. Pêcheurs.
35. Tombeaux.
36. Tortues de pierres.
37. Charrette.
38. Brouette à voile.
39. Tombeaux.
40. Corps de garde du Petchely.
41. Voiture de Peking.
42a. Tente.
42b. Tente.
42c. Palanquin.
42d. Palanquin.
43. Semoir.
44. Porte de ville.
45. Plan des portes de ville.
46. Bateau.
47. Écluse.

48. Tour de Yang-tcheou-fou.
49. Costume des femmes du Kiang-nan.
50. Tigre.
51. Bateau.
52. Barques de l'empereur.
53. Vue de l'île de Kin-chan-sse.
54. Pagode et arc de triomphe.
55. Arc de triomphe.
56. Tombeaux.
57. Mûriers et tombeaux.
58. Arcs de triomphe.
69. Bateau du lac Sy-hou.
60. Tombeau.
61. Idem, plan.
62. Tombeaux des environs de Hang-tcheou-fou.
63. Tombeau à Macao.
64. Pont de Fou-hiang-hien.
65. Maisons dans la campagne.
66. Navette.
67. Lilas.
68. Moulins.
69. Tour et tombeau.
70. Faucheurs.
71. Fours à chaux.
72. Vase à brûler des offrandes.
73. Tombeau.
74. Fleur du tcha-tchou.
75. Graine du tcha-tchou.
76. Tour et porte de Kan-tcheou-fou.
77. Montagnes.
78. Pont de Nan-ngan-fou.
79. Montagnes.
80. Pagode.
81. Tour de Tsin-yuen-hien.
82. Corps de garde du Quang-tong.
83. Radeau.
84. Lao-tse.
85. Fo.
86. Génie du tonnerre.
87. Génie du feu.
90. Plan d'un jardin à Quanton.
91. Plan d'une fête chinoise à Macao.
92. Notes de musique employées par les Chinois.

@


ROUTE
of the
DUTCH EMBASSY
to and from
PEKIN
in 1794-5
PROVINCE
PEKIN
Part of the great Wall of China
PROVINCE
OF
SHAN-SEE
TCHE-LI
GULF OF TCHE-LI
OR PEKIN
HAI OR
Promontory of Chan-Tong
PROVINCE OF
LOW SEA
CHAN-TONG
PROVINCE
OF
KIANG-NAN
TUNG OR EASTERN SEA
PROVINCE
OF
TCHE-KIANG
PROVINCE
OF
HOO QUANG
PROVINCE
OF
KIANG-SI
PROVINCE
OF
FOO-TCHIEN
STRAIT OF FORMOSA
TAI-WAN
PROVINCE
OF
QUANG-SEE
PROVINCE OF
QUANG-TONG
CANTON

p1.253 Le lord Macartney termina son ambassade à Peking sans aucun succès ; ses demandes furent refusées, et les présents considérables de la cour de Londres ne produisirent d'autre résultat que celui d'avoir procuré à un petit nombre d'Anglais l'entrée de la Chine ; encore y voyagèrent-ils, à leur retour, renfermés dans des bateaux et sans pouvoir en sortir.

Les Chinois furent très enorgueillis de voir des Européens venir des extrémités du monde pour rendre hommage à leur empereur ; mais l'encens offert à leur vanité ne suspendit point la crainte et la méfiance ordinaire du gouvernement, qui, constant dans sa sombre politique, conserva tous ses soupçons, que des causes particulières augmentèrent encore.

Après une expédition aussi infructueuse, pour laquelle l'Angleterre avait envoyé des personnes choisies, en mettant à leur tête le lord Macartney, qui joignait à un esprit pénétrant, de grandes connaissances, il était à présumer qu'aucune nation p1.254 européenne ne solliciterait désormais la faveur de se rendre à Peking ; cependant, au mois de septembre 1794, un ambassadeur hollandais arriva à Quanton.

Les événements ont presque toujours de faibles causes ; la vanité et l'intérêt personnel les font naître, et souvent un État se trouve engagé dans une démarche représentée comme utile et nécessaire, tandis qu'elle ne satisfait que l'amour-propre et l'ambition d'un particulier.

M. Vanbraam, chef de la compagnie hollandaise à Quanton, désirait depuis longtemps aller à Peking comme envoyé du Stathouder : ses premières lettres à la régence de Batavia, pour en faire la proposition, n'ayant pas produit l'effet qu'il attendait, il en écrivit de plus pressantes ; et pour en assurer le succès, il annonça que les représentants des diverses nations établies à la Chine, devaient envoyer complimenter l'empereur sur la soixantième année de son règne.

A la même époque, les grands de Quanton, craignant que les plaintes faites par le lord Macartney n'excitassent l'attention de l'empereur, cherchaient eux-mêmes un moyen de se tirer d'embarras ; le seul était de produire à la cour un Européen qui, complimentant l'empereur et le remerciant des faveurs répandues sur le commerce des étrangers, présentât par conséquent, sous un jour favorable, p1.255 la conduite des mandarins : l'homme fut bientôt trouvé, car M. Vanbraam ne demandait pas mieux que de seconder un pareil projet. Après avoir expédié ses lettres à Batavia, il en adressa d'autres aux chefs des nations européennes, pour les instruire de ses démarches, et les engager à suivre son exemple ; mais ceux-ci, plus prudents, répondirent qu'ils n'avaient pas été envoyés à Quanton avec le pouvoir de faire partir des ambassadeurs pour la cour de Peking.

M. Vanbraam s'était abstenu de comprendre la nation française dans le nombre de celles à qui il avait adressé ses invitations, déclarant qu'elle était aussi nulle à la Chine qu'en Europe, où bientôt elle serait rayée du nombre des puissances ; et c'est ce même M. Vanbraam qui, depuis, offrit au Directoire un recueil de dessins faits à Quanton avant et depuis son voyage, dessins qui n'ont pas même le mérite de la fidélité, parce que les Chinois qui se livrent à ce genre de travail, ne le considérant que comme un métier, ne pensent qu'aux profits qu'ils peuvent faire, sans s'embarrasser ni de l'exactitude ni de la ressemblance.

M. Vanbraam se trouva donc seul de son opinion ; mais comme il était important pour lui de la soutenir, il se rendit à Quanton avant les navires hollandais, pour lier l'affaire de manière p1.256 qu'il ne fût plus possible de reculer à l'arrivée des réponses de Batavia. Son attente fut bien trompée lorsqu'il eut connaissance de la résolution de la régence, et qu'il n'était plus que le second de l'ambassade qu'il avait proposée, les commissaires généraux ayant nommé pour ambassadeur M. Titzing, ci-devant chef au Japon, et depuis gouverneur de Chinsura et membre du conseil de Batavia. Il s'écoula quelque temps avant que l'ambassadeur pût obtenir une entrevue avec le tsong-tou, et ce ne fut

qu'après que les mandarins furent satisfaits de la condescendance des Hollandais, qu'ils écrivirent à Peking, et que l'ambassade fut acceptée.

Je désirais depuis longtemps pénétrer dans l'intérieur de la Chine ; libre d'affaires dans ce moment, je saisis l'occasion favorable qui se présentait, et j'écrivis à M. Titzing [1], qui avait été en correspondance de lettres avec mon père, pour lui demander de l'accompagner : sa réponse fut celle d'un homme qui aime les lettres, et par conséquent conforme à mes désirs. Je quittai donc Macao, où j'avais demeuré pendant dix ans ; mais le mauvais temps me forçant bientôt de retourner sur mes pas, je fus très surpris de trouver une p1.257 lettre d'un subrécargue hollandais, qui m'apprenait que les hannistes [2] s'opposaient à ce que je me rendisse à Peking sous une qualité supposée [3], dans la crainte que cela ne fût découvert, et qu'on ne se servît de ce prétexte pour leur extorquer de l'argent.

Ces difficultés bien fondées des marchands, ne m'arrêtèrent pas, et je partis pour Quanton. Aussitôt mon arrivée dans cette ville, j'allai voir le chef des hannistes, pour aviser avec lui à quelques moyens capables de lever tous les obstacles ; mais ils s'aplanirent d'eux-mêmes à l'arrivée d'une lettre des missionnaires de Peking, autorisés à demander une ou deux personnes, parmi les étrangers résidant à Quanton, qui entendissent le latin et un peu de chinois. Pan-ke-koua, le chef des marchands, me proposa alors aux mandarins, avec M. Agie, jeune Français, et rien ne s'opposa plus à mon départ.

Le 20 novembre, les Hollandais attachés à l'ambassade, furent présentés au Tsong-tou ; après le prosternement des deux chefs devant la lettre de l'empereur, il y eut un grand dîner, auquel le vice-roi point n'assista point : n'ayant pas été présent p1.258 à cette cérémonie, Pan-ke-koua me conduisit le lendemain, avec M. Agie, dans la ville. Nous y trouvâmes le Tsong-tou et le Fou-yuen réunis chez le Hopou ;

---

[1] M. Titzing a rapporté du Japon des Mémoires précieux, qu'il se propose de faire imprimer.
[2] Les hannistes sont des marchands qui ont le droit de trafiquer avec les Européens.
[3] Les Hollandais m'avaient inscrit comme étant de la garde de l'ambassadeur.

les deux premiers étaient sur une estrade au fond de l'appartement, ayant à droite le Hopou assis sur une chaise ; tous les autres mandarins se tenaient debout. Pan-ke-koua voulut en entrant se mettre à genoux ; mais le vice-roi le fit relever sur-le-champ. Après nous avoir demandé l'explication de la lettre de créance hollandaise, on nous fit asseoir à quelque distance dans la même salle, et l'on nous servit du thé. Nous nous retirâmes ensuite, toujours accompagnés par Pan-ke-koua [1].

Le palais du Hopou donne sur une grande place ; il paraît vaste, mais peu magnifique. La salle où se tenait le vice-roi, était simple, ouverte par devant : des galeries régnaient autour de la cour, et servaient de communication. Un grand nombre de gens de la suite des mandarins, et des soldats, remplissaient la cour extérieure et la place. Les rues que nous avons parcourues, sont étroites p1.259 et garnies des deux côtés de boutiques ; mais aucune ne renfermait des objets de valeur, ou qui eussent la moindre apparence.

En faisant part à M. Titzing de l'arrangement qui me procurait l'avantage de l'accompagner, je lui représentai que ma place ne me permettant pas de me rendre à Peking en qualité d'interprète, d'autant plus que cet emploi est mal regardé à la Chine, je ne pouvais être du voyage qu'autant que je n'aurais aucune fonction à remplir ; il m'assura alors que je partirais comme l'un de ses secrétaires, et qu'à son arrivée dans la capitale son dessein était d'appeler les missionnaires, afin de nous mettre en rapport avec eux.

C'est donc à tort que M. Vanbraam a mis dans sa relation, que j'ai été à Peking en qualité d'interprète. Sa conduite à mon égard a fait assez voir qu'il ne le désirait pas, puisqu'il fit défendre par les

---

[1] Lorsqu'on appelle les étrangers en ville, l'usage est de leur donner du thé ; mais étant regardés comme des marchands, on ne leur permet pas de s'asseoir, ni de boire devant les mandarins ; ils passent dans une pièce voisine.
M. Macartney, qui savait cet usage des Chinois, n'a pas voulu permettre que les hannistes prissent un siège en sa présence.

mandarins, à M. Agie et moi, de parler, si nous voulions ne pas nous exposer à être consignés à la maison.

Je dois observer que les mandarins, en adoptant l'idée des missionnaires, qui demandaient deux étrangers, paraissent n'avoir eu pour but que de se procurer deux personnes séparées d'intérêt des Hollandais, et qui fussent en état d'éclairer leurs démarches suivant les circonstances. Ce qui m'est arrivé à Peking, où j'ai été appelé seul au palais, p1.260 et à l'exclusion des Hollandais, montre assez la politique adroite et rusée des Chinois.

L'ambassade hollandaise était composée de M. Titzing, ambassadeur, et de M. Vanbraam, comme second ;

De M. Vanbraam le jeune, en qualité de gentilhomme ;

De trois secrétaires, MM. d'Ozy, Agie et moi ;

D'un chirurgien, M Bletterman ;

D'un horloger, M. Petit-Pierre ;

D'un maître-d'hôtel, de douze soldats et de deux Malays.

L'ambassadeur emmena des cuisiniers chinois accoutumés à faire la cuisine européenne, pour n'être pas obligé de vivre à la chinoise ; chacun de nous avait en outre son domestique chinois ;

Trois mandarins étaient chargés du soin d'accompagner l'ambassade.

Le premier, appelé Hong-ta-lao-ye, portait le bouton de matière opaque et d'un bleu-foncé ; il était Chinois et gouverneur d'une ville du premier ordre.

Le second, nommé Ming-ta-lao-ye, portait le bouton bleu-clair ; il était Tartare et mandarin de guerre.

Le troisième, San-ta-lao-ye, avait le bouton de cristal de roche ; il était Chinois et gouverneur d'une ville du second rang. p1.261

22 Novembre 1794. Nous quittâmes la factorerie hollandaise à une heure après midi : à notre départ on ne vit pas les quais couverts de soldats, comme cela s'était pratiqué à l'arrivée de M. Macartney ; la musique et les pétards ne se firent pas entendre ; mais modestement rassemblés dans un bateau de plaisance chinois, nous nous rendîmes à Pou-ta-tshay, accompagnés seulement de notre mandarin tartare, du hanniste Pan-ke-koua des Espagnols et des Hollandais.

Pou-ta-tshay est un lieu peu éloigné de Quanton, où l'on cultive des fleurs ; nous y vîmes la plante qui vit dans l'air, des pivoines, des œillets, des roses, des tubéreuses, des mongaris ou jasmins doubles, du basilic, des amaranthes, et le kio-hoa ou lan-hoa, dont la fleur ressemble à la matricaire. Les Chinois nous montrèrent le tcha-hoa à fleur double, qu'il ne faut pas confondre avec l'arbuste du thé, et avec le tcha-tchou dont on fait l'huile ; ils nous firent voir des lauriers rose, du myrte, des mûriers, des bananiers, des ates, des pêchers, des amandiers, des karamboliers et des jamrosa. Nous distinguâmes parmi les plantes, le tabac, la moutarde, les pe-tshay, le gingembre et les patates douces.

En sortant des jardins de Pou-ta-tshay, les Hollandais, les Espagnols et les hannistes nous quittèrent pour retourner à Quanton ; nous nous p1.262 rendîmes ensuite chez l'ambassadeur, où, après avoir dîné et être rentrés chacun dans nos bateaux, nous commençâmes à quatre heures et demie le voyage de Pékin [1].

Notre première nuit ne fut pas heureuse ; nos matelots, pour s'exciter à ramer, poussaient des cris si lamentables, qu'ils nous tinrent éveillés fort longtemps : enfin, le courant leur devenant contraire, ils furent obligés de descendre à terre pour tirer les bateaux, et nous pûmes jouir du sommeil, qui fut cependant interrompu chaque fois que nos barques passaient devant quelque corps de garde.

---

[1] M. Titzing et M. Vanbraam avaient chacun leur bateau ; MM. Vanbraam le jeune et Bletterman étaient ensemble dans un autre ; nous étions, MM. Dozy, Agie et moi, dans le même bateau, et le reste de la suite était distribué dans plusieurs champans.

Les soldats chinois, à l'approche des bateaux qui portent les mandarins, sortent de la maison, se mettent en ligne, battent fortement sur un bassin de cuivre, et tirent trois coups de boîte. Ce nombre est toujours le même, quelle que soit la qualité du mandarin ; ils reconnaissent les bateaux qui les portent, dans le jour, aux pavillons, et dans la nuit, aux lanternes qui sont placées à l'arrière du bâtiment.

23. La campagne, que le jour nous permit d'apercevoir, offrait un terrain plat avec des p1.263 habitations entourées d'arbres. Ainsi répandues dans les terres, elles forment de très jolis paysages : des petites pagodes dédiées à quelque génie tutélaire, les précédent assez ordinairement. Celle du village de Sy-nan avait deux étages : après l'avoir

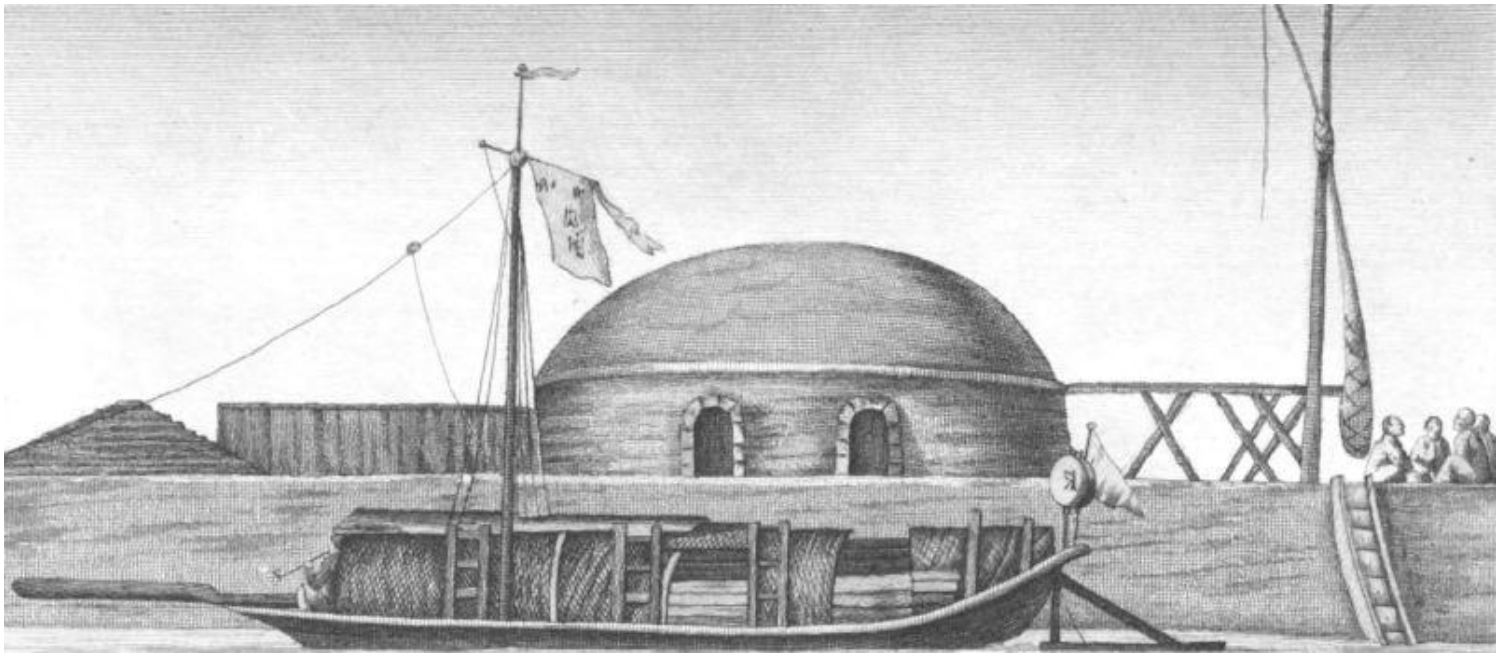


Fig. 28. Four à briques et bateau.

dépassée, ainsi qu'un four à brique et un corps de garde dont les soldats nous saluèrent, nous parvînmes, à neuf heures et demie, auprès de la ville de San-choui-hien [1]. Le mandarin de la ville et une

[1] Hien désigne une ville du troisième ordre. Ces villes dépendent des tcheou, villes du second ordre, qui relèvent elles-mêmes des fou, villes du premier ordre.

quarantaine de soldats se tenaient rangés en ligne le long du rivage ; ils battirent sur le bassin de cuivre, tirèrent trois coups de boîte, et mirent les genoux en terre pour chacun de nos mandarins. Douze de ces soldats armés d'arcs et de flèches, avaient des habits blancs bordés de rouge ; seize autres, avec des fusils, étaient habillés de rouge avec des bordures blanches et les douze derniers, en bleu, tenaient le sabre à la main derrière leurs boucliers.

Ici nous descendîmes à terre. La campagne est unie, avec quelques collines ; les riz étaient coupés, et dans différents endroits les Chinois y substituaient des légumes : on aperçoit les murs de la ville à peu de distance, et une vieille tour de neuf étages. Nous rencontrâmes, en revenant, quatre voleurs punis p1.264 de la cangue, et attachés avec des chaînes ; ils reposaient à l'ombre sous un hangar. Nous rencontrâmes ensuite les soldats qui s'en allaient sans ordre ; ils n'étaient pas armés, et n'avaient plus leurs uniformes ; quelques-uns d'entre eux portaient les armes et les habits de toute la compagnie.

Rentrés dans nos bateaux, qu'on avait munis des provisions que fournissent les districts par où l'on passe, nous continuâmes notre route. La rivière a peu de profondeur, et laisse à découvert plusieurs bas-fonds : les bords du fleuve s'élèvent à pic en certains endroits ; les terres sont unies, avec des collines, dont une partie est inculte et réservée pour les tombeaux, et l'autre est cultivée et garnie d'arbres ; des montagnes règnent sur les derrières : le terrain est sablonneux, jaunâtre et souvent rouge, sur un fond de glaise ; les pierres sont d'une nature argileuse, et disposées par bancs inclinés à l'horizon.

Nous vîmes dans la matinée une machine pour élever les eaux ; elle est composée d'un canal fermé de trois côtés par des planches, et dans lequel roule un chapelet composé de petites planchettes placées perpendiculairement, et traversées par une corde qui tourne sur un cylindre mu par deux hommes. Cette machine n'allait pas [1]. p1.265

---

[1] J'ai envoyé à l'académie des sciences un modèle de cette machine.

24. Le vent du nord s'éleva avec le jour, et il faisait froid. Le terrain est plat et sablonneux sur un fond de glaise. On aperçoit à quelque distance des montagnes hautes et incultes, qui, par intervalles, se rendent jusqu'à la rivière, et s'en écartent quelquefois en formant des vallées, où l'on voit des villages entourés d'arbres.

Nous ne vîmes rien de remarquable qu'une tour fort vieille et très endommagée, bâtie sur une colline, en face d'un village appelé Ta-yen-keou.

Nous sortîmes de nos bateaux dans l'après-midi pour examiner la campagne, où nous trouvâmes du blé noir et de l'orge qui commençait à pousser. La culture principale étant la canne à sucre, nous n'avons pas été longtemps sans trouver une sucrerie, dans laquelle nous sommes entrés. Deux buffles faisaient tourner deux cylindres de bois, entre lesquels un Chinois introduisait des cannes, dont le jus, conduit par-dessous terre dans un petit canal, allait tomber dans une cuve. On l'en retirait ensuite pour le faire cuire ; et lorsque le sirop était assez épaissi, on l'étendait sur une natte couverte d'un châssis divisé en petits carrés par des fils de bambou. Le sucre une fois refroidi, était cassé en morceaux et mis dans des paniers ; il avait une couleur brune très foncée. La bagasse sert au chauffage, ainsi que dans nos colonies.

Les Chinois nous ont permis de regarder p1.266 partout. Les charrettes dont on se sert pour porter les cannes, sont pesantes : les roues sont pleines et étroites ; les brancards ont seize pieds de long sur quatre et demi de largeur à l'arrière, et trois sur l'avant ; ils sont réunis par des traverses placées de distance en distance : une pièce de bois recourbée qui se met à l'extrémité du brancard, pose sur le cou du buffle, et lui sert à tirer cette lourde machine.

En sortant de la sucrerie, on voit on petit autel entouré de bamboux ; il est dédié au génie conservateur de la campagne, dont tout le pouvoir n'a pas empêché cependant nos bateliers d'entrer dans les champs de cannes, et d'en prendre chacun une forte provision.

Pendant la nuit nous passâmes devant la ville de Tsin-yuen-hien.

25. Nous étions de bonne heure à Pe-miao, village qui donne son nom à un passage situé entre des hauteurs. La rivière est d'une moyenne largeur ; elle est bordée des deux côtés par des montagnes en partie arides et en partie couvertes d'arbres. Sur les torrents qui se précipitent des hauteurs, et qui, dans le temps des pluies, paraissent devoir amener à la rivière un grand volume d'eau, on a construit des ponts pour la commodité des tireurs de bateaux : on voit peu d'habitations dans ce passage, excepté quelques maisons bâties dans p1.267 les gorges, et occupées par des Chinois qui coupent de la paille et en font de grands amas.

On trouve aux deux tiers du passage une grande pagode, appelée Fey-lay-tse ; elle est bien bâtie, et entourée d'arbres et de plusieurs monticules, sur l'un desquels une tour, suivant la tradition du pays, est venue se placer d'elle-même. Il paraît qu'à la Chine on aime le merveilleux ; le bonzes s'en trouvent bien, et la pagode est parfaitement bien entretenue.

Un point de vue très agréable se présente à la sortie du détroit ; des collines boisées en garnissent les côtés : dans les bas, on distingue à travers les arbres un village, une pagode et un corps de garde. Sur l'avant, des montagnes bleuâtres tapissent l'horizon.

Dégagé de ce détroit, on voit, en remontant la rivière, des collines coupées par gradins, et un grand nombre d'arbres épars dans la campagne. Le montagnes paraissent arides ; elles se rapprochent de temps en temps de la rivière, et ferment de grandes vallées, dans lesquelles les Chinois ont construit des habitations, mais, pour la plupart, placées à une certaine distance du fleuve.

Les Chinois emploient une grande partie des terres à la culture du riz ; dans d'autres endroits, ils font croître beaucoup de bamboux. Le terrain p1.268 est sablonneux, jaunâtre ; les pierres des montagnes sont couchées par bancs inclinés.

Nos bateaux parvinrent, un peu avant la nuit, auprès de plusieurs rochers placés au milieu de la rivière, à l'entrée d'un passage resserré

par des montagnes. De là, on aperçoit un chemin qui en suit le penchant et qui sort d'entre les bois. Nos bateliers nous ont assuré qu'on rencontre des tigres dans ces cantons.

Nous nous arrêtâmes devant un corps de garde ; il était fermé et entièrement abandonné. Nous en vîmes plusieurs : le nombre des soldats qui s'y trouvent n'est pas toujours le même ; tantôt ils sont cinq, d'autres fois neuf et même onze. Ces soldats faisaient le salut accoutumé, lorsque l'ambassadeur passait devant eux.

26. Au jour, nous sortions du détroit, ayant à notre droite une jolie pagode entourée d'arbres et bâtie à mi-côte. Nous descendîmes bientôt à terre, où nous nous promenâmes pendant trois heures. La campagne est unie avec des montagnes à une petite distance ; le terrain est bien cultivé. On trouve du blé, du sarrasin, des navets, des patates douces, des pistaches de terre, mais aucune canne à sucre : on aperçoit aussi de grandes plantations de bamboux. Le terrain est sec et sablonneux ; les habitations sont répandues dans la campagne. La rivière, dont l'eau est p1.269 très bonne à boire, n'est pas large ; elle coule sur un fond de cailloux.

Au village de Nieou-che-ouan, les habitants s'occupaient à tirer des pierres d'une montagne isolée, en forme de pain de sucre, et placée sur le bord de la rivière. Les Chinois exploitent cette montagne par le bas et à découvert. On rencontre après le village un tombeau construit en pyramide et entouré d'un mur.

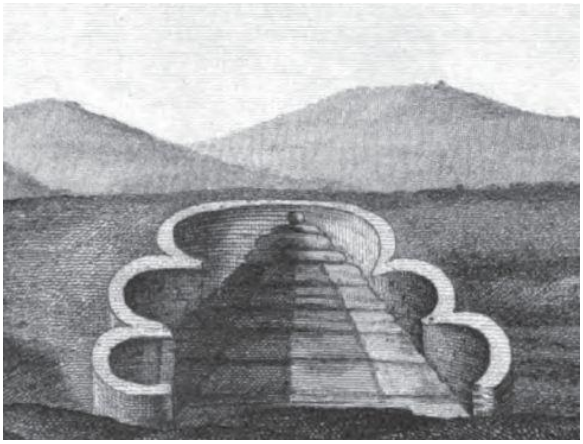


Fig. 29a. Tombeau

Parvenus à midi au pied d'une tour de neuf étages, nous nous proposions de monter jusqu'à son sommet ; mais l'escalier en étant entièrement détruit, nous ne pûmes satisfaire notre curiosité. Les murs sont en briques et peuvent avoir de huit à neuf pieds d'épaisseur : ils sont perpendiculaires en dedans ; mais en dehors ils vont en diminuant

à chaque étage : des bamboux garnissent le pied de la tour, et près de là il y a une pagode à moitié ruinée. Rentrés dans nos bateaux, nous poursuivîmes notre route jusqu'à la ville de Jin-te-hien.

Les Chinois que nous vîmes le matin, ressemblent parfaitement à ceux de Quanton. Nous rencontrâmes dans la campagne beaucoup de buffles : ces animaux, lorsqu'ils ne sont pas gardés, s'effarouchent aisément. L'un d'eux étant venu pour boire à la rivière, et nous ayant aperçus, la frayeur le saisit aussitôt et il s'enfuit de toutes p1.270 ses forces. Ces animaux cependant nous ont paru plus doux que ceux qui sont dans les environs de Quanton.

En quittant la ville, on voit un pont de deux arches, bâti sur une petite rivière : ; à peu de distance, un rocher élevé, sur lequel on a construit un temple : de gros arbres ombragent cette pagode.

27. Le matin nos champans se trouvant dans un endroit plus ouvert, nous descendîmes à terre pour nous promener ; nous vîmes du blé, des patates, des pistaches, et quelques champs de cannes à sucre. Le terrain est uni jusqu'aux montagnes, qui restent éloignées d'une lieue et demie de la rivière, mais qui s'en rapprochent parfois ; c'est ce qui nous fit rentrer dans nos bateaux, une montagne isolée et à pic sur le fleuve, s'étant trouvée sur notre chemin. Peu de pays offrent autant de diversité dans les montagnes que la Chine ; tantôt elles sont en masse, et tantôt isolées ; on dirait que c'est l'art et non la nature qui les a formées. Les montagnes de Tan-se-ky que nous avons prolongées, s'élèvent à pic sur la rivière, et s'étendent dans la campagne du côté opposé : les pierres qui composent ces masses énormes, se détachent par feuillets, sont placées par bancs inclinés, souvent jaunâtres, quelquefois gris ou noirâtres avec des veines blanches, et liées par des couches de terre friable. C'est cette disposition des p1.271 montagnes qui contribue à leurs formes singulières ; car les pluies pénétrant entre les bancs, les divisent et les détachent facilement. A cette raison il faut ajouter encore la manière de

travailler des Chinois, qui exploitent les carrières presque toujours à découvert.

Dans l'après-midi, les montagnes disparurent et furent remplacées par des collines couvertes d'arbres, parmi lesquels on distingue le Tcha-tchou, qui ressemble au thé, et dont on fait de l'huile. La campagne devint plus unie, et présenta des habitations éparses et quelques villages. En continuant notre route, des Chinois avec des cormorans ayant passé près de nous, il nous fut facile de considérer cette espèce d'oiseaux qui servent pour la pèche ; ils sont noirs, et gros comme des oies ; leur bec est long et recourbé, leurs doigts sont palmés ; ces oiseaux étaient libres et paraissaient bien apprivoisés.

28. Après avoir dépassé une tour de sept étages, nous arrivâmes, à neuf heures, à Chao-tcheou-fou, ville éloignée de Quanton de soixante-dix-sept lieues et demie ; deux cents soldats armés de fusils, d'arcs et de flèches, nous attendaient le long du rivage ; ils se mirent en ligne lorsque l'ambassadeur passa, tirèrent trois coups de boîte et s'en allèrent ensuite sans suivre aucun ordre, et pêle-mêle avec la foule.

p1.272 On nous donna ici d'autres bateaux beaucoup plus légers que ceux qui nous avaient conduits depuis Quanton : celui qu'on avait destiné à l'ambassadeur, n'étant pas commode, on lui en fournit un autre d'une forme très agréable.

Vers les onze heures, deux de nos mandarins vinrent chercher M. Titzing, pour le conduire dans un pavillon voisin, ou nous trouvâmes les mandarins de Chao-tcheou-fou, qui nous offrirent du thé : l'ambassadeur demanda la permission d'aller visiter l'intérieur de la ville ; mais sur ce qu'on lui objecta, qu'il n'y avait rien de curieux, nous retournâmes à nos bateaux.

Il est étonnant de voir comment la foule se pressait, même auprès des mandarins, quoique ceux-ci eussent des soldats armés de fouets pour l'écarter ; mais ils faisaient assez souvent semblant de frapper ; cependant, dans certaines occasions, ils donnèrent quelques coups bien appliqués. Le peuple était nombreux, mais moins que nous n'aurions dû

l'attendre dans une pareille circonstance ; il paraissait curieux. Nous vîmes peu de femmes, excepté un petit nombre conduisant des bateaux de passage. Les Chinois ont bâti plusieurs maisons vis à-vis de la ville, et un escalier qui donne dans la campagne.

A deux heures et demie nous nous rembarquâmes ; mais bientôt nos bateaux s'arrêtèrent à la p1.273 porte. L'escalier qui descend à la rivière n'est pas en bon état, non plus que les murailles de la ville, qui sont anciennes, et en partie masquées par une rangée de mauvaises maisons.

Chao-tcheou-fou est de moitié moins grand que Quanton ; il contient dix mille familles : on y fabrique quelques toiles nankins ; son plus grand commerce consiste en huile tirée du Tcha-tchou.

Nous espérions partir de bonne heure ; mais les mandarins étant dans l'usage de donner le moins qu'ils peuvent, nos mariniers, qui n'avaient rien reçu, disparurent, et il ne nous resta que très peu de monde. Les officiers des mandarins arrivèrent, donnèrent abondamment des soufflets, des coups de poings ; et comme ils voulaient arrêter les patrons pour leur faire payer les matelots nécessaires, ceux-ci, pour éviter toute discussion, levèrent l'ancre et se mirent à l'abri dans un lieu écarté. Enfin, à sept heures du soir, M. Vanbraam, qui était resté vis-à-vis le Hopou, vint avec des mariniers, et nous nous remîmes en route.

En prolongeant la ville, nous n'avons vu de remarquable que la grande quantité de bateaux qui couvraient la rivière ; mais il faut faire réflexion que tout le commerce se fait par eau, et qu'en outre, comme on change de bateaux à Chao-tcheou-fou, le nombre en est nécessairement doublé.

En quittant Chao-tcheou-fou, on voit sur une p1.274 hauteur une tour à trois étages, et plus bas une espèce de four où l'on allume de la paille pour faire des signaux.

Il est difficile d'expliquer à quoi servent les hautes tours que l'on voit à l'approche des villes ; comme elles ne sont pas en vue les unes

des autres, on ne peut assurer si elles sont destinées au même emploi que le four dont je viens de parler : le Chinois d'ailleurs ne m'ont rien pu dire de satisfaisant sur l'origine ou l'usage de ces édifices.

29. Dans la matinée nous vîmes un corps de garde bâti sur une roche isolée et de près de quarante pieds d'élévation. Le pays est sec et montueux. Les montagnes, composées de pierres disposées par bancs inclinés, ont une couleur jaunâtre et noire : les collines sont boisées ; les unes sont plantées de pins, d'autres sont couvertes d'arbres à huile.

Le cours de la rivière est quelquefois rapide et plus souvent tortueux. Dans plusieurs endroits les Chinois ont construit des cabanes pour les pêcheurs, et planté des piquets pour attacher des filets.

Étant descendus à terre, nous trouvâmes la campagne partagée par carrés, dans lesquels on cultive le riz. Dans un autre endroit, des Chinois s'occupaient à passer la terre dans un tamis, pour en retirer les pistaches. Un peu plus loin, nous vîmes des arbres à suif ; l'écorce en est grise, et p1.275 la feuille triangulaire et rougeâtre ; le fruit, qui est renfermé dans une petite gousse, est blanc et de la grosseur d'un pois.

Forcés d'attendre nos cuisiniers et leurs bateaux, qui étaient lourds et difficiles à conduire, nous eûmes occasion d'entretenir notre troisième mandarin, homme lettré et fort instruit. La conversation ne pouvant manquer de rouler sur le voyage, nous lui parlâmes du chemin que nous avions à faire, et de la montagne Mey-lin que nous devions passer au sortir de la province de Quang-tong, avant d'entrer dans celle de Kiang-sy. Cette montagne est fort élevée, nous dit-il, et son sommet se perd dans les nues. Cette expression est exagérée, comme on le verra bientôt, et totalement dans le style asiatique.

30. Suivant notre usage, nous descendîmes pour nous promener. La campagne est bien cultivée ; elle est unie, avec des collines boisées et des montagnes arides dans l'enfoncement. Le terrain plat est occupé par des rizières et des champs de pistaches ; des bouquets d'arbres avec des maisons sont répandus çà et là, et dans les environs on

aperçoit des arbres à huile, des pins, des asthers et du coton herbacé. Nous rencontrâmes, en nous promenant, deux Chinoises portant chacune sur la tête un chapeau de paille ; un trou pratiqué au milieu laissait passer la toque p1.276 formée par leurs cheveux, et une bande plissée de toile bleue, d'environ six à sept pouces de hauteur, faisant le tour du chapeau, servait à mettre à l'abri du soleil le visage de nos deux paysannes : celui de ces femmes, cependant, ne paraissait pas très blanc.

Fig. 31a. Costume des femmes du Kiangsy.

Arrêtés dans un village pour attendre nos bateaux, les paysans nous entourèrent, et nous regardèrent avec beaucoup de curiosité.

La portion de rivière que nous parcourûmes dans l'après-midi, fait beaucoup de circuits ; les collines étaient plus rapprochées, et l'on voyait, de distance en distance, des terrains unis où les Chinois ont construit leurs maisons, mais toujours à une certaine distance du fleuve, apparemment pour être plus à l'abri des voleurs.

Le terrain est sablonneux et rougeâtre, les pierres sont noirâtres et grises, avec des veines blanches liées entre elles par une terre friable.

Nous passâmes à trois heures devant un rocher creusé, dont le devant est fermé par une muraille où il y a deux fenêtres, une porte et quelques trous. Ce lieu servait jadis d'asile à un voleur : il est étonnant qu'il ait choisi un endroit aussi découvert.

1er Décembre. Après avoir passé devant un corps de garde et un village, nous arrivâmes bientôt à Kou-lou-sin. La campagne, qui d'abord p1.277 avait été unie, devient, près de cet endroit, aride et montueuse : les collines sont grises, avec des pierres de la même couleur ; la terre ressemble à de la cendre. Nous trouvâmes de la violette sans odeur auprès d'un ruisseau qui coule avant ce village et passe sous un pont

d'une arche, auprès duquel nous rencontrâmes un Chinois porté par deux autres, sur une espèce de brancard composé de deux longs bamboux. Cet homme était assis, ayant les pieds allongés et appuyés sur une planchette attachée avec des cordes au siège du brancard. Le soin qu'il avait pris de bien s'envelopper pour se garantir des injures du temps, lui donnait l'air le plus original et le plus singulier.

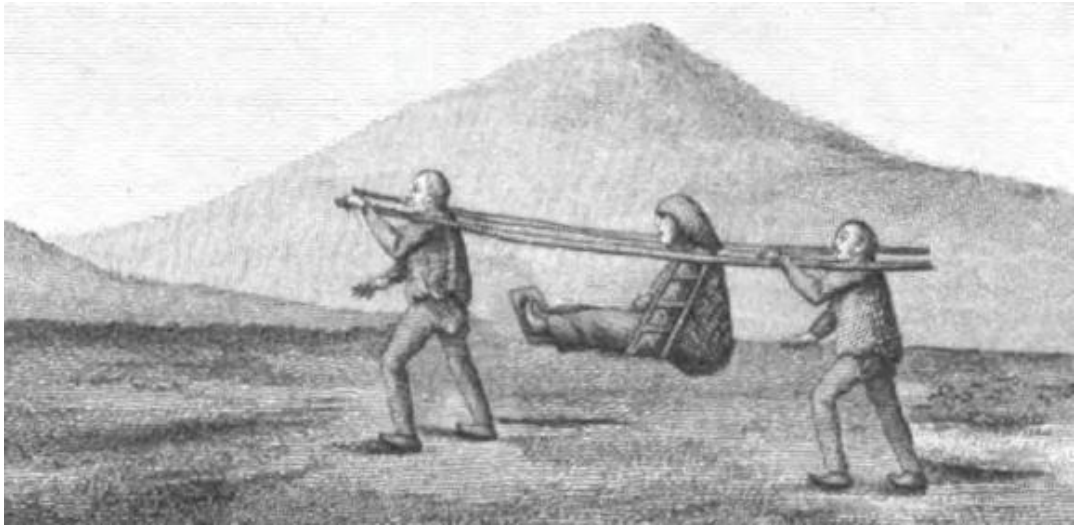


Fig. 29b. Palanquin.

Ayant quitté Kou-lou-sin, dont les maisons sont en briques et couvertes en chaume, et dont tous les habitants sortirent pour nous considérer, nous continuâmes notre route. La campagne est unie et bien cultivée ; on voit des arbres à suif, des pins, des lilas et des bamboux ; le terrain est rougeâtre, sec et sablonneux ; les pierres sont inclinées à l'horizon.

On aperçoit dans les champs de distance en distance, des maisons carrées, hautes et bien bâties, et servant de retraite aux habitants, qui y déposent une partie de leurs effets lorsqu'il y a des voleurs. Nous n'avions encore rien vu de p1.278 semblable dans la province de Quang-tong ; mais les montagnes peu éloignées qui la séparent du Kiang-sy et du Fokien ont pu rendre cet usage nécessaire, ces montagnes étant la demeure de brigands qui font quelquefois des incursions dans les environs.

2. Nous aperçûmes le matin une tour de cinq étages, et à huit heures nous étions à Nan-hiong-fou, la dernière place de la province, à cent cinq lieues et demie de Quanton. Nos bateaux mouillèrent auprès d'un pont dont les piles en pierres sont garnies d'éperons pour fendre le courant de l'eau. Le dessus est formé de poutres qui se croisent alternativement, et sur lesquelles on a étendu un plancher de bois qui va d'une pile à l'autre. Les bords sont défendus par un garde-fou. L'ouvrage menace ruine et il est échafaudé partout.

Nous étions rangés près d'un pavillon en bois, recouvert en feuilles et paraissant dressé pour faciliter notre débarquement : dans la même vue, les Chinois avaient eu le soin de couvrir la terre de nattes.

A neuf heures trois quarts, nous descendîmes avec l'ambassadeur, accompagné de ses soldats, et nous entrâmes dans une maison voisine, où les mandarins de la ville nous offrirent du thé. A dix heures et demie, l'ambassadeur et M. Vanbraam p1.279 se mirent dans les palanquins qu'ils avaient apportés de Quanton : cette précaution était très bonne, car les nôtres étaient à jour, et seulement garnis par devant de méchantes toiles, que la populace, pour mieux nous contempler, arracha bientôt, en nous laissant exposés au vent du nord. Nous avions demandé des chevaux, mais on nous fit des difficultés ; et sur ce que nous nous plaignîmes ensuite en voyant nos lingua et notre horloger à cheval, les Chinois nous répondirent que si nous avions insisté, on nous en aurait donné. On voit que les Chinois mentent sans peine ; aussi lorsqu'on veut obtenir d'eux quelque chose qu'ils doivent ou peuvent donner, il ne faut pas sortir de la place sans en être pourvu.

En quittant les mandarins, nous passâmes sur le pont de bois près duquel nos bateaux s'étaient arrêtés en arrivant ; très contents d'être parvenus à l'extrémité, car il paraît très mauvais, nous suivîmes une longue rue étroite, pavée, et bordée de boutiques de fort peu d'apparence ; les seules qui s'annonçaient, appartenaient à des prêteurs sur gages. Nous sortîmes ensuite de la ville, dont les murs sont garnis de créneaux, et nous passâmes sous deux portes surmontées de pavillons : peu d'instants après nous vîmes un arc de

triomphe sur notre gauche ; alors M. Titzing s'étant arrêté devant une pagode, mes porteurs le dépassèrent et p1.280 continuèrent de marcher jusque dans la campagne où ils me déposèrent près d'une maison où je trouvai quelques mandarins. De cet endroit le point de vue était très agréable ; on voyait plusieurs maisons éparses dans les champs, et plus loin la ville dominée par une tour de neuf étages.

Notre second mandarin étant survenu, mes porteurs se remirent en route, laissant notre suite derrière nous et hors de vue : à midi et demi nous passâmes sur un pont en pierres, de trois arches, et dont les piles étaient garnies d'éperons : ce pont est bien bâti, et recouvert en pierres

Fig. 30. Pont.

plates ; à l'extrémité, un monument en pierre est élevé à la mémoire du constructeur. Nous rencontrâmes dans la route plusieurs hangars recouverts avec des feuillages de pin, où se tenaient des Chinois vendant du thé ; un de nos lingua en offrit à MM. Titzing et Vanbraam. Quelques villages sont répandus dans la campagne ; le terrain, dans les environs, est labouré, et ce qui ne l'est pas paraît avoir été occupé par des riz.

En continuant d'avancer, nous vîmes un grand nombre de coulis, dont la majeure partie était chargée de paniers d'osier fermés et pleins

d'huile à brûler ; les autres transportaient du tabac, du thé, de la porcelaine et de la soie. Ces coulis sont chargés de la même manière qu'à Quanton, mais quand ils se reposent, ils ne mettent qu'une p1.281 portion de la charge à terre, l'autre restant suspendue et supportée sur un bois qui se place aux deux tiers de la longueur du bambou, de sorte qu'ils ne se baissent que fort peu pour reprendre leurs fardeaux, et ne sont pas obligés de s'essayer longtemps pour trouver l'équilibre ; d'autres étaient chargés d'une façon toute nouvelle pour nous. Voici leur méthode : ils lient deux bamboux ensemble, de manière à former un triangle. A la partie aiguë qui est en bas, ils placent leurs propres effets,

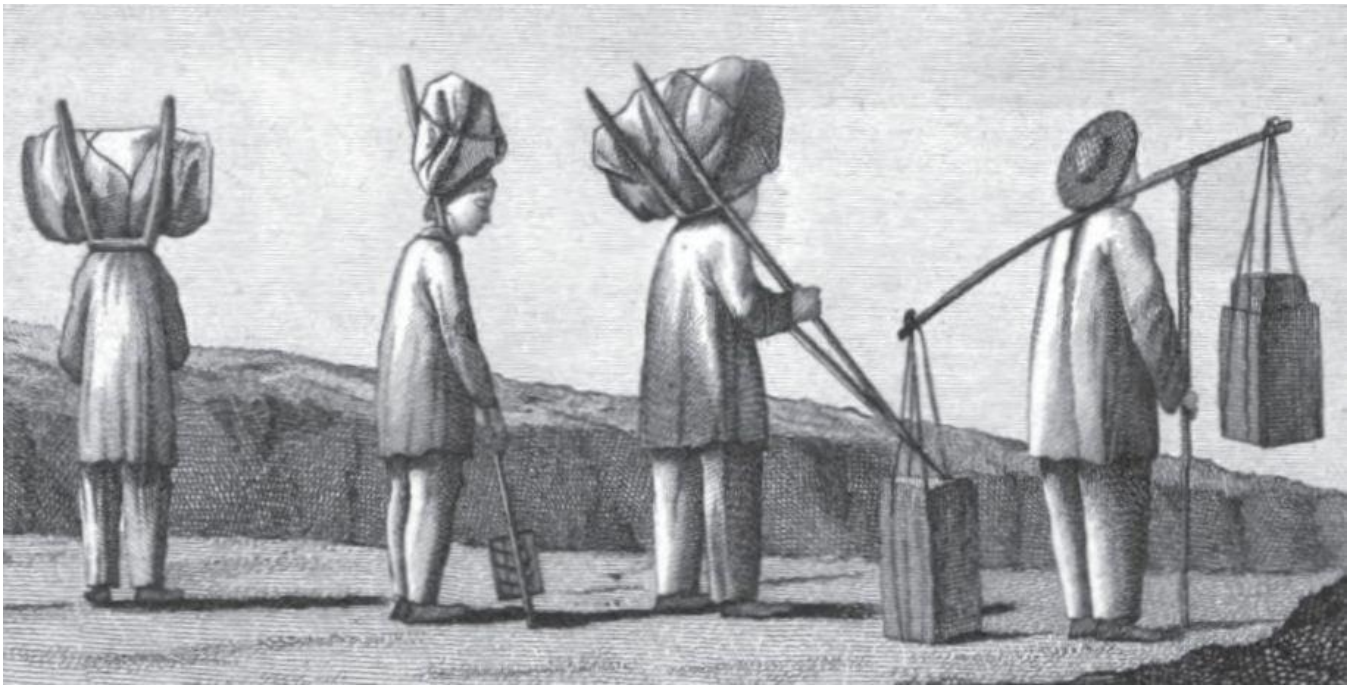


Fig. 31b. Porteurs.

pour servir de contre-poids au fardeau qu'ils mettent à l'autre extrémité, ou à la base du triangle, où il est attaché fortement aux deux bambous et à un morceau de bois rond mis transversalement, qui repose sur le cou du porteur. Lorsque celui-ci veut se délasser, il dresse les deux bambous sur la partie aiguë qui pose alors à terre, et le poids reste en équilibre. Les bamboux ont plus de six pieds de long ; l'ouverture à la base a près de deux pieds.

A une heure nous quittâmes la plaine et nous nous trouvâmes entre des collines couvertes de pins : les riz occupent les terrains bas, et

dans certains endroits on rencontre quelques maisons : le chemin suit les détours des collines, il monte et descend et n'est point nivelé ; sa largeur varie depuis dix jusqu'à vingt pieds.

p1.282 Le vent étant au nord et froid, je quittai mon palanquin où je n'avais point d'abri, et je marchai pour m'échauffer ; mais n'ayant pas mangé depuis la veille, je me vis obligé de m'y replacer. Enfin, à deux heures et demie j'arrivai à Tchong-tchang-tang, où mes porteurs s'arrêtèrent à la porte d'une maison dans laquelle on avait préparé un dîner pour nous. Tout était froid, et il n'y avait ni couteaux ni fourchettes ; après avoir mangé quelques morceaux de volaille et de pain chinois qui n'était pas cuit, je me remis en route à deux heures trois quarts avec notre horloger ; bientôt nous dépassâmes un village et ensuite une porte, après laquelle le chemin commença à monter ; il est pavé et assez bon ; nous vîmes quelques habitations, un corps de garde, et à trois heures et demie un petit pavillon à deux étages, soutenu sur des piliers : cet édifice a huit côtés et penche beaucoup.

Parvenu à la montagne nommée Mey-lin, on rencontre vers le milieu, des maisons, un corps de garde et une pagode dans laquelle on conserve la statue de Confucius ; on arrive peu de temps après dans un passage étroit creusé entre les montagnes, où les Chinois ont placé une porte pour servir de limites aux deux provinces. Sur la partie la plus élevée de la montagne, on distingue un arbre isolé ; mais le sommet de ces hauteurs ne se perd pas dans les nues, et leur élévation n'a rien p1.283 d'extraordinaire. Les voyageurs anglais ne l'ont estimée que de mille pieds [1].

En descendant du côté du Kiang-sy, la pente n'est pas aussi facile ; le chemin court entre des précipices, et de distance en distance on a pratiqué des marches pour la commodité des piétons. Après avoir traversé un édifice ruiné, et laissé sur la gauche un corps de garde, on cesse bientôt de descendre, et l'on parvient sur le terrain uni. Les montagnes qui bordent cette route, soit en venant de Quanton, soit en

descendant du côté de Nan-ngan-fou, sont escarpées, boisées, et composées de pierres grises veinées de blanc, se détachant par feuillets, et disposées par bancs inclinés. Des ruisseaux se précipitent entre les rochers et coulent dans les bas-fonds, où l'on aperçoit quelques champs de riz, des pins et des habitations. A la sortie des montagnes, on rencontre de temps en temps des maisons qui servent d'auberges aux coulis ; et à de plus grandes distances, des édifices bâtis en pierres, ouverts de deux côtés, et destinés à servir d'abri aux porteurs lorsque le temps est mauvais.

Les petits villages que nous traversâmes dans la route, paraissent misérables, et les maisons sont construites en terre ou en briques sèches : la seule p1.284 bonne habitation était celle où nous dînâmes. Les corps de garde étaient en bon état : à l'approche du mandarin, les soldats sortaient de la maison, se mettaient en ligne, tenant leurs armes à la main, tandis qu'un d'entre eux battait sur un bassin de cuivre et un autre tirait trois coups de boîte. Au moment où le palanquin passait, les soldats se mettaient à genoux : le premier en tête adressait un compliment ; et après le remerciement fait par quelqu'un de la suite du mandarin, ils poussaient tous un cri et se relevaient. Cette cérémonie, répétée pour chaque personne d'un grade élevé, n'a point lieu pour celles d'un rang inférieur ; on se contente de battre sur le bassin de cuivre.

On voit peu de légumes dans les champs, et seulement auprès des villages. Les Chinois semblent manquer d'engrais, car on trouve de tous côtés des lieux d'aisance pour les besoins des voyageurs.

Ce chemin, quoiqu'il fasse la communication des deux provinces, n'est pas aussi fréquenté qu'on aurait pu le croire. Nous vîmes le matin beaucoup de coulis, mais fort peu le soir. Dans l'après-midi, nous rencontrâmes quelques paysannes portant des confitures et revenant de la ville ; elles nous parurent mieux que celles de la province de Quang-tong ; du moins elles avaient des couleurs.

---

[1] Macartney, tome IV, page 245.

p1.285 Avant d'arriver à Nan-ngan-fou, on passe quelques petits ponts. Les Chinois ne nous ont point fait entrer dans la ville, mais nous en avons prolongé les murs ; enfin, après avoir traversé une partie du faubourg et fait douze lieues, j'entrai à six heures du soir dans notre logis. On nomme ces maisons kong-kouan ; elles sont destinées pour les mandarins qui voyagent : une pièce et deux salles composent l'appartement principal ; sur les côtés, dans la cour, il y a quelques chambres. Les Chinois avaient orné la salle d'une estrade et de plusieurs chaises couvertes avec du drap rouge, et placé dans les chambres voisines des lits de bois, mais sans moustiquaires : cet ameublement répondait assez bien à la garniture des fenêtres, qui ne consistait qu'en papier au lieu des coquilles dont on fait usage à Quanton. La maison n'étant pas suffisante pour contenir tout notre monde, les mandarins en prirent une autre située vis-à-vis, pour y loger les soldats, les domestiques et le bagage à mesure qu'il arrivait.

Notre souper fut à la chinoise, c'est-à-dire, sans couteaux ni fourchettes : sur notre demande, on nous apporta des cuillers de porcelaine ; le grand couteau du cuisinier nous servit à dépecer les volailles. Les Chinois avaient préparé deux tables, l'une dans la salle, avec deux couverts, pour l'ambassadeur et M. Vanbraam, et l'autre p1.286 au dehors pour nous. Cet arrangement plaisait beaucoup à M. Vanbraam, qui prétendait que c'était l'usage ; mais nous fîmes réunir les deux tables et nous soupâmes tous ensemble, ainsi que nous l'avions toujours fait. L'ambassadeur eut seul son lit ; M. Vanbraam en fit un avec les coussins de son palanquin, et nous nous étendîmes tous les cinq sur l'estrade en bois, en nous couvrant avec les tapis des chaises. On me pardonnera ces détails minutieux ; mais je rends compte de ce que j'ai éprouvé, afin que ceux qui seront tentés dans la suite de pénétrer dans l'intérieur de la Chine, puissent prendre des précautions absolument nécessaires avec les Chinois qui, ordinairement ne s'oublient pas, et oublient très souvent les autres.

3. Enfin notre bagage arriva. Nous voulions nous aller promener dans la ville ; mais notre porte était tellement assiégée par les Chinois, que nous fûmes obligés de rentrer ; ils pénétrèrent même jusque dans la cour et se permirent d'ouvrir notre appartement pour nous considérer plus à leur aise. Après avoir réussi à dîner suivant notre manière accoutumée, nous quittâmes notre kong-kouan à cinq heures passées. La place devant laquelle nous nous rembarquâmes appartient à la douane. Les Chinois avaient élevé à ses deux extrémités des pavillons pour faciliter p1.287 notre arrivée jusqu'aux bateaux, où les mandarins de la ville vinrent visiter l'ambassadeur peu de temps après qu'il y fut entré. Les barques du Kiang-sy sont construites autrement que celles de la province de Quang-tong : ces barques sont longues et peu

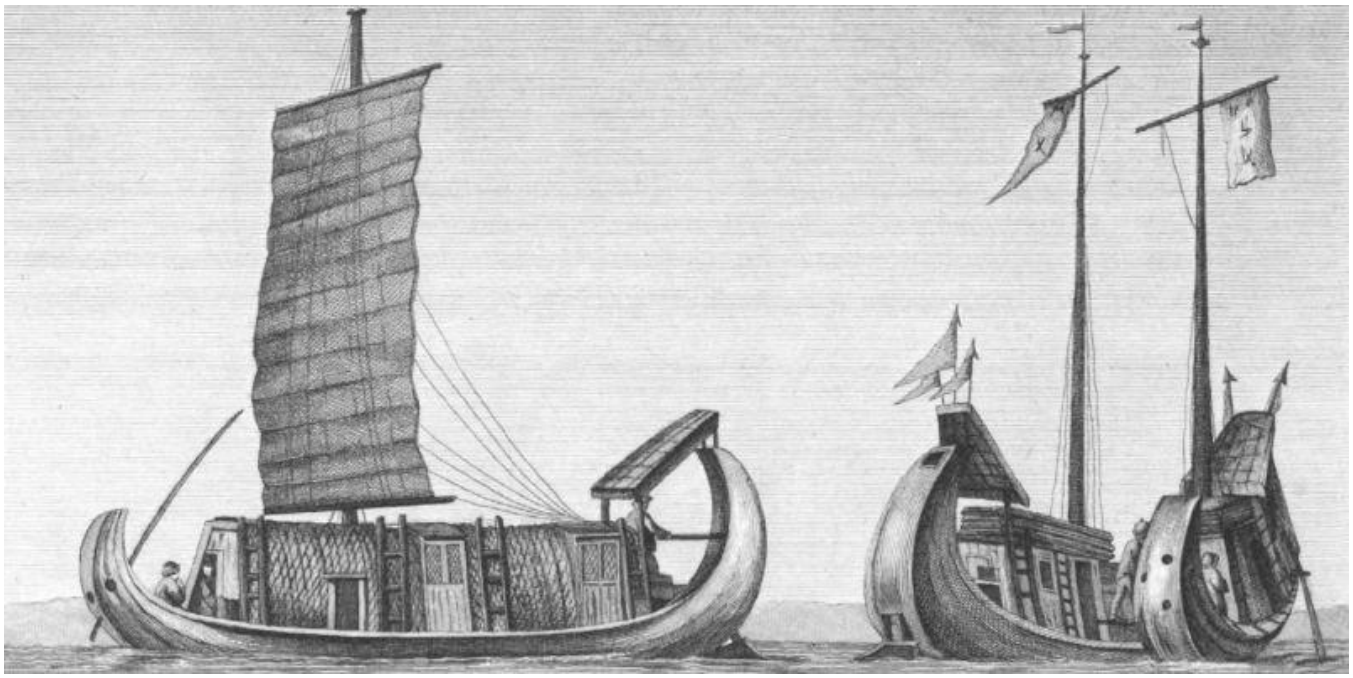


Fig. 32. Bateau du Kiang-sy.

profondes ; l'extrémité de l'avant et de l'arrière est relevée, et de ce dernier côté il existe un petit toit pour mettre à l'abri le Chinois qui gouverne. Deux portes et une petite saillie en bois, d'un bon pied de large, qui règne autour du bateau, entretiennent une libre communication. Tout est en nattes, et l'intérieur est tapissé en papier blanc. Les matelots occupent la pièce de l'avant, le reste de l'espace est partagé en une grande chambre et une plus petite ; le mât est placé

sur l'avant aux deux tiers de la longueur du bâtiment ; la voile est de natte et se plie par feuillets : lorsqu'il fait calme, les Chinois se servent de rames ; ils les placent comme les nôtres : le patron en a aussi une, mais il n'en fait usage que dans certaines occasions. La pointe relevée de l'avant du bâtiment est percée de trois trous ; lorsque le bateau a touché, on le soulève au moyen d'un bambou qu'on introduit dans les deux trous horizontaux ; et lorsqu'on veut l'arrêter, on laisse tomber perpendiculairement un bambou dans le troisième.

La ville de Nan-ngan est d'une moyenne p1.288 grandeur. Avant que d'y arriver, on aperçoit une tour de cinq étages, et de l'endroit où nous nous sommes embarqués, on en voit une autre sur une montagne : celle-ci est inclinée et sans ouverture. Comme nous étions à l'extrémité de la ville, nous ne vîmes, en sortant, que quelques maisons et une pagode, avec une tour ruinée.

4. La campagne était unie, sauf quelques collines sur lesquelles on aperçoit des pins, mais clairsemés ; la rivière serpente prodigieusement. Nous vîmes un petit nombre de plants de tabac, mais un très grand de cannes à sucre ; c'est, à ce qu'il paraît, la culture principale ; aussi distingue-t-on plusieurs sucreries auprès des habitations, qui, suivant l'usage, sont éparses dans la campagne.

En continuant notre route, nous passâmes devant une roue entièrement construite de bambous, et destinée à élever les eaux de la rivière et à les répandre dans les terres : ces roues peuvent avoir vingt et vingt-quatre pieds de diamètre ; quelques-unes sont plus grandes, mais cela est rare. Cette machine est très ingénieuse et fort légère ; toutes les parties sont en bambou, ainsi que les cordes qui servent à lier ensemble les différentes pièces ; elle est d'autant plus commode, qu'elle n'exige que peu de soins, et qu'elle élève l'eau à une hauteur assez considérable.

p1.289 Chaque roue porte à sa circonférence une vingtaine de tubes creux d'environ trois pieds de long, et de près de trois pouces de diamètre ; un courant d'eau ordinaire suffit pour faire tourner ces

machines ; mais les Chinois, pour en augmenter la force, enfoncent des piquets qui s'étendent quelquefois jusqu'au milieu de la rivière. Cette méthode qui porte l'eau sur la roue, est fort incommode pour la navigation des bateaux.

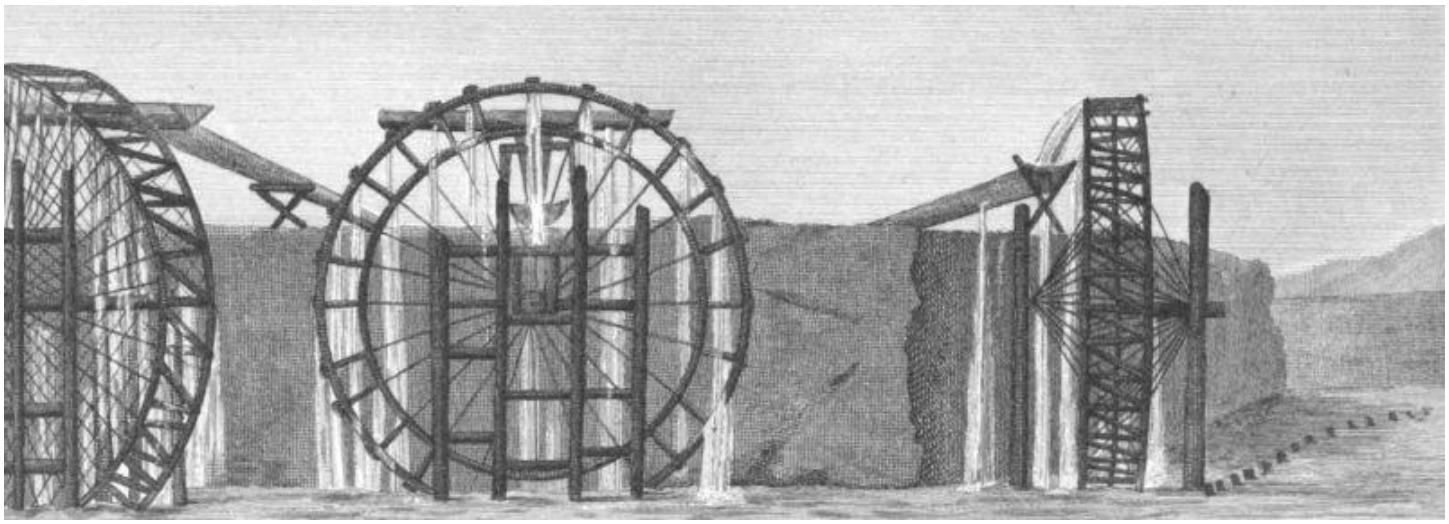


Fig. 33. Roues pour élever les eaux de la rivière.

Après avoir dépassé une tour de sept étages, nous rencontrâmes des pêcheurs montés sur des radeaux composés de quatre bamboux, relevés vers une de leurs extrémités ; chaque homme dirigeait son radeau avec une longue perche, ayant à côté de lui des cormorans et un panier. Ces oiseaux plongeaient et mangeaient le poisson, car ils n'avaient pas, comme le dit le P. du Halde, un collier autour du cou ; mais peut-être était-ce le moment où ils prenaient leur nourriture.

On voit beaucoup de plantations de bamboux. Ce roseau creux et garni de nœuds, a le bois dur et extrêmement léger ; il est propre à une infinité d'usages, et les Chinois l'emploient partout.

Nous nous promenâmes l'après-midi, mais du seul côté où le terrain était uni, en avant des collines qui restent à un quart de lieue de distance ; car de l'autre les montagnes s'avancent de distance en distance jusque sur le bord de la rivière, p1.290 et forment des vallées où l'on cultive du riz, des fèves, des patates et des pistaches. Nous vîmes des pins, des lilas et quelques arbres à suif : nous aperçûmes aussi quelques villages.

Ayant trouvé un moulin à huile, nous y entrâmes : la roue qui fait tourner la machine, est construite de la même manière que celle dont les Chinois se servent pour élever les eaux, excepté qu'à l'extrémité de son axe il y a des dents qui engrènent dans une roue placée horizontalement et qui la font mouvoir. Les deux diamètres de cette dernière roue débordent de beaucoup sa circonférence, et portent à chaque extrémité quatre petites roues garnies en fer, et placées perpendiculairement : ces dernières roulent dans un auget circulaire également doublé en fer, où l'on met les graines pour être écrasées. La roue intérieure n'allait pas, et pour cela les Chinois avaient soulevé l'axe de la roue extérieure, de sorte que son mouvement ne se communiquait point à celle qui était dans le bâtiment.

Les pierres qui composent les montagnes, sont par bancs inclinés, et ressemblent à des cos ; mais avant d'arriver à la ville de Nan-kang-hien, le terrain et les pierres sont rougeâtres, celles-ci approchent du grès. A cinq heures et demie nous étions à la ville, près d'une pagode dédiée à Confucius, mais il était trop tard pour y entrer. p1.291

5. Nous vîmes dans la matinée des plantations de bamboux, des arbres de lilas et des champs de cannes à sucre ; la campagne est unie d'un côté, de l'autre on voit des montagnes rougeâtres. Après avoir passé devant une vieille tour de sept étages, on trouve beaucoup de maisons, une belle pagode et des chantiers ou l'on construit des bateaux : bientôt après nos embarcations s'arrêtèrent à la porte occidentale de Kan-tcheou-fou, éloignée de trente-une lieues de Nan-ngan-fou.

Les murs de la ville sont en bon état et flanqués de bastions carrés ; les portes sont ornées de pavillons. Le terrain qui est le long d'une partie des murailles, est élevé d'environ trente pieds ; il forme une terrasse soutenue par des briques. Nous étions en face d'un grand escalier qui conduit à la ville ; mais notre départ étant prochain, nous ne sortîmes pas de nos champans ; le peuple, d'ailleurs, qui s'empressait de nous regarder, nous entourait presque de toutes parts.

La jonction des deux rivières, Tchang et Kan, a lieu à la sortie de la ville : dans cet endroit l'autre côté de la rivière est bordé de plusieurs maisons et d'arbres superbes.

Kan-tcheou-fou est considérable ; son territoire produit beaucoup d'arbres du vernis : celui qu'on recueille ici est un des plus estimés.

Dans l'après-midi nous vîmes une tour de neuf p1.292 étages ; elle est bien bâtie et plus élevée qu'aucune de celles que nous avions vues jusque là. La campagne est très agréable et variée par des bouquets d'arbres et des habitations. Les terres sont rougeâtres ; on y cultive la canne à sucre. Nous avons passé devant une douane, et une pagode appelée Long-ouang-miao, où tous les Chinois des bateaux sont dans l'usage d'offrir des sacrifices pour se rendre les génies favorables au moment où ils passent entre des rochers qui obstruent le cours de la rivière, et que nous devions franchir le lendemain.

6. Nous nous mîmes en route dès le matin ; nos patrons avaient pris des pilotes pour passer les Che-pa-tan ou les dix-huit cataractes ; elles sont formées par d'énormes rochers tombés des montagnes voisines ; nous y entrâmes à sept heures, et à neuf heures et demie nous étions dehors : une demi-heure après, nos bateliers battirent sur leurs bassins de cuivre, pour remercier de leur heureuse sortie le génie d'une pagode devant laquelle nous passâmes. Le terrain que nous avons parcouru est montueux avec des parties plates ou l'on cultive des cannes à sucre : quelques hauteurs sont taillées en terrasses, et d'autres sont couvertes d'arbres. On voit de distance en distance des villages et des corps de garde.

Après être entièrement sortis d'entre les rochers, p1.293 nous rencontrâmes encore des pêcheurs ; chacun était placé sur un petit radeau, criant beaucoup pour exciter les oiseaux à se jeter à l'eau. Ceux-ci plongeaient et reparaissaient avec un poisson qu'ils auraient certainement avalé si le pêcheur n'eût passé par-dessous un petit filet et saisi le poisson en jetant le cormoran de côté ; cependant de temps

en temps les oiseaux mangeaient quelques petits poissons, les Chinois les frappaient alors pour les en empêcher.

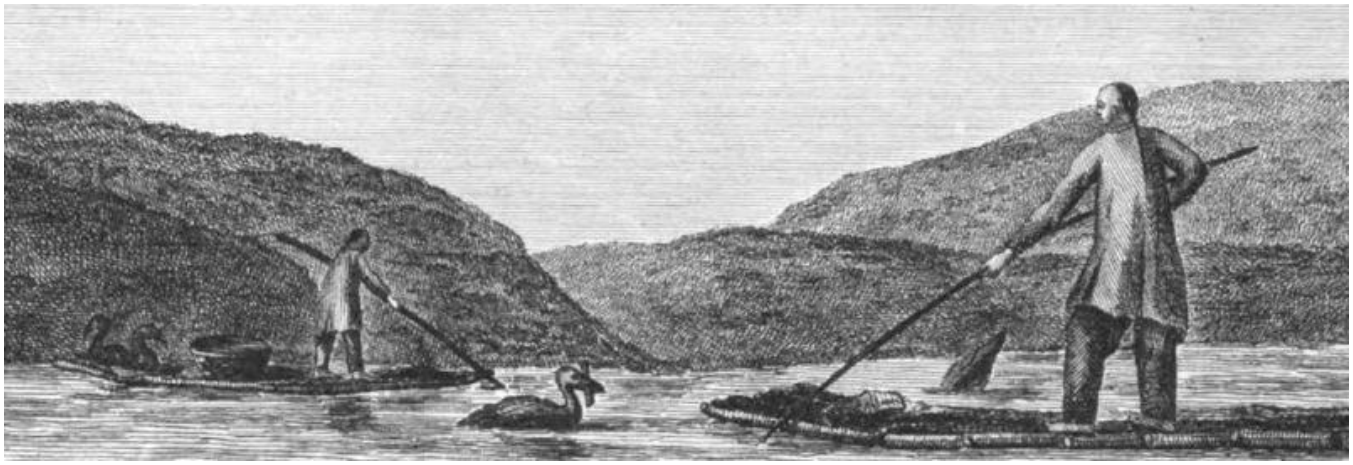


Fig. 34. Pêcheurs.

Le pays est en général montueux ; les terrains élevés sont occupés par l'arbre à huile, et les plateaux et les vallées par l'orge, la canne à sucre et la pistache de terre. De distance en distance on aperçoit des habitations : nous parvînmes dans la nuit à la ville de Ouan-ngan-hien.

7. La campagne, avant Tay-ho-hien, est unie, et l'on y voit plusieurs habitations. Cette ville, où nous arrivâmes à neuf heures, est à un quart de lieue du rivage ; on n'en distingue que les murs et une porte sur laquelle est bâtie un pavillon. En la quittant, on trouve à peu de distance, sur la gauche, une tour de neuf étages, construite sur une éminence : presque toutes les fenêtres en sont bouchées, quoiqu'elles paraissent en bon état ; mais les Chinois les ont apparemment fermées, vu que la tour incline beaucoup, à partir de son milieu ; le comble penche encore davantage, et ressemble p1.294 à des espèces de pots placés les uns au-dessus des autres ; à son extrémité il y a quatre chaînes qui y sont attachées, et qui tombent jusque sur les bords du toit.

La campagne continue d'être unie ; le terrain est rougeâtre, on y cultive des fèves : les maisons des villages, presque toujours entourées d'arbres, sont en briques, à l'exception des plus misérables. A huit heures et demie du soir, nous étions à la ville de Ky-ngan-fou, que

nous avons quittée après avoir dîné ; dans la nuit nous passâmes la ville de Kay-chouy-hien. Le courant étant pour nous, nos bateaux allaient fort vite, et l'on peut estimer que nous faisions une lieue dans trois quarts d'heure.

8. Le matin, des montagnes s'élevant à notre gauche, bordaient la campagne, d'ailleurs unie, et coupée, de distance en distance, par des habitations et des bouquets d'arbres. A midi, nous laissâmes à droite une tour de neuf étages presque ruinée ; le comble n'existe plus, et les angles en ont été détruits par l'effet du tonnerre. A une heure et demie nous arrivâmes à la ville de Cha-kiang-hien, où l'on avait préparé un petit pavillon le long du rivage, près duquel des soldats, rangés en ligne, attendaient l'ambassadeur, et tirèrent à son approche. La ville est petite, et renferme plusieurs collines, dont une, dit-on, est

habitée par trois cents familles : les murailles sont en fort mauvais état du côté de la rivière, et les maisons ne paraissent pas valoir mieux. On laisse sur la gauche, en quittant la ville, un pont bâti sur un ruisseau, ensuite une belle pagode entièrement environnée d'arbres, et plus loin une colline boisée et quelques maisons. Le côté de la rivière opposé à la ville présente des habitations et un arc de triomphe dont la partie supérieure est tombée. La campagne est bien cultivée, les terres sont d'une nature argileuse. Nous étions à neuf heures du soir à un bourg dépendant de la ville de Lin-kiang-fou, qui et à trois lieues dans les terres.

9. Le terrain est uni, glaiseux et rougeâtre par intervalle. La campagne est très belle et entrecoupée par des ruisseaux sur lesquels on a construit de petits ponts en pierre plates. La principale culture est l'orge. Les maisons des paysans sont en terre, et quelques-unes en briques ; elles sont environnées de haies. Les Chinois font croître dans ces enceintes des raves et des choux de Nanking.

Arrivés à la ville de Fong-tching-hien, nos bateaux mouillèrent le long du quai. Il était en très mauvais état, les pierre étant en partie enfoncées et toutes de travers ; il avait déjà été raccommodé en

plusieurs endroits, mais l'ouvrage, quoique neuf, p1.296 commençait à incliner. Les mandarins de la ville s'étaient placés auprès d'une balustrade en bois, établie à l'extrémité du quai, pour attendre nos conducteurs, qui, à leur arrivée, furent salués par des boîtes et régalés d'un concert d'instruments. La musique était détestable et semblable à celle qu'on entend à Quanton dans les enterrements ; cependant, elle satisfit tellement nos mandarins, qu'à leur départ elle se fit entendre de nouveau. Le quai, les maisons, étaient garnis de curieux ; mais tout ce que nous avons pu apercevoir de cette ville est fort misérable, et nous l'avons quittée sans rien découvrir qui pût mériter notre attention.

La campagne continue d'être belle, et toujours avec des arbres et des habitations. Nous vîmes quelques pêcheries. Le poisson d'eau douce qu'on mange dans ces cantons, est d'un goût fade. Les maisons des paysans sont mauvaises ; certaines paraissent cependant meilleures, parce que les murs des côtés sont de briques ; mais le devant, qui est en bois, ne vaut rien. Les pagodes sont mieux bâties.

10. Nos bateaux arrivèrent de grand matin vis à vis de Nan-tchang-fou, capitale de la province de Kiang-sy ; cette ville est à cent seize lieues de Nan-ngan-fou.

Devant prendre ici la route de terre pour aller p1.297 à Peking, nous quittâmes les barques qui nous avaient amenés, et nous entrâmes dans une maison sale et humide, quoique préparée exprès pour nous recevoir, tandis qu'on s'occupait à débarquer notre bagage.

La foule couvrait une partie du rivage ; mais elle n'était pas cependant aussi considérable que nous aurions dû nous y attendre, et d'ailleurs elle se trouvait grossie par les porteurs de nos effets.

Parmi les mandarins que la curiosité avait conduits dans notre logis pour nous voir, un seul se dit être envoyé par les grands de Nan-tchang-fou pour complimenter l'ambassadeur ; un autre, qui n'avait d'autre motif que de nous examiner, entra dans la salle où nous étions, nous regarda, et se retira sans rien dire, comme un homme rempli de

son propre mérite, et qui s'estimait fort au-dessus de nous. Ce Chinois nous amusa beaucoup avec son air de suffisance.

Nos mandarins nous avaient proposé de diviser nos effets, et de ne garder avec nous que l'absolu nécessaire, nous promettant que le reste des malles arriverait à Peking presque aussitôt que nous ; mais nos domestiques chinois nous ayant informés qu'il était décidé que les malles resteraient ici jusqu'à notre retour, nous ne voulûmes pas acquiescer à ce nouvel arrangement, et tout fut emporté, excepté les gros effets et quelques caisses de vin. p1.298 Nous achevions de dîner, lorsque les mandarin de Nan-tchang-fou envoyèrent des présents, consistant en thé, en oranges, en gâteaux et en viandes crues : celles-ci avaient une odeur si désagréable, et elles étaient si dégoûtantes, que nous partîmes sans attendre davantage, en laissant les Chinois très occupés de la disposition symétrique de tous ces présents, dont nos domestiques firent leur profit.

Notre bagage étant entièrement chargé, partie sur des brouettes et partie sur des coulis, MM. Titzing et Vanbraam, en palanquins, se mirent en route à trois heures après midi, et nous presqu'en même temps, montés sur des chevaux, ayant pour la plupart des selles de bois et des cordes pour brides. C'est dans ce bel équipage que nous commençâmes notre route par terre. Des soldats chinois, rangés sur deux lignes, attendaient l'ambassadeur, et le saluèrent lorsqu'il passa. Après lui, notre cavalcade défila paisiblement et nous gagnâmes la campagne, d'abord unie et bien cultivée ; ensuite nous vîmes quelques collines, dont les unes sont couvertes de pins et les autres incultes. Les habitations paraissaient misérables. Un arc de triomphe a été le seul monument remarquable que nous ayons rencontré ; il consistait en trois portes formées par des pierres placées perpendiculairement et transversalement. Ces p1.299 monuments, appelés par les Chinois *pay-leou*, sont élevés en l'honneur de quelque personnage célèbre. Nous vîmes un petit nombre de paysans et de paysannes ; ces dernières avaient le teint plus clair que les femmes de Quanton.

Après avoir fait cinq lieues, nous arrivâmes au village de Lo-hoa ; la maison ou nous descendîmes, disposée comme celles que nous avions déjà vues, était jolie et fort bonne, mais plus convenable pour l'été que pour l'hiver. Un sopha et des chaises couvertes de drap rouge composaient tout l'ameublement de la salle principale.

Ces brouettes qui servaient à porter nos effets, n'ont qu'une roue de trois pieds de diamètre environ ; le bois en est mince et peut avoir, à la circonférence, tout au plus un bon demi-pouce : il est entouré d'un cercle de fer coupé en plusieurs morceaux. L'essieu est oblong ; il entre dans deux petites pièces de bois placées de biais en-dessous, qu'on peut retirer à volonté, aussi bien que la roue : le brancard est large et les bâtons s'ouvrent, de sorte que celui qui conduit la brouette est obligé de tenir ses bras écartés. Cette position doit lui ôter de la force ; aussi est-il obligé d'avoir des bretelles pour soutenir la brouette. A la partie antérieure du brancard, qui est plus étroit dans cet endroit, il y a une espèce de châssis incliné, formé de petits bois plats, et surmonté d'une planchette p1.300 qui enferme la roue, de manière qu'il est facile de mettre une malle de chaque côté et de placer des bagages par-dessus, sans gêner en rien son mouvement : il faut de l'adresse et de la force pour tenir cette machine en équilibre. Lorsque le fardeau est trop pesant, on ajoute un second brancard par-devant, dans lequel un Chinois se place pour tirer la brouette.

Nos effets ne tardèrent pas à arriver : c'était un bruit et une confusion inexprimables ; chacun criait, courait, surtout nos domestiques, qui cherchaient nos lits et les leurs. La nuit vint bientôt : on alluma des lanternes ; le mouvement, les cris augmentèrent ; mais le souper fit taire enfin tout le monde, et nous nous couchâmes.

11. Nous étions en route à quatre heures et demie du matin, par un temps froid et un beau clair de lune : nos chevaux et nos selles étaient meilleurs. La campagne est unie ; on voit plusieurs collines boisées. Après avoir passé quelques petits bois de pins et traversé deux bras de rivière dans des bateaux, nous entrâmes à dix heures et demie dans la

ville de Kien-tchang-hien ; elle nous a paru faiblement peuplée. La rue qui nous menait à notre logis, ne nous a présenté que de misérables maisons et un arc de triomphe à moitié détruit. Notre maison était grande et bonne, mais humide. Au fond d'une vaste cour et d'une autre plus petite, p1.301 mais couverte, nous trouvâmes une salle, deux chambres, et par derrière, une pièce ouverte donnant sur deux petits jardins. Nous dînâmes dans la salle, dont l'ameublement consistait dans une table, une estrade et des chaises garnies de tapis rouges.

Nous nous mîmes en route à deux heures, après avoir attendu pendant longtemps les chevaux que nous avions demandés, et qui se trouvèrent cependant assez mauvais ; celui qui me tomba en partage étant boiteux, je le changeai avec notre conducteur. Nous n'avons rien vu de curieux dans la ville, dont la populace nous a suivis en criant jusqu'au moment où nous trouvâmes des soldats qui s'étaient rangés en ligne.

La campagne est très belle, et surtout la vue agréable ; le terrain uni est fort bien cultivé, on y voit des navets et des fèves ; les collines sont boisées dans diverses parties. Nos chevaux pouvant à peine marcher, nous fumes forcés de faire une partie du chemin à pied ; nous passâmes devant plusieurs corps de garde, et des habitations entourées d'arbres : enfin, après avoir suivi une longue rue garnie de boutiques, et passé sur un pont, nous nous arrêtâmes à huit heures du soir à la ville de Te-ngan-hien, éloignée de douze lieues de notre couchée de la veille. Nos mandarins avaient pris pour eux la meilleure maison ; et p1.302 la nôtre était très mauvaise, quoiqu'assez grande : après en avoir fait la visite, nous trouvâmes un pavillon dans le jardin, où nos domestiques chinois vinrent étendre nos lits sur des planches.

12. L'ambassadeur et M. Vanbraam se mirent en route d'assez bonne heure ; pour nous, nous fûmes obligés d'attendre des chevaux et des palanquins, avant de pouvoir quitter notre maison. Les terres étant grasses, le chemin était rempli de boue. La campagne est bien cultivée ; nous y vîmes du blé, des fèves et des raves. En traversant

quelques villages, nous trouvâmes des ânes et des cochons : ces derniers diffèrent beaucoup de ceux de Quanton, soit par leurs jambes qui sont plus élevées, soit par le poil qui est plus dur.

Une litière portée par deux mulets passa à peu de distance de notre route ; nous aurions désiré nous procurer une semblable voiture, mais nos mandarins nous dirent que cela ne se pouvait pas : mensonge de leur part, car nous avons su par la suite que les hommes voyagent en litière.

A une heure, nous entrâmes dans une pagode appelée Loen-tong-tse : ce temple est situé dans un lieu écarté et au bas de plusieurs collines boisées ; les bâtiments en sont vastes et en bon état. Après être entré dans la première enceinte, on traverse une grande cour dans laquelle d'un côté est le réfectoire, et de l'autre les cuisines : la p1.303 principale pièce du premier corps de logis renferme un dieu avec trente bras, assis sur une fleur ; à ses côtés sont vingt-huit dieux, et derrière lui on voit dans une niche un guerrier armé de toutes pièces. Auprès de cette salle, les bonzes, au nombre de vingt, ont des chambres qui donnent sur un petit jardin ; plus loin il y en a un autre plus considérable, où les prêtres cultivent des légumes. Nous partîmes après dîner, par un temps peu sûr ; il était près de cinq heures. On descend premièrement entre des collines, ensuite la campagne devient unie. Le terrain est bien cultivé, et le point de vue très agréable ; le chemin est en partie bordé d'arbres, il est étroit, et dans certaines places il n'a pas plus de six à sept pieds de large. Nous profitâmes du jour pour pousser nos chevaux, mais à la nuit il fallut aller au pas, d'autant plus que la route était tantôt sur les hauteurs, et tantôt à mi-côté, et, que nous entendions près de nous l'eau se précipiter avec fracas dans les bas fonds. Fort heureusement que nos chevaux connaissaient le chemin ; car, dans un endroit une maison s'étant trouvée devant nous, et ne sachant plus par où nous devions passer, ils la traversèrent d'eux-mêmes et reprirent la route qui était de l'autre côté. La nuit commençait à être fort obscure, et l'on ne distinguait presque plus rien, lorsque quelque chose p1.304 de blanc frappa nos regards ; je descendis

de cheval et j'avançai pas à pas ; c'était un pont, dont nous prîmes avec soin le milieu, car il n'y avait point de parapet. Enfin, nous atteignîmes un corps de garde, où, après avoir pris une tasse de thé, nous demandâmes au mandarin un guide et des torches pour nous conduire ; ces torches sont faites de bamboux déliés et tressés ensemble ; on en bat fortement l'extrémité lorsqu'on veut les allumer.

Nous nous remîmes donc en route, nous applaudissant de notre heureuse rencontre, lorsque notre guide, qui avait allumé son second flambeau, en jeta un par terre et s'enfuit à toutes jambes dans la campagne : très embarrassés par son départ, je m'empressai de ramasser la torche que je secouai pour qu'elle ne s'éteignît pas, et nous nous disposions à retourner au corps de garde, lorsque nous rencontrâmes un Chinois auquel nous demandâmes s'il suivait la route qui allait à la ville ; sur sa réponse affirmative, nous lui donnâmes notre feu et nous marchâmes derrière lui en le veillant de près ; mais cette précaution fut inutile : il nous guida très bien jusqu'au prochain corps de garde, où il entra, et nous envoya un autre soldat. Le chemin continua d'être inégal et devint ensuite très mauvais par la pluie qui commença à tomber à verse. Aux approches de la ville p1.305 nous suivîmes une longue chaussée garnie d'arbres et construite sur les bords d'un lac dont les eaux nous parurent s'étendre au loin sur la droite. A l'extrémité de ce chemin étroit, nous trouvâmes un pont bâti, suivant l'usage, en dos d'âne ; nos chevaux s'abattirent en haut, et je vis le moment où nous terminions notre voyage. Nous parvînmes enfin à la ville de Kieou-kiang-fou, toujours guidés par notre soldat, qui faisait tous ses efforts pour tenir ses torches allumées ; elles s'éteignirent cependant, et nous fûmes obligés de suivre à la voix notre conducteur jusqu'à notre arrivée dans le kong-kouan, où nous entrâmes à dix heures du soir, mouillés jusqu'à la peau, très fatigués, et après avoir fait onze lieues dans la journée.

Les Chinois de la maison accoururent au-devant de nous avec des lanternes, et nous conduisirent dans une salle où ils s'empressèrent de

faire du feu pour nous sécher ; tous ces gens paraissaient fort doux et très serviables.

13. Vers les deux heures du matin, l'ambassadeur entra dans la maison ; le gouverneur de la ville vint sur-le-champ lui rendre visite, et fit apporter un grand souper. Pour M. Vanbraam, il n'arriva qu'à huit heures ; il avait couché en route, ainsi que les autres personnes de l'ambassade, qui ne vinrent que les unes après les autres.

Le gouverneur de Kieou-kiang, qui paraissait âgé et fort honnête, revint encore nous visiter et nous fit servir du lait et différentes choses pour déjeuner. Ayant ensuite engagé M. Titzing à partir, et celui-ci s'étant montré disposé à déférer à sa prière, il sortit pour préparer tout ce qui était nécessaire pour passer la rivière : mais au moment où l'ambassadeur entrait dans son palanquin, les Chinois m'ayant dit qu'il y avait du danger à s'embarquer à cause du vent, j'en fis part à M. Titzing qui se détermina à rentrer dans le kong-kouan.

Nous profitâmes de ce retard pour nous promener dans la ville : les rues principales sont garnies de boutiques qui ne contiennent pour la plupart que des bottes dont la semelle est renforcée avec des clous, ou des objets de peu de valeur. La ville paraît d'une moyenne grandeur ; cependant elle n'est pas entièrement remplie de maisons, des jardins et même des champs cultivés en occupent une bonne partie. Les rues sont pavées : le peuple nous suivît partout et souvent d'assez près ; mais un soldat qui nous accompagnait, se servit d'un singulier moyen pour empêcher les Chinois d'avancer, c'était de tremper une torche dans la boue et de la présenter aux plus empressés. Nous vîmes plusieurs femmes ; elles avaient des couleurs, paraissaient jolies et beaucoup mieux que celles que nous avions rencontrées jusqu'alors ; les hommes ont le teint plus clair p1.307 que ceux de Quanton. De retour à la maison, où nous trouvâmes beaucoup de Chinois venus pour nous regarder, nous en aperçûmes un bien vêtu et d'une jolie figure, ayant les cheveux et les sourcils blonds ; il paraissait jouir d'une bonne santé, et pouvait avoir de dix-huit à vingt ans ; personne de la maison ne se trouvant là,

nous ne pûmes savoir qui il était, parce qu'il se retira avant qu'il parût quelqu'un pour nous en instruire.

Nous espérions rester ici toute la journée, mais nous fûmes trompés dans notre attente, le gouverneur de la ville vint une seconde fois, et fit tant d'instances à l'ambassadeur, qu'il le décida à se mettre en route : nous quittâmes donc notre maison, et fort à regret, car nous y laissions notre dîner. On s'étonnera sans doute de l'empressement du gouverneur de la ville à nous faire continuer notre route ; mais on doit considérer que l'époque de notre arrivée à Peking étant fixée, si nous ne nous y étions pas trouvés au temps marqué, nos conducteurs, pour se tirer d'embarras, n'auraient pas manqué d'en rejeter la faute sur les gouverneurs des villes où nous aurions séjourné. On doit supposer d'ailleurs que ce mandarin, qui pour la première fois voyait des Européens, craignait qu'il ne leur arrivât quelque accident qui pût lui faire perdre sa place ; et s'il désirait nous voir partir de la ville, ce n'était point par la crainte p1.308 d'une dépense considérable, puisque dans aucun endroit on ne nous a donné des provisions avec autant de profusion.

En quittant notre kong-kouan, nous passâmes dans une petite rue qui nous conduisit hors de la ville, dont les murs sont en bon état, et que nous prolongeâmes en suivant une chaussée. Les maisons paraissent assez bonnes, quoiqu'en général elles aient peu d'apparence. Après avoir laissé une tour de sept étages et une pagode, nous arrivâmes au bord du Yang-tse-kiang : ce fleuve court au nord-est, il est fort large. Un des premiers mandarins de la ville accompagna l'ambassadeur jusqu'aux bateaux ; celui où nous entrâmes avec M. Titzing, était spacieux, très commode et surtout solide, car le bois n'avait pas été épargné : il était composé de deux grande salles, et d'une plus petite qui servait de chambre à coucher ; derrière était le logement du patron : les fenêtres étaient garnies de châssis et de contrevents. Ces bateaux sont pontés et vont à la voile et à la rame ; des deux côtés sont placées des pièces de bois pour la dérive. Le Yang-tse-kiang est profond, car nous éprouvâmes le même mouvement

qu'on sent dans un vaisseau, et l'un des Hollandais s'en trouva incommodé. Les rives sont plates, et le fleuve s'étend à perte de vue : un grand nombre de bâtiments ressemblant de p1.309 loin à de petits vaisseaux offraient un coup d'œil superbe, mais nous n'en pûmes jouir longtemps à cause de l'obscurité de la nuit.

A notre débarquement nos porteurs nous conduisirent dans un bourg où ils attendirent longtemps des torches et des lanternes, que les domestiques des mandarins apportèrent enfin, mais non en assez grande quantité, car je fus forcé d'en acheter moi-même pour pouvoir me mettre en route. Le temps était sombre et froid ; une simple toile fermait mon palanquin, et me défendait à peine du vent qui soufflait fortement et pénétrait de tous côtés dans ma triste voiture. Pour comble d'infortune, la pluie étant survenue, mes porteurs eurent beaucoup de peine à conserver leurs feux ; de temps en temps ils en demandaient aux paysans ; mais il faisait si mauvais que ceux-ci ne voulaient pas ouvrir leurs maisons. J'entendis une fois enfoncer une porte, on cria beaucoup, mais mes gens revinrent avec de la lumière. Enfin, à deux heures et demie du matin, après une marche de six lieues, j'arrivai au village de Kong-long-y, dans la province du Hou-kouang, où je trouvai une partie de notre monde ; pour l'ambassadeur, on ne savait où il pouvait être : notre gîte était détestable, et il n'y avait rien à manger.

14. M. Titzing avait couché dans la route, p1.310 et n'arriva à notre maison que le matin lorsque nous venions de la quitter : à peine étais-je en chemin que mes porteurs me posèrent à terre pour aller déjeuner, précaution qu'ils n'oublient jamais de prendre ; pendant ce temps, les Chinois du village m'incommodèrent beaucoup ; les poussaient la chaise, d'autres ouvraient les petites fenêtres qui sont sur les cotés, d'autres tiraient la toile qui était sur l'avant ; il fallut souffrir tout cela avec patience, car il pleuvait ; enfin, mes coulis ayant fini vinrent me délivrer et nous partîmes. La campagne est très belle, bien cultivée, coupée par plusieurs petits ruisseaux et par une espèce de

canal sur lequel on voit de petits bateaux et quelques pêcheurs : on cultive du blé, des fèves et de raves. Les maisons sont dispersées dans la campagne par hameaux de trois ou quatre, et entourées d'arbres, ce qui forme des points de vue très agréables.

Nous traversâmes quelques villages, où nos porteurs, suivant leur usage, ne manquèrent pas de me laisser au milieu de la foule pour aller prendre leur repas, qui consiste dans un bol de riz avec de petits poissons et un peu de viande ; leur boisson est une tasse de thé. Ce dîner est fort léger, et peu coûteux. Les Chinois le réitèrent souvent, et, ce qui est le plus désagréable, c'est que, ne mangeant pas tous à la fois, il faut p1.311 s'arrêter à chaque instant. Le maisons sont en paille, un petit nombre en briques ; les pagodes seulement sont en très bon état. Nous vîmes des ânes, des mulets, et des cochons noirs avec les oreilles rabattues et le poil rude.

La terre étant grasse et argileuse, les chemins étaient couverts de boue, et nos porteurs eurent beaucoup de peine à gagner la ville de Hoang-mey-hien où nous entrâmes à deux heures et demie, après avoir fait trois lieues. Nous n'y vîmes rien d'extraordinaire, mais beaucoup de boutiques et des Chinois qui paraissent venir de la campagne pour acheter ou vendre des denrées. Après être sorti de la ville, on passe sur un petit pont et l'on entre dans le faubourg : notre demeure était vaste, mais mauvaise ; elle donnait sur la campagne, qui est unie, bien cultivée et traversée par un canal. La ville a une tour de sept étages, assez grosse par le bas. Le mauvais temps ne nous permettant pas de sortir, nous l'employâmes à faire sécher nos effets qui avaient été mouillés.

15. Rien n'annonçant une belle journée, l'ambassadeur s'était décidé à prolonger son séjour ici pour attendre le reste du bagage et de sa suite ; mais il changea de résolution à la sollicitation des mandarins de la ville ; et suivant le désir de nos conducteurs, il consentit à ne garder pour la route que ce qui était indispensable, en laissant le reste p1.312 aux soins de notre troisième mandarin, qui fut chargé de le faire

conduire à Peking. Dès cet instant tout fut en rumeur et en confusion ; les coulis voulant toujours entrer, et s'attachant de préférence aux effets les plus légers, on fut obligé de faire fermer les portes, et l'on plaça de petits pavillons sur le bagage qui devait être chargé : enfin, au milieu de ce tumulte, et sans attendre notre dîner, nous nous mîmes en route.

La campagne est bien cultivée, et coupée par des ruisseaux sur lesquels on a construit des ponts plats en pierres, depuis trois jusqu'à neuf arches : le terrain est uni, excepté quelques montagnes qui s'étendent à l'ouest : des nuages couvraient ces hauteurs, mais ils ne nous empêchèrent pas d'apercevoir une grande quantité de pins, et plus bas un village avec une pagode bâtis au-dessus de deux cascades : les terrains unis qui sont aux pieds des montagnes, étaient occupés par des blés, de l'orge et des raves ; on voyait très peu de riz.

Dans le chemin, nous vîmes plusieurs habitations dont les Chinois sortirent pour nous considérer : les hommes se tenaient en avant et toujours séparés des femmes, dont les plus jolies restaient derrière les autres.

La terre de ces cantons est grasse ; les chemins n'étant pas ferrés, étaient très glissants, et nos porteurs achevèrent avec peine les deux lieue qu'il p1.313 fallait faire pour atteindre le village de Ting-Tsien-y, où nous logeâmes dans une maison fort petite, et disposée tellement à la hâte, que les femmes y étaient encore, et se tenaient dans les chambres sur le derrière ; elles vinrent néanmoins nous regarder à travers les fentes des portes pendant que nous faisions un très mauvais souper, auquel assista notre premier mandarin.

16. En quittant notre kong-kouan, nous passâmes, sur des radeaux de bamboux recouverts en planches, une rivière de peu de profondeur, mais qui paraît couvrir un terrain considérable dans le temps des pluies.

La campagne, où l'on voit çà et là des habitations, est bien entretenue, et l'on y cultive l'orge, le blé et les navets. Nous vîmes des

ânes dans plusieurs villages où les habitants s'occupent à faire de la poterie.

Après avoir dépassé plusieurs collines et un bois de pins où nous aperçûmes des bœufs, nous fûmes obligés de cesser notre promenade et de rentrer dans nos palanquins, à la vue des curieux qui nous attendaient sur la route, et qui nous incommodèrent ensuite tellement, que nos porteurs, pour s'en débarrasser, prirent un autre chemin. C'était une chose risible de voir l'empressement de ces Chinois, qui se poussaient, se culbutaient sur le sable, et passaient les uns p1.314 par dessus les autres, tant la curiosité les transportait.

Après une route de quatre lieues, nous arrivâmes à Tay-hou-hien, première place de la province du Kiang-nan. Ceci ville dont nous prolongeâmes les murs a une tour de sept étages ; à sa sortie, on voit beaucoup de sépultures et l'on passe une rivière sur un pont. Le terrain, d'abord aride devient ensuite meilleur ; il est uni sur la droite, mais sur la gauche une longue chaîne de montagne couvertes de pins se prolonge fort au loin, et offre à la vue un grand nombre de tombeaux.

Mes porteurs marchant rapidement, et j'en ai peu vu aller aussi vite, je ne tardai pas à faire les quatre lieues que j'avais à parcourir pour me rendre à Siao-tche-y, où, malgré le peu d'étendue de ce village, nous eûmes une demeure fort propre et ornée de jolies lanternes. Nous vîmes pendant cette journée plusieurs arcs de triomphe, dont un était entouré d'un mur.

17. Tout devait être préparé le matin de bonne heure ; mais le mandarin du lieu oublia sa promesse, et nous fûmes forcés d'attendre longtemps avant de pouvoir partir.

On trouve d'abord plusieurs ruisseaux qu'on passe tantôt sur des radeaux et tantôt sur des ponts en pierres ; le chemin traverse ensuite un bois de pins, et suit des hauteurs en partie arides p1.315 et en partie cultivées. Après être descendus dans la plaine, nous ne tardâmes pas à être le long des murs de la ville de Tsien-chan-hien, dont les remparts

en briques ont vingt-cinq pieds de hauteur et sont flanqués de bastions carrés fort éloignés les uns des autres. À l'une des portes de la ville on voit deux arcs de triomphe ; l'un est en dedans et l'autre en dehors : ce dernier n'est posé que sur de petites pierres, de manière qu'il est pour ainsi dire en l'air. Le temps et la pluie ne doivent pas tarder à dégrader cette faible base, ou même quelque accident peut détacher une des petites pierres qui la forment, et alors le monument s'écroulera. En nous éloignant de cette porte, mes porteurs prirent sur la gauche, et laissèrent les murs de la ville qui paraissent s'étendre au loin.

Il y a dans cette ville des filles qui gardent le célibat ; leurs maisons sont décorées d'inscriptions, distinction accordée par l'empereur aux Chinoises qui sont restées vierges jusqu'à l'âge de quarante ans.

On traverse après la ville deux petites rivières et quelques villages : le terrain est sec, aride et montueux ; les meilleurs endroits sont cultivés ; les riz remplissent les bas-fonds.

Arrivés à Siao-leou-keou après quatre lieues de chemin, nous voulions continuer, lorsqu'un de nos petits mandarins prétendit qu'il avait l'ordre de p1.316 faire halte. Notre second mandarin étant survenu, pressa beaucoup l'ambassadeur de partir ; mais M. Titzing s'y refusa, et fort heureusement, car il plut beaucoup toute la soirée et pendant la nuit.

18. Nous étions en route de grand matin. La campagne est entremêlée de quelques collines boisées ; les montagnes règnent toujours sur la gauche, mais beaucoup plus éloignées. Une grande quantité d'arbres remplissant le bas de ces montagnes, doivent, pendant l'été, présenter de très jolis paysages, embellis surtout par plusieurs torrents qui se précipitent des hauteurs et vont se répandre dans les terres ; faibles dans le moment où nous passions, tout annonce qu'ils doivent s'étendre beaucoup dans la saison pluvieuse ; néanmoins, quoique ce canton paraisse bien arrosé, puisque nous traversâmes, en outre, deux rivières sur lesquelles on a construit des

ponts plats de pierres et de bois, le pays n'est pas aussi bon que celui que nous avions vu précédemment.

Les habitations sont bâties de distance en distance ; on cultive le riz, le blé et les fèves. En continuant notre route, nous vîmes plusieurs arcs de triomphe, et des che-pey ou grandes pierres placées perpendiculairement dans une bâtisse, dont le dessus est couvert et le devant fermé avec un grillage de bois. Mais si, par ces monuments, on p1.317 honore les femmes qui ne se sont pas mariées, et les personnages qui ont rendu quelque service important, on ne respecte pas moins les génies protecteurs des champs et des montagnes ; car nous ne trouvâmes pas un seul village où, à l'entrée et à la sortie, il n'y eût une petite pagode.

Les pierres qu'on trouve ici sont noires. Le terrain étant argileux et gras, nos coulis marchaient difficilement et souffraient beaucoup des mauvais chemins, et surtout du froid, que le vent du nord, qui passait sur les montagnes voisines dont le haut était couvert de neige, rendait très piquant. Après avoir fait huit lieues dans la journée, nous parvînmes à Tong-tching-hien. Cette ville a une vieille tour à trois étages ; ses murailles sont en briques, avec des bastions carrés. Une petite rivière sépare le faubourg de la ville. Le pont a quatre arches ; celle du milieu étant tombée, on y a mis des poutres pour rétablir la communication. Notre kong-kouan était grand et en bon état, et l'un des meilleurs que nous eussions occupés jusque là. Les mandarins de la ville envoyèrent un présent de cent canards salés et de cent jambons.

19. La matinée fut froide. La campagne coupée par des ruisseaux, avec des habitations éparses, offrait un joli coup d'œil. Nous vîmes deux arcs de triomphe. Il paraît qu'on cultive ici p1.318 la carotte et le navet, car nous en aperçûmes beaucoup dans deux villages.

Notre route se dirigea ensuite au nord et vers des montagnes que nous atteignîmes à huit heures Tout était blanc de neige, et les branches d'arbres étaient entourées de glaçons. Nos Chinois de Quanton, qui n'avaient jamais vu de neige, la regardaient avec

étonnement, et ne concevaient pas ce que cela pouvait être. Il ne nous fallut qu'une heure pour parvenir au sommet des montagnes, où l'on trouve une auberge pour les coulis. Une partie des hauteurs est cultivée par grands carrés, le reste est rempli de pins. La descente étant plus rapide que la montée, nous arrivâmes en peu de temps à San-che-ly-pou, où l'on nous donna, pour déjeuner, du mouton qui était fort bon.

Le chemin continue entre collines, dont une partie est cultivée et l'autre couverte de pins ; les vallées sont étroites et coupées par des ruisseaux qui roulent avec fracas : on sème du riz dans les fonds. La campagne se découvrit enfin, mais les chemins n'en devinrent pas meilleurs ; ils étaient remplis de boue, et nos porteurs, avec leurs sandales de paille, avaient beaucoup de peine à marcher. La route était si détestable et le temps si rigoureux, que nous vîmes des chevaux morts de fatigue et de froid. Nous rencontrâmes, dans p1.319 l'après-midi, des troupeaux de cochons qui allaient paître dans les montagnes : ces animaux sont noirs et paraissent sauvages.

Nous arrivâmes à la nuit close au bord d'une rivière, où s'étaient rassemblés une grande quantité de coulis, avec notre bagage. Je me mis sur un radeau ; tout y était pêle-mêle, hommes, palanquins, effets et chevaux : au moindre mouvement nous serions tous tombés dans l'eau ; mais grâces au ciel nous atteignîmes sains et sauf le rivage opposé, et j'entrai bientôt après dans les faubourgs de ville de Yu-tching-hien. La maison qui nous était préparée était humide, sans chambres et sans lits, et bien peu convenable pour des gens qui venaient de faire onze lieues. L'ambassadeur s'en étant plaint, un petit mandarin se rendit auprès du gouverneur, qui nous fit dire qu'il y avait un autre logis dans la ville ; néanmoins, avant de nous y rendre, nous envoyâmes, par précaution, M. Bletterman pour l'examiner. Sur sa réponse, nous partîmes à une heure de la nuit, et après avoir traversé plusieurs rues, dont une assez longue, nous entrâmes dans un kong-kouan fort grand, très joli et appartenant à la ville. Mais si nous réussîmes à nous procurer une meilleure maison, nous ne fûmes pas aussi favorisés pour le souper ; il fut impossible de rien trouver, et nous

nous couchâmes p1.320 sans manger et sans avoir nos lits, qui étaient encore en route.

20-21. Nos mandarins, un peu honteux de la manière dont ils nous avaient traités, ne parurent point. L'ambassadeur se décida à rester deux jours pour attendre notre monde, dont une partie était encore éloignée. Le 19, plusieurs de nos coulis nous avaient abandonnés ; d'autres, au nombre de six, étaient morts de misère et de fatigue. Il est surprenant que l'on fasse faire à ces malheureux des marches aussi longues et aussi pénibles. Nos effets arrivèrent peu à peu, en partie brisés, et surtout bien mouillés.

Les mandarins de la ville vinrent s'informer si nous avions tout notre bagage ; leur ayant répondu que non, et que nous ignorions où il pouvait être, ils convinrent d'envoyer vers notre troisième mandarin, pour qu'il rassemblât tout ce qu'il pourrait trouver épars sur les chemins.

Il nous fut impossible de sortir, le temps était trop mauvais ; mais il n'empêcha pas les curieux de remplir les avenues de notre maison. Nous achetâmes des bottes et des bas de peaux ; et ayant trouvé, par hasard, de petits pains chinois, qui nous semblèrent très bons en y mettant du beurre, nous nous raccommodâmes assez bien des jeûnes forcés que les mandarins nous avaient fait faire. On nous dit qu'ils avaient écrit à Peking, p1.321 pour prévenir que l'ambassade n'arriverait peut-être pas à l'époque fixée à cause des mauvais chemins qui s'opposaient à notre marche.

Les glaces que nous devions présenter à l'empereur étaient encore ici ; nous les vîmes partir : il fallait quatre-vingts coulis pour les porter ; plusieurs de ces pauvres gens étaient morts dans les chemins avant qu'elles fussent parvenues dans cette ville.

23. Quoique nos effets ne fussent pas tous arrivés, nous n'en partîmes pas moins le matin par un temps clair et froid. Après avoir passé près d'une pagode devant laquelle était une tour de sept étages,

nous suivîmes quelques rues, où nous ne vîmes que de petites maisons et plusieurs jardins. La porte de la ville est en bois recouvert en fer, et surmontée d'un pavillon à deux étages, avec des sonnettes aux angles. Les maisons sont bâties çà et là dans la campagne, qui est unie, et où l'on cultive beaucoup de riz. Je ne vis dans ma route, dont je fis une grande partie à pied, qu'un seul arc de triomphe. Le chemin était beau et garni d'arbres ; il me mena jusqu'à une petite rivière, que je traversai sur un pont de bateaux. J'entrai ensuite dans le bourg de Tou-tching-y, où nous déjeunâmes ; précaution que nous prîmes dans la suite, pour ne plus passer une journée entière sans manger. En p1.322 sortant de notre kong-kouan, nous suivîmes une longue rue garnie de boutiques et remplie de curieux.

La campagne, après le bourg, est bien cultivée et le pays est beau. Nous vîmes plusieurs arcs de triomphe et des pierres placées dans de petites maisons dont le devant est fermé par une grille en bois. Les demeures des villageois sont de terre et recouvertes en chaume. Le paysan a l'air pauvre ; nous rencontrâmes cependant des canards et des oies fort grosses, mais ce n'est pas l'habitant de la campagne qui les mange. Après une journée de huit lieues et demie, nous arrivâmes au village de Kouan-y.

Dans ces cantons, les soldats des corps de garde ne sortent point et ne tirent plus de boîtes lorsque les mandarins passent ; l'un d'eux se tient dans une petite maison ouverte, bâtie sur une hauteur, et se contente de frapper avec un bâton sur un instrument de bois fait en forme de poisson.

23. Il gelait encore lorsque nous partîmes. La campagne est unie ; on n'y voit que peu de collines et une seule montagne. Nous trouvâmes plusieurs habitations, et surtout beaucoup de tombeaux faits en forme de buttes ; les plus considérables avaient une espèce de petite pagode à leur sommet.

p1.323 Avant dix heures nous arrivâmes à la ville de Liu-tcheou-fou, dont nous prolongeâmes les murs pendant quelque temps ; ensuite

nous traversâmes une rivière sur un pont de pierre de trois arches, et nous entrâmes dans les faubourgs, où les mandarins avaient préparé notre kong-kouan. Le gouverneur fit des présents consistant en fruits, en confitures et en viandes rôties ; ceux qui les apportèrent se donnèrent beaucoup de soins pour les placer avec symétrie ; mais au moment du départ, ils mirent tout pêle-mêle, les sucreries, la viande, et les fruits : il est difficile de se figurer combien les Chinois sont malpropres.

Nous rencontrâmes, en arrivant ici, plusieurs pauvres, hommes et femmes, qui nous demandèrent l'aumône. Les environs de cette ville produisent du thé, et l'on y fait de bon papier. Les Chinois m'ont dit qu'il y avait près de la ville un lac nommé Tsiao, remarquable par une montagne qui est au milieu.

L'avarice des mandarins, qui veulent toujours donner aux porteurs le moins qu'ils peuvent, nous fit rester ici trois heures avant d'avoir obtenu le nombre fixé de coulis : ces gens ne recevant que la moitié de ce qui leur revenait, il en résultait qu'ils s'en retournaient chez eux dès qu'ils en avaient la facilité, et que, des huit hommes nécessaires pour porter le palanquin il n'en restait p1.324 souvent que quatre qui parvenaient, avec peine, à faire la route : aussi voyagions-nous très mal.

En quittant le faubourg, on passe une petite rivière sur un pont de pierre. La campagne est belle ; les habitations répandues dans les terres et environnées d'arbres, offrent de jolis points de vue. La principale culture est celle du riz et du blé.

Après avoir fait neuf lieues dans la journée, nous nous arrêtâmes à Tien-fou, dans une maison assez petite, mais fort bonne. Un mandarin à bouton bleu-clair, paraissant affable et très honnête, vint voir l'ambassadeur pour lui offrir des peaux de moutons, en s'excusant de ne pas les avoir fait recouvrir en étoffes, et de n'être pas venu plus tôt, parce que la distance des lieux et son départ précipité l'en avaient empêché.

24. On cultive le riz dans ces cantons. La campagne, généralement unie, ne présente qu'une seule montagne à l'horizon du côté de l'est. A

neuf heures, nous passâmes la ville de Leang-tching-hien, qui a un arc de triomphe et une tour de sept étages, presque détruite. Le terrain après la ville est plat : on y voit du riz, du blé et du coton. Le village d'Ou-tching-y, ou nous étions à midi, n'a rien de curieux : en général, le coup d'œil des terres est beau, mais les maisons, qui sont toutes bâties de terre et recouvertes de chaume, ont un aspect misérable. p1.325

Un peu avant la nuit je passai sur un pont de trois arches, le mieux construit que j'aie encore rencontré : le chemin faisant des détours, mes porteurs qui n'avaient pas de torche, m'égarèrent ; mais ayant retrouvé la vraie route, j'entrai à neuf heures du soir dans notre kong-kouan au village de Tsiang-kiao-y, après avoir fait dix lieues dans la journée. Nous vîmes une grande quantité de tombeaux en forme de buttes.

25. Les maisons ne sont pas en meilleur état que celles que nous avions vues précédemment, et le terrain est le même : nous passâmes quelques ruisseaux sur des ponts de briques revêtus de pierres. Après cinq lieues et demie de chemin, nos porteurs arrivèrent à Ting-yuen-hien : avant d'y entrer on voit une tour de sept étages, presque entièrement détruite. Cette ville n'offre en monuments que deux arcs de triomphe ; toutes les rues sont garnies de boutiques où les gens de la campagne viennent acheter ce dont ils ont besoin. Il paraît que les ânes sont communs dans ce canton, car nous en rencontrâmes beaucoup.

La maison où nous dînâmes était dans le faubourg ; elle avait plusieurs corps de logis et de grandes cours. Disposé à partir, M. Vanbraam se mit dans son palanquin, où il demeura fort longtemps en attendant les coulis ; mais voyant qu'ils n'arrivaient pas, il rentra, et nous nous p1.326 déterminâmes à demeurer dans cet endroit. Ce retard provenait de ce que les porteurs n'étant pas payés, aucun n'avait voulu marcher avant d'avoir reçu son argent. Les mandarins de la ville et les nôtres se rendirent chez l'ambassadeur pour rengager à se mettre en route, prétendant qu'il n'y avait que peu de chemin à faire ; mais ayant été trompé très souvent sur les distances, M. Titzing se décida à rester, et leur recommanda de tenir une autre fois les coulis prêts.

Nous vîmes en nous promenant au-dehors de la ville, un grand nombre de sépulcres entourés d'arbres. MM. Vanbraam le jeune et Dozy ayant trouvé un étang glacé, se mirent à patiner : ce spectacle amusa beaucoup les Chinois, qui en parurent fort étonnés.

L'ambassadeur et M. Vanbraam eurent enfin leurs lits ; mais pour nous, nous fûmes obligés de coucher sur des planches ou sur des espèces de lits faits de cordes entrelacées, sur lesquelles nous fîmes étendre de la paille ; à ce désagrément il fallut joindre celui de n'avoir rien à changer, et de boire de l'eau, les malles et les caisses de vin n'étant plus avec nous. Telle est la manière dont les Chinois traitent les étrangers assez bons pour venir les visiter. Il est vrai qu'avec eux il faut être ferme, et ne jamais leur céder lorsqu'on a le droit d'en exiger quelque chose.

26. Il faisait moins froid le matin. La campagne unie offrait des montagnes dans l'ouest. Le terrain assez bon d'abord devient mauvais, et nous traversâmes une étendue de deux à trois lieues remplie de bruyères, et de pierres semblables à du grès, qui se détachent par feuillets.

Les terres, après ces espèces de landes, sont meilleures, et l'on y cultive du blé ; la route est fréquentée, et nous trouvâmes des ânes, des mulets et une litière : nous ne vîmes qu'un faible ruisseau, sur lequel est bâti un pont d'une seule arche ; après l'avoir passé, nos porteurs entrèrent dans le bourg de Hou-chang-y, dont la rue principale est garnie de boutiques.

Dans l'après-midi nous trouvâmes des chemins larges et bordés de gros arbres et de saules, qui faisaient un superbe effet : la vue était très belle, mais en partie gâtée par l'aspect misérable et chétif des maisons des paysans.

Le terrain paraît sec et faiblement arrosé, aussi les Chinois ont-ils pratiqué des étangs pour conserver les eaux et entretenir la fraîcheur dans les champs de blé et de millet.

Quoique nous n'eussions fait que sept lieues dans la journée, les chemins étant gras et difficiles à marcher à cause du dégel, nous n'arrivâmes qu'à la nuit dans les faubourgs de la ville de Lin-hoay-hien.

27. En quittant la ville nous passâmes le Hoay-ho, sur un pont de cinquante bateaux. La campagne est la même que précédemment ; on rencontre beaucoup d'ânes et de mulets dans les chemins. Après avoir déjeuné au village de Hao-kang-pou, je quittai ma chaise et je montai à cheval pour mieux considérer le terrain ; il est uni et les paysans y font croître du blé et du millet. Nous traversâmes deux villages dont les maisons étaient très mauvaises, et nous rencontrâmes dans les champs des moutons, et des chèvres fort petites. Bientôt nous vîmes une large rivière sur laquelle est construit un pont en pierres et en briques, de quinze arches, long de cinq à six cents toises sur une vingtaine de pieds de largeur. Après ce pont, qui est fort dégradé, la campagne est belle ; elle paraît fertile et bien arrosée, car nous passâmes encore une rivière assez large sur un bac avant d'être au bourg de Kou-ching-y, où nous nous arrêtâmes après avoir fait onze lieues.

28. L'ambassadeur partit avant le jour. Nous eûmes, M. Dozy et moi, beaucoup de peine pour nous procurer des chevaux ; et pendant que nous étions occupés à en chercher de tous côtés, toutes les personnes attachées à l'ambassade s'en allèrent, de sorte que, lorsque nous revînmes au logis, il n'y avait plus personne. L'heure s'avançait, p1.329 les mandarins étaient tous en route, à l'exception d'un seul ; nous allâmes donc à l'endroit où était sa suite, et nous détachâmes deux chevaux : aussitôt grande rumeur parmi les Chinois, qui crient et tâchent d'effaroucher nos montures ; mais s'étant portés vers le mandarin qui vint paraître, le chemin se trouva libre ; nous partîmes alors au grand trot, et nous joignîmes en peu de temps l'ambassadeur.

La campagne est plate ; les murs des maisons sont de terre. Le sol est léger, et la principale culture est celle du blé, du millet et de la patate douce. Les chemins sont fort beaux et garnis d'arbres ; mais ce qui est inconcevable, c'est qu'on ait laissé construire dans certains endroits des boutiques qui en occupent presque la moitié, et qu'on ait même permis de creuser au milieu, des puits au rez de terre, dans lesquels un cavalier peut tomber et se tuer en courant pendant la nuit. Si les Chinois ne sont pas plus soigneux pour les routes, ils ne le sont pas davantage pour les ponts,

car nous en trouvâmes plusieurs sans parapet, avant que d'être au bourg de Hoa-tchang. Le même chemin continue après le bourg : nous rencontrâmes des ânes, des mulets et des litières avant de parvenir dans les faubourgs de la ville de Nan-sou-tcheou. La maison où l'on nous conduisit étant détestable, nous nous en plaignîmes au p1.330 mandarin, qui sortit avec nous pour en chercher une plus convenable. On voit une tour à trois étages, et presque détruite, avant d'entrer dans la ville ; et après avoir dépassé la porte, on trouve un arc de triomphe, des maisons de peu d'apparence, des jardins et de grands terrains vagues et abandonnés. Nous ne tardâmes pas à trouver un autre kong-kouan, grand et spacieux, dans lequel nos mandarins s'étaient proposé de loger à notre place, ce qui parut aux excuses qu'ils nous firent, en donnant pour raison qu'il y avait eu un mal entendu ; mais nous ne prîmes pas le change.

29. Il gelait très fort le matin. Nous espérions être en route de bonne heure ; mais notre guide nous ayant promenés inutilement dans toutes les rues, nous fûmes forcés de retourner à notre maison pour en prendre un plus expert, et il était déjà sept heures lorsque nous quittâmes la ville. A sa sortie, on trouve un pont très bien fait et plusieurs maisons : les chemins sont beaux et bordés d'arbres ; le terrain est bien préparé pour y semer du blé et du millet. La campagne est unie, on voit des montagnes à une lieue de distance ; une d'elles avait à son sommet une maison : nos Chinois n'ont pu nous dire si c'était un fort ou un simple édifice.

Arrivés au village de Tsong-tchang nous le p1.331 quittâmes bientôt. Le terrain est ensuite mêlé de collines arides : néanmoins le chemin est très-beau ; de temps en temps on passe de petits ponts d'une seule arche.

La route nous ayant conduits dans un bourg où se tenait un marché, nous y vîmes des bœufs, des provisions en grains et divers objets utiles aux paysans, qui y étaient en assez grand nombre.

Pendant l'après-midi, les vents soufflèrent du sud, et il fit très doux ; mais les collines venant à s'ouvrir, ils sautèrent au nord et l'air devint très froid.

Après une route d'onze lieues, nous nous arrêtâmes au village de Tou-chan-y : on passe, en entrant, sous un arc de triomphe, un autre reste à droite. Descendus dans notre kong-kouan, nous fûmes voir ces deux monuments, qui sont en assez bon état. Derrière celui qui est à droite, dans une cour fermée par de vieux murs, on trouve une pierre debout, posée sur un piédestal, et plus loin une petite pagode fort sale, et qui n'a d'autre rareté qu'une pierre semblable à celle qui est dans la cour : c'est un poudding taillé et poli ; la pierre est belle et ressemble à la brèche d'Alep ; les cailloux qui la composent sont ronds, jaunâtres et liés par un mastic gris et noirâtre plus ou moins foncé.

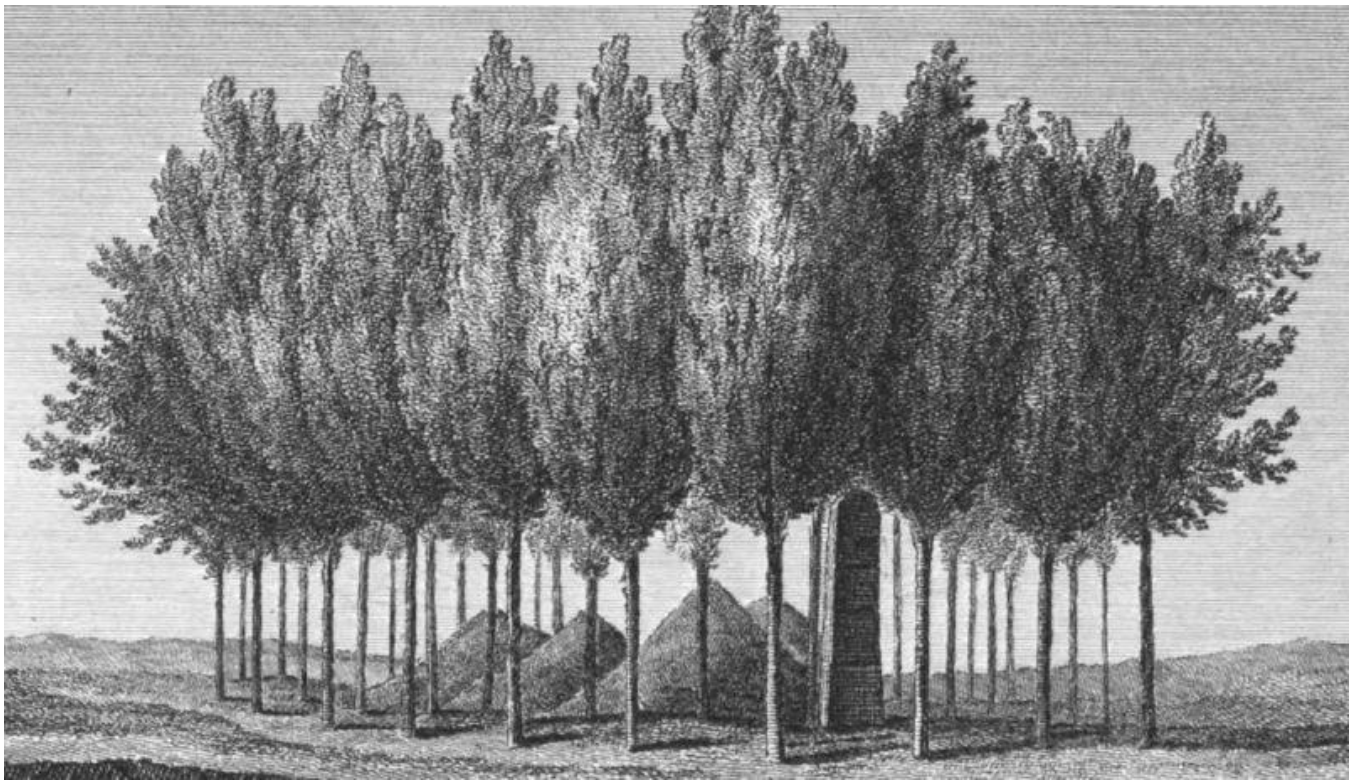


Fig. 35. Tombeaux.

Nous aperçûmes dans la journée, au milieu des p1.332 champs, plusieurs massifs de pins disposés en allées, occupant un terrain considérable et entourant de petites élévations de terre. Des pierres plates chargées d'inscriptions, placées soit en avant, soit sur ces élévations, indiquaient la qualité et le nom de la personne à laquelle appartenait le tombeau.

Un mandarin décoré du bouton rouge, vint le soir visiter l'ambassadeur, et lui dit qu'il était chargé de l'accompagner pendant un certain temps.

30. La campagne est unie et faiblement ombragée par un petit nombre de pins ; le terrain paraît sec et aride, malgré le voisinage des hauteurs : nos fûmes bientôt entourés de ces mêmes montagnes, sur l'une desquelles on voit un fort nouvellement réparé, et qui domine tous les environs.

Le chemin devint très mauvais, quoiqu'il fût pavé, et nos chevaux eurent beaucoup de peine à marcher ; mais, dégagés promptement d'entre les hauteurs, nous fûmes frappés d'un point de vue superbe.

La ville de Pe-tsiu-tcheou se présenta devant nous, ayant derrière elle un grand lac, d'où s'élevaient plusieurs collines boisées et garnies d'habitations. Le terrain en avant de la ville est couvert d'une infinité de tombeaux, dont la forme différente et singulière, loin d'offrir un coup d'œil désagréable p1.333 et de rappeler de sinistres idées, flatte infiniment la vue ; les uns sont en forme de vases et de pyramides, les autres imitent en petit les tours qui sont auprès des villes, et comptent comme elles cinq

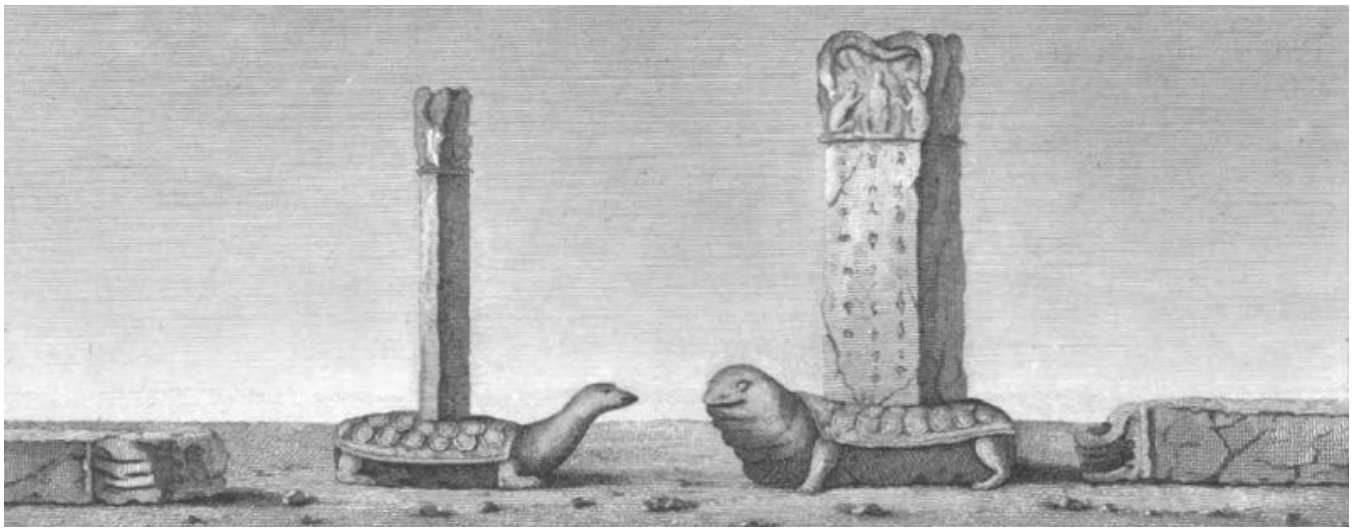


Fig. 36. Tortues de pierre.

et sept étages. Plus loin, un fort bâti sur une montagne, une grande tour de sept étages et des tortues en pierre portant sur le dos des blocs considérables, ajoutent au site pittoresque de ces beaux lieux.

C'est à regret que nous quittâmes ce charmant endroit, que le temps ne me permit pas d'esquisser ; car, occupé à considérer la foule d'objets qui s'offraient à mes yeux, les moments s'écoulèrent rapidement, et il fallut pénétrer dans le faubourg. On voit en y entrant plusieurs arcs de triomphe ; ils sont construits avec soin ainsi que les maisons, dont les toits surtout sont remarquables par leurs bords recourbés, ornés de moulures et de petits chiens en pierre.

Tous les habitants de la ville, paisiblement rangés devant leurs maisons, nous regardèrent sans parler ; et, ce qui était arrivé bien souvent ailleurs, pas un d'eux ne se permit de rire, quoique notre costume étranger dût les surprendre beaucoup, puisque jamais Européen n'avait passé chez eux. La seconde porte de la ville ressemble à la première : après l'avoir passée et une partie du faubourg, nous entrâmes dans un kong-kouan vaste et bien bâti. p1.334 Pendant notre dîner, dont le millet cuit avec du sucre fut la meilleure et la principale partie, nos mandarins vinrent rendre visite à l'ambassadeur, et l'engagèrent à continuer sa route en charrettes. Nous demandâmes à les voir ; mais cela n'étant pas possible, ces voitures restant de l'autre côté de la rivière, M. Titzing, qui craignit qu'elles ne fussent trop fatigantes, demanda des litières. A cette proposition, les mandarins ayant objecté la difficulté d'en trouver, et l'usage qui ne permet pas aux hommes de s'en servir (ce qui était faux, ainsi que nous l'apprîmes dans la suite), l'ambassadeur et M. Vanbraam se déterminèrent à conserver leurs palanquins et nous, nous prîmes le parti de monter en charrettes.

En sortant du faubourg, le terrain est élevé et forme une espèce de terrasse le long de la rivière, d'où l'on est obligé de descendre par une rampe pour arriver au bord de l'eau. Il s'était rassemblé dans cette place un bon nombre de curieux pour nous voir monter dans les bateaux qui nous servirent à passer le fleuve Hoang-ho. Ses eaux sont jaunes, fort sales, et charriaient pour le moment des glaçons : il peut avoir de trois à quatre cent toises de largeur.

Remontés à cheval, nous arrivâmes bientôt dans la maison où étaient les charrettes ; mais quelle fut notre surprise de voir des espèces de tombereaux p1.335 couverts en nattes et ouverts par devant, enfin si détestables, que les soldats hollandais ne voulurent pas s'en servir.

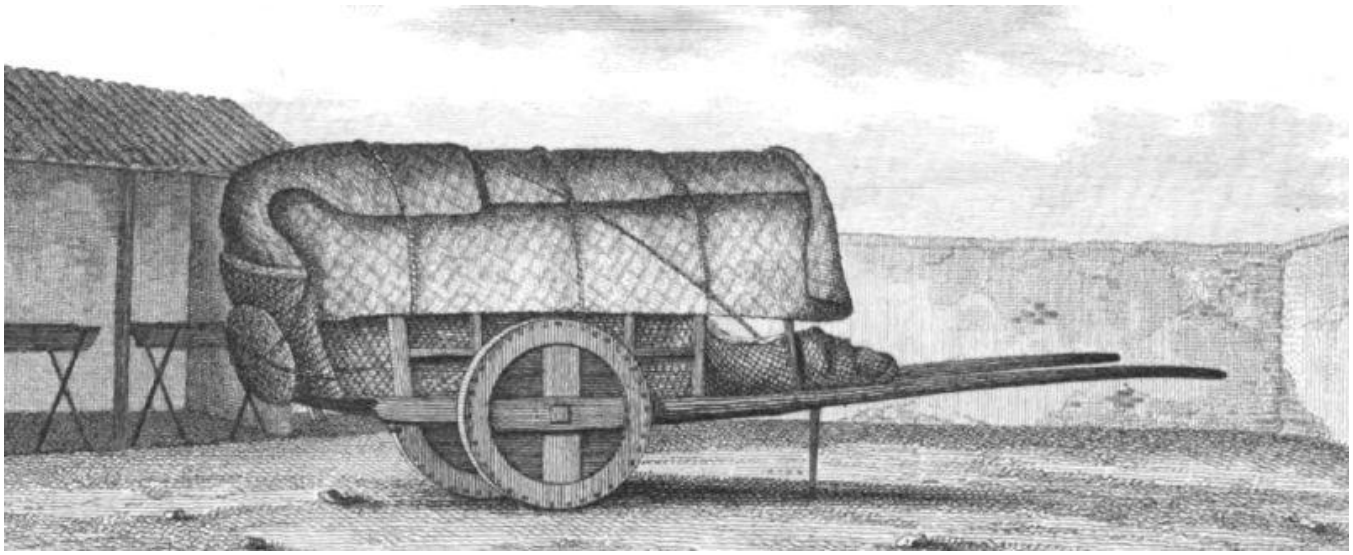


Fig. 37. Charrette.

Le chemin, après le bourg, passe entre des collines arides : la rivière reste à gauche ; elle était peu considérable ; mais il paraît que, dans certains temps, elle couvre un grand espace de terrain. Les collines disparurent ensuite, et la campagne devint unie.

La route fit plusieurs détours dans l'après-midi, et nous conduisit à une longue chaussée aboutissant à un pont en pierre, d'une longueur considérable, sur vingt-cinq à trente pieds de largeur. Ce pont a plusieurs arches, mais la rivière n'en occupait alors que trois ou quatre ; le parapet est en pierres, dont quelques-unes sont tombées, et de distance en distance on voit des lions, des tigres et d'autres figures d'animaux. Un arc de triomphe est élevé à l'entrée, et un autre à la sortie de ce pont, qui est pavé en pierres plates, ainsi que les chaussées qui y conduisent des deux côtés. Avant comme après le pont, nous vîmes peu d'habitations, mais toujours entourées d'arbres, suivant l'usage ; enfin, après avoir fait douze lieues dans la journée,

nous nous arrêtâmes au village de Ly-kong-y, dont toutes les maisons étaient fort misérables.

31. Nous traversâmes le matin plusieurs p1.336 ruisseaux sur des ponts d'une arche : cependant, le terrain paraît sec et aride ; il est coupé par des bancs de pierre noire. La campagne est unie, et l'on y cultive le blé et le millet.

Après le village de Han-tchang-tcha, nous rencontrâmes des brouettes à voile ; cette voile est dressée sur un bambou placé en avant de la machine, et de petites cordes attachées sur les bords à un pied de distance, servent au conducteur à l'orienter.

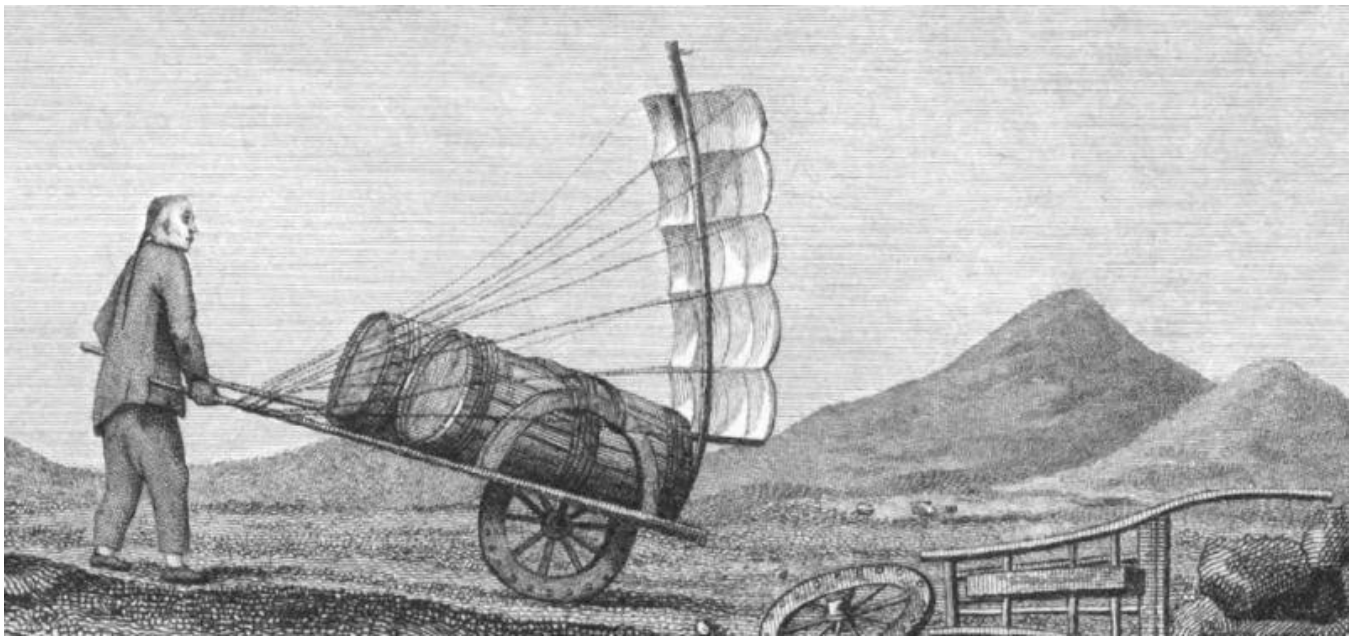


Fig. 38. Brouette à voile.

Lorsque l'on considère le peu de proportion qui existe entre la charge et la voilure, on en conclut que la voile, enflée par un vent arrière, ne peut pousser efficacement la brouette, et encore moins si le vent vient à varier. En premier lieu, le vent restant toujours de l'arrière, agit peu s'il est modéré ; et s'il fraîchit, alors la voile et le mât n'étant pas proportionnés au poids et à la résistance, tout se casse, ou le conducteur est obligé de carguer sa voile. Dans le dernier cas, le vent faisant incliner la machine, et par conséquent la pesanteur du poids n'agissant plus perpendiculairement à la roue, il faut une grande force

de la part du conducteur pour tenir la brouette en équilibre. Tout cet échafaudage est d'une très petite utilité, ou, pour mieux dire, tout à fait inutile. Les roues des brouettes sont plus grandes dans ce canton ; mais le bord en étant toujours très étroit à la p1.337 circonférence, les Chinois, pour l'élargir, l'entourent d'une sangle : ils placent aussi deux morceaux de bois de chaque côté de la roue, pour la nettoyer lorsqu'il y a de la boue. M. Vanbraam s'extasiait de l'invention des voiles et des brouettes chinoises ; cependant, en les examinant attentivement, on n'y voit rien qui puisse causer cette admiration.

Si les Chinois ne se montrent pas fort avancés en mécanique dans la construction des brouettes, ils le sont encore moins dans celle des charrettes : elles sont étroites, fort pesantes, et supportées par des roues petites et sans rais ; en un mot, on ne peut rien voir de plus mal fait. Le poids est placé au-dessus des roues, et partie en dehors ; de sorte que le moindre choc ou la plus petite pierre peut renverser la voiture, ce dont j'ai été le témoin plusieurs fois. Ces charrettes, employées ordinairement pour porter de pesants fardeaux, servent aussi aux Chinois dans leurs voyages, et ils s'y trouvent parfaitement à leur aise. Les brouettes sont plutôt réservées pour le menu bagage et pour le transport des femmes et des enfants ; dans ce cas on les couvre d'une grande natte, qui met toute la famille à l'abri du soleil ou de la pluie. Lorsque le poids est trop pesant, on ajoute par devant, comme je l'ai déjà dit, un second brancard, et souvent même on attache tout à fait en p1.338 avant un âne qui aide à tirer la machine : ce moyen, beaucoup plus simple que la voile, est plus sûr et plus expéditif.

Nous passâmes, l'après-midi, dans un village et sur un pont de bateaux construit sur le canal impérial. La campagne coupée par quelques collines arides, devient meilleure et paraît bien cultivée ; les habitations répandues dans les terres sont en plus grand nombre, mais pauvres et misérables. Dans une route de neuf lieues, nous ne vîmes qu'un arc de triomphe en bois et une tortue en pierre avant d'arriver au village de Cha-keou-tsang.

Nous entrâmes le soir dans le Chan-tong ; le peuple de ces cantons paraît moqueur, et rit souvent sans sujet.

1er Janvier 1795. Nous commençâmes l'année par nous lever de grand matin. L'ambassadeur partit à trois heures et nous à cinq ; le temps était clair, le vent au nord, et il gelait fortement.

En quittant le kong-kouan, nous portions à la main des torches ; mais le froid nous les fit abandonner. La campagne, unie malgré quelques collines, est coupée par de petits ruisseaux qu'on passe sur des ponts ; nous rencontrâmes des ânes et des mulets. Étant entrés à neuf heures dans un village, nous vîmes suspendues des banderoles rouges qui servaient à indiquer les maisons dans lesquelles nous devions loger : nous nous y p1.339 arrêtâmes, malgré les Chinois, et nous y déjeunâmes.

La campagne après le village est unie, les chemins sont beaux et bordés d'arbres. Avant Ting-hien, on voit une tour de sept étages : en entrant dans cette ville, nous trouvâmes beaucoup de monde rassemblé, et M. Vanbraam au milieu, se plaignant au mandarin, par le moyen de l'un de nos lingua, d'avoir été abandonné par ses porteurs, et insulté par la populace, qui lui avait ôté son chapeau dans son palanquin. Nos mandarins étant survenus, M. Vanbraam les fit sortir de leurs chaises au grand regret de notre premier conducteur, qui dormait profondément, et qui fut un peu déconcerté : sur leurs représentations, le gouverneur de la place fit donner de nouveaux coulis, et ordonna à un petit mandarin de nous escorter à cheval ; cela était nécessaire, car les Chinois paraissaient insolents ; ils nous suivirent en ricanant, et l'un d'eux mit même la main dans ma poche. Les maisons de la ville sont mauvaises ; nous en sortîmes bientôt, suivis de tous les enfants qui criaient après nous : enfin, nous en fûmes délivrés et nous continuâmes notre route à travers une campagne belle et bien unie.

Étant seul et voyant un village avec des paysans à l'entrée, je craignis de m'être trompé, et je voulus retourner sur mes pas ; mais mon cheval, qui p1.340 connaissait le chemin mieux que moi, ne le

voulut jamais ; je résolus donc d'attendre, d'autant plus qu'il venait du monde : ma surprise fut très grande lorsque je vis que c'était mon cuisinier et mon domestique chinois dans la position la plus singulière, tous deux assis, et paraissant fort à leur aise sur une brouette conduite par un seul homme ! M'ayant dit que j'étais en bonne route, je laissai partir mon cheval, qui ne tarda pas à arriver au village de Pe-cha-Ho, où étaient déjà plusieurs Hollandais. M. Vanbraam et son neveu nous suivirent de près : le premier, qui était gros et replet, fut obligé de venir à pied, ses porteurs ayant laissé tomber son palanquin qui s'était brisé. Il ne voulut pas continuer jusqu'à ce que sa chaise fût raccommodée ; nous le laissâmes donc et nous partîmes son neveu et moi. Le chemin fut pendant quelque temps très mauvais, et rempli de pierres, ensuite il devint très bon ; de grands arbres le bordaient de chaque côté.

La campagne est belle, bien cultivée et coupée par de petits ruisseaux sur lesquels on a construit de petits ponts. Nous traversâmes deux bourgs et des villages ; les maisons en étaient misérables, et, ce qu'il y a de surprenant, c'est que les corps de garde, placés à dix ly de distance (une lieue), n'étaient pas mieux bâtis. Le pays ne paraît pas extrêmement peuplé, car nous vîmes fort peu de p1.341 monde dans les villages, et point du tout dans les champs.

Parvenus à la ville de Tseou-hien, nous trouvâmes deux personnes de l'ambassade, qui, prévoyant que M. Titzing arriverait trop tard pour faire encore les vingt ly qui restaient jusqu'à la couchée, s'étaient déterminées à rester. On les mena d'abord dans de misérables maisons, mais en ayant trouvé une fort bonne destinée pour un mandarin, ils s'y logèrent. L'ambassadeur n'arriva qu'à sept heures : on avait déjà changé les coulis de sa chaise et il voulait continuer ; mais la nuit étant fermée et ne sachant trop s'il trouverait une aussi bonne maison que celle où nous étions, il prit le parti d'attendre M. Vanbraam, que nous vîmes enfin arriver à huit heures dans une petite charrette, jetant les hauts cris, prétendant qu'ii était moulu, et affirmant que jamais il ne rentrerait dans la maudite voiture qui l'avait amené. Réunis

tous autour d'un mince et fort mauvais souper, nous ne tardâmes pas à nous coucher non dans un bon lit, mais sur une grande estrade de bois, sans matelas ni coussins, et n'ayant pour couvertures que quelques manteaux pour nous garantir d'un vent de nord très froid, qui pénétrait à travers les portes de notre vaste chambre à coucher.

2. J'abandonnai le matin mon cheval pour p1.342 prendre un palanquin, car j'étais très fatigué. Les terres sont bien entretenues, et l'on y cultive, comme partout, le blé, le millet et les patates. Le chemin était plus fréquenté qu'à l'ordinaire ; nous trouvâmes des ânes et des charrettes, mais rien de curieux sur la route ni dans les villages ; nous vîmes seulement dans un bourg un pont en bon état dont le parapet était formé de grandes pierres plates ornées de moulures. Arrivés à la ville de Yen-tcheou-fou, nous dînâmes dans les faubourgs : en les quittant la campagne est unie et belle.

Les villages qu'on rencontre sont misérables ; un bourg que nous traversâmes, n'offrait rien de mieux ; on trouve seulement à l'entrée et à la sortie de ces habitations, une porte avec un corps de garde, ou une pagode au-dessus ; mais ces portes ne servent pas à fermer les villages ou à les défendre, car on peut passer en dehors et en faire le tour.

Après avoir fait quatorze lieues, nous nous arrêtâmes à la ville de Ven-chang-hien. Les habitants de ces cantons sont rieurs et paraissent méchants.

3. Nous nous mîmes en route par un temps clair et froid ; la campagne était la même ; nous passâmes quelques villages dont les habitations étaient chétives ; on voit à l'entrée de plusieurs p1.343 de ces villages des maisons élevées, entourées de fleurs avec des créneaux ; les Chinois les appellent Yn-ping ; elles, servent à loger une dizaine et plus de soldats, suivant leur grandeur. On trouve en outre des corps de garde de cinq soldats ; leur demeure, composée d'une maison avec une écurie, est contiguë à une espèce de tour bâtie en pierre, élevée de

vingt-cinq à trente pieds, mais moins large dans un sens que dans l'autre. Le haut du mur est terminé par des créneaux, et l'on a construit une petite maison sur la plateforme.

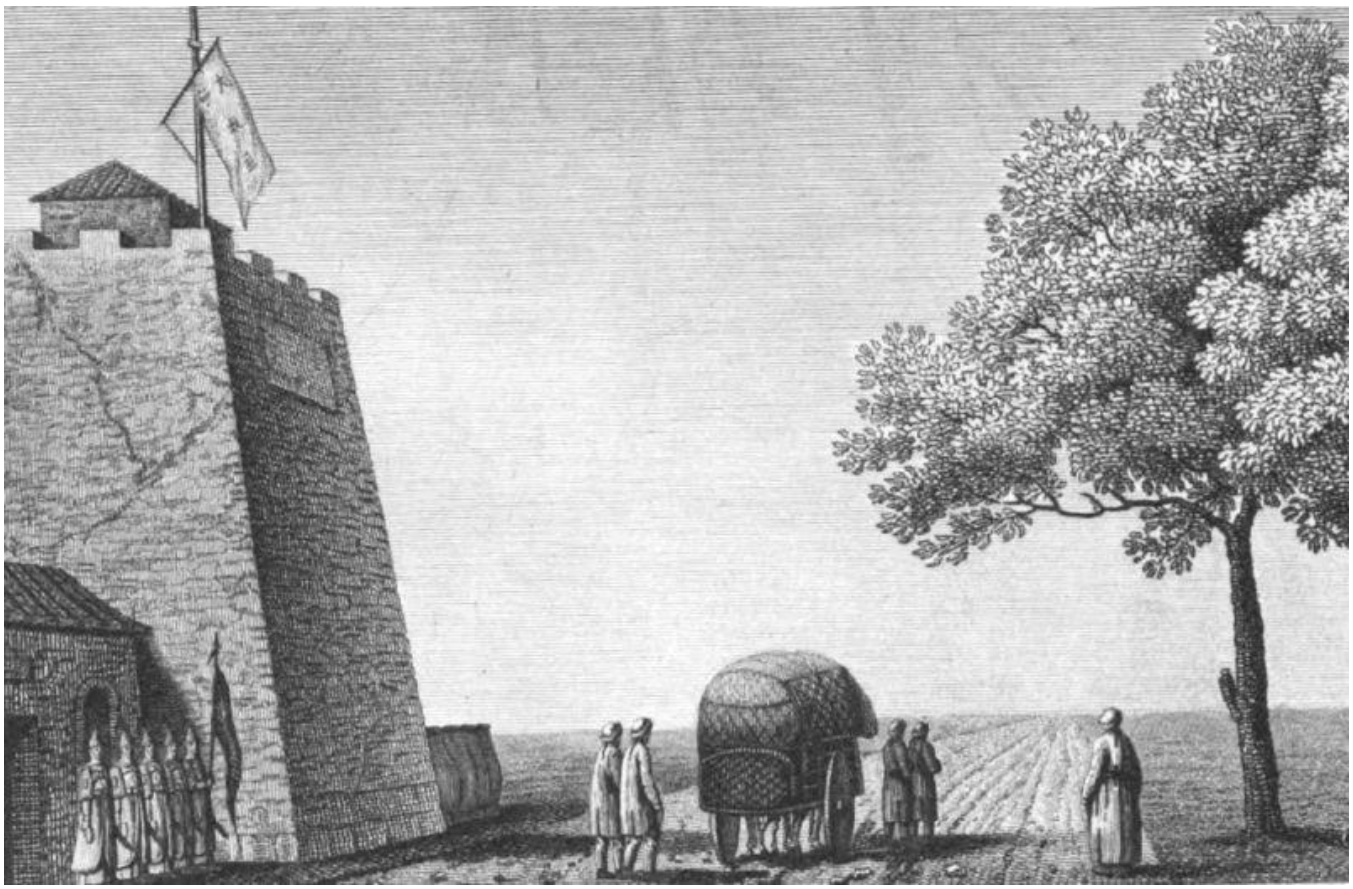


Fig. 40. Corps de garde du Petchely.

Les chemins sont larges, et garnis d'arbres : un pont avec un parapet fait de grandes pierres plates avec des moulures, enchâssées dans de petits pilastres dont le haut sculpté représente une fleur ou un tigre, est tout ce que nous avons vu de curieux avant d'être à la ville de Tong-ping-tcheou. Les murs en sont épais et bien bâtis. La porte est placée sur le côté, et donne sur une esplanade carrée, d'où l'on sort par une seconde porte. Un seul arc de triomphe, des maisons peu considérables, voilà ce qui compose cette ville, que nous traversâmes en un quart d'heure ; la porte de sortie est pareille à celle de l'entrée.

Le terrain ensuit est uni et aride ; il semble peu arrosé, car nous ne passâmes qu'un ruisseau, encore était-il à sec : comme il paraît couvrir un p1.344 grand espace dans les temps de pluies, on a construit, pour la

facilité du passage, un pont d'une trentaine de petites arches de forme gothique ; je doute que les voyageurs en fassent usage, car il était en si mauvais état, que nos conducteurs préférèrent de passer à côté. Nous vîmes peu de temps après une colonne carrée, surmontée d'une espèce de sphinx, dont le visage rond ressemblait à celui d'un homme : il est à présumer que c'est un tombeau, tous les environs en étant remplis. Dans le grand nombre de ceux que nous aperçûmes, un seul, qui est la sépulture d'un ancien empereur, présente une forme assez remarquable. On voit au fond un petit arc de triomphe en pierre, et des figures de mandarins, de tigres et de béliers, qui sont placées en avant de chaque coté. Les mandarins ont des espèces de capuchons, et tiennent à la main un kuey ou morceau de pierre long et étroit tel que les portaient les magistrats dans l'ancien temps : toutes ces figures sont en pierres et fort endommagées.

Fig. 39. Tombeaux.

On ne rencontre ensuite, pendant longtemps, que quelques corps de garde et des cabanes. Le terrain est aride ; il est resserré entre des montagnes composées de bancs de pierres semblables au grès, et couchés horizontalement. Le chemin étant creusé de dix à douze pieds entre des petites hauteurs p1.345 sablonneuses, nous fûmes très incommodés par la poussière, qui ne cessa qu'en arrivant à la ville de Tong-o-hien, dont les murs sont assez bons, mais les maisons très mauvaises : cette ville est renommée par ses fabriques de colle de

peau d'âne. Après nous être reposés un instant dans notre kong-kouan, nous nous remîmes en route ; le terrain est meilleur, plus uni et mieux cultivé après la ville : nous avions fait dix-neuf lieues dans la journée, lorsque nous nous arrêtâmes à Tong-ching-y.

4. En quittant notre kong-kouan le matin, nous trouvâmes la campagne unie sauf quelques hauteurs. Le terrain étant sec et sablonneux, la poussière était très considérable ; les villages, dont les maisons sont faites avec des briques séchées, avaient l'air misérable ; les pagodes même, qui, dans les autres provinces, nous parurent toujours mieux bâties que les habitations des particuliers, sont ici extrêmement délabrées. Nous ne vîmes rien de curieux à Yu-ping-hien ; le chemin après cette ville est assez fréquenté ; on rencontre des litières portant des hommes et des femmes, et l'on trouve des charrettes et beaucoup d'ânes et de mulets ; aussi les petits enfants des villages suivent-ils avec attention ces voitures, pour ramasser dans des paniers les ordures que les animaux font sur le chemin.

p1.346 Des tombeaux entourés d'arbre et de cyprès, et plusieurs sépultures plus simples, nous annoncèrent l'approche de la ville de Kao-tang-tcheou, distinguée par une tour de onze étages, qui s'élève par dessus les murailles et domine au loin dans la campagne ; nous n'en avions pas encore vu d'aussi élevée, ni qui eût autant d'étages.

Avant d'entrer dans le faubourg, nous trouvâmes environ deux cents soldats bien équipés et rangés sur deux lignes parallèles, aux extrémités desquelles étaient placés deux petits arcs de triomphe en bois. L'ambassadeur fut salué en passant dessous. Le mandarin de la ville vint le voir dans notre kong-kouan, et l'engagea à continuer sa route : en conséquence on nous donna de nouveaux coulis, et nous partîmes à cinq heures. La campagne est unie, mais toujours avec beaucoup de poussière. Arrivés au village de Yao-tchang, M. Titzing fut encore salué, et le même mandarin le visita de nouveau. Les Chinois de ce canton sont insolents et curieux jusqu'à l'excès ; ils ouvrirent nos palanquins, en déchirèrent les toiles, et nous dirent des injures.

5. Nous nous étions mis en route de si bonne heure, que nous arrivâmes à huit heures à la petite ville de Ngen-hien. Nous y changeâmes de porteurs : un des miens s'étant plaint de ce qu'au lieu de leur donner de l'argent pour huit qu'ils étaient, p1.347 on ne leur en avait donné que pour quatre, les mandarins le poussèrent si rudement, qu'il tomba et se blessa au visage ; les autres n'osant plus faire de remontrances, se mirent en route ; mais à peine furent-ils entrés dans la ville, qu'une partie me quitta. Je retournai vers les mandarins, qui me donnèrent quatre nouveaux porteurs et me remirent l'argent nécessaire pour les payer, consistant seulement en cent deniers ou quinze sous pour chaque homme ; rétribution bien faible pour une course de six à sept lieues. Ces pauvres gens, ainsi frustrés de leur salaire, n'osèrent rien dire ; mais une fois éloignés des mandarins, ils me demandèrent l'argent, sous prétexte de manger, se le partagèrent et abandonnèrent ma chaise en ne me laissant qu'avec quatre hommes, dont un disparut bientôt après ; ce qui mis dans l'impossibilité d'avancer, si le Pan-tsay ou le gardien du kong-kouan où je m'arrêtai, ne mien eût fourni un nouveau, pour continuer ma route.

Les habitations des villages sont misérables ; la poussière dans ces endroits est insupportable, parce que le vent étant arrêté par les maisons, elle tourbillonne, et ne se dissipe pas aussi bien que dans les chemins. Le terrain étant sec et comme de la cendre, je fus tellement incommodé de la terre extrêmement fine qu'élevaient mes porteurs en marchant que je me vis forcé de sortir de mon p1.348 palanquin, et de marcher longtemps dans la campagne, en suivant les arbres qui bordent la route.

Nous parvînmes enfin, à trois heures de l'après-midi, dans notre kong-kouan, au faubourg de Te-tcheou, dont les environs ne présentent rien d'extraordinaire qu'une tour à moitié détruite ; ce canton est renommé pour ses chevaux. En quittant notre maison, nous fûmes suivis par la populace, qui nous dit des injures et nous jeta de la terre. Le sol est toujours le même ; la campagne est plate, avec quelques maisons et des arbres de distance en distance.

Après avoir fait cinq lieues depuis Te-tcheou, nous parvînmes à la ville de Kin-tcheou, la première place de la province de Petchely. Nous y soupâmes et nous nous couchâmes sur de la paille, fort contents de nous en procurer, puisque nous n'avions plus de lits. On rencontre auprès des habitations que nous vîmes dans cette journée, des aires battues et des cylindres en pierre, dont les Chinois se servent pour séparer les grains d'avec la paille. On trouve aussi dans les villages plusieurs pierres unies placées horizontalement pour monder le millet ; elles sont percées au milieu et traversées par un morceau de bois, auquel est attachée une pierre cylindrique mue par un homme, ou plus souvent par un âne dont on p1.349 couvre les yeux pour qu'il ne s'étourdisse pas en tournant.

6. Même coup d'œil que celui de la veille. Les maisons des villages sont construites en terre et paraissent misérables ; elles sont peu élevées et le toit est bas et presque rond. Les maisons des villes ne sont pas meilleures, car à peine en vîmes-nous une passable à Fou-tching-hien. La seule bonne chose que nous eûmes dans cette ville, fut le lait qu'on nous servit.

Ennuyé des embarras continuels qu'on éprouve avec les porteurs, je quittai mon palanquin pour monter en charrette. La campagne est plate ; la poussière toujours très forte ; de temps en temps on voit quelques mauvais villages et des pagodes abandonnées et absolument ruinées. Le bourg de Fou-tchang-y que nous traversâmes, ne nous montra rien de plus beau : tout est sec et poudreux dans ces cantons ; on dirait qu'on a jeté de la cendre sur les maisons.

Nous avions fait treize lieues quand nous arrivâmes aux faubourgs de la ville de Yen-hien : nos conducteurs voulaient nous faire passer outre mais nous ne voulûmes pas aller plus loin, le temps étant trop froid.

Les mandarins donnèrent à l'ambassadeur et à M. Vanbraam des capotes de camelot, fourrées de peaux de renard, et une vingtaine d'autres doublées p1.350 de peaux de mouton. Les Hollandais se décidèrent enfin à prendre des charrettes, les mandarins les trompant souvent sur les distances, et les chevaux d'ailleurs n'étant pas toujours

en état de faire de longues courses. Notre souper fut si mauvais, que nous ne pûmes rien prendre. C'est l'usage dans cette province de construire dans les chambres une élévation en briques d'un pied et demi de hauteur sur six pieds de largeur ; elle tient toute la profondeur de la salle, et forme une espèce de lit sur lequel on se couche : nous y fîmes étendre une partie des capotes, et le reste nous servit de couvertures.

7. Dès quatre heures du matin, placés deux à deux dans nos charrettes, que nous avions garnies de capotes, nous nous mîmes en route. Le terrain est sec, et rempli de poussière. Les chemins sont garnis d'arbres, c'est ce qu'il y a de mieux : les maisons ont un air misérable, et paraissent pour ainsi dire bâties avec de la cendre ; les pagodes sont délaissées, les dieux renversés et exposés aux injures du temps. Tel est le coup d'œil que nous eûmes avant d'entrer dans la ville de Ho-kien-fou. Nos charretiers s'étant égarés, nous passâmes dans beaucoup de rues. On trouve quelques portes de maisons construites en briques et des habitations de peu d'apparence ; celle où nous logeâmes appartenait au Gouvernement ; elle sert p1.351 pour les examens : aussi voit-on, en entrant, une grande quantité de petits piliers en briques qui tiennent lieu aux étudiants de table pour écrire. Nous parcourûmes le bâtiment, qui est vaste et qui contient un grand nombre de salles ; elles ont, pour la plupart, des estrades ou lits en briques.

Après avoir mangé quelques fruits, nous remontâmes dans nos tristes et incommodes voitures : nous y étions fort mal à notre aise, et surtout bien ballottés ; les cahots nous jetaient souvent l'un contre l'autre, et nous avions beaucoup de peine à éviter les contrecoups, malgré toutes nos capotes : la charrette étant courte, nos pieds étaient en dehors ; à cet inconvénient désagréable il fallut ajouter celui d'être couverts d'une poussière fine, qui se tamisait à travers les nattes qui couvraient la voiture, et qui se mêlait avec celle qui entrait par devant ; car n'ayant point de jour sur les côtés, nous tenions ouverte la partie antérieure pour pouvoir examiner la campagne. Tels sont les carrosses et les diligences de la Chine ; cependant les mandarins et leurs femmes s'en servent pour voyager ; ils y tiennent plusieurs ensemble et

paraissent y être très commodément, tant l'habitude a d'influence sur les hommes.

A mesure que nous avançâmes, le coup d'œil devint plus misérable : la campagne est unie, mais sèche et sablonneuse. Nous arrivâmes à sept heures p1.352 du soir à la ville de Jin-kieou-hien, que nous quittâmes bientôt pour continuer notre route. Enfin après avoir fait dix-neuf lieues, nous entrâmes au faubourg de Hion-hien ; aucun de nous ne se coucha, nos conducteurs ne voulant s'arrêter que fort peu de temps.

8. On devait changer ici les charrettes, les nôtres nous avaient quittés, et il faisait déjà jour, qu'aucune voiture ne paraissait. Voulant continuer notre route et n'ayant aucun moyen pour nous faire donner ce dont nous avions besoin, nous nous servîmes d'un expédient sûr dans ce pays, ce fût de prendre le bonnet du pan-tsay, ou gardien du kong-kouan, bien résolus de ne le rendre que lorsque nous aurions des charrettes : il fit d'abord quelque difficulté ; mais voyant qu'il n'avait rien à gagner avec nous, il prit le parti d'en aller chercher : quand elles furent arrivées, nous lui rendîmes son bonnet, et l'on peut croire qu'il fut très content de nous voir hors du logis.

Montés dans nos nouvelles voitures, tout aussi mauvaises que celles de la veille, nous traversâmes la ville, qui ne nous offrit rien de remarquable, excepté quelques arcs de triomphe : la rue principale était garnie d'arbres. Au delà de la ville la campagne est unie, et les habitations mauvaises. La poussière augmenta à un tel point, que nous fûmes obligés de fermer le devant de p1.353 notre charrette et de n'y laisser qu'une petite ouverture pour examiner la route. Nous suivîmes ensuite, pendant quelque temps, les bords d'une petite rivière ; elle était gelée, et des Chinois, assis deux à deux sur une espèce de civière, s'y faisaient traîner par un seul homme : d'autres traîneaux portaient les bagages. Peu de temps après nous arrivâmes près de la ville de Sin-tching-hien ; nous logeâmes dans une pagode dont on avait fait un kong-kouan. On voit encore dans la cour une salle avec quelques

Poussa ou dieux. Cette maison était bonne, et l'une des meilleures que nous eussions eues jusqu'alors. Les Chinois en furent très serviables. On aperçoit en dehors les murs d'un grand jardin, avec des bâtiments et un terrain planté d'arbres ; il est séparé des maisons par un fossé sur lequel on a construit deux petits ponts.

Dans l'après-midi, la route que nous parcourûmes était bordée d'arbres, mais mal entretenue et remplie de trous et de fondrières causés par les eaux ; les voitures, pour les éviter, passèrent dans la campagne. Je fus très étonné que, dans un pays où l'agriculture est si fort recommandée, et surtout si soignée, les voyageurs eussent aussi peu d'égards pour les terrains cultivés : lorsque le chemin est gâté, ou lorsqu'il fait un coude considérable, les charrettes, les chevaux et les gens de p1.354 pied passent à travers les terres labourées pour abréger la route ou s'en faire une meilleure, s'inquiétant fort peu si le grain est levé ou déjà grand.

Arrivés dans notre kong-kouan, à l'entrée du faubourg de la ville de Tso-tcheou, après avoir fait onze lieues et demie, nous y attendîmes longtemps pour nous procurer de mauvais sucre et une assiette de millet à moitié cuit. Nos conducteurs voulaient nous faire demeurer ; mais le désir de terminer notre voyage nous engagea à continuer.

9. Nous partîmes de si grand matin, que nous ne distinguâmes rien en traversant la ville. Le temps était froid ; je pensai cependant étouffer dans la charrette, soit à cause de la gêne que j'éprouvais, soit à cause de la chaleur occasionnée par nos capotes de peaux de moutons ; je fus obligé d'ouvrir mes habits et de prendre l'air : la fraîcheur me remit peu à peu.

Nous étions au jour en rase campagne. Le terrain est comme de la cendre ; les chemins sont bordés d'arbres et toujours remplis de poussière : on voit quelques habitations éparses dans les champs. Nous passâmes quelques mauvais grillages, dont les maisons étaient basses et les toits presque plats ; mais ce qu'on ne croirait pas, c'est que les corps de garde sont dans un état également pitoyable ; en un mot, le coup d'œil est tout à fait misérable. Nous découvrîmes de loin p1.355 la

ville de Fang-chan-hien ; elle nous restait à gauche et sur la droite nous avions un grand jardin entouré de murs : il paraît bien planté, et l'on y distingue les toits de plusieurs pavillons. Nous passâmes une hauteur où il y avait beaucoup d'arbres, des maisons, et sur le coté des jardins qui dépendent d'une pagode. Le chemin tourne beaucoup ; nous y rencontrâmes des brouettes, et un dromadaire portant des moutons : enfin, après avoir traversé encore un village et suivi les murailles de Leang-hiang-hien, qui a en dehors une tour de cinq étages, nous descendîmes dans un kong-kouan adossé aux murs et vis-à-vis des portes de la ville ; la maison étant passable, nous espérions y trouver quelque chose à manger, mais nous fûmes forcés de nous contenter de trois œufs chacun, avec un peu de riz. Après ce repas, un peu frugal pour des gens à qui les lourds mouvements des charrettes faisaient faire une prompte digestion, nous continuâmes notre route.

Le terrain est uni et toujours plein de poussière. La route n'offre rien de curieux ; elle passe dans quelques petits villages et près d'un grand pont en pierre, de trois arches, presque détruit, bâti à l'entrée de Tchang-tsin-kien. La principale rue de ce bourg est formée d'une joli pagode et de maisons, dont plusieurs paraissent assez bonnes : p1.356 le chemin est pavé de grandes pierres ; nous nous en aperçûmes sensiblement aux secousses violentes de la charrette, et ce fut avec un grand plaisir que nous vîmes la fin du bourg et de son mauvais pavé.

Le sol ensuite est moins sablonneux et plus ferme : on parvient peu après sur une petite hauteur, d'où l'on découvre Fey-ching-hien, dont les murs et les pavillons, qui paraissent nouvellement réparés, font un bel effet.

Nous trouvant peu éloignés de cette ville, nous ne fûmes pas longtemps à arriver auprès d'un pont sur lequel on passe avant que d'y entrer. Ce pont est pavé de grandes pierres et garni de parapets très bien travaillés ; ils sont formés de dalles longues d'environ cinq pieds, épaisses de six à sept pouces, et hautes de trois pieds, enchâssées dans des petits piliers carrés, dont la partie supérieure représente la figure d'un animal. Le pont est en bon état, et peut avoir près de deux

cents pas de longueur : on a bâti à sa sortie deux jolis pavillons, dont les toits sont couverts en tuiles vernissées.

Un quart d'heure nous suffit pour traverser la ville dans une de ses extrémités ; les maisons sont basses et sans apparence : le sol est noirâtre. Nous rencontrâmes quelques dromadaires qui portaient des fardeaux. p1.357

Le chemin après la ville va en montant, et il ne faut pas beaucoup de temps pour arriver sur une éminence d'où l'on jouit d'une fort belle vue. On voit sur la gauche un pavillon carré à deux étages, environné d'un mur avec quatre portes ; par derrière, des murs avec des jardins boisés ; et dans l'enfoncement, un grand arc de triomphe consistant en trois arcades avec un pilastre entre chaque arcade. Ce monument élevé en l'honneur de l'empereur actuel, est construit en pierres ; il peut avoir cinquante pieds de hauteur, il est couvert, et le toit du milieu est plus élevé.

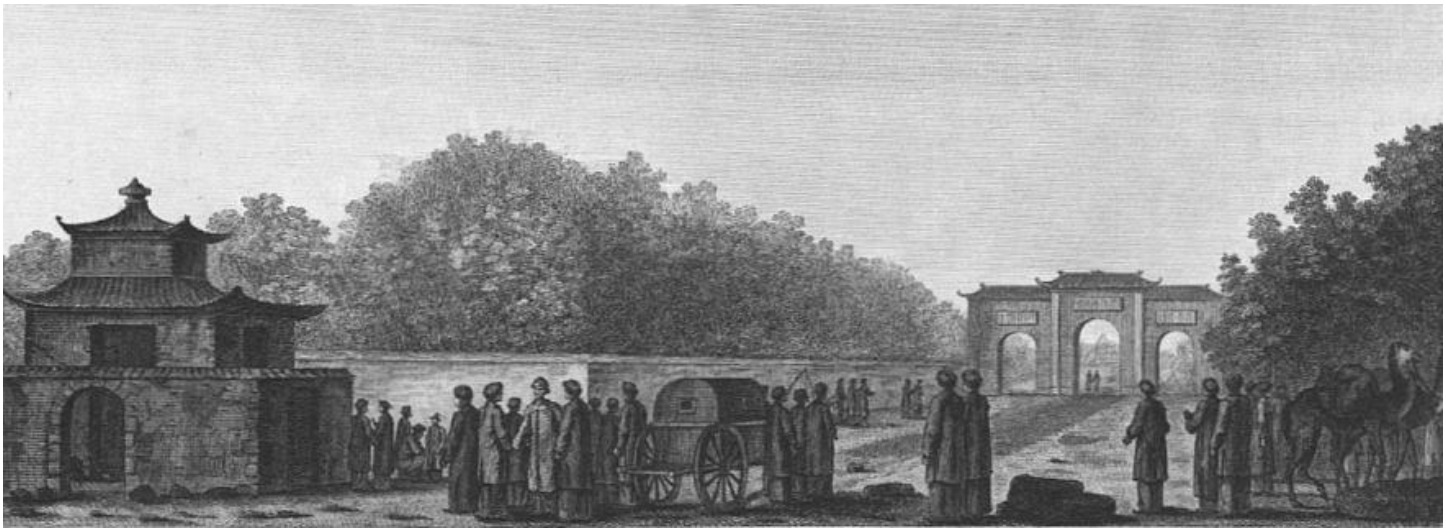


Fig. 1. Arc de triomphe à une lieue et demie avant Péking.

Un chemin large d'environ vingt pieds, pavé de grandes pierres plates, commence à peu de distance en avant de cet arc de triomphe, et continue durant l'espace d'une lieue et demie dans la direction de Peking ; mais la nuit qui survint nous empêcha de distinguer les objets, et ce ne fut qu'avec difficulté que nous pûmes apercevoir des arbres et quelques maisons de distance en distance. Enfin après douze lieues de

route, nos charretiers s'arrêtèrent dans le faubourg de la capitale à sept heures du soir.

L'usage étant de fermer les portes des villes chinoises au coucher du soleil, nous vîmes le moment où nous serions forcés de rester dans la rue, et ce ne fut pas sans peine que nous obligeâmes l'officier d'un très petit corps de garde, p1.358 placé en avant de la porte de Peking, à nous faire conduire dans un prétendu kong-kouan qui n'était tout simplement qu'une mauvaise auberge, si misérable que, malgré notre argent et les recherches de nos domestiques, nous ne pûmes réussir à nous procurer la moindre chose pour notre souper, et que nous fûmes obligés de nous contenter tous les cinq d'une petite portion de vieux biscuit que j'avais par bonheur dans ma poche. C'est ainsi que, les os à moitié brisés, couverts de poussière et presque affamés, nous arrivâmes enfin à Peking, après une route de près de six cents lieues achevée en quarante-neuf jours.

Telle est la manière de voyager à la Chine : j'ai cru devoir entrer dans quelques détails sur ce que nous avons éprouvé pendant notre marche, afin que les Européens qui seront curieux de faire, après nous, le voyage de Peking, puissent, en lisant ce journal, connaître quelles précautions ils doivent prendre ; et il en faut beaucoup avec les Chinois, qui, habitués à leur manière de vivre et à leurs charrettes, trouvent très naturel que les étrangers s'y accoutument. On ne doit demander aux Chinois que des choses raisonnables et justes, mais une fois qu'on est convenu avec eux d'un point, il n'en faut absolument pas démordre : la fermeté et le sang-froid les déconcertent, mais p1.359 l'irrésolution les enhardit. Je crois que nous aurions pu être mieux, et qu'il dépendait de nous d'être traités un peu plus honorablement.

Le voyage de Peking n'est pas impraticable, il n'est que long et fatigant, et je ne suis pas entièrement de l'opinion de deux missionnaires [1] dont l'un veut persuader qu'on ne peut l'entreprendre que par un motif de religion, et non de curiosité ; et l'autre avance

qu'on ne rencontre rien dans toute la route qui mérite de fixer l'attention, enfin, qu'on ne voit aucun édifice remarquable, excepté certaines pagodes dont la beauté ne consiste que dans quelques mauvaises peintures. Je pense bien différemment, car, sous tous les rapports, le voyage de Quanton à Peking présente une infinité de choses curieuses et intéressantes.

10. Renfermés dans nos charrettes dès sept heures du matin, nous nous étonnions de ne pas partir ; mais une dispute violente tenait tout notre monde en suspens : le maître de l'auberge voulait faire payer à notre lingua chinois, deux cents deniers, ou trente sous par tête ; celui-ci s'y refusant, nos deux personnages transportés de colère et semblables à deux coqs animés, penchaient de temps en temps la tête l'un contre p1.360 l'autre, et se disaient mutuellement en criant de toute leur force, *coupe si tu l'oses* : notre lingua qui comprit qu'il serait le plus faible, prit le parti de monter dans sa voiture, où, retranché comme dans un fort, il invectivait de là tout à son aise l'hôte de la maison, sur lequel les mots d'ambassade et d'ambassadeur, ne faisaient pas la plus légère impression. Ennuyé de ces cris, et bien plus de ce retard inattendu, je descendis de la charrette armé du fouet de mon cocher, je m'avançai vers la porte, et faisant sauter la barre de bois qui la tenait fermée, je rendis le chemin libre à toutes nos voitures, qui, défilant devant notre aubergiste étonné, sortirent sans rien payer. Il était temps, les portes de la ville venaient de s'ouvrir, et la foule était considérable. Nos cochers s'empressèrent de prendre rang et dans un moment nous nous trouvâmes en face de la porte occidentale de la ville chinoise de Peking, appelée Kouang-ning-men.

Les murailles de Peking sont en pierre, et en bon état ; elles peuvent avoir vingt-cinq pieds de hauteur, sur une largeur de vingt pieds par le bas, et sur une douzaine de pieds par le haut. Il y a un

---

[1] Missionnaires, t. VIII, p. 91. *Lettres édifiantes*, t. XXII, p. 493.

fossé en avant de la porte, qui paraît régner le long des murailles. L'ouverture par laquelle on entre est en briques et voûtée ; les battants de la porte sont de bois épais, recouvert par des lames p1.361 de fer attachées avec de gros clous ; une longue pièce de bois qui se pose dans la journée sur deux pierres mises exprès le long du mur, sert à la fermer. Lorsqu'on a dépassé la première porte, on se trouve dans une grande cour, d'où l'on sort par une autre porte semblable à la première, et surmontée comme elle d'un gros pavillon.

La rue dans laquelle nous entrâmes est une des principales de la ville chinoise. Notre surprise fut extrême en voyant finir le pavé qui commence à une lieue et demie en avant de Peking, et de ne trouver ici qu'un sol ferme, noirâtre, et ressemblant à de la brique pilée, mêlée avec du charbon de terre. La poussière en avait le goût : elle était considérable, et l'on pouvait à peine distinguer les objets à dix pas. La rue est large et bordée des deux côtés par des boutiques, mais dont l'irrégularité fait un mauvais effet, les unes étant plus ou moins élevées, et les autres plus ou moins avancées : à coté de boutiques chétives on en voit d'autres fort grandes, ornées de sculptures en bois vernies et dorées ; de grands pilastres sont placés en avant des boutiques et leur servent d'enseignes, mais ces piliers ne flattent pas la vue quoiqu'ils soient décorés et bien peints. Il nous a été impossible d'estimer la valeur des marchandises contenues dans ces boutiques, parce qu'elles étaient exactement fermées à cause de la poussière. On p1.362 peut le croire, car la rue était remplie de paysans, de porteurs, de charrettes et de voitures à deux roues couvertes en drap bleu, traînées par un cheval. Dans cette foule se trouvaient plusieurs files de dromadaires conduits par un Chinois qui dirigeait le premier avec une corde : ces animaux paraissaient fort doux ; ils sont peu chargés, et néanmoins marchent lentement. Pour surcroît d'embarras, une petite voiture arrêtée presqu'au milieu du chemin pour faire manger le cheval, forçait tout le monde de se déranger mais personne ne la fit ôter ; police bien extraordinaire, et à laquelle nous ne nous serions pas attendus dans la capitale.

Après avoir marché pendant quelque temps, nos cochers tournèrent sur la gauche ; cette nouvelle rue est aussi large que la première, mais élevée au milieu et avec deux bas côtés : la foule diminua beaucoup, et en peu d'instants nous nous trouvâmes devant une très petite maison où nous joignîmes l'ambassadeur et M. Vanbraam, arrivés de la veille au soir. Ils étaient entrés au coucher du soleil dans la ville tartare ; mais le moment de fermer la porte approchant, les Chinois les avaient fait sortir, et ils étaient venus passer ici la nuit. Cette maison nous paraissant détestable, notre mandarin tartare nous dit qu'on allait nous conduire dans un beau logement ; en p1.363 effet, peu d'instants après, on amena deux petites voitures fort propres pour l'ambassadeur et M. Vanbraam : pour nous, nous remontâmes encore dans nos charrettes, mais avec l'espoir d'en être bientôt débarrassés. En avançant dans la rue on découvre à gauche une petite tour à plusieurs étages, sur la droite un bâtiment élevé, de forme carrée, entouré de murs avec des créneaux, et un peu plus loin des pavillons dont les toits sont couverts de tuiles vernissées. Parvenus à la ville tartare, on voit en face de la rue et sur le rempart un superbe pavillon à trois étages avec trois rangs d'embrasures, dont douze à chaque rang : le mur forme un demi-cercle, et la porte est sur le côté, suivant l'usage : après l'avoir dépassée on arrive à une grande esplanade vis-à-vis de la porte principale qui est surmontée d'un gros pavillon à deux étages, couvert en tuiles vernissées. Les murailles de la ville tartare paraissent un peu plus élevées que celles de la ville chinoise, et sont en bon état. La porte s'appelle Suen-vou-men, et fait face à une grande rue aussi large que celle que nous venions de quitter ; cette rue est garnie de boutiques, et le milieu est occupé par des tentes, mais ce n'est que pour le temps de la nouvelle année : on y vend de très bons moutons, soit entiers, soit coupés par quartiers, et une grande quantité de gibier. La poussière p1.364 est moins forte dans cette rue, un certain nombre de Chinois étant employés à l'arroser.

Plusieurs seigneurs passèrent près de nous ; ils étaient portés chacun par quatre hommes dans des palanquins recouverts en drap vert : cette couleur est réservée uniquement pour les grands de la cour. Une vingtaine d'officiers, dont les uns avaient sur leurs bonnets des boutons bleu-clair, accompagnaient ces mandarins. A leur approche, les Chinois descendent de voiture, et leur laissent le chemin libre ; nos charretiers ne s'arrêtèrent point et prirent le bas côté de la rue, dont le milieu est plus élevé. Nous suivîmes cette rue assez longtemps ; mais après avoir passé sur un pont d'une seule arche, nous tournâmes sur la droite, et bientôt après nous parvînmes à trois portes, dont celle du milieu reste toujours fermée, l'usage étant de ne l'ouvrir que pour l'empereur. Cette porte est celle de l'enceinte extérieure du palais impérial ; elle n'est formée que par un simple mur de brique, crépi et peint en rouge, ayant de quinze à vingt pieds de hauteur, et

Fig. 9. Entrée de l'enceinte extérieure du palais à Peking.

couvert avec un petit toit de tuiles jaunes et vernissées. La rue qu'on voit ensuite est beaucoup plus libre, et l'on ne tarde pas à arriver devant un très bel arc de triomphe en bois, peint en rouge. La porte du milieu étant encore fermée, nous passâmes sous celle de coté, et nous nous p1.365 trouvâmes sur un pont de cinq arches, long de soixante pieds, pavé de grandes pierres plates, et dont les parapets sont de marbre blanc, orné de pilastres bien travaillés. La vue de dessus ce

pont est magnifique [1] : on aperçoit à gauche, sur la rivière, un pont de marbre, et un arc de triomphe construit à l'entrée d'une île remplie de pavillons qu'on distingue à travers les arbres ; une pagode ronde, surmontée d'une tour élevée, blanche et de forme pyramidale [2], domine tous les environs. À l'extrémité du pont, un arc de triomphe semblable au premier, est bâti en avant d'un fort en pierre, dont la porte

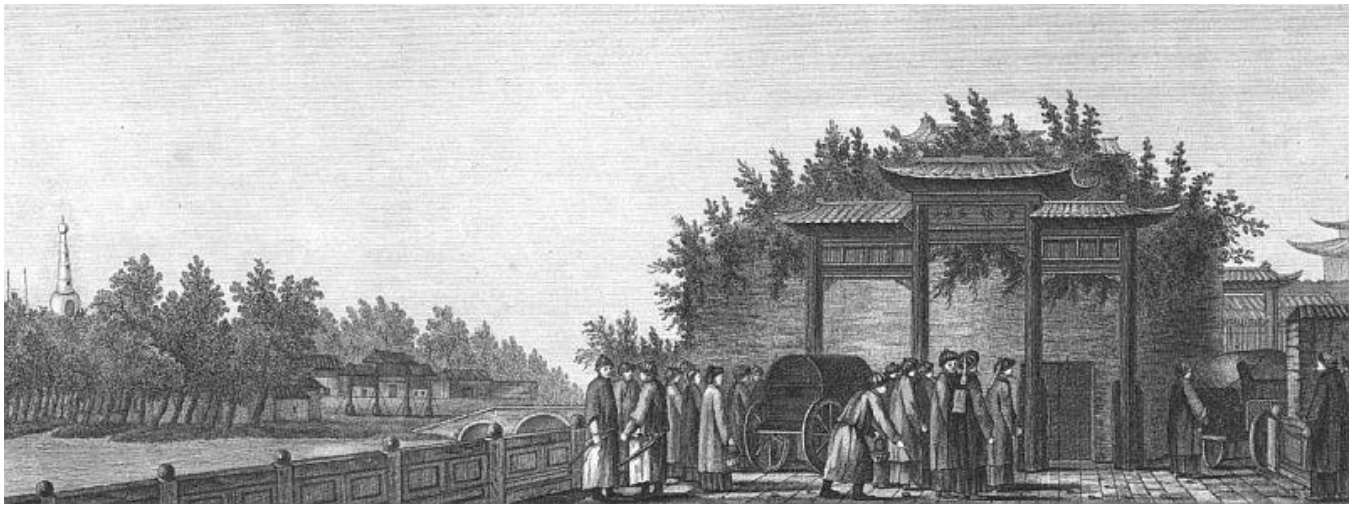


Fig. 2. Vue d'un pont et d'une partie des jardins de l'empereur.

est rouge et garnie entièrement de clous dorés. Plus loin, on découvre les toits du palais : la rivière qui passe sous le pont était gelée ; les bords en sont couverts d'arbres, et l'on voit au milieu de l'eau une petite île. Nous étions encore sur le pont, lorsque nous vîmes passer de petites charrettes, avec des Mongoux vêtus d'une espèce de robe de chambre rouge, portant des caleçons rayés et des bonnets longs et coniques. Un de ces hommes avait p1.366 un bouton bleu et un autre un bouton de cristal.

En quittant le pont, le chemin suit les murs du palais, qui sont peints en rouge ; il passe ensuite proche d'un arc de triomphe, et tourne après sur la droite : c'est de cet endroit qu'on découvre, par dessus les murs du jardin impérial, plusieurs pavillons bâtis sur des hauteurs couvertes d'arbres, et qui ont été formées des terres qu'on a tirées en

---

[1] Ce pont s'appelle Kin-jou-yu Tong-kiao ; il prend ce nom de l'inscription mise sur l'arc de triomphe. Ces mots désignent la richesse du lieu où l'on va entrer, en le comparant à l'or et aux pierres précieuses.

[2] La tour blanche s'appelle Pe-ta ; c'est un temple consacré à Fo.

creusant la rivière. La colline du milieu est la plus élevée : c'est là que le dernier empereur chinois, nommé Hoay-tsong, termina ses jours, en s'étranglant, le 15 avril 1664, et mit fin à la dynastie des Ming.

La rue dans laquelle, nous entrâmes ensuite n'est pas aussi large que les précédentes ; mais les bâtiments sont plus uniformes, plus réguliers et sans aucune avance. On ne voyait pas autant de monde, mais seulement quelques Chinois à pied ou à cheval et plusieurs petites voitures. En montant la rue, nous laissâmes sur la gauche une pagode dont l'entrée est très belle, et peu après nos cochers s'arrêtèrent.

La maison où nous devions loger n'étant point balayée, nous restâmes deux mortelles heures à attendre dans nos charrettes, entourés d'un grand nombre de curieux : ces gens avaient l'air farouche et portaient des bonnets noirs de peaux de mouton. Enfin, ayant pris sur la droite dans une petite p1.367 rue étroite, nous descendîmes de voiture, et nous entrâmes dans la maison qui nous était destinée, et qui, sans être considérable et n'ayant qu'un étage, pouvait suffire cependant pour tout notre monde.

Le logement de l'ambassadeur était composé de plusieurs petites pièces, avec un corridor sortant dans une cour sur le derrière : on y entrait par une salle assez grande, située au milieu de la maison, et communiquant d'un côté à un petit appartement dans lequel logea M. Vanbraam. Un simple papier blanc tapissait les murs, et les portes et les alcôves étaient en bois jaune et brun très bien travaillé. Chaque chambre avait au fond, suivant l'usage de la province, une élévation d'un pied et demi, bâtie en brique et recouverte avec des tuiles plates : ces estrades, qu'on couvre d'un gros feutre gris, et sur lesquelles les Chinois étendent leurs lits pendant la nuit, s'échauffent en faisant par dehors du feu en dessous. Les fenêtres, au lieu d'avoir les coquilles dont on les garnit à Quanton, étaient seulement couvertes en fort papier blanc. Des deux côtés de la cour, en avant de la maison, deux grandes salles furent réservées pour les soldats hollandais et la plus grande partie de notre suite. Pour nous, après avoir visité toute la maison, nous nous établîmes dans un corps de logis, composé d'une

grande salle p1.368 et de deux cabinets, situé totalement par derrière, et à l'abri des visites souvent importunes des Chinois.

Cette habitation est dans la seconde enceinte et peu éloignée du palais ; elle est entourée de petites maisons, et de deux pagodes : elle appartenait à un Chinois, qui, après avoir fait banqueroute, mourut de maladie ; aussi avons-nous trouvé plusieurs endroits où les scellés existaient encore.

Plusieurs mandarins se trouvèrent à notre arrivée ; ils durent être fort surpris de notre accoutrement, et de nos figures maigres et grises de poussière, car nous nous fîmes peur à nous-mêmes en nous regardant dans un miroir. Notre premier soin fut de faire une toilette plus décente pour prendre le repas que nos mandarins de Quanton firent apporter, et qu'ils prétendirent venir de chez l'empereur. Sans éclaircir ce fait, et comme des gens qui n'avaient pas mangé depuis deux ou trois jours, nous dévorâmes le dîner impérial, composé de quatre pots d'étain remplis de différents ragoûts. Du milieu de chaque pot il s'élève un cylindre de fer creux rempli de braise, qui sert à entretenir la chaleur, et sur lequel nous fîmes rôtir les petits pains chinois, qui sont toujours à peine cuits.

Les mandarins nous firent apporter du lait ; mais ce prétendu lait n'était qu'un mélange d'eau, p1.369 de graisse, et d'un peu de lait seulement ; ayant renvoyé cette fade et détestable boisson que les Chinois appellent Nay-yeou, *bouillon de lait*, ils nous promirent de nous donner dorénavant du lait pur.

Nos conducteurs de Quanton revinrent dans l'après-midi nous dire qu'ils avaient vu l'empereur, qui, satisfait de notre arrivée, voulait nous voir le lendemain ; mais sur les représentations de l'ambassadeur, qui objecta qu'il manquait d'habits convenables, ils ajoutèrent que la présentation serait remise au jour suivant. Nous en conclûmes qu'ils nous débitaient un mensonge ; car si l'empereur eût fixé l'audience pour le lendemain, rien n'aurait pu la retarder. Notre premier mandarin était menteur, bête, et surtout très orgueilleux ; néanmoins il vint avec

le second mandarin nous faire une visite dans notre appartement, où ils furent tous les deux très honnêtes et très affables, par la crainte apparemment que nous ne nous plaignissions de la manière dont ils nous avaient traités pendant le voyage.

Le mandarin qui avait la direction de notre maison, était décoré du bouton de cristal ; c'était le même qui, l'année d'auparavant, était chargé auprès des Anglais du même office.

Les Chinois apportèrent dans la soirée, des tables, des chaises et des poêles de fer, pour faire p1.370 du feu ; c'est un des moyens usités pour échauffer les chambres lorsqu'on ne le fait pas par dehors : d'ailleurs tous les appartements n'ont pas des conduits souterrains dans lesquels on puisse allumer du feu ; il y a seulement au pied de l'estrade un petit four où l'on met du charbon allumé, qui donne et répand de la chaleur en dessous ; mais, peu satisfaits de cette manière d'échauffer les lits, nous ne voulûmes pas en faire usage ; et, pour éviter les vapeurs dangereuses du charbon, nous fîmes retirer tous les jours les poêles avant de nous coucher.

11. Un grand mandarin décoré d'un bouton rouge-clair et d'une plume de paon vint le matin apporter à l'ambassadeur, de la part de l'empereur, un grand poisson qu'on ne sert ordinairement que sur sa table. L'ambassadeur et M. Vanbraam sortirent pour recevoir ce présent, et remercièrent, suivant l'usage, en se mettant à genoux et frappant trois fois la terre avec leur tête. Avant de se retirer, ce mandarin nous recommanda de mettre de la poudre sur nos cheveux, parce que tel était, dit-il, le désir de l'empereur.

Nos cuisiniers s'emparèrent du poisson après la cérémonie ; il pouvait avoir environ dix pieds de long, sur un bon pied de diamètre, et pesait trois cents livres ; mais comme il était gelé, ils furent obligés de le scier par morceaux. Ce poisson p1.371 s'appelle en chinois Tchen-ho-yu ; c'était un esturgeon ; on le tire de Tien-tsin-tcheou, ville bâtie sur le fleuve Pay-ho, à vingt-cinq lieues dans le sud-est de Peking.

Nos mandarins de Quanton vinrent nous annoncer que nous irions tous au palais le lendemain matin ; n'ayant que des habits de voyage, nous fîmes d'abord quelques objections ; mais nous n'insistâmes pas, l'ambassadeur ayant répondu qu'il se rendrait à l'audience. Les Chinois lui enseignèrent ensuite la manière de faire le salut, qui consiste à tenir, élevée sur sa tête, à l'approche de l'empereur, la boîte qui contient la lettre de créance ; et, lorsque sa majesté l'a prise, à frapper la tête neuf fois contre terre.

Les mandarins ayant demandé que la copie de la lettre de créance fut faite en français, je l'écrivis et la signai, en mettant la date du jour, pour faire comprendre aux missionnaires que j'étais à Peking, et les engager à faire des démarches pour nous voir : nous n'en reçûmes cependant aucunes nouvelles ; et l'ambassadeur et M. Vanbraam n'osèrent plus les demander, pour ne point donner des sujets de mécontentement aux Chinois, et ne pas leur inspirer de méfiance.

On nous recommanda de nous lever le lendemain à trois heures afin de sortir à quatre : réception, il faut l'avouer, un peu matinale.

p1.372 Outre le mandarin à bouton de cristal, qui veillait à notre maison et aux provisions, il y en avait encore un autre du même grade, qui devait nous accompagner et nous montrer ce qu'il fallait faire. Tous les lits, à l'exception d'un seul, et plusieurs de nos malles, étant arrivés, nous nous prêtâmes mutuellement du linge et des habits pour paraître le plus décemment possible devant l'empereur.

Le temps était clair et il faisait froid.

12. Les mandarins tinrent parole, ils entrèrent chez nous à trois heures du matin ; nous nous habillâmes de notre mieux ; les uns mirent des chapeaux, et les autres des bonnets de peau ; nous étions tous frisés. Au moment du départ, les mandarins nous firent quitter nos épées, l'usage étant de ne pas paraître en armes devant l'empereur. Toute l'ambassade partit à cinq heures, dans de petites voitures ; car une

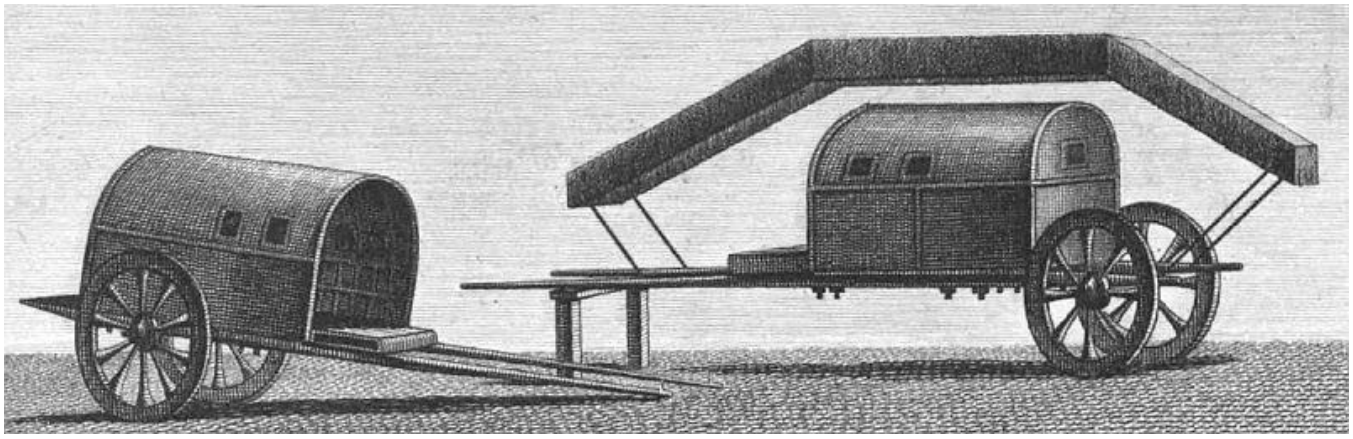


Fig. 41. Voiture de Peking.

personne de distinction ne peut aller à pied dans la capitale. Ces voitures, dont on trouve à Peking une grande quantité à louer, ressemblent à des palanquins ordinaires, mais d'une forme plus allongée ; elles sont rondes en dessus, doublées en dehors et en dedans de gros drap bleu, et garnies de coussins noirs. Plusieurs de ces voitures sont fermées en avant avec une porte sur le côté ; mais généralement elles sont ouvertes ; il y a en outre de chaque côté deux petits carreaux pour p1.373 voir ce qui se passe : le cocher est assis à l'entrée de la voiture et dirige le cheval, qui est toujours seul. Tout l'ouvrage est solidement fait, bien chevillé et nullement suspendu, aussi ces petites voitures, assez douces lorsqu'elles vont sur la terre, sont-elles extrêmement fatigantes lorsqu'elles roulent sur la pierre. Pour rendre les secousses moins dures, les Chinois placent quelquefois les roues très en arrière, mais toutes les voitures ne les ont pas ainsi disposées, et la règle générale est de les avoir directement en dessous.

Sortis de notre logis, et rentrés dans la rue par laquelle nous étions venus, nos cochers prirent sur la droite ; après avoir passé une grande porte de bois, construite à l'extrémité de la rue, nous descendîmes auprès d'un corps de garde, où les Chinois nous firent entrer pour nous chauffer ; faveur qu'ils relevèrent bien haut, car l'usage est d'attendre en dehors. Pendant que nous profitions de cette liberté accordée par l'empereur, et dont le froid piquant nous faisait sentir tout le mérite, un jeune homme d'une jolie figure entra pour nous voir, c'était un des

ambassadeurs Mongoux, mais néanmoins habillé à la tartare ; ce jeune homme portait un bouton de cristal sur son bonnet, et il avait une boucle d'oreille.

Vers les six heures, les mandarins nous conduisirent sur la place, et nous firent entrer ensuite p1.374 dans un autre corps de garde situé en face du premier. Quoique ces deux postes militaires soient à l'entrée du palais, ils sont très faiblement gardés, et nous n'y vîmes que fort peu de soldats ; il paraît même qu'ils se tiennent de préférence dans le premier où nous étions d'abord, car il n'y avait personne dans le second ; c'est en cherchant partout pour voir si nous trouverions quelqu'un, que nous découvrîmes dans une petite cour sur le derrière, une tente où étaient l'ambassadeur coréen et sa suite. Ces gens sont habillés à la manière ancienne des Chinois ; ils portant de grandes robes et des bonnets noirs ornés de petites ailes de la même couleur ; la plupart d'entre eux avaient des bonnets de peau grise ; ils nous parurent assez malpropres.

Les mandarins qui nous avaient conduits dans ce corps de garde, je ne sais par quel motif, nous ramenèrent sur la place ; l'ambassadeur hollandais avait à ses cotés un officier du palais décoré d'un bouton bleu-clair et d'une plume de paon ; cette distinction n'est accordée que par l'empereur lui-même. C'est alors que nous fûmes l'objet d'une véritable comédie, les mandarins nous promenant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et ne sachant où nous placer : mais tout le monde n'eut pas, comme nous, le même sujet d'en rire, car les mandarins se mirent inopinément à donner des p1.375 coups de fouet à tort et à travers : les Coréens principalement, de la suite de l'ambassadeur, en reçurent leur bonne part, pour les punir peut-être de leur excessive curiosité, et d'avoir pris à pleine ma notre frisure, sur laquelle les mandarins avaient principalement insisté. Ces gens grossiers ne respectaient rien, tandis que les Chinois qui nous regardaient avec autant d'empressement, ne se permettaient jamais de porter à main nulle part. Enfin, le jour venant à paraître, nous pûmes reconnaître la place où nous étions, c'est-à-dire, le dehors de

l'enceinte du palais du côté de la porte de l'ouest : cette entrée est composée de trois ouvertures fermées par des portes de bois rouge, garnies de clous dorés ; celle du milieu ne s'ouvre que pour l'empereur.

Le rempart au devant duquel il règne un fossé, est construit de grosses briques, et peut avoir de vingt à trente pieds de haut. Un beau pavillon entouré de balustrades de marbre blanc, dont le toit est à quatre pentes relevées, et couvert en tuiles vernissées, est placé au-dessus des trois entrées.

Fig. 10. Entrée de l'enceinte intérieure du palais à Peking.

Les portes du palais venant à s'ouvrir, les Chinois nous rangèrent alors sur le bord du chemin que devait suivre l'empereur ; tous les assistants se mirent à genoux, l'ambassadeur et M. Vanbraam étant devant nous, et les Coréens à notre p1.376 droite, tout le monde gardant le plus profond silence. Nous vîmes d'abord paraître plusieurs grands mandarins qui s'arrêtèrent quelque temps à nous considérer ; ils furent suivis par des officiers armés de sabres : l'un d'eux portant un pavillon jaune, précédait la chaise de l'empereur ; elle était également jaune, fort simple, et portée par huit hommes habillés de jaune avec une

aigrette sur la tête. Le premier et le second ministre, et plusieurs grands mandarins entouraient l'empereur, qui s'arrêta un moment vis-à-vis des Coréens, et ensuite devant l'ambassadeur, qui fit le salut prescrit, après qu'on eut pris la lettre de créance. Les mandarins ne firent attention, dans l'exécution de ce cérémonial, qu'à M. Titzing et à M. Vanbraam ; car pour nous nous en fûmes quittes pour tenir la tête un peu penchée ; et quoiqu'on nous eût bien recommandé de ne pas lever les yeux tout le temps que l'empereur resterait auprès de nous, cela ne nous empêcha pas de regarder de tous côtés. L'empereur demanda l'âge du Stathouder, et s'informa s'il se portait bien, après quoi il continua sa route. Ce prince est vieux, mais il a une figure intéressante ; il était suivi par d'autres mandarins, par des officiers et par un petit nombre de soldats, dont quelques-uns conduisaient des chevaux blancs forts et vigoureux, mais sans aucunes grâces. Le cortège ayant défilé, nous nous levâmes ; les Chinois p1.377 nous firent entrer dans les jardins : deux mandarins à bouton bleu-clair, et décorés d'une plume de paon, conduisaient l'ambassadeur et M. Vanbraam ; d'autres petits mandarins nous tenaient chacun par-dessous le bras. Le jardin paraît grand ; un lac appelé Van-yeou-tien, en occupe la majeure partie ; comme il était gelé, nous le traversâmes à pied pour aller rejoindre l'empereur qui déjeunait dans un beau pavillon. On nous fit entrer dans un autre presqu'à côté ; mais quelle fut notre surprise de trouver les dedans misérables, les fenêtres sans papier, et l'estrade en terre et sans tapis. Ici les Chinois nous apportèrent à manger : cette attention fut payée par une politesse, et l'ambassadeur et M. Vanbraam firent le salut d'usage ; pour nous on se contenta d'une simple inclination de tête, car à la Chine on ne considère que les chefs.

Les mandarins s'étaient imaginés de nous faire asseoir ; les jambes croisées ; mais voyant que cette posture nous incommodait beaucoup, ils nous conduisirent dans un grand pavillon plus éloigné : celui-ci était en bon état, et garni de tables et de chaises ; l'estrade avait un gros tapis, et dessous on avait allumé du feu. On nous apporta des mets chinois ; et comme nos domestiques avaient eu la précaution de se

munir de cuillers et de fourchettes, nous mangeâmes tout à notre aise. L'empereur p1.378 nous envoya, dans des soucoupes de porcelaine jaune, des petits pains de beurre faits en forme de fleurs, dont le milieu était plein de confitures rouges. Ces petits pains étaient posés sur du lait gelé ; il fallut se lever, et faire une inclination de tête pour pouvoir y toucher ; ils étaient très bons ainsi que les confitures. Nos mandarins de Quanton, passablement gourmands pour des Chinois, crurent qu'il n'y avait qu'à en prendre ; mais les officiers du palais les en empêchèrent, et ils n'obtinrent la permission d'en manger, que lorsque nous n'en voulûmes plus.

Nous rencontrâmes ici des eunuques ; ils sont grands, beaux hommes, forts et presque tous de la même figure ; ils ont une petite voix grêle, et sont sans barbe. Un de leurs chefs portait un bouton d'or travaillé, et ressemblait parfaitement à une femme très âgée. Le nombre des eunuques était considérable sous les empereurs chinois ; mais les Tartares, après la conquête, le diminuèrent de beaucoup. On compte présentement de cinq à six mille eunuques existant soit chez l'empereur, soit chez les grands ; les uns sont occupés dans le palais à veiller sur les personnes qui entrent et qui sortent ; les autres gardent les appartements, ou sont employés à balayer les cours. Les Chinois paraissent en faire peu de cas.

Ramenés dans le jardin où était l'empereur, p1.379 nous y trouvâmes beaucoup de personnes, mais toutes appartenant au palais. Les rangs étaient confondus, mandarins, coulis, esclaves, tous se poussaient à l'envi pour nous considérer : nous vîmes, pour la première fois, des Chinois patiner ; ils s'en acquittent fort bien ; mais leurs patins ne valent pas ceux d'Europe, et le fer étant trop en-dessous du talon, ils ont de la peine à s'arrêter ; la forme et la monture du patin est à peu près la même que la nôtre, excepté que le fer se relève carrément à l'avant ; l'épaisseur du fer est d'une ligne, et la largeur est de six à sept ; il est mal trempé ; on attache fortement ces patins au pied et à la jambe avec des rubans : ce sont les Russes qui les ont introduits il y

a environ cent ans. Les soldats de l'empereur peuvent seuls patiner ; nous n'avons jamais vu d'autres Chinois le faire.

Nos mandarins sachant que les Hollandais savaient patiner, invitèrent l'ambassadeur à le faire ; il s'en excusa, et MM. Vanbraam le jeune et Dozy, seulement, coururent pendant quelque temps sur la glace. Cet exercice ayant réveillé l'attention des Chinois, ils se portèrent en foule pour regarder ; mais les plus curieux reçurent des coups de fouet.

Durant ce spectacle, nous étions entourés des principaux seigneurs de la cour, assis sur des traîneaux, ou plutôt sur des civières couvertes de p1.380 peau : l'un d'eux était jeune et fort bien de figure ; des mandarins à boutons bleu-clair et à plumes de paon, s'empressaient autour de lui et dirigeaient même son traîneau ; mais trois coups de boîte ayant annoncé l'empereur, il se leva avec précipitation et se retira à pied.

Sa majesté étant entrée dans un palanquin de couleur jaune supporté par deux grands dragons dorés, on la fit avancer sur la glace.

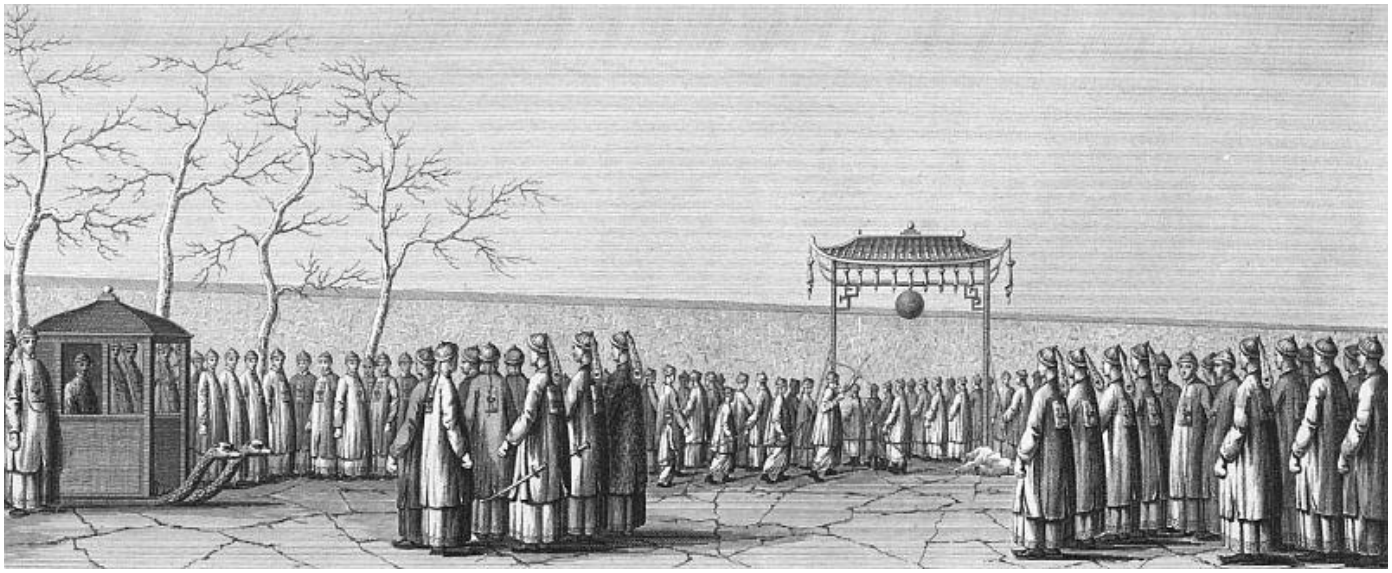


Fig. 3. L'empereur prenant un divertissement.

Plusieurs mandarins ayant le bouton rouge et la plume de paon, entouraient sa chaise, et beaucoup d'autres se tenaient un peu en arrière sur les côtés. Ils avaient tous des habits de pelleteries, le poil

tourné en dehors. Nous étions debout comme tout le monde, ayant le chapeau sur la tête. On commença par jeter une grosse boule blanche garnie d'une poignée en bois, que des Chinois, habillés de jaune, reçurent, pour se la jeter entre eux : les patineurs s'avancèrent ensuite ; l'un d'eux, qui venait rapidement, ayant été retenu par un des assistants, ils tombèrent tous les deux ainsi que tous ceux qui les suivaient. L'empereur s'étant approché de notre côté, nous eûmes le temps de le considérer : il a bonne mine, peu de barbe et se tient bien droit malgré son âge. Son habit était de peau ; il n'avait aucune distinction particulière sur lui ni sur son bonnet.

L'empereur s'arrêta assez près d'une espèce de p1.381 porte en bois ornée de dragons, à laquelle était suspendue une grosse boule en cuir, qui servit de but à des soldats qui passèrent sous cette porte en patinant et en tirant leurs flèches : les premiers qui commencèrent à tirer de l'arc, étaient grands, et les derniers qui terminèrent ce jeu étaient des enfants. L'empereur traversa ensuite la rivière, et se remit en palanquin pour retourner au palais. Nous l'y suivîmes, étant toujours conduits par les mêmes mandarins, et nous passâmes sous la porte devant laquelle nous nous étions arrêtés le matin. L'épaisseur du mur est considérable, et peut avoir [1] de quarante à quarante-cinq pieds. On voit en entrant, à gauche, un grand bâtiment, et au fond le palais, où l'on arrive par une rampe. Nous traversâmes plusieurs cours, et longeâmes, pendant quelque temps, le palais, dont nous vîmes une porte intérieure à travers laquelle on découvre des pavillons ornés de peintures et de dorures. En continuant, on trouve à l'un des angles de l'enceinte un pavillon à deux étages, peint en bleu et doré. Les toits, comme tous ceux des autres édifices, sont à pentes relevées, et couverts en tuiles vernissées ; le dessous du toit, ou ce qui le supporte, est surchargé de p1.382 pièces de bois de formes toutes différentes, peintes en vert et en bleu.

---

[1] Toutes ces mesures ne sont que des à-peu-près, car nous n'aurions pu nous permettre de les prendre exactement.

Nous étant arrêtés devant une petite porte, tous les gens du palais accoururent pour nous voir. Plusieurs paraissaient être des cuisiniers, car ils étaient fort sales, et cependant nos mandarins eurent de la peine à les renvoyer pour nous faire pénétrer dans une cour fort petite qui précède l'appartement du ho-tchong-tang, ou premier ministre. Tandis que nous attendions, on souleva un châssis qui découvrit une vitre d'environ deux pieds de long sur un pied et demi de large, à travers laquelle le ministre nous ayant considérés quelques moments, nous fit entrer dans un très petit cabinet au fond duquel nous le trouvâmes assis sur des coussins. Le ho-tchong-tang est tartare ; il paraît avoir quarante ans et a l'air affable ; il porte le bouton rouge-clair, à plume de paon et la ceinture rouge : cette dernière faveur lui a été accordée par l'empereur, à cause du mariage de sa fille avec le fils de ce ministre. L'appartement était très mesquin et partagé en deux par une balustrade. Une seule poêle remplie de feu échauffait à peine ce cabinet.

L'ambassadeur et M. Vanbraam, dès qu'ils furent près du premier ministre, fléchirent les deux genoux, se relevèrent et restèrent debout et découverts. Le ho-tchong-tang parla du froid et de notre p1.383 manière d'être vêtus. Le lingua chinois servit d'interprète et se tint à genoux, ainsi que toutes les personnes qui adressaient la parole au ministre. Après nous être retirés, en le saluant à l'européenne, nous suivîmes le même chemin que nous avions pris en venant, pour retourner à nos voitures et de là à notre logis, où nous arrivâmes transis de froid et presque gelés.

Le coup d'œil du palais est beau. L'architecture ne ressemble en rien à la nôtre ; cependant, la régularité des bâtiments, la construction bizarre des toits surchargés de dorures et de peintures, offrent un bel ensemble. Mais si l'aspect du palais surprend par sa grandeur, la cour de l'empereur n'a rien d'imposant. On ne voit presque point de soldats ; chacun se pousse et parle ; dans les jardins, sous les yeux même de l'empereur, on donne des coups de fouet : en un mot les extrêmes se touchent. L'appartement du premier ministre ne répond nullement à la

dignité d'un homme qui tient le premier rang dans l'État ; on sait bien qu'il a son palais dans la ville ; mais le triste réduit où nous le vîmes était d'autant moins supportable, que les maîtres et les domestiques s'y trouvaient confondus.

Les Chinois furent très attentifs à compter le nombre des personnes qui composaient l'ambassade ; ils savaient nos noms et nos qualités, qu'ils p1.384 avaient par écrit sur un papier, ainsi que la liste des présents. Les mandarins furent très affectueux envers nous, et nous n'eûmes qu'à nous en louer ; mais, pour la réception de l'ambassade, elle fut plaisante et même inconcevable. L'empereur reçut l'ambassadeur dans une cour en dehors du palais : excepté deux ou trois mots qu'il lui dit, et quelques bagatelles qu'il lui envoya pour déjeuner, il ne fit plus attention à lui, quoiqu'il fût à deux pas, et à portée d'être vu.

Je ne suis pas étonné que les Chinois, qui se croient en tout supérieurs aux autres hommes, traitent de cette manière des Européens ; mais je conçois difficilement que ceux-ci s'exposent volontairement et sans motifs à éprouver un pareil traitement. Je doute que désormais une nation d'Europe soit tentée d'envoyer des ambassadeurs à Peking ; car il faut de grands intérêts pour consentir à ce que j'ai vu faire ; et vouloir s'y refuser, c'est avoir inutilement entrepris le voyage.

Dans le grand nombre de mandarins que nous vîmes le matin, et qui étaient, pour la plupart, décorés d'une plume de paon, nous en remarquâmes quelques-uns qui portaient une plume noire ou de corneille : c'est une marque de disgrâce ; mais le mandarin peut, par une bonne conduite, rentrer en faveur et reprendre sa première décoration.

Les Chinois firent transporter chez nous les p1.385 pendules qui devaient être présentées à l'empereur : elles étaient en partie brisées ; mais notre horloger promit aux mandarins de les raccommoder, s'ils voulaient permettre aux missionnaires de l'aider. Ces derniers n'ayant

pas encore paru, il avait cru que cette raison pourrait les engager à venir ; cependant nous n'entendîmes point parler d'eux ; et notre porte étant soigneusement gardée, personne ne pouvait entrer sans être aperçu.

13. Dès les quatre heures du matin les mandarins étaient dans notre maison : l'ambassadeur et M. Vanbraam partirent à six heures, et nous une heure après. Notre route fut la même que celle de la veille : nous rejoignîmes M. Titzing dans une misérable salle basse, pavée en tuiles, et dont les murs et les fenêtres étaient garnis de papier. Nous y restâmes deux grandes heures sans feu, et exposés au froid, la porte s'ouvrant continuellement pour donner passage aux curieux, qui se succédaient sans interruption. Tout était pêle-mêle, les coulis et les mandarins, et chacun se parlait familièrement.

Les Chinois eurent l'attention de nous servir du thé ; mais comme celui qui le préparait n'avait pas de cuiller, il mit dans chaque tasse le sucre avec ses doigts, et partagea le surplus avec ses camarades : enfin, après avoir servi de spectacle à tous ces gens, et avoir été bien enfumés p1.386 par leurs pipes, les mandarins nous conduisirent chez le second ministre, nommé Fo-lieou-ta-jin. L'ambassadeur et M. Vanbraam se mirent à genoux, et ne se relevèrent que lorsqu'on leur en donna le signal. Les Chinois nous firent entrer ensuite, et nous restâmes debout. Le ministre fit très peu de questions ; ayant demandé, entre autres, si nous avions froid, sur notre réponse affirmative, il nous dit de nous en aller, ce qui nous délivra de la présence de ce Chinois, qui paraissait très fier : il pouvait avoir trente ans. Les mandarins nous menèrent ensuite chez le troisième ministre ; celui-ci resta debout, et ne souffrit pas que l'ambassadeur se mît à genoux : après quelques légers compliments nous nous retirâmes. Les Chinois étaient dans l'intention de continuer les visites ; mais M. Titzing, fort mécontent de celles qu'il avait déjà faites, reprit le chemin de la maison où nous arrivâmes à onze heures.

Les appartements des ministres sont sans apparence, et tout avait un air misérable, tant dans les cours que dans les corridors par où nous passâmes. L'ambassadeur et M. Vanbraam virent le matin, à la porte du second ministre, un des missionnaires ; mais celui-ci s'étant retiré sur-le-champ, ils ne purent lui parler. Il eût été plus convenable de les demander à notre arrivée ; leurs sages conseils nous auraient épargné des visites désagréables, p1.387 et nous n'aurions fait que ce qui était indispensable : notre condescendance n'aboutit cependant à rien, car les Chinois ne nous donnèrent que le juste nécessaire ; ils nous fournirent même, avec peine, les meubles ; et quels meubles ! des chaises et des tables fort mauvaises.

Nous fûmes très étonnés de l'usage de la cour de Peking, de se lever aussi matin ; mais l'empereur sort et rentre souvent avant le soleil levé. Ceux qui ont des affaires au palais, sont obligés de s'y rendre de fort bonne heure ; et d'ailleurs comme ils ignorent l'instant où l'empereur et les ministres seront visibles, il faut qu'ils soient toujours prêts à paraître aussitôt qu'on les demande.

Je voulus, par le moyen d'un de nos petits mandarins, faire parvenir une lettre aux missionnaires, mais il refusa de s'en charger : nos conducteurs de Quanton veillaient à ce que nous n'eussions aucune communication au dehors.

Les soldats hollandais arrivèrent dans la journée avec deux domestiques malais ; l'un d'eux était très malade des fatigues de la route, et de n'avoir pas mangé pendant quelques jours.

14. Il gela fortement dans la nuit, l'air était froid ; mais heureusement nous restâmes tranquilles tout le jour. Nos mandarins nous dirent que nous partirions dans vingt-sept jours, et que nous irions dix-huit jours par terre. Un grand p1.388 mandarin vint visiter les pendules ; il avait avec lui des Chinois qui en prirent les dessins en présence de notre horloger.

Nos mandarins de Quanton nous assurèrent que des officiers du palais devaient nous mener voir les curiosités de Peking ; ils ajoutèrent

aussi que le vaisseau qui avait conduit l'ambassadeur à Wampou, serait exempt de droits : mais comme ils nous avaient trompés très souvent, nous ne les crûmes plus, et nous attendîmes les événements.

Nous découvrîmes que l'un des petits mandarins qui nous avaient accompagnés depuis Quanton jusqu'ici, avait gagné trois mille taëls (22.500 livres), en s'appropriant l'argent que chaque gouverneur de ville faisait donner pour nos domestiques.

15. Temps couvert, froid et très neigeux. Nos affaires n'arrivant pas, les mandarins de Quanton prièrent M. Vanbraam de leur confier la clef d'une de ses malles qui contenaient des présents pour la cour, afin de les envoyer prendre ; mais il s'y refusa avec raison. L'empereur fit porter chez l'ambassadeur, des raisins secs de Tartarie ; M. Vanbraam se prosterna pour remercier d'une telle faveur.

16. Temps couvert, vent de nord, froid très considérable. Le Malais qui était arrivé malade, mourut dans la matinée ; les Chinois le firent enlever pour l'enterrer.

p1.389 Pendant que nous étions à dîner, notre troisième mandarin entra, amenant avec lui deux caisses de vin, deux malles appartenant à l'ambassadeur, et une à M. Vanbraam ; nous le reçûmes assez mal ; car, manquant de plusieurs habits chauds dont nous nous étions précautionnés à Quanton, et dont nous avions grand besoin pour nous garantir du froid, nous fûmes très peu satisfaits de le voir arriver sans aucun de nos effets. Les Chinois nous fournirent avec peine du charbon, et le soir même nous en manquâmes pour faire le souper. Il n'y avait qu'un valet de mandarin pour donner les vivres, dont la plus grande partie était portée dans une maison voisine, où elle était vendue pour le compte des mandarins.

L'ambassadeur, mécontent de la manière dont nous étions traités, se décida à porter ses plaintes ; mais M. Vanbraam, qui craignait que cette démarche ne nuisît au commerce et aux intérêt de la compagnie hollandaise, parvint à l'en dissuader. Les mandarins, qui peut-être

entendirent parler de quelque chose, firent les plus fortes menaces contre tous ceux qui oseraient porter des lettres aux missionnaires : d'après cela, nous n'espérâmes plus les voir.

17. J'écrivis le matin aux missionnaires, sur plusieurs petits papiers, en latin, en français et en espagnol, pour les informer que j'avais p1.390 des lettres à leur adresse, et que désirant les leur remettre, je les priais de faire des démarches auprès des mandarins. M. Vanbraam s'en chargea pour les donner au premier missionnaire qu'il pourrait rencontrer.

18. L'ambassadeur étant malade, M. Vanbraam partit seul, à cinq heures du matin, pour se rendre au palais, et traiter de l'affaire des présents. Il revint vers les neuf heures, fort satisfait du premier ministre, qu'il avait trouvé couché.

Ayant rencontré par hasard un des missionnaires, il lui dit qu'il souhaitait beaucoup le voir à la maison, et lui remit en même temps un des billets dont il était porteur ; mais les mandarins qui s'en aperçurent, s'en saisirent en les séparant brusquement. Nous parlions encore de cette rencontre, lorsqu'on vint me chercher de la part du Ho-tchong-tang, pour me rendre au palais, où j'allai accompagné de deux mandarins à bouton bleu, de celui qui veillait sur notre maison, du lingua, et de plusieurs Chinois. Je fis la route à pied jusque chez le premier ministre ; mais au lieu d'entrer chez lui, on me conduisit un peu plus loin sur la droite, dans une pièce déjà remplie de mandarins ; ils me présentèrent mon billet qui était en latin, en m'en demandant l'explication ; je dis qu'il contenait des compliments pour les missionnaires, qu'il exprimait le désir de les voir p1.391 et qu'il annonçait des lettres pour eux. Tous ces gens marquèrent une grande méfiance ; ils demandèrent les adresses, ensuite le contenu des lettres, et même les paquets ; je répondis que je ne les remettrais qu'aux personnes auxquelles ils étaient adressés, et que pour le contenu je l'ignorais, puisque les lettres ne m'appartenaient pas. Les mandarins écrivaient en tartare tout ce que je disais, et passaient à chaque fois dans un cabinet

voisin : enfin, après bien des pourparlers, il parut un mandarin à bouton bleu-clair et à plume de paon [1] ; je le saluai à l'européenne, et nous restâmes debout, ainsi que le lingua chinois, qui, après s'être mis à genoux, reçut l'ordre de se relever : il me demanda si le papier ne contenait pas autre chose que ce que j'avais déclaré ; lui ayant répondu que non, j'ajoutai qu'étant étranger, et non Hollandais, la curiosité seule m'avait amené à Peking, et que mon plus grand désir était de voir M. Raux, supérieur de la mission française, mon ami et mon compagnon de voyage d'Europe à la Chine : je l'assurai de plus que l'intention de l'ambassadeur n'était pas de se plaindre, et qu'il pouvait s'en rapporter à ce que je p1.392 lui disais. If me dit alors, d'un air de satisfaction, que j'étais un homme sincère, m'offrit des présents que je refusai, me promit que je verrais M. Raux, mais non pour le moment, et finit par me demander si l'on nous fournissait des provisions suffisantes :

> — Je pourrait répondre non, dis-je, en m'adressant à notre lingua, mais j'aime mieux dire oui, dans la persuasion que d'après cela nos mandarins nous serviront mieux dorénavant.

Ainsi se termina cette entrevue, dans laquelle les Chinois agirent avec beaucoup de détours. Ils voulaient absolument me faire dire que c'était par un effet du hasard que le papier avait été écrit et donné ; et ils parurent étonnés lorsque je leur répondis que non, et que c'était moi qui l'avais écrit dans le dessein de voir les missionnaires.

En m'en retournant, je trouvai la place du palais remplie de petites charrettes : plusieurs de ces voitures emportaient du gibier, et des cerfs dont on avait retiré la queue avec un morceau du derrière : cette partie, très estimée des Chinois, se vend jusqu'à trente et quarante taëls (230 à 300 livres) ; nous ne l'avons pas trouvée bonne ; elle a un goût de suif rance.

---

[1] Ce mandarin s'appelait Nan-san-ta-jin ; il était chargé de l'ambassade, et c'était lui qui faisait toutes les affaires sous les ordres du premier ministre.

En sortant du palais, je suivis la grande rue. Plusieurs dromadaires étaient couchés le long du chemin : ces animaux paraissent fort doux. Le domestique de M. de Grammont, un des missionnaires, p1.393 parvint à entrer dans la maison et donna à M. Vanbraam une lettre de son maître ; il désirait nous parler, et nous conseillait de nous adresser à Nan- ta-lao-ye pour obtenir la permission de les voir. Je profitai de cette occasion pour écrire à M. Raux.

Les mandarins vinrent s'informer de la santé de l'ambassadeur, et Nan-san-ta-jin lui-même lui fit une visite dans l'après-dîner.

19. Temps clair, vent de nord, forte gelée. A cinq heures, M. Vanbraam partit seul ; mais, peu de temps après, les mandarins vinrent chercher son neveu. L'empereur sortait pour aller prier ses ancêtres dans la pagode appelée Ty-vang-miao, située dans la ville tartare, à peu de distance des murs du palais. Il fut de retour avant le jour, et demanda, en passant, des nouvelles de l'ambassadeur à M. Vanbraam : celui-ci se disposait à revenir avec son neveu, lorsque des Chinois, d'après les ordres de l'empereur, les firent entrer dans les cours, où, après être restés quelque temps, on les introduisit dans le palais : ils y virent beaucoup d'eunuques, dont le soin est de tenir note du nombre des personnes qui entrent et qui sortent. Les grands mandarins ont seuls les entrées ; les autres ne sont introduits que lorsqu'on les appelle. Le palais est très propre, et composé de grands pavillons qui se communiquent : les appartements sont petits et tapissés de papier ; les fenêtres en p1.394 sont pareillement garnies. On les mena dans un petit cabinet où se tenait l'empereur ; ils y restèrent quelque temps, apparemment pour être considérés par les femmes de sa majesté, car les eunuques firent déranger les personnes qui se trouvaient placées auprès de plusieurs portes couvertes de papier percé d'un grand nombre de trous.

Ces deux messieurs passèrent ensuite dans une cour voisine, où on les fit asseoir, avec les ambassadeurs coréens et mongoux, sur des coussins, ayant les jambes croisées. Après plusieurs tours de force exécutés par des Chinois, on servit des pâtisseries dans de mauvais

papiers ; les eunuques les apportaient jusqu'à l'entrée ; là, les premiers ministres les prenaient pour les donner eux-mêmes aux ambassadeurs. M. Vanbraam reçut de plus un panier rempli de confitures pour lui et son neveu. L'empereur distribua des bourses, des tasses de porcelaine, du thé, des petites bouteilles de calin, des oranges, et de petits flacons, au-dessous desquels était son nom. Il fit dire à MM. Vanbraam, que jamais Européen n'était entré aussi avant dans le palais et que c'était une faveur qu'il leur accordait particulièrement. Ils revinrent ensuite, et nous dirent qu'ils n'avaient rien vu de magnifique ; que le cabinet où était l'empereur était petit, obscur, et que le pavé en dehors était de pierre. Les comédiens avaient de mauvais p1.395 habits ; tous les appartements sont mesquins, et l'on ne rencontre aucune garde dans les cours. Ils nous montrèrent leurs présents ; les tasses étaient sales et communes. L'empereur et les mandarins envoyèrent chez nous des présents consistant en vivres et en différents gâteaux.

On vint nous annoncer le soir que dans peu nous devions aller aux jardins de l'empereur, pour y rester huit jours.

20. Le temps continua d'être clair, et il gela fortement : le thermomètre de Réaumur descendit jusqu'à huit et neuf degrés. L'ambassadeur et M. Vanbraam allèrent le matin au palais à l'heure ordinaire ; ils furent introduits dans l'intérieur, où ils dînèrent ; les tables étaient chargées de viandes. L'empereur, près duquel ils étaient, leur donna lui-même une tasse de vin chinois, et leur adressa la parole. Après avoir vu faire plusieurs tours de force, ils revinrent ensuite. Les plats qui servirent au dîner, étaient de cuivre et fort sales : les mandarins se tenaient avec les coulis et les comédiens. L'intérieur du palais est très simple, l'extérieur est beaucoup mieux. L'empereur fit porter chez nous des présents consistant en confitures, gâteaux et morceaux de mouton.

L'ambassadeur devait retourner le lendemain au palais ; corvée toujours gênante et désagréable. Le mandarin chargé de le conduire était militaire du p1.396 cinquième ordre, et portait le bouton de cristal ; ce Tartare était toujours à la maison trois heures avant le jour ; il criait

d'une telle force, que, quoique logés dans un autre corps de logis, nous en étions réveillés, et ne pouvions dormir que lorsqu'il était parti.

Les Chinois nous dirent que nous ne pourrions voir les missionnaires qu'après la dernière audience, qui aurait lieu le cinq de la lune, parce qu'alors on ne parle plus d'affaires.

21. Vers minuit, les Chinois commencèrent à tirer des pétards, à cause de la nouvelle année ; ils continuèrent tout le reste de la nuit. A deux heures du matin, l'ambassadeur et M. Vanbraam se levèrent pour s'habiller ; mais les mandarins n'étant pas assurés si l'empereur serait visible, allèrent s'en informer, et revinrent bientôt après leur annoncer qu'il n'était pas nécessaire qu'ils se présentassent au palais, et qu'ils pouvaient rester chez eux.

22. Les vents continuant à souffler du nord, et le temps étant toujours clair, il gela fortement ; mais malgré le froid piquant, nous ouvrîmes chaque jour nos fenêtres, pour donner de l'air à notre appartement, et nous nous portâmes toujours bien.

23. L'ambassadeur fit divers présents aux mandarins chargés du soin de notre maison. p1.397 Notre premier conducteur ayant envoyé chercher quelques-uns de ses effets qui se trouvaient chez nous, les soldats chinois placés à la porte, les visitèrent avec soin : il paraît qu'on avait peur que nous n'eussions quelque correspondance avec le dehors.

24. Tout notre bagage arriva enfin dans la matinée, mais un peu en désordre : une de mes malles était presque brisée et remplie de poussière. Le linge avait souffert par le frottement. Mon baromètre, ma boussole, mon thermomètre, quoique bien enveloppés avec de la toile, étaient cassés.

25. Les Chinois firent porter les pendules dans une maison peu éloignée de la nôtre, où l'horloger alla pour les raccommoder. Plusieurs mandarins vinrent nous voir, et nous dirent que nous irions visiter les jardins de l'empereur ; l'un d'eux étant assis dans ma chambre, je le

dessinai, ce qui le surprit beaucoup : je traçai ensuite une figure de femme, que je lui remis ; il me demanda alors combien je voulais : sur l'assurance que je lui donnai qu'il n'avait rien à payer, il sortit très satisfait, et ne tarda pas à revenir avec plusieurs de ses confrères ; mais il ne put me voir, car nous étions à dîner, et, pendant ce temps, nous ne recevions plus personne, pour pouvoir être tranquilles. Les Chinois estimant les personnes grasses, les croyant plus ou moins à leur aise suivant leur p1.398 degré d'embonpoint, ce qu'ils nous firent assez entendre en s'expliquant sur nos personnes, il n'est pas étonnant que ce mandarin m'ait offert de l'argent ; il présumait qu'étant maigre je devais en avoir besoin.

26. Nan-san-ta-jin, le premier des mandarins qui veillaient sur l'ambassade, étant venu à la maison pour demander la liste de toutes les montres que notre horloger avait apportées pour son propre compte, l'ambassadeur saisit cette occasion pour le prier de se charger d'offrir au premier ministre un temple en argent ; mais il ne voulut jamais y consentir, ni même en prendre les clefs. Ce refus provenait de ce que les mandarins ont dans l'usage de n'accepter aucun présent à moins qu'ils n'en paient la valeur.

27. L'ambassadeur se rendit de grand matin à la porte du palais nommée Ou-tchao-men, afin de se trouver sur le passage de l'empereur, qui allait dans une pagode, pour y demeurer vingt-quatre heures ; il le vit passer dans un palanquin porté par trente-deux hommes, et précédé de valets à cheval. Excepté quelques cavaliers armés de sabres et de flèches, allant pêle-mêle avec le cortège, il n'aperçut aucune garde militaire.

Notre horloger ayant rencontré dans la rue le domestique de M. de Grammont, lui fit signe d'entrer ; mais nos gardiens, auxquels rien n'échappait, p1.399 s'en aperçurent, et lui demandèrent quel était ce Chinois ; l'horloger répondit que c'était un homme qu'il avait connu l'année dernière lorsqu'il était à Peking, et auquel il avait l'intention de donner quelque chose : nonobstant cela, le Chinois ne put pénétrer, et fut forcé de se retirer.

Des gens du palais apportèrent dans la journée des présents pour notre maison, consistant en différentes viandes, ou plutôt en os à moitié rongés. Il faut croire que nos mandarins, qui examinaient tout ce qui nous était destiné, s'emparaient de ce qui leur semblait bon, et le remplaçaient avec les restes de leurs tables ; car il est impossible de croire que l'empereur puisse faire des dons aussi misérables que ceux qu'on nous apportait de sa part.

28. M. Titzing partit dès trois heures du matin pour aller au palais ; cependant l'empereur ne revint qu'à six heures de la ville chinoise où il était allé visiter le temple du ciel. Il était porté seulement par seize hommes, et suivi du même cortège que la veille. L'empereur envoya en présent un cochon bouilli et des petits pains : dans ces occasions, un des Hollandais allait faire chaque fois le compliment d'usage, pour remercier sa majesté de ses magnifiques cadeaux.

29. L'ambassadeur étant allé au palais pour saluer l'empereur, il reçut une tasse de vin de la main même de sa majesté, après quoi il descendit p1.400 dans les jardins, où il entra dans plusieurs temples. L'un d'eux, qui est un miao des lamas, est consacré à Fo ; c'est celui dont nous avions vu la tour de dessus le pont en arrivant. Elle s'appelle Pe-ta (tour blanche) ; sa base est carrée, surmontée d'un dôme circulaire, et terminée par une pyramide élevée. L'ambassadeur vit dans ce temple une idole fort grosse, mais de petite taille, ayant plusieurs bras et plusieurs jambes : la porte, les châssis des fenêtres, et les piliers de cette pagode sont en bronze.

Il entra ensuite dans un temple qui contient dix mille idoles, toutes placées dans de petites niches pratiquées dans le mur. Plus loin il vit dans un autre temple un dieu avec six têtes et mille bras. Une de ces pagodes contenait deux tours de cuivre fondu ; elles étaient octogones, bien travaillées, et pouvaient avoir six pieds de diamètre à leur base, sur quatre pieds de hauteur. Au sortir de ces temples, l'ambassadeur fut conduit dans un pavillon d'où il découvrit toute l'étendue de la ville de Peking.

L'empereur envoya peu de temps après des présents pour le Stathouder, pour M. Titzing et pour les autres personnes de l'ambassade ; la pièce la plus curieuse était une pierre longue et étroite, très bien sculptée, et terminée en forme de fleur : les Chinois l'estimèrent mille taëls (7.500 livres) ; p1.401 mais ce morceau était-il de Yu-che, espèce d'agate, ou simplement de pierre ollaire ? En le supposant de cette dernière matière, il perdait infiniment de sa prétendue valeur.

Le reste des présents consistait en pièces de soie ornées de dragons, ce qui leur ôtait tout leur prix aux yeux des Européens. L'ambassadeur en reçut pour lui vingt-cinq pièces, M. Vanbraam et chacun de nous, huit ; les soldats et les autres Européens de la suite furent gratifiés de deux pièces de soie légère, et d'une certaine quantité de toile brune fort grosse. Nous fûmes obligés d'aller en personne recevoir ces présents, les mandarins ne voulant les remettre à nos domestiques qu'en notre présence ; mais nous ne fîmes aucun remercîment à la chinoise. Les pendules étant déposées dans une maison voisine, je pris le prétexte d'aller les examiner pour sortir. Je vis peu de monde dans la rue, où quelques dromadaires se reposaient de chaque côté. En m'en retournant je passai auprès de plusieurs femmes tartares, assez bien de figure, quoique leur nez fût peu saillant ; elles avaient avec elles deux petites filles qui me parurent très jolies.

30. M. Titzing se trouva le matin sur le passage de l'empereur lorsqu'il partait pour Yuen-ming-yuen ; sa majesté était en palanquin, portée par huit hommes ; beaucoup de chaises à porteurs, p1.402 des charrettes, et des Chinois à cheval ou montés sur des mulets, formaient son escorte.

Nous étant préparés pour nous rendre aux jardins de l'empereur, qui sont éloignés de Pe-king d'environ quatre lieues, les mandarins firent venir aussitôt après notre dîner, de petites voitures : comme ils veulent toujours spéculer, ils s'imaginèrent de nous y placer deux à deux ; mais cette position étant très fatigante, surtout ayant à faire une route un

peu longue, nous insistâmes longtemps pour avoir chacun la nôtre ; et ce ne fut pas sans peine qu'ils y consentirent.

Les Chinois nous comptèrent deux ou trois fois avant le départ, qui enfin eut lieu à midi cinquante minutes. Après avoir passé les arcs de triomphe et le pont que nous avions vus en venant, nous tournâmes au nord, et nous passâmes ensuite sous deux autres arcs, laissant du coté du sud, et fort loin derrière nous, la porte de la ville tartare par laquelle nous étions entrés à notre arrivée. Peu de temps après, six éléphants avec leurs cornacs habillés de rouge, passèrent près de nous ; ces éléphants portaient sur le dos quelque chose de pointu, recouvert en toile ; l'un d'eux était dépourvu de dents, mais celles des autres pouvaient avoir de trois à quatre pieds de longueur ; elles étaient courbées et se croisaient en dessus de la trompe : ils nous parurent assez p1.403 maigres ; leur taille n'excédait pas huit et neuf pieds. Nous prîmes ensuite à l'ouest, et nous passâmes sur un petit pont de marbre blanc, d'une seule arche, garni de balustrades ; bientôt après nous atteignîmes la porte occidentale de la ville Tartare appelée Sy-tching-men.

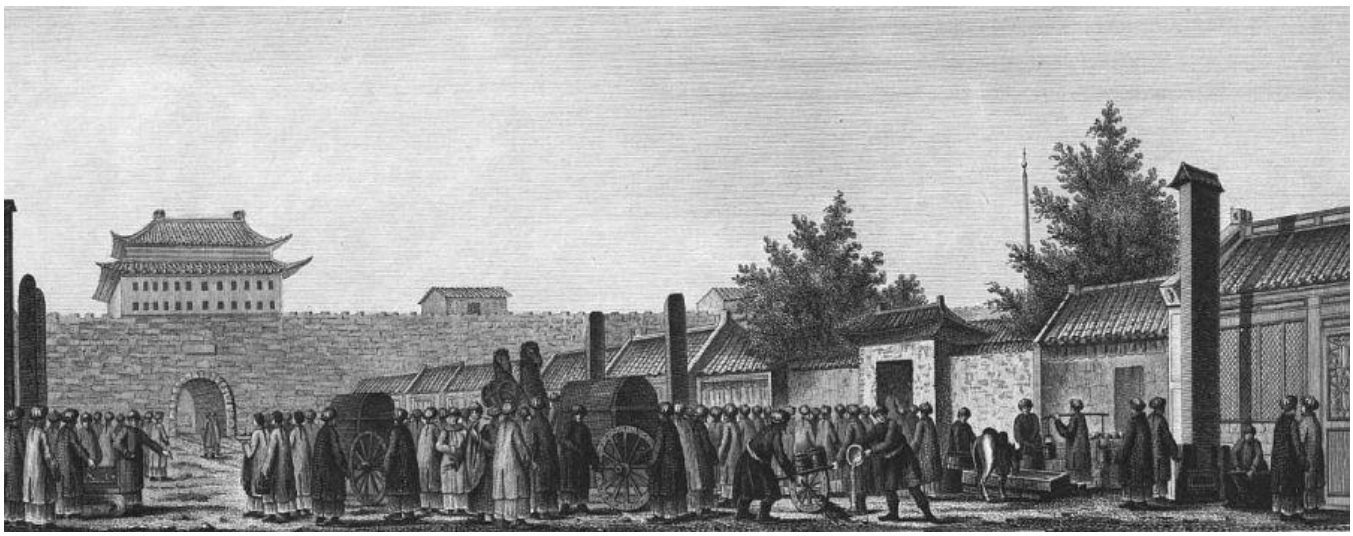


Fig. 4. Vue de l'intérieur de Péking et de la porte de la ville tartare.

Cette porte est double, avec une esplanade carrée entre les deux : il y a au-dessus, du côté de la ville, un pavillon à deux étages, et un autre vis-à-vis, sur la muraille ; ce dernier a trois étages ; celui d'en-bas est garni de trois rangs d'embrasures, dont

douze à chaque rang : ces pavillons sont très beaux et font un bel effet. La seconde porte est à gauche et voûtée comme la première : on tourne ensuite sur la droite, en prolongeant circulairement le rempart extérieur ; et après un petit pont bâti sur le fossé, on se trouve dans la rue du faubourg : cette rue est dans la même direction que celle qui est dans la ville, mais elle est plus étroite ; elle est pavée et bordée des deux côtés par des boutiques. Nous n'employâmes que trois minutes pour traverser ce faubourg et parvenir dans la campagne ; le terrain est uni, couvert de pins et rempli d'un grand nombre de tombes en forme de cônes, dont les unes sont faites en terre, et les autres construites en briques, mais presque toutes élevées de trois à quatre pieds. On aperçoit dans les champs des habitations p1.404 répandues çà et là, et plusieurs maisons avec des jardins entourés de murs.

Le chemin, en dehors de Peking, est large et bordé d'arbres ; le milieu est pavé et peut avoir une quinzaine de pieds de largeur : après l'avoir suivi quelque temps, nos voitures entrèrent, à deux heures quarante minutes, dans le bourg de Laou-hou-tong, éloigné des jardins de six à sept ly, et de trente ly, ou trois bonnes lieues de la ville de Peking. Les Chinois nous y avaient préparé une maison, mais à leur manière, c'est-à-dire, que toute leur préparation s'était bornée à mettre du papier aux fenêtres, à étendre de gros tapis sur les estrades, et à placer deux ou trois chaises avec une table dans chaque chambre.

Nous ne vîmes rien d'extraordinaire dans la ville tartare ; le coup d'œil en général n'en est point beau, vu l'irrégularité des boutiques, qui sont pour la plupart mauvaises et chétives ; celles des charpentiers, surtout, font un effet très désagréable. Les rues de traverse sont fermées par un grillage de bois, les maisons qu'on y aperçoit paraissent médiocres. Nous vîmes une assez grande quantité de monde dans la ville, surtout beaucoup de coulis habillés de peaux de mouton, avec des bonnets pareils. Les femmes vont et viennent librement ; nous en rencontrâmes plusieurs à pied, p1.405 et d'autres en voitures ouvertes ;

elles se laissaient voir volontiers ; quelques-unes d'entre elles portaient des fleurs dans leurs cheveux, mais toutes avaient de grands pieds, autant que nous pûmes en juger.

Une grande quantité de voiture allaient à Yuen-ming-yuen, car les personnes aisées ne peuvent décemment marcher à pied. Les mandarins se servent de chevaux ou de mulets ; ils préfèrent ces derniers, quoiqu'ils soient moins agiles ; mais leur pas est plus allongé, et ces animaux supportent mieux une longue course. Les Chinois, d'ailleurs, ne sont pas dans l'usage de pousser leurs montures ; ils vont doucement, et aiment mieux partir plus tôt pour arriver à l'heure indiquée.

La poussière était grande dans la campagne ; le cocher changeant souvent de position, et les voitures étant ouvertes par-devant, nous en fûmes remplis : ces petites charrettes sont assez bonnes lorsqu'elles roulent sur la terre, mais sur le pavé elles sont très dures.

31. L'ambassadeur et M. Vanbraam partirent de bonne heure ; ayant demandé qu'il nous fût permis de les accompagner, les mandarins nous firent dire de nous tenir prêts ; mais, comme nous avions appris à les connaître, nous restâmes couchés, bien sûrs que personne ne viendrait nous chercher, et c'est ce qui arriva.

p1.406 L'ambassadeur fut reçu par l'empereur sous une tente ; il parcourut ensuite les jardins, où il vit une rivière formant des cascades, plus loin un étang, et un autre plus petit, dont on avait cassé la glace, afin de donner la facilité de voir les poissons d'or qui y étaient renfermés, et dont la longueur allait à un bon pied. Les jardins contiennent en outre plusieurs pavillons et des pagodes ; l'une d'elles, une idole de soixante pieds de hauteur.

Les appartements de l'empereur sont en général composés d'un grand nombre de petites pièces fort simplement garnies ; car, excepté un cabinet appelé le ciel, dont les murs étaient recouverts de papier à fleurs, l'ambassadeur ne vit partout que du papier blanc pour tenture. L'empereur lui fit dire plusieurs fois que jamais Européen n'avait visité

ces appartements, et que c'était par une faveur particulière qu'il y était entré.

M. Titzing remarqua dans une des salles le trône de l'empereur, et, vis-à-vis, la voiture que le lord Macartney avait présentée l'année d'avant : à côté de ce riche et élégant carrosse, un chariot chinois à quatre roues, bien lourd et peint en vert, formait un contraste frappant, et faisait voir tout le cas que la cour de Peking fait des présents que lui envoient les souverains d'Europe.

Les jardins de Yuen-ming-yuen sont entourés de murs et peuvent avoir trente ou quarante ly p1.407 de circonférence. Outre divers bâtiments construits à la chinoise, ils en contiennent d'autres élevés par les soins des missionnaires, d'après le goût européen ; mais ils sont, dit-on, en mauvais état et méritent peu d'être vus, du moins c'est la raison qu'alléguèrent les mandarins, pour se dispenser de les montrer à M. Titzing, qui avait demandé à les voir.

L'empereur fit divers présents pour le Stathouder, consistant en soieries, en vases de porcelaine et dans différents morceaux de bamboux artistement travaillés. MM. Titzing et Vanbraam reçurent pour eux des étoffes et des vases de porcelaine.

Comme nous nous promenions le matin dans la cour de notre maison, un Chinois s'avança vers nous en faisant le signe de la croix et tenant à la main un chapelet et un reliquaire : à ces marques, jugeant qu'il était chrétien, nous fûmes tentés de lui confier des lettres pour les missionnaires ; mais le peu de soin qu'il mit à se cacher des autres Chinois qui pouvaient le voir, nous fit craindre qu'il ne fût un espion envoyé exprès par les mandarins, et nous le laissâmes partir sans lui rien remettre.

1er février. Les mandarins nous dirent que nous irions le lendemain dans les jardins de l'empereur, mais à la condition de ne point parler, quand même on nous interrogerait. p1.408

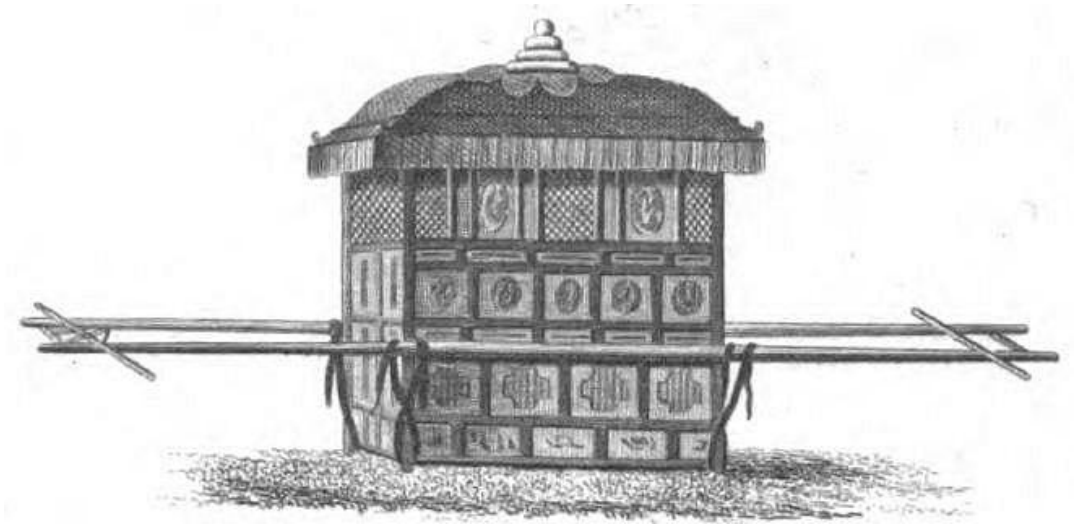


Fig. 42c. Palanquin.

2. Nous partîmes à trois heures de l'après-midi dans de petites voitures ; et après avoir traversé le bourg qui est garni de boutiques, nous reprîmes le grand chemin. L'empereur étant à Yuan-ming-yuen, la route était très fréquentée, et nous rencontrâmes plusieurs mandarins à cheval. Les ministres et les principaux seigneurs de la cour ont seuls le droit d'aller en palanquins couverts en drap vert ; ils ne s'en servent cependant pas habituellement, mais ils font usage de petites charrettes semblables à celles des particuliers (fig. 41), excepté que le devant est fermé, et que les roues sont placées tout à fait en arrière. C'est tout ce que les Chinois ont pu imaginer de mieux pour rendre leurs voitures moins dures : il faut avouer qu'ils ne sont pas fort avancés dans l'art du carrossier.

Fig. 42d. Palanquin.

Les gens du peuple voyagent encore plus simplement ; ils se placent huit ou dix dans une grosse charrette qui n'est traînée que par un seul cheval ; il est vrai que les chevaux du Petchely, quoique petits, paraissent forts et vigoureux : ils sont couverts d'un poil long et épais ; au premier abord, on les prendrait pour des ours.

La route continua presque toujours entre des murs de jardins, et nous ne vîmes aucun bâtiment remarquable, excepté une seule pagode dont l'entrée était fermée par un grillage en bois et par des p1.409 murs peints en rouge et en jaune. Nos cochers, après avoir passé un petit pont, tournèrent à gauche à peu de distance d'une faible rivière qui coule derrière des maisons, près desquelles se reposaient plusieurs dromadaires ; ensuite ils quittèrent cette route pour passer sous des arbres : nous prolongeâmes alors un étang glacé, et nous aperçûmes de cet endroit des montagnes éloignées, et plus près des hauteurs et des pavillons qui sont dans les jardins de l'empereur. En approchant de murs de Yuen-ming-yuen, on laisse sur la droite un grand terrain planté d'arbres, entouré de chevaux de frise, et peu éloigné d'une des portes extérieures. Entrés dans la première enceinte, qui renferme des maisons et des boutiques, nous descendîmes de voiture, et nous parvînmes, non sans peine, dans une petite cour remplie d'une foule de curieux qui nous attendaient. La porte des jardins est sans décoration, et seulement surmontée d'un petit pavillon avançant dans la cour et supporté par quatre piliers : nous y vîmes quelques Chinois armés de sabres, mais sans poste fixe et allant de côté et d'autre. Les allées des jardins vont en serpentant ; le terrain est montueux d'un côté et plat de l'autre ; les arbres sont clairsemés, et croissent sur une terre aride et grisâtre.

Nous espérions nous promener, mais les Chinois ne tinrent pas leur promesse, et nous firent entrer, au contraire, dans une tente si exactement fermée, que nous fûmes longtemps plongés dans l'obscurité avant de découvrir que nous étions avec des Coréens.

Fig. 42a. Tente.

Cette tente était ronde et couverte d'un gros feutre gris soutenu en dedans par des piquets et un treillis en bois, qui étaient maintenus eux mêmes par un cercle de bois, d'où partaient des baguettes longues et minces qui se réunissaient au sommet. Cette demeure, tout à fait nouvelle pour nous, n'ayant aucun meuble, nous fûmes obligés de nous tenir debout ou de nous asseoir les jambes croisées ; mais cette posture étant très fatigante pour des Européens nous roulâmes nos manteaux et nous nous assîmes dessus En un moment nous fûmes couverts de poussière ; ce qui n'était pas étonnant, vu le mouvement continuel des Chinois qui se succédaient les uns aux autres, et qui n'auraient pas discontinué, si l'un de nos conducteurs de Peking, portant un bouton bleu-clair et décoré d'une plume de paon, ne fût venu et n'eût renvoyé tout le monde, après avoir fait baisser la portière.

Il nous fut possible alors de considérer les Coréens, qui, cette fois, nous regardèrent plus tranquillement que le jour de notre présentation. Ils sont habillés comme les anciens Chinois, p1.411 c'est-à-dire, qu'ils ont une robe longue avec des manches larges ; leur ceinture est en forme de cercle et divisée en dessus par petits carrés. Les lettrés portent des robes vertes avec un oiseau blanc brodé sur la poitrine ; leur bonnet

est noir, avec des espèces de petites ailes de la même couleur. Les militaires ont une robe et un chapeau noirs ; ce chapeau est plat, rond et surmonté d'une pyramide, avec un bouton blanc travaillé au sommet. Leur chaussure est la même que celle des Chinois. L'un d'eux avait une plume de paon.

Ces Coréens nous montrèrent de la toile de lin blanche et très fine, fabriquée dans leur pays : ils nous donnèrent plusieurs petites boules dorées appelées Kao-ly-yo (médecine de Corée), qu'on emploie dans les rhumes de poitrine, en les faisant dissoudre dans du thé. Cette espèce de médicament est fort rare [1].

p1.412 En attendant que nous eussions la liberté de sortir de notre tente, ou plutôt de cette espèce de prison, les mandarins nous firent apporter des petits pains, des confitures et du lait, et lorsque nous cessâmes de manger, ils obligèrent nos domestiques à prendre les restes. Enfin, vers les cinq heures, les Chinois vinrent nous chercher pour nous conduire à peu de distance dans un endroit où l'on avait étendu de gros tapis. Nous avions à notre droite un grand pavillon long à deux étages, dont les fenêtres, garnies de papier, n'annonçaient rien de beau ; néanmoins l'empereur était assis au rez-de-chaussée dans une pièce ouverte, ayant le premier ministre assis en dehors, et plus bas un Chinois tenant à la main un porte-voix d'argent. Les autres fenêtres étaient remplies d'eunuques qui se tenaient debout, et au premier étage les femmes regardaient par de petites ouvertures pratiquées dans les croisées.

---

[1] Les Chinois appellent la Corée Kao-ly. Ce royaume s'étend en longueur depuis le 34e degré nord jusqu'au 43e. Sa largeur est inégale et peut aller de trois à quatre degrés. La capitale, nommée King-ky-tao, est par les 37° 30' 15". Les pays est bon ; il produit du riz, du blé et du millet. Les Coréens sont tributaires des Chinois, et viennent deux fois par an à Péking pour payer le tribut et faire du commerce. Les marchandises qu'ils apportent consistent en or, en argent, en fer, en gin-seng, en pelleteries, en toiles fines de lin et de coton, en éventails, en papiers à figures pour tentures, en tabacs, et principalement en papier très fort et très épais estimé à la Chine, et dont on se sert pour garnir les fenêtres : ils emportent en échange des soies écrues, des damas, des pièces de soies légères, des thés, des ouvrages de cuivre blanc et du coton.
Les Coréens ont un roi ; à sa mort, l'empereur de la Chine envoie à son fils deux grands mandarins qui lui donnent le titre de Vang (roi). Il est obligé, pour vivre en paix avec les Chinois, d'envoyer tous les ans des ambassadeurs à Peking avec des présents. Les Coréens ne sont pas bien vus à la Chine ; leur langue est différente de celle des Chinois, mais les caractères de ceux-ci sont en usage en Corée.

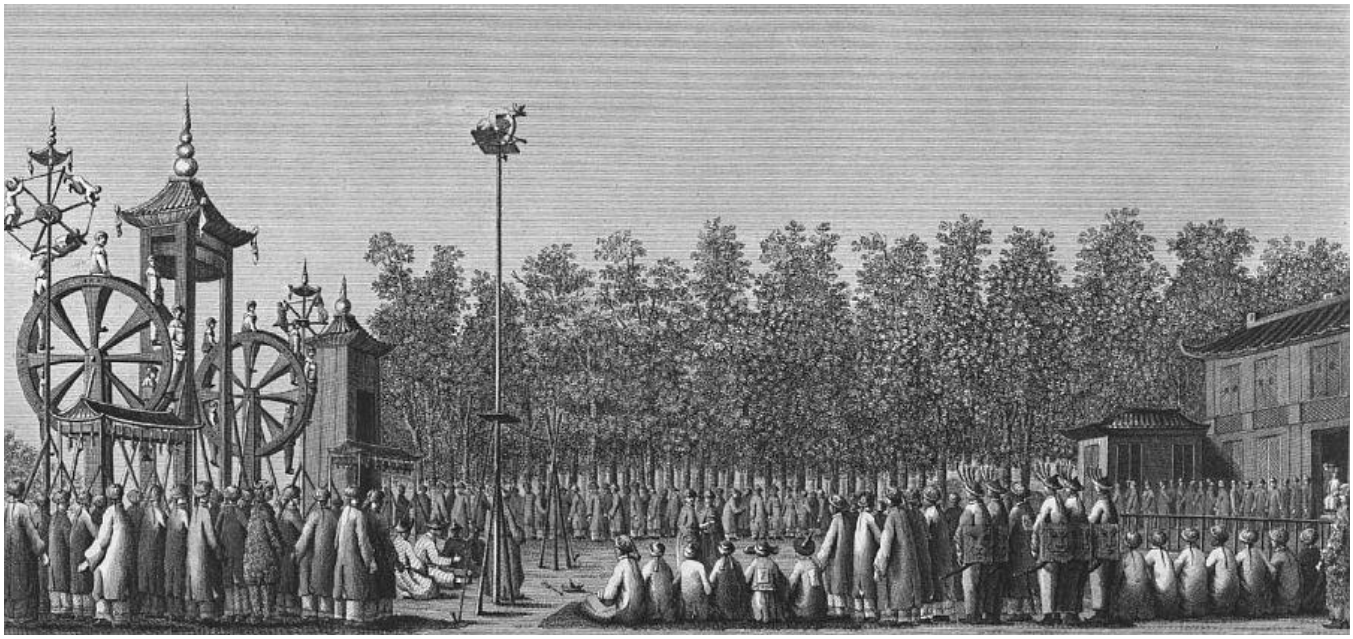


Fig. 5. Fête donnée devant l'empereur à Yuen-ming-yuen.

p1.413 Immédiatement devant nous nous avions un mât d'environ trente pieds de haut, d'où partait, à quelque distance de terre, une corde tendue sur des piquets, et sur le côté un échafaud, des roues tournant perpendiculairement, deux autres mâts, deux tours carrées de bois peint en jaune, et deux espèces de portes auxquelles étaient suspendus des tambours d'artifice : plus loin, les mandarins et les officiers du palais formaient une haie, et derrière eux on voyait des arbres et une petite colline.

Les Coréens étaient assis à notre droite, et plus haut les ambassadeurs mongoux : un grand nombre de curieux se tenaient debout derrière nous ; les mandarins les gratifièrent de temps en temps de quelques coups de fouet.

Pendant que l'ambassadeur, M. Vanbraam, les Coréens et les Mongoux, saluaient l'empereur devant lequel on exécuta quelques tours de force, une musique vocale se fit entendre ; ce chant ressemblait assez bien à celui de nos églises : dans le même temps, huit Chinois habillés à peu près comme des femmes, ayant des vestes courtes et de la soie effilée à la tête, pour imiter les cheveux des jeunes filles, se placèrent entre des bâtons attachés à la circonférence de la grande roue, et tournèrent en restant toujours dans une situation

perpendiculaire, tandis que d'autres Chinois, montés p1.414 pareillement au haut des mâts, tournèrent horizontalement entre les cordes qui y étaient attachées.

Les tours de force étant achevés, et l'ambassadeur revenu à sa place, nous vîmes paraître deux hommes vêtus de grandes robes, de vestes et de caleçons rayés, ayant une ceinture, et des bonnets coniques ouverts des deux côtés, et ressemblant à ceux que portent les Éleuths, qui sont représentés dans les gravures des batilles de Kien-long : un de ces hommes tenant dans ses mains un balancier, monta avec beaucoup de précaution sur la corde, et dansa dessus en contrefaisant les mêmes sauts et les mêmes mouvements que son camarade, qui était à terre, faisait d'abord. Il monta ensuite, à l'aide d'une corde, au haut du mât, et se plaça sur une planche carrée qui y était fixée, d'où il tira plusieurs fois des flèches sur un bonnet posé à terre à peu de distance du mât, sans pouvoir cependant l'atteindre, après quoi il descendit aussi gauchement qu'il était monté. Pendant cet exercice, ses compagnons au nombre de huit ou neuf, battant sur un petit tambourin, exécutèrent une musique détestable, et cherchèrent à faire sauter une petite chèvre, que l'un d'eux tenait entre ses jambes. L'empereur fut si satisfait du danseur de corde et des musiciens, qu'il leur fit donner de l'argent sur-le-champ.

Cinquante hommes habillés de robes grises, p1.415 avec une toile tournée autour de la tête, tenant dans la main une lanterne faite comme les carrés d'un domino, exécutèrent ensuite diverses combinaisons de nombres, au son d'un tambour : à un signal donné, ils les montrèrent tous à la fois, le premier rang étant à genoux, le second incliné, et le troisième debout. Malgré leur habileté, l'un d'eux se laissa tomber par terre durant les combinaisons, mais il se releva avec précipitation pour reprendre son rang.

Cette compagnie s'étant retirée, les Chinois allumèrent des gerbes, qui s'élevèrent à quatre ou cinq pieds au plus : au même moment un grand tambour suspendu à l'échafaud du milieu, s'ouvrit et nous fit voir différentes figures, un vieillard, une tour avec des inscriptions, et un

grand vase, tandis que les tambours qui étaient suspendus aux deux portes, laissèrent tomber, en s'ouvrant, une grande quantité de lanternes allumées.

Cette première décoration étant consumée, huit hommes élevèrent un second tambour, dont les pièces les plus remarquables furent une grande planche découpée à la grecque, représentée par un feu d'une couleur violette, et une tour environnée, dans toute sa longueur, d'un grand nombre de lanternes : ce feu d'artifice fut terminé par deux gerbes, qui, cette fois, surpassèrent les autres, en s'élevant à dix pieds environ.

p1.416 Durant tout ce temps, deux mandarins brûlaient sur l'avant des files de petits pétards attachés au bout d'un bâton ; et d'autres Chinois munis de petites pompes et de bamboux garnis de linge mouillé, éteignaient le feu lorsqu'il prenait quelque part.

L'empereur daigna penser à nous, et nous envoya de petites boules blanches surnageant dans du bouillon : ce ragoût, dont la vue seule était capable de soulever le cœur, m'embarrassait fort ; mais voyant un des mandarins qui le considérait avidement, je lui offris ce mets, qu'il avala avec un air de satisfaction. Les Chinois nous apportèrent ensuite des queues de cerf et des confitures ; et comme il est d'usage et de la politesse chinoise de ne rien laisser, nos domestiques mirent tout pêle-mêle dans une serviette pour remporter à la maison. Pendant qu'on était occupé à tirer les gerbes, un mandarin me demanda si nous en avions de pareilles en Europe, et me regarda avec surprise lorsque je lui répondis que oui. Mais, s'il fut étonné d'apprendre que nous eussions autant d'habileté que ses compatriotes, nous l'avions été bien davantage en voyant l'empereur et ses ministres s'amuser à contempler de pareilles bagatelles, et surtout à faire tirer des feux d'artifice en plein jour, ou par un beau clair de lune.

Au sortir du feu, nous regagnâmes nos voitures, p1.417 accompagnés par les mandarins et les soldats chinois qui demeuraient dans notre maison : l'avantage qu'ont ces derniers, d'appartenir à l'empereur, les

rend insolents ; ils poussaient rudement et sans distinction tous ceux qui se trouvaient devant nous, ou qui embarrassaient notre passage.

Les Hollandais avaient mis de beaux habits rouges brodés, pour assister à cette cérémonie ; mais ce fut pour la première et la dernière fois : ils suivirent par la suite mon exemple, en s'habillant simplement et de manière à ne pas craindre la poussière ou la graisse. Nous mîmes une demi-heure pour revenir à notre logis.

3. Beau temps, gelée et vent violent de nord. L'ambassadeur alla aux jardins et y déjeuna ; mais l'empereur lui fit dire qu'il pouvait se dispenser de s'y rendre à l'avenir d'aussi bonne heure, parce que cela était trop fatigant.

M. Titzing ayant parlé de voyage, le premier ministre lui dit que l'usage ne permettant pas aux étrangers de rester à Peking plus de quarante jours, nous quitterions la capitale après ce terme ; mais il lui promit que dans le retour nous irions par terre jusqu'à l'endroit où les rivières cesseraient d'être gelées, et qu'on ne ferait que soixante ly par jour (six lieues).

Vers les trois heures de l'après midi, nous retournâmes aux jardins ; au moment où nous p1.418 quittions nos voitures, nous vîmes une jeune fille vêtue d'une longue robe rouge ; elle était brune, fort jolie, et portait des fleurs dans ses cheveux. Les Chinois en nous conduisant à notre tente se trompèrent, et voulurent nous faire entrer dans celle de l'ambassadeur coréen ; mais celui-ci assis gravement, fit signe qu'il ne le permettait pas. Nous rîmes beaucoup de l'air de dignité de cet ambassadeur, et nous retournâmes à notre tente, ou nous trouvâmes les mandarins civils et militaires coréens, auxquels nous fîmes grand plaisir en leur donnant des canifs, des crayons et du papier d'Europe. Après avoir resté une bonne heure dans l'obscurité, et exposé à la poussière, les Chinois vinrent nous dire que l'empereur ne sortirait pas à cause de la violence du vent ; nous remontâmes alors en charrettes pour retourner à notre maison.

4. Beau temps, gelée, vent du nord. Nous fûmes toute la journée sans sortir, l'éclipse empêchant l'empereur de quitter ses appartements.

Les Chinois croient que les éclipses présagent quelques malheurs, et l'empereur, aussi superstitieux que ses sujets, n'oserait faire quelque chose d'important dans ces circonstances. On voit par-là que les missionnaires n'ont pas réussi à délivrer les Chinois de leurs bizarres préjugés : les premiers calculent les éclipses, et en expliquent la cause ; mais les derniers, qui sont toujours persuadés que p1.419 lors de ce phénomène un dragon doit avaler le soleil ou la lune, font autant de bruit qu'il leur est possible pour éloigner ce malheur.

M. Vanbraam reçut une lettre de M. de Grammont, qui lui marquait que c'était à nos mandarins de Quanton que nous devions attribuer notre peu de liberté ; il ajoutait que le premier ministre ignorant qu'on nous défendait d'aller et de venir, il pensait qu'il était nécessaire de lui en parler.

5. Beau temps, gelée, vent du nord. Nous partîmes à trois heures de l'après-midi pour nous rendre aux jardins ; avant d'y entrer, nous aperçûmes le premier ministre, dans une chaise verte, entouré d'un grand nombre de mandarins à cheval.

Nous trouvâmes, en entrant dans le jardin, plusieurs petits-fils de l'empereur ; ils paraissaient n'avoir pas plus de seize à dix-sept ans ; ils étaient bien de figure, n'avaient aucun bouton à leurs bonnets, mais portaient seulement une plume de paon. Ils s'arrêtèrent quelque temps à nous considérer, et entrèrent ensuite dans les jardins, sans que personne leur marquât la plus légère attention, ou se dérangeât pour leur faire place.

Rentrés comme de coutume dans notre tente, et après y être restés quelque temps, les Chinois nous reconduisirent au même endroit où nous étions placés les jours précédents : l'ambassadeur et M. Vanbraam allèrent ensuite saluer l'empereur ; p1.420 et tandis qu'ils étaient témoins des tours de force qu'on exécuta devant lui, plusieurs

seigneurs vinrent auprès de nous ; ils mirent une grande honnêteté à considérer nos habits, et nous laissèrent également regarder les leurs. Une petite chaise ployante que j'avais apportée parce que la posture d'être assis les jambes croisées me fatiguait, les amusa beaucoup, et ils l'examinèrent avec attention. Ces seigneurs ont le teint blanc et des couleurs ; ils sont tous militaires, et portent au pouce un anneau d'agate qui leur sert à tendre l'arc quand ils tirent des flèches : lorsqu'ils ne l'ont pas au doigt, ils le renferment dans une petite boîte ronde, et faite exprès ; ils nous la montraient avec empressement, pour nous faire connaître qu'ils étaient des gens de guerre.

L'ambassadeur étant revenu avec M. Vanbraam, nous vîmes paraître une centaine de Chinois dont chacun portait au bout d'un bâton deux lanternes à diverses facettes ; ils étaient habillés d'une grande robe verdâtre, et avaient la tête entourée d'une toile de la même couleur, qui se nouait sur le front. Ces hommes firent plusieurs évolutions ; se mirent à genoux, baissèrent la tête en mesure, formèrent des carrés et des lignes sur différentes profondeurs : enfin, après avoir passé par dessus un pont construit avec des tables, et s'être étendus en grande partie par terre, les uns p1.421 couchés sur les autres, trois par trois, ils se relevèrent et se rangèrent de chaque côté de l'empereur, sur trois lignes parallèles. Alors les Chinois mirent le feu aux tambours, et nous vîmes une pagode avec des personnages, des tours, des treillages et des lanternes suspendues à de longs rubans.

Le devant des tours carrées dont j'ai parlé précédemment, étant ouvert, on y voyait le dessin d'un homme formé par un grand nombre de petites mèches allumées. Nous étions occupés à examiner cette quantité considérable de lanternes, lorsque nous vîmes s'élever le long de deux mâts, deux grands lézards de papier vert, dont l'un monta lestement jusqu'en haut, tandis que l'autre se contentant de montrer sa tête, ses deux pattes et une partie de son corps, ne voulut jamais aller plus loin, malgré les efforts de ceux qui le tiraient avec des cordes.

Au même instant, plusieurs Chinois placés à la distance de six pieds les uns des autres, entrèrent sur la scène, portant deux longs dragons de toile ou de papier peint en bleu, avec des écailles blanches, dont l'intérieur était garni de quelque lampions. Ces deux dragons, après avoir salué respectueusement l'empereur, se promenaient tranquillement, lorsque la lune étant survenue tout à coup, ils coururent après elle ; mais celle-ci se plaça hardiment entre eux deux. Les dragons la p1.422 considérèrent alors quelques moments, et jugeant apparemment que le morceau était trop gros pour l'avaler, ils prirent le parti de s'en aller après avoir fait la révérence. La lune, fière de son triomphe, se retira gravement, un peu rouge cependant de la course qu'elle venait de faire.

Un serpenteau que l'empereur alluma un instant après, mit le feu à un amas considérable de pétards, de gerbes et de fusées qui firent un grand bruit ; nous distinguâmes quelques figures sur des piquets, mais il nous fut impossible d'en voir l'effet, à cause des échafauds qui étaient devant nous. L'empereur s'étant retiré, un des mandarins me conduisit plus en avant ; mais on ne voyait presque plus rien, car tout était consumé.

Les mandarins se récrièrent sur la beauté de ce spectacle, et nous demandèrent comment nous le trouvions ; nous leur répondîmes que nous n'avions jamais rien vu de pareil, et cela était réellement vrai. Pendant qu'on était occupé à tirer le feu, nous vîmes un Chinois habillé tout en peau de couleur noire, et portant sur la tête celle d'un bélier encore garnie de ses cornes. Cet homme, qui avait l'air aussi bête que l'animal qu'il représentait, s'étant placé près de nous, je commençai à le dessiner ; mais les mandarins me firent signe que cela n'était pas bien, et le Chinois disparut.

Nous aperçûmes dans les jardins des militaires p1.423 entièrement vêtus d'étoffe jaune, armés de boucliers et de sabres, avec des bonnets sur le devant desquels s'élevaient quatre plumes retroussées ; on nous dit que ces soldats étaient de la garde de l'empereur.

Les Chinois ou les Tartares qui font des tours de force devant sa majesté sont des mandarins de guerre ; ils ont des boutons, et quelques-uns d'entre eux portent une plume de paon.

Nos mandarins de Quanton nous ayant recommandé de ne rien dire, nous étions comme des muets ; mais Nan-san-ta-jin s'étant approché de nous, nous parla et considéra beaucoup mon siège : d'où l'on peut conclure que ce mandarin, qui avait l'inspection sur l'ambassade, ne nous aurait pas adressé la parole si ç'avait été lui qui nous eût fait donner l'ordre de ne rien dire. Ce qui le prouve encore mieux, c'est que, pendant qu'il était avec nous, le second ministre, appelé Fo-lieou-ta-jin, s'étant approché de moi, et Nan-san-ta-jin m'ayant dit, en chinois, de me mettre à genoux, ce que je ne voulus pas faire, le ministre, après avoir regardé ma chaise, et voyant que je restais debout, me demanda si j'entendais le chinois : je lui répondis que oui, ce qui le fit rougir ; mais voyant que je le regardais en riant, il prit le parti de rire aussi, et se retira après avoir dit deux mots à M. Agie. Ce mandarin est le même ministre qui p1.424 nous parut si haut et si fier lorsque nous lui fûmes présentés à notre arrivée à Peking.

La foule était considérable en sortant des jardins, car il n'y a qu'une seule issue fort étroite. Tous les rangs étaient confondus, et nos soldats chinois poussaient indistinctement tout le monde.

Notre premier mandarin étant venu nous dire que nous retournerions le lendemain à Peking, saisit cette occasion pour nous demander une montre, afin de la présenter, de la part de l'ambassadeur, au premier ou au second ministre promettant de la rapporter s'ils la refusaient ; mais M. Titzing ne voulut pas la lui confier, de peur qu'il ne la donnât en son propre nom. Il refusa pareillement de signer une requête composée par les mandarins, et adressée à l'empereur, dans laquelle ils lui faisaient faire des remercîments pour les bons traitements qu'il avait reçus jusqu'alors.

6. Les mandarins nous comptèrent plusieurs fois avant de nous laisser monter en voiture. Au sortir de la maison, nous aperçûmes

quelques femmes assez jolies, parmi le peuple qui nous attendait. Les cochers reprirent la route qu'ils avaient suivie en venant, et nous rentrâmes à Peking par la même porte. Le pavillon qui est au-dessus du mur circulaire, a trois rangs d'embrasures, dont douze sur chaque rang et placées près les unes des autres. L'édifice paraît solide mais ne p1.425 serait pas en état de supporter de l'artillerie, et encore moins de résister aux coups de canon. Ces pavillons sont très beaux et font un bel effet. Les maisons du faubourg sont meilleures que celles de la ville. Nous vîmes dans certaines places de Peking beaucoup de Chinois qui vendaient des balais et d'autres ouvrages de la campagne. Nous rencontrâmes aussi plusieurs femmes à pied ; elles ont presque toutes des fleurs dans les cheveux. Les Chinoises riches ou de considération vont en voiture ouverte ou fermée, et sont précédées de domestiques : la facilité qu'elles ont de croiser les jambes, leur permet de s'y placer deux ou trois.

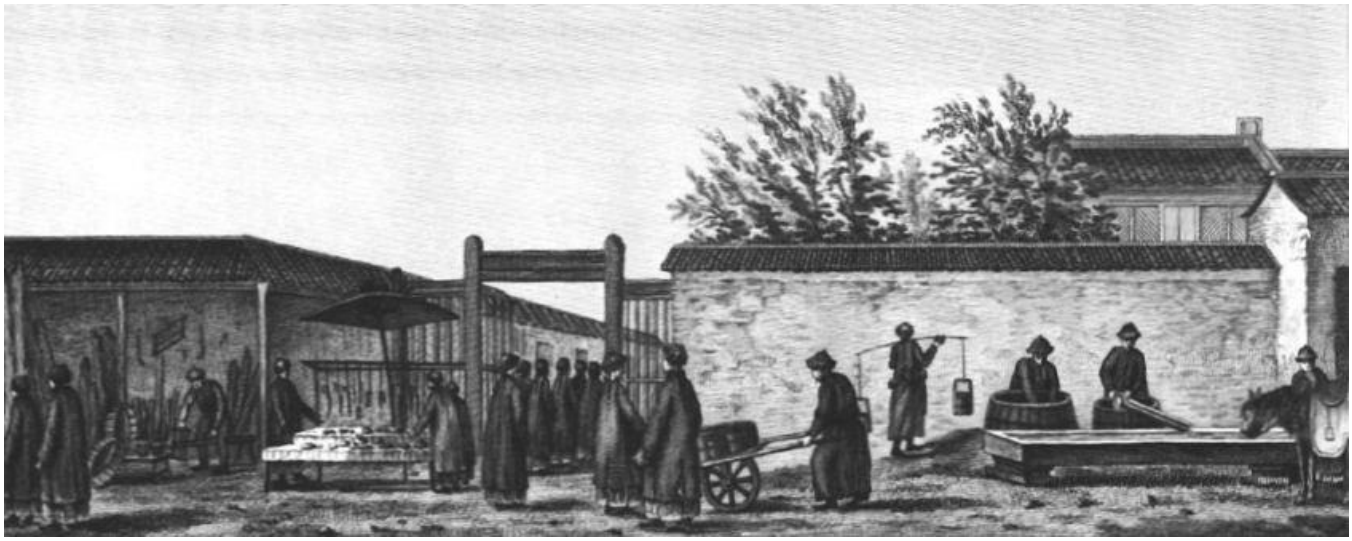


Fig. 11. Vue de l'intérieur de Peking.

Nan-san-ta-jin vint voir l'ambassadeur dans l'après-midi, et lui demanda, en lui montrant un petit moulin mu par du sable, pourquoi il n'avait pas apporté de semblables objets : quoiqu'on lui eût fait entendre que c'était une bagatelle, il n'en resserra pas moins son joujou avec beaucoup de soin.

On peut juger d'après Nan-san-ta-jin, qui était un des premiers mandarins de Peking, du caractère des Chinois. Il faut porter à Peking

de l'argent, de l'or, des perles, enfin des choses de valeur, et surtout des objets dont les enfants s'amusent en Europe. Ces choses seront reçues de préférence aux articles de physique, de science ou d'arts : ces derniers ouvrages ne plaisent pas aux Chinois ; et s'ils paient fort cher à Quanton p1.426 certaines pièces de mécanique, c'est plutôt pour en faire leur amusement qu'ils les achètent, que pour le cas ou l'estime qu'ils en font.

7. Le temps était clair le matin quoiqu'il eût fait beaucoup de vent pendant la nuit.

Nos domestiques ayant obtenu la permission de sortir, j'en profitai pour écrire à M. de Grammont, qui me répondit qu'il désespérait de nous voir. Nos Chinois s'étant trompés de chemin dans leur promenade, et ayant dépassé la porte de la ville, les soldats de garde les arrêtèrent en rentrant et les fouillèrent : celui qui portait la réponse des missionnaires, craignait beaucoup d'être découvert ; mais les soldats ne s'aperçurent de rien, et, pour quatre piastres chacun, ils les laissèrent rentrer. Il paraît, d'après cela, qu'on est à Peking aussi avide que dans les autres places ; car il est impossible que les Chinois ne puissent jouir de la liberté d'aller et de venir ; mais comme on vit que nos domestiques étaient étrangers, on en profita pour les rançonner.

Les Coréens envoyèrent à M. Vanbraam, de l'encre, des pinceaux, du papier, et des petites boules.

Nos mandarins ne parlèrent plus de nous faire voir les curiosités de Peking. Comme nous devions partir dans huit jours, ils nous proposèrent de faire notre retour en charrettes ; mais nous nous y refusâmes absolument, et nous demandâmes p1.427 des chevaux. L'ambassadeur et M. Vanbraam résolurent d'aller en palanquin.

8. Temps clair, gelée avec vent du nord. M. Titzing partit à onze heures pour Yuen-ming-yuen. Nos Chinois continuaient de sortir, mais l'avarice seule de nos mandarins en était la cause ; ils craignaient que nous ne leur fissions payer ce dont nous avions besoin, car dès qu'un

de nos domestiques voulait aller dans la ville, il n'avait qu'à dire que c'était pour acheter quelque chose, et la porte s'ouvrait aussitôt.

L'ambassadeur revint vers les neuf heures du soir, après avoir vu l'empereur, qui lui recommanda de raconter en Hollande la manière dont il l'avait traité à Peking. L'ambassadeur mongoux reçut une plume de paon. M. Titzing vit tirer un feu d'artifice, et se promena dans les jardins, où il aperçut plusieurs pavillons bien illuminés. M. Vanbraam nous dit que ces jardins étaient très beaux ; mais comme il était un peu enthousiaste, et que ce qu'il nous avait vanté précédemment, s'était souvent trouvé fort peu de chose lorsque nous avions été à même de le voir, nous crûmes pouvoir douter de la beauté de ces jardins.

9. Temps froid et couvert, mais qui s'éclaircit ensuite. Nous devions avoir le lendemain notre dernière audience, et recevoir après la visite des missionnaires. L'ambassadeur paya les coulis qui, p1.428 lors de notre arrivée, avaient apporté nos effets depuis l'entrée de Peking jusqu'à notre maison, nos mandarins de Quanton prétendant que les coulis de la province les ayant déposés à la porte de la ville, suivant la coutume, ils avaient été obligés d'en prendre d'autres à leurs frais ; cependant, pourquoi avaient-ils attendu si longtemps à se faire rembourser, et pourquoi ne demandaient-ils pas d'avance le salaire des coulis qui devaient porter dans peu de jours nos effets jusqu'à la porte de Peking ? On peut croire que c'était un moyen qu'ils avaient imaginé pour se procurer quelque argent.

10. Temps clair, vent du nord, gelée moins forte. A dix heures nous partîmes en voitures pour nous rendre au palais : arrivés au fond de la première cour, nos conducteurs nous firent prendre sur la droite, et nous montâmes une rampe en avant d'une porte que nous passâmes, et qui mène dans l'enceinte intérieure du palais, et devant les bâtiments destinés pour l'empereur. La cour est oblongue : du côté du nord, un petit ruisseau entouré de balustrades, la traverse de l'est à l'ouest ; et cinq petits ponts de marbre blanc, bâtis sur ce ruisseau, conduisent à trois escaliers de trente degrés, aboutissant chacun à trois

portes. Du côté du sud, on voit la porte appelée Ou-tchao-men, qui termine l'enceinte extérieure ; au-dessus p1.429 il y a un gros pavillon communiquant par des galeries à deux autres qui sont aux angles de la cour.

Tous les bâtiments sont uniformes ; les murailles, les bois sont chargés de dorures, et de peintures vertes ou bleues, et les toits sont couverts avec des tuiles vernissées en jaune.

La vue du palais, en général, est belle ; tout est propre, bien tenu ; mais en même temps l'ensemble en est triste. Quelle fut notre surprise en entrant dans un des bâtiments formant une des ailes, de ne trouver qu'une chambre dépourvue de meubles et malpropre ! Ce lieu paraissait servir de corps de garde ; nous y restâmes longtemps, entourés de beaucoup de coulis, de petits mandarins et d'eunuques ; mais notre mandarin tartare, à bouton bleu-clair, et décoré de la plume de paon, chassa une partie de ces curieux, qui, pour se dédommager d'être forcés de rester en dehors, s'amusèrent à trouer les carreaux de papier pour pouvoir nous considérer plus à leur aise.

Nan-san-ta-jin vint à midi avec plusieurs mandarins pour nous prendre : après avoir passé une des ouvertures de la porte Ou-tchao-men, nous nous trouvâmes dans une cour d'environ quatre-vingts toises de largeur, sur cent de longueur, pavée en briques avec des allées en pierres ; la muraille qui l'environne est en briques posées sur une base de pierres grises de la hauteur d'environ p1.430 six pieds ; les portes sont en bois recouvert de lames de fer, arrêtées avec de gros clous dorés. Le rempart est très épais ; il supporte un grand pavillon dans lequel le P. Verbiest a fait placer une des cinq grosses cloches fondues en 1404, par l'empereur Yong-lo : cette cloche pèse cent vingt milliers.

Des deux côtés de la porte Ou-tchao-men, le rempart s'avance dans la cour, d'environ quarante à cinquante toises : le dessus est surmonté de galeries et de pavillons à doubles toits recourbés, ornés de grosses boules dorées ; le dessous paraît servir de magasin, car les Chinois en

tirèrent les soies et autres présents destinés pour l'ambassade. De simples murs au-dessus desquels on aperçoit les toits d'un bâtiment, entourent la cour à l'est et à l'ouest ; la partie du sud est fermée par une muraille percée de cinq ouvertures, et surmontée d'un pavillon.

Cette cour est celle dans laquelle les grands et les mandarins viennent faire les cérémonies du salut ; elle était pour le moment remplie, en partie, par les gens du palais. Les mandarins nous y promenèrent tantôt d'un coté, et tantôt d'un autre ; enfin, ils se décidèrent à nous placer en face de la porte Ou-tchao-men.

Nous vîmes ici, pour la première fois, les mandarins du Ly-pou, ou du tribunal des rites ; il étaient en habits de cérémonie, avec de larges p1.431 collets arrondis et brodés, tombant sur les épaules. La houppe du bonnet était d'une espèce de fil rouge délié et crépu ; le bouton avait environ deux pouces de long, il était taillé en aiguille à quatre facettes, terminée en pointe. Le premier de ces mandarins portait un bouton rouge-clair, et les autres rouge, bleu, ou de cristal, suivant leur grade.

La foule se pressant autour de nous, on fit usage du fouet ; mais celui qui s'en servait frappant par terre au lieu de battre ses camarades, un de nos mandarins le prit lui-même : l'ambassadeur et M. Vanbraam, s'étant placés en avant, et nous derrière eux avec le reste de l'ambassade, alors les mandarins du Ly-pou crièrent d'une voix lamentable, soit pour nous faire mettre à genoux, soit pour nous faire relever. Ce salut consiste en trois prosternations, et chaque prosternation en trois battements de tête après lesquels on se relève pour recommencer de nouveau.

Les mandarins se montrèrent très attentifs à ce que l'ambassadeur et M. Vanbraam se prosternassent le nombre de fois requis ; et ce dernier s'étant levé trop tôt, ils le firent recommencer. Quant à nous ils n'y prirent pas garde, et s'amusèrent beaucoup de nous voir pencher seulement la tête.

Des Chinois apportèrent ensuite, en cérémonie, les présents pour le prince d'Orange, consistant en quatre-vingts pièces de soie, et en deux

vases p1.432 de pierre ; l'ambassadeur reçut, pour son propre compte, trente-quatre pièces de soie, et cent cinquante taëls en argent (1125 livres) ; M. Vanbraam, huit pièces de soie, et quatre-vingts taëls (600 liv.) ; et nous, huit pièces de soie chacun, et quarante taëls (300 liv.) ; les autres Européens eurent deux pièces de soie, deux aunes de toile et quinze taëls (120 liv.). Une partie de ces étoffes étaient à fleurs, et par conséquent inutiles pour nous : les autres étaient minces et de peu de valeur.

Cette cérémonie à laquelle nous ne nous attendions point, et dont les mandarins ne nous avaient pas prévenus, étant terminée, nous sortîmes par une petite porte qui conduit dans un passage en dehors des murs du palais, où nous rencontrâmes plusieurs soldats armés de sabres. Cette route nous ayant menés sur la place, auprès de nos voitures, nous y montâmes en disant adieu pour toujours à la demeure de l'empereur.

11. Temps clair et plus doux. Les mandarins étant venus chercher les présents que les ministres consentaient enfin à accepter, et pour lesquels ils devaient donner quelques bagatelles en échange, on leur parla des missionnaires, mais ils ne répondirent rien, et demandèrent seulement le nombre des caisses et des lettres qui étaient à leur adresse. M. Raux me manda le matin qu'il n'avait reçu que depuis deux jours ma lettre du 18 janvier, p1.433 et qu'il espérait encore obtenir la permission de venir nous voir.

12. Les mandarins du palais accompagnés de plusieurs écrivains vinrent pour prendre les lettres des missionnaires ; je demandai à les remettre moi-même, ou au moins à les donner en présence de mandarins ; mais ils s'y opposèrent, et ajoutèrent qu'un refus pourrait avoir des suites fâcheuses et compromettre l'ambassade. M. Vanbraam m'ayant prié de leur confier les lettres, quoique MM. Raux et de Grammont eussent marqué de ne pas le faire, et ayant insisté en disant que les mandarins allaient les porter à Yuen-ming-yuen au premier ministre, chez lequel se trouvaient maintenant les missionnaires, je les

déposai entre ses mains, en lui disant de s'en charger lui-même et d'en faire ce qu'il jugerait à propos.

M. de Grammont écrivit dans l'après-midi, et ne dit rien qui put faire croire que les missionnaires fussent dans les jardins de l'empereur ; ainsi, ce qu'avaient annoncé les mandarins était faux.

13. Le froid diminua, mais il reprit bientôt ; c'est ce qui eut lieu constamment depuis notre arrivée à Peking, dès que le vent venait à souffler de la partie du nord. Le maximum du froid a été de huit à neuf degrés au dessous de la glace, au thermomètre de Réaumur.

Nous nous sommes généralement bien portés p1.434 à Peking, seulement nous avons éprouvé, pendant deux ou trois jours, quelques maux de tête et de gorge, que nous attribuâmes aux vapeurs du charbon dont on se sert pour échauffer les appartements ; mais nous y remédiâmes en ouvrant les fenêtres qu'on avait collées avec soin, et en laissant pénétrer les rayons du soleil et circuler l'air du dehors.

14. Tous nos bagages étaient prêts, et le lendemain nous quittions Peking. Vers le midi, lorsque nous allions voir le jeu de la pendule, pièce mécanique fort curieuse, M. Raux, suivi de plusieurs mandarins, entra dans la maison ; c'est le seul des missionnaires qui ait obtenu la permission de nous voir. Après avoir parlé de choses indifférentes, les mandarins prièrent l'ambassadeur de laisser la seconde pendule qui était brisée ; il y consentit : M. Raux ajouta que l'intention de M. Titzing n'avait jamais été de l'emporter, et que, si elle se trouvait cassée, c'était la faute des conducteurs. Je demandai alors aux mandarins la permission d'aller voir les autres missionnaires, ce qu'ils refusèrent, en paraissant très surpris que j'eusse pu faire une pareille proposition. Leur visite fut courte ; ils avaient l'air très inquiet, et tâchaient de démêler sur nos visages ce que nous pouvions nous dire. M. Raux, après être resté une heure, se retira, et je ne croyais plus le revoir lorsque p1.435 l'après-midi il me fit dire qu'il était dans la maison où la pièce mécanique était déposée, et que je pouvais venir l'y trouver :

plusieurs mandarins vinrent voir cette pendule, entre autres Nan-san-ta-jin, qui fit des reproches à celui qui l'avait accompagnée, sur son peu de soin.

Nous racontâmes à M. Raux la manière dont on nous avait traités dans la route, le refus de nous donner des litières, nos mandarins prétendant qu'elles ne servaient que pour les femmes ; c'était, au contraire, nous dit-il, la voiture ordinaire, et celle dans laquelle deux missionnaires étaient arrivés l'année précédente. M. Raux nous raconta qu'étant allé voir les présents que nous avions faits, il avait été fort surpris de trouver au premier rang deux misérables machines ; mais il n'en fut plus étonné lorsqu'il sut que les deux principales pièces ayant été brisées dans le transport, le premier ministre, pour ne pas perdre le mandarin qui les avait escortées, leur en avait substitué deux autres faites par des Chinois. M. Raux ajouta que, s'il avait reçu ma lettre plus tôt, il aurait fait des démarches pour venir nous trouver, et qu'il nous aurait menés voir les curiosités de la ville, car les Russes et les autres ambassadeurs pouvaient sortir.

Il est fâcheux qu'on n'ait pas insisté à demander à voir les missionnaires ; l'ambassadeur le voulait, et il était déterminé à se plaindre ; mais il en fut p1.436 détourné. Il est vrai que ce qui dut nous enorgueillir beaucoup, c'et que sa majesté fut parfaitement contente de nous.

Les missionnaires ne dépendent que d'un mandarin, qui est chargé de leurs affaires : ils ont assez libres ; ils ont maison à la ville, et maison à la campagne ; ils peuvent entrer et sortir de Peking lorsqu'ils le veulent ; ils entretiennent beaucoup de monde chez eux ; car en comptant les Chinois, le nombre va à cent soixante personnes et plus ; ils ont des mulets et des voitures ; ils font du pain qui est fort bon, mais ils réussissent difficilement à faire du vin. Nous restâmes toute l'après-midi avec M. Raux, à considérer l'horloger qui mettait la dernière main à la pièce mécanique. Les mandarins en paraissaient enchantés ; malgré cela, ils montrèrent la plus grande indifférence, car les valets, occupés à faire leurs paquets, et deux pigeons qui

voltigeaient dans la salle, répandant beaucoup de poussière, ils n'y firent pas la moindre attention, et n'y apportèrent aucun remède, quoique nous leur représentassions que cela nuisait au mouvement de cette machine ; mais ces gens-là sont insouciants, ou plutôt ne connaissent rien.

Les Chinois apportèrent le soir une lettre de l'empereur, dont le style vain et orgueilleux nous amusa beaucoup. p1.437

Lettre de l'Empereur au Stathouder

Depuis soixante ans que j'ai reçu du ciel cet empire, je l'ai si bien gouverné, soit en donnant des marques de ma munificence, soit en imprimant la terreur de mon nom, que la paix et le bonheur règnent partout, et que les mœurs des nations voisines se sont améliorées. Ce royaume et les autres ne forment à mes yeux qu'une seule famille ; je regarde les grands et le peuple comme s'ils n'étaient qu'une seule personne ; aussi tous les princes ont-ils envoyé tour à tour, par terre et par mer, des ambassadeurs pour me féliciter : il est vrai que je mets tous mes soins à bien gouverner, que la sincérité de ceux qui viennent m'admirer me plaît, et que je me réjouis, avec tous mes voisins, du bonheur que le ciel nous accorde.

J'approuve votre gouvernement de ce que, malgré la distance qui le sépare de la Chine, il m'a envoyé des lettres et des présents ; et, sensible à votre intention, à votre vénération pour moi et aux louanges que vous me donnez et qui sont vraies, j'en conclus que ma manière d'agir vous plaît.

Depuis le grand nombre d'années que les étrangers fréquentent le port de Quanton, je les ai toujours bien traités ; c'est ce qui a engagé les p1.438 Portugais, les Italiens, les Anglais et quelques autres à m'offrir des choses précieuses en reconnaissance. Je les chéris tous ; en un mot j'agis sans partialité ; et quoique les présents qu'on me donne soient peu

de chose, vous n'ignorez pas que mon usage est de rendre le centuple.

Vous aviez recommandé de vous prévenir des époques les plus heureuses de mon règne, pour que vous pussiez m'en féliciter ; mais votre compagnie n'ayant pas la possibilité, vu la distance, de vous avertir de l'approche de ma soixantième année, et pouvant d'ailleurs suppléer à la pensée de son souverain, elle m'a envoyé un ambassadeur pour me faire des félicitations et me présenter ses devoirs pour elle et pour son prince : c'est pourquoi j'ai reçu son envoyé comme s'il eût été expédié directement par vous ; et ne doutant pas de ses sentiments et des vôtres, j'ai ordonné à mes grands de l'introduire à l'audience et de lui donner des fêtes.

Je lui ai permis de visiter mes palais et les endroits les plus beaux de mes jardins de Yuen-ming-yuen ; enfin, j'ai fait en sorte qu'en éprouvant les marques de ma bienveillance, il pût jouir avec moi du bonheur et de la paix qui existent dans cet empire.

J'ai donné en outre des choses précieuses non seulement à votre ambassadeur, mais aux personnes p1.439 de sa suite, en ajoutant même, contre l'usage, différents objets, ainsi qu'on peut le voir par la liste des présents.

J'ai ordonné à votre envoyé de vous offrir de ma part des soieries, des vases antiques et d'autres choses de prix.

Prince, recevez mes présents ; conservez un éternel souvenir de mes bienfaits, et, touché de ce que je fais pour vous, appliquez-vous à gouverner votre peuple avec soin et avec justice : c'est ce que je vous recommande fortement.

Il faut avouer que sa majesté avait grande opinion de sa personne et de ses présents, qui, dans le vrai, étaient très mesquins et peu dignes d'un prince aussi puissant ; mais à la Chine on estime les dons,

non d'après leur valeur intrinsèque, mais d'après la qualité de celui qui les fait : or, l'empereur s'estimant la première personne du monde, ses présents, par conséquent, devaient être inappréciables.

@

RETOUR DE PEKING

@

p2.001 Temps clair et doux, avec des vents d'est. M. Raux vint le matin nous prévenir que les mandarins voulaient que les missionnaires se chargeassent de raccommoder la pendule qui était brisée, mais que l'ayant refusé, vu qu'ils n'avaient personne en état de le faire, on devait l'envoyer à Quanton pour la réparer.

Vers les trois heures, une partie de notre monde étant déjà en route, ainsi que tout le bagage, M. Raux revint à la maison, où se trouvaient pour lors les mandarins de Peking avec ceux de Quanton : ces derniers voulaient absolument nous faire monter en charrettes, et se refusaient à nous donner des chevaux, prétendant que cela ne se pouvait pas, parce que telle était la volonté de l'empereur ; d'après leur obstination, nous demandâmes des petites voitures pour nous rendre jusqu'à la porte de Peking ; et M. Raux leur ayant observé qu'ils ne devaient pas s'arrêter à de pareilles bagatelles, ils ordonnèrent à leurs valets d'en aller chercher ; mais ceux-ci amenèrent des p2.002 chevaux au lieu de voitures : on peut juger, d'après cela, combien ces gens-là sont menteurs.

L'ambassadeur et M. Vanbraam partirent à quatre heures dans des petites voitures ; pour nous, après avoir pris congé de M. Raux, et nous être séparés pour toujours, nous fîmes seller nos chevaux, non sans peine, car lorsqu'ils nous apercevaient, ils avaient une peur effroyable.

Pendant ce temps, les Chinois dévalisaient la maison ; on aurait dit qu'elle était au pillage, et dans un instant il ne resta pas la moindre chose.

Lorsque je voulus monter à cheval, cela me fut impossible, l'animal était trop effrayé ; un domestique chinois ayant voulu s'en approcher, il fut jeté par terre : j'entrai alors dans la voiture de notre second mandarin, et nous commençâmes notre route : elle fut la même que la première fois, jusqu'à la porte extérieure du palais. Les murs de

l'enceinte sont peints en rouge, et médiocrement élevés ; nous les suivîmes pendant quelque temps, et après avoir passé par des petites et mauvaises rues de traverse, nous rentrâmes dans la grande rue qui conduit à la porte de la ville tartare.

Entrés dans la ville chinoise, le cocher prit sur la droite et nous fit traverser dans la campagne, entre des maisons éparses, et au milieu de fondrières : le terrain étant sec et sablonneux, la poussière était très forte ; mais le mandarin tartare, p2.003 qui se tenait assis devant moi, n'en paraissait nullement incommodé : il prit une bouteille d'eau-de-vie qu'il avait mise par précaution dans la voiture, en avala une bonne gorgée après m'en avoir offert, et la donna ensuite au cocher, qui fit de même et la porta à deux personnes de l'ambassade qui nous suivaient à cheval. Nous cheminâmes assez longtemps dans ce détestable chemin : enfin ayant passé devant une pagode, nous nous trouvâmes dans la grande rue auprès de la porte occidentale de Peking, la même par laquelle nous étions entrés la première fois. Ici je montai à cheval, et, accompagné d'un guide, je rejoignis bientôt l'ambassadeur et M. Vanbraam, qui étaient en palanquin.

Nous ne vîmes rien d'extraordinaire dans Peking ; nous rencontrâmes plusieurs femmes, les unes à pied et les autres en charrettes ; plusieurs de ces femmes étaient habillées d'étoffes blanches.

En sortant de la ville tartare, on voit auprès de la porte, et près des murailles, la maison des missionnaires portugais, distinguée par une croix élevée sur le frontispice de leur église.

La poussière était moins considérable dans les rues de Peking, que lorsque nous y passâmes la première fois ; il est vrai qu'il s'y trouvait infiniment moins de monde qu'alors.

Le chemin, à la sortie de Peking, est pavé ; on rencontre d'espace en espace, des auberges et p2.004 de petits villages ; la campagne est unie avec des arbres répandus çà et là. Bientôt nous atteignîmes l'arc de triomphe qui est à quinze ly de Peking ; il regarde l'ouest : nous traversâmes ensuite, à la nuit, la ville de Fey-ching-hien, et à huit

heures nous descendîmes au bourg de Tchang-tsin-tien, dans une auberge qualifiée du titre de kong-kouan, où nous trouvâmes un souper aussi détestable que la maison ; mais, grâces aux soins de nos domestiques, qui avaient eu la précaution de faire charger nos lits sur leurs charrettes, nous n'eûmes pas le désagrément de dormir sur des planches.

16. En quittant le bourg, le chemin est uni et garni d'arbres ; nous vîmes un homme mort étendu par terre, auprès d'un village ; il paraissait être depuis quelque temps dans cet endroit. Descendus dans notre kong-kouan, à Leang-hiang-hien, nous y restâmes jusqu'à ce que nous eussions obtenu de bons chevaux pour continuer la route.

En quittant la ville, le chemin continue d'être uni et bordé d'arbres ; mais il était tellement rempli de poussière, que les gens de pied, pour l'éviter, traversèrent dans la campagne, tandis que les voitures suivirent une longue chaussée pavée, qui n'est remarquable que par un petit pavillon construit à son extrémité, et dans lequel on aperçoit un petit monument en pierre noire.

p2.005 On trouve peu après, à l'entrée d'un bourg, un pont assez long, large d'environ quinze à vingt pieds : la rivière était gelée.

Vers les quatre heures et demie le temps se couvrit extrêmement dans la partie du nord, et tout annonçait un orage ; mais au lieu de pluie nous fûmes couverts en un instant d'une quantité prodigieuse de poussière chassée par un vent violent et très froid ; le soleil en fut obscurci, et nous restâmes quelque temps sans pouvoir rien distinguer. Les Chinois qui voyagent dans cette province, portent, pour se préserver les yeux, des verres de lunettes entourés de cuir, et qui s'attachent par derrière la tête ; n'ayant pas eu cette précaution, la poussière nous incommoda beaucoup, et nous empêcha de considérer à notre aise un pont très long et très bien fait sur lequel nous étions.

Ce pont a six cents pieds de long ; il est pavé de grandes pierres, et garni d'un parapet de marbre blanc bien travaillé, et orné, dans divers endroits, de figures d'éléphants également de marbre et bien

exécutées. Sur une île qui se trouve au milieu de la rivière, il y a une chaussée qui divise le pont en deux, et sur laquelle on a construit un pavillon : on en voit un pareil à la sortie, et à peu de distance un édifice considérable, soutenu par de gros piliers de bois peint en rouge, dont l'entrée est décorée par deux tigres de bronze. Près de là on p2.006 trouve un arc de triomphe, des pavillons à moitié ruinés, et des tortues de pierre portant des monuments sur le dos.

Il n'y avait pas de pont autrefois dans cet endroit ; il n'a été construit qu'après la mort d'un nommé Ouang-yn : cet homme était si fort, que pour faire avancer son bateau, il se servait d'une grosse barre de fer que l'on montre encore dressée contre les paroi du pont. Nous n'entrâmes point dans la ville de Tso-tcheou : nous restâmes dans le faubourg ; on nous donna une maison assez bonne et d'une grandeur moyenne ; mais dont une partie était occupée par une femme qui voyageait, et que nous ne pûmes voir, par le soin qu'elle prit de faire fermer toutes les portes. Je trouvai dans cette auberge, sur les murs de la chambre où nous couchâmes, une inscription en arabe que je copiai : plusieurs personnes à qui je l'ai montrée, n'ont pu m'en donner l'explication ; elles croient qu'elle ne contient que des noms de particuliers.

البيك بوقوونحب بلم اون ايكنعى آبن تبيك اون بـــــث
روشنب كبوسك باحوحوغي بتب كليب بواو تكاتاحـــب بيك
ليك توستكاش ببك صت مم اب نم وعًا .....

17. Partis par un temps clair et avec un vent de nord, nous traversâmes la ville, qui n'offrit à nos yeux que de chétives maisons, et nous nous arrêtâmes dans le faubourg de la ville de p2.007 Sin-tching-hien. La campagne est unie, et les chemins étaient pleins de poussière. On rencontre de temps en temps des petits ponts et des pagodes, dont le plus grand nombre est dans un état misérable. La ville de Sin-tching-hien n'a rien qui mérite attention, et la seule chose remarquable était la

pagode ou nous logeâmes, et dans laquelle nous nous étions arrêtés en venant. L'idole s'appelle Chin-nong ; elle est habillée comme les anciens rois, et est entourée des deux côtés de guerriers et de génies qui font des offrandes ; on voit par derrière une grotte factice remplie de diables et de divers autres personnages. Nous couchâmes dans cette ville, dont le nom, qui veut dire *ville aux murailles neuves*, ne répond pas à ce qu'elle est en effet, puisque les murailles qui l'entourent sont en partie tombées.

18. Nous passâmes dans notre route à travers plusieurs villages, dont les maisons presque plates et bâties en terre, présentaient le plus triste aspect. Le terrain, dans la campagne, ressemble à de la cendre ; la poussière qui s'en élève forme souvent en l'air des espèces de trombes, que le vent promène suivant sa direction. Les chemins sont bordés d'arbres, et de distance en distance on rencontre des corps de garde, mais la plupart tombent en ruine.

Arrivés à la ville de Hiong-hien, nous ne vîmes, p2.008 en la traversant, qu'une pagode, deux arcs de triomphe, quelques pauvres maisons, des jardins et des terrains abandonnés. Le second faubourg, dans lequel nous restâmes, est beaucoup mieux bâti.

19. Peu de temps après avoir quitté cet endroit, nous nous trouvâmes au milieu d'un terrain marécageux, sur lequel les Chinois ont construit une chaussée d'environ cinq cents toises de longueur, et dont les différentes parties communiquent entre elles par de petits ponts. Quoique ce chemin eût été raccommodé nouvellement avec de la terre et des planches, il y restait encore un grand nombre de trous ; ce qui le rendait fort dangereux pour les chevaux. Il y a au milieu de cette chaussée un très petit village avec un arc de triomphe.

Après avoir dîné à Jin-kieou-hien, nous continuâmes notre route par un beau chemin planté d'arbres et dans une campagne unie, variée de temps en temps par des tombeaux.

La poussière était moins forte que précédemment ; mais, en général, l'aspect du pays est misérable. Les villages sont pauvres et en mauvais état ; les pagodes sont ruinées, et les dieux exposés aux injures de l'air. On voit presque toujours à l'entrée de ces temples des figures d'hommes et de chevaux ; elles sont en terre et peintes, de p2.009 diverses couleurs ; à peu de distance on trouve des cloches qui reposent à terre, et qui paraissent abandonnées.

20. Nous arrivâmes de bonne heure à Hao-kien-fou. En entrant dans la ville, et sur l'esplanade qui est entre les deux portes, nous trouvâmes sur un massif de pierre cinq petits canons de fer d'environ trois pieds de long. Ces canons étaient simplement posés sur le massif, et il n'y avait rien pour les fixer lorsqu'on les tire. Les murailles et une pagode qu'on laisse sur la gauche après avoir dépassé la porte, sont à moitié détruites.

En nous rendant chez le mandarin, nous vîmes de grands espaces entièrement vides, des maisons de peu d'apparence ; et, excepté une seule rue garnie de boutiques fort propres et bien disposées, nous n'aperçûmes rien de remarquable.

Arrivés chez le mandarin, on nous donna un guide pour nous conduire dans la maison où nous devions dîner avant d'aller à la comédie. Personne ne s'étant présenté pour accompagner l'ambassadeur, lorsqu'on vint le prévenir que le spectacle allait commencer, il partit avec M. Vanbraam en palanquin : nous montâmes ensuite à cheval, mais comme celui que j'avais était boiteux, je restai le dernier, et le peuple me jeta des pierres en criant beaucoup après moi.

L'ambassadeur et M. Vanbraam firent le salut p2.010 devant le nom de l'empereur, et assistèrent à la comédie ; les mandarins leur firent servir des rafraîchissements, et leur donnèrent des présents consistant en soieries.

Nous n'assistâmes point à la cérémonie, car à notre arrivée les Chinois nous ayant placés à l'écart, avec des domestiques, nous partîmes et nous parvînmes bientôt à la porte de la ville en suivant une

rue remplie de poussière et garnie de chétives maisons. Le chemin en dehors est beau et bordé d'arbres. Nous passâmes plusieurs villages et un pont bâti sur une petite rivière qui était pour lors gelée : les corps de garde et les pagodes sont toujours dans un état pitoyable ; enfin, dans toute notre route nous ne vîmes rien de remarquable avant d'être auprès des murailles de Yen-hien. Je traversai cette ville à pied, car mon cheval n'ayant plus la force de marcher, j'avais été forcé de l'abandonner avant d'y arriver : ces animaux étant mal nourris, ne peuvent supporter une longue course.

Le kong-kouan dans lequel on nous conduisit au sortir de la ville, était misérable ; mais ayant aperçu en passant dans Yen-hien une maison garnie de banderoles, nous nous y fîmes conduire. Quelle fut notre surprise d'y trouver les gens de notre premier mandarin, disposant tout pour recevoir leur maître ! nous les chassâmes et nous nous installâmes dans ce nouveau kong-kouan, p2.011 beaucoup meilleur que celui qu'on nous avait destiné ; ce qui fait voir que les Chinois ne s'oublient pas, et commencent toujours par eux lorsqu'on les laisse faire.

21. Nous arrivâmes à onze heures à Fou-tchan-y : les portes qui sont à l'entrée et à la sortie de ce bourg, sont presque détruites, et en aussi mauvais état que les maisons. Enfin, il n'y a rien de remarquable en ce lieu, qu'un pont fort ancien, de quatre arches avec trois plus petites entre les piles : ce pont est pavé de pierres, et bordé de parapets ; mais tout l'ouvrage est sur le point de s'écrouler.

La campagne est toujours unie ; les maisons des villages, toutes assez misérables, sont basses, arrondies, ou presque plates ; les pagodes ne valent pas mieux que les demeures des particuliers, et sont en grande partie très délabrées. Descendus dans notre kong-kouan, en dehors de Fou-tching-hien, nous allâmes voir les murailles de cette ville, qui sont à peu près tombées. En général, les environs offrent un coup d'œil triste, et l'on ne voit que des ruines.

M. Vanbraam parvint à se procurer un semoir chinois ; cette machine est composée d'une espèce de trémie, au fond de laquelle il y a deux petits canaux qui conduisent le grain à chacun des deux pieds, dont l'extrémité est armée d'un petit socle. p2.012 Le grain s'échappe à mesure que la machine ouvre la terre. Deux Chinois conduisent ce semoir, qui ne peut convenir que dans une terre très légère.

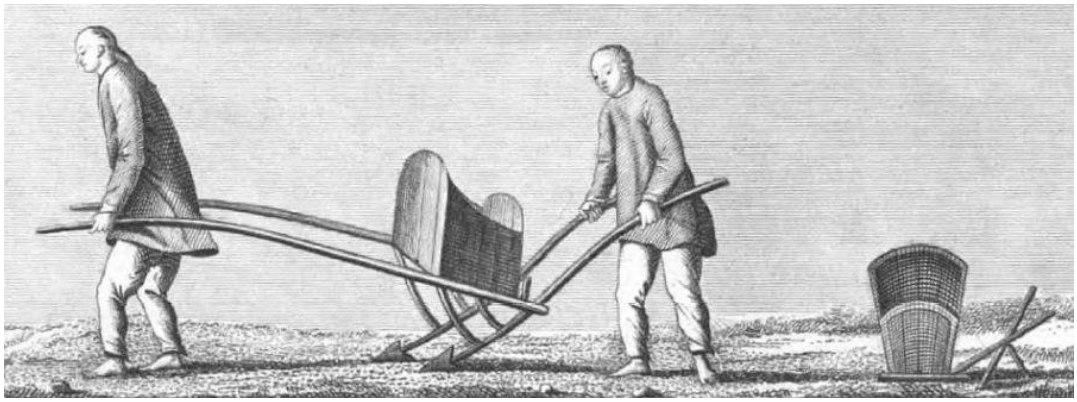


Fig. 43. Semoir.

Les corps de garde de cette province sont assez rapprochés ; ils consistent dans une maison, une écurie et une espèce de tour carrée sur laquelle il y a un petit pavillon. Deux ou trois soldats habitent ces corps de garde, qui sont presque tous délabrés, ce qui doit surprendre quand on pense qu'ils sont peu éloignés de la capitale.

22. Après avoir traversé quelques pauvres villages, et suivi un chemin un peu plus poudreux qu'à l'ordinaire, nous arrivâmes à la ville de Kin-tcheou, où nous ne vîmes de curieux que trois arcs de triomphe, une pagode à trois étages, et une tour fort ancienne, qui en a onze avec un comble entouré de cercles de fer.

La campagne après la ville continue d'être plate, avec des villages de distance en distance. La terre est argileuse et grise ; la poussière fut moins considérable que le matin : les chemins bordés d'arbres offraient un beau coup d'œil. Comme ils font quelquefois des coudes assez considérables, nous nous imaginâmes de suivre un sentier à travers la campagne ; et Dieu sait où il nous aurait conduits, si un petit Chinois n'eût couru après nous à toute bride : nous rîmes beaucoup en le

voyant venir ; ses p2.013 bras et ses jambes allaient comme les ailes d'un moulin ; il arriva tout essoufflé, et nous reprîmes avec lui la vraie route. Après quelque temps nous vîmes le Yun-ho, ou canal impérial, sur lequel il y avait beaucoup de bateaux. Enfin, après avoir suivi un chemin creux, nous entrâmes dans le faubourg de la ville de Te-tcheou, première place de la province du Chan-tong. Les boutiques étaient pour la plupart garnies de chapeaux, et ne présentaient rien d'extraordinaire.

L'ambassadeur fut reçu ici en cérémonie. Les soldats se tinrent rangés en ligne à l'entrée de la ville ; ils battirent sur un lo ou bassin de cuivre, tirèrent des boîtes lors de son passage, et le gouverneur de la ville vint le visiter dès le moment qu'il sut son arrivée.

23. L'ambassadeur alla seul avec M. Vanbraam chez le mandarin ; car nous étant trompés de chemin, nous n'arrivâmes que quelque temps après. La première cour est spacieuse, et fermée par trois portes ; la seconde est plus petite, et entourée de bâtiments. C'était dans cette dernière qu'on avait dressé la salle de la comédie ; elle était fort bien disposée et ornée de rubans de couleur plissés de différentes manières.

L'ambassadeur et M. Vanbraam se trouvaient en face dans une grande salle ouverte, assis sur des coussins, ayant vis-à-vis d'eux les mandarins p2.014 du lieu et les nôtres. Étant allés les rejoindre, le lingua chinois vint nous dire de nous retirer, donnant pour raison que le spectacle se donnait seulement pour l'ambassadeur, d'après les ordres de l'empereur : voyant que M. Vanbraam entendait très bien ce que le Chinois nous disait, et qu'il gardait un profond silence, nous pensâmes, mon compagnon et moi, qu'il était plus prudent de sortir, ce que nous fîmes après avoir considéré un instant la disposition de la salle et de la comédie.

La ville est assez peuplée ; les rues sont garnies de boutiques, mais de peu de valeur : nous étions à peine en dehors des portes, que nous vîmes venir l'ambassadeur, précédé par des Chinois frappant sur des bassins de cuivre, et par deux mandarins avec des soldats. Le faubourg

est long ; nous trouvâmes en dehors deux rangées de soldats, dont un tira des boîtes lorsque M. Titzing vint à passer : un mandarin du Chan-tong l'escorta tout le temps qu'il fut dans cette province. En quittant Te-tcheou, on trouvé une tour de neuf étages. Dans cet endroit nous prîmes une autre route dans la direction de l'est, et nous la suivîmes pendant dix à douze jours.

La campagne dans ces cantons est meilleure ; elle est bien cultivée, et plus remplie d'arbres fruitiers : les maisons sont entourées d'arbres, les p2.015 chemins en sont aussi bordés, et il y a moins de poussière que dans la route précédente. Nous vîmes plusieurs tombeaux, dont un était orné de figures d'éléphants. Ensuite, après avoir dépassé une tour de sept étages, nous entrâmes dans la ville de Ping-yuen-hien. La maison que nous occupâmes appartenait à un mandarin. Deux arcs de triomphe en décorent l'entrée, et des arbres remplissent la cour. Les appartements sont grands et fort propres : nous y trouvâmes une glace dressée à la manière chinoise, c'est-à-dire isolée, et une table de pierre ou poudding jaunâtre. Il y avait dans un des corps de logis bâtis sur le derrière de la maison une grande salle dans laquelle étaient déposés les morts de la famille, dans des cercueils longs et bien peints, ayant à l'endroit de la tête une petite boîte blanche. Nous demandâmes à examiner de près ces cercueils ; mais nous ne pûmes que les entrevoir à travers les fentes des fenêtres, car les gardiens ne voulurent jamais nous permettre d'entrer.

Notre demeure étant au pied des murailles, nous y montâmes par une longue rampe, au haut de laquelle on voit un petit pavillon. Elles sont en terre battue, et revêtues en briques, dont la majeure partie du côté de la ville, est tombée. La largeur des murs peut être de douze pieds par le haut. Il est possible d'en faire le tour à cheval, p2.016 malgré les pavillons qui sont construits sur chacune des portes. De dessus les murailles on domine toute la ville : elle est d'une moyenne grandeur, et des jardins et des terres labourées en occupent une partie. Excepté une pagode, quelques édifices à deux étages, et un petit nombre de bonnes maisons, les bâtiments en général sont de peu d'apparence.

Lorsque l'ambassadeur entra dans la ville, on tira trois coups, et deux soldats à cheval l'accompagnèrent jusqu'à la maison où le mandarin du lieu, et plusieurs officiers vinrent le visiter. L'un d'eux voyant l'embonpoint de M. Vanbraam, se récria beaucoup, en disant qu'il devait être riche et spirituel. Telle est, ainsi que je l'ai déjà dit, la manière de penser des Chinois : on doit présumer, d'après cela, quelle opinion ils avaient de quelques-uns de nous.

Jusqu'à présent nous avions vu un grand nombre de corbeaux dans la province de Petchely ; ces oiseaux disparurent en partie, et le peu qui en resta avait un collier blanc.

24. Les chemins sont bordés d'arbres ; la campagne est unie, et le terrain paraît bon. On aperçoit dans les champs un grand nombre d'arbres fruitiers ; mais on en voit également plusieurs qui ne sont bons à rien, et qui entourent les tombeaux. Les villages sont toujours chétifs et misérables ; on p2.017 trouve aux environs des cylindres de pierres cannelées, que les Chinois roulent sur les pailles pour en faire sortir le grain.

Arrivés au village de Tsy-ho-hien-ngan-chan, on nous servit des poires très grosses, fort bonnes, et semblables aux beurrés ; j'en mesurai une, elle avait cinq pouces trois lignes de hauteur, sur quatre pouces six lignes de diamètre, et treize pouces et demi de circonférence.

On rencontre un petit nombre de Chinois dans les chemins, et fort peu dans les champs : depuis Peking, la population nous parut généralement médiocre dans les villages ; et si les grandes villes nous semblèrent plus peuplées, il ne faut pas s'en étonner puisqu'elles sont le rendez-vous des gens de la campagne qui y viennent en grand nombre pour vendre ou acheter des denrées.

25. La campagne offrait le même coup d'œil que la veille, mais la poussière était plus considérable. Les maisons sont mauvaises ; les

toits n'en sont pas aussi plats que dans la province de Petchely, et ils sont ordinairement faits de paille ou de tuile.

Dans ces cantons, les corps de garde contiennent cinq soldats : à l'approche des mandarins ils sortent de la maison et se placent sur une ligne : ils sont grands, vigoureux et portent pour armes des flèches, des arcs et quelquefois des fusils. Les p2.018 femmes, que nous rencontrâmes en petit nombre, sont au contraire d'une taille médiocre.

Nous ne vîmes rien de remarquable à Tsy-ho-hien ; mais seulement, en entrant, plusieurs tombeaux entourés d'arbres, ensuite une grande pagode, et à peu de distance, une tombe ornée d'une petite tour. On passe, après cette ville, une faible rivière, sur un pont de pierre de neuf arches, long d'environ cent cinquante pieds, et dont les pierres qui ferment le parapet, représentent des figures d'animaux. Le pont est pavé, mais en mauvais état.

Nous en étions à une demi-lieue lorsque nous fûmes tout à coup très incommodés par une poussière considérable qui provenait du terrain sec et sablonneux à travers lequel le chemin était creusé. Près de ce passage désagréable s'élève une montagne sur laquelle les Chinois ont construit un fort. Un peu plus bas, sur la gauche, on voit avec plaisir une pagode bâtie sur une colline ombragée d'arbres touffus, et qui font un contraste frappant avec les terrains arides et desséchés d'alentour. La route continue ainsi à travers plusieurs petits villages après lesquels nous nous trouvâmes dans un bas-fond arrosé par un ruisseau qu'on passe sur un pont plat, dont toutes les pierres sont liées par des crampons de fer. Notre journée se termina au bourg de Tchang-cha : comme il était de bonne heure, je fus me promener, ce qui me p2.019 procura l'occasion de voir ferrer des ânes, des mulets et des chevaux. Les Chinois attachent fortement le cheval à un piquet, ensuite ils lui relèvent le pied avec une corde. Le fer est mince, étroit et grossièrement fait, avec des entailles pour la tête des clous. Les ânes paraissent se laisser ferrer plus facilement, car on ne les attache point.

Je trouvai dans le bourg une vieille pagode qui sert de grenier à foin ; elle renferme une cloche antique, supportée par quatre piliers de pierre surmontés d'un toit de la même matière ; la cloche a près de six pieds de haut, sur trois de diamètre. A peu de distance il y a un réchaud de fer pour brûler les offrandes.

Les habitants de ce bourg sont rieurs : ils s'arrêtaient pour se moquer de nous. Nous vîmes du charbon fait avec de petites racines d'arbustes ; il brûle bien : lorsqu'il est rougi au feu, il n'a pas d'odeur et devient sonore.

26. Le chemin continue entre les montagnes, et devient fort difficile. Nous traversâmes trois bourgs, quelques villages très peu considérables, et plusieurs petits ponts, dont un avait une arche gothique. Cette route étant la seule qui existe dans ces cantons, est très fréquentée : nous y rencontrâmes beaucoup de coulis ; mais elle était très mauvaise pour les charrettes, et les nôtres ne purent y passer qu'avec de grandes difficultés, à p2.020 cause des cailloux ronds qui couvrent une bonne partie du terrain. Les pierres des montagnes sont inclinées et divisées par grosses lames ; elles ressemblent à du grès.

Après avoir traversé quelques petits villages, et le bourg de Tchang-chang, dont les hommes et les femmes avaient des goitres, nous sortîmes enfin d'entre les montagnes, et nous pûmes jouir de la vue de la campagne, qui est très belle, et diversifiée, de distance en distance, par des maisons et des bouquets d'arbres.

Un peu avant la ville de Tay-ngan-hien, que l'on ne découvre que de fort près, nous trouvâmes deux lignes de soldats postés sur le bord du chemin du faubourg, qui est considérable et garni de boutiques contenant des grains et autres objets nécessaires aux paysans.

La ville n'étant pas éloignée de notre kong-kouan, j'allai la visiter. On trouve dans la rue principale un arc de triomphe, et à l'extrémité une grande et belle pagode, dont un bonze m'ouvrit la porte. Les bâtiments étaient bien entretenus, et, comme ils ont été construits par ordre de l'empereur, les toits sont en tuiles jaunes et les murailles

peintes en rouge et en jaune. Au milieu de la grande cour il y a un Poussa, plus loin une cloche suspendue, et un fourneau de fonte de six pieds de hauteur. Une des pièces de la pagode p2.021 renferme une déesse dont on ne voit que la tête, le reste du corps étant caché par des toiles ; deux génies sont sur les côtés, et, plus en avant, un gros tambour et un grand miroir de métal, dont le poli était totalement terni.

La nuit commençant à s'approcher, je fus forcé de retourner à la maison, toujours accompagné par les mêmes Chinois, mais en petit nombre. La ville me parut faiblement peuplée.

27. En quittant notre kong-kouan, nous trouvâmes à la sortie du faubourg des soldats rangés en lignes, et qui avaient pour armes des sabres et des fusils. La campagne est unie, belle et très bien cultivée avec des habitations de distance en distance. Les chemins sont beaux, bordés d'arbres, et suivent les inégalités du terrain, qui tantôt est faiblement élevé, et tantôt forme des pentes très adoucies : en général, la route monte et descend, tourne soit à droite soit à gauche, sans qu'on ait fait le moindre travail pour la redresser ou la rendre plus unie. Arrivés au bourg de Tchouy-kia-tchang, nous le quittâmes bientôt ; mais à sa sortie, la campagne ne nous parut pas aussi belle que le matin.

Les corps de garde de cette province sont en bon état ; les soldats, au nombre de six dans chacun, sont grands et vigoureux : nous rencontrâmes encore des Chinois avec des goitres. Le terrain est p2.022 sec et sablonneux, les pierres se détachent par feuillets. Nous couchâmes à Yo-kia-tchang.

28. Nous eûmes le matin des montagnes sur la gauche, mais elles disparurent ensuite et nous laissèrent voir une belle campagne très bien cultivée ; le terrain est cependant peu arrosé, car on ne trouve de ruisseaux que dans les fonds.

Nous vîmes encore dans plusieurs villages des habitants avec des goitres, mais en plus petit nombre. Avant comme après la ville de Sin-

tay-hien, la campagne est belle, bien cultivée, et garnie d'habitations entourées d'arbres ; des petits villages en outre sont bâtis sur la route, et nous en traversâmes plusieurs avant d'être à Mong-yn-hien, petite ville entourée de murs hauts d'environ douze à quinze pieds et dont on n'aperçoit aucune maison, excepté un fort construit au centre de la place. Le faubourg est long et considérable, parce que, suivant l'usage des Chinois, les maisons ne sont bâties que sur les bords du chemin ; nous n'en vîmes aucune de remarquable, excepté celle qui était préparée pour un de nos mandarins : nous crûmes d'abord qu'elle nous était destinée, mais nos conducteurs nous firent aller jusqu'à Mong-yn-hien-kia-hing, village assez médiocre, et qui n'a de remarquable qu'une pagode qui est à l'entrée. Nous logeâmes chez un maître d'école et un marchand d'arbres que les mandarins p2.023 avaient fait retirer pour nous établir à leur place.

1er Mars. Je fus sur le point de perdre mon journal ; heureusement pour moi que je l'avais retiré de dessus ma selle, à laquelle j'étais dans l'habitude de l'attacher ; car, au moment du départ, lorsque je voulus la prendre, elle ne se trouva plus. Les mandarins l'ayant fait chercher inutilement, m'en donnèrent une autre, et nous partîmes.

La route continue sur des hauteurs et dans des bas-fonds. Le terrain est sec et les pierres sont argileuses. Nous traversâmes plusieurs petits villages et un pont sans eau, avant d'arriver au bourg de To-tsang-y, où nous restâmes peu de temps. La route et la campagne sont toujours les mêmes, et nous ne vîmes rien qui méritât notre attention. Arrivés au village de Tsin-to-tsy, on nous servit du lait.

Les soldats des corps de garde de ce pays sont autrement habillés que ceux des autres provinces ; ils ont des casaques garnies de clous, et portent sur la tête un casque en fer, surmonté d'un fer de lance avec une houppe rouge. Ces soldats étaient quelquefois au nombre de dix ; ils paraissaient forts et vigoureux.

Nous vîmes le matin des vaches, des bœufs, des moutons et des cochons ; mais nous rencontrâmes peu de monde. La population est

faible. Les p2.024 paysans sont robustes, mais laids ; les femmes ne sont pas mieux.

2. Avant d'être au village de Poen-tsing-tcha, nous aperçûmes plusieurs habitations. Le terrain resserré d'abord entre deux montagnes qui s'aplanissent peu à peu, devient ensuite presque entièrement uni : il est bien cultivé, et l'on y voit des endroits remplis d'arbres fruitiers ; aussi la terre est-elle noire et meilleure dans ces cantons. La route fut la même que le jour précédent : on trouve beaucoup de pierres dans les fonds ; mais nous n'en vîmes plus à l'approche d'une rivière que nous traversâmes à gué, et qui paraît devoir couvrir un grand espace de terrain lorsque ses eaux débordent. Des soldats rangés en ligne nous attendaient sur le rivage ; mais leur présence n'empêcha pas le peuple de nous dire des injures. Débarrassés de ces insolents, nous passâmes sur un pont de quatre arches, dont les garde-fous, en marbre, sont ornés de figures de tigres ; et laissant sur la droite un tombeau décoré de colonnes et de figures d'animaux, nous atteignîmes les portes de Y-tcheou : ces portes sont doubles, placées en face l'une de l'autre, et paraissent en bon état ainsi que les remparts.

Le kong-kouan où nous logeâmes sert de maison pour les examens des étudiants ; il est vaste et composé de plusieurs salles et de pavillons : on p2.025 trouve à l'entrée deux grandes pièces remplies de mauvais bancs et de méchantes tables pour les écoliers, et plus loin un gros tambour.

En nous promenant dans la ville, nous vîmes des boutiques de peu de valeur, des jardins, des terrains abandonnés, et des maisons de peu d'apparence, dont quelques-unes avaient seulement une entrée en brique. Vers l'extrémité de la ville, nous entrâmes dans une pagode considérable et qui a dû être très belle lorsqu'on en prenait soin : abandonnée maintenant, elle n'offre de curieux que plusieurs figures de tortues en pierre, élevées du temps de Kang-hy. La population de Y-tcheou n'est pas grande : des enfants et un très petit nombre de Chinois nous suivirent dans notre promenade.

3. Nous vîmes pour la première fois, en quittant la ville, une porte triple, dont la première ouverture est, comme à l'ordinaire, en face de la rue ; mais la seconde, au lieu d'être placée à gauche, est sur la droite, et la troisième, qui est en face de la première, en est séparée par un mur et par des maisons (Fig. 45). La campagne, après la ville, est belle et bien cultivée, et l'on y voit beaucoup d'arbres fruitiers : les Chinois, en les plantant, ôtent toutes les racines et ne laissent que trois chicots.

Nous fûmes fort incommodés de la poussière, p2.026 provenant du terrain qui était sec, sablonneux, et peu arrosé ; nous vîmes cependant quelques petits ponts d'une ou même de trois arches, mais il n'y avait pas d'eau. Après avoir traversé à gué une rivière dont les bords sont garnis de digues qui s'étendent fort loin, nous entrâmes dans Ly-kia-tsy. La campagne après ce bourg est belle et bien cultivée, l'herbe commençait à pousser. Les maisons des habitants et des villages sont meilleures dans ces cantons ; mais les pagodes sont en très mauvais état. Les hommes sont laids, les femmes sont petites et peu agréables. Enfin, dans toute notre route nous ne vîmes rien de remarquable que quelques brouettes à voiles qui passèrent près de nous avant que nous eussions atteint le village de Che-ly-pou, où nous nous arrêtâmes.

4. La première chose qui frappa nos regards en partant, fut la ville de Yen-tchin-hien, ou plutôt sa porte et ses murailles ; car nous la prolongeâmes en dehors, et nous n'y entrâmes point. La campagne ensuite est belle et unie, avec des vergers considérables et des maisons. La terre est sablonneuse et extrêmement légère.

Après avoir dépassé quelques villages et un grand nombre de tombeaux, nos voitures traversèrent Hong-hoa-pou, dans lequel la foule était considérable ; mais en sortant du bourg, nous rencontrâmes les mêmes Chinois, s'en allant par p2.027 bandes dans la campagne, pour regagner leurs habitations.

Peu de temps après avoir quitté Hong-hoa-pou, on entre dans la province de Kiang-nan. La campagne est belle, et l'on voit des villages

et beaucoup de tombeaux dont la plupart sont entourés de pins. Les corps de garde changent dans cette province ; ils n'ont plus la tour carrée, mais une petite cabane de bois, posée sur quatre piquets fort élevés, et dans laquelle on parvient au moyen d'une échelle ; les soldats y sont au nombre de cinq. Notre journée se termina au village de Tong-ou-tchen, près duquel on aperçoit sur une montagne une pagode entourée d'un bois.

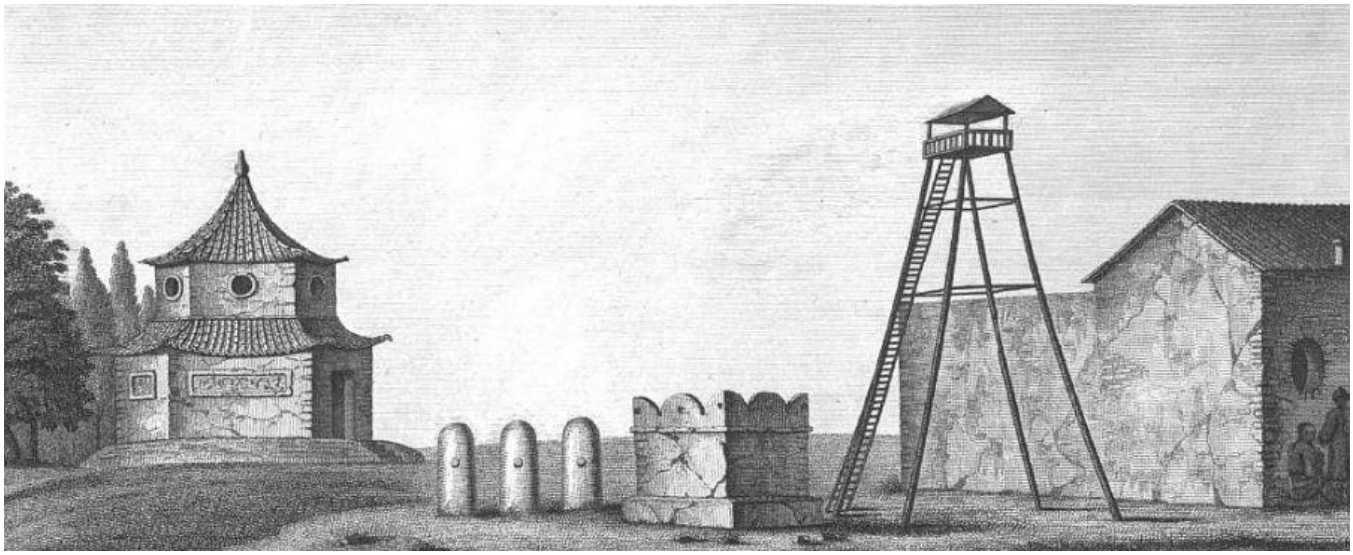


Fig. 19. Corps de garde.

5. La campagne est belle ; on y voit quelques collines, mais elle est généralement unie : des maisons entourées d'arbres sont répandues dans les terres ; le sol est léger, et le chemin parfois difficile. Nous laissâmes la ville Sou-tsien-hien sur la droite ; elle est bâtie près du canal impérial ; aussi les voiles blanches des bateaux qu'on distinguait en avant des maisons, formaient un joli coup d'œil. Peu après nous nous trouvâmes sur une chaussée pavée, terminée par un pont de pierre d'une longueur considérable et qui peut avoir une vingtaine de pieds de large : les arches ne sont pas voûtées, elles sont formées par de grandes pierres plates. Un pavillon est bâti à l'entrée de p2.028 ce pont, mais il est presque ruiné. A sa sortie le chemin continue sur une autre chaussée construite en terres rapportées, pour servir de digue aux eaux impétueuses du Hoang-ho. La hauteur perpendiculaire de cette chaussée peut être de douze à quinze pieds, sa largeur par en-haut est d'environ vingt-cinq à trente, et de quarante à quarante-cinq

par en-bas : elle va en talus de chaque côté. Nos voituriers ne suivirent pas toujours cette digue, mais ils la quittèrent quelquefois pour abréger le chemin, en passant à travers la campagne : au moment où nous en descendions pour nous rendre au village de Tchouen-ho-tsy, nous vîmes un piquet fort élevé, au haut duquel il y avait une cage renfermant la tête d'un assassin ; c'était la première exposition de ce genre que nous eussions encore vue : cela fait honneur aux Chinois et à leur police.

La campagne, dans le voisinage de la chaussée, est unie ; le sol est léger et le chemin fatigant. Après avoir traversé quelques petits villages, et dépassé une pagode, nous nous arrêtâmes au bourg de Yen-hoa-tsy.

Nous rencontrâmes dans l'après-midi des Chinois, portant sur des brouettes deux pièces de bois, longue chacune de trois pieds, sur quatre à cinq pouces de diamètre. Ces morceaux de bois étaient creux, fendus dans leur longueur, et fermés p2.029 avec des crampons de fer ; ils contenaient l'argent provenant des tributs et de l'impôt sur le sel, et néanmoins personne ne paraissait chargé du soin de veiller sur les conducteurs de ces brouettes. Nous en vîmes d'autres, d'une assez grande dimension, destinées à conduire les voyageurs avec leurs bagages ; une grande natte de bambou couvrait toute la machine, et les mettait à l'abri du soleil et de la pluie. Ces brouettes étant très grandes, avaient, outre le conducteur ordinaire, un second Chinois et un âne qui les tiraient par devant.

J'avais cru jusqu'à cet instant que les Chinois respectaient l'emplacement destiné aux sépultures ; mais alors je vis de la terre labourée auprès des tombeaux ; d'où il faut conclure que le terrain est précieux dans cette partie du Kiang-nan.

6. Nous étions le matin sur la chaussée ; elle suit le Yun-ho, ou canal impérial ; la digue est pleine et sans ouverture ; on rencontre dessus des maisons qui en occupent souvent plus de la moitié. En la quittant pour prendre à travers la campagne, nous aperçûmes un grand

nombre de tombeaux, dont plusieurs étaient entourés d'eau, ce qui doit, d'après l'opinion chinoise, nuire à la conservation des corps ; mais il paraît que, dans ce canton, on n'est pas aussi scrupuleux qu'ailleurs ; ce qui provient sans doute, comme nous l'avons p2.030 déjà dit, de la rareté du terrain propre à la culture ; car des femmes enlevaient même l'herbe qui couvrait les sépultures.

La campagne est bien cultivée ; des maisons avec des arbres sont répandus ça et là. Nous trouvâmes quelques villages, et nous vîmes plusieurs corps de garde à moitié ruinés, avant d'arriver à Tsiuen-hing-tsy. Ce bourg est considérable ; la maison que nous occupâmes était bien entretenue, et la salle principale avait quelques carreaux de vitres aux fenêtres.

La campagne, après le bourg, offre le même coup d'œil ; mais le terrain est sec et sablonneux ; aussi vîmes-nous plusieurs ponts bâtis sur la terre, et sans qu'il y eût la moindre apparence d'eau : la plupart étaient petits, excepté un seul composé de sept arches. Ces ponts sont si peu solides, que les charretiers préférèrent de passer à côté : les eaux de pluie paraissent les pénétrer de toutes parts.

On traverse de temps en temps des petits villages avant que d'être à Lou-long-y, où nous devions nous arrêter ; mais nos mandarins nous firent continuer, afin de terminer dans la journée la route par terre. A peine étions-nous en chemin, que le temps devint très sombre, et que les objets ne se distinguèrent plus qu'à la faveur des éclairs ; aussi nos voituriers furent-ils obligés de prendre p2.031 des guides : enfin nous entrâmes, à sept heures du soir, dans le bourg d'Yang-kia-yn.

Un des charretiers des mandarins écrasa un enfant dans l'après-midi : on l'arrêta sur-le-champ, quoique cet événement ne fût pas arrivé par sa faute ; car les enfants sont très curieux ; ils s'attroupaient pour nous voir, et ne se dérangeaient pas, quelque soin qu'on prît de les avertir.

7. Il plut, tonna, grêla et neigea tout à la fois ; le temps devint froid et se mit à la gelée, ce qui nous fit rester dans notre kong-kouan pendant qu'on s'occupait à décharger les charrettes.

8. Le Hoang-ho, du côté du nord, ou d'Yang-kia-yn, est bordé de jetées faites avec de la paille posée par lits, et mêlée avec de la terre. Ses rives sont argileuses et d'une terre jaune et grasse ; aussi n'est-il pas surprenant que ses eaux soient jaunes, et que ce fleuve ait reçu le nom de Hoang-ho (rivière jaune) : le Hoang-ho peut avoir de cinq à six cents toises de largeur à l'endroit où nous le traversâmes. Un grand bateau nous servit à passer de l'autre côté ; la rive méridionale est si basse, que nous fûmes obligés de nous faire porter par des Chinois, pour parvenir jusqu'aux palanquins qu'on avait préparés pour nous ; mais ils étaient si misérables, que nous préférâmes de monter à cheval. Le chemin suit une petite chaussée fort étroite, et ce ne fut pas sans peine que nous p2.032 arrivâmes à son extrémité, car le soleil faisant fondre la glace, le chemin devint si glissant, que nous craignîmes souvent de tomber dans les terrains inondés qui nous environnaient.

Après un bon quart d'heure d'une route aussi pénible, nous entrâmes dans le bourg de Tsin-kiang-pou, dépendant de la ville de Ouay-ngan-fou, où nous devions nous embarquer. Notre premier soin fut d'aller examiner les bateaux : ils sont grands et commodes ; une petite pièce, une grande salle et deux cabinets, composent l'appartement principal. La cuisine et le logement du patron sont à l'arrière ; un petit passage entretient la communication. Les chambres sont garnies de fenêtres, et il règne en dehors, de chaque côté du bateau, une saillie en bois, d'un bon pied de large, sur laquelle les matelots passent du devant à l'arrière sans entrer dans l'intérieur ; il y a en dessus un emplacement couvert qui sert à loger les mariniers et à placer des effets. Le grand mât est composé de deux pièces qui s'appuient sur le bateau, et se réunissent en pointe par le haut ; on l'abat et on le relève avec deux autres pièces de bois disposées de la même manière, mais moins élevées, et qui servent de leviers. Lorsque

le grand mât est couché en arrière sur le pont, c'est au petit qui alors reste debout, qu'on attache la corde pour tirer le bateau.

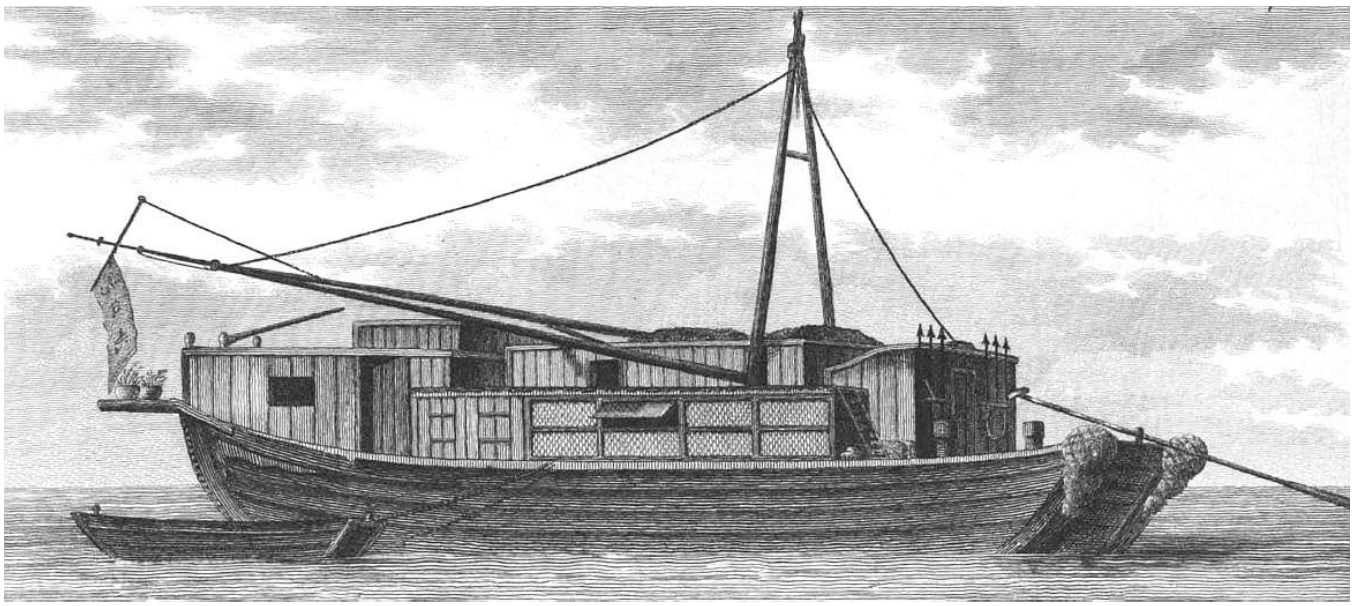


Fig. 46. Bateau.

p2.033 En attendant le départ, nous allâmes dans le bourg pour acheter des porcelaines et ce dont nous avions besoin pour notre voyage ; nous n'y vîmes rien de remarquable, excepté un assez grand nombre de curieux qui nous suivirent constamment pour nous regarder.

Nous quittâmes le quai à cinq heures, et nous suivîmes le canal impérial appelé Yun-ho ; il est sale, étroit, et coule entre deux chaussées d'environ douze pieds de hauteur.

Après avoir dépassé plusieurs maisons et un bourg, nous mouillâmes à la nuit à Ouay-ngan-fou.

L'ambassadeur et M. Vanbraam eurent chacun un bateau, MM. Bletterman et Vanbraam le jeune en occupèrent un, et MM. Pozy, Agie et moi, un autre ; la suite de l'ambassade fut répartie dans plusieurs embarcations.

9. Le canal est plus large, mais l'eau en est toujours sale : les chaussées se prolongent des deux côtés, et sont coupées dans divers endroits pour laisser un passage aux eaux pour l'arrosement des terres : ces ouvertures ou espèces d'écluses sont en maçonnerie, et le

haut est garni de grosses pierres inclinées et percées d'un trou à l'une de leurs extrémités, pour y mettre un tourniquet, à reflet de soulever la

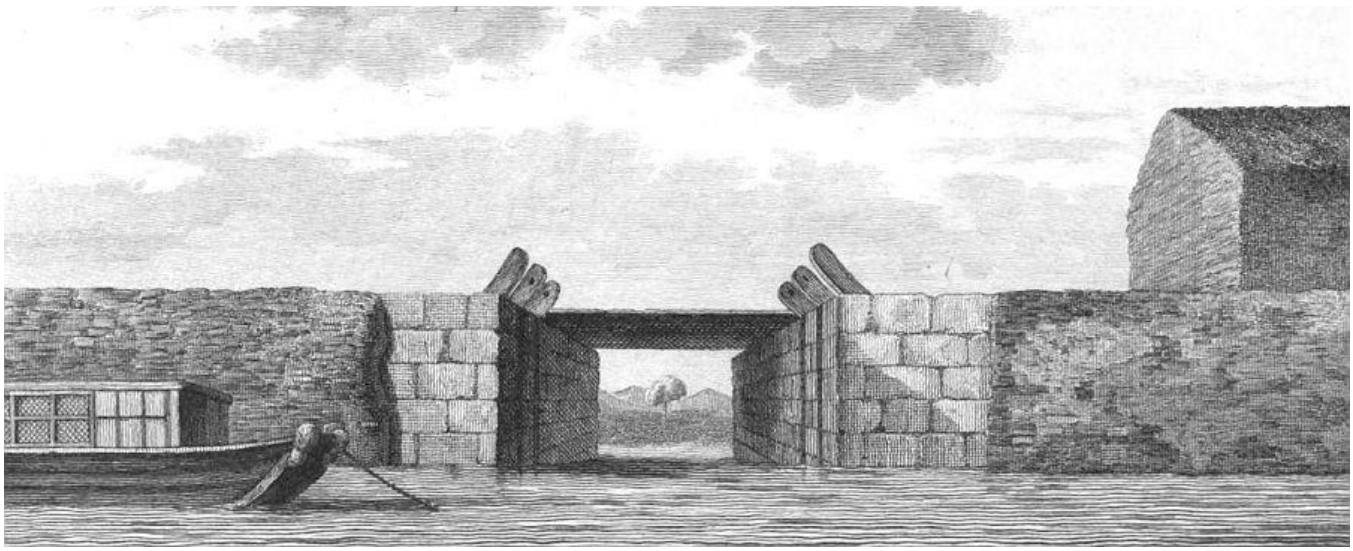


Fig. 47. Écluse.

porte de bois qui ferme l'écluse. Le terrain de l'autre côté de la digue est bas ; on n'aperçoit aucune habitation, p2.034 excepté quelques maisons en terre, et des pagodes en briques bâties sur la chaussée.

Nous vîmes dans l'après-midi des bateaux avec des voiles de toile, les autres les ont de nattes qui se plient par feuilles, comme un paravent. Un grand nombre de corbeaux passèrent le soir près de nous, se dirigeant du côté du sud.

Nos bateaux étaient lourds et manœuvraient difficilement. Lorsque les Chinois veulent s'arrêter, ils laissent tomber une ancre par derrière : dans le cas où le bateau s'éloigne trop du rivage, un matelot porte alors une ancre à terre, et l'on vire dessus pour s'en rapprocher : ces ancres, ou plutôt ces grappins, ont quatre branches, dont trois sont pointues, et la quatrième a un anneau auquel est attachée une chaîne de fer qui sert à déraper l'ancre ; ensuite on l'enlève à l'ordinaire. Il y a en outre sur l'avant du bateau une grande rame pour le diriger. Les poulies ressemblent aux nôtres, elles ont de quatre à cinq pouces de diamètre ; mais elles sont en petit nombre, et les Chinois ne les emploient pas partout où elles seraient nécessaires.

10. Le canal continue d'être bordé des deux côtés par une chaussée d'environ vingt à vingt-cinq pieds de largeur, sur dix à douze de hauteur, coupée quelquefois par des écluses. Nous eûmes le matin des rizières à notre gauche, et le lac p2.035 Kao-yeou-hou à notre droite. Ce lac occupe un très grand terrain, et forme presque le demi-cercle ; son diamètre est si considérable qu'on distingue avec peine les terres de la partie occidentale. Nous aperçûmes dans son étendue un grand nombre de bateaux pêcheurs.

Dans l'après-midi nous vîmes quelques maisons, des pagodes et une écluse ; la porte en était soulevée, et l'eau s'écoulait dans les terres avec beaucoup de rapidité (Fig. 47). Nous passâmes pendant la nuit la ville de Kao-yeou-tcheou.

11. Le canal coule toujours entre des jetées faites avec de la paille ou des roseaux dont on a soin de former des amas considérables, qu'on renouvelle à mesure qu'on en consomme une partie : on a également pratiqué dans certains endroits, en avant de ces digues, des chemins en planches élevées sur des pieux, et qui servent pour le passage des chevaux. Les Chinois n'ont pu nous expliquer pourquoi on n'en voyait pas partout.

12. Nos bateaux s'étant arrêtés avant de passer la ville de Yang-tchéou-fou, nous allâmes visiter une pagode voisine. On trouve en entrant deux arcs de triomphe, l'un bâti au bas de l'escalier, et l'autre au haut. La pagode est considérable et bien entretenue : le pavillon principal contient un dieu, deux guerriers ; et plus loin, trois autres dieux rangés sur une même ligne, assis p2.036 les jambes croisées sur une fleur ; neuf génies sont de chaque côté, et par derrière on voit une femme ayant trente bras. Un pavillon isolé renferme une autre déesse également assise sur une fleur. Les bonzes nous conduisirent dans leur salle d'étude, qui est très propre, et qui donne sur un jardin ; ils nous prièrent d'accepter une tasse de thé, et nous accompagnèrent en sortant jusqu'à l'escalier.

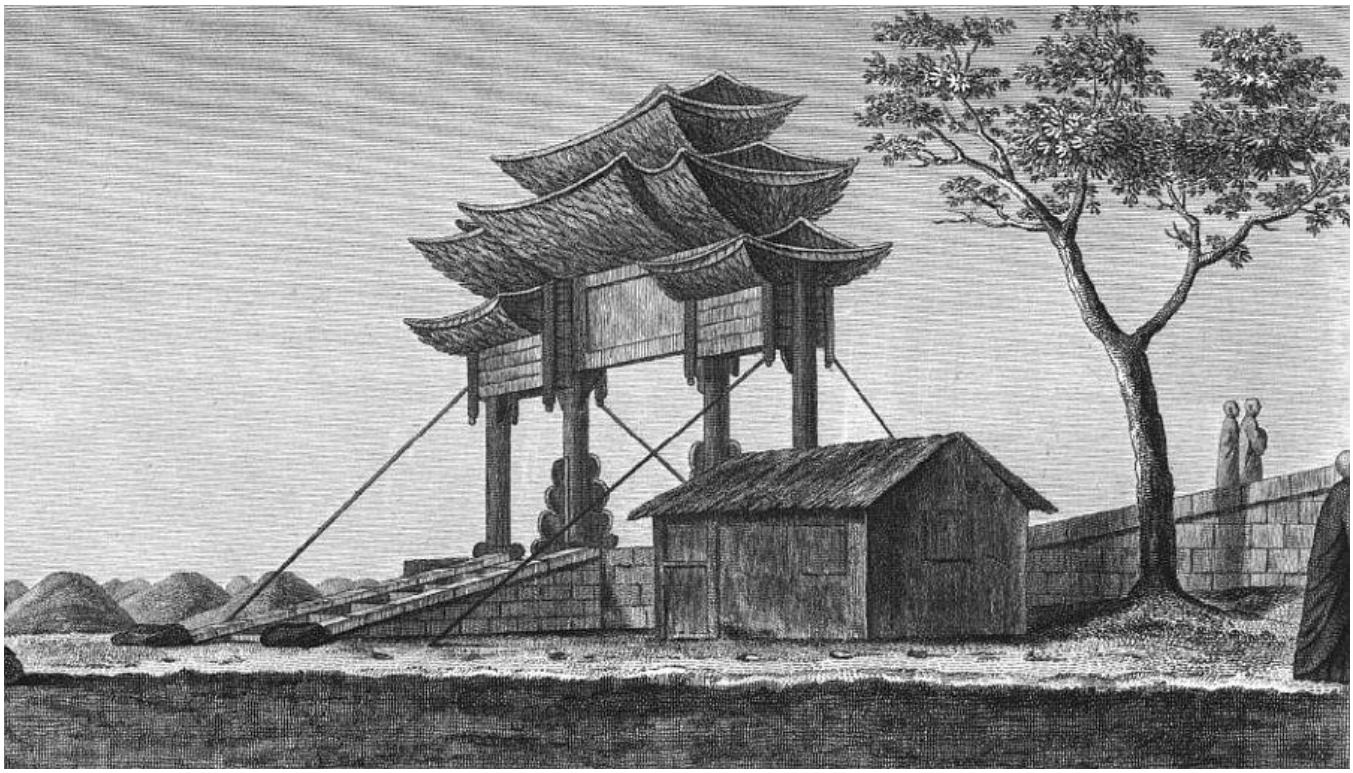


Fig. 12. Arc de triomphe.

Le quai près duquel nous mouillâmes, est construit de la même manière que les digues que nous avions vues en traversant le Hoang-ho, c'est-à-dire, en paille mêlée par lits avec de la terre.

Nous partîmes à une heure, et nous employâmes deux heures pour prolonger la ville et les faubourgs ; il est vrai que nous allions très doucement. Les remparts et les portes de la ville ne sont pas bien entretenus ; on distingue plusieurs pagodes : la maison du Hopou est seule digne d'attention. Nous vîmes ici beaucoup de bateaux, ce qui n'est pas étonnant, cette ville faisant un très grand commerce, principalement en sel.

Le nombre des curieux qui couvraient le rivage et les bateaux, était plus considérable que tout ce que nous avions vu jusqu'alors : parmi cette foule on distinguait beaucoup de femmes qui se laissaient voir et se montraient librement ; elles marchaient sans peine, quoiqu'elles eussent presque toutes les pieds serrés avec des bandelettes. p2.037 Ces femmes paraissaient assez bien ; mais il est difficile de prononcer sur leur beauté, car elles sont dans l'usage de se farder le visage et de se

peindre les sourcils et les lèvres : leurs yeux sont petits et arqués. Les hommes nous parurent beaucoup mieux.

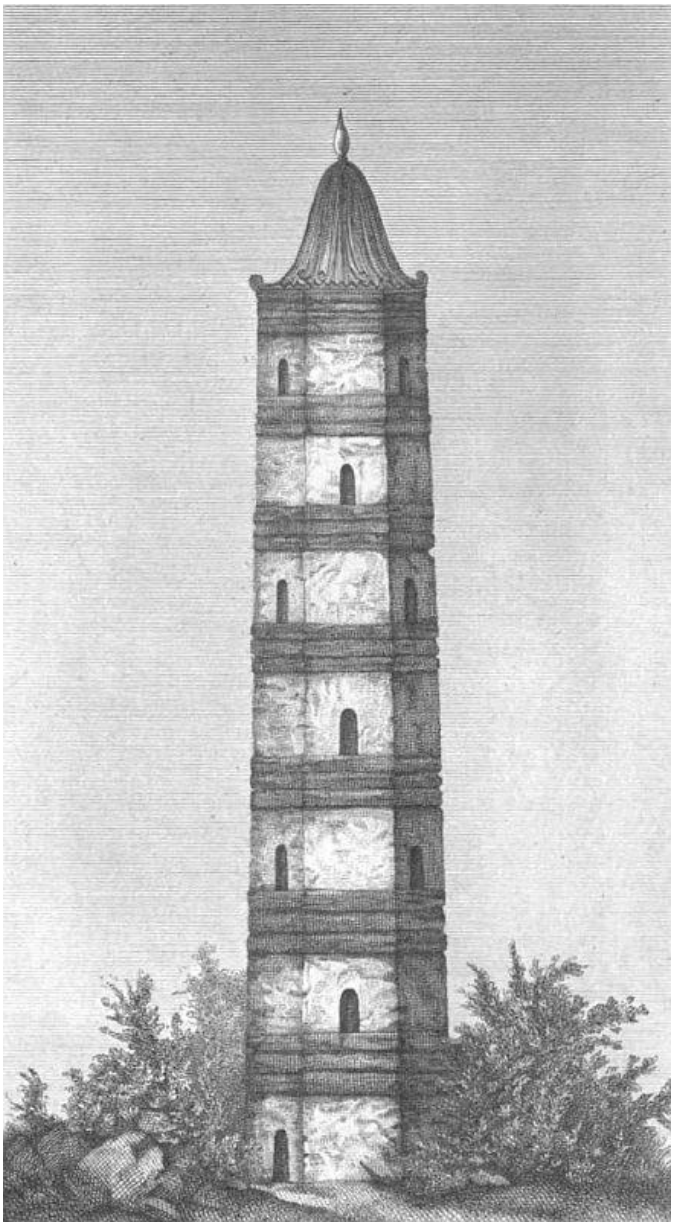


Fig. 48. Tour de Yang-tcheou-fou.

A quelque distance en dehors de la ville, on voit à gauche une tour bien bâtie, et de sept étages, dont chacun est divisé par trois rangées de briques noires ; les fenêtres de cette tour sont placées alternativement. Les bords de la rivière sont élevés ; la campagne est unie, bien cultivée et remplie d'habitations construites de distance en distance : on aperçoit aussi dans plusieurs endroits des tombeaux entourés de pins.

Nous nous arrêtâmes au pied de la tour pour recevoir des provisions dont le dernier hopou de Quanton, qui se trouvait à cette époque grand mandarin de sel à Yang-tcheou-fou, faisait présent à l'ambassadeur. Peu de temps après que nous fûmes partis, nous nous trouvâmes devant une autre tour bâtie auprès d'une pagode, et entourée d'édifices et de jardins.

Cet endroit s'appelle Kao-min-chy ; c'est la résidence de l'empereur lorsqu'il voyage ; mais il y avait dix-sept ans qu'il n'était venu dans ces lieux. La tour de la pagode a cinq étages, dont chacun est entouré d'une galerie ornée d'une balustrade en p2.038 bois et couverte d'un petit toit supporté par des piliers. Cette tour, qui est la plus belle que nous

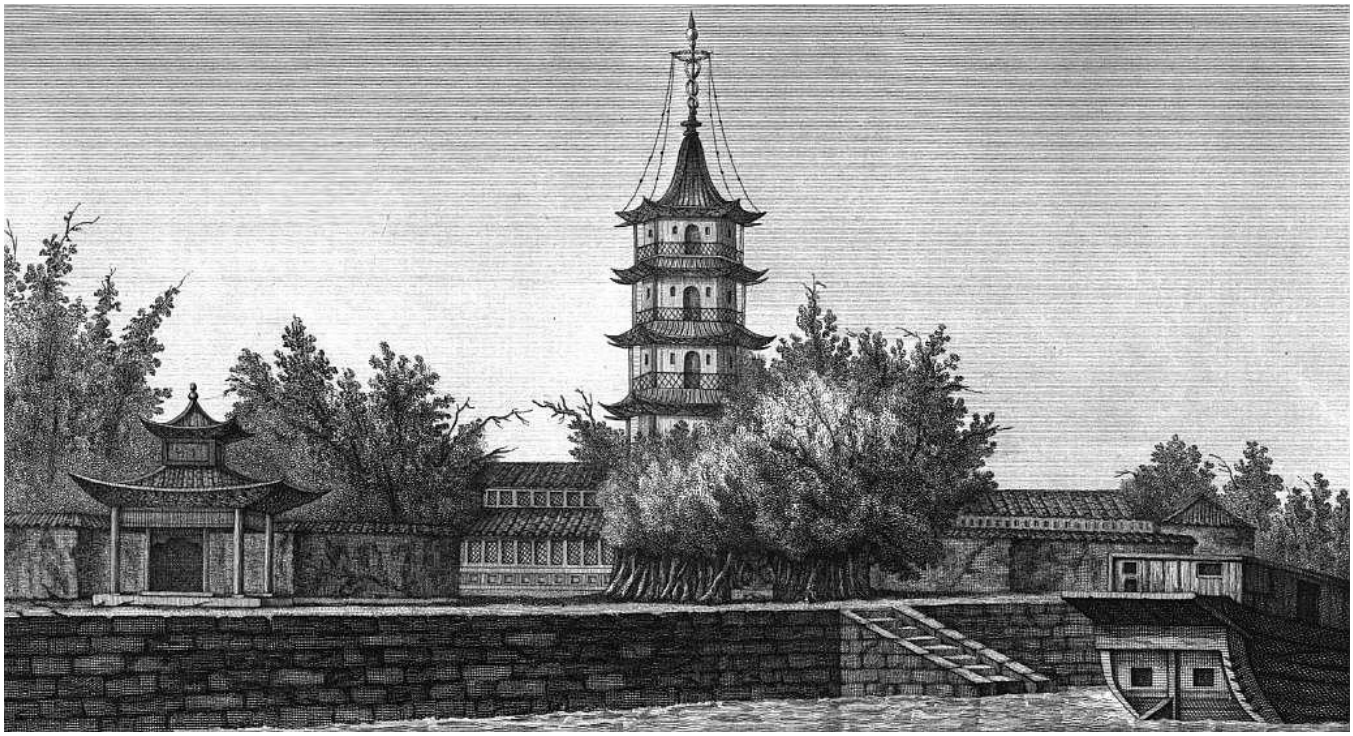


Fig. 13. Tour de Kao-min-chy.

eussions encore vue, a huit côtés, huit portes, et seize fenêtres à chaque étage. Les murs sont blancs, et tout ce qui est en bois est peint en rouge. Le comble est formé d'un gros arbre fort élevé, entouré d'une spirale en fer, surmonté d'un cercle et d'une boule dorée terminée en pointe ; quatre chaînes attachées à la circonférence du cercle, tombent sur quatre des angles du toit. On distingue dans les environs beaucoup de bâtiments, un petit pavillon à deux étages, et un arc de triomphe

entouré d'arbres, et situé à peu de distance d'un escalier pratiqué dans le quai qui borde la rivière.

Cette pagode et les bâtiments ont été construits par l'empereur Kao-tsou des Souy, il y a environ onze cent quatre-vingt-onze ans. Nous désirions nous arrêter ici ; mais nos mandarins, qui dînaient à la ville, n'étaient pas avec nous, et à leur retour il était déjà nuit. Nous continuâmes donc notre route, et nous nous arrêtâmes à Ou-yuen, autre demeure de l'empereur.

13. Les jardins d'Ou-yuen couvrent un assez grand espace de terrain, dont une partie est remplie d'édifices et de pavillons, tantôt rassemblés, tantôt isolés, et se communiquant par une infinité de petites pièces et de corridors. Une rivière p2.039 serpentait autrefois dans ce jardin, mais on n'en voit que le lit, car les eaux ne le remplissent plus, quoiqu'il y ait cependant à peu de distance un étang assez grand. Il existe aussi plusieurs ponts, dont un construit sur des piliers en bois, va en tournant ; mais il est en si mauvais état, qu'on n'ose se hasarder à passer dessus. Tout tombe en ruines, et les voûtes sont en partie enfoncées ; les appartements ne sont pas mieux conservés, les planchers, les fenêtres, sont pourris ; une seule pièce avait encore quelque reste de papiers à fleurs ; et dans une autre on nous fit remarquer un bloc de marbre noir, monté sur un piédestal de marbre blanc, sur lequel l'empereur a tracé une sentence, qu'on a fait ensuite graver ; mais l'ouvrage est grossièrement travaillé. Il règne le long du canal une longue galerie en bois, et couverte ; elle menace ruine, et je crois pas que personne autre que nous ait osé y passer ces dernières années. L'ensemble du jardin est très curieux, et le coup d'œil en devait être très beau lorsqu'il était bien entretenu. Les rochers factices, que les Chinois aiment beaucoup, sont encore bien conservés ; les allées vont en serpentant, et sont pavées de petits cailloux

Depuis onze cent quatre-vingt-dix ans que les bâtiments qu'on voit dans ce jardin ont été bâtis, on a dû les refaire plus d'une fois, car les Chinois p2.040 ne construisent pas solidement ; et malgré le soin qu'ils

ont de peindre les bois et la charpente, le soleil et la pluie détruisant bientôt la peinture, une seule année écoulée sans faire de réparations, doit suffire pour tout anéantir.

L'empereur avait abandonné l'inutile possession de ce jardin à un marchand très riche, mandarin de sel à Yang-tcheou-fou, à la charge de l'entretenir ; mais celui-ci n'y faisait rien, dans l'idée que ce prince, fort âgé, n'y viendrait pas. Il est étonnant que les mandarins, qui sont inventifs pour se procurer de l'argent, n'aient pas engagé l'empereur à se rendre de ce côté, ou du moins à en montrer le désir, pour avoir un prétexte de ruiner ce marchand, qui aurait été énormément rançonné pour empêcher cette visite inattendue.

Ces jardins nous donnèrent une idée complète de la manière dont les Chinois les construisent. On y trouve beaucoup de pavillons, des arbres par bouquets, des rochers, des ponts, des étangs, des rivières, mais peu de promenades. Avant de quitter Ou-yuen, on voit dans une des cours, deux tigres en marbre blanc, remarquables par leurs mauvaises proportions. A la sortie des jardins, et le long du canal, on distingue encore les restes de l'escalier, et deux blocs de pierre avec les tronçons des mâts auxquels on suspendait autrefois des drapeaux.

Fig. 50. Tigre.

p2.041 Au retour de notre promenade, nous vîmes passer plusieurs barques impériales ; elles sont belles et fort grandes. Il y a sur l'avant un cabestan, et tout près, un arc de triomphe en bois rouge, verni et doré, servant à supporter les ancres ; les fenêtres sont du même bois. Une moyenne barque que je mesurai, avait quatre-vingt-douze pieds de longueur, sur dix-huit de largeur. L'emplacement du cabestan est de quinze à seize pieds ; un passage de trois pied de large règne des deux côtés du bateau, et sert pour la communication de l'avant à l'arrière. Ces barques ne portent que sept à huit cent pics de riz, mis en grenier (39 milliers 1605 hect. à 43 milliers 1096 hect.), tandis qu'elles

pourraient en contenir le double ; mais le peu de profondeur des eaux du canal s'y oppose, et même on est obligé souvent d'ôter du riz et de le déposer dans de petits bateaux, pour le reprendre ensuite lorsque les eaux sont plus profondes.

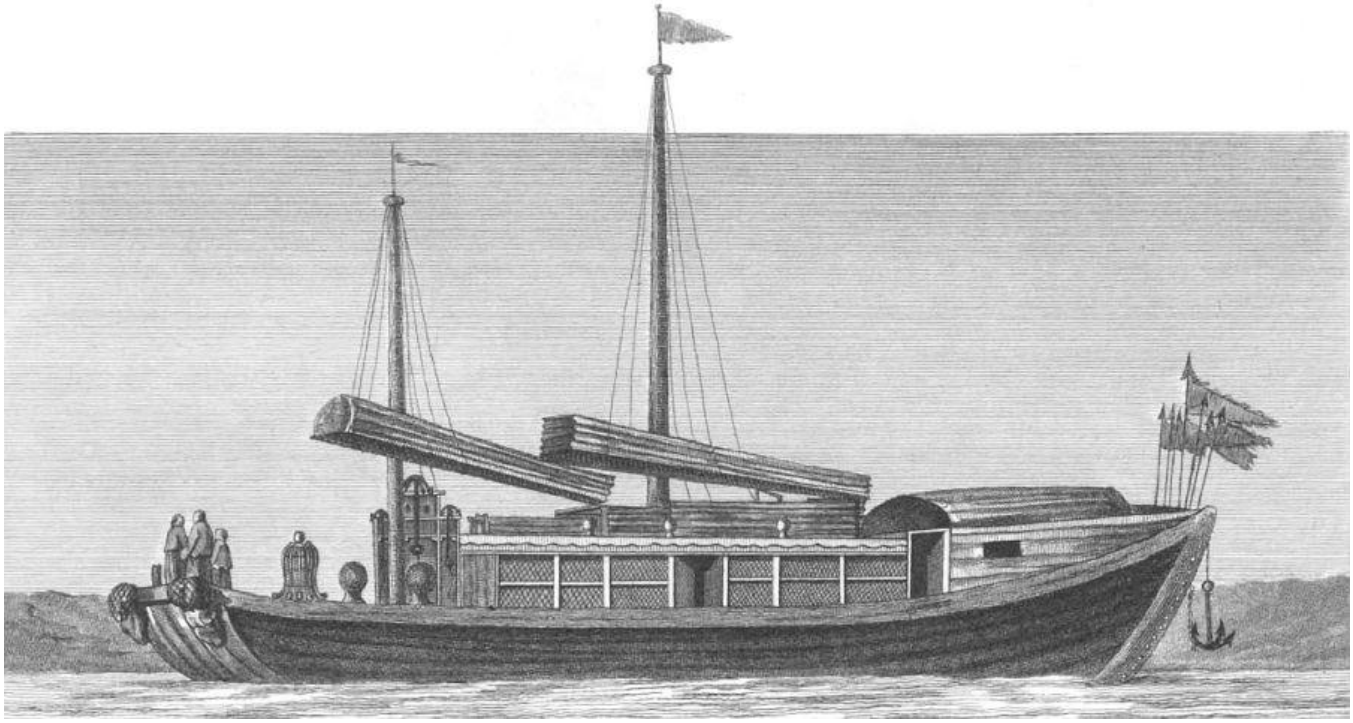


Fig. 52. Barques de l'empereur.

Le riz que ces barques transportent à Peking est destiné pour la maison de l'empereur, et pour la paie des mandarins et des soldats de la province de Petchely. Ces barques vont lentement et ne font qu'un seul voyage dans l'année. Quelques-unes vont fort loin ; néanmoins les conducteurs ne reçoivent pas du gouvernement, dans cette occasion, au-delà de cent taëls (750 liv.) pour leurs dépenses, quoiqu'ils soient obligés d'en p2.042 faire beaucoup plus ; mais ils s'en dédommagent en prenant des effets et des passagers. Le mandarin loge dans le milieu du bateau ; le derrière est destiné pour la cuisine et pour le logement des matelots, qui y vivent avec leurs enfants et leurs femmes. Il faut quinze et vingt hommes pour le tirage de ces barques. Des gens condamnés pour certaines fautes y sont employés.

Les barques impériales occupant une partie du canal, nous obligèrent de séjourner ici : nous profitâmes de ce retard pour faire une

promenade dans les environs ; mais nous revînmes plutôt que nous ne le comptions, à cause des soldats chinois qui nous accompagnaient. Ces gens aiment à frapper les passants, et, ne pouvant les en empêcher, nous nous décidâmes à rentrer dans nos bateaux.

La campagne est bien cultivée ; le sol est gras et très productif. On voit des habitations avec des arbres de distance en distance, et beaucoup de tombeaux faits en buttes, recouverts de gazon et entourés de pins.

La rivière fut haute le matin et basse le soir : la différence dans l'élévation des eaux est de six à sept pouces, quoique le courant continue toujours d'aller du même côté, c'est-à-dire, vers le fleuve Kiang ; il est seulement plus ou moins rapide.

14, 15, 16. Nous fûmes forcés de rester sans p2.043 pouvoir avancer, retenus par le vent contraire et par la pluie : d'ailleurs, les barques impériales remplissant toujours la plus grande partie du canal, il nous eût été impossible d'aller en avant, quand même le temps eût

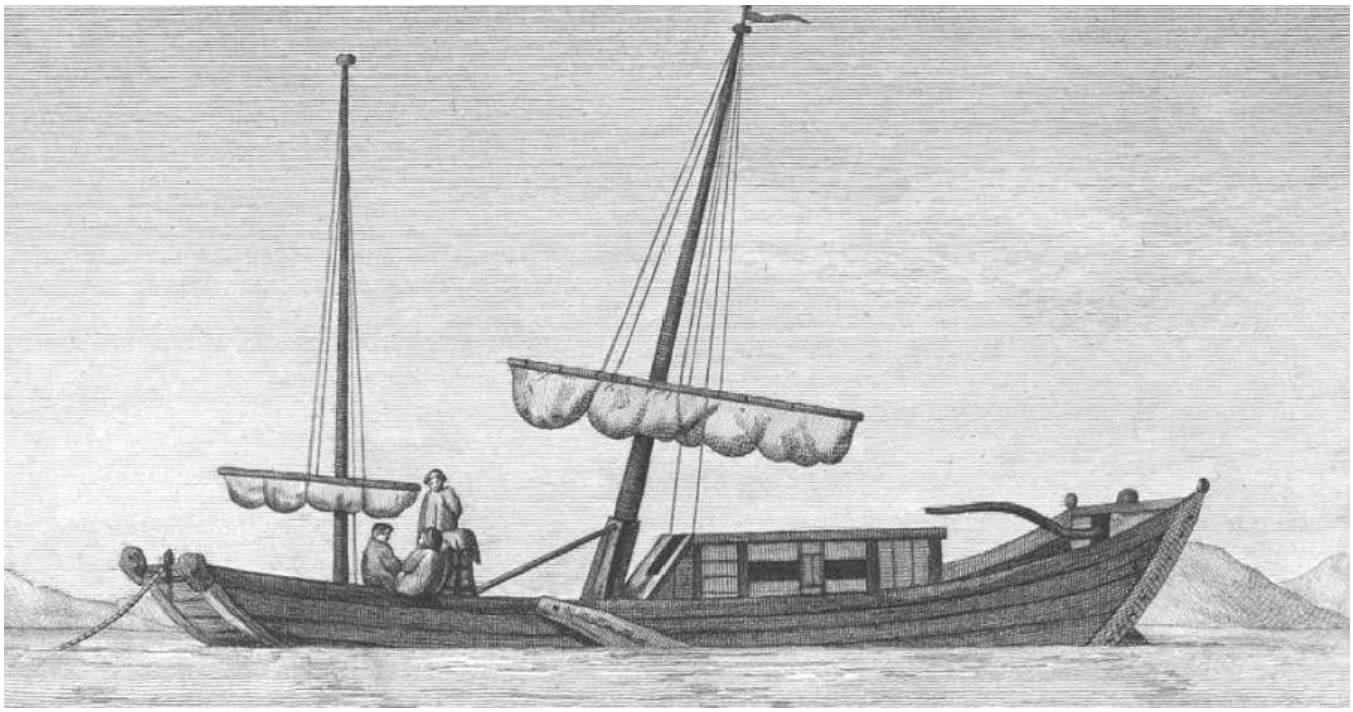


Fig. 51. Bateau.

été favorable. Nous vîmes passer différents bateaux, dont quelques-uns avaient une très jolie forme. Ces bateaux sont pontés, le mât de l'avant

est droit, mais celui de l'arrière est incliné ; le cabestan est placé à l'avant et la chambre du patron occupe le derrière. Ces bateaux sont longs, étroits et très propres ; ils ont des voiles de toile et des ailerons en bois, qui se placent sur les côtés, pour les empêcher de dériver. Nous vîmes aussi un bateau rempli d'os d'animaux, les gens de la campagne brûlent ces ossements, et en répandent les cendres dans les champs de riz, pour les fertiliser.

17. Le temps étant clair et le vent au nord, les Chinois se mirent en route de bonne heure, et eurent bientôt atteint les rives du Yang-tse-kiang ; elles sont basses des deux côtés, à l'exception de la partie du sud-est, qui présente quelques montagnes. Le fleuve, dans l'endroit où nous le traversâmes, peut avoir une lieue de large ; la vue est magnifique. Presque au milieu du fleuve on passe près de l'île de Kin-chan-sse (*montagne d'or*), dont la beauté répond bien à son nom emphatique. Cette île, en partie boisée, est remplie p2.044 d'édifices et de pavillons ; un chemin avec une balustrade, et un pont décoré de parapets en marbre blanc, leur servent de communication. Plus loin, sur un des côtés de l'île, il règne un quai avec un escalier qui descend jusqu'à la rivière. Plus haut, à mi-côte, une tour à plusieurs étages domine un grand nombre de bâtiments qui s'étendent du côté méridional.

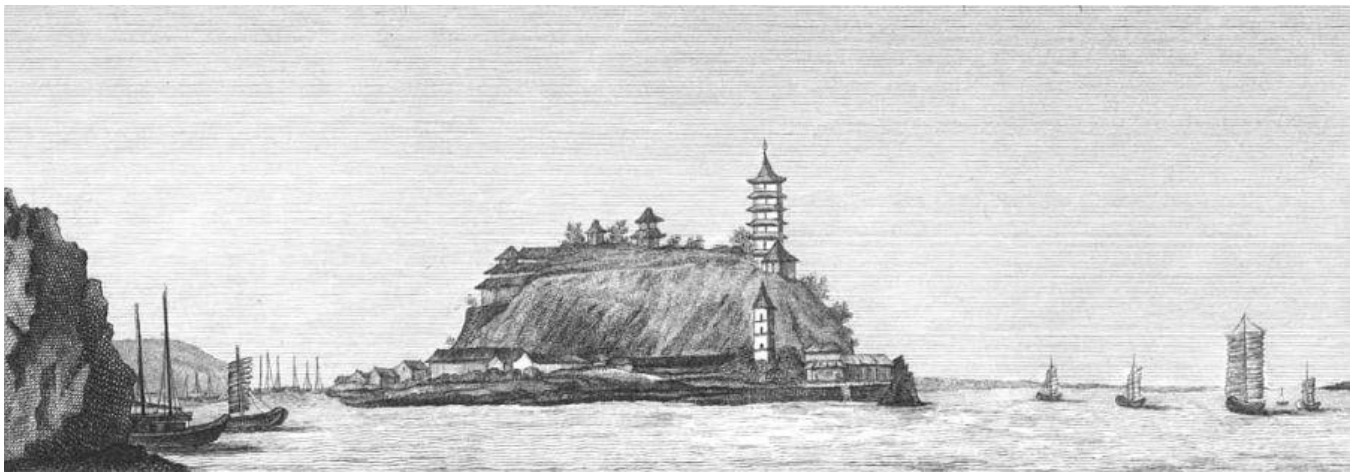


Fig. 53. Vue de l'île de Kin-chan-sse.

L'île de Kin-chan-sse est formée d'un gros rocher dont la circonférence peut être d'un bon quart de lieue. Le côté du sud-ouest va en pente ; celui de l'est et celui du nord sont escarpés. A peu de distance

de l'île, du côté du nord, un roc isolé s'élève d'une vingtaine de pieds au-dessus des eaux, et ajoute à l'ensemble pittoresque du paysage.

Arrêtés à l'entrée du canal appelé Tsin-kiang-ho et forcés d'attendre le retour de la marée pour continuer notre route, nous sortîmes de nos bateaux pour nous promener dans le bourg voisin. Après avoir traversé deux ou trois rues, nous arrivâmes par une rampe en pierre à l'entrée d'une pagode que les Chinois s'occupaient à restaurer. On doit dépenser un argent considérable dans la construction de ces sortes d'édifices, car les boiseries et les fenêtres sont toutes surchargées de sculpture. La pièce la plus curieuse de cette pagode et qui attira notre attention, est la galerie qu'on p2.045 trouve en entrant, et dont la coupole est formée d'une grande quantité de pièces de bois ingénieusement disposées.

En sortant de ce bâtiment nous allâmes sur la montagne, où l'on trouve encore une autre pagode, qui sert d'habitation à quelques bonzes. On jouit de cet endroit de la plus belle vue du monde. Nous avions sous nos pieds le bourg de Tsin-kiang-pou, dont les maisons, en très grand nombre, sont couvertes en tuiles ; plus loin, dans l'est, toute la ville de Tsin-kiang-fou avec sa vaste enceinte, dont la plus grande partie renferme des champs et des terrains cultivés, au milieu desquels s'élève une tour à plusieurs étages. A notre droite, plusieurs habitations étaient répandues dans la campagne ; et, plus près de nous, les montagnes offraient une grande quantité de tombeaux, parmi lesquels on apercevait des Chinois occupés à prier les mânes de leurs ancêtres. Dans la partie de l'ouest on voyait l'île de Kin-chan-sse et la roche qui en est détachée. Une suite de rochers, mais plus petits qui se prolongent dans la partie occidentale de l'île, fait présumer qu'elle occupait jadis une plus grande étendue de terrain. Au-delà de l'île et dans l'éloignement, on découvre les rives du Kiang, la ville de Koua- tcheou et plusieurs habitations. Du côté de l'est il y a au milieu du fleuve trois petites îles, et sur p2.046 la rive méridionale, une tour auprès d'une pagode. Après être restés ici quelque temps à considérer ce beau point de vue, nous redescendîmes dans le faubourg, dont les rues sont sales et étroites.

Le flot étant revenu, nos bateaux commencèrent à marcher, et nous entrâmes dans un canal étroit, sur lequel on trouve, de distance en distance, des ponts dont les côtés sont en pierre, mais dont le dessus est formé de grosses planches, qu'on retire pour donner un libre passage aux mâts des bateaux. Nous aperçûmes dans le bourg une assez grande quantité de femmes : elles ont toutes le visage couvert de fard ; ainsi il est difficile de juger de leur teint, car la blancheur de leur figure était souvent très différente de la couleur de leurs mains, qui, généralement, paraissaient assez brunes. La plupart de ces femmes avaient les dents jaunes, ce qui provient du tabac qu'elles fument : habitude qu'elles contractent de bonne heure. Elles étaient coiffées en cheveux avec des fleurs, et paraissaient très gaies : constamment debout à la porte de leurs maisons, elles n'y rentrèrent qu'à l'approche des mandarins, et reparurent dès le moment qu'ils furent éloignés.

En arrivant auprès des murailles de la ville, nos oreilles furent frappées d'un son extraordinaire, produit par des soldats placés dans les créneaux, p2.047 qui soufflaient dans de grosses coquilles pour fêter notre arrivée. Cette musique ressemblait assez à celle de nos pâtres en

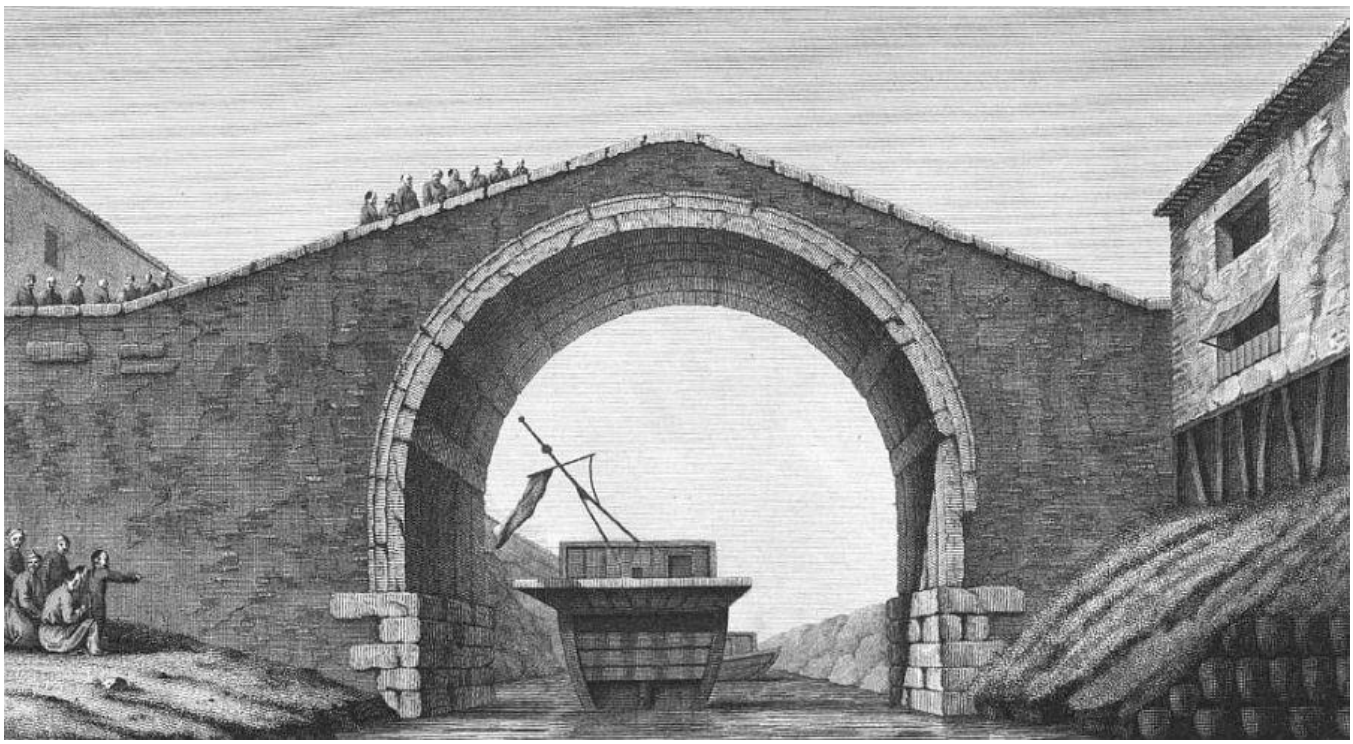


Fig. 14. Pont de Tsin-kiang-fou.

France, lorsqu'à la nuit ils se retirent avec leurs troupeaux. Nous passâmes ensuite sous un pont d'une seule arche, dont le diamètre pouvait être de trente à trente-cinq pieds, et la largeur de quinze à vingt. La circonférence est formée de treize pierres ; il y en a neuf grandes, mais elles ne sont pas également longues ; celles d'en bas ont de dix à douze pieds ; la longueur des autres diminue à mesure qu'elles approchent du cintre. Entre les deux premiers rangs il y a quatre pierres de deux pieds d'épaisseur, sur une longueur plus considérable ; ces quatre petites pierres sont posées dans la largeur du pont. Toutes ces pierres sont taillées en portion de cercle, et quelques-unes ont des entailles qui entrent dans la pierre voisine. Elles sont posées debout et à plat contre le pont ; leur largeur est d'un pied et demi à deux pieds, et il y en a plusieurs dans l'épaisseur du pont. Les deux côtés de l'arche ne tombent pas perpendiculairement, mais sortent un peu et forment le fer à cheval ; une des pierres d'en bas commençait à se détacher. En dehors de la circonférence de l'arche il y a un second rang de pierres, mais il n'est placé que pour la décoration. On monte sur ces ponts par des rampes construites des deux p2.048 côtés : les bateaux sont obligés de baisser leur mâts pour passer dessous.

Quoiqu'on soit dans la campagne aussitôt qu'on est sorti du faubourg, on voit encore pendant longtemps les murs de Tsin-kiang-fou. Les enceintes des villes, comme je l'ai déjà dit, sont considérables, quoique peu habitées. Les digues, le long du canal, sont faites en paille mêlée avec de la terre, et quelquefois revêtues avec des jarres.

Nous trouvâmes dans le canal, des Chinois qui s'occupaient à en retirer la vase ; ils emploient pour cela deux mains de fer liées ensemble par une charnière, et dont les bords sont garnis d'une bande de fer ; deux grands bamboux emmanchés dans la machine, et disposés de manière à l'ouvrir et à la fermer, servent à la faire descendre dans l'eau, et à l'en retirer.

18. Plusieurs petits ponts d'une seule arche, donnent passage aux eaux pour l'arrosement de la campagne : nous vîmes deux écluses,

mais elles étaient écroulées. Arrivés à la ville de Tan-yang-hien, nous en suivîmes les murs qui sont un peu délabrés, et nous passâmes sous deux ponts dont les pièces de bois avaient été retirées pour faire place aux mâts de nos bateaux.

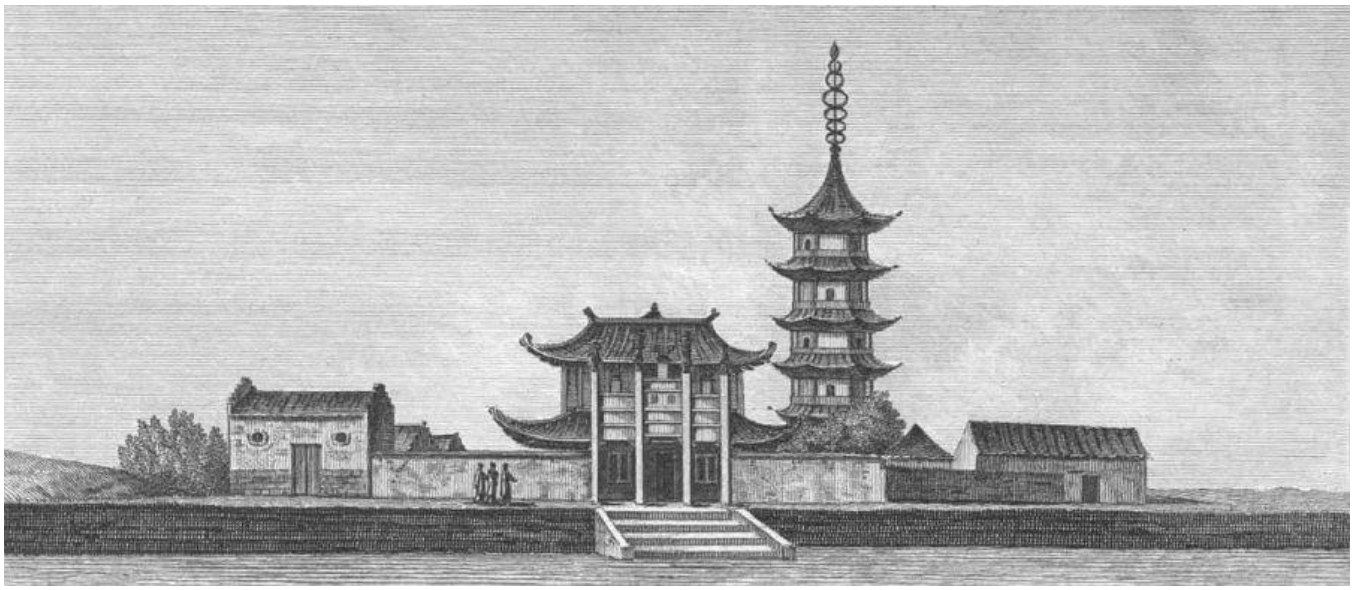


Fig. 54. Pagode et arc de triomphe.

Peu de temps après avoir quitté la ville, on trouve une très jolie pagode avec un quai qui se prolonge le long de la rivière, et un escalier pour y descendre. p2.049 On voit à l'entrée de cette pagode un arc de triomphe bien conservé ; plus loin, des pavillons à doubles toits, peints en rouge, et par derrière, une jolie tour à cinq étages ; cette pagode s'appelle San-y-ko. Les Chinois racontent qu'un chrétien nommé Kiang-tsy-tay, vivait dans ce lieu il y a trois cents ans ; on montre encore son appartement dans la partie de l'est ; ce chrétien venait d'un pays situé à l'ouest de la Chine, appelé Kiang-kio.

Après avoir dépassé cette pagode, nous nous promenâmes dans la campagne : elle est unie et coupée par des fossés remplis d'eau ; la terre est grasse et argileuse. Les Chinois cultivent le blé ; il commençait à pousser : ils le sèment en rayons, et quelquefois par touffes placées de distance en distance. Les bords du canal sont élevés, étroits par en haut, et allant en talus du côté des terres ; cette pente est ensemencée, ce qui fait voir que dans cette partie de la Chine, on ne perd pas de terrain. On aperçoit dans la campagne des habitations répandues çà et là ; et plus

près du canal, plusieurs petits villages qui sont toujours environnés de bouquets d'arbres ou de bamboux, où les paysans se rassemblaient pour nous voir passer. Les maisons sont en briques, couvertes en tuiles, et meilleures que celles que nous avions vues précédemment.

p2.050 Nous trouvâmes en nous promenant une plante semblable au fraisier ; mais les Chinois n'étant pas d'accord sur ses qualités, nous ne pûmes savoir si elles étaient bonnes ou mauvaises. Ayant rencontré une brouette vide, nous nous efforçâmes de la faire rouler ; mais ce ne fut qu'avec peine que nous réussîmes à la tenir en équilibre. On doit juger par là des efforts du conducteur pour faire aller cette machine lorsqu'elle est chargée et qu'elle porte de plus une voile.

Fig. 49. Costume des femmes du Kiang-nan.

Arrivés au bourg de Liu-tching, nous n'y vîmes rien de remarquable excepté un pont d'une seule arche. Les femmes, dans cet endroit, portent autour de la tête un morceau étroit de peau brune, avec une petite bande d'étoffe noire, large d'un doigt, qui s'étend du milieu du front jusque entre les sourcils, et dont le bas est orné d'une perle. Les

vieilles femmes portent cette bande large, et celles qui sont en deuil l'ont en blanc : cette bande noire sied bien, et relève la blancheur du visage des femmes ; cependant il est difficile, comme je l'ai déjà dit, de juger de leur teint, car elles mettent toutes du rouge et du blanc, non pas séparément, mais mêlés ensemble, de manière qu'il y en a qui ont la figure entièrement rougeâtre.

19. La nuit nous empêcha de voir la ville de Tchang-tcheou-fou. Descendus le matin pour p2.051 nous promener, nous trouvâmes la campagne bien entretenue, traversée par de petits ruisseaux, et des habitations bâties de distance en distance. Le canal est plus large, et la chaussée qui le borde des deux côtés s'abaisse insensiblement presque au niveau des terres : le tirage des bateaux est facile ; les Chinois, qui y sont employés, changent de temps en temps, et sont fournis par les bourgs et les villes du voisinage. Quelques soldats nous accompagnent dans notre promenade ; mais ils nous laissèrent aller partout, et ne s'occupèrent qu'à nous faire faire de la place lorsque les curieux nous incommodaient.

Après avoir passé plusieurs petits ponts en pierre qui sont construits pour l'écoulement des eaux dans les terres et faciliter le tirage des bateaux, nous arrivâmes à Hung-lin, qui n'a de remarquable que deux arcs de triomphe, une vieille pagode et un pavillon à double étage, dans lequel on aperçoit une pierre noire.

Nous découvrîmes plusieurs pagodes ornées de jolies tours : ces dernières, bâties sur des hauteurs et dominant sur tous les environs, doivent jouir d'une très belle vue ; elles paraissent bien entretenues, et en les considérant avec une lunette d'approche, nous aperçûmes plusieurs bonzes qui se promenaient dans les environs.

Les Chinois nous firent distinguer entre les p2.052 gorges des montagnes, des édifices entourés d'arbres ; ils nous dirent que c'était la demeure d'un mandarin, dont l'un des ancêtres, décapité injustement, fut dans la suite reconnu innocent : son tombeau est à Hang-tcheou-fou. Le bas de ces montagnes est rempli de sépultures : ces

monuments étant blanchis ainsi que les murs qui les environnent, on les prendrait de loin pour des villages ; quelques-uns sont entourés d'arbres.

Arrivés à la ville de Vou-sse-hien, nous trouvâmes plusieurs soldats rangés en ligne ; trois d'entre eux avaient des trompettes. Nous passâmes ensuite devant quelques pagodes et deux petites îles couvertes de maisons et de magasins de poteries ; car ce lieu est célèbre par ses vases en terre et ses théyères : on y fabrique aussi des jarres d'une grandeur considérable, et qui ne coûtent cependant qu'un taël (ou 7 liv. 10 sous) la pièce. Il y avait beaucoup de mouvement sur la rivière, et nous y vîmes des bateaux très jolis et très bien vernissés. Un pont de bois fait la communication entre le faubourg et la ville dont on voit les murs et la porte en demi-cercle : peu de temps après l'avoir dépassée, nos bateaux s'arrêtèrent.

Nous aperçûmes dans cette journée, pour la première fois, un cercueil placé sur la terre, dans un champ, et simplement recouvert de quelques gazons. p2.053

20. En traversant Jou-sse-kouan, bourg très considérable, nous vîmes trois ponts bâti sur le canal, et d'autres plus petits, construits sur les branches latérales. Le canal est bordé de quais ; mais ils sont tombés en partie, ou menacent ruine. Parmi un assez grand nombre de maisons, il y en avait de bonnes, entre autres celle du mandarin du lieu. En passant devant une pagode, nous vîmes plusieurs bonzes aux fenêtres, et une très jolie personne placée au second étage, derrière un natte légère faite de bambou ; elle était bien habillée, d'une figure agréable, et beaucoup mieux que les autres femmes qui, en général, ne sont pas aussi bien que les hommes : ces derniers portent, pour la plupart, des lunettes. On voit en sortant du bourg, deux pagodes, et l'on en découvre d'autres sur les montagnes : ce pays semble être la patrie des bonzes ; ils paraissent l'avoir choisi de préférence, en effet nulle part ils ne sont aussi nombreux.

Ces cantons offrent aussi une grande quantité de tombeaux, dont plusieurs occupent un espace de terrain considérable, et sont d'une construction recherchée. Les cercueils sont déposés dans des maisons faites exprès, précédées de figures de chevaux, d'éléphants, de tigres et de béliers, et entourées, de tous côtés, d'arbres antiques que la cognée respecte, et qui tombent uniquement par caducité.

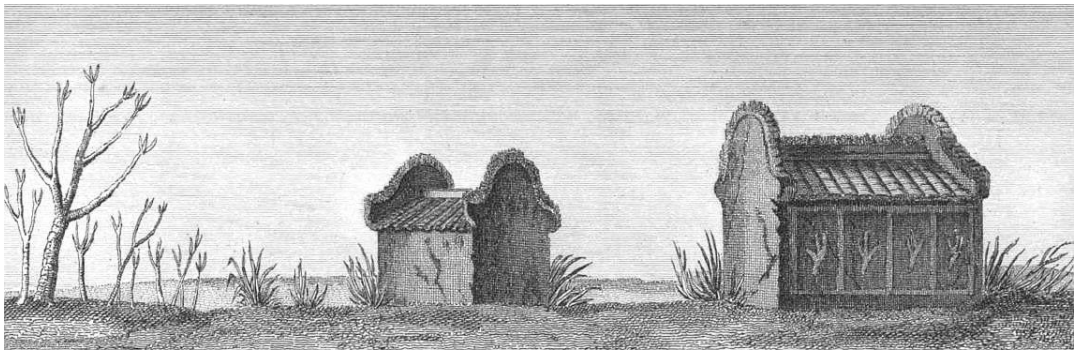


Fig. 57. Mûriers et tombeaux.

p2.054 Les sépultures des particuliers ont la forme de petites maisons, et sont couvertes en tuiles. Le pauvre élève une butte de terre au-dessus du cercueil de son parent, ou se contente de le placer à découvert sur le sol ; cette vue est désagréable, et jette dans l'âme une tristesse sombre et mélancolique. Parmi ce grand nombre de tombes répandues ça et là, nous vîmes dans la journée un champ entièrement rempli d'une multitude de pierres placées debout sur le terrain, et ayant depuis un pied jusqu'à trois de hauteur : ce lieu nous parut être un cimetière.

Arrivés au bourg de Pa-to-hio, nous employâmes une demi-heure pour le traverser : les maisons sont en briques, avec le devant en bois. La population est plus considérable dans ce pays ; les femmes portent le bandeau de peau et la bande noire ; elles mettent du fard, peignent leurs sourcils en noir, et les rendent très étroits ; elles se mettent en outre du rouge aux lèvres, et forment un point d'un rouge vif au milieu de la lèvre inférieure : toutes ces femmes paraissaient fort contentes d'être regardées, et ne se retiraient point lorsque nous les considérions.

La campagne après le bourg est très belle, et coupée par plusieurs canaux sur lesquels il y a des ponts, quelques-uns d'une seule arche, et

d'autres de trois. Les tombeaux sont toujours en p2.055 grand nombre ; nous vîmes un arc de triomphe élevé en l'honneur d'une femme qui ne s'était pas remariée après la mort de son mari : il faut obtenir l'agrément de l'empereur, pour construire ces monuments. Peu de temps après, nos bateaux passèrent sous un pont de trois arches très

Fig. 15. Pont de Sou-tcheou-fou.

élégamment fait et nouvellement bâti. Pour consolider l'ouvrage, les Chinois ont mis des pierres qui traversent l'épaisseur du pont, et dont les extrémités s'emboîtent dans d'autres placées debout ; mais tout cela est insuffisant, et les ponts ne durent pas longtemps ; ce qui n'est pas étonnant, lorsqu'on réfléchit que les pilotis qu'emploient les Chinois, n'ont que trois ou quatre pouces de diamètre, sont placés à sept ou huit pouces de distance, et enfoncés médiocrement ; aussi ne peuvent-ils supporter la bâtisse, qui par conséquent s'écrase promptement. De plus, les côtés de l'arche ne tombant pas perpendiculairement sur la pile, et les pierres courbes et peu épaisses qui font le revêtissement, n'y étant retenues que par une entaille, il suffit du plus petit affaissement pour les en faire sortir, et, par suite, pour faire écrouler entièrement le pont.

Après avoir passé devant plusieurs maisons qui bordent la rivière, nous ne tardâmes pas à mouiller au bas d'un quai, devant un arc de triomphe construit en dehors des murs de la ville de Sou-tcheou-fou. La rivière était couverte de bateaux ; et comme p2.056 la plupart furent

obligés de se retirer pour nous faire place, le coup d'œil devint très animé. De l'endroit où nous étions, on voit les murs de la ville, et une tour de sept étages ; plus loin, un bâtiment à double toit, et sur la gauche un pont de bois. On s'aperçoit qu'on est ici dans une des plus riches provinces de la Chine ; les maisons sont meilleures, et les Chinois mieux habillés. L'arc de triomphe devant lequel nous étions, est en pierre ; il est composé de trois portes, et surmonté de petits toits ; l'ouvrage est surchargé de dessins fort lourds : tout cet édifice, dont le haut est très considérable, n'est porté que sur quatre gros piliers : les pierres sont à jointures, et entrent les unes dans les autres. Ce monument élevé en l'honneur d'un mandarin nommé Pong-hou a été construit sous le règne de l'empereur Kang-hy.

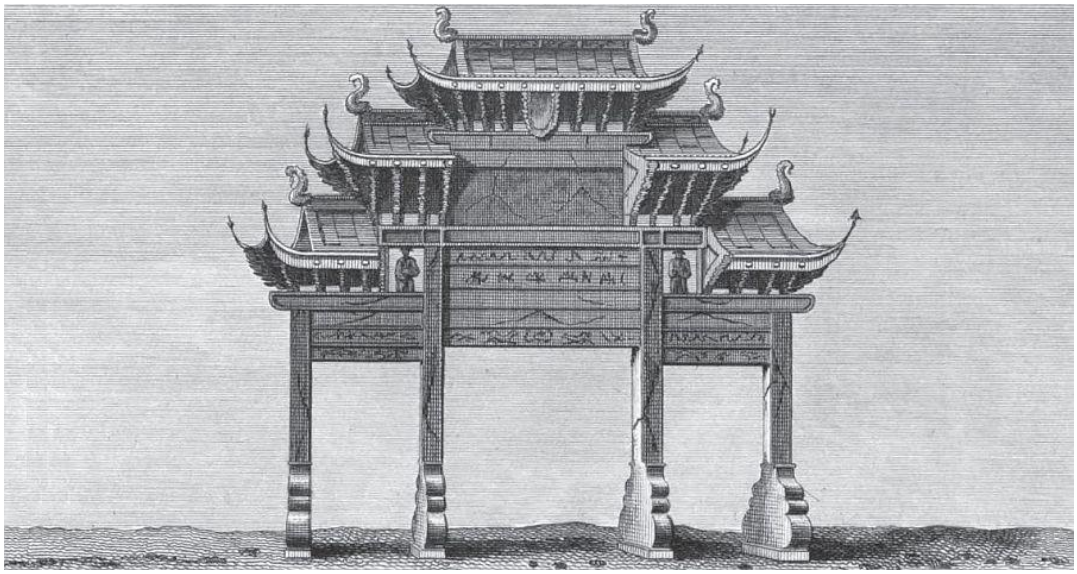


Fig. 55. Arc de triomphe.

21. Vers les neuf heures du matin, notre troisième mandarin vint chercher l'ambassadeur : nous partîmes tous en palanquins, M. Titzing et M. Vanbraam, chacun porté par quatre coulis et nous, par deux seulement. Les rues de Sou-tcheou-fou sont étroites ; nous passâmes un petit pont, sous lequel il y avait très peu d'eau : les boutiques sont médiocres, et ne renferment rien de beau. Il y avait peu de femmes dans le chemin, mais beaucoup de peuple ; aussi, pour le contenir, p2.057 avait-on placé de distance en distance des soldats armés de gros bâtons.

Arrivés chez le mandarin, les Chinois nous conduisirent dans une pièce séparée, et nous firent entrer ensuite dans la salle de cérémonie, où était déposée une lettre de l'empereur. MM. Titzing et Vanbraam firent le salut, après quoi on les fit asseoir d'un côté, et nous cinq, vis-à-vis d'eux. Le plancher était couvert de gros tapis rouges, et plusieurs grosses lanternes de corne étaient suspendues au plafond. Le fond de la salle était garni de paravents avec de petits carreaux, derrière lesquels se tenaient les femmes des mandarins. Le pavillon destiné à la comédie était bien disposé, et l'espace qui le séparait du bâtiment, était couvert par un ciel formé de bandes entrelacées de toile jaune, rouge et bleue.

Les Chinois apportèrent d'abord des tables chargées de fruits, une pour l'ambassadeur, une pour M. Vanbraam, et trois pour nous cinq. De petits mandarins, décorés d'un bouton d'or, nous servirent en mettant un genou en terre ; ils nous offrirent d'abord les fruits, ensuite les viandes, et plusieurs fois du vin chinois, auquel nous ne touchâmes pas. Dans le même temps, les acteurs parurent sur le théâtre, et exécutèrent différentes marches : plusieurs de ces comédiens étaient déguisés en oiseaux, et l'un d'eux représentait une p2.058 biche. Tout ce manège dura deux heures, et aurait continué plus longtemps si l'ambassadeur ne se fût levé pour aller dans une salle voisine. Il demanda alors à voir les édifices de Sou-tcheou-fou ; mais les mandarins firent beaucoup d'objections, en disant qu'il n'y avait rien de curieux ; enfin, sur nos instances, ils nous conduisirent dans une pagode que l'empereur avait honorée de sa présence, et qui est en grande réputation à la Chine. Cette pagode, en partie bâtie sur une hauteur, est extrêmement délabrée, et nous aurions perdu notre temps en venant la visiter, si de là nous n'avions découvert toute l'enceinte de la ville qui est vaste, et qui renferme de grands terrains cultivés, avec des champs et des habitations isolées. La partie de la ville qui contient le plus de maisons, offre deux tours et quelques édifices qui nous parurent beaucoup meilleurs que celui où nous étions. M. Titzing voyant que les mandarins ne se montraient pas disposés à nous mener

ailleurs, se détermina à retourner dans nos bateau. Les soldats rangés en ligne chez le mandarin et à la porte de la ville, tirèrent trois coups de boîte, et firent de la musique lorsque nous passâmes. Les Chinois offrirent des présents consistant en soieries, en thé et en provisions.

De retour dans nos barques, nous voulions nous aller promener dans la ville ; mais nos mandarins p2.059 nous ayant annoncé que nous ne tarderions pas à partir, nous n'osâmes pas nous écarter. Nos domestiques chinois en parcourant Sou-tcheou-fou, virent de belles boutiques, et nous dirent que les femmes étaient très jolies, mais nous ne pûmes en juger par le petit nombre que nous aperçûmes : on en fait commerce, et elles se vendent fort cher.

22. Nous avions le lac Tay-hou à notre droite. La campagne est unie et coupée par des ruisseaux ; les maisons sont construites en terre, et couvertes en briques. On continue de voir des tombeaux de formes

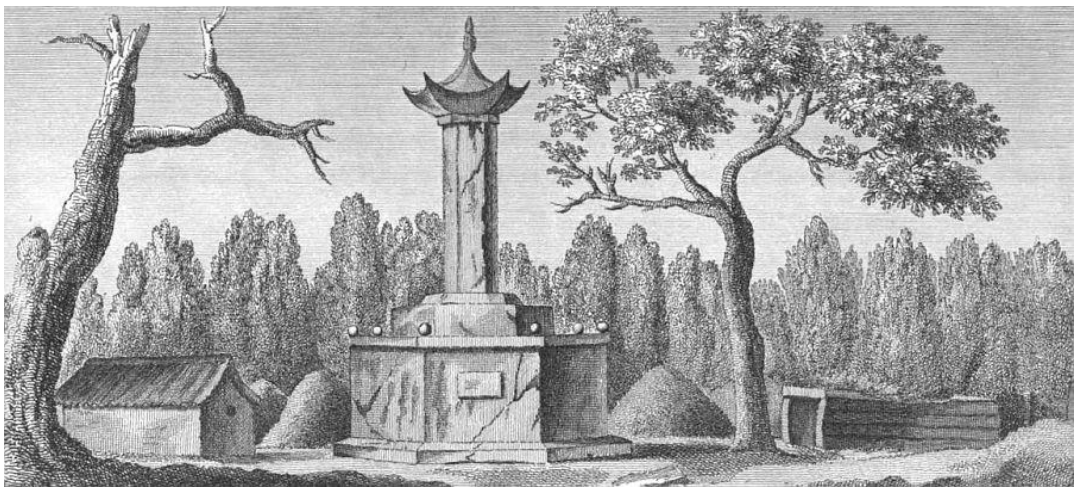


Fig. 56. Tombeaux.

différentes, et une grande quantité de cercueils placés dans les champs. Les Chinois prétendent que l'humidité du terrain les détruirait bientôt, c'est pourquoi ils les déposent sur le sol, ayant le soin de les huiler en dedans et en dehors, et de mettre beaucoup de chaux avec le cadavre. Lorsque les corps sont détruits, et qu'il n'en reste plus que les os, ils les brûlent, et renferment les cendres dans des vases ou jarres qu'ils mettent dans la terre. Les habitants de ce canton sont aussi peu scrupuleux que ceux des autres parties de la province ; ils sèment et

récoltent des grains sur les tombeaux. Nous trouvâmes en nous promenant, des champs remplis de mûriers ; ces arbres sont petits, plantés en allées et taillés courts : on cultive aussi du blé et une plante dont la graine sert à faire de l'huile.

p2.060 Nous passâmes deux ponts de cinq arches avant que d'être à Ping-ouan-kin, et quatre autres dans ce bourg, qui est considérable, mais dont le quai en pierre, qui règne le long du canal, est en mauvais état. A la sortie du bourg on laisse à droite un lac, au milieu duquel on voit une petite île avec une pagode.

La campagne est bien cultivée et coupée par des canaux, sur lesquels on a construit des ponts d'une arche ; quelques-uns en ont trois. Les habitations paraissent plus considérables, et le pays est plus peuplé ; les corps de garde sont bien entretenus, et nous en vîmes un près duquel il y avait trois arcs de triomphe.

Plusieurs bateaux, d'une structure différente, passèrent près de nous dans l'après-midi ; ils portaient deux voiles de toile, l'une basse et l'autre plus élevée : le mât se dresse ou s'abaisse par le moyen d'une bascule. Ces barques ressemblent à celles des Hollandais. On voit aussi sur le canal des petits radeaux faits de bamboux ; un petit mât avec une voile sert à les diriger ; les conducteurs logent dans une petite cabane couverte en nattes et construite sur l'arrière.

23. Nous passâmes pendant la nuit dans la ville de Kia-hing-fou, première place de la province du Tche-kiang.

La campagne est belle et remplie de mûriers. p2.061 Ces arbres ressemblent à ceux qui croissent en France ; ils produisent des fruits bons à manger ; leur hauteur est depuis trois pieds jusqu'à quinze, et le diamètre de l'arbre va depuis deux pouces jusqu'à cinq. Les Chinois coupent toutes les pousses de l'année, et ne laissent que les mères branches, qu'ils taillent en trois chicots de cinq à sept pouces de longueur. Les vieux arbres sont conduits comme les jeunes ; on les plante par allées, et l'on sème des fèves dans l'intervalle (Fig. 57). Le terrain est argileux et plat ; il s'y rencontre cependant quelquefois des

hauteurs, où les Chinois enterrent leurs morts ; aussi ne voit-on plus autant de tombes déposées dans les champs.

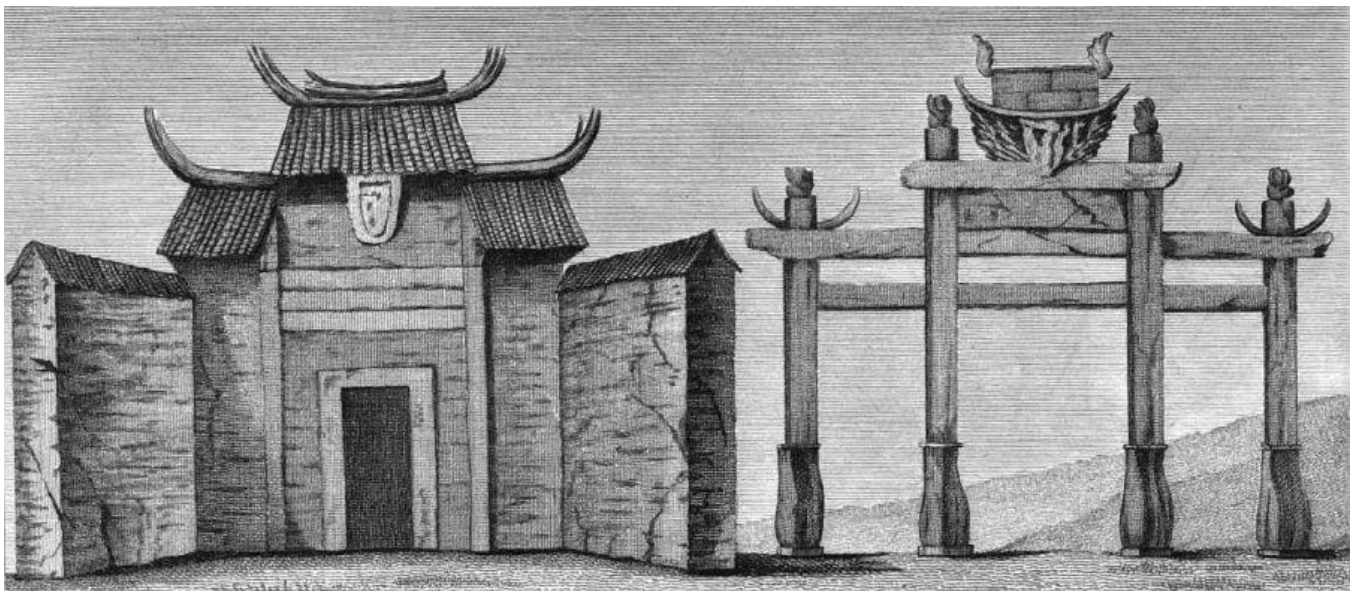


Fig. 58. Arcs de triomphe.

Avant d'être à Hiong-kiao, où nous vîmes trois arcs de triomphe, dont un d'une construction toute particulière, nous passâmes un pont nouvellement bâti. La circonférence de l'arche est formée par vingt-une pierres, savoir, cinq grandes de chaque côté, avec quatre petites qui les séparent, et trois pour la clef. Les grandes pierres sont arquées ; elles ont six pieds de hauteur, et diminuent à mesure qu'elles approchent du cintre : l'épaisseur des pierres est d'un pied et demi à deux pieds. L'ouverture du pont est de trente à trente-cinq pieds, et la largeur va de douze à quinze et même à vingt.

Arrivés à Ming-tching, nous n'y vîmes rien p2.062 de remarquable que deux ponts placés l'un à l'entrée et l'autre à la sortie du bourg. Ce lieu est considérable ; les maisons sont pour la plupart en bois.

La campagne, après le bourg, est belle et bien cultivée ; on aperçoit encore, de temps en temps quelques cercueils posés dans les champs, et plusieurs tombeaux, dont quelques-uns sont remarquables par leur construction (Fig. 56). Le bas du tombeau est formé d'un large piédestal à six côtés, sur lequel s'élève une colonne hexagone, d'environ douze à quinze pieds de hauteur sur près de trois pieds de

diamètre ; elle est surmontée d'une pierre à six angles relevés, et dont le milieu se termine en pointe.

On ne voit plus autant de pagodes, mais on trouve des arcs de triomphe. Nous passâmes devant trois de ce monuments, dont deux étaient élevés en l'honneur de femmes restées veuves, et le troisième à la mémoire d'un homme qui s'était distingué par ses services.

Avant d'arriver à la ville de Che-men-hien, on traverse un faubourg, qui a un pont à son entrée et un semblable à sa sortie, avec d'autres plus petits dans l'intérieur. Le canal suit les murs de la ville, qui sont en pierre, avec des bastions, mais tombés en partie. On raconte que lorsqu'on voulait bâtir autrefois les murs de Che-men-hien, ils p2.063 s'écroulaient d'eux-mêmes à mesure qu'on les élevait. Un astrologue consulté sur cet événement, proposa pour expédient de jeter de distance en distance des pains d'or pour servir de fondements ; on fit ce qu'il voulait, et dès lors les murs ne tombèrent plus : tels sont les contes des Chinois ; mais, trop rusés maintenant, ils ne recommenceraient pas la même opération.

Nous nous arrêtâmes en dehors de la ville ; les maisons et les habitants n'annoncent plus la même aisance, et l'on ne voit pas autant de monde.

Les femmes emploient toutes du fard pour se peindre le visage, elles paraissent jolies de loin ; mais considérées de près elles le sont moins. On ne saurait s'imaginer le contraste de la couleur de la peau de la figure avec celle des mains ; elles les tiennent toujours un peu pliées en avant, ou presque cachées par les manches de leurs robes. En général, les femmes n'ont pas la bouche bien ; les dents supérieures sont larges, et surtout jaunes : cette couleur désagréable provient, comme on l'a déjà dit, du tabac qu'elles sont dans l'habitude de fumer.

24. Le terrain est plat le long du canal, avec des collines et des montagnes dans l'éloignement ; la campagne est belle, bien cultivée et coupée par des ruisseaux ; les habitations sont éparses.

p2.064 En nous promenant le matin, nous trouvâmes des champs entièrement remplis de la plante dont on fait l'huile (Fig. 66). Nous vîmes des pêchers et un grand nombre de mûriers ; ces derniers sont disposés par allées, avec des fèves et des grains semés dans les intervalles. Plus loin, nous trouvâmes du blé planté par touffes, avec un petit rayon pratiqué de chaque côté pour la conservation de l'eau. Cette méthode peut être bonne, mais le grain est semé à de trop grandes distances.

Fig. 66. Navette.

En continuant d'avancer, nous remarquâmes dans un endroit un cercueil déposé sur la terre ; il ne répandait aucune mauvaise odeur sans doute parce qu'il était ancien, car il était assez entr'ouvert pour laisser voir les ossements du cadavre.

Cette manière de placer les morts doit avoir de grands inconvénients, surtout si le cercueil vient à s'ouvrir lorsque le corps est encore frais.

Au moment de rentrer dans nos barques, nous aperçûmes dans un bateau une femme bien habillée en soie, ayant des fleurs dans les cheveux, et attendant seule le moment de passer le canal ; elle s'avança doucement pour nous considérer, et nous parut jeune, très agréable et beaucoup plus jolie que toutes les Chinoises que nous avions vues jusqu'alors. Il paraît que les femmes sont dans l'usage de marcher seules dans la campagne, ou seulement accompagnées d'une domestique ; elles p2.065 traversent ainsi la rivière en portant avec elles leurs enfants.

Nous ne tardâmes pas à parvenir au faubourg de Hang-tcheou-fou, dans lequel on trouve plusieurs ponts et des maisons bâties en bois et couvertes en tuiles. Il était une heure lorsque nous nous arrêtâmes le

long du quai. Nous descendîmes bientôt à terre, accompagnés de quelques soldats pour nous faire faire place, et nous suivîmes la rue du faubourg qui conduit à Hang-tcheou-fou ; elle est pavée et bordée de maisons ; des soldats étaient placés de distance en distance pour contenir le peuple ; précaution inutile, car il resta très tranquille. On passe un pont et un arc de triomphe avant d'arriver à la porte, qui est double. Des soldats étaient rangés en ligne sur l'esplanade, et auprès d'eux il y avait deux pièces de canon montées sur des affûts à trois roues, dont les deux de l'avant étaient à rais, et celle de derrière pleine. Ces canons pouvaient porter de dix à douze livres de balle ; ils avaient la bouche renforcée par un bourrelet, et l'un d'eux paraissait avoir été cassé dans cet endroit par un boulet. Nous aurions désiré considérer ces pièces de plus près, ainsi que les grosses carabines chinoises qui étaient vis-à-vis, mais cela nous fut impossible.

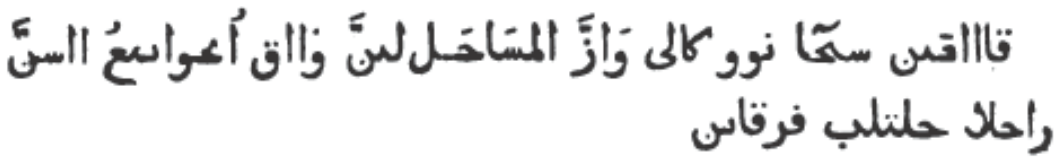
Nous trouvâmes encore des soldats et un mandarin après la seconde porte, et à peu de distance p2.066 deux arcs de triomphe en pierre : ces monuments sont très beaux, et ornés de sculptures saillantes, mais qui semblent avoir été ajoutées et être faites de quelque composition : car dans un endroit où les ornements étaient brisés, je distinguai des fils de fer contournés suivant le dessin. Notre promenade se prolongea assez loin dans la ville ; les rues en sont médiocrement larges, mais dans certains quartiers elles sont étroites et bordées de masures auprès desquelles on trouve des champs labourés. La population paraît considérable ; Les femmes sortaient librement de leurs maisons pour nous considérer ; elles étaient toutes fardées, même les petites filles de sept à huit ans. Excepté les boutiques des apothicaires qui sont belles, les autres méritent peu d'attention. Nos soldats voulurent nous mener plus avant pour nous en montrer d'autres, mais nous retournâmes sur nos pas, dans la crainte d'être surpris par la nuit. En revenant, nous achetâmes chez un parfumeur des sachets, ainsi que du blanc et du rouge à l'usage des femmes : le rouge avait l'odeur de la rose.

En rentrant dans le bateau, nous apprîmes que la mère de notre patron avait ses deux filles à bord, et qu'elles étaient restées pendant

seize jours dans une petite chambre au-dessous de la cuisine : position fort gênante et que cette pauvre femme aurait pu éviter ; car nous n'aurions pas voulu p2.067 la chagriner pour le plaisir de satisfaire notre curiosité.

25. Il était neuf heures lorsque nous quittâmes les bateaux. L'ambassadeur, accompagné des soldats hollandais, était dans son palanquin précédé par un mandarin et par plusieurs soldats chinois, dont un tenait un grand parasol de soie ; nous le suivîmes également portés dans des chaises par quatre coulis. Arrivés à la porte de la ville, nous trouvâmes de la troupe, et l'on tira trois coups de boîte. Les rues sont pavées, mais peu larges et de temps en temps on trouve de petits ponts et des arcs de triomphe. Il y a de très belles boutiques, fort vastes et garnies de diverses marchandises ; celles des parfumeurs sont les plus ornées. Le peuple, qui n'était cependant pas aussi nombreux que nous aurions dû nous y attendre, bordait les rues, gardant un profond silence et restant tranquille, quoiqu'il n'y eût que fort peu de soldats placés de distance en distance pour faire la police. On n'entendait du bruit que dans les carrefours, où les Chinois se pressaient davantage pour nous voir. Nous ne vîmes qu'un petit nombre de femmes ; les unes restaient devant leurs portes ; les plus riches se tenaient derrière des jalousies et d'autres, placées dans des palanquins auprès des endroits où nous devions passer, nous regardaient sans se cacher.

p2.068 En avançant dans la ville, nous passâmes devant une mosquée. Cet édifice n'a de ressemblance avec les bâtiments chinois que par le toit ; le reste en diffère totalement ; la bâtisse en est plus exhaussée et plus imposante ; la porte, qui est grande, élevée et ronde par le haut, a le dessous en forme de coupole, entièrement remplie de trous à la distance d'un pied les uns des autres ; de chaque côté il y a des colonnes surmontées d'un entablement dont le dessus se termine dans une espèce de croissant. Sur le dehors on lit cette inscription en arabe :



Temple pour les musulmans qui voyagent et qui veulent consulter l'Alcoran.

Le vice-roi, qui commande à deux provinces, ne résidant pas dans la ville, nous allâmes chez le gouverneur de la province, où nous trouvâmes plusieurs soldats rangés dans la cour auprès de deux figures de tigre en pierre. Les Chinois nous firent d'abord attendre dans une chambre séparée, et de là nous conduisirent dans la salle de cérémonie où était la lettre de l'empereur, renfermée dans une espèce de petite pagode faite avec une étoffe de soie jaune. Le gouverneur paraissait d'un certain âge ; il avait une figure prévenante, et portait le bouton rouge de corail et la plume de p2.069 paon. Ce mandarin ayant frappé trois fois la tête contre terre, prit, d'un air respectueux, la lettre de l'empereur, la lut en la tenant à la hauteur de ses yeux, et la remit dans le petit pavillon de soie. MM. Titzing et Vanbraam firent alors le salut ordinaire, puis ils prirent place, le premier du côté droit de la salle, avec trois d'entre nous, et le second vis-à-vis de lui, avec les deux autres : aussitôt des acteurs, qui se tenaient dans une salle très bien disposée, commencèrent à jouer la comédie, et firent sortir de dessous une grosse grenade un grand nombre de petits oiseaux, et un homme habillé en chauve-souris. On nous apporta alors des fruits et différentes viandes ; mais, peu d'instants après, l'ambassadeur s'étant levé, le gouverneur rentra dans la salle, et lui demanda s'il avait vu la comédie et s'il avait *mangé* ; lui ayant répondu que oui, on se sépara.

Nous vîmes en descendant dans la cour un cadran solaire en pierre fait par les Chinois ; et au moment où nous quittâmes la maison du mandarin, les soldats tirèrent trois coups de boîte. La route que nous suivîmes nous ayant fait repasser devant la même mosquée que nous avions déjà vue, nous demandâmes à la visiter, mais on nous dit qu'elle était abandonnée. Nous continuâmes donc de marcher, et peu après étant sortis de la ville par une porte carrée et fort petite, nous p2.070 en

prolongeâmes les murailles, qui, à notre surprise, nous parurent assez mal entretenues. Le chemin est pavé et passe à côté de quelques maisons, d'où nous découvrîmes un lac appelé Sy-hou, et des montagnes boisées qui l'entourent de toutes parts. Parvenus auprès d'un village, nous passâmes sur un petit pont, en laissant à droite une montagne sur laquelle est construite une tour de sept étages.

On aperçoit ensuite un grand nombre de sépultures entourées de pins et de cyprès : ces tombeaux d'une structure différente de ceux que nous avions vus précédemment, ont la forme d'une petite maison ; les murs en sont blancs, assez bas, et surmontés d'un toit peu élevé ; le devant est de bois peint en noir et le dedans est partagé par des cloisons qui forment de petites cellules dans lesquelles on dépose les cercueils.

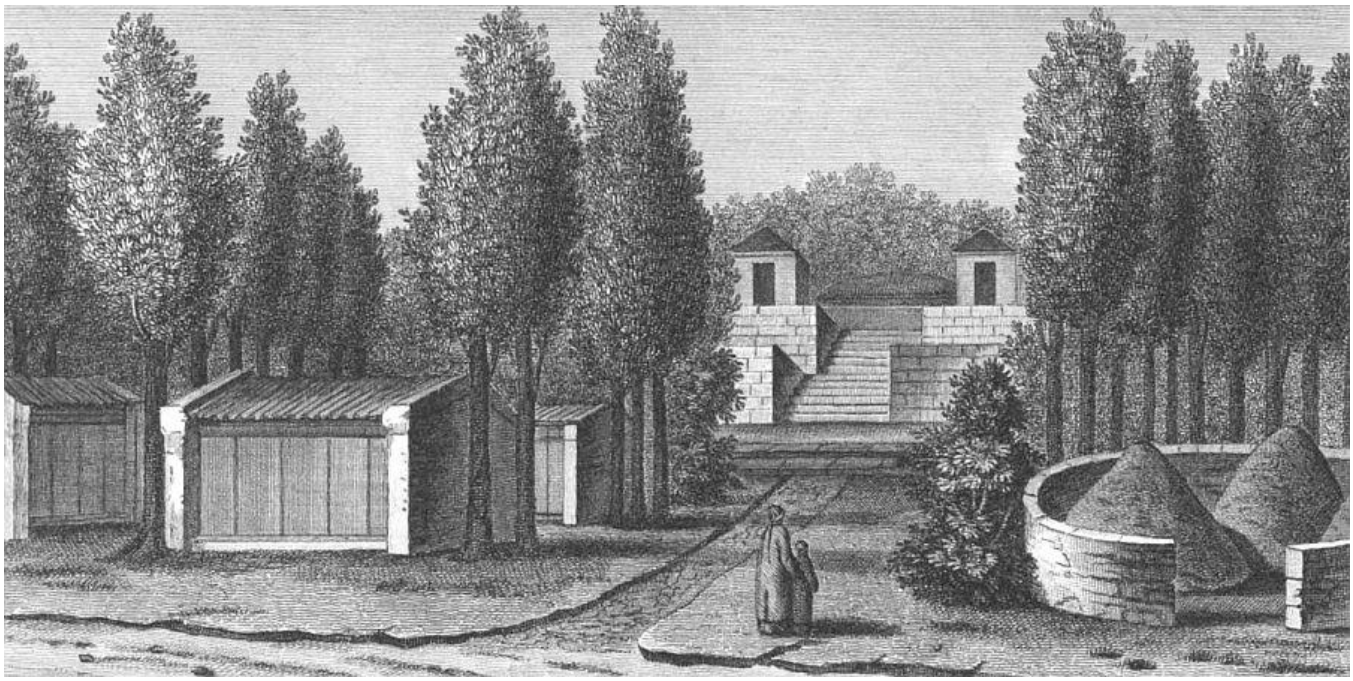


Fig. 62. Tombeaux des environs de Hang-tcheou-fou.

Ces tombeaux varient pour la forme ou la grandeur, suivant le goût ou la richesse des propriétaires. Le plus remarquable était celui de ce mandarin qui fut décapité injustement, et dont on nous avait montré la maison de campagne avant la ville de Sou-tcheou-fou. Ce monument est composé de deux cours : dans la première on voit en entrant, de chaque côté le long du mur, les quatre calomniateurs représentés à genoux, les mains liées derrière le dos ; l'un d'eux est cassé et se trouve hors p2.071

de sa place : parmi ces quatre figures, qui sont en cuivre, se trouve celle d'une femme. On honorait autrefois la mémoire de ce mandarin, en venant tous les ans frapper sur la tête de ses accusateurs, comme pour les punir du crime qu'ils avaient commis. Un peu plus haut, et de chaque côté, sont trois mandarins, un tigre, un bélier et un cheval. Toutes ces figures sont en pierre, et placées en avant de trois portes servant d'entrée à la seconde cour qui renferme les tombes du père et du fils. Ces tombes ont la forme d'une calotte. Celle du fils est sur le côté, et plus petite que celle du père qui est au milieu de la cour, et en avant d'une grande table de pierre chargée de vases faits de la même matière. Un bloc pareil, sur lequel on a gravé les noms de ces mandarins, indique que Ngo-fey, et son fils Ngo-ouang, vivaient il y a environ huit cents ans, sous l'empereur Tchao, de la dynastie des Song.

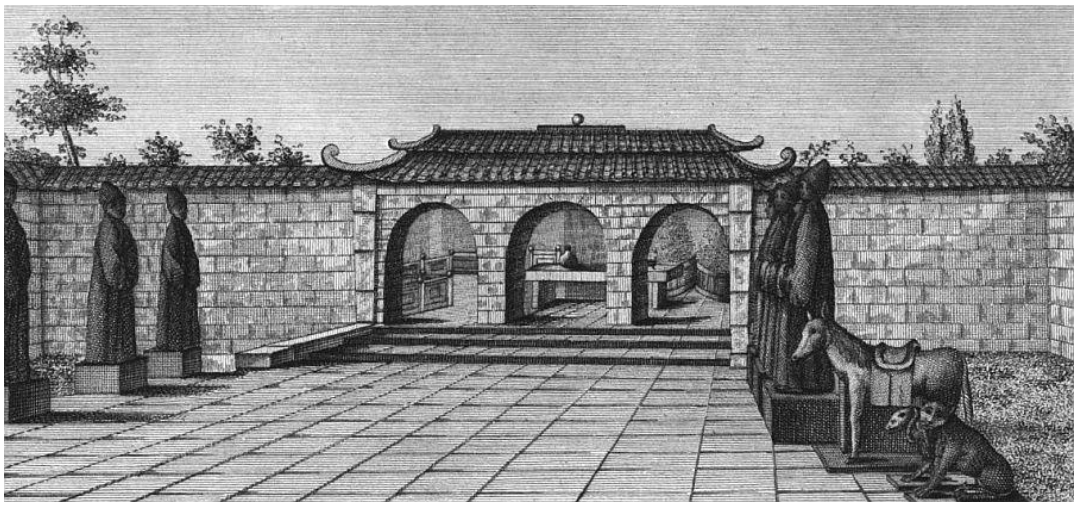
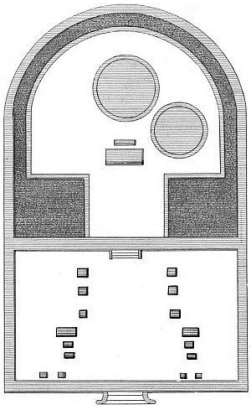


Fig. 60 et 61. Tombeau. Plan.



En quittant le tombeau de ce personnage célèbre, nous continuâmes notre route, ayant à notre gauche une petite île boisée à laquelle on communique par un pont de pierre. Cette île est remplie de pavillons : ici plusieurs femmes accoururent pour nous considérer ; mais la petitesse de leurs pieds les empêchèrent d'aller assez vite pour nous rejoindre. Nous ne tardâmes pas à parvenir à une longue chaussée qui traverse le lac, et s'élève de p2.072 quelques pieds au-dessus du niveau des eaux ; sa largeur est de vingt-cinq à trente pieds ; le milieu en est

pavé, et les bords sont cultivés en certains endroits et garnis de saules, de pêchers et d'arbres de différentes espèces. Des petits ponts sont

Fig. 59. Bateau du lac Sy-hou.

construits de distance en distance sur la jetée, afin de laisser un passage libre aux bateaux, dont les uns étaient occupés à la pêche, et les autres destinés aux personnes qui viennent de la ville pour se promener. Une grande partie du lac est entourée de collines et de montagnes boisées d'où se précipitent des torrents qui fournissent à l'entretien de ses eaux ; plusieurs petits ponts assez bien bâtis augmentent la beauté du paysage et entretiennent en même temps la communication parmi les diverses habitations qui sont répandues sur les bords du lac.

Nous marchions depuis quelque temps lorsqu'après avoir traversé un grand nombre de spectateurs, nos porteurs s'arrêtèrent dans une cour environnée d'édifices. Plus loin, des escaliers en pierre conduisent jusqu'à la moitié de collines dont le penchant est couvert de pavillons, de rochers, factices et de chemins tortueux. Ces lieux, s'ils étaient mieux entretenus, seraient d'une grande beauté, et mériteraient l'inscription emphatique que l'empereur a faite en leur honneur, et que l'on conserve, écrite en gros caractères, sur une planche p2.073 élevée :

Siao-yeou, Tien-yuen (*On trouve des jardins qui imitent, en petit, ceux du ciel*).

Montés au sommet des collines, nous découvrîmes tout le lac, dont l'étendue peut être d'une lieue. Du côté opposé on aperçoit le fleuve Tsien-tang-kiang, qui court à l'est ; et plus près, des maisons et des tombes qui remplissent la campagne : ces hauteurs sont couvertes de pins et de thuyas, ou d'arbres de vie. Nous serions restés longtemps à examiner ce beau paysage, mais le vent froid du nord nous fit descendre, et nous rejoignîmes nos mandarins qui nous attendaient pour nous conduire à la pagode de Ting-tse-tse, dont nous trouvâmes les environs remplis de curieux : le chef des bonzes vint au devant de l'ambassadeur. On voit en entrant dans l'enceinte, deux guerriers de trente à quarante pieds de hauteur ; et plus loin, un bâtiment carré qui contient cinq cents dieux. Cet édifice est partagé par allées, dont chacune a quatre rangs de divinités : dans le croisement des allées il y a en outre des dieux en bronze, et des tours du même métal, qui ont neuf étages avec des petits Poussa aux fenêtres. Toutes ces figures sont dorées, excepté un petit nombre habillé en noir, et quelques autres ressemblant à des nègres, et ayant comme eux la barbe et les cheveux frisés. Le premier de ces dieux s'appelle San-pao-fo. Parmi toutes ces divinités, les p2.074 bonzes nous montrèrent l'empereur. On présume que cette déification prématurée doit attirer les largesses de ce prince ; aussi la pagode et les bâtiments sont parfaitement bien entretenus. En sortant de là on nous mena une salle où il y avait un puits profond d'environ vingt-cinq pieds : une lumière descendue jusqu'au fond, nous permit de distinguer le gros tronc d'un arbre, qui, suivant le rapport des bonzes, avait servi seul à la construction de la pagode, et avait cessé de croître lorsqu'elle fut terminée. Il faut croire qu'on avait tiré de cet arbre tout le parti possible, car il était presque au niveau de l'eau. Les bonzes nous débitèrent cette fable de la meilleure foi du monde, et nous la reçûmes de même.

Cette belle pagode est desservie par trois cents bonzes. Le supérieur porte, comme les autres, une robe grise, mais il a par dessus une

grande écharpe d'un rouge clair. En le quittant nous allâmes examiner une vieille tour bâtie sur une éminence voisine ; elle a plusieurs étages ou du moins, elle les a eus, car le temps et le tonnerre l'ont beaucoup endommagée. Il ne reste rien des voûtes intérieures ; les ouvertures des fenêtres sont confondues, et l'on ne voit plus qu'un massif de brique de couleur rouge, entremêlée de quelques broussailles. Cette tour, bâtie sous l'empereur Tsieou des Song, compte quinze cents ans p2.075 d'ancienneté ; néanmoins les briques sont encore très bonnes. On lui a donné le nom de Louy-fong-ta (*tour des vents et du tonnerre*).

On voit dans les environs un tombeau composé d'un pavillon et d'une pierre noire entourée de maçonnerie. De cet endroit on découvre tout le lac et au milieu, deux très petites îles, dont une est remplie de pavillons et renferme un étang : trois gros piliers de fer fort anciens, sont placés en triangle à peu de distance de cette île, et paraissent avoir servi à attacher les barques. On aperçoit à droite une partie de la

Fig. 16. Vue du lac Sy-hou.

ville, et une tour qui est bâtie sur une colline. On ne pouvait choisir, suivant les idées chinoises, de place plus agréable pour un mort, car il doit jouir encore, d'après eux, de la délicieuse vue de tout ce qui l'environne : cependant, si ce lieu est superbe par sa situation, il est triste, et l'on y est affecté d'un sentiment qui porte à la mélancolie. Je ne puis dire si cette sensation que j'éprouvai, provenait de la vue antique de ces lieux, ou si elle n'était que l'effet du temps sombre qui

répandait un air de tristesse sur cette multitude de pins qui couvrent les montagnes et entourent les tombeaux, mais elle me suivit longtemps.

Après être rentrés dans nos palanquins, nous continuâmes notre route. Le chemin est en bon état et pavé ; il règne au milieu un cordon formé p2.076 par de grandes pierres, et sur les bords un autre plus petit d'environ six pouces de largeur ; les intervalles sont cailloutés. Quelques soldats étaient rangés le long du chemin, à quelque distance d'une des portes de la ville, dont on voyait encore les murs ; mais à l'entrée du faubourg nous en trouvâmes un plus grand nombre, ayant des mandarins à leur tête. Ces soldats avaient des sabres, des flèches et des fusils ; ils portaient des cottes de maille et un casque luisant surmonté d'un fer de lance. Ils avaient bonne mine et l'air martial : quelques-uns d'eux, placés de distance en distance, soufflèrent dans une conque marine, tandis que d'autres tirèrent lorsque l'ambassadeur passa. Nous ne traversâmes qu'une partie du faubourg, qui nous parut être considérable, et nous arrivâmes bientôt en face d'une maison et d'un petit arc de triomphe en bois, orné de banderoles rouges, auprès duquel il y avait encore des soldats. La marée étant basse, le terrain, qui est noir et ferme, était à sec. Les porteurs nous conduisirent jusqu'à nos bateaux, en passant sur un pont formé avec des planches placées sur des charrettes attachées deux à deux. Un grand nombre de buffles devaient remmener ces charrettes après notre embarquement. Nous en remarquâmes deux d'un blanc rougeâtre, les autres étaient d'un gris sale. Ces animaux galopent facilement avec un ou deux p2.077 Chinois sur le dos ; ils tiennent la tête horizontalement et le cou allongé.

Nos barques étant petites, nous fûmes obligés de nous diviser pour être plus commodément ; de sorte que je restai seul. Ces bateaux sont longs, couverts de bois avec une fenêtre sur les côtés, garnie de coquilles ; ils tirent peu d'eau ; la forme en est ronde en-dessus comme en-dessous, excepté que le milieu est un peu plat. La plus grande largeur se trouvant à deux ou trois pieds au-dessus de l'eau, ils s'abordent sans se faire de mal ; d'ailleurs les planches cèdent au

choc : l'intérieur est partagé en trois chambres ; une grande, qui contient deux lits fixes en bois ; une autre plus petite sur le devant, et la troisième à l'arrière, dans laquelle le patron couche et fait sa cuisine : les deux extrémités du bateau sont pointues, celle de l'arrière est plus élevée. Le mât se place à l'avant, et la voile est de toile. Les mariniers sont obligés de passer ou dans l'intérieur, ou par-dessus, pour se rendre de l'avant à l'arrière, n'y ayant point de saillie pratiquée en dehors comme aux bateaux que nous venions de quitter.

Nous nous mîmes en route à quatre heures sur le fleuve Tsien-tang-kiang, qui est très large : la rive gauche est basse, avec des montagnes à quelque distance ; mais la rive droite est escarpée et formée par des montagnes boisées, qui sont p2.078 presque à pic sur la rivière : on aperçoit cependant quelques petites vallées ; le chemin de halage suit la croupe des montagnes.

Après quelques moments de marche, nous nous arrêtâmes le log du rivage. Devant rester ici un jour pour attendre notre premier mandarin, qui était de Hang-tcheou-fou, et dont le père était marchand, nous profitâmes de ce retard pour aller nous promener dans les environs, et visiter une pagode remarquable et appelée Hoey-fa-tse : elle est bien bâtie, les cours sont pavées et les bâtiments bien entretenus, à l'exception néanmoins d'un seul, dont les bonzes ont fait un magasin. On trouve en entrant dans la cour deux pavillons, dont l'un renferme une cloche et l'autre un tambour. La tour est belle ; elle a huit côtés de vingt-cinq pieds de face chacun ; l'épaisseur du mur, au rez-de-chaussée, est de dix-huit pieds, y compris l'escalier voûté qui conduit aux étages supérieurs. Cet escalier, dont la largeur est d'environ trois pieds, est en forme de spirale, et soutenu intérieurement par un second mur de six pieds d'épaisseur, faisant le pourtour d'une salle d'environ dix-huit pieds de diamètre, qui occupe le centre de la tour. Il y a à chaque étage une pareille pièce qui renferme une niche avec un Poussa, excepté à l'étage supérieur, du milieu duquel part une très grosse poutre qui soutient le comble p2.079 et s'élève en dehors de plusieurs pieds au-dessus du toit. La hauteur de la tour, y compris le

comble, peut être de cent soixante-dix pieds ; nous comptâmes cent quatre-vingt-dix marches de huit bons pouces chacune. Il y a en dehors, à chaque étage, une galerie couverte ; elle commence à se dégrader dans quelques endroits. La vue est superbe de la pièce supérieure : on découvre le cours du fleuve, une partie de la ville et des faubourgs, et, plus près, un grand nombre de tombeaux. Quelques petits jardins potagers dépendent de cette pagode, dont les environs, entièrement couverts d'arbres, lui donnent un air vraiment pittoresque. Cinquante bonzes font ici leur séjour ; ils nous dirent que la tour existait depuis sept cents ans ; ce qui est difficile à croire, par le bon état ou elle se trouvait encore ; mais les galeries n'étant qu'ajoutées, il est à présumer qu'elles auront été renouvelées plus d'une fois.

Nous vîmes le soir un Chinois conduisant seul son bateau ; il ramait avec les pieds, et tenait la barre avec les mains. Ill paraît que c'est un usage reçu, puisque d'autres Chinois qui étaient avec lui, ne cherchaient nullement à l'aider.

La réception de l'ambassadeur à Hang-tcheou-fou fut très bonne ; d'où l'on peut conclure qu'elle aurait pu être partout la même ; mais, dans les lieux ou nous passions, notre premier mandarin, homme p2.080 très orgueilleux et très bête, prenait la place de l'ambassadeur, et se faisait rendre des hommages qui n'étaient pas pour lui : né dans ce pays, et fils d'un marchand, il n'osa pas faire ici l'homme d'importance, aussi tout se passa dans le plus grand ordre. Il se fait un grand commerce à Hang-tcheou-fou, et l'on y fabrique beaucoup d'étoffes de soie.

26. La marée monta vers les six heures et demie du matin, elle venait avec une grande rapidité ; nos matelots écartèrent les bateaux les uns des autres pour éviter l'abordage ; une demi-heure après, ils se placèrent de nouveau près du rivage. Nous désirions voir encore la ville, pour y acheter quelques raretés ; en conséquence M. Titzing en parla à notre troisième mandarin ; mais cela souffrant quelques difficultés, nous nous contentâmes d'aller sur une montagne voisine, d'où nous découvrîmes une partie du lac Sy-hou et de la ville de Hang-tcheou-fou.

En revenant nous vîmes un grand nombre de tombeaux, dont un surtout fixa notre attention. Sur une grande esplanade à laquelle on parvient par deux escaliers, on trouve une tombe circulaire et sphérique en dessus, et de chaque côté deux pierres noires, qui indiquaient autrefois la qualité du mort, car actuellement on y découvre à peine un caractère (Fig. 62).

p2.081 Notre promenade fut très agréable ; tantôt nous étions sur des hauteurs, et tantôt dans des vallées profondes où l'on trouve de l'eau excellente. Les arbres les plus communs sont les pins ; les Chinois en coupent les branches et en font des amas considérables pour les vendre ensuite.

De retour à nos bateaux, et après nous être reposés quelque temps, nous allâmes le long du rivage. On aperçoit de distance en distance des maisons bâties à l'entrée de plusieurs petits plateaux où l'on cultive du riz, et l'herbe dont on fait de l'huile. Nous passâmes sur deux ponts, dont l'un de cinq arches était plat et presque écroulé d'un côté : il nous parut étonnant que les Chinois ne le raccommodassent point, puisqu'il n'y avait pas d'autre chemin dans cet endroit, et que nous y rencontrâmes un grand mandarin avec tout son cortège. Dans cette promenade, qui fut de près d'une lieue, nous ne vîmes qu'un petit nombre de paysans, et quelques femmes qui se mirent aux portes pour nous regarder ; et quoique nous ne fussions que deux, personne ne se permit de nous dire la moindre chose.

27. On nous conduisit le matin entre les gorges des montagnes, dans un jardin planté d'arbres fruitiers ; ils étaient tous en fleurs, et formaient un contraste frappant avec la triste verdure des pins qui couvraient tous les environs.

p2.082 Nous trouvâmes à notre retour nos Chinois occupés à recevoir des provisions, et bientôt après, nos bateaux quittèrent le rivage, laissant à droite des montagnes boisées avec de petits villages dans les bas, et sur la gauche un terrain plat avec des montagnes dans l'éloignement. La rivière est large : l'eau en montant et en descendant,

fait prendre à la vase les formes les plus singulières. Chaque brin de paille, entouré de limon, représente un vase, un arbre ou une maison.

Nous vîmes ensuite des habitations où l'on s'occupait à faire du vin, et un village renommé pour son commerce en huile, remarquable par un quai qui règne le long de la rivière ; près de là des Chinois travaillaient à terminer un très grand bateau. Nos mariniers tiraient les barques avec de petites cordes très fortes ; chacun avait la sienne.

28. Terrain plat avec des montagnes à une lieue de distance, mais qui se rapprochent de temps en temps, et forment des vallées. Ces montagnes sont arides à leur sommet, et boisées à leur base. Le terrain est ocreux et sablonneux ; les pierres sont disposées par bancs inclinés, et se détachent par feuillets.

Après avoir dépassé une tour de sept étages dont il ne restait que la pièce de bois qui soutenait le comble, et deux cercles de fer, nos bateaux mouillèrent près des murailles de la ville de p2.083 Fou-hiang-hien. On voit à sa sortie, du côté des montagnes, un pont très bien fait,

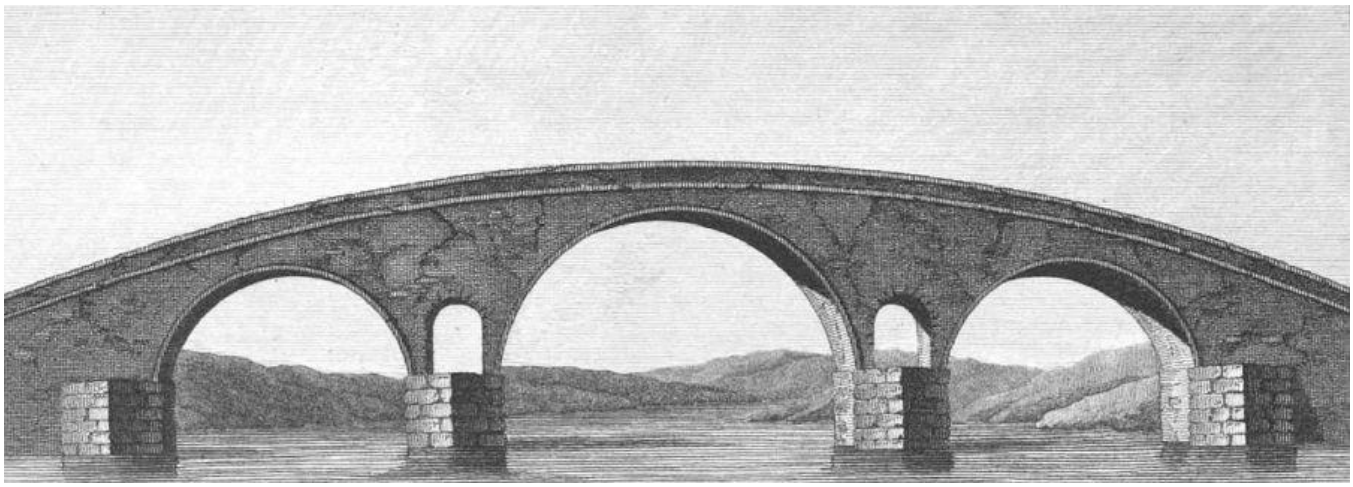


Fig. 64. Pont de Fou-hiang-hien.

composé de trois grandes arches, et d'autres plus petites. Les environs sont en partie couverts de maisons et de magasins remplis de branches de pin, que les Chinois transportent par eau dans beaucoup d'endroits, car nous rencontrâmes plusieurs bateaux et des radeaux, qui en étaient entièrement chargés. La campagne est belle et pittoresque ; les

champs sont couverts d'herbe à huile ; on aperçoit aussi beaucoup de pêchers, et d'autres arbres fruitiers sous lesquels les Chinois sèment quelques grains. Les mûriers, dont on trouve un grand nombre, sont ici plus gros que ceux que nous avions vus précédemment ; on les élague en dedans pour leur donner de l'air, mais on ne coupe pas toutes les petites branches. En général, ces arbres ne paraissent pas aussi bien taillés que dans la province de Kiang-nan.

On ne voit plus autant de monde, et même on n'en rencontre que fort peu : les habitations sont en petit nombre : elles sont le long de la rivière, et pour la plupart chétives. Nous ne vîmes dans cette journée qu'une pagode, et un seul arc de triomphe.

29. La qualité et la disposition du terrain continuent d'être les mêmes : la campagne est remplie d'arbres, de mûriers et de bamboux ; presque p2.084 tous les champs sont couverts de blé et de navette.

Pendant toute la matinée nous ne vîmes rien de curieux, excepté une montagne dont le sommet était couvert d'arbres à travers lesquels on distinguait une pagode et une vieille tour. D'un côté la montagne se prolonge en pente, que les Chinois cultivent par terrasses ; de l'autre côté elle est à pic sur un bras de rivière qui la sépare de Tong-lou-hien. Cette ville n'est pas fermée de murailles ; les maisons en paraissent bonnes, et quelques-unes ont jusqu'à deux étages au-dessus du rez- de-chaussée. Le seul ornement de Tong-lou-hien consiste dans un arc de triomphe qui est bâti près du fleuve. Le terrain après la ville est plat sur la gauche, et montueux sur la droite ; mais les montagnes s'ouvrent ensuite, et forment une vaste plaine dans laquelle on voit un grand nombre de mûriers et de bamboux, avec des champs de blé et d'herbe à huile.

Nos bateaux furent obligés de faire beaucoup de détours sur la rivière, pour éviter les rochers et surtout les bas-fonds qui sont formés par des amas considérables de galets. Dans ces circonstances les Chinois étant obligés de tirer avec plus de force, font descendre la corde qui est au haut du mât, et l'attachent au milieu, pour éviter de faire incliner le bateau.

30. Nous étions le matin dans un passage p2.085 resserré par des montagnes arides et élevées. La rivière, quoique large, n'était libre qu'au milieu, à cause des bas-fonds qui sont sur les côtés.

On ne voit çà et là qu'un petit nombre d'habitations qui sont occupées par des marchands de bois. Une petite pagode dominée par deux rochers isolés, séparés l'un de l'autre, et sur lesquels il y a un monument en pierre, est tout ce qui attira notre attention. Le terrain continue d'être montagneux ; mais les montagnes s'abaissent à la fin et forment de grandes vallées où nous vîmes des champs de blé, de fèves et de navette. La campagne offre de jolis points de vue ; on distingue au loin sur les hauteurs, des terrains cultivés, et plus près, des champs remplis d'arbres, de bamboux et de mûriers. Les maisons sont presque toutes à deux étages, elles sont bonnes et bien bâties. On trouve une tour de sept étages, et un pavillon qui n'en a que quatre, avant d'arriver à la ville de Yen-tcheou-fou, dont nous passâmes assez près, mais en la laissant sur la droite, ainsi que le bras de rivière qui en baigne les murs, et une seconde tour de la même forme que la première.

Nous aperçûmes quelques champs de thé, dont les plants étaient isolés et éloignés d'environ deux à trois pieds les uns des autres.

31. La route continue entre des montagnes p2.086 au bas desquelles il y a des plateaux qui s'étendent plus ou moins, et dont une portion est remplie d'arbres, de mûriers, de bamboux, et l'autre contient de grands espaces où l'on cultive le blé, la navette et les fèves : les collines sont couvertes de pins.

Après avoir dépassé une tour à sept étages, une pagode et quelques villages dont les maisons en briques sont bonnes et à deux étages, nous nous arrêtâmes au faubourg de Lan-ky-hien, ville bâtie au pied d'une montagne.

1er Avril. La campagne est unie des deux cotés, avec des montagnes dans l'éloignement. On voit néanmoins sur le devant plusieurs collines dont les unes sont arides et les autres cultivées par

gradins, et dont les bas sont garnis de pins et de bamboux. Le terrain est rougeâtre et sablonneux ; les pierres se détachent par feuillets ; les champs ont remplis de mûriers, de fèves, de navettes (Fig. 66) et de blé : ce dernier est planté par touffes, isolées et disposées en rayons ; sa feuille est large : il paraît pousser avec force. La rivière continue d'être d'une difficile navigation, à cause des bas-fonds qui, dans certains endroits, donnent à ses eaux une telle rapidité, que les paysans sont forcés d'élever des digues pour s'opposer au courant et l'empêcher de dégrader les terres. Ces courants se rencontrent aux détours de la rivière, à la suite de petites îles, derrière une pointe avancée ou p2.087 après des bas-fonds : l'eau s'y accumule pendant un certain temps ; mais franchissant enfin l'obstacle qui l'a retenait, elle coule avec impétuosité et entraîne tout ce qu'elle rencontre. Dans ce cas, les patrons mouillent et laissent tomber à cet effet un long morceau de bois qui traverse le devant du bateau : cette manière, qui est expéditive, sert également lorsqu'une des cordes des tireurs vient à casser.

On voit des maisons bâties de distance en distance dans la campagne ; elles sont très bonnes, peintes en noir, avec un encadrement de couleur blanche autour de toutes les fenêtres. Après

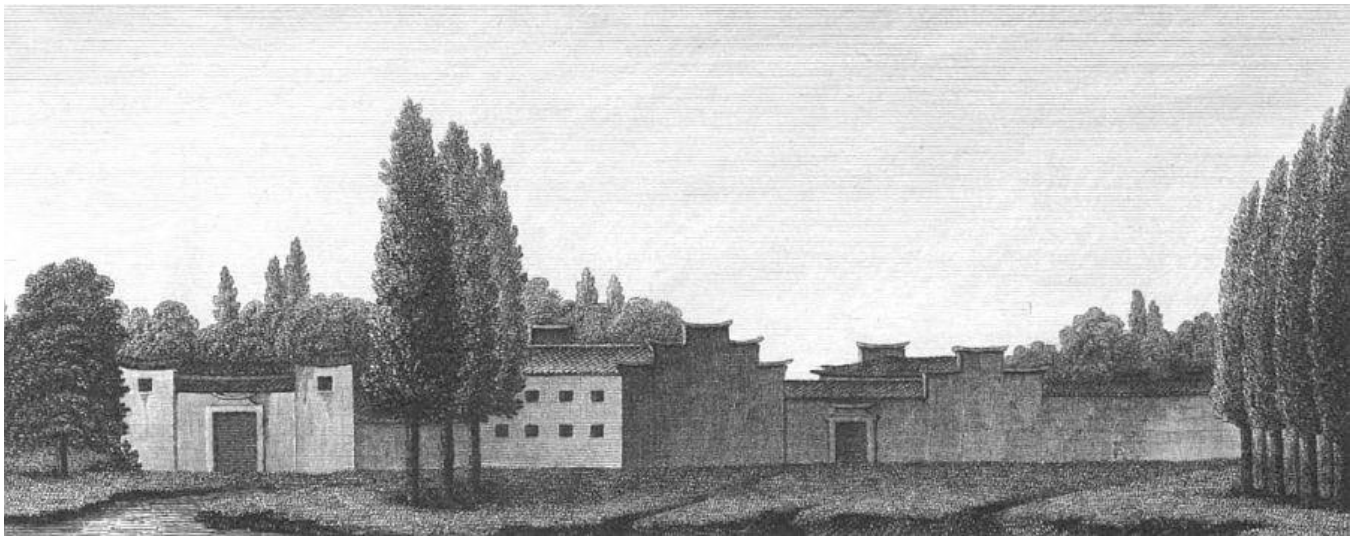


Fig. 65. Maisons dans la campagne.

avoir passé devant le bourg de Hong-tchoun, qui est généralement bien bâti, et avoir laissé une tour de cinq étages, nous trouvâmes des moulins pour piler le grain. Ils sont entourés de nattes et couverts en

paille. Une roue de sept à huit pieds de diamètre, portant des palettes à sa circonférence, fait tourner avec elle cinq morceaux de bois fixés sur

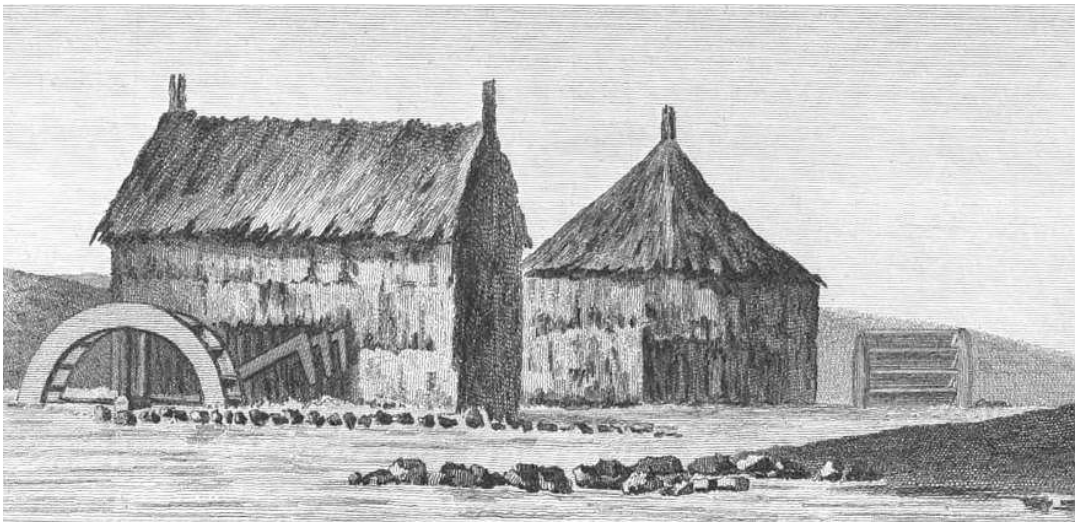


Fig. 68. Moulins.

son axe, qui pèsent tour à tour sur autant de leviers dont l'extrémité, garnie d'un pilon, retombe dans un mortier de pierre placé en-dessous : ces sortes de roues plongent ordinairement de trois ou quatre pieds dans l'eau.

La campagne est toujours très belle. Dans un endroit, une tour à sept étages, mais d'une moyenne proportion ; plus loin un arc de triomphe

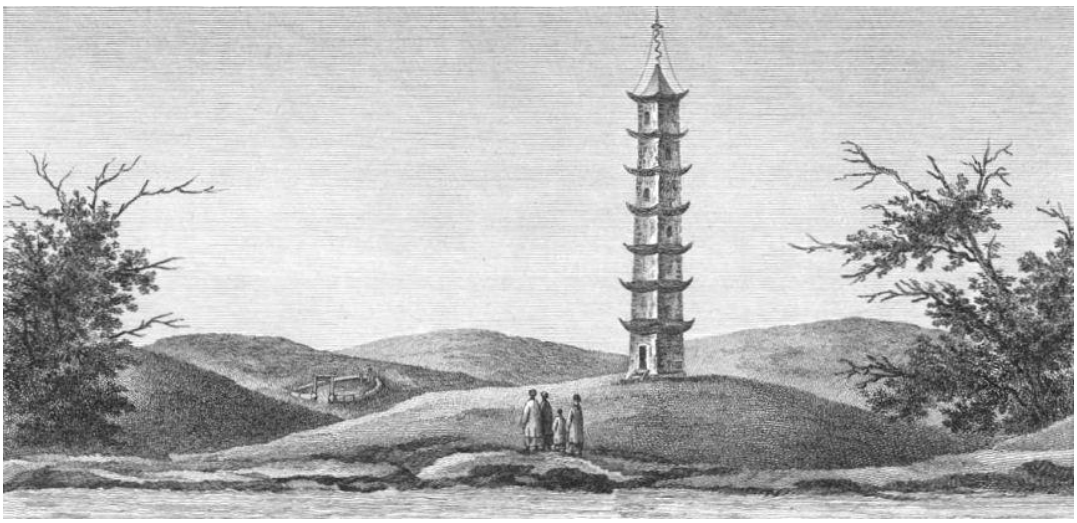


Fig. 69. Tour et tombeau.

placé p2.088 en avant d'un antique tombeau, forment un très joli point de vue.

2. La campagne est plate, on voit seulement de temps en temps quelques collines boisées. Les maisons paraissent bonnes, les terres sont bien cultivées ; on y trouve du blé, de l'orge, des fèves et de la navette, outre des mûriers et des arbres de différentes espèces.

Avant d'être au bourg de Ya-tsin, dépendant de la ville de Long-yeou-hien, qui est à une demi-lieue dans les terres, on dépasse une tour de sept étages, et peu après une autre semblable peu éloignée d'une colline entièrement composée de pierres rougeâtres, disposées par bancs inclinés.

Au village de King-ping-kieou, nous fûmes obligés de passer entre la terre, et des arbres qui se trouvent dans la rivière : le courant était rapide en cet endroit ; mais le vent du nord nous favorisant, nous sortîmes heureusement de ce passage dangereux. Nous aperçûmes ensuite dans la campagne quelques plantes de thé, des pins, des mûriers et des champs entiers d'orangers. Plusieurs vaches paissaient auprès d'un village dont les habitants exploitent les carrières voisines. Ces gens ne creusent pas en dessous, mais travaillent à découvert et de haut en bas.

Nous ne vîmes rien de curieux qu'un arc de triomphe, et une tour de neuf étages avant de p2.089 nous arrêter pour souper. On trouve le long du rivage de grosses pièces de bois enfoncées dans la terre pour amarrer les bateaux ; le courant est rapide et ronge les terres ; elles étaient minées prodigieusement d'un côté. On fait ici beaucoup de charbon avec des branches de pin ; plusieurs bateaux en étaient chargés. Je trouvai, en me promenant, du lilas semblable à celui d'Europe, mais sans odeur ; il n'avait que huit à dix pouces de hauteur, et semblait ne pas devoir s'élever au-delà d'un pied. On rencontre peu de monde, et ce pays paraît ne contenir qu'un très petit nombre d'habitants.

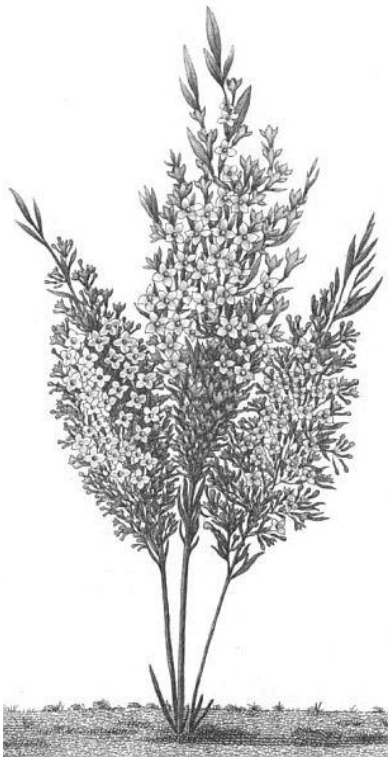


Fig. 67. Lilas.

3. Nous arrivâmes pendant la nuit à la ville de Kieou-tcheou-fou. Le courant étant très rapide, les bateaux, pour traverser le fleuve, furent obligés de s'élever prodigieusement sur la gauche ; mais en le traversant, ils furent entraînés avec une telle force, que rendus près de terre ils se trouvèrent plus bas que l'endroit opposé d'où ils étaient partis. Parmi les bateaux qui refoulaient avec nous le courant de la rivière, j'en remarquai un petit dans lequel il y avait une jeune fille et un Chinois d'un certain âge ; celui-ci était couché nonchalamment, tandis que la pauvre fille faisait tous ses efforts pour faire avancer sa petite barque.

La campagne au-delà de la ville est unie ; on voit cependant dans l'éloignement, des montagnes p2.090 arides, et sur l'avant, plusieurs collines rougeâtres, dont les moins hautes sont cultivées par gradins, et les plus élevées couvertes de pins. La culture est celle du blé, de l'orge, des fèves et de la navette. On trouve des orangers et des mûriers, mais ceux-ci n'avaient pas encore poussé. Des maisons isolées et bien bâties sont répandues dans les champs : le terrain est sablonneux sur un fond d'argile dont l'épaisseur est quelquefois de dix à quinze pieds.

Nous vîmes plusieurs moulins pour piler les grains ; l'un d'eux avait une roue semblable à celle de nos moulins, dont l'axe faisait aller cinq pilons : une autre de ces roues en faisait mouvoir une plus petite placée perpendiculairement pour faire tourner une meule horizontale ; mais la machine n'allait pas, étant en partie brisée. Plusieurs Chinois étaient occupés à passer et à bluter la farine. Ces moulins appartiennent, en communauté, à un village dont chaque paysan a le droit de venir faire piler son grain : l'entretien est supporté par chaque particulier suivant ses moyens. On rencontre aussi près des villages, de jeunes enfants qui font sécher au soleil des vermicelles étendus sur des nattes : les Chinois consomment beaucoup de ces sortes de pâtes, dont les filets sont plus ou moins gros.

Nous aperçûmes des buffles et des vaches, mais p2.091 en petit nombre : on voit peu de monde dans la campagne ; unie d'abord, elle changea bientôt ; les montagnes se rapprochèrent, et même jusque sur le bord de la rivière : nous vîmes ensuite plusieurs villages, et des fours à brique.

4. La campagne est toujours la même : les hauteurs sont tantôt près de la rivière, et tantôt assez éloignées, mais forment toujours des plateaux entre les gorges où l'on cultive le blé et les navets : en général le pays est montueux. Nous vîmes beaucoup d'orangers, quelques lataniers et des mûriers, dont les boutons commençaient à grossir.

Avant arriver à la ville de Tchang-chan-hien, dont les murailles s'étendent jusqu'aux montagnes voisines, et renferment plusieurs collines arides, nos bateliers mouillèrent auprès d'un pont dont les piles sont en pierre, et sur lesquelles on étend de l'une à l'autre des pièces de bois qu'on retire à volonté pour donner un libre passage aux barques, qui remplissaient, dans ce moment, une bonne partie de la rivière. La campagne autour de la ville est très bien cultivée ; les champs sont partagés par planches ou l'on sème des légumes. On voit à l'entrée, une tour de sept étages, qui tombe en ruines ; la porte de la ville est pareillement dégradée, et le pavillon qui est au-dessus, n'est fermé que par des nattes. Les murailles sont basses et p2.092 construites en pierre ; les rues sont étroites, cailloutées, et bordées de boutiques dans lesquelles on vend de petites bourses, des pipes et des souliers garnis de gros clous. Les bouchers ont le même usage qu'en Europe, et étalent leur viande sur de grosses pièces de bois. Plusieurs maisons sont en briques, et d'autres entièrement en bois. Durant notre promenade nous fûmes suivis par un petit nombre de Chinois, et nous vîmes peu de monde. De retour dans nos bateaux, nous demandâmes aux mandarins des chevaux pour notre voyage par terre ; ils firent d'abord des difficultés, en disant qu'il n'était pas facile de s'en procurer ; mais ayant insisté, ils promirent à la fin de nous en fournir.

5. L'ambassadeur partit en palanquin dès le matin ; mais les mandarins nous ayant fait attendre pour des chevaux, il était près de onze heures lorsque nous nous mîmes en route, entourés d'un grand nombre d'enfants qui criaient après nous, et qui nous suivirent dans la ville. A sa sortie, on trouve un chemin très bien entretenu, qui consiste en une chaussée pavée de petites pierres avec un rang d'autres plus larges placées au milieu. Il est disposé de cette manière dans les villages et

dans les bas-fonds ; mais dans les autres endroits, la terre est seulement bien battue ; ce chemin peut avoir environ vingt pieds de largeur ; il monte et descend faiblement, en passant tantôt p2.093 dans des vallées ensemencées, et tantôt entre des collines couvertes de pins ou cultivées. On voit du blé, de l'orge, des navets, des pois gris et du tchou-ma ; cette espèce de chanvre, qui a la côte et la feuille épaisse, croît très haut ; il est fort, et on s'en sert pour faire des cordes et de grosses étoffes.

Nous traversâmes quelques petits villages, et nous vîmes plusieurs maisons qui servent de retraite aux voyageurs. Avant d'arriver au bourg de Tsao-ping-y, situé à moitié du chemin, et dans lequel nous nous arrêtâmes pour prendre des rafraîchissements, nous trouvâmes dans une gorge de montagne, une porte fortifiée avec des murailles qui s'étendaient sur les hauteurs voisines : ce poste, défendu par un petit nombre de soldats, sert à garantir le pays contre les incursions des voleurs. A peu de distance du bourg on en trouve encore un pareil, qui fait la séparation entre les provinces du Tche-kiang et du Kiang-sy. Après le bourg, la route continue entre des collines plus ou moins élevées, et dont quelques-unes offrent des pierres argileuses, grises, veinées de blanc, ou brunâtres avec des taches vertes. Le chemin en général est bien entretenu, et coupé de distance en distance par des rigoles pratiquées pour l'écoulement des eaux ; il faut y faire attention, car un de nos compagnons de voyage culbuta, avec son cheval, et roula dans les terrains inondés qui p2.094 sont destinés à la culture du riz, et qui bordent la route. Les Chinois nous avaient prévenus que nous verrions beaucoup de tabac, mais nous n'en aperçûmes qu'un champ d'une médiocre étendue.

Après avoir passé trois arcs de triomphe, nous arrivâmes auprès d'une petite rivière sur laquelle il y a un pont en pierre, et qui est très bien fait ; des Chinois s'occupaient à y placer des parapets ; mais la pluie nous empêcha de rester plus longtemps, et nous força d'entrer promptement dans le faubourg de Yu-chan-hien, dont les maisons sont presque toutes en bois, à l'exception de quelques-unes qui ont les côtés en briques ; elles sont généralement meilleures que celles de la ville, où l'on ne voit de remarquable que deux arcs de triomphe très bien

travaillés, et deux pagodes. La porte est bâtie en demi-cercle ; elle est peu élevée ainsi que les murailles, et construite comme elles, avec des pierres rouges. Entrés dans le second bourg, nous ne tardâmes pas à arriver dans le kong-kouan qui nous était destiné, et qui se trouva être le même que le lord Macartney avait occupé l'année d'avant. Cette maison, que l'ambassadeur anglais prétend être destinée à faire les examens, n'en a nullement l'apparence, et sert uniquement aux marchands qui vont en voyage : elle est grande et assez bonne ; les principaux murs sont en briques, et la façade en bois. p2.095

Nous allâmes dans le faubourg pour voir si nous trouverions quelque chose à acheter, mais les boutiques n'avaient aucun objet de valeur ; les Chinois se tinrent aux portes de leurs maisons pour nous regarder ; plusieurs nous suivirent, mais le nombre n'en fut pas considérable.

Nos bateaux n'étant pas éloignés, nous fûmes les examiner ; ils étaient de deux espèces : les grands sont lourds et n'ont que des nattes qui se poussent en place de portes ; les petits ressemblent assez à ceux de Nan-ngan-fou. Le bateau destiné pour l'ambassadeur, était tout

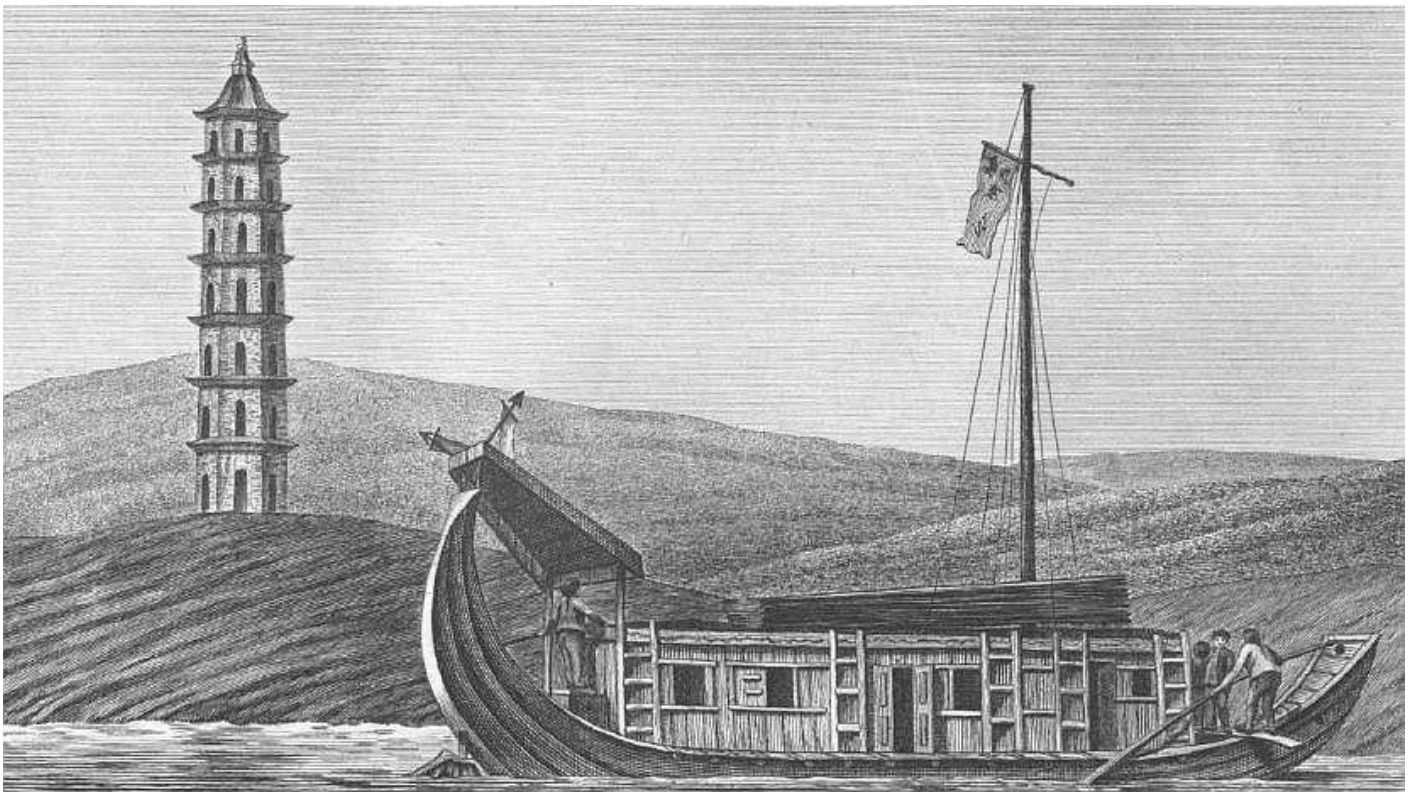


Fig. 17. Tour et bateau.

en bois ; il avait au milieu une grande salle, ensuite une chambre à coucher, et en avant deux autres pièces dont une pour les matelots. Les Chinois qui rament sont placés sur l'avant ; ils peuvent faire le tour du bateau en dehors, sur une planche saillante qui règne tout autour. Le patron se tient à l'arrière, monté sur une espèce de coffre ; il a également une rame près de lui, dont il se sert au besoin. Un toit en bois le met à l'abri du soleil et de la pluie. La partie antérieure du bateau est percée de trois trous, qui servent au même usage que dans les bateaux de Nan-ngan-fou ; le mât est placé vers les deux tiers de la longueur du bateau ; la voile est de natte, et se plie par feuilles.

L'ambassadeur n'arriva qu'à six heures du soir, et après lui nos lits et une partie du bagage. Deux p2.096 soldats hollandais obtinrent seuls des chevaux, les autres vinrent en palanquins ; nos domestiques et plusieurs effets ne quittèrent Tchang-chan-hien qu'à quatre heures de l'après-midi, les mandarins n'ayant pu parvenir à se procurer plus tôt les coulis nécessaires. Les chevaux paraissent être très rares dans ce pays, nous n'en rencontrâmes aucun, les Chinois voyageant presque tous à pied ou en palanquin.

Nous ne rencontrâmes que peu d'habitants et encore moins de voyageurs dans la route que nous fîmes par terre dans cette journée, quoique ce passage fasse la séparation des deux provinces de Kiang-sy et de Tchekiang, et que, suivant les Chinois, il serve de communication à sept provinces différentes.

6. Nos effets n'étant pas encore arrivés, nous allâmes dans la ville, où nous vîmes un arc de triomphe très bien travaillé : nous entrâmes ensuite dans une ancienne pagode appelée Ouang, dans laquelle des Chinois venaient de faire un sacrifice en égorgeant une poule sur un petit tigre en pierre, placé à l'entrée de la salle principale. Le sang était encore chaud. Nous regrettâmes beaucoup de n'avoir pas été témoins de cette offrande, et des cérémonies qui se pratiquent dans cette circonstance ; c'était la première fois que j'entendais parler d'un sacrifice sanglant. Nous visitâmes p2.097 ensuite une autre pagode ; celle-ci n'était pas

encore entièrement achevée. On emploie beaucoup de bois dans la construction de ces édifices, et les Chinois les font avec un soin particulier, car les portes et les fenêtres sont travaillées à jour et ornées de sculptures. La porte extérieure est en brique et fort bien construite.

En revenant à notre kong-kouan, nous rencontrâmes notre premier mandarin, précédé des soldats, des tranche-têtes, des bourreaux et des porteurs de chaînes du gouverneur de la ville, chez lequel il allait faire sa visite. Tout fier de cet attirail *respectable*, il crut que nous nous arrêterions pour le saluer ; mais nous continuâmes notre route sans le regarder. Nous aperçûmes peu d'hommes dans la ville, et encore moins de femmes.

Le derrière de notre maison étant occupé par le propriétaire et par ses femmes, celles-ci nous regardaient par les fentes de la porte et par un trou pratiqué dans la cloison ; mais un Chinois étant survenu au moment où elles ne s'y attendaient pas, il les fit retirer ; nous mîmes alors une planche devant le trou, pour montrer au maître de la maison que nous ne cherchions pas à voir chez lui. Quelques-unes de ces femmes étaient jeunes, assez jolies et bien habillées.

La rivière qui passe à Yu-chan-hien n'est pas p2.098 large ; ses bords sont plats, avec quelques collines, dont les unes sont arides et les autres couvertes de pins, qui croissent partout ; les montagnes sont dans l'éloignement. Nous nous embarquâmes le soir.

7. On cultive dans les champs l'orge, le blé et le tchou-ma ou chanvre : on trouve aussi des arbres à suif et des mûriers, mais ceux-ci paraissent plus rares. Les habitations sont de distance en distance, et forment un bel effet. On aperçoit aux environs quelques bestiaux, et plusieurs moulins ; ils sont mieux faits dans ces cantons que ceux que nous avions vus précédemment, et portent sur l'axe quatre dents pour chaque levier ou pilon, ce qui le fait agir plus promptement. Le terrain est sablonneux et rougeâtre ; les pierres sont de la même couleur : les Chinois les tirent des collines voisines, qu'ils exploitent de haut en bas et à découvert.

La ville de Kouang-sin-fou, où nous nous arrêtâmes seulement pour y prendre des vivres, a des murailles en pierres rouges ; une petite tour avec un comble en pierre et ayant plusieurs étages, une seconde qui n'en a que deux, enfin, un petit pavillon ouvert, construit en pierres rouges, sont tout ce que nous vîmes de remarquable auprès de cette ville.

Nous arrivâmes dans la soirée à Ho-keou. Ce bourg est considérable et paraît fort peuplé ; p2.099 les fondements des maisons sont en pierres rouges.

Tandis que nous faisions route, les officiers des lieux devant lesquels nous passions, envoyaient complimenter les mandarins qui nous conduisaient : lorsqu'ils venaient eux-mêmes, ils restaient sur le bord de la rivière ; et lorsque nos bateaux défilaient, ils présentaient de loin leurs compliments écrits, et se mettaient même à genoux lorsqu'ils étaient d'un grade très inférieur.

8. De hautes montagnes s'élèvent à l'est. La campagne est plate, avec des collines dans l'éloignement ; celles qui sont les plus basses sont cultivées par terrasses ; les autres sont arides et composées quelquefois entièrement de pierres rouges. On voit un grand nombre de pins : les Chinois en plantent dans tous les endroits où ces arbres peuvent croître. Le terrain en général est rouge. La culture auprès de Y-yang-hien, où nous arrivâmes le matin, est celle du blé, de l'orge et de l'herbe à huile. Après avoir quitté cette ville, dont les murs en pierre et en partie détruits sont peu élevés du coté de la rivière et presque au niveau des maisons, la violence du vent nous obligea de nous mettre à l'abri, à peu de distance d'une tour de sept étages, presque aussi large par le haut que par le bas, et dont le comble en pierre avait la forme d'une lanterne surmontée d'une autre plus petite. Cette tour est bâtie sur une p2.100 faible hauteur, totalement composée de pierres rouges disposées par bancs inclinés (Fig. 17).

9. Nous partîmes de très bonne heure, mais nous nous arrêtâmes de nouveau, malgré tout ce que put objecter M. Vanbraam pour

déterminer nos mandarins à continuer : ceux-ci prétendaient que nous ne pouvions connaître la direction du chemin, et que les vents étant contraires dans l'endroit où nous étions, ils devaient l'être encore plus loin ; enfin, le temps s'étant un peu calmé, nos bateliers se remirent en route dans l'après-midi.

Le terrain est toujours entrecoupé de collines et de montagnes : ces dernières sont en arrière et présentent les formes les plus singulières. Après avoir marché quelque temps, nous passâmes devant une colline percée à jour, appelée Tching-neng-che, et nous arrivâmes, peu de temps après, à la ville de Kouey-ky-hien, précédés par un bateau contenant des soldats qui frappaient sur des bassins de cuivre, et qui jouaient sur des instruments. Les murailles de la ville sont basses du côté de la rivière, et sont construites en pierres rouges : on aperçoit par-dessus plusieurs arcs de triomphe et quelques maisons qui paraissent fort bonnes.

On voit près de la ville une montagne nommée Long-fou-chan, près de laquelle il y a un canal et un village qui fut jadis la demeure d'un astronome fameux nommé Tchan-hien-tse. Les Chinois$_{p2.101}$ prétendent qu'il guérit les possédés du démon : ceux qui l'invoquent en reçoivent un billet avec son nom ; une personne de la famille de ce personnage, portant le même nom que lui, occupe sa place, et jouit de certains privilèges et d'une pension qui lui est accordée par l'empereur.

10. Une petite tour de pierre, haute d'environ quinze à vingt pieds, est tout ce que nous vîmes de curieux avant d'être à la ville de Ngan-jin-hien, dont les murs, bâtis en pierres rouges, s'étendent au loin et renferment plusieurs collines arides. La campagne, après la ville, est très belle et coupée par des ruisseaux. Le terrain est uni et rempli d'arbres, principalement de ceux qui produisent le suif : dans les endroits où il n'y en a pas, on voit de forge et de l'herbe à huile.

Nous marchâmes très lentement dans l'après-midi, nos bateaux attachés l'un à l'autre se laissaient aller au fil de l'eau et n'osaient faire route, parce que les patrons avaient reçu l'ordre d'aller doucement, et d'avoir l'attention de ne pas dépasser la barque de notre premier

mandarin. Ce Chinois aurait cru sa dignité compromise si un de nos bateaux avait été plus vite que le sien ; il avait même déjà fait donner quelques coups de bambou au patron de la barque de l'ambassadeur, pour n'avoir pas exécuté ses ordres : aussi depuis se tenait-il de l'arrière, et les autres bateaux n'osant plus aller p2.102 comme à l'ordinaire, nous n'arrivâmes qu'à six heures du soir au village de Ouang-kia-pou, à peu de distance de la ville.

11. On trouve de temps en temps des maisons et de petits villages répandus dans la campagne : la culture est l'orge, le blé, l'herbe à huile et le pe-tsay. Cette plante potagère, fort estimée des Chinois, ressemble à nos cardes poirées ; elle parvient jusqu'à deux pieds et plus de hauteur et pèse de dix à quinze livres. Les Chinois exposent cette plante au soleil pour la faire sécher ou la confisent dans la saumure.

Après avoir passé le bourg de Long-tchin, éloigné d'une lieue de la ville de Yu-kan-hien, nous trouvâmes la campagne unie et disposée par grands plateaux ; les terres sont rouges, basses et partagées par la rivière, ce qui forme plusieurs îles sur lesquelles on recueille du foin en assez grande abondance.

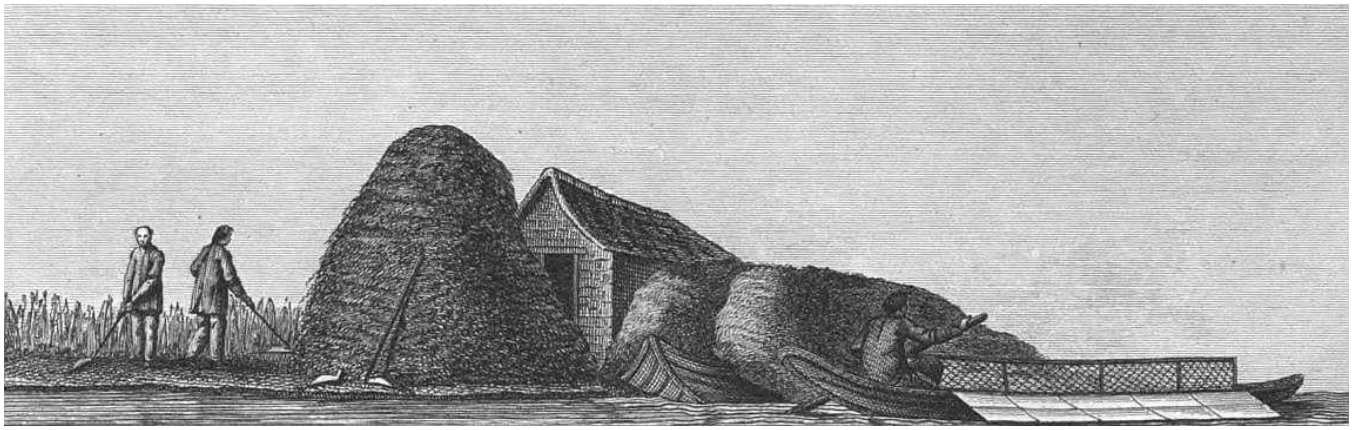


Fig. 70. Faucheurs.

Les Chinois n'ont pas de faux ; ils se servent d'une espèce de couperet de huit à neuf pouces de longueur sur trois de largeur ; le côté du tranchant est droit ; le dos est arrondi, et porte à l'extrémité la plus large une douille de fer disposée de biais, à laquelle on adapte un manche. Les Chinois font peu d'ouvrage avec ce mauvais instrument,

qu'ils tiennent droit et sans se pencher. Le foin est chargé dans des bateaux à mesure p2.103 qu'on le coupe : une partie est consommée par les animaux ; l'autre est étendue dans les champs, où elle se pourrit et sert d'engrais. Après avoir passé devant plusieurs fours à briques, nos bateaux mouillèrent à l'extrémité du bourg appelé Cha-hong.

12. La rivière forme différents canaux ; elle devient large ensuite, et l'on voit une grande étendue d'eau dans le sud-ouest. Nous avions le lac Po-yang à l'ouest, mais il nous fut impossible de le découvrir. La rivière reprit bientôt sa largeur ordinaire, et la campagne devint plus élevée : on y voit des arbres, des habitations et des tombeaux. Les maisons des villages sont dans un état déplorable, elles tombent en ruine, et je ne sais comment on permet aux Chinois de les habiter. Le terrain est rougeâtre, argileux, et veiné de jaune.

Nous n'aperçûmes dans toute la journée que quelques vaches, un petit nombre de bœufs, et huit chevaux, qui paissaient librement dans les champs. Nous rencontrâmes le soir un bateau pêcheur (Fig.70) ; il était long, étroit, ayant d'un côté une planche blanchie et inclinée jusqu'au bord de l'eau, et de l'autre côté un filet de la longueur du bateau. Le poisson, en voyant cette blancheur, saute par-dessus, sans dépasser le bateau à cause du filet ; ce qui peut arriver à Macao, où l'on pêche de la même manière, mais sans filet. p2.104

13. La campagne est plate, la rivière fort large ; mais une île qui en occupe le milieu, diminue sa largeur ; cette île est celle devant laquelle nous nous étions arrêtés en montant, aussi nous ne tardâmes pas à distinguer la maison que nous avions déjà occupée. Le rivage que nous suivîmes ne présente rien de curieux, excepté plusieurs fours à chaux qui sont construits avec de petites pierres rouges posées de biais les unes sur les autres, et retenues en dehors par des cordes. La pierre qu'on emploie pour faire la chaux, est tendre et blanchâtre.

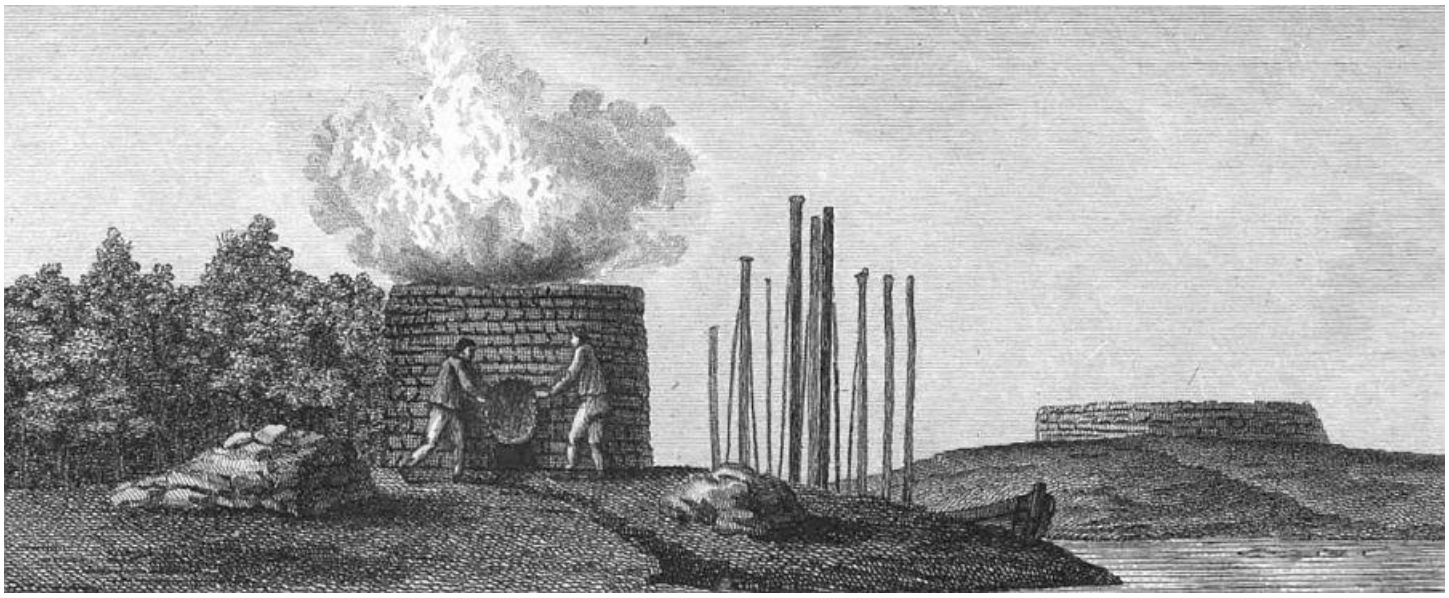


Fig. 71. Fours à chaux.

Parvenus aux faubourgs de Nan-tchang-fou, capitale de la province du Kiang-sy, nous n'y vîmes que des maisons misérables : un petit nombre de soldats nous attendait le long de la rivière, et bientôt après nos bateaux s'arrêtèrent auprès d'une place entourée de maisons. Nous allâmes nous promener dans les faubourgs et dans une partie de la ville. Les rues en sont étroites et sales, quoique pavées avec de larges pierres plates. Nous vîmes un grand nombre de boutiques, mais les plus belles sont presque toutes situées dans le même quartier, les autres sont peu riches ; il y en a d'entièrement remplies de chapeaux de paille et d'éventails ; plusieurs contiennent tout ce qui est à l'usage des comédiens. Étant entrés, chemin faisant, dans une boutique pour acheter quelques p2.105 bagatelles, nous rîmes beaucoup de voir le marchand s'enfuir à toutes jambes ; mais les soldats chinois qui nous accompagnaient pour écarter le peuple, ramenèrent promptement cet homme, qui d'abord pâle et tremblant, se remit bientôt de sa frayeur, et nous vendit très cher : il paraît que c'est l'usage dans ce lieu, car ayant marchandé quelques porcelaines dont la forme différait totalement de celles qu'on trouve, à Quanton, nous fûmes obligés de les laisser, vu le haut prix qu'on nous les fit : la même chose nous arriva chez un marchand de curiosités, qui nous demanda le quadruple de ce que l'objet valait. Il paraît qu'on fait un grand commerce à Nan-

tchang-fou, à en juger par le nombre des boutiques, et par la manière dont elles sont fournies.

Un grand nombre de Chinois remplissait la place devant laquelle nos barques étaient arrêtées, cependant la foule n'était pas très considérable, et nous n'en fûmes pas incommodés durant notre promenade. L'île qui était près de nous, était environnée de beaucoup de bateaux, dont une partie sert à faire un pont qu'on retire à volonté. Les Chinois nous proposèrent de changer de barques, mais nous préférâmes de garder les mêmes.

14. Vers les neuf heures, le troisième mandarin qui nous accompagnait, vint prendre l'ambassadeur pour le conduire dans la ville : notre p2.106 premier conducteur s'étant emparé du pavillon que les Chinois avaient construit pour recevoir l'ambassade lorsqu'elle descendrait, et nos bateaux se trouvant à l'extrémité de la place, l'endroit ou M. Titzing mit pied à terre, était tellement rempli de boue, qu'on fut obligé de mettre des planches pour qu'il pût parvenir jusqu'à son palanquin. Cela fait voir de quelle manière les Chinois en agissent avec les étrangers : si une fois on leur cède quelque chose par politesse, ils l'exigent ensuite comme un droit.

L'ambassadeur fit le salut ordinaire ; il assista ensuite à une comédie et à un repas que lui donnèrent les mandarins de Nan-tchang-fou, qui en général furent très honnêtes. M. Titzing étant revenu, bientôt après nos bateaux se mirent en route, laissant l'île à droite, et la ville et le faubourg à gauche. Les pavillons du bateau de l'ambassadeur furent changés ; les mandarins en firent mettre de rouges à la place des jaunes qui y étaient auparavant.

La campagne est plate, sauf quelques collines ; les habitations sont répandues de distance en distance dans les champs ; les paysans s'y occupent à la culture du blé, de l'orge, de l'herbe à huile et du pe-tsay ; aussi voit-on beaucoup de piquets, dressés exprès, pour faire sécher cette dernière plante. p2.107

15. La campagne est très belle ; elle est unie ; mais on voit quelquefois des collines dont les bas ont cultivés. Les habitations sont répandues dans les champs, et toujours environnées d'arbres. On distingue aussi des villages, et nous vîmes deux pagodes, dont une, bâtie sur une colline boisée, présentait un fort joli point de vue. Les bords de la rivière sont couverts d'arbres de différentes espèces, de saules et d'osiers. Le fleuve forme plusieurs îles ; son cours est rapide ; il ronge et emporte les terres : pour y remédier, les Chinois construisent des quais, mais qui s'écroulent promptement par le peu de soin qu'ils mettent à les faire. La côte est sablonneuse sur un fond d'argile. Nous vîmes peu de monde, très peu de bestiaux et quelques bateaux qui remontaient ou descendaient la rivière.

Arrivés à la ville de Fong-tchin-hien, on nous donna de la musique ; mais les musiciens n'étant pas plus habiles que ceux que nous avions entendus lorsque nous étions passés précédemment, leur concert fut aussi détestable que la première fois : cependant cette musique plut si fort à notre premier mandarin, que, pour en jouir seul, et à son aise, il fit passer nos bateaux de l'autre côté de la rivière.

16. La campagne est belle et coupée par des ruisseaux : les collines sont couvertes de pins, ou cultivées par terrasses, sur lesquelles il y avait du p2.108 blé et de belles orges. On apercevait des champs entiers d'herbe à faire de l'huile : le terrain est argileux, rouge parfois, et tantôt jaunâtre. Les maisons sont entourées d'arbres, et répandues çà et là ; elles sont bâties généralement en bois, et paraissent mauvaises ; les pagodes, au contraire, sont en bon état, et bien construites. Nous vîmes plusieurs fours à chaux ; les uns étaient dans la terre, les autres en dehors : ces fours sont petits, entourés de nattes attachées avec des cordes. Pour souffler le feu, les Chinois se servent d'un grand rond d'osier (Fig.71). La pierre à chaux est tendre, blanchâtre, avec des veines grises. Nos bateaux s'arrêtèrent, l'après-midi, au bourg de Tchang- tchou-chen, éloigné de trois lieues de la ville de Lin-kiang-fou : le courant y étant rapide, les Chinois ont construit un quai le long de la rivière. Ce bourg paraît considérable, et il s'y fait un grand commerce en drogueries.

17. Le terrain est plat et coupé par des ruisseaux ; on aperçoit plusieurs collines ; des montagnes paraissent dans l'éloignement : la terre est argileuse, de couleur rouge et jaunâtre. Nous vîmes le matin une Chinoise assise, avec son bagage, sur une brouette conduite par deux

Fig. 18. Manière de voyager.

hommes. On passe devant une tour blanche de neuf étages, avec un comble en pierre, et devant une pagode qui en est peu éloignée, avant que p2.109 d'arriver au bourg d'Yun-tay, dans lequel on fait de la chaux, et où nous trouvâmes beaucoup de bateaux chargés de charbon. Ce bourg est considérable ; mais nous n'y vîmes de remarquable qu'un

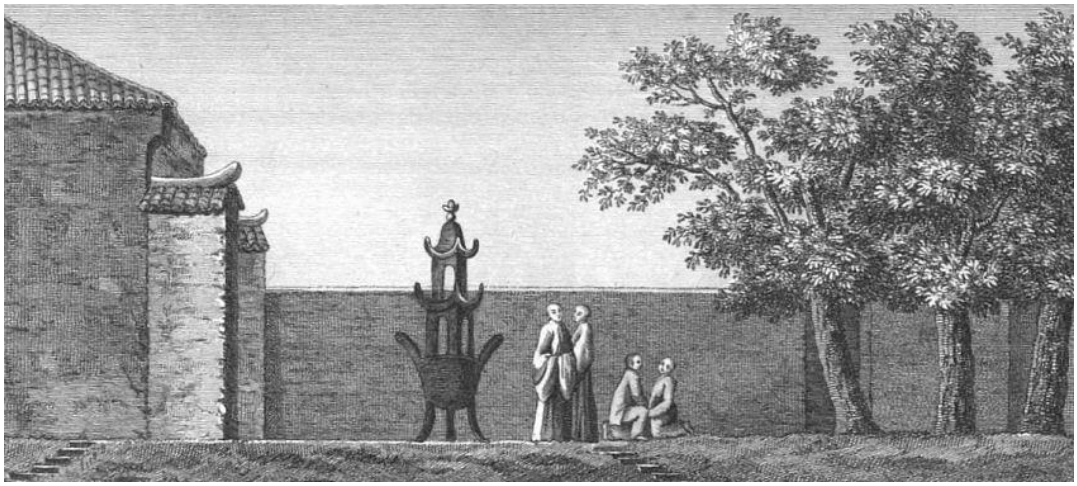


Fig. 72. Vase à brûler des offrandes.

grand vase à brûler des offrandes, placé, suivant l'usage, au devant de la pagode : ce vase était en fer, et pouvait avoir de dix à douze pieds

de hauteur. La campagne, après le bourg, est fort belle ; on voit beaucoup d'orangers ; les habitations sont placées de distance en distance.

Nous vîmes l'après-midi deux pagodes, dont l'une est voisine d'une tour qui n'a plus que trois étages et à très peu de distance de la ville de Sin-kan-hien, dont on distingue le quai bâti le long de la rivière, et deux autres pagodes qui en sont peu éloignées.

Nous descendîmes ici pour nous promener. Ou cultive l'orge, l'herbe à huile et le pe-tsay. Nous aperçûmes dans les champs de l'avoine, mais en très petite quantité, car les Chinois l'arrachent ; ils n'ont pas même de nom pour cette plante qu'ils désignent sous le nom générique de Me (*grain*). Ils parurent étonnés lorsque nous leur dîmes qu'elle servait à la nourriture des chevaux. Nous trouvâmes de l'ivraie, du sainfoin, et de l'oseille dont nous mangeâmes les feuilles, au grand étonnement de ceux qui nous suivaient. En continuant notre promenade, nous traversâmes un petit village dont p2.110 les femmes s'occupaient à filer du coton herbacé.

18. Le terrain continue d'être le même. Le haut des collines est garni de pins, mais le bas est cultivé. La ville de Hia-kiang-hien, où nous arrivâmes dans l'après-midi, ne présente aucun édifice remarquable, et ses murailles sont en très mauvais état. On voit seulement au-delà de la rivière, qui est large en cet endroit, plusieurs pagodes et un arc de triomphe. En quittant la ville, le terrain est plat à droite, avec des montagnes éloignées ; du côté opposé elles sont placées sur le bord du fleuve et arides : sur l'une d'elles on voit une vieille tour ruinée par le tonnerre, ce qui lui a fait donner le nom de Ta-louy-ta (*tour frappée par le tonnerre*).

19. Les montagnes sont quelquefois près du fleuve, et dans d'autres endroits elles en sont éloignées ; les bas sont cultivés par terrasses : en général, le terrain est montueux ; il est jaunâtre et rougeâtre sur un fond d'argile. La campagne est coupée par des ruisseaux, et l'on voit

dans les champs des maisons et plusieurs tombeaux ; nous en vîmes un qui occupait à lui seul une colline entière (Fig. 18).

A la ville de Ky-chouy-hien, où nous trouvâmes des soldats rangés en ligne, nous descendîmes sur une très jolie pelouse qui règne le long de la rivière. Une pagode se trouvant à peu de distance, p2.111 nous y entrâmes ; elle a deux étages ; du plus élevé on découvre une belle campagne, unie jusqu'aux montagnes, qui ne sont pas très éloignées. Les murs de la ville sont en mauvais état ; l'intérieur est misérable, peu peuplé, et, à l'exception d'un petit nombre de bonnes habitations, la plus grande partie de la ville est remplie de petits jardins, d'espaces vides et de méchantes maisons tombant presque en ruine. Les boutiques sont chétives. Cette ville a dû être jadis dans un état plus florissant, car nous vîmes les restes de plusieurs arcs de triomphe ; un autre n'était pas encore totalement ruiné, et un dernier venait d'être nouvellement construit.

Arrivés près des murailles, nous y montâmes pour découvrir les portes de la ville ; mais nous en trouvant trop éloignés, nous descendîmes par une brèche faite aux murs, et par laquelle on jette les immondices.

20. La vue, après Ky-chouy-hien, est très agréable. Les bords de la rivière sont couverts d'arbres ; le terrain plat d'abord, présente ensuite des collines rougeâtres et boisées : plus loin sont des montagnes, dont la plus avancée a la forme d'un pain de sucre.

Après avoir passé deux tours blanches, nos bateaux mouillèrent en dehors de la ville de Ky-ngan-fou, que nous allâmes visiter. Le faubourg est p2.112 long et garni de boutiques. Les murailles de la ville sont mauvaises. Le quartier que nous traversâmes n'était occupé que par des maisons de peu d'apparence ; mais étant éloignés du centre de la ville, il nous fut impossible de juger de l'intérieur. Le hasard, car nous étions sans guides, nous ayant conduits à une autre porte, nous nous trouvâmes dans la campagne ; elle est très jolie et coupée par des ruisseaux. Un chemin pavé nous ramena dans le faubourg, et, après une heure de marche, nous rentrâmes dans nos bateaux. Un très petit

nombre de Chinois nous suivit ; nous en vîmes fort peu durant notre promenade, et la quantité de ceux qui étaient sur le rivage, pour nous regarder, n'était point du tout considérable. On ne voit pas beaucoup de bateaux sur la rivière, et rien n'annonce une ville du premier ordre.

A peine étions-nous en route, que nous revînmes sur nos pas pour changer une partie de nos vivres qui étaient gâtés. Repartis, pour la seconde fois, nous passâmes une demi-heure après devant une tour de neuf étages, qui a la forme d'un cône tronqué ; elle est noire, sans comble, et paraît très ancienne. Le terrain est plat et entremêlé de collines ; les montagnes sont tantôt proches et tantôt éloignées de la rivière.

Arrêtés à Touy-fong, nous allâmes dans ce bourg qui est considérable ; les rues, où l'on voit p2.113 beaucoup de boutiques, sont pavées avec des briques et de petites pierres. Étant entrés dans une maison qui avait de l'apparence, nous remarquâmes le plafond de la première salle disposé en coupole et très bien travaillé : il y a dans la cour, qui est au milieu de la maison, des pierres placées debout, sur lesquelles on a gravé le nom et la qualité du propriétaire. Les boiseries de l'appartement principal sont vernissées, et dans une des pièces on voit une grosse lampe suspendue.

Plusieurs maisons du bourg nous parurent aussi bonnes que celle que nous venions de visiter. Les Chinois nous en montrèrent une appartenant à un mandarin qui s'était enrichi : les murs en sont neufs et les portes vernies, mais le temps ne nous permit pas d'y entrer.

Les chemins en dehors du bourg sont bordés d'arbres. Dans certains endroits on voit des Chinois occupés à faire des cordes de bambou. L'homme qui les travaille est monté sur un échafaud de douze à quinze pieds de haut, et la corde descend à mesure qu'elle est tressée. Lorsqu'elle est achevée, on la met à tremper dans un trou dans lequel on a versé de l'urine. Les habitants du bourg restèrent fort tranquilles ; quelques-uns nous suivirent, et parurent très contents lorsque nous nous arrêtâmes à considérer leurs maisons. Le terrain, dans les

environs, est sablonneux, p2.114 rougeâtre et quelquefois jaunâtre. Dans l'après-midi un corps mort flottait sur la rivière.

21. Le terrain est montueux ; les endroits plats sont cultivés et parsemés de maisons et de différents arbres.

Je vis le matin des chiens qui mangeaient un cadavre abandonné sur la grève. Dans l'après-midi nous passâmes devant un tombeau d'une grande étendue et qui était presque détruit. On voit dans la partie la plus élevée une grande pierre debout, deux mandarins et trois animaux ; plus bas il y a deux chevaux placés vis-à-vis l'un de l'autre ;

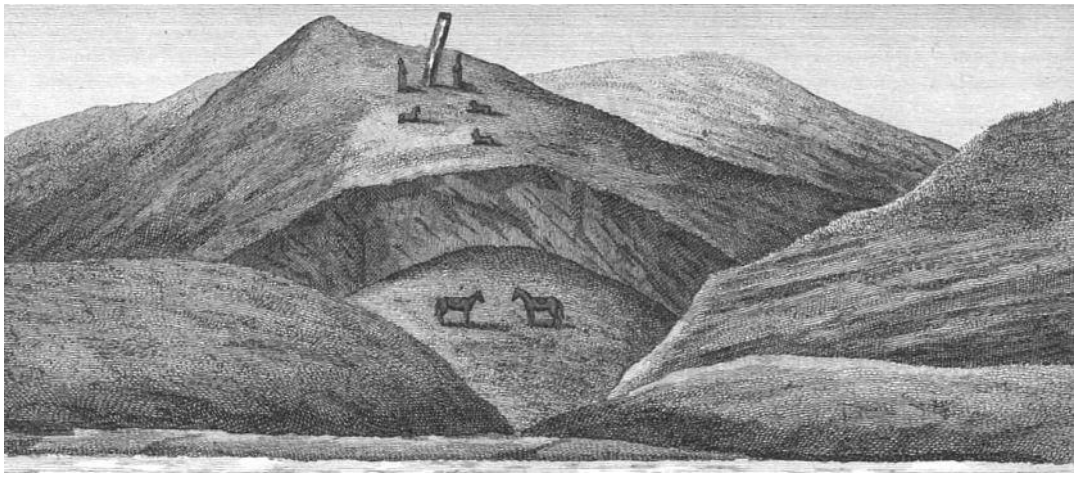


Fig. 73. Tombeau.

toutes ces figures sont en pierre. La colline sur laquelle ce monument est situé est rougeâtre et jaunâtre ; les pierres qui la composent sont par bancs inclinés. La campagne devient ensuite plus unie ; et après avoir, passé une tour de neuf étages, qui penche par le haut, nos bateaux ne tardèrent pas à mouiller près du rivage, à peu de distance de la ville de Tay-ho-hien.

22. De l'endroit où nous étions on aperçoit une partie de la ville et une tour blanche ; il y en avait une autre près de nous ; mais celle-ci était petite, rouge et tellement couverte de broussailles, qu'on l'aurait prise pour un gros tronc d'arbre. La campagne est toujours la même, et fait voir de temps en temps des collines rougeâtres, dont les parties élevées sont couvertes de pins et les p2.115 plus basses, destinées à la

culture. Nous vîmes plusieurs petits villages, des corps de garde et quelques tombeaux qui n'avaient rien de remarquable, hors un seul qui était orné de figures de pierre, représentant des chevaux, des béliers et des tigres. Nous aperçûmes dans l'après-midi une trentaine de vaches. On trouve à la sortie d'un bourg appelé Pe-kia-tsun, une pagode, et un arc de triomphe formé de deux triangles égaux, dont le sommet est réuni par une bâtisse ; à peu de distance est une tour dont il ne reste que deux étages, avec un escalier en dehors ; nous crûmes d'abord qu'elle était très ancienne ; mais on nous dit que cette ruine avait été construite récemment avec des rochers factices apportés de Quanton. On s'en aperçoit en la considérant de près ; car cet ouvrage est d'un style mesquin, et trop médiocre pour représenter une tour antique et minée par le temps.

23. La campagne est unie et coupée de collines boisées ; on voit des maisons et beaucoup d'arbres. Nous n'aperçûmes de curieux qu'un tour de neuf étages, bâtie sur une hauteur, et une pagode, au bas de laquelle est un quai qui borde la rivière et dont il sort deux petits filets d'eau. Plus loin la campagne est la même ; mais on découvre des montagnes, surtout auprès de Ouan-ngan-hien, où nous nous arrêtâmes. Les maisons de cette ville ont peu d'apparence et son seul p2.116 commerce consiste en huile qu'on retire des graines du tcha-tchou qui croît dans tous les environs. Les montagnes qui font face à la ville sont couvertes de pins ; mais c'est surtout dans les bas qu'ils sont en plus grande quantité. Sur une de ces montagnes on distingue une tour de cinq étages : chaque étage va en diminuant ; les deux premiers sont larges et très inclinés, les trois autres le sont moins. La tour a huit côtés et ressemble à une pyramide. Le terrain au-delà de la ville est montueux et très boisé. Nous parvînmes bientôt dans un endroit nommé Mien-tsin-tang, vis à vis d'une grande vallée qui se prolonge entre des hauteurs, et dans laquelle on voit un village et un petit pont bâti sur un ruisseau.

Étant descendus à terre, nous prîmes le chemin qui suit le bas des montagnes ; celles-ci s'ouvrent quelquefois et forment des vallées dans lesquelles on cultive le riz et la navette : les hauteurs sont

couvertes d'arbres à huile. Nous vîmes, en nous promenant, quelques orangers en fleurs.

24. La rivière étant montée pendant la nuit de huit à neuf pieds, le courant devint si fort que nos bateliers n'osèrent se mettre en route ; ce retard nous permit de nous promener dans le voisinage.

Le terrain uni étant rare, les Chinois cultivent le riz dans les petits plateaux qui sont au bas des p2.117 montagnes, ou dans ceux qui, quoique plus élevés, sont néanmoins susceptibles d'être arrosés par les eaux qu'on y conduit des hauteurs. Les montagnes sont généralement couvertes de pins et de taillis ; mais dans les endroits où la terre est meilleure, on l'emploie à la culture du tcha-tchou. Cet arbuste ressemble

Fig. 74 et 75. Fleur et graine du tcha-tchou.

au thé par sa feuille, mais elle est plus grossière ; sa fleur est blanche et composée de cinq pétales. La baie qui lui succède a la forme allongée, et renferme quelques noyaux huileux dont les Chinois tirent de l'huile en les écrasant dans des moulins destinés à cet usage. Ces moulins sont mus par une grande roue à augets, que fait aller un faible courant d'eau, et qui elle-même en fait tourner une autre placée horizontalement dans le bâtiment. Cette dernière roue est partagée par

quatre pièces de bois qui sortent un peu en dehors de la circonférence, et portent à chaque extrémité une petite roue garnie de fer qui roule dans un canal de bois également doublé de fer, dans lequel on met les graines du tcha-tchou pour être écrasées : lorsque celles-ci le sont suffisamment et qu'on en a exprimé ensuite toute l'huile, les Chinois en composent, en les mêlant avec de la paille, des espèces de pains dont ils se servent au lieu de savon. Nous trouvâmes dans un de ces moulins un arbre creusé et qui paraissait servir de pressoir ; mais personne p2.118 n'étant là, nous ne pûmes en connaître l'emploi.

25. La route continue entre des montagnes qui, tantôt très près de la rivière et tantôt éloignées, laissent entre elles des plateaux que les Chinois mettent à profit. Les hauteurs sont couvertes d'arbres à huile : dans les bas, on voit des maisons, des bouquets de bamboux et plusieurs lataniers.

Le terrain est rougeâtre et parfois jaunâtre : les pierres posées par bancs inclinés se détachent par feuillets ; elles ressemblent à des grès, et d'autres fois elles sont très douces au toucher et comme des cos.

Nous nous arrêtâmes à Ou-hio, qui n'a rien de remarquable que deux ponts, dont l'un est bâti à l'entrée et l'autre à la sortie du bourg. Les piles du premier sont en pierres et supportent des madriers en bois. L'eau qui coule sous ce pont vient des montagnes ; elle est limpide et claire, et contraste étrangement avec l'eau sale et jaune de la rivière. On fabrique ici de la chaux, car plusieurs personnes s'occupaient à en charger des bateaux. Nous entrâmes dans une pagode dont une partie avait été employée à élever un théâtre : il paraît que les dieux à la Chine sont traités un peu cavalièrement ; car leurs demeures sont destinées à divers usages, et servent également aux voyageurs et aux comédiens.

Le terrain après le bourg est le même, mais p2.119 cependant plus plat dans certains endroits. On passe près de plusieurs habitations et d'un île boisée, sur laquelle nous vîmes des bestiaux. Parvenus à Leang-fou-tang, bâti sur le bord d'un ruisseau, nous allâmes voir ce

bourg, qui avait été depuis peu la proie des flammes : cela n'est pas étonnant, car presque toutes les maisons sont en bois ; cependant on les construit de nouveau et de la même manière. Nous vîmes plusieurs orangers en fleurs.

Notre maître d'hôtel fut obligé d'acheter ici des provisions, nos mandarins n'ayant pris aucune précaution pour s'en procurer : aussi lorsque nos bateaux arrivèrent, ils nous cédèrent promptement la place et passèrent de l'autre côté de la rivière. Nous étions étonnés de cet excès de politesse ; mais nous n'en fûmes plus surpris lorsqu'on nous eut dit que nous n'avions rien pour souper. L'ambassadeur se décida en conséquence à ne partir que lorsque nous aurions des provisions suffisantes. Je vis encore un cadavre flottant sur l'eau.

26. Nous ne quittâmes le bourg qu'après avoir reçu ce qui nous était nécessaire pour deux jours. Le terrain est montueux, sec et aride ; la terre est rougeâtre, jaunâtre et argileuse : on voit de l'orge, du riz, de la navette, des cannes à sucre et l'arbre à huile. Les villages sont misérables.

Nous passâmes dans un endroit où le cours de la rivière est embarrassé par des rochers ; mais les p2.120 eaux étant hautes, nous n'en aperçûmes aucun. Les hommes qui tiraient les bateaux avaient beaucoup de peine à cause des chemins qui étaient couverts d'un limon gras et glissant, ou coupés de temps en temps par des ruisseaux qu'il fallait passer à la nage : ceux des Chinois qui ne savaient pas nager, rentraient alors dans les bateaux, pour redescendre ensuite. On est révolté de l'indécence de la plupart de ces gens ; obligés d'ôter leurs habits pour traverser les différents ruisseaux qu'ils rencontrent, ils ne les remettent plus, et continuent à tirer les bateaux en restant entièrement nus, et sans s'inquiéter s'ils passent devant des maisons, ou devant des femmes.

27. Après avoir prolongé une petite île, un village et une pagode, on ne trouve plus de rochers ; le terrain continue d'être montueux pendant

quelque temps, mais à la fin les montagnes disparaissent, et l'on n'aperçoit plus qu'un petit nombre de collines dont plusieurs sont coupées en terrasses. On voit des arbres à suif, des bamboux, des pins et des arbres à huile ; la culture est l'orge, le blé et le chanvre ; la terre en général est rouge-jaunâtre. On trouve en avançant, une tour de neuf étages, et l'on parvient bientôt au point où se réunissent les deux rivières, Kan et Tchang : de cet endroit on aperçoit un corps de garde en avant des murs et de la porte septentrionale de la ville de p2.121 Kan-tcheou-fou : sur la gauche, un quai qui borde la rivière Tchang ; et par dessus des murs, une tour de neuf étages, d'une forme tout à fait singulière. Chaque étage est plus large en haut qu'en bas, néanmoins tous les étages vont progressivement en diminuant : le comble ressemble à un vieux chapeau de paysan chinois et les toits ont l'air d'en être les rebords.

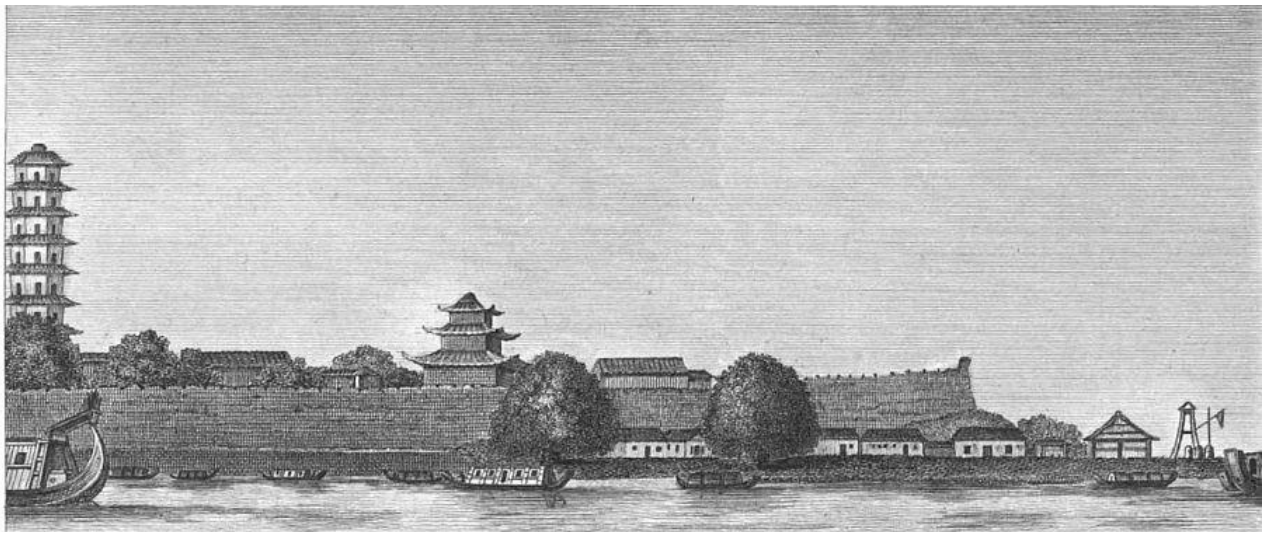


Fig. 76. Tour et porte de Kan-tcheou-fou.

Il y avait beaucoup de bateaux sur le Tchang ; nous le traversâmes pour rentrer dans le Kan, que nous suivions auparavant, et nous prolongeâmes les remparts de la ville, qui sont bien entretenus et bâtis sur un terrain coupé en terrasses. Mon bateau étant arrivé un des derniers, et le temps étant à la pluie, il ne me fut pas possible de visiter Kan-tcheou-fou ; mais deux Hollandais y étant entrés, montèrent sur les murs, d'où ils ne découvrirent rien de remarquable, excepté la tour dont je viens de parler.

28. A notre départ nous prolongeâmes les faubourgs dans lesquels on s'occupe à construire des bateaux ; et nous avions déjà marché pendant longtemps, lorsqu'après avoir passé un grand village dont les habitants fabriquent des cordes de bambou, nous aperçûmes encore les murs de la ville.

On voit sur les bords de la rivière de fort beaux arbres, des lilas, des pins et des arbres à suif. Le terrain est plat, hors quelques collines p2.122 rapprochées, et des montagnes qui sont éloignées ; la terre est toujours rougeâtre. La campagne est belle, coupée par des ruisseaux, et garnie de très petit villages, dont les maisons paraissent fort bonnes ; parmi celles-ci on en distingue de grandes, et qui sont des sucreries. La canne à sucre était déjà plantée dans le temps où l'on avait recueilli l'orge ; elle avait près d'un pied de hauteur ; nous vîmes beaucoup de buffles dans la campagne.

La rivière fait un grand nombre de détours, et laisse plusieurs bas-fonds à découvert.

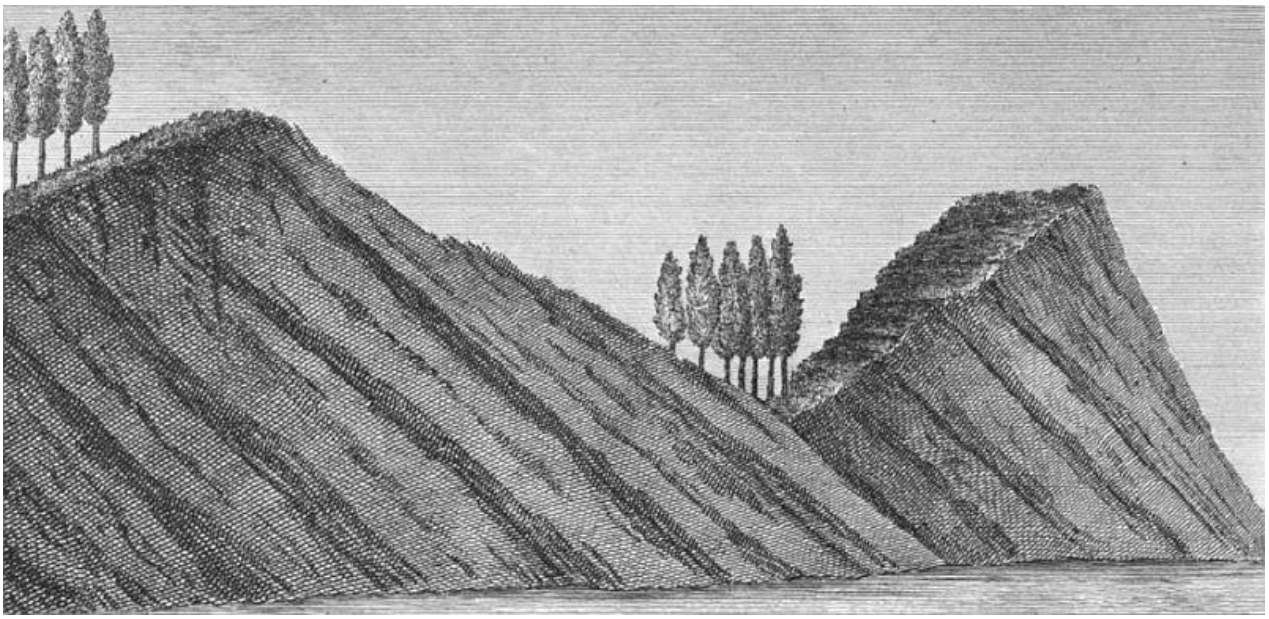


Fig. 77. Montagnes.

29. Le terrain est montueux, et plat dans certains endroits ; les collines, souvent placées sur le bord de la rivière, sont en général rougeâtres et composées de grands bancs de dix à douze pieds d'épaisseur, fortement inclinés.

Nous aperçûmes quelques villages auprès desquels il y avait des roues pour élever les eaux de la rivière et les conduire dans la campagne.

Nous passâmes devant une tour de sept étages, et une autre de cinq, fort vieille et sans comble, avant que d'être à Nan-kang-hien. Cette ville est petite, mais assez bien bâtie. Les dehors en sont bien cultivés, et l'on y fait venir des légumes. Nous ne vîmes rien de curieux dans cet endroit, qu'une belle pagode, dédiée à Confucius. La statue de philosophe n'y est pas, on ne conserve que sa tablette, ou plutôt son nom. Cette p2.123 pagode paraît peu fréquentée, ce dont on s'aperçoit facilement à l'odeur de moisi qui se fait sentir en y entrant. Il y a dans la salle principale une coupole surmontée d'une lanterne à jour, où l'on a peint les Koua (*figures symboliques*). On a construit dans l'avant-cour un pont de trois arches sur un petit bassin, et un peu en avant, trois portes en forme d'arc de triomphe.

On trouve un peu plus loin, près de la rivière, une autre pagode, mais elle était fermée, et nous ne pûmes la visiter. Le peuple, rassemblé pour nous regarder, était assez nombreux ; nous vîmes plusieurs femmes, dont deux, assez jolies, nous parurent fort peu timides ; les homme ne sont pas bien de figure.

30. Le terrain offre le même aspect : on voit des bamboux, des pins, des lilas et des arbres à suif. Les maisons sont bâties dans les plateaux qui se trouvent entre les collines ; quelques villages sont sur le bord de la rivière. Nous vîmes auprès d'un de ces villages une tour de sept étages et trois roues pour élever les eaux ; une d'elles avait deux rangées de bamboux creux placés à sa circonférence. Pour augmenter la force du courant et faire tourner ces roues avec plus de rapidité, les Chinois plantent des piquets qui occupent la moitié de la rivière, mais ces piquets se pourrissent, et les bateliers, ne les voyant plus, s'en p2.124 approchent sans le savoir et crèvent souvent leurs bateaux : c'est ce qui arriva à celui de l'ambassadeur, dont on fut

obligé de retirer une partie des effets pour pouvoir boucher la voie d'eau qui s'y était faite.

1er Mai. Le terrain ne varie point. Nous passâmes devant plusieurs villages, auprès desquels il y avait quelques bestiaux. Nous vîmes encore d'autres roues ; une d'elles avait une digue qui occupait presque toute la rivière ; de sorte que l'autre partie étant barrée par un bas-fond, ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à passer. On rencontre assez souvent de ces bas-fonds, dont quelques-uns sont à découvert.

Les maisons qu'on aperçoit dans la campagne sont construites de terre, couvertes en tuiles et de fort mauvaise apparence. On continue de voir des sucreries, mais le nombre n'en est pas aussi grand que précédemment. Le pays est montueux, les bords de la rivière sont boisés : nous trouvâmes dans un endroit plusieurs grosses roches fort élevées, rangées sur une ligne et occupant la moitié du fleuve. En approchant de Nan-ngan-fou, nous découvrîmes trois tours ; la première à droite, la seconde de cinq étages, bâtie sur une montagne à gauche, et une troisième de la même hauteur, environnée d'arbres et située derrière une pagode. Peu d'instants après, nos bateaux arrivèrent à la p2.125 même place ou nous nous étions arrêtés en allant à Peking.

2. Il venta très fort pendant la nuit ; la pluie tomba avec une telle violence, que la rivière ayant augmenté prodigieusement, le courant entraîna plusieurs trains et un grand nombre de bateaux : celui de nos cuisiniers fut emporté à plus d'une lieue, et on ne parvint à le ramener qu'avec beaucoup de difficulté. Les mandarins craignant qu'il n'arrivât quelque accident, engagèrent l'ambassadeur à descendre, et nous retournâmes dans le même kong-kouan que nous avions occupé en venant. Nous allâmes ensuite nous promener dans la ville : les rues en sont étroites, pavées de pierres et de briques, et garnies de boutiques de peu de valeur ; plusieurs maisons sont en ruines. La rivière partageant la ville, un pont couvert en réunit les deux parties ; les piles sont en pierre, le dessus est en bois et garni de chaque côté de boutiques qui règnent d'une extrémité à l'autre. Les Chinois s'occupaient

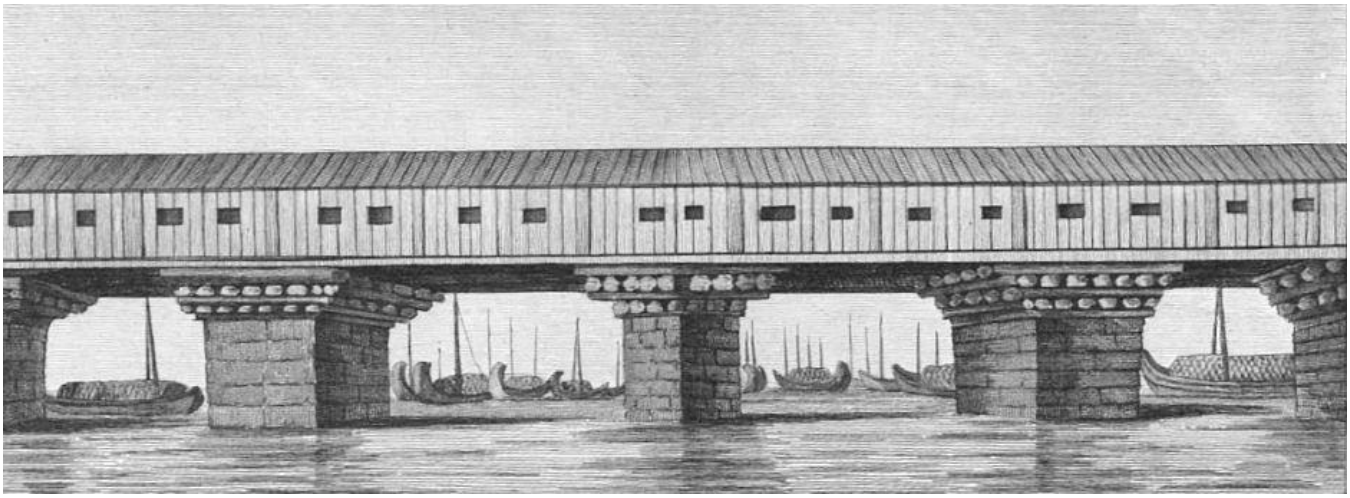


Fig. 78. Pont de Nan-ngan-fou.

alors à retirer des décombres qui s'étaient accumulés contre deux des piles, et qui les avaient endommagées pendant la nuit. Les murs de Nan-ngan-fou sont peu élevés ; les portes n'ont aucune apparence, et la ville ne paraît pas extraordinairement peuplée.

La rivière ayant baissé de huit pieds, depuis le matin, et le chemin se trouvant libre, il nous fut p2.126 possible d'aller sur des montagnes peu éloignées. On trouve à mi-côte un arc de triomphe et plusieurs bâtiments, dont une partie contient encore des idoles, et l'autre quelques cercueils. Parvenus au sommet de ces hauteurs, et près de la tour que nous avions aperçue en venant, nous découvrîmes toute la ville, les faubourgs et le cours tortueux de la rivière. La tour a sept étages, elle est en briques et sans ouvertures ; elle incline beaucoup dans sa partie la plus élevée. La campagne des environs est remplie de tombeaux. Nous trouvâmes en revenant des espèces de framboises, elles étaient fades au goût, mais agréables par leur fraîcheur.

3. Nous n'eûmes aucune difficulté pour avoir des chevaux ; et pour la dernière fois les mandarins prirent des précautions. Les chevaux qu'ils nous donnèrent appartenaient à la ville, et des soldats étaient chargés d'en prendre soin et de les nourrir. Le service de ceux-ci se borne à porter les dépêches, ou à accompagner les mandarins : ceux qui nous suivirent étant à pied, nous n'allâmes qu'au pas pour ne pas les fatiguer.

En quittant notre maison nous traversâmes une partie du faubourg, et nous prolongeâmes ensuite les murs de la ville. La route d'abord unie, tourne ensuite entre plusieurs collines. Nous aperçûmes plusieurs petits villages auprès desquels nous vîmes p2.127 des champs de tabac, et d'autres nouvellement plantés en riz. Le chemin se rétrécit à mesure qu'on approche des hauteurs ; dès qu'on a commencé à monter, on trouve un corps de garde, ensuite, un peu plus haut, un édifice ruiné, et

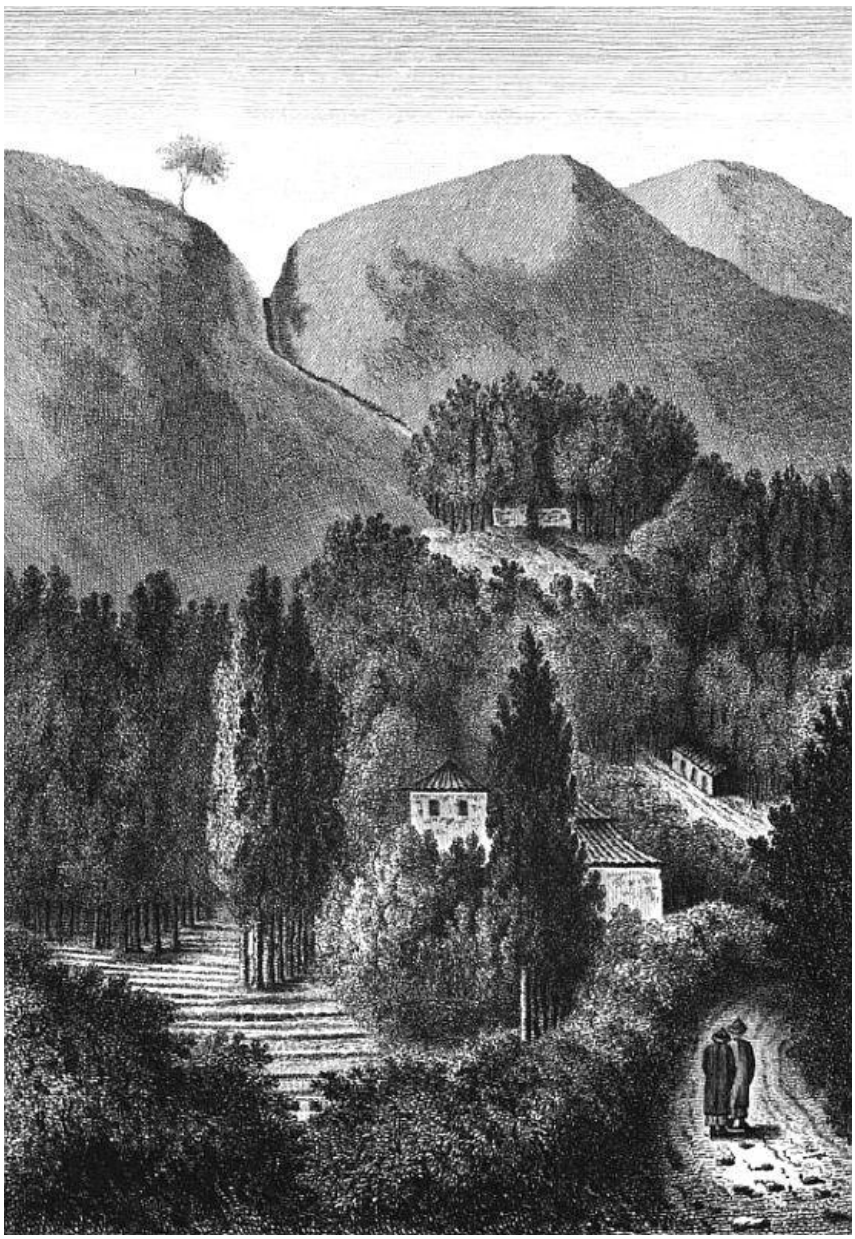


Fig. 27. Vue de la montagne Mey-lin.

bientôt on parvient au haut de la montagne Mey-lin, où une simple porte fait la séparation des provinces de Kiang-sy et de Quang-tong. On

voit, en descendant, des maisons, un corps de garde et une pagode, dont la principale pièce est occupée par une statue du dieu Fo ; il est assis

Fig. 85. Fo.

sur une fleur ; ses cheveux sont petits et frisés ; dans un étage au-dessus est la statue de Lao-tse, et dans un autre pavillon, celles de

Fig. 84. Lao-tse.

Confucius et de plusieurs idoles. Cette pagode est desservie par quelques bonzes qui nous reçurent fort poliment et nous offrirent du thé. Il n'y avait pas longtemps que nous étions sortis de la pagode, lorsque nous rencontrâmes un groupe de Chinois et de coulis, gardant un profond silence, et ayant au milieu d'eux le gouverneur de Nan-ngan-fou, occupé à faire donner des coups de bambou à deux coulis, qu'il avait vu de loin voler des effets. Au moment où nous arrivâmes, l'un des deux venait de recevoir vingt-cinq coups ; il se relevait, soutenu par deux hommes ; ses cuisses étaient toutes meurtries, et il pouvait à peine marcher. Le second Chinois fut étendu par terre, deux soldats lui p2.128 tinrent les pieds, un troisième s'assit sur son dos, et le quatrième se mit à frapper avec un bambou sur les cuisses nues du patient. Celui-ci, comme moins coupable, ne reçut que cinq coups, après quoi le mandarin continua son chemin.

La route, du côté de la montagne qui regarde la province de Quang-tong, n'est pas aussi rapide que du côté du Kiang-sy ; elle est en partie pavée et passe entre plusieurs collines au pied desquelles on trouve quelques petits villages. Après avoir pris des rafraîchissements à Tchong-tchang-tang, nous continuâmes de marcher entre des hauteurs boisées, dont les bas sont destinés à la culture du riz.

La campagne s'ouvre ensuite, et l'on arrive bientôt à Nan-ngan-fou, dont nous rencontrâmes le gouverneur allant au devant de l'ambassadeur. On voit en passant la porte de la ville, trois petits canons posés sur des pièces de bois, et plus en avant, un grand bâtiment consacré à Confucius. Les boutiques sont de peu de valeur, et nous n'en vîmes aucune qui pût mériter notre attention en suivant la rue principale qui conduisait à notre kong-kouan. La maison où nous logeâmes, est vaste, et sert pour les examens. Étant peu éloignés du lieu où nous devions prendre nos embarcations, nous allâmes les examiner ; la meilleure ayant été prisé par les gens du mandarin, nous fîmes p2.129 changer l'inscription et remettre le nom de l'ambassadeur : nous insistâmes pareillement pour qu'on remplaçât par des bateaux

plus légers et plus commodes, ceux qu'on nous avait destinés, qui étaient lourds, et mal distribués.

M. Titzing étant arrivé, le gouverneur de ville vint lui rendre visite. Ce mandarin portait un bouton de cristal et était décoré de la plume de paon, que l'empereur lui avait donnée pour le récompenser de sa bonne conduite durant la guerre de la Cochinchine : il paraissait très honnête, et avait deux pouces à l'une de ses mains.

Nous rencontrâmes dans le passage de la montagne beaucoup de coulis, dont plusieurs transportaient des petites monnaies de cuivre dans la province de Kiang-sy : on fait monter le nombre de ces coulis à deux ou trois mille, parmi lesquels il y a des femmes qui portent aussi bien des fardeaux que les hommes : quoi qu'il en soit, à l'exception de ces porteurs, on ne voit pas en général beaucoup de monde dans la campagne, ni même dans la ville, qui cependant paraît assez considérable.

4. Le gouverneur de Nan-hiong-fou se rendit le matin chez l'ambassadeur pour le conduire dans la ville : nous entrâmes d'abord dans l'enceinte d'une pagode, où l'on voit une vieille tour de neuf étages, fort endommagée et totalement ruinée en dedans.

p2.130 La première pièce de la pagode contient un Poussa de cuivre brunâtre, assis les jambes croisées, dont la poitrine et le ventre sont découverts ; cette dernière partie, plus brillante que le reste de la figure, n'a acquis ce poli que par le frottement produit par les femmes, qui, voulant avoir des enfants, viennent intercéder le Poussa, et lui passent les mains sur le ventre. On voit ensuite dans une autre salle un dieu fort grand, que les bonzes nous dirent être entièrement de cuivre : cette statue étant entourée par des cloisons et par une balustrade, il était difficile de vérifier le fait : mais tandis que les prêtres étaient occupés ailleurs, il me fut possible de frapper dessus avec ma canne, et je reconnus qu'elle n'était que de bois. Sur les côtés de cette même salle on a placé plusieurs divinités, parmi lesquelles il y en a qui ont jusqu'à six et sept bras. L'enceinte de la pagode renferme d'autres

dieux ; mais ils paraissent n'être plus en faveur, car les Chinois mettent, dans les pavillons où ils sont déposés, de la chaux, des pierres et du bois.

En sortant, nous allâmes visiter une autre pagode consacrée à Confucius : cet édifice est construit sur le même plan que celui de Nan-kan-hien, mais sur un plus grand modèle. Il y a dans la première cour un arc de triomphe, un pont de trois arches construit sur un bassin, et une galerie p2.131 contenant plusieurs pierres chargées d'inscriptions. On entre ensuite dans une seconde cour beaucoup plus grande que la première, et dans laquelle est élevé un bâtiment à deux étages très solidement fait ; car les poutres sont épaisses et l'on n'a pas épargné le bois. Trois portes servent d'entrée à ce pavillon, dont la statue de Confucius, placée dans une niche, occupe le fond, ayant à ses côtés ses principaux disciples, parmi lesquels on distingue le troisième fils du philosophe. En sortant de ce pavillon, on voit deux grands bâtiments placés parallèlement, qui renferment des planches de bois sur lesquelles on a écrit les noms des hommes célèbres.

Le gouverneur nous accompagna pendant toute notre promenade : on peut dire que ce fut le plus honnête de tous les mandarins que nous avions vus jusqu'alors ; car il nous conduisit partout où il y avait quelque chose de curieux à voir, nous fit fournir tout ce dont nous avions besoin, s'assura par lui-même si l'on avait exécuté ses ordres ; et, non content de cela, il revint au moment où nous nous embarquions pour souhaiter un bon voyage à l'ambassadeur.

Nos bateaux passèrent sous un pont de bois qu'on était occupé à reconstruire, et devant lequel nous nous étions arrêtés l'année d'avant : on en voit à peu de distance un autre construit partie en pierre et partie en bois. Beaucoup plus loin, à une p2.132 lieue environ au-dessous de la ville, on trouve une tour de cinq étages.

La campagne est belle ; elle est unie et entremêlée de quelques collines : les montagnes sont dans l'éloignement. Le terrain est rougeâtre, ainsi que les pierres. Les hauteurs sont en partie cultivées,

et dans les bas on voit beaucoup de plantations, de lilas, de bamboux et d'arbres à suif. Nos bateaux allaient très vite, car le courant nous favorisait : nous n'avions plus avec nous que notre troisième mandarin et celui de Nan-hiong-fou ; nos deux premiers conducteurs étaient déjà partis pour Quanton. Le bateau de l'ambassadeur portait des pavillons de soie rouge, avec des dragons ; lorsqu'il passait devant les corps de garde, les soldats battaient sur leurs bassins de cuivre et tiraient trois coups de boîte.

5. Le terrain est en partie plat et en partie rempli de collines couvertes d'arbres à huile et de pins ; les montagnes, en général assez éloignées, se rapprochent quelquefois de la rivière ; mais dans ce dernier cas, le côté opposé aux montagnes est toujours plat ; et, si dans certains endroits les hauteurs bordent la rivière des deux côtés, il y a néanmoins entre elles des plateaux susceptibles d'être cultivés. Ces montagnes présentent les formes les plus bizarres.

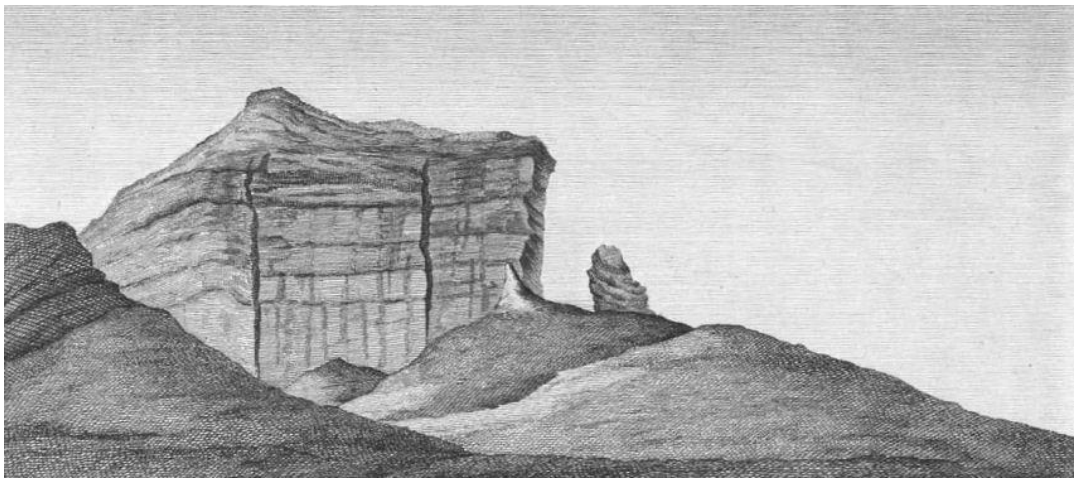


Fig. 79. Montagnes.

La campagne est très jolie, les maisons sont p2.133 éparses dans les champs, et de temps en temps on rencontre des corps de garde et de petits villages dont les habitants s'occupent, pour la plupart, à faire du charbon ; on cultive l'orge, le riz et le coton herbacé.

Le terrain devient plus plat d'un côté à mesure qu'on approche de Chao-tcheou-fou ; une tour de trois étages, bâtie sur une hauteur, et plus bas une espèce de four pour faire des signaux, annoncent

l'approche de cette ville, devant laquelle nous nous arrêtâmes pour changer de bateaux : l'ambassadeur seul conserva le sien malgré les mandarins, qui voulaient lui en donner un autre moins commode. La ville n'offrant rien de curieux, nous n'entrâmes point ; d'ailleurs le peuple nous parut insolent et grossier.

6. Le site en général continue d'être montueux, mais dans les parties plates la campagne est très jolie ; on trouve de temps en temps des maisons et de petits villages. Nous remarquâmes une pagode de deux étages (Fig. 19), et une tour de cinq, avant de parvenir aux montagnes de Tan-se-ky. La campagne devient ensuite plus unie, le terrain est sec, argileux, et parfois rougeâtre : on cultive le blé et le riz ; les collines sont couvertes de pins ou d'arbres à huile : la rivière fait plusieurs détours et forme quelques îles sur lesquelles nous aperçûmes des bestiaux.

p2.134 Nos bateaux s'arrêtèrent dans l'après-midi devant une montagne isolée, ayant la forme d'un pain de sucre et élevée perpendiculairement sur le bord du fleuve ; cette montagne peut avoir près de cinq à six cents pieds de hauteur, sur une base de plus de trois cents pieds ; elle est composée de gros rochers gris, parfois jaunâtres avec des veines blanches, couchés par bancs inclinés, et se détachant par feuillets. Il se trouve une grande crevasse vers le bas de la montagne, dont les bonzes ont tiré parti en y construisant une pagode qu'ils ont dédiée à la déesse Kou-niang ou Kouan-yn : il faut en être près pour la distinguer, car d'un peu loin elle se perd dans la masse de la montagne. On y monte par un escalier en pierre : il y a deux chapelles l'une au-dessus de l'autre ; la déesse réside dans la plus élevée. Cette pagode est bien entretenue et fort en vénération chez les Chinois ; elle est très ancienne et sa construction remonte à près de mille ans, sous la dynastie des Tang. Cinq bonzes logent dans cette pagode, et en ont grand soin ; ils ont deux petits bateaux pour aller demander l'aumône aux Chinois qui voyagent sur la rivière, et qui ne manquent pas de frapper sur un bassin de cuivre lorsqu'ils approchent de la montagne.

Nous nous arrêtâmes le soir à Jin-te-hien.

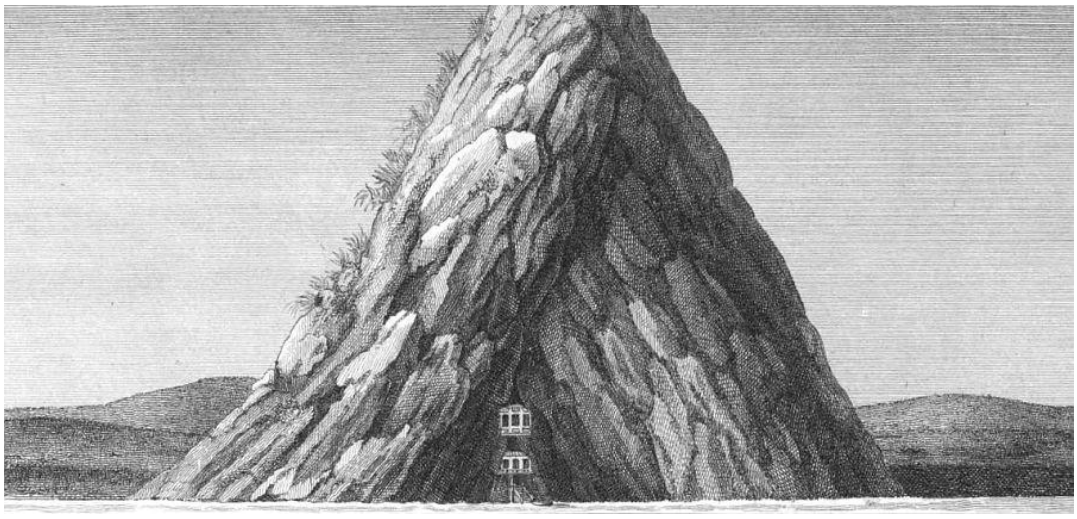


Fig. 80. Pagode.

7. Nous ne quittâmes la ville qu'assez tard, les mandarins ayant retenu pendant longtemps le p2.135 salaire de nos bateliers. On voit en partant plusieurs maisons, deux pagodes, et plus loin une tour de neuf étages. Le terrain est toujours montueux ; les plateaux qui existent, soit en avant, soit entre les hauteurs, sont semés en riz et en blé. Une montagne isolée, ayant la forme d'un pain de sucre, et placée sur le bord de la rivière, fait voir la manière dont les Chinois exploitent les carrières : ils enlèvent les pierres de haut en bas, et déjà une petite portion de la montagne avait totalement disparu. On rencontre de distance en distance quelques maisons et des corps de garde, ensuite les montagnes forment un détroit, à l'entrée duquel il y a une pagode bâtie sur une colline. Dans cette espèce de défilé, les bords de la rivière sont en partie couverts de bamboux ; plusieurs vallées garnies d'habitations, s'étendent entre des montagnes et des collines boisées, d'où sortent un très grand nombre de ruisseaux qui se précipitent avec fracas, et augmentent la beauté de ce paysage agreste. On trouve en quittant ce passage, des rochers à fleur d'eau, qui obstruent une partie du fleuve ; le terrain s'ouvre ensuite et devient plus plat ; les montagnes sont plus en arrière, et se prolongent en pente douce jusque sur le bord de l'eau en formant de grands plateaux sur lesquels on distingue des maisons et différentes plantations.

p2.136 Je crois avoir déjà remarqué que les habitations sont rarement placées sur les bords des rivières, mais qu'elles en sont éloignées, apparemment pour être plus à l'abri des voleurs.

Nous vîmes passer dans l'après-midi plusieurs trains de bois conduits par des Chinois, qui dressent dessus quelques méchantes cabanes pour s'y réfugier pendant la nuit. Ces radeaux n'ont rien d'extraordinaire, et sont simplement composés d'un grand nombre d'arbres percés à l'une de leurs extrémités, et attachés ensuite tous ensemble avec des liens de bambou.

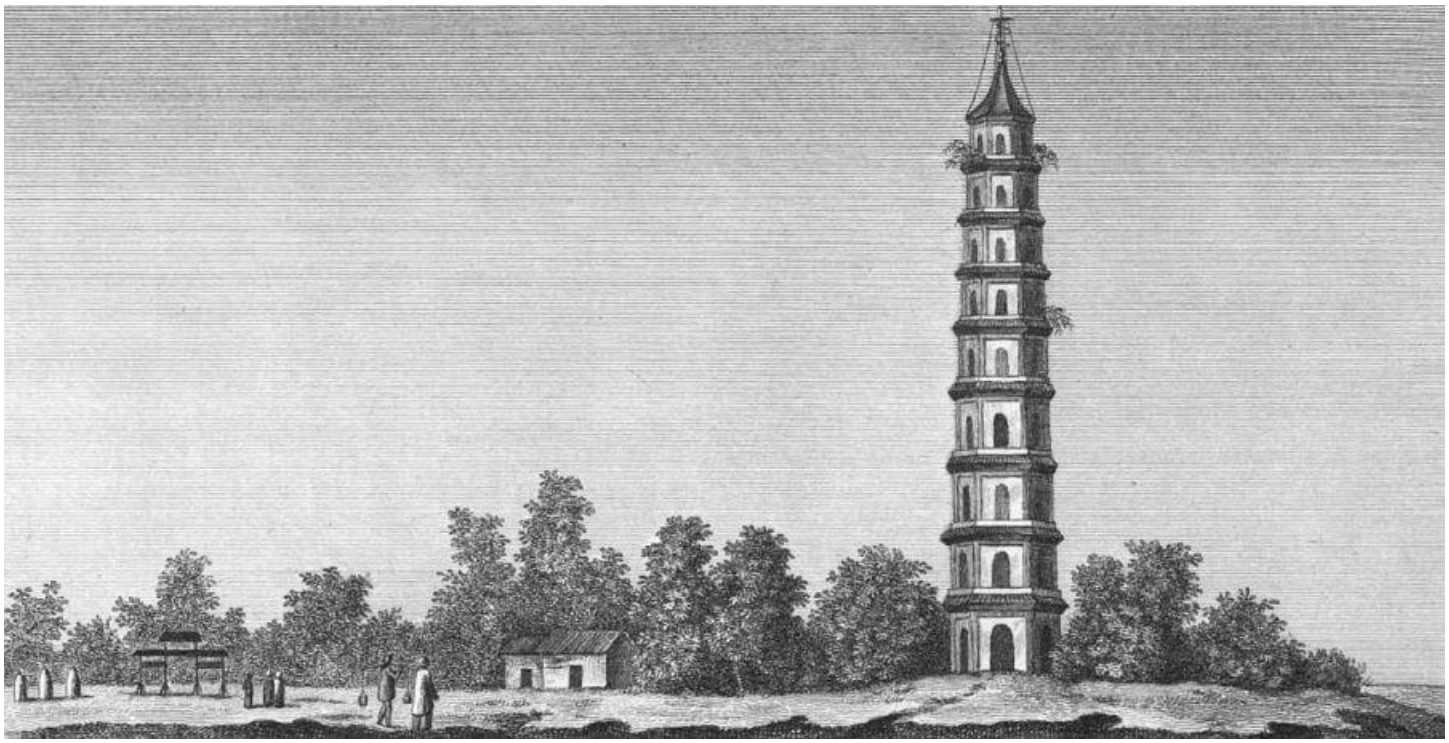


Fig. 81. Tour de Tsin-yuen-hien.

8. Arrivés en dehors de la ville de Tsin-yuen-hien, nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour prendre des provisions. Les maisons qui sont bâties sur le bord de la rivière, paraissent très ordinaires, et l'on ne voit rien de curieux qu'une pagode, une tour de cinq étages, et plus loin, une autre qui en a neuf. En avançant, nous passâmes devant plusieurs maisons et devant un corps de garde, dont les soldats vinrent dans un bateau pour nous donner un concert avec leurs conques marines.

La rivière est large et forme des petites iles. La campagne est unie, mais variée cependant par des collines, dont une partie est aride et l'autre cultivée ; les montagnes sont plus ou moins éloignées. Le terrain est rougeâtre ; on cultive le blé, p2.137 le riz et la canne à sucre. On aperçoit quelques buffles dans les champs. Les maisons sont, pour la plupart, en paille, un petit nombre est en briques.

En passant devant un corps de garde, plusieurs soldats en sortirent et se mirent en ligne ; l'un d'eux portait un grand pavillon de couleur verte, ayant au milieu le monde peint suivant les idées des Chinois.

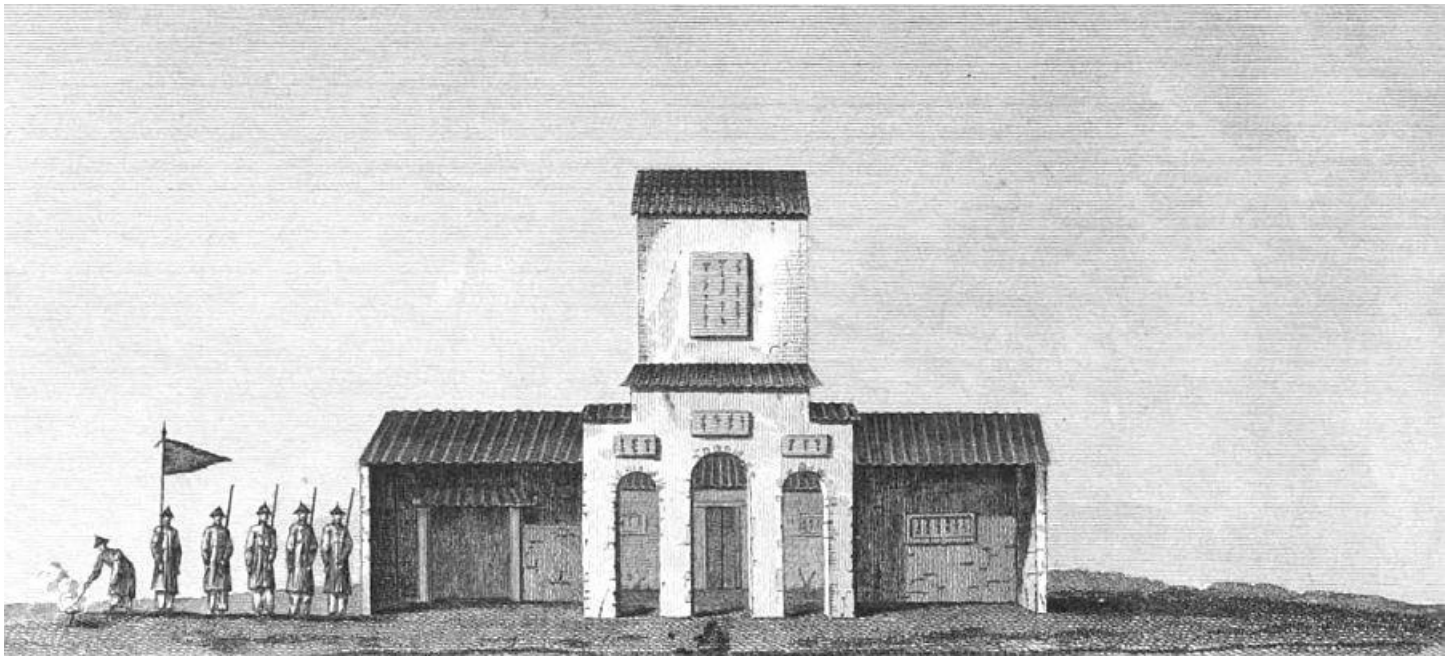


Fig. 82. Corps de garde du Quang-tong.

Les corps de garde de ces cantons diffèrent de ceux que nous avions vus dans la dernière province : un petit bâtiment en briques, de deux étages, remplace les petites maisons en bois élevées sur quatre poteaux très grands.

A peu de distance de ce même corps de garde, nous trouvâmes un bateau avec plusieurs soldats ; ils soufflèrent dans leurs conques marines, tirèrent trois coups de boîte, et se mirent à genoux, en disant un compliment lorsque le bateau de l'ambassadeur passa. Un de nos soldats chinois leur répondit, et ils se relevèrent. Ce salut était répété toutes les fois que nous passions devant un corps de garde.

Nous vîmes dans l'après-midi plusieurs villages, des fours à briques et une vieille tour bâtie sur une hauteur, et plus loin une grande quantité de mûriers. Ces arbustes n'avaient que de trois à quatre pieds de hauteur, car les Chinois les coupent tous les ans à fleur de terre : ils sont bien fournis p2.138 en branches et produisent des feuilles en abondance ; mais ces dernières paraissent grosses et épaisses.

Le soir, un jeune Hollandais âgé de seize ans, domestique de M. Vanbraam, tomba dans la rivière en passant d'un bateau dans un autre : le courant étant très fort, il disparut ; et malgré les recherches des soldats chinois, il fut impossible de le retrouver.

9. Nous étions le matin à San-chouy-hien, mais nous n'en vîmes que la tour, qui a neuf étages. La campagne ensuite est bien cultivée et devient plate et unie ; le nombre des collines diminue et les montagnes sont plus éloignées. Le terrain est sablonneux : on voit plusieurs champs remplis de chanvre qui est semé très épais. D'autres sont couverts de mûriers ; ceux-ci sont plantés en alignement ; des femmes s'occupaient alors à en cueillir les feuilles. Après avoir passé plusieurs habitations dans lesquelles on fait de la brique et des tuiles, nos bateaux s'arrêtèrent auprès du village appelé Ouang-tse-kang pour attendre la marée, afin de franchir des bas-fonds qui gênent le cours de la rivière. Nous trouvâmes ici un petit mandarin envoyé de la part du chef de la police de la ville de Quanton pour complimenter l'ambassadeur, et l'accompagner avec deux galères armées, et ornées de pavillons de soie.

p2.139 Les eaux de la rivière étant assez hautes, notre route continua le long d'une jetée en pierres, mais mal bâtie, et d'un grand village auprès duquel il y a des fours à chaux et à briques. Nous vîmes ensuite des trains de bois considérables composés d'une infinité de pièces liées ensemble, et formant une épaisseur de deux à trois pieds. Les Chinois construisent sur ces radeaux des baraques en paille dans lesquelles ils mettent du riz : elles sont de forme conique, et peuvent avoir de sept à huit pieds de large sur six à sept de hauteur. La maison du gardien,

faite de bambou et couverte en nattes, est au milieu, et assez élevée pour voir ce qui se passe au dehors. Plusieurs Chinois placés sur les côtés, dirigent ces trains, qui viennent souvent de cinq à six cents lieues. Arrivés à Quanton, ils vendent le riz et les bois et remportent de l'argent ou des marchandises en échange.

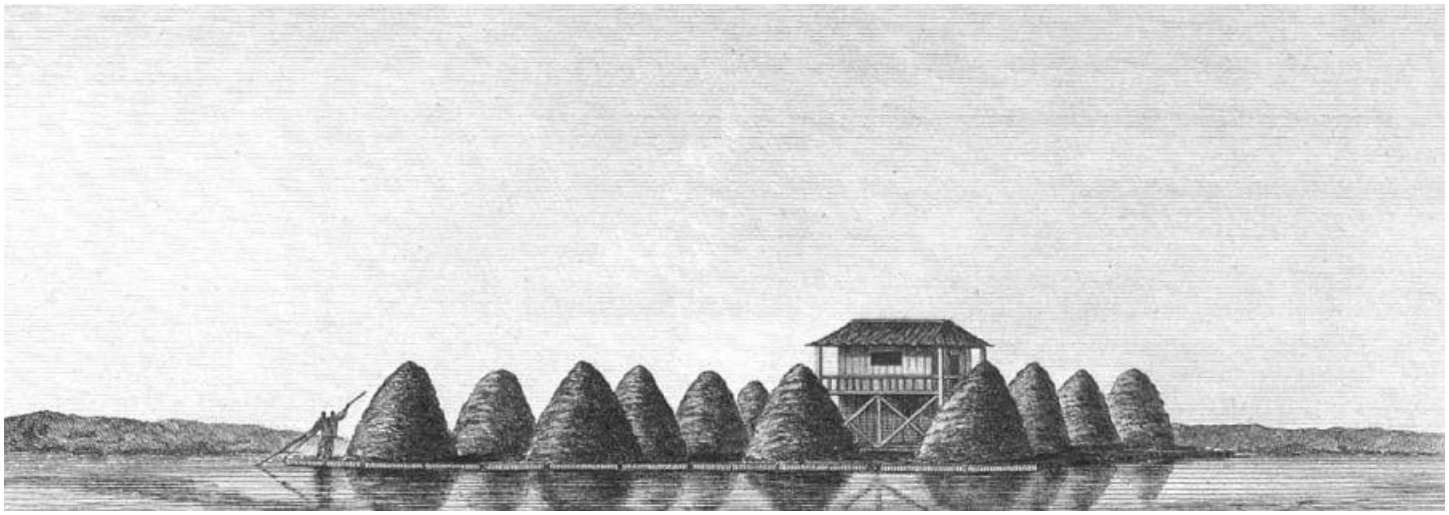


Fig. 83. Radeau.

Nous traversâmes le soir Fo-chan, bourg considérable et peu éloigné de Quanton. On voit en entrant des ateliers et des magasins de briques et de chaux ; les maisons sont grandes, bien bâties et construites sur une seule ligne le long de la rivière ; il n'y a que certains endroits où elles soient en plus grand nombre et où il existe quelques petites rues de traverse. Il y a deux douanes dans ce bourg ; l'une vers le tiers de p2.140 sa longueur, l'autre à l'endroit où la rivière se partage en deux, et court au nord et à l'est : ce dernier édifice est beau, bien entretenu et peu éloigné d'une pagode.

Nous passâmes devant un grand nombre de bateaux, tous placés à côté les uns des autres et servant de demeures à des filles publiques ; elles se tinrent constamment dehors pour nous considérer. Nous employâmes une heure et demie pour traverser Fo-chan ; mais la marée nous étant contraire, nos bateaux allaient très doucement. La longueur du bourg peut être d'une lieue environ. Les missionnaires ont beaucoup parlé de cet endroit, et ils en ont, je crois, considérablement exagéré la population.

Fo-chan est très étendu, mais ses maisons n'ont point de profondeur, car nous distinguions la campagne à travers les intervalles qu'elles laissaient entre elles. Quant aux habitants, ce que nous en vîmes ne prouve pas qu'ils soient en très grand nombre ; d'ailleurs, il en faut retirer tous les gens de bateaux, dont il y a une grande quantité, et dont la plupart n'appartiennent pas au bourg, mais viennent du dehors.

Il n'y avait pas longtemps que nous avions quitté Fo-chan, et nous faisions tranquillement notre route par une nuit très obscure, lorsque tout à coup les Chinois jetèrent des cris, battirent p2.141 sur les bassins de cuivre, les soldats firent résonner leur conques marines, et tous les bateaux allumèrent en un instant leurs lanternes : tout ce mouvement était pour prendre un pauvre Chinois qui, profitant de l'obscurité profonde, s'approchait doucement dans son petit bateau pour tâcher de dérober quelque chose ; malheureusement pour lui il avait été aperçu par les soldats, qui, ayant fait éteindre tous les feux, ne les rallumèrent qu'au moment où le maladroit entouré de toutes parts et dans l'impossibilité de fuir, fut arrêté.

Arrivés près des jardins de fleurs qui sont à peu de distance de Quanton, nous trouvâmes les Hannistes qui entrèrent dans le bateau de l'ambassadeur. Un instant après, notre troisième mandarin envoya prier M. Titzing de continuer sa route jusqu'à Quanton, où le gouverneur de la ville l'attendait ; mais nos bateaux n'étant arrivés qu'à une heure après minuit, nous ne trouvâmes personne.

10. Nous descendîmes le matin à terre sans aucune cérémonie, et de la même manière que cela se pratique lorsque l'on arrive de Macao. On déchargea les bateaux, et les effets furent transportés dans la factorerie hollandaise. Les Chinois apportèrent avec grand appareil dans la matinée, la lettre de l'empereur : l'ambassadeur la reçut et fit le salut d'usage.

Nous partîmes tous l'après-midi pour nous p2.142 rendre de l'autre côté de la rivière, dans un jardin appartenant aux Hannistes. Aucun

Chinois ne se présenta lorsque l'ambassadeur entra dans le bateau, mais seulement quelques marchands l'atteignirent lorsque nous traversions la rivière, et les soldats de deux galères devant lesquelles nous passâmes, battirent sur le bassin de cuivre et tirèrent trois coups de boîte.

Arrivés de l'autre côté du fleuve, l'ambassadeur et M. Vanbraam partirent accompagnés des Hannistes, tandis que nous restâmes dans le bateau. Un moment après nous vîmes passer la lettre de l'empereur, portée en grande cérémonie et précédée par des Chinois habillés de jaune et tenant à la main des espèces de masses. On déposa cette lettre dans une salle où MM. Titzing et Vanbraam furent conduits, et où ils firent le salut ordinaire en présence du Tsong-tou, du Fou-yuen et du Hopou, qui se retirèrent ensuite, ne laissant que le troisième des mandarins qui nous avait accompagnés à Peking, et qui resta avec les Hannistes et d'autres petits officiers, pour assister au diner et à la comédie qu'on nous donna.

Il y avait parmi ces comédiens un jeune homme d'une figure si agréable, que lorsqu'il était habillé en femme on pouvait s'y méprendre ; nous n'avions pas même vu durant tout notre voyage une femme qui fit aussi jolie. Ce comédien, qui avait p2.143 gagné beaucoup d'argent soit en montant sur le théâtre, soit en satisfaisant les goûts des gens riches et en place, désirait ardemment abandonner son métier pour aller jouir de sa fortune ; mais l'état qu'il professait étant méprisé à la Chine, il n'osait le quitter dans la crainte d'être inquiété par les mandarins. L'ambassadeur se retira à cinq heures, sans que personne se présentât pour l'accompagner.

11. Le mandarin chargé des présents qu'on nous avait faits à Peking et dans les autres villes, étant venu le matin chez l'ambassadeur pour les lui remettre, nous n'eûmes plus rien à démêler avec les Chinois et l'ambassade fut achevée.

C'est de cette manière que se termina une expédition entreprise, d'après l'insinuation des mandarins et surtout de M. Vanbraam, pour

complaire uniquement au Tsong-tou de Quanton, lequel aurait dû, par conséquent, en être reconnaissant et recevoir avec plus de distinction l'ambassadeur à son retour de Peking. Mais les Chinois croient faire un grand honneur aux étrangers en les faisant jouir de l'insigne faveur de rendre leurs respects à l'empereur. Un édit relatif à l'ambassade [1], et l'exemption de droits pour le p2.144 navire qui avait amené l'ambassadeur, leur parurent plus que suffisants pour dédommager les Hollandais des peines et des dépenses qu'ils avaient supportées. Les mandarins, d'ailleurs, n'ignoraient pas que l'ambassade hollandaise ne venait pas directement d'Europe, mais était expédiée seulement de Batavia : cette connaissance et leurs opinions défavorables pour tout ce qui tient à l'état de marchand, p2.145 durent donc leur donner une idée moins avantageuse de l'ambassade, idée dans laquelle ils furent confirmés par la vente de plusieurs montres pendant le voyage, vente faite, il est vrai, à l'insu de l'ambassadeur, mais qui cependant était impolitique, ou, pour le moins, très inconséquente : tant il est vrai que, dans une entreprise aussi importante, quel qu'en soit le motif, on doit éviter de faire tout ce qui peut avoir la plus légère apparence de trafic, surtout chez un peuple qui n'honore point le commerce. Quoique, par ses manières franches et loyales, sa conduite généreuse, soit dans la

---

[1] Édit impérial donné le 1er jour de la 12e lune (22 décembre 1794) de la 59e année du règne de Kien-long :

> « Un ambassadeur anglais étant venu l'année dernière à Péking pour m'offrir des présents, les vice-rois et les gouverneurs des provinces lui donnèrent, d'après mes ordres, des fêtes magnifiques. Animés par cette conduite bienveillante, les Hollandais, malgré la distance des mers, envoient également cette année un ambassadeur avec des présents ; pourquoi donc les vice-rois et les gouverneurs des provinces ne l'ont-ils pas reçu avec les mêmes honneurs ? N'est-il pas, ainsi que l'envoyé anglais, un envoyé européen ? L'urbanité de nos usages ne nous oblige-t-elle pas à faire une réception pareille à l'ambassadeur hollandais ? N'aura-t-il pas le droit de se plaindre en remarquant une différence entre le traitement qu'ont reçu les Anglais et celui qu'il reçoit ? Je veux donc qu'à son arrivée à Peking on l'accueille avec les plus grands honneurs, pour le dédommager de ce qu'on n'a pas fait jusqu'à présent. Les vice-rois et les gouverneurs des provinces doivent rendre à l'ambassadeur hollandais, dans son retour, les mêmes honneurs qu'à celui d'Angleterre. Je veux qu'il apprenne que, lorsque j'ai su qu'il était venu de très loin pour me rendre hommage, j'ai ordonné qu'il fût accueilli par un traitement splendide, et que si cela n'a pas eu lieu, ce n'a été que parce que la promptitude avec laquelle il se rendait à Peking y a mis obstacle ; mais que dans son retour il jouira sur la route de fêtes impériales.
> Lorsque l'ambassadeur hollandais sera instruit de mes ordres, il en sera certainement enchanté, aussi j'ordonne que cet édit soit publié. »

route, soit à Peking, M. Titzing se fût attiré l'estime des grands mandarins, il ne réussit pas néanmoins à les faire changer de sentiment, et il est aisé de s'en convaincre par ce que nous éprouvâmes, principalement à Quanton. Envoyer une ambassade chez un peuple étranger est une chose fort simple, mais bien choisir l'ambassadeur n'est pas aussi facile ; et puisque les Hollandais en avaient trouvé un accoutumé aux usages et aux mœurs des Asiatiques, et habitué à traiter avec eux, il était inutile de lui associer un second, qui, avec de l'esprit et de l'amabilité, n'avait nullement le caractère ferme, et propre à la place qu'il remplissait.

Si, comme on l'a vu, les Chinois traitent un peu lestement les étrangers qui entrent à la Chine, p2.146 néanmoins ils veillent à ce qu'il ne leur arrive aucun accident, et s'assurent surtout qu'ils sont sortis de leur empire ; aussi M. Titzing, à son départ de Quanton, après avoir pris congé du Tsong-tou et des principaux mandarins, fut-il accompagné jusqu'à Macao par trois officiers ; et lorsque je m'embarquai, en janvier 1796, les marchands en prévinrent le gouvernement, par la seule raison que j'avais été à Peking.

Tel est le rapport fidèle de ce qui m'est arrivé pendant mon voyage en Chine. Ce récit est aride et peu agréable ; mais j'ai cru devoir me renfermer dans un simple journal, et me borner à la relation succincte des événements, sans y joindre des faits étrangers ou l'entremêler d'observations faites pendant ma longue résidence dans ce pays. J'ai préféré réunir ces observations, et les présenter séparément dans différents chapitres, pour que le lecteur eût plus de facilité à trouver ce qui pourrait l'intéresser.

@

OBSERVATIONS

Aperçu général

Figure des Chinois — Caractère — Industrie — Architecture et ameublement — Jardins — Canaux — Bateaux — Chemins - corps de garde - auberges - kong-kouan - postes - chevaux — Étoffes - toiles — Imprimerie — Cachets — Papier — Pinceaux — Encre — Peinture — Sculpture — Porcelaine — Vernis — Tong-tchou — Gomme élastique — Machines pour l'arrosement des terres — Manière de faire éclore les œufs de canes — Cérémonial — Habillement — Festins — Aliments — Mariage — Exposition des enfants — Adoption — Esclaves — Eunuques — Funérailles - deuils — Noms chez les Chinois — Jeux — Musique — Danse — Comédies — Médecine - Maladies — Secte de Lao-kiun et de Fo — Secte de Confucius — Juifs — Christianisme - Persécutions, missionnaires - Utilité des missions — Mahométans — Secte de Jukiao — Cultes — Sorts — Pagodes — Bonzes — Fêtes — Caractères - Écriture — Style — Grammaire — Nombres — Études - examens — Astronomie — Gouvernement — Classes des citoyens — Mandarins — Costume de l'empereur et des mandarins — Armée chinoise — Fortification — Artillerie - Poudre à canon — Peking — Population — Revenus — Dépenses — Police des villes — Justice — Prisons — Débiteurs - Intérêt de l'argent - Prêteurs sur gages — Voleurs — Pauvres.

@

APERÇU GÉNÉRAL

@

p2.147 La route d'un vaisseau depuis l'Europe jusque dans les Indes est si connue, que vouloir la décrire ce serait répéter ce qu'ont déjà dit tous les voyageurs ; et parler de tempêtes affreuses, ou de calmes fatigants, raconter l'ennui qu'on éprouve à ne voir que le ciel et la mer, dépeindre le plaisir qu'on ressent en apercevant la terre, c'est entretenir le lecteur de ce qu'il sait, ou de ce qu'il devine d'avance. Je me bornerai donc à dire en peu de mots, que partis de Brest le 20 mars 1784, nous vîmes Porto-Santo le 1er avril, et Madère les jours suivants ; que nous doublâmes le cap des Aiguilles le 23 mai, entrâmes dans le détroit de la Sonde le 16 juillet pour en sortir le 28, et faire route vers le détroit de Gaspard ; enfin, qu'après avoir essuyé quelque mauvais temps à l'approche des terres, nous jetâmes l'ancre le 23 p2.148 août dans la rade de Macao, après une traversée de cinq mois et trois jours.

Les côtes de la Chine offrent un point de vue totalement différent de celui des détroits. Ici, les montagnes sont boisées, et les plaines bien cultivées ; les arbres couvrent presque entièrement le sol, et croissent même jusque dans la mer ; en un mot tout est vert, et tout dénote une grande végétation ; à la Chine, au contraire, on n'aperçoit que des terres arides et des surfaces pelées ; et l'œil fatigué cherche vainement quelque verdure qui interrompe une vue aussi sèche et aussi stérile.

Mouillé dans la rade spacieuse de Macao, on ne voit autour de soi que des montagnes : la ville elle-même paraît pour ainsi dire y être attachée, tandis qu'elle en est séparée par un bras de mer. Macao bâti en amphithéâtre sur une hauteur, se distingue de fort loin par ses maisons blanchies à l'extérieur ; elles n'ont qu'un seul étage, et leur intérieur est disposé convenablement pour un pays chaud. Un quai assez large règne du côté de l'est devant une portion de la ville, et procure aux habitants, pendant la chaleur, une promenade agréable et sans cesse rafraîchie par les vents du large. La plupart des Européens

qui résident à Macao, logent le long de ce quai, les autres occupent la partie occidentale de la ville, et jouissent de la vue du port, et d'une île à laquelle la quantité p2.149 d'arbres qui la couvrent, a fait donner, avec raison, le nom d'*île Verte*. C'est dans cette île que les Jésuites établirent autrefois leur demeure, et d'où, pendant la nuit, de fervents missionnaires s'échappaient furtivement pour aller prêcher la religion dans la Chine : abandonnée maintenant, et solitaire, tout est détruit ; les bâtiments et l'église sont en ruines, et le jardin n'existe plus. Mais si cette île fut remarquable par l'emploi auquel les Jésuites l'avaient consacrée, elle l'est encore par son état naturel : seule au milieu de montagnes dégarnies d'arbres et desséchées, elle conserve une éternelle verdure ; et si l'on suppose que jadis les terres voisines furent ombragées, et qu'elles ne perdirent leur plus bel ornement que par un événement funeste, la vue de l'île Verte doit certainement appuyer cette conjecture.

Macao n'est pas d'une grande étendue ; la ville est défendue par quelques forts et par une muraille ; cent cinquante Cipays servent de garnison, et ce petit nombre est suffisant, puisque les Portugais sont en paix et vivent tranquillement avec les Chinois. Une assez grande quantité de ces derniers habitent Macao, et sont sous l'inspection d'un mandarin, ce qui occasionne un conflit de juridiction, qui rend la place d'un gouverneur Portugais très embarrassante ; et il faut beaucoup de prudence pour tenir un juste milieu avec des gens p2.150 surtout dont on dépend entièrement ; car le territoire de Macao est si circonscrit, qu'il ne peut fournir à la consommation journalière des habitants, et que presque tout s'y apporte du dehors. Il y a à Macao plusieurs églises et quelques couvents, dont un de femmes : on s'étonne d'en trouver autant dans un espace aussi borné, mais le zèle l'emporte sur les moyens. Les églises sont grandes, simples et peu décorées, car on ne peut parler des mauvais tableaux qui en couvrent les murailles. Les Portugais s'y rendent assidument tous les dimanches pour entendre l'office, et surtout pour voir passer les femmes : celles-ci sont vêtues de noir, et portent, suivant leurs moyens, la mante, le sarace ou le

dos ; ces deux derniers habillements, qui ressemblent à des espèces de manteaux, couvrent absolument le corps. Sous l'un de ces trois vêtements, une femme peut aller où bon lui semble sans crainte d'être reconnue même par son mari. Les Portugaises de distinction se font porter en palanquin et mettent la mante ; mais celles dont la fortune est bornée, se contentent d'un coffre presque carré et peu élevé, qu'on nomme dans le pays cayola (*cage à poule*). J'avais de la peine à concevoir, dans les commencements que j'étais à Macao, comment une personne pouvait entrer dans une pareille voiture ; mais je remarquai qu'avec l'habitude où sont les femmes, en Asie, de croiser leurs p2.151 jambes, elles pouvaient s'y placer facilement, et même deux ensemble. Les femmes portent communément des chapelets, la plupart les ont en or, et toutes se font suivre par un nombre plus ou moins grand de servantes.

Les Portugais se fréquentent entre eux, et communiquent peu avec les étrangers ; les femmes vivent très retirées : l'instruction est faible pour les hommes, et bien davantage pour le sexe. Les habitants sont basanés ; ceux qui arrivent d'Europe, ou qui descendent de particuliers venus de Lisbonne, ont le teint plus clair : en général le peuple n'est pas bien de figure, c'est un mélange de Chinois, d'Indiens et de Malays. On rencontre dans les rues de Macao plusieurs femmes chinoises ; elles portent presque toutes un parasol à moitié fermé, qui sert à les garantir du soleil et des yeux importuns ; mais ces parasols se lèvent souvent surtout lorsque la femme chinoise est jeune et jolie ou du moins croit l'être. Il faut du temps pour s'accoutumer à leurs traits ; rien ne paraît plus extraordinaire, en effet, que de voir une femme avec des yeux étroits et allongés, un nez retroussé mais peu saillant, des pieds très petits, et marchant en chancelant. Les hommes ont la même figure, mais leur teint est plus rembruni.

Les étrangers résident une partie de l'année à Macao, et y répandent une assez grande quantité p2.152 d'argent, surtout pour les loyers de leurs maisons ; ils ont peu de liaisons avec les Portugais, et n'ont affaire qu'au gouverneur et au procureur de la ville.

Les seuls plaisirs à Macao sont ceux de la table, du jeu et de la promenade. Les Anglais, qui font le plus de commerce, étant par conséquent les plus riches, dépensent beaucoup ; et comme il est ordinaire à l'homme de croire que la richesse donne seule de la considération, les autres Européens font des efforts pour imiter les Anglais, et tâchent de ne leur céder en rien.

Les étrangers quittent Macao en août et septembre, époque de l'arrivée des navires d'Europe, et se rendent à Quanton par l'intérieur, en suivant le cours de la rivière.

A mesure qu'on s'éloigne de Macao, les montagnes disparaissent et font place à des collines ; le terrain devient meilleur, et la campagne, remplie d'habitations éparses et ombragées, offre à la vue de vastes champs couverts de riz et de nombreuses plantations de bananiers. Cette route, dont les sites environnants changent à chaque moment, serait infiniment agréable, si l'on n'était pas obligé de la faire dans des bateaux du pays, et par conséquent de s'arrêter devant deux douanes chinoises pour y attendre la visite des mandarins, toujours trop intéressés à ne pas laisser échapper une p2.153 occasion aussi belle pour recevoir des présents : car l'usage en Asie est de ne jamais se présenter les mains vides devant les gens en place, surtout lorsqu'on veut en obtenir quelque faveur.

Le coup d'œil en arrivant à Quanton est extrêmement animé ; un grand nombre de bateaux parcourent la rivière en tous sens, sans crainte de s'aborder, la manière de ramer des Chinois leur permettant de passer très près les uns des autres. Les factoreries occupent la longueur du quai ; ces maisons qu'habitent les étrangers, n'ont rien de remarquable pour un Européen, dont la vue n'est arrêtée que par les mâts élevés qui les dominent, et au haut desquels flotte le pavillon de chaque nation. Les maisons des gens du pays sont basses et n'ont en général qu'un seul étage.

Les rues de Quanton sont pavées de grandes pierres, avec un égout en dessous ; elles sont fort étroites : l'ancienne rue de la Porcelaine et la nouvelle, qui peut avoir de quinze à vingt pieds de largeur, sont

regardées comme les plus larges de la ville. Toutes sont garnies de boutiques : quelques-unes sont entièrement affectées à une certaine espèce d'ouvriers ou de marchands ; mais ce n'est pas cependant une règle générale.

Lorsqu'un étranger veut se promener dans les faubourgs et aller un peu loin, il faut qu'il ait la précaution de se faire accompagner par un soldat p2.154 qui écarte les curieux et empêche les enfants de jeter des pierres. On peut en passant regarder les portes de la ville, mais sans chercher à s'y introduire, aucun étranger ne pouvant entrer dans Quanton sans y être appelé par les mandarins. La promenade ordinaire des Européens se réduit au quai et à quelques rues voisines.

La rivière est couverte de bateaux ; ils sont propres et bien peints : néanmoins le coup d'œil n'en est pas agréable ; les nattes qui les recouvrent font un vilain effet. Chaque province à la Chine a adopté une manière particulière pour la construction de ses bateaux. Tous ceux du même canton sont obligés de se ranger dans le même endroit et auprès les uns des autres ; les bateaux des filles publiques se conforment à cet ordre.

Si un Européen paraît curieux en arrivant dans un pays étranger, s'il considère avec empressement tout ce qui se présente à ses yeux pour la première fois, les Chinois ne lui cèdent point en cela : j'en ai vu rester toute une journée à nous considérer ; et lorsque la faim les pressait de s'éloigner, ils étaient bientôt remplacés par d'autres. Rien de plus singulier que de voir ces gens accroupis sur leurs talons, les genoux pliés et le corps penché en avant, fumer, causer entre eux et conserver pendant longtemps une posture si étrange, qu'elle les fait ressembler à des singes.

p2.155 Parmi ce grand nombre d'hommes qui remplissent les rues de Quanton, on n'aperçoit que très peu de personnes du sexe. Les femmes des ouvriers et des marchands logent dans les faubourgs, et ceux-ci ne rendent chez elles que lorsque leur travail est achevé. Si un Européen passe dans ces quartiers éloignés, les enfants et les chiens annoncent

son arrivée ; aussitôt les femmes accourent à la porte et regardent à travers une natte d'osier : ainsi la curiosité l'emporte toujours sur les usages.

La route depuis Quanton jusqu'à Wampou, où restent les navires étrangers pendant leur chargement, est riante. La campagne est bien cultivée : on voit plusieurs habitations et deux grandes tours de neuf étages, bâties en pierre et en brique.

Le mouillage de Wampou est bon mais resserré. Les Européens ont leurs bancassaux dressés le long du fleuve et sur le bord des rivières : les François ont seuls le droit de demeurer sur l'île de Wampou et de s'y promener. Les Chinois permettent bien aux officiers des navires étrangers d'y venir, mais non aux équipages.

Chaque vaisseau est entouré de bateaux de douane qui examinent tout ce qui en sort ou qui y entre ; mais en quittant le navire, on n'est pas entièrement débarrassé des visites, elles ont lieu p2.156 plusieurs fois encore avant d'arriver à Quanton. La Chine est un pays où l'on acquiert de la patience, et il en faut beaucoup avec les Chinois. Tout le temps que les étrangers demeurent à Quanton, est employé à composer la cargaison des vaisseaux : c'est un mouvement continuel ; mais aussitôt après le départ des navires, qui a lieu en janvier et février, tout est mort, et l'on ne voit que fort peu de monde dans les rues. A cette époque, les Européens retournent à Macao.

La température est fort chaude à Quanton dans les mois d'août et de septembre ; il fait froid en novembre, décembre et janvier, et même assez pour qu'il gèle. C'est ordinairement dans l'hiver qu'il est le plus commode de parcourir les faubourgs de cette ville, et c'est alors qu'on est plus à même d'examiner les Chinois. Ils ne sont pas tels que les peintres du pays les représentent, c'est-à-dire, avec de grosses têtes et une taille courte ; ils sont d'une taille ordinaire, et plutôt grands que petits ; on en voit de bien faits, et, dans la classe des porte-faix, on en trouve de très vigoureux. Ce qui frappe le plus dans un visage chinois, ce sont les yeux qui sont allongés et à fleur de tête.

L'embonpoint étant regardé à la Chine comme une marque d'opulence et d'esprit, il n'est pas étonnant que les peintres de cette nation fassent leurs personnages très gros ; d'ailleurs la forme de p2.157 leurs habits donne à leur taille un air fort épais : cependant on ne peut disconvenir que l'extérieur des Chinois diffère de beaucoup de celui des Européens ; mais les juger d'après la première vue, ce serait se tromper.

La seule chose sur laquelle on sera toujours d'accord, en parlant de ces peuples, c'est leur caractère intéressé ; et si l'intérêt est partout le premier mobile des actions humaines, il l'est encore bien davantage chez eux. Pour peu qu'un Européen y reste quelque temps, il est impossible qu'il ne s'aperçoive pas qu'ils aiment passionnément l'argent, et qu'ils saisissent avec avidité tous les moyens de s'en procurer : les étrangers qui sont forcés de quitter Quanton, pour descendre à Macao et y rester pendant l'hivernage, connaissent parfaitement les moyens que les mandarins emploient pour les rançonner. On ne croirait pas que pour un voyage de trente lieues, et pour un seul bateau, il en coûte depuis mille jusqu'à quatre mille francs ; cela est cependant vrai. Les mandarins, dont le caprice et l'avidité font tout le droit, se permettent mille vexations, bien persuadés qu'un étranger ne peut se plaindre : en un mot, les Européens sont mal traités à la Chine, et il leur faut tout le désir qu'ils ont d'acquérir des richesses, pour leur faire supporter les désagréments sans nombre qu'ils y éprouvent journellement.

@

FIGURE DES CHINOIS

p2.158 La beauté est différemment sentie chez tous les peuples : tel visage qui nous paraît laid, hideux même, enchante et ravit les peuples qui y sont accoutumés. Les hommes ne se ressemblent point, et chacun préfère sa figure ou la croit beaucoup plus agréable que celle de son voisin : on s'attend bien, d'après cela, que la beauté à la Chine ne doit pas être la même qu'en Europe. Un Chinois a la figure large et carrée, le front découvert ; ses yeux allongés, placés à fleur de tête, sont assez saillants pour être aperçus tous les deux à la fois quand on le regarde de profil ; son nez est petit et sans élévation entre les yeux ; sa bouche est médiocre, mais ses oreilles sont larges, aussi en tire-t-il un grand parti : le porte-faix s'en sert pour y placer sa chiroutte ou cigare, et le lettré pour arrêter les cordons qui soutiennent ses lunettes. Les Chinois ne laissent croître leur barbe qu'à trente ans ; ils en ont peu, surtout ceux qui sont nés dans les provinces du Sud : leurs cheveux sont noirs, forts et épais.

La taille, pour être belle, ne doit pas être svelte et bien proportionnée ; il faut dans ce pays, pour obtenir de la considération, être gros et replet, et pouvoir remplir un large fauteuil. Pendant que je voyageais dans ce pays avec M. Vanbraam, j'ai p2.159 vu plus d'une fois les mandarins s'extasier sur sa forte corpulence, et lui faire des compliments sur les talents et les richesses qu'ils lui supposaient en conséquence. Un homme avec le simple bon sens, mais remarquable par son embonpoint, fait beaucoup plus d'impression sur les Chinois, qu'un homme doué de beaucoup d'esprit, mais maigre et de petite stature.

Le teint des Chinois est d'un brun clair ; mais cette couleur varie suivant la qualité des individus et leur profession. Les coulis, les matelots, les ouvriers et les laboureurs, plus exposés par état à l'ardeur du soleil, sont plus bruns et même d'un brun foncé, tandis que l'homme en place a le teint plus clair, plus blanc et quelquefois fleuri.

Les gens riches, les lettrés et les mandarins, sont dans l'usage de laisser croître un peu les ongles de la main gauche, surtout celui du petit doigt ; cet ongle a ordinairement quelques lignes. C'est une mode établie et qui distingue les gens comme il faut, car un ouvrier ne pourrait avoir des ongles longs, puisqu'un travail continuel l'aurait bientôt privé de cet agrément. J'ai vu le mandarin chef de la police de Quanton, dont les ongles de la main gauche avaient près de six pouces ; mais ce que j'ai pu voir, et ce qu'il faut avoir touché pour le croire, c'est la main d'un médecin chinois, dont l'ongle le plus long avait douze p2.160 pouces et demi, et les autres neuf et dix pouces ; son petit doigt n'était plus de rang, ce Chinois nous le dit avec douleur en nous apprenant qu'il avait été cassé. Qu'on se figure la peine que cet homme avait prise pour que ses ongles parvinssent à cette excessive longueur, la gène continuelle dans laquelle il vivait, obligé de tenir sans cesse ses doigts renfermés dans de petits tubes de bambou, dont l'usage lui avait extrêmement aminci la peau. Mais s'il avait souffert avec tant de constance, il s'était acquis en retour une grande considération : qu'il eût été conduit, par exemple, pour quelque dispute, devant un mandarin, celui-ci lui aurait donné gain de cause. Un homme doué d'une telle patience, aurait dit ce mandarin, un homme assez raisonnable pour veiller constamment sur lui-même, n'est point querelleur, il est incapable de s'immiscer dans une mauvaise affaire. Voilà ce que nous raconta notre médecin, que nous remerciâmes beaucoup de sa complaisance, et qui s'en alla intimement persuadé que la longueur prodigieuse de ses ongles nous avait inspiré une haute opinion de sa personne.

Les femmes ont la taille médiocre et assez mince, le nez court, les yeux fendus, la bouche petite et les lèvres vermeilles. Je ne parlerai pas de leur teint, car presque toutes mettent du fard ; les parfumeurs en vendent de tout préparé, de blanc et p2.161 de rose, que les Chinoises mêlent ensuite suivant le degré qui leur fait plaisir. J'ai vu des femmes dont le visage était d'une nuance généralement rose ; d'autres, chez lesquelles elle était plus claire ; mais ce qui m'a frappé, c'est la

différence de la couleur de leurs mains souvent brunes, avec celle de leur visage communément blanc. Je dois avouer cependant que plusieurs Chinoises m'ont semblé jolies et fort agréables. On croira peut-être que les jeunes filles ne se fardent pas, et qu'elles se contentent des grâces naturelles à leur âge, mais on se tromperait ; dès sept à huit ans elles commencent à se peindre la figure ; aussi cet usage immodéré du fard, gâtant nécessairement la peau, il n'y a rien de plus hideux qu'une vieille femme chinoise.

@

CARACTÈRE

Les Chinois sont actifs et laborieux ; ils n'ont pas un grand génie pour les sciences, mais ils ont de l'aptitude pour les arts et le commerce ; ils sont souples et pliants, quoiqu'orgueilleux, et méprisent les autres nations, auxquelles ils se croient fort supérieurs, conservant en cela le caractère de leurs ancêtres, que Pline [1] et Ammien Marcellin [2] p2.162 nous ont représentés comme des gens doux, sobres et paisibles, mais semblables aux bêtes sauvages, par le soin qu'ils avaient d'éviter la compagnie des autres hommes.

Les Chinois sont intéressés et enclins à tromper ; j'ai vu des paysans faire avaler du sable à des poules, pour qu'elles pesassent davantage. Pendant notre voyage, les Chinois garnissaient de papier l'intérieur des pièces de soie qu'on nous donnait, pour les faire paraître plus épaisses ; et à Peking, les mandarins donnèrent à M. Vanbraam, du faux gin-seng pour du vrai. Les Chinois se font une telle habitude de la fraude, qu'ils ne croient pas faire mal ; c'est adresse suivant eux. Ils aiment le jeu et la débauche ; et sous un extérieur grave et décent, ils savent mieux que personne cacher leurs vices et leurs penchants déréglés : la preuve est qu'on trouve chez eux des gens qui composent des pièces dont le sens, à la simple lecture, n'exprime que de la morale, tandis que le son des mêmes mots signifie des choses obscènes. Humbles dans leurs discours, minutieux dans leurs écrits, polis sans sincérité, ils masquent sous un dehors froid un caractère vindicatif ; ils ne s'aiment pas même entre eux et cherchent à se nuire. Cruels lorsqu'ils sont les plus forts, et lâches dans le danger, ils sont attachés à la vie : il en est cependant quelquefois qui se donnent la mort ; mais le suicide est plus p2.163 commun parmi les femmes que parmi les hommes : chez elles, c'est l'effet de la jalousie et de la colère, ou l'envie de susciter à leurs maris quelques mauvaises affaires.

---

[1] Livre VI, chap. 17.
[2] Livre XXIII.

Ce n'est pas que, dans un aussi vaste empire, il ne se trouve des gens doux, honnêtes et désintéressés, mais il y en a moins qu'ailleurs. La forme du gouvernement s'y oppose : obligés de vivre dans une crainte continuelle, sans cesse occupés à cacher leur bien, toujours forcés de tromper, comment une pareille contrainte n'étoufferait-elle pas chez eux les germes d'un heureux caractère ? Je rendrai cependant justice aux Chinois, sur leur respect pour leurs parents et les vieillards ; ce respect est même si grand qu'il se transmet du père qui vient de mourir, au fils ainé, que les frères regardent alors comme le père et le chef de la maison.

Ils sont aussi très respectueux pour les morts ; mais il serait à désirer qu'ils eussent en même temps plus d'humanité pour les vivants. Lorsque des soldats poursuivent une personne mandée par un magistrat, ils emploient toutes sortes de moyens pour s'en saisir, et la maltraitent quelquefois très rudement, sans s'inquiéter si elle est innocente ou coupable. Un jour qu'ils avaient arrêté des voleurs, se trouvant dépourvus de cordes pour les attacher, ils leur percèrent les mains avec un bambou, p2.164 et les emmenèrent dans cet état. Un trait récent, et qui donne une idée de la barbarie des Chinois, c'est qu'en 1786, lorsque la disette régnait dans le Chan-tong, on y mangea de la chair humaine : ceci n'est pas une histoire inventée à plaisir, c'est un fait certain ; d'ailleurs ce n'est pas la première fois. A la même époque dans la partie septentrionale du Hou-kouang, trente personnes furent enterrées toutes vives par des gens affamés à qui elles avaient refusé du riz.

On objectera peut-être que ce sont des cas extraordinaires : cela est vrai ; mais ils font voir que le caractère national, retenu par la sévérité des lois, se fait reconnaître lorsque certaines circonstances lui rendent toute son énergie. On a dit, avec raison, que le Chinois est vindicatif ; il attend avec patience le moment favorable pour accuser son ennemi auprès des mandarins ; mais souvent celui-ci, aussi adroit, réussit, avec des présents, à faire retomber sur son accusateur le châtiment qu'on lui préparait à lui-même : de là naissent des haines éternelles,

qui se terminent quelque fois par l'incendie de l'habitation d'un des deux adversaires. Cette conduite ne doit pas étonner chez un peuple qui n'est arrêté que par la crainte, et non par des principes de vertu ou de saine morale. Les livres de Confucius existent ; mais le peuple ne les lit pas, l'homme instruit qui les p2.165 a lus, ne s'en livre pas moins à ses passions lorsque l'intérêt le domine ; et chez les Chinois l'intérêt est un mobile tout puissant.

Après avoir parlé du Chinois du côté moral il est bon de l'examiner du côté physique. C'est un être dont les sens ne sont émus que par des impressions fortes ; aussi est-il enchanté de sa musique qui est très bruyante. Des exhalaisons qui nous répugnent, n'affectent pas son odorat ; l'odeur du charbon ne l'incommode pas, non plus que celle d'une chandelle chinoise que l'on a soufflée sans l'éteindre parfaitement, odeur cependant extrêmement désagréable. Les Chinois dorment assez souvent, pliés en deux ; ils se couchent presque habillés sur leurs nattes, en s'enveloppant d'une couverture : leur sommeil est profond.

En mangeant, ils se servent avec adresse de petits bâtons pour prendre les morceaux ; mais ils avalent le riz gloutonnement : ils boivent indistinctement dans toutes les tasses, sans s'embarrasser si quelqu'un s'en est servi auparavant. En sortant de table, ils prouvent de toutes les manières qu'ils ont bien diné ; ils croient même que c'est une politesse de donner ainsi au maître de la maison, des marques de leur satisfaction. La seule chose qu'on ne puisse leur reprocher, c'est de se montrer ivres. Je n'en ai jamais rencontré dans cet état ; et même si le vin les a un peu échauffés au point que leur p2.166 visage soit rouge et enflammé, ils ont l'air embarrassé lorsqu'on les regarde : aussi vont-ils rarement alors dans les rues. En un mot, peu de peuples prennent autant de soin pour cacher leurs défauts et paraître sous des dehors réservés.

Les Tartares ont plus de fermeté de caractère que les Chinois ; lorsqu'un de ces derniers est battu il crie ; le Tartare, au contraire, souffre en silence, ou se contente de murmurer.

Les Tartares aiment le plaisir et la dépense ; ils sont plus bruyants que les Chinois, mais moins magnifiques : ils sont durs à la fatigue et au travail, expéditifs dans les affaires, francs dans leurs procédés. Ils n'écoutent que le bon sens, et fuient les détours si familiers aux Chinois. Au reste, je ne connais pas assez la nation tartare, pour en porter un jugement ; mais, par le peu que j'en ai vu, elle paraît avoir des qualités qui manquent aux Chinois.

@

INDUSTRIE

La réunion d'un grand nombre d'hommes les rend nécessairement industrieux : c'est ce qui arrive à la Chine ; aussi trouve-t-on peu de nations plus sobres et plus laborieuses. Un Chinois, après avoir travaillé pendant une journée entière, s'estime très heureux s'il peut se procurer du riz et quelques légumes

p2.167 Un désir presque inné chez les Chinois, c'est celui du gain : les petits enfants rient lorsqu'ils voient de l'argent ; mais ce mouvement, qui n'est chez eux que machinal, devient par la suite le principe de toutes leurs actions.

On ne peut disconvenir que les Chinois sont portés au travail, et industrieux par nécessité ; mais il y a loin de l'industrie à la perfection. Il est certain qu'ils ont eu avant nous certaines connaissances ; mais ils ne les ont pas autant perfectionnées et leur attachement aux usages de leurs ancêtres sera toujours un obstacle à leurs progrès dans les arts. Ils tiennent des pays occidentaux une grande partie de ces connaissances ; mais, séparés du reste de l'univers, après avoir reçu ou inventé certains procédés, manquant de l'émulation qui existe en Europe, ils sont restés constamment au même point.

Les Chinois possèdent depuis longtemps la boussole et la poudre à canon ; la boussole est encore imparfaite, et la poudre à canon est médiocre. Peu versés dans l'astronomie, dans les mathématiques, dans la physique et dans toutes les sciences abstraites, ils ont beaucoup acquis dans l'art de la teinture et dans la fabrique des soies, du vernis et de la porcelaine. Le vernis du Japon est cependant supérieur ; les ouvrages en ce genre faits dans cette île sont plus légers et les p2.168 angles mieux terminés. Ce que les Chinois travaillent avec plus de soin et ce qu'ils font le mieux, ce sont les bateaux, qui joignent l'élégance à la commodité.

L'architecture chinoise mérite des éloges à certains égards ; mais elle pèche par un côté essentiel, par la solidité : la sculpture est généralement mauvaise. Les artisans travaillent proprement ; les

ouvrages en filigranes sont jolis, ceux en toutenague ou en cuivre blanc sont bien finis.

Les Chinois fabriquent l'acier [1] ; mais ce qu'ils font avec cette matière est fort inférieur à ce que nous faisons en Europe. On en peut dire autant du verre : ils réussissent néanmoins à faire des lunettes ; mais, formées au hasard, chaque individu choisit celles qui lui conviennent le mieux. Les ouvriers de Quanton, au lieu de verre, emploient le cristal de roche, dont ils divisent les morceaux en lames minces, au moyen d'un fil de fer qu'ils font agir comme les scieurs de pierre, et en employant comme eux le sable et l'eau.

Leurs ouvriers ne sont pas aussi inventifs que les nôtres ; mais ils copient avec assez d'exactitude, et l'on doit s'attendre qu'ils ne peuvent arriver à p2.169 notre perfection, puisqu'ils emploient bien moins d'instruments que nous. Cependant on peut dire qu'ils sont adroits en général ; ils se servent presque également des pieds et des mains.

On rencontre partout des artisans ambulants ; ceux qui raccommodent les poêles de fer, travaillent en pleine rue. Les creusets pour fondre le fer ont un bon pouce de diamètre ; la terre dont ils sont composés, est la même que celle que nous employons en Europe. L'ouvrier reçoit sur un papier mouillé la matière en fusion, et la conduit dans les fentes et dans les trous, tandis qu'un autre l'étend et l'unit avec un chiffon humide. Le fourneau est large de quatre pouces et long de huit ; il contient plusieurs creusets qu'on recouvre avec une pierre pour concentrer la chaleur. Le soufflet consiste dans une boîte de six pouces de largeur sur seize de longueur et dix-huit de hauteur. Cette boîte est divisée en deux portions ; celle de dessus renferme les matières nécessaires, celle de dessous contient le soufflet, qui est composé d'une planchette remplissant exactement le vide de la boîte, et qui se tire en dehors au moyen d'une poignée formée de deux petites barres de fer qui tiennent à la planchette. L'avant et l'arrière de

---

[1] Le fer est connu depuis longtemps à la Chine. Le Chouking dit que le fer vient du territoire de Leang-tcheou, dans le Chen-sy.

la boîte sont garnis de soupapes, et il y en a deux autres qui donnent dans un petit canal en bois qui règne en dehors, et au milieu duquel il y a un p2.170 tuyau. Lorsque l'ouvrier tire à lui le piston ou la planchette, il aspire l'air par la soupape du fond, refoule en même temps celui qui est dans la partie antérieure du soufflet, et le force d'entrer à travers la soupape dans le petit canal qui communique en dehors ; lorsqu'il repousse le piston, la même opération a lieu du coté opposé. Ce soufflet donne beaucoup de vent et ne fatigue pas l'ouvrier. On trouve aussi des Chinois qui raccommodent les porcelaines et les verres cassés ; mais ils travaillent plus proprement qu'en Europe, l'ouvrier ne perçant pas entièrement la pièce, mais pratiquant seulement deux trous de biais, dans lesquels il introduit avec force les deux extrémités courbées de l'attache ; de manière qu'elle serre et réunit exactement les deux morceaux sans paraître en dessus. J'ai vu des verrines qu'on avait ainsi raccommodées : on pouvait compter plus d'une centaine d'attaches. On conçoit que dans le verre les attaches doivent paraître à travers la matière, et qu'il n'en est pas de même dans la porcelaine, où elles sont en dessous du plat.

Les artisans dont on rencontre un plus grand nombre dans les rues, sont les barbiers. Il est à remarquer que c'est là comme en France, où presque tous les barbiers sont d'une même province ; ils portent avec eux tout l'attirail nécessaire, un siège, de l'eau chaude, des rasoirs des brosses, p2.171 et mille petits ustensiles que les Chinois emploient dans leurs toilettes. Les barbiers rasent avec soin tous les poils du visage, hors les cils et les sourcils ; ils ajustent les sourcils, nettoient les oreilles et tressent les cheveux. Pour se faire reconnaître, ils portent un fer double et recourbé, qu'ils font résonner en passant les doigts entre les branches et en les retirant brusquement. Les rasoirs chinois n'ont pas la forme des nôtres ; ils sont courts, et carrés à leur extrémité antérieure.

La classe la plus nombreuse après celle des barbiers, est celle des porte-faix : ces gens sont très adroits à remuer ou porter de pesants fardeaux, au moyen de leviers dont ils entendent bien l'effet. Ils

forment un corps, ont un chef et sont tous enregistrés. En général, tous les Chinois s'occupent à quelque travail : il en est qui se louent pour porter des palanquins, d'autres vendent des drogues, disent la bonne aventure, font des tours de force, &c. ; enfin il n'y a pas de métier qu'un Chinois ne fasse pour gagner de quoi vivre.

A la Chine, tout rapporte de l'argent ; et celui qui vient emporter les immondices d'une maison, donne en échange quelques monnaies ou des légumes. Quelque sobres que soient les Chinois, et malgré leur industrieuse activité, un grand nombre d'entre eux néanmoins sont dans la misère : on ne leur refuse pas l'aumône, il est vrai ; mais p2.172 les Orientaux ont la coutume de donner fort peu à la fois. Un indigent qui a reçu la faible quantité de riz qui peut entrer dans l'ongle d'un Chinois, doit se retirer. On pense bien qu'une aumône aussi chétive ne peut soutenir un malheureux : c'est pourquoi les différents corps de métiers ont établi une espèce de confrérie ; chaque individu qui la compose contribue d'une certaine somme, et le fonds qui en provient sert à soulager ceux qui n'ont pas d'ouvrage, ou qui ont éprouvé des pertes : association louable et bien entendue, et qui devrait exister parmi toutes les classes d'ouvriers, et chez tous les peuples.

@

ARCHITECTURE ET AMEUBLEMENT

L'architecture chinoise est simple ; les maisons des particuliers, celles même des mandarins, ont peu d'apparence au dehors : le palais de l'empereur, les édifices publics, les temples, les tours, les arcs de triomphe, les portes des villes, les remparts, les ponts et les tombeaux, méritent seuls l'attention du voyageur.

La forme des maisons est assez généralement la même ; le nombre, la grandeur des salles et des cours, la dimension des colonnes, la qualité des bois, la dorure, le vernis, la sculpture, établissent seulement une différence entre la demeure des particuliers, et celle des personnes en place ; mais p2.173 vouloir rendre en français la manière dont on bâtit à la Chine, est une entreprise peu facile ; les expressions manquent, et l'on est obligé de recourir à des locutions qui ne représentent pas au juste la chose qu'on se propose de décrire. Par les mots *colonnes* et *galeries*, il ne faut pas entendre des colonnes ou des galeries, dans le style grec ; le vrai mot, celui qui convient le mieux à la colonne chinoise, est *pilier*, puisque son diamètre est toujours le même dans toute sa longueur.

L'habitude où nous sommes de concevoir les choses d'après les mots qui les expriment, nous induit souvent en erreur en lisant les relations des voyageurs. Ces auteurs ayant devant les yeux des objets d'un genre tout nouveau, et forcés d'employer des termes équivalents pour pouvoir se faire entendre dans leur langue, ont par ces mêmes expressions trompé le lecteur, qui s'est imaginé voir des palais, des colonnades et des péristyles, tandis que dans le fond tout cela était fort différent. L'architecture chinoise n'a pas de rapport avec la nôtre ; s'efforcer d'en donner une explication détaillée, c'est se charger d'une tâche impossible ; je me bornerai donc à une description générale.

La majeure partie des matériaux d'un édifice chinois, est en bois ; le toit est supporté par des colonnes, mais celles-ci ne s'élèvent qu'à une p2.174 certaine hauteur, où elles prennent des pièces transversales surmontées d'autres plus petites, et qui diminuent de longueur à

mesure qu'elles approchent du faîte. Les colonnes sont ordinairement de pin ; mais, chez les gens riches, elles sont d'un bois recherché : le bois rouge est réservé pour les bâtiments de l'empereur.

Le toit est revêtu en dessous, dans sa longueur, de planchettes qui supportent et cachent en même temps les tuiles, qui cependant sont quelquefois à découvert. Ces tuiles sont en forme de canal ; elles sont placées à côté les unes des autres, et les bords sont recouverts en dessus par une autre tuile demi-cylindrique : celles qui sont placées à l'extrémité inférieure du toit, sont très bien travaillées et d'une forme particulière.

La structure de ces toits est singulière, mais agréable ; les pièces de bois qui les soutiennent en avant sont bizarrement taillées : les extrémités des toits sont relevées, et dans plusieurs provinces elles sont ornées de figures d'animaux, ou d'autres sculptures (Fig. 10).

Les murailles sont en brique, en pierre ou en bois : les murs en brique ne sont pas généralement pleins ; ceux des maisons de Quanton, par exemple, qui paraissent très solides, n'ont que de l'apparence, et sont creux ; ils peuvent avoir dix-huit pouces d'épaisseur : les briques p2.175 sont placées sur les deux faces, et liées d'espace en espace, par des briques de traverse. On sent combien une bâtisse de ce genre doit être peu solide, et combien il faut être attentif à faire les réparations nécessaires, car sans cette précaution une maison s'écroule promptement. Les briques qu'on emploie dans la construction des maisons, sont cuites, ou simplement séchées au soleil, et recouvertes d'un mortier composé de paille hachée, de terre et de chaux : lorsque le propriétaire a des moyens suffisants, il fait mettre par-dessus un enduit plus fin que le premier, et fait de chiffons pourris, ou de papier, bien mêlés avec de la chaux. Cet enduit s'étend parfaitement ; il devient bien uni et très propre ; les fondements sont peu profonds : le plus grand défaut de l'architecture chinoise, c'est de ne pas assez soigner cette partie.

Les maisons sont divisées par corps de bâtiment, placés les uns derrière les autres, et séparés par des cours. Si parfois on trouve des

corps de logis bâtis sur les côtés, la communication a lieu par des galeries couvertes ou par des corridors qui existent plutôt en dehors que dans l'intérieur.

Les maisons des marchands, à Quanton, occupent un terrain long et étroit ; elles ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée, et c'est toujours vers l'entrée de la maison, et dans une des salles la plus apparente qu'est placée l'idole ou Poussa. Les p2.176 appartements sont par le bas, mais le sol en est toujours un peu élevé, pour être à l'abri de l'humidité, que les Chinois redoutent beaucoup. Les pièces basses sont carrelées ; celles d'en haut sont plancheyées et servent de magasin ; on y monte par des escaliers fort mal faits, presque droits, et dont les marches sont un peu hautes : en général, les architectes chinois n'entendent point ce genre de construction.

Les murs de clôture dans l'intérieur des maisons, ou ceux qui environnent les petites cours, dans lesquelles on trouve toujours des arbustes, des fleurs et de grandes jarres remplies de petits poissons, ne sont pas pleins, mais évidés en partie et fermés avec des briques de différentes formes, artistement travaillées à jour : les Chinois aiment beaucoup ces sortes de briques, et les emploient partout.

L'habitation d'un homme riche diffère un peu de celle dont je viens de parler ; elle est toujours précédée d'une grande cour où logent les portiers, et qui est entourée de galeries et d'un grand péristyle dont le toit est soutenu par des colonnes, qui sont d'inégale hauteur et reposent sur des socles de pierre ou de marbre. Cette cour est fermée par trois grandes portes en bois ; celle du milieu ne s'ouvre jamais que pour les gens de distinction ; les autres personnes passent par les portes de côté ; le maître même du logis suit cet usage, à moins p2.177 qu'il ne sorte en cérémonie. Après ces trois portes on trouve une autre cour, un second bâtiment dans lequel réside l'idole, et enfin, une troisième cour qui fait face à l'appartement principal, et qui est peu éloignée des cuisines et des chambres des domestiques. Cet appartement est composé de plusieurs pièces, donne par derrière sur les jardins et communique par des galeries avec celui des femmes, qui

est plus ou moins éloigné, suivant l'étendue du terrain. Les cours, chez les mandarins, sont spacieuses et environnées de salles destinées pour les personnes qui ont des affaires à traiter avec le maître du logis, et qui sont obligées de l'attendre ; elles sont en outre entourées de barrières et décorées à l'entrée par trois portes de bois et par des figures d'animaux, en bronze ou en pierre (Fig. 50). En général, chez les Chinois, les cours et les jardins occupent la majeure partie de l'habitation.

L'intérieur des maisons est peu décoré, mais propre ; les murs sont tapissés avec du papier blanc : quelques dessins à l'encre, dont les Chinois font grand cas, une estrade, des tables, des chaises de bois verni, bien lourdes, et couvertes, dans certaines cérémonies, d'un drap rouge, des plats de porcelaine remplis de cédrats, des vases de cuivre pour brûler des parfums, enfin des lanternes [1], voilà tout qui fait l'ornement d'un appartement chinois.

Les fenêtres des maisons sont garnies avec des coquilles minces et assez transparentes ou avec du papier : cette manière n'est pas suffisante pour garantir du froid ; mais, dans les pays chauds, où le froid ne se fait sentir qu'à une certaine époque de l'année, on n'a pris aucune précaution pour s'en préserver. Dans le Petchely et le Chan-tong, où il gèle, on a soin de coller hermétiquement les fenêtres ; d'ailleurs on met en outre un poêle de charbon embrasé dans la chambre, ou bien on allume du feu dans le petit four qui est à l'entrée de l'estrade placée au fond de la pièce et sur laquelle on couche. Chez les gens riches, à Peking, les fourneaux sont plus grands ; ils passent sous les appartements et on les chauffe par dehors.

---

[1] Les lanternes sont d'une forme très variée, et coûtent souvent fort cher ; il y en a qui, par le moyen de la fumée, font mouvoir des figures ; les simples sont composées d'un réseau de fils de bambou recouvert en papier ; les autres sont de soie, d'ivoire ou de corne. Les Chinois savent fondre cette dernière matière, et en fabriquent de grosses lanternes d'une seule pièce.
Les vases de cuivre pour brûler les parfums, sont bronzés et quelquefois d'une forme bizarre ; il y en a de fort curieux pour la forme et pour la couleur ; j'en ai vu un qui était d'une couleur bleuâtre ; les Chinois disaient qu'il était antique et en demandaient cent taëls (750 livres).

Les Chinois ne laissent pas entrer dans leurs p2.179 chambres à coucher et il est rare qu'on y puisse pénétrer. Leurs lits sont massifs, unis, et quelquefois sculptés. Une moustiquaire de gaze pendant l'été, ou des rideaux d'étoffe de soie en hiver avec une bande pareille d'environ un pied de large, faisant le tour du lit par en haut, en composent toute la garniture. On y ajoute un éventail, des sachets d'odeur, et deux agrafes en cuivre pour soutenir la moustiquaire. Les matelas sont de coton : en un mot, la forme du lit et la richesse de la garniture sont analogues au rang ou à la fortune du propriétaire.

Les Chinois mettent rarement des glaces dans leurs appartements ; nous n'en vîmes qu'une seule dans la maison que nous occupâmes à Ping-yuen-hien, ville du Chan-tong : elle était placée au fond de la salle, et montée dans un châssis de bois posé debout de manière qu'il était facile de le porter où l'on voulait.

Si les Chinois ne paraissent pas fort occupés de la décoration de leurs maisons, ils le sont au contraire beaucoup de la construction de leurs portes. Chez eux une porte ne doit pas être placée en face d'une autre ; et lorsqu'on ne peut éviter cet inconvénient, on met en avant une espèce de paravent en bois, dont l'effet est de les préserver des mauvais génies et de s'opposer à leur libre passage. Il est rare de parvenir dans l'appartement principal en suivant p2.180 un chemin droit ; il faut toujours passer par des portes latérales ou traverser quelques pièces.

La porte extérieure des maisons est rarement de niveau avec le mur de face ; elle est plus ou moins enfoncée et presque toujours à l'abri. Les autres portes, et principalement celles de l'appartement des femmes, ont différentes formes. On en voit qui imitent un éventail ou une feuille ; mais la porte par excellence, la porte du bonheur, est celle de forme ronde ; celle-ci a la vertu, suivant les idées chinoises, d'arrêter les génies malfaisants et de garantir le propriétaire du logis de leurs malignes influences.

Telle est la construction des maisons des Chinois ; mais de l'habitation d'un mandarin, composée de galeries, de péristyles, et d'un grand nombre de pavillons peints et vernis, dont les toits, quelquefois doubles, sont à pans recourbés, il y a loin au simple logement d'un particulier, et encore plus à l'humble réduit d'un paysan. Les habitations des villes occupent peu d'espace ; une petite cour et deux ou trois chambres surmontées d'un toit peu élevé, suffisent pour loger une famille entière.

La demeure des gens de la campagne est encore plus chétive ; des murs en terre à peine recrépis, un méchant toit en paille, mettent à l'abri plusieurs individus. Si l'on trouve à la Chine, dans certains cantons, de bonnes maisons, on en remarque un p2.181 plus grand nombre qui sont entièrement délabrées. Dans le Petchely et une partie du Chan-tong les maisons des paysans sont basses, le toit en est presque plat et l'aspect misérable ; dans le Kiang-nan elles sont meilleures ; dans le Tchekiang elles sont bien construites et solides ; enfin dans le Kiang-sy et le Quang-tong on en voit encore quelques-unes de bien bâties, mais c'est ordinairement la plus petite quantité.

Parmi le nombre d'édifices publics qu'on aperçoit en voyageant à la Chine, ceux qui appartiennent à l'État attirent l'attention, soit par leur grandeur, soit par leur genre de construction. Les maisons, par exemple, qui servent aux examens des étudiants occupent un terrain spacieux ; elles renferment beaucoup de malles, et principalement une pièce d'une grande étendue, qui sert à ceux qui composent. A Ho-kien-fou, dans le Petchely, cette pièce était vaste et remplie de petits piliers en brique. Les temples sont grands et bien bâtis, généralement composés de larges cours, de pavillons pour les idoles, de jardins, et de tous les bâtiments nécessaires au logement ou aux besoins des bonzes. Le plus bel ornement de ces temples consiste dans une tour élevée : tous n'en ont pas cependant, et ce n'est que dans le Kiang-nan que nous en vîmes un plus grand nombre. Ces tours sont formées de plusieurs étages (Fig. 13, 16, et 54) ; p2.182 elles ressemblent à celles

qu'on rencontre à l'approche des villes, mais elles sont d'une forme plus agréable.

Les tours que l'on voit auprès des villes, se nomment Ta ; elles sont très solides, et ont été construites avec beaucoup plus de soin qu'on ne le fait actuellement. La tour de la pagode du lac Sy-hou le prouve (Fig. 16) ; dégradée par les pluies, par le temps et par la foudre, elle subsiste toujours, quoiqu'elle compte quinze cents ans d'antiquité ; les briques en sont rouges et encore en bon état.

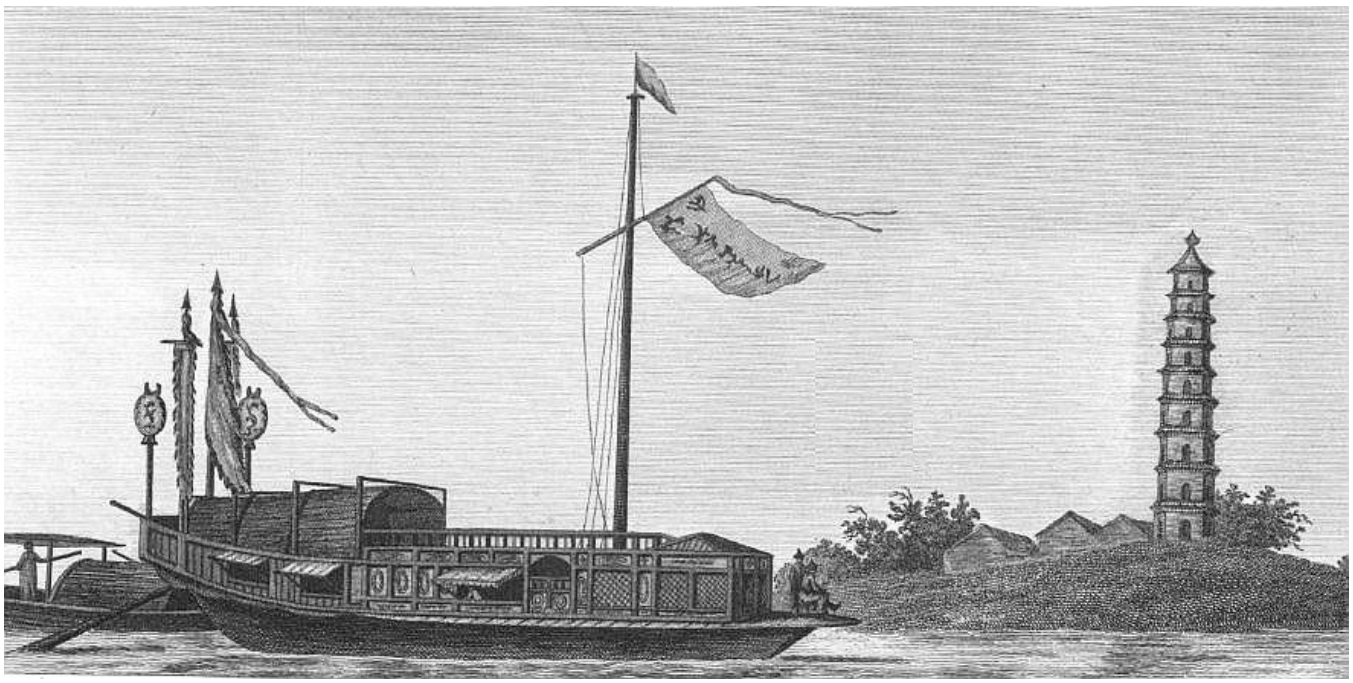


Fig. 24. Bateau du hopou et tour de Wampou.

Ces tours varient par la hauteur (Fig. 17, 24, 48, 69, 76, 81), et peuvent avoir depuis quatre-vingt-dix jusqu'à cent soixante-dix pieds ; constamment partagées par étages, mais toujours en nombre impair, elles s'élèvent plus ou moins suivant l'importance de la ville près de laquelle elles sont situées. La plus haute que nous ayons vue et qui avait onze étages, est celle de la ville de Kao-tang-tcheou dans le Petchely. Il est difficile de dire le but que se sont proposé les Chinois en bâtissant ces tours. Sont-elles pour l'ornement, ou sont-elles pour l'utilité ? Comme leur élévation n'est pas toujours la même, on peut croire qu'elles n'ont été construites que pour l'ornement : car, pourquoi auraient-elles moins d'étages auprès des petites villes, et un

plus grand nombre auprès des grandes, p2.183 si l'on suppose qu'elles ont servi à faire des signaux ? La seule raison qu'on pourrait donner pour expliquer leur plus ou moins de hauteur, c'est que l'usage qu'on en faisait étant circonscrit au district des villes, leur élévation était en raison de son étendue. La plupart de ces tours n'ont plus d'escaliers intérieurs, le temps les a détruits ; les murs sont en brique, et plus ou moins épais, suivant la hauteur de ces édifices : la forme extérieure varie aussi, et les fenêtres pratiquées à chaque étage ne sont quelquefois que figurées.

Mais, si presque à chaque pas on rencontre des tours, on voit un bien plus grand nombre d'arcs de triomphe. Ces monuments, nommés en chinois pay-leou, ont été élevés en l'honneur de quelques personnages recommandables, et servent également de décoration. Nous en vîmes beaucoup de bâtis pour conserver la mémoire de femmes qui étaient restées veuves : au reste, il faut la permission de l'empereur pour les ériger (Fig. 1, 12, 55, 58).

Un grand défaut de ces édifices, c'est d'être très massifs par le haut. Ce défaut se remarque surtout dans l'arc de triomphe de Sou-tcheou-fou, comme on peut en juger par le dessin que j'en donne (Fig. 55) ; il est vrai que c'est le plus considérable que j'aie vu ; les autres étaient plus légers. Ils se ressemblent presque tous pour la forme : un seul p2.184 que nous vîmes le 23 mars, avait une construction tout à fait différente (Fig. 58). Lorsque ces édifices sont en bois, on choisit toujours les plus précieux ou les plus solides ; on les soutient avec de longues perches, ainsi qu'on peut le voir dans le dessin de l'arc de triomphe de la ville de Yang-tcheou-fou (Fig. 12). Lorsqu'ils sont en pierre toutes les pièces sont à tenons et à mortaises, et assemblées de la même manière que si elles étaient en bois.

Les arcs de triomphe, qui sont toujours composés de trois portes, dont la plus élevée est celle du milieu, n'excèdent pas vingt à vingt-cinq pieds de hauteur, et sont ornés de fleurs sculptées et de figures : les mieux travaillés en ce genre sont ceux de Hang-tcheou-fou. A Peking et dans beaucoup de

carrefours de cette capitale, on en trouve plusieurs entièrement en bois : celui du pont appelé Jou-kiao en donne une idée (Fig. 2).

Les édifices consacrés à Confucius sont tous construits sur un même modèle, et ne diffèrent entre eux que par la grandeur. Le monument de ce genre qu'il nous a été possible d'examiner avec le plus de soin, est celui de la ville de Nan-hiong-fou.

L'entrée est composée de trois grandes portes donnant sur une vaste cour, au milieu de laquelle il y a un pont de trois arches bâti sur un bassin. Au fond de cette cour on voit encore trois portes p2.185 pareilles aux premières, et une galerie : ces portes restent fermées, et l'on entre par une petite porte latérale dans une seconde cour, ayant de chaque côté plusieurs grandes salles où l'on voit des tables sur lesquelles sont gravés les noms des Chinois qui se sont illustrés. Un pavillon entouré d'une colonnade, surmonté d'un double toit, occupe le fond de la cour, et renferme la statue de ce philosophe.

Les portes des villes n'ont pas d'ornements ; elles sont voûtées et pratiquées dans l'épaisseur des murs. On peut voir au mot *Fortification* la manière dont les Chinois les construisent. Je ne dirai rien non plus des tombeaux, que je décris en parlant des funérailles ; mais je terminerai cet article en donnant la description des ponts, qui, s'ils étaient mieux bâtis, et si les Chinois mettaient plus de soin à placer les pilotis qui servent dans leur construction, dureraient plus longtemps. Ces ponts sont très jolis lorsqu'ils sont nouvellement faits ; mais il faut peu de chose pour les renverser : nous rencontrâmes effectivement, en plusieurs endroits, des ouvriers occupés à relever les pierres de ponts qui s'étaient écroulés, et dans d'autres places on n'en voyait pas même le moindre vestige.

Les ponts chinois sont quelquefois plats ; mais généralement on y monte des deux côtés par une pente douce ; ils sont en pierre, en brique, ou p2.186 en bois. Celui qu'on voit avant d'être à Sou-tcheou-fou est très élégant ; il consista en trois arches, dont celle du milieu est beaucoup plus élevée. Pour augmenter la solidité de ce pont, on a placé

sur les piles des longues pierres debout, dont chaque extrémité entre dans un trou pratiqué dans une autre pierre qui traverse l'épaisseur du pont. Ce moyen ne réussit pas toujours, parce que les entailles n'étant jamais bien profondes, elles ne peuvent s'opposer au moindre effort du pont, ni empêcher qu'il ne s'écarte lorsque l'un des pilotis vient à fléchir.

Le pont de Tsin-kiang-fou (Fig. 14), que nous passâmes le 16 mars, n'a qu'une seule arche, dont le diamètre peut être de trente à trente-cinq pieds ; sa forme est en fer à cheval, et les côtés, au lieu de tomber d'aplomb, sortent de la perpendiculaire en arrivant sur les piles : il est vrai que dans cet endroit les pierres entrent dans une entaille ; mais déjà une pierre d'en bas s'était dérangée ; si elle vient à manquer, les autres tomberont bientôt, et le pont s'écroulera infailliblement. Les pierres ne servent que de revêtissement ; elles sont hautes, étroites et taillées en portion de cercle ; entre ces pierres, qui peuvent avoir de quatre à douze pieds de longueur, on en place de plus petites, disposées par chaînes, d'environ un à deux pieds en carré. La clef, composée de ces petites pierres longues, n'étant pas assez épaisse, ne lie pas, comme en Europe, toutes les parties du pont, de manière que l'ouvrage pèche essentiellement du côté de la solidité.

Il y a cependant en Chine des ponts très anciens, mais aussi les arches en sont plus petites et autrement disposées ; elles ne sont pas toujours cintrées, nous en vîmes de plates, de rondes et de forme gothique. Ces ponts sont garnis de garde-fous, et ornés de figures d'animaux en marbre ou en pierre. Nous en traversâmes plusieurs avant d'arriver à Peking, et après avoir quitté cette ville, le plus considérable est celui de Tso-tcheou. Il est partagé en deux par une petite île, et sa longueur est de près de six cents pieds ; le parapet est composé de tables de marbre d'environ six pieds de long, engagées par des rainures dans un grand nombre de piliers hauts de quatre pieds, décorés en plusieurs endroits d'éléphants en marbre, qui paraissent bien travaillés. Le pont sur lequel nous passâmes le 5 mars, et qui est bâti à l'extrémité du lac nommé Lo-ma-hou, et près du canal impérial, est solide ; les arches en sont plates, et formées par de grosses

pierres ; il est droit et précédé d'une longue chaussée. Ceux que nous vîmes dans les environs de la digue, étaient en brique et fort mauvais ; l'eau de la pluie paraissait filtrer à travers, et ils étaient si délabrés, p2.188 que les voituriers n'osaient passer dessus. On construit aussi des ponts en bois, soutenus par des piles en pierre : des solives sont placées alternativement dans un sens opposé, et lorsqu'elles sont parvenues à la hauteur requise, on étend d'une pile à l'autre de longues poutres pour former le plancher. C'est de cette manière que le pont de Nan-hiong-fou (Fig. 78), dans la province de Quang-tong, est construit ; il est bordé de garde-fous, mais tous les ponts n'en ont pas, ce qui les rend très dangereux, surtout lorsqu'on y passe la nuit. En traversant un semblable pont le 12 décembre, pour nous rendre à Kieou-kiang-fou, nous pensâmes tomber dans l'eau. Lorsque quelque accident a rompu une des arches d'un pont, on place des poutres d'une pile à l'autre, et l'on rétablit de cette façon la communication. Il y a aussi des ponts entièrement composés de pierres plates, attachées les unes aux autres par des crampons de fer ; ces ponts sont bâtis dans des endroits où il ne passe pas de charrette, et par conséquent fatiguent peu.

On voit un grand nombre de ponts sur le grand canal, et sur les petits bras de rivière adjacents : il y en a d'une seule arche, d'autres de deux et quelques-uns de cinq. Un très joli, est celui de la ville de Fou-hiang-hien, dans le Tche-kiang (Fig. 64), près duquel nous passâmes le 28 mars ; il a trois p2.189 arches, outre deux petites dans les piles ; il n'est pas construit sur la rivière, mais sur un torrent qui paraît devoir se gonfler beaucoup dans certaines saisons. Il est fâcheux que le gouvernement ne donne pas assez d'attention à ces constructions, et qu'il n'ordonne pas de faire ce qui est nécessaire pour les rendre plus solides ; mais à la Chine tout est routine, et l'on ne change jamais de méthode.

On conçoit, d'après ce que je viens de dire, que l'architecture chinoise, différant beaucoup de celle des Européens, il n'est pas aisé de la décrire ; mais on s'en formera une plus juste idée en jetant les yeux

sur les dessins que j'ai faits de différents édifices, qu'en lisant une description qui, pour être fort longue, n'en serait peut-être pas plus intelligible.

@

JARDINS

Les Chinois, dans la disposition de leurs jardins, recherchent une bonne exposition, la salubrité de l'air, et principalement l'éloignement des voisins et des curieux. Chez un peuple où la polygamie est permise, et par conséquent la condition des femmes désagréable, le premier soin d'un mari doit être de leur procurer quelque délassement et de les soustraire aux yeux des étrangers. L'art des jardins, chez les Chinois consiste à copier la p2.190 nature : imiter ses beautés et rendre ses désordres sont chez eux le comble du génie. Au lieu de ces allées plantées avec symétrie, au lieu de ces terrains uniformes qu'on voit dans les jardins d'Europe, on ne trouve dans ceux de la Chine que des sentiers tortueux, des arbres épars et jetés au hasard, des collines boisées ou stériles, des vallons profonds et des passages étroits, dont les cotés escarpés et coupés à pic sont hérissés de rochers et offrent aux yeux quelques misérables arbustes. Extrêmement bizarres dans la composition de leurs jardins, les Chinois aiment à rapprocher, sous le même coup d'œil, des terres cultivées et des champs arides ; ils s'appliquent, surtout, à rendre le terrain inégal, et à le couvrir de rochers factices ; ils creusent des cavernes dans les montagnes ; ils élèvent sur les pentes des pavillons à moitié renversés, et tracent à travers ces désordres d'une nature imaginaire, des sentiers qui, toujours disposés en lignes obliques, et revenant sans cesse sur eux-mêmes, prolongent pour ainsi dire l'étendue du terrain, et doublent le plaisir de la promenade.

L'eau, lorsqu'il est possible de s'en procurer après s'être précipitée du haut des collines, et s'être ouvert une route à travers les rochers, parcourt ordinairement les jardins en différents sens et se rend ensuite dans un étang sur lequel des p2.191 barques d'une forme élégante procurent aux femmes l'amusement de la pêche et le charme d'une douce fraîcheur.

Des pierres jetées au hasard et s'avançant jusque dans l'eau, soutiennent les terres qui bordent ces canaux, et en rendent les contours irréguliers ; çà et là des arbres isolés et des saules pleureurs

répandent une ombre mélancolique sur un terrain couvert de sable et de coquillages.

Les larges feuilles du nénuphar et ses fleurs en forme de tulipes, couvrent la surface des étangs, tandis que mille petits poissons d'une couleur brillante en parcourent l'étendue, ou se tiennent à l'abri de la chaleur parmi les joncs qui leur servent de retraite.

De petites îles ornées de pavillons et d'arcs de triomphe, occupent le milieu de ces bassins ; et des ponts d'une structure bizarre, bâtis sur les différents canaux, entretiennent partout un passage facile.

Tel est le goût des Chinois ; ils ne cherchent dans leurs jardins qu'à contrefaire la nature et à rassembler et représenter en petit tout ce qu'un vaste pays peut offrir de pittoresque et d'intéressant.

De pareils jardins demandent des emplacement, considérables ; mais les Chinois n'en ayant pas toujours, et leur défaut étant d'être constamment p2.192 attachés à leurs mêmes idées sans considérer la grandeur ou la petitesse du local, il en résulte que leurs jardins présentent souvent une trop grande multitude d'objets, et sont extrêmement confus.

On connaîtra facilement, d'après le plan du jardin de la maison qu'occupait M. de Grammont, à Quanton, la méthode que suivent les Chinois dans l'arrangement de leurs jardins. Dans ce plan, les bâtiments occupent une grande partie du terrain : les allées ne sont pas considérables mais elles suffisent pour des femmes chinoises, qui marchent peu, ne peuvent supporter la fatigue, et sont obligées de se reposer souvent dans les pavillons que l'on multiplie exprès pour qu'elles puissent s'y arrêter. Cette maison, située dans le faubourg de Quanton, était bien entretenue lorsqu'elle était entre les mains du propriétaire chinois ; mais maintenant qu'elle est abandonnée, une partie menace ruine ; plusieurs pavillons ont fléchi et sont près de tomber, ce qui provient de la mauvaise manière dont les Chinois disposent les pilotis qu'ils emploient pour asseoir les fondements des maisons bâties sur le bord des canaux.

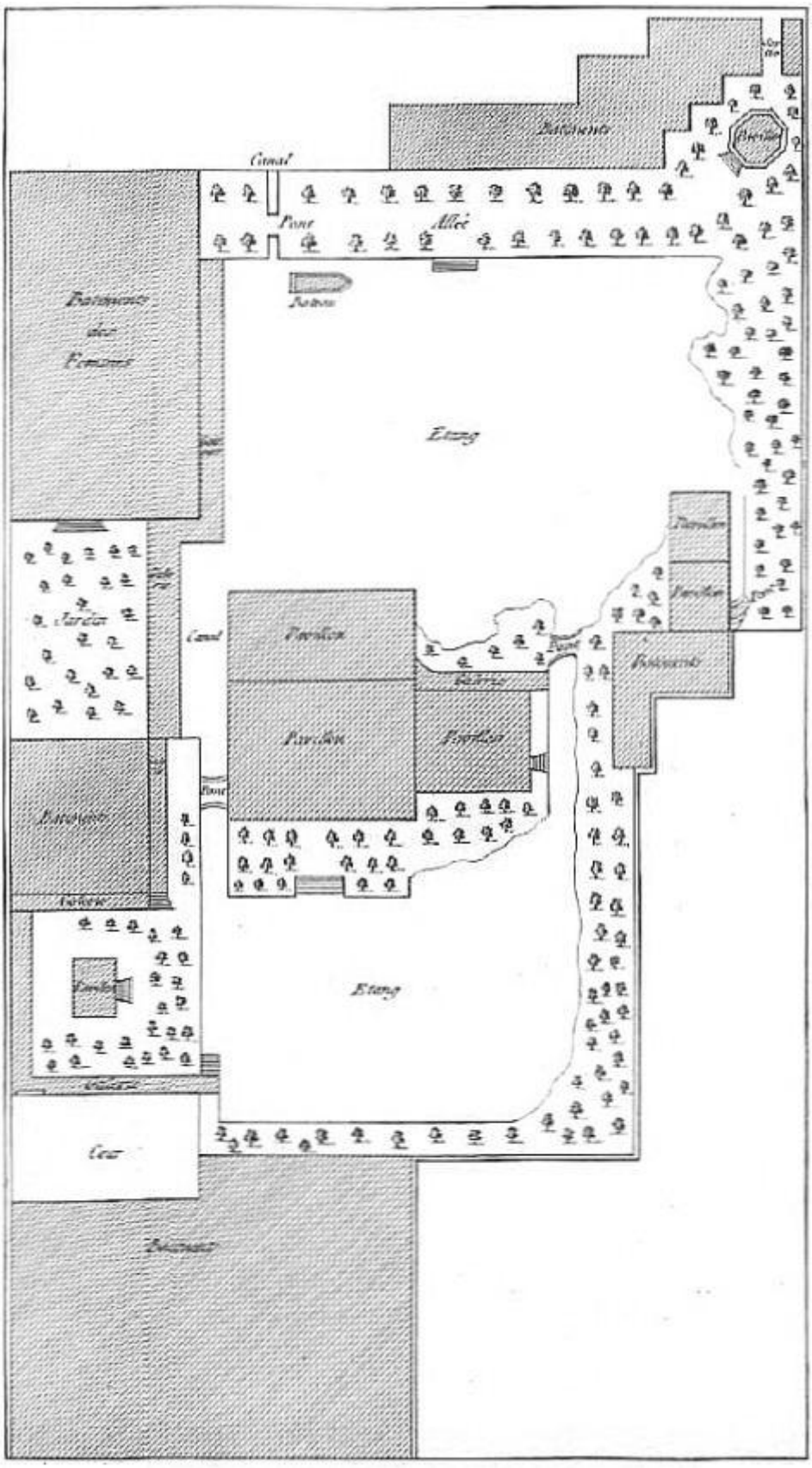


Fig. 90. Plan d'un jardin chinois, à Quanton.

Les hannistes de Quanton ont plusieurs jardins de l'autre coté de la rivière, à Honan ; l'un est fort resserré et n'offre qu'un étang coupé par une chaussée avec quelques petites allées bordées en partie par des bamboux fort élevés, qui masquent p2.193 les murailles ; un autre est beaucoup plus vaste, et peut donner une idée des jardins chinois. Le propriétaire a fait élever presque au centre de l'emplacement un grand pavillon pour y déposer le corps de son père, et l'a entouré d'un canal qui traverse ensuite le jardin, et se rend dans un étang considérable ; le reste du terrain est rempli de pavillons, de ponts, et garni d'arbres et de fleurs ; les allées vont en serpentant, et sont formées de cailloux de plusieurs couleurs, représentant différents dessins ; mais dans un endroit on s'est contenté de placer sur le sol, à la distance d'un pied les unes des autres, des pierres de deux pieds de long, et de huit pouces d'élévation, pour se préserver de l'humidité.

J'espérais, lorsque j'étais à Peking, pouvoir examiner les jardins de l'empereur, mais je n'en ai vu qu'une portion ; ils sont, en grande partie, occupés par une rivière dont les bords plantés d'arbres ombragent plusieurs pavillons, qui paraissent fort jolis au dehors, mais qui sont mesquins en dedans. La vue des jardins de l'empereur, prise de dessus le pont, est belle (Fig. 2), et le paysage est vraiment magnifique. Je ne parlerai pas des jardins de Yuen-ming-yuen, ce que j'en ai parcouru ne mérite aucune attention, quoique l'endroit où nous étions placés, fût destiné pour les fêtes que l'empereur donne à sa cour et aux ambassadeurs.

p2.194 La seule occasion où j'ai été à même de juger du goût des Chinois dans la distribution des jardins, fut lorsque je visitai celui de l'empereur, situé au-delà de la ville de Yang-tcheou-fou.

Ce jardin est très spacieux, mais tellement rempli de bâtiments, de pavillons, de corridors, de ponts, et d'allées, que son étendue en paraît diminuée de moitié. Les édifices sont en mauvais état ; l'eau ne coule plus dans le canal, et le pont de bois construit au-dessus, et qui va en serpentant, était si délabré, qu'il ne put me supporter. Les allées sont tortueuses et garnies de cailloux ; les rochers factices sont seuls bien

conservés. Les arbres sont beaux et font un bel effet ; enfin l'ensemble de ce jardin, dont un grand étang occupe une bonne partie, est extrêmement curieux, mais trop confus et trop ramassé. Autrefois l'empereur le visitait de temps en temps, mais il n'y vient plus ; aussi tout souffre de son absence.

Les jardins que nous avons vus auprès du lac Sy-hou, à Hang-tcheou-fou, ont dû être très beaux lorsqu'ils étaient en bon état ; mais, comme je l'ai dit plus haut, les ouvrages des Chinois demandent un entretien continuel, et pour peu qu'on les néglige, ils sont bientôt détruits.

@

CANAUX

p2.195 La Chine est coupée par un nombre infini de rivières et par des canaux qu'on a multipliés autant qu'il a été possible, non seulement pour fertiliser les campagnes, mais dans la vue d'ouvrir des communications et de faciliter les transports. Le commerce se fait généralement par eau : les Chinois qui voyagent d'une province à l'autre, préfèrent cette voie, et ne prennent la route de terre que dans des circonstances pressées. On peut aller de Quanton à Peking constamment en bateau, excepté pendant un seul jour employé à parcourir par terre l'espace qui sépare Nan-hiong-fou et Nan-ngan-fou. En sortant de cette dernière ville, on descend la rivière jusqu'au lac Po-yang ; on entre ensuite dans le fleuve Yang-tse-kiang qu'on ne quitte qu'au-delà de Nanking à Koua-tcheou, pour suivre alors le canal impérial qui conduit à Peking.

Ce canal est d'une grande étendue, mais avant d'indiquer le temps auquel il a été commencé, il est à propos de parler de deux grandes rivières qui partagent la Chine, en coulant de l'ouest à l'est, et dans lesquelles le canal vient aboutir. Le Hoang-ho, ainsi nommé de la couleur de ses eaux jaunes et bourbeuses, prend sa source par les p2.196 trente-cinq degrés de latitude, dans les montagnes de Kokonor en Tartarie. Après avoir parcouru une portion de ce pays, il entre en Chine par les provinces de Chen-sy et de Chan-sy, traverse ensuite le Honan, une partie du Kiang-nan et se jette, après une course de six à sept cents lieues, dans la mer orientale.

Ce fleuve n'est pas aussi large que le Kiang : à Pe-tsiu-tcheou, ou nous le traversâmes, il peut avoir de trois à quatre cents toises de largeur ; il était très sale et charriait pour lors des glaçons. A notre retour, lorsque nous le passâmes à Yang-kia-yn, vingt-cinq lieues au-dessus de son embouchure, sa largeur était de cinq à six cents toises. Les rives du Hoang-ho sont d'une terre argileuse jaunâtre, dont ses eaux sont imprégnées. Ce fleuve est rapide, et cause souvent de grands ravages en se débordant ; c'est pour le contenir et s'opposer à ses dégradations qu'on a construit des chaussées faites avec de la

paille entremêlée avec de la terre, et qu'on a élevé dans les environs de la ville de Sou-tsin-hien la forte digue qui le prolonge pendant près de vingt lieues.

Cet ouvrage considérable est confié aux soins d'un grand mandarin, qui en a l'inspection et qui veille à ce qu'il soit bien entretenu. La digue peut avoir de vingt-cinq à trente pieds de large au sommet ; sa hauteur est de quinze à vingt pieds, et son p2.197 épaisseur par le bas de quarante à quarante-cinq pieds ; elle va en talus des deux côtés.

Le Kiang, situé plus au sud que le Hoang-ho, prend sa source dans le pays des Tou-fan, par les trente-trois degrés de latitude, et traverse une partie des provinces de Yunnan, de Setchuen, de Hou-kouang et de Kiang-nan ; son cours est de plus de sept cents lieues. En se jetant dans la mer orientale au trente-deuxième degré de latitude, il a formé, suivant le rapport des Chinois, une île considérable, nommée Tsong-ming, qui peut avoir vingt lieues de long sur six de large.

Ce fleuve est profond, mais son cours n'est pas aussi rapide que celui du Hoang-ho. A Kieou-kiang, ville éloignée de la mer de près de cent quarante lieues, nous le traversâmes en vingt minutes dans de grandes barques ; il pouvait avoir dans cet endroit une demi-lieue de large, et nous éprouvâmes en le passant un mouvement semblable à celui qu'on ressent dans un vaisseau lorsqu'on est en pleine mer. A Tsin-kiang-fou, trente lieues au-dessus de son embouchure, il a environ une lieue de largeur.

La capitale de l'empire avait changé plusieurs fois avant que les Yuen ou Tartares Mongoux se fussent emparés du trône. Chy-tsou, premier empereur de cette dynastie, jeta les fondements de Peking, et y fixa sa résidence en 1267 ; mais p2.198 s'apercevant bientôt que l'approvisionnement de cette ville ne pouvait se faire que par mer, et était par conséquent sujet à mille inconvénients, il fit commencer, l'an de J. C. 1289, le grand canal ou le Yun-ho. Ce canal ne s'étendit d'abord que dans une partie du Chan-tong : Tay-tsou, empereur de la dynastie chinoise des Ming, y fit faire des réparations en 1369 ; enfin

Yong-lo, un de ses successeurs, le réunit, en 1409, avec le Hoang-ho, et le rendit tel qu'il existe. Le canal est généralement bordé de digues quelquefois revêtues en pierre, mais plus ordinairement faites en terre, c'est-à-dire, composées de lits de terre et de lits de paille entremêlés. De temps en temps on trouve des écluses fermées par une porte de bois qui s'élève entre des rainures lorsque l'on veut faire une prise d'eau pour l'arrosement des terres voisines (Fig. 47). Dans les endroits où le canal est de niveau avec la campagne, on a creusé des fossés par où l'eau pénètre dans les terres, et sur lesquels on a construit de petits ponts pour établir les communications. En général, ces ponts ne sont pas épargnés dans tous les lieux où ils sont jugés nécessaires.

Le Yun-ho, après avoir parcouru le Chan-tong et une partie du Kiang-nan, entre à Yang-kia-yn dans le Hoang-ho ; il reprend ensuite à Tsin-kiang-pou, passe à Ouay-ngan-fou, à Yang-tcheou-fou, p2.199 et se décharge dans le Kiang à Koua-tcheou ; il recommence de l'autre côté de ce fleuve à Tsin-kiang-fou, et continue jusqu'à la ville de Hang-tcheou-fou, où il finit après un cours de plus de trois cents lieues, pendant lequel il a fallu, tantôt creuser la terre à une grande profondeur, tantôt construire de longues jetées sur des terrains marécageux, et même souvent les continuer le long des lacs, de sorte que l'eau du canal est quelquefois plus élevée que les eaux et les terres voisines. En quelques endroits l'eau du canal coule lentement ; elle est stagnante dans d'autres, et près de Yang-tcheou-fou, je l'ai vue descendre et remonter dans la même journée.

Si, au-dessus de Tsin-kiang-fou l'égalité du terrain, la nature du sol, la grande quantité d'eau qui a peu de pente, enfin, si tous ces avantages réunis ont facilité la construction du canal, on n'en doit pas moins convenir que les Chinois ont entrepris un ouvrage d'autant plus remarquable, qu'il a dû leur coûter beaucoup de peines, de soin et d'argent. N'ayant pu parcourir le Yun-ho dans toute sa longueur, je ne puis dire si le lord Macartney n'est pas dans l'erreur, en disant, dans

son *Voyage* [1], que ce canal passe sous des montagnes, dans des vallées et à travers des lacs ; p2.200 mais le père du Halde rapporte [2] que, dans une étendue de terrain de plus de cent soixante lieues, traversée par le canal, on n'a eu ni montagnes à percer ou à aplanir, ni rochers ou carrières à couper ou à creuser. Ce récit du missionnaire est exact pour la portion que j'ai suivie en partant de Ouay-ngan-fou pour me rendre à Hang-tcheou-fou, c'est-à-dire, dans une longueur de cent seize lieues ; car pendant ce long trajet le canal ne passe que dans des terrains plats et unis. On ne voit des hauteurs qu'aux environs de Yang-tcheou-fou, Tsin-kiang-fou, à Vou-sse-hien et à Hang-tcheou-fou, où finit le canal.

Si les Chinois avaient percé des montagnes comme le dit le voyageur anglais, pourquoi se seraient-ils arrêtés à Hang-tcheou-fou, où il fallait faire peu de chose pour réunir le canal avec la rivière Tsien-tang-kiang ?

Le canal avant Yang-tcheou-fou ne traverse pas, mais prolonge le lac Kao-yeou-hou, et il a été facile de construire les jetées, en profitant des bas-fonds et des terrains peu élevés qui se trouvent sur ses bords.

Pour le lac Tay-hou, le canal en est éloigné, et ne s'en approche qu'après Sou-tcheou-fou, dans un endroit où il y a un pont extrêmement long, et p2.201 bâti sur l'extrémité même du lac. Il suffit d'ailleurs de jeter les yeux sur la carte de M. Macartney, pour voir que le canal ne traverse ni lacs ni montagnes, et même, dans cette carte, le canal est représenté beaucoup plus éloigné de certains lacs qu'il ne l'est réellement. En avouant que les Chinois ont entrepris des travaux considérables, il ne faut pas les représenter comme d'habiles ingénieurs ou comme des gens très entendus dans l'hydraulique ; ils ont été favorisés par le sol ou par les circonstances, et ils ont suivi tout simplement les idées que leur ont fournies le bon sens et l'expérience : ils sont louables, certainement, d'avoir exécuté un ouvrage aussi

---

[1] Macartney, tome IV, page 84.
[2] Du Halde, tome I, page 33.

important que le canal impérial, surtout ayant aussi peu de connaissances mathématiques ; mais en leur rendant la justice qui leur est due, on ne doit pas non plus les présenter sous un jour qui ne leur convient pas à certains égards.

@

BATEAUX

Lorsqu'on réfléchit que le commerce d'une province à l'autre est très considérable à la Chine, et qu'il se fait tout entier par eau, on n'est plus étonné que les Chinois aient porté toute leur industrie du côté de la navigation intérieure, et par conséquent qu'ils se soient appliqués à la construction des bateaux. p2.202

On peut avouer, sans hésiter, qu'ils ont réussi pour ce qui regarde les embarcations employées à suivre le cours des rivières ; mais on ne peut en dire autant pour celles qui vont en pleine mer. Autant les premières sont bien disposées et remplissent l'objet auquel elles sont destinées, autant les secondes sont lourdes et hors d'état de parcourir l'Océan.

En considérant un instant les jonques, incapables de soutenir l'effort des vents et des vagues, on conçoit sans peine, pourquoi les Chinois ne voyagent pas à contre-saison, et pourquoi, profitant toujours des moussons favorables, ils suivent les côtes de préférence. Or si ces peuples, qui presque de tout temps conservèrent les mêmes usages, ne s'exposent pas actuellement avec leurs navires en pleine mer, comment supposer, d'après certains auteurs, qu'anciennement ils le firent, et parvinrent même jusque dans le golfe Persique ? En admettant cette hypothèse, ils durent nécessairement employer un temps considérable pour achever un pareil voyage, et éprouver de grandes difficultés en parcourant une aussi vaste étendue de mer, car du moment où ils perdirent les terres de vue, leur boussole, peu propre à les bien diriger à cause de sa mauvaise construction, dut leur devenir presqu'inutile. En effet, la propriété de l'aiguille aimantée était bien connue à la Chine p2.203 longtemps avant de l'avoir été en Europe [1] ; mais on y a peu perfectionné cette découverte, et la boussole est encore très imparfaite. Une preuve d'ailleurs assez évidente que les Chinois ne s'exposèrent pas autrefois en pleine mer, c'est qu'ils n'eurent connaissance de l'île de Formose qu'en 1430, et des îles de Pong-hou qu'en 1564. La première n'est pas très

---

[1] On est persuadé en Europe que l'invention de la boussole est postérieure au retour de Marc Paul, en 1295 ; cependant on s'en servait en 1213, Jacques de Vitry, *Hist. Orient*.

éloignée de la Chine, et les autres en sont encore plus rapprochées ; comment donc accorder aux Chinois une grande habileté en navigation, et leur faire entreprendre des voyages lointains à une époque où ils ne fréquentaient même pas les mers voisines de leurs côtes, et ignoraient totalement l'existence d'îles qui étaient à leur porte ? Quoi qu'il en soit, sans m'étendre plus longuement sur une assertion qui est aussi difficile de réfuter que de soutenir, je passerai à la description des diverses embarcations dont se servent les Chinois, en ne parlant néanmoins que de celles qui sont le plus en usage, soit à la mer, sort sur les rivières.

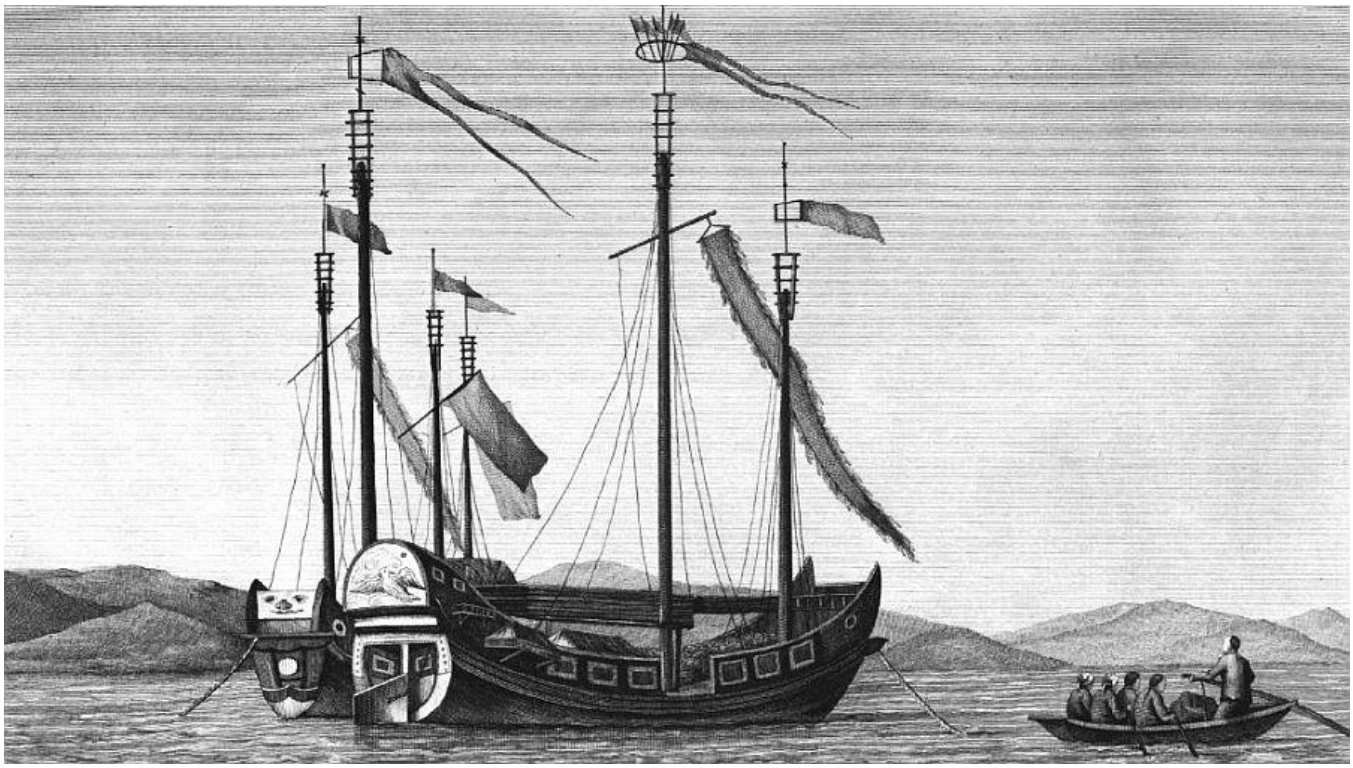


Fig. 22. Jonques chinoises.

On voit sur la rivière, à Quanton, des sommes ou jonques qui portent depuis cent jusqu'à six cents tonneaux. Ces bâtiments vont au p2.204 Japon, à Manille, à Batavia, à Bornéo, et partent et reviennent avec la mousson favorable.

Les jonques sont fortement construites, ont le fond plat, la proue élevée, et la poupe très enhuchée. La proue est coupée droit, sans éperons, et représente la gueule ouverte d'un dragon. La poupe renferme la chambre du capitaine et celles des matelots ; les cuisines et

le logement des passagers, sont sur le coté du bâtiment. L'arrière forme un angle rentrant, dans lequel le gouvernail, qui peut avoir de cinq à six pieds, est pour ainsi dire enfermé ; il est suspendu par deux câbles qui s'attachent en-dessus, et servent à l'élever ou à l'abaisser ; deux autres câbles le saisissent par en bas, passent en-dessous du bâtiment et vont s'arrêter à l'avant sur un vireveau ; les deux avances entre lesquelles il se trouve placé, le garantissent des coups de mer ; mais on se persuadera aisément qu'un gouvernail ainsi attaché par des câbles, qui doivent prêter beaucoup, ne peut que diriger fort mal un navire. La barre est franche ; deux ou trois cordes qui passent autour, et qui sont fixées aux côtés de la jonque, servent à donner de la force au timonier.

Les jonques ont trois mâts ; le grand mât, qui est gros et très fort ; le mât de misaine, qui est faible en comparaison du grand mât, et un très petit mât d'artimon, qui se place à bas-bord ; elles p2.205 n'ont pas de beaupré ; cependant les Chinois en ajoutent quelquefois un, et y suspendent une civadière. Le grand mât et le mât de misaine ne sont pas retenus par des haubans, mais un simple étai sert à les soutenir ; ils ne sont pas fixes, ils sont seulement suspendus, de manière qu'ils penchent sous le vent lorsque le bâtiment ne marche pas vent arrière.

Les voiles sont grandes et faites de nattes renforcées dans toute leur largeur par des bamboux placés à la distance d'un pied l'un de l'autre. La voile est attachée le long du mât par des chapelets ; elle se plie par feuillets, et se place sur un châssis de bois mis exprès pour la soutenir : lorsque la voile est dressée, elle est droite et présente au vent une surface plane ; elle le prend bien, tourne aisément et n'a qu'une seule écoute formée de la réunion des boulines qui sont à l'arrière de la voile ; elle vire toujours de ce côté, en sorte qu'elle est tantôt sûr le mât, et tantôt en dehors.

Ces voiles sont lourdes et difficiles à élever : on emploie des vireveaux et des drisses pour les hisser ; celles-ci passent sur des rouets enchâssés en tête du mât. Les ris se prennent par en bas, mais les Chinois n'aiment point à baisser la voile, parce qu'il faut beaucoup de temps pour la relever ; aussi ce défaut de précaution, et la

résistance du mât, qui ne casse que rarement, font que souvent p2.206 les jonques chavirent lorsqu'elles sont surprises par un coup de vent. Outre ces voiles, les Chinois ajoutent, dans les beaux temps, un perroquet et une bonnette.

Les ancres sont de bois de fer, appelé en chinois tie-mo ; elles sont assez généralement garnies de fer à l'extrémité de leurs branches.

La cale des sommes est divisée en plusieurs compartiments faits de planches de deux pouces d'épaisseur, et calfatés soigneusement, ainsi que les dehors, avec de la galgale, espèce de mastic composé de chaux et d'huile appelée tong-yeou, et mêlé avec des fils déliés de bambou. La galgale se durcit dans l'eau et devient impénétrable. Un seul puits placé au pied du grand mât, suffit pour tenir la jonque à sec ; on le vide avec des seaux.

C'est un grand avantage pour ces bâtiments, que d'avoir leur cale divisée en compartiments, et il serait à désirer qu'on en adoptât l'usage en Europe ; car si un navire touche sur un rocher et en est enfoncé, l'eau ne pénètre que dans un endroit, et ne se répand pas partout. Le seul inconvénient qui en résulterait, serait la diminution de l'emplacement dans les navires marchands, surtout pour ceux qui chargent à fret ; mais cette raison n'existant pas pour les vaisseaux de guerre et ceux qui vont faire des découvertes, on pourrait employer p2.207 la méthode chinoise avec avantage dans la construction de ces derniers bâtiments.

Les jonques marchent assez bien vent arrière ; elles sont chargées pour cela, les Chinois mettant plus de marchandises à la poupe qu'à la proue, afin de contre-balancer l'effort de la voile, qui, constamment placée sur l'avant du bâtiment, le fait nécessairement plonger ; mais lorsque le vent souffle au plus près, l'action de la voile n'étant plus la même sur le navire, il se relève et dérive prodigieusement.

Les Chinois ne se servent pas de compas de mer ; ils n'ont qu'une simple boussole ; l'aiguille, qui n'a qu'un pouce ou un pouce et demi, est toujours vacillante et renfermée dans une boîte qui n'est pas suspendue, mais posée uniquement dans un vase rempli de sable, dans

lequel ils enfoncent de petites chandelles de bois de senteur, pareilles à celles qu'ils ont coutume de mettre devant les idoles.

Le pilote donne la route et veille à la boussole ; le timonier ordonne la manœuvre, et le capitaine a le soin de l'équipage et de la cargaison. Chaque matelot a sa portion dans le chargement : de cette manière, tout le monde se trouve intéressé à la conservation du navire.

Les vaisseaux de guerre chinois ont la même construction que les jonques ; ils sont seulement p2.208 moins élevés à l'avant et à l'arrière, et les fonds sont plus fins. Ces bâtiments portent de fortes carabines et de petits canons ; les sabords sont extrêmement petits.

Le gouvernement entretient des galères ; elle ont de chaque côté à l'avant, des espèces d'ailes ou planchers en bois, qui sortent en dehors du bâtiment, et sur lesquels se placent les soldats. Ceux-ci, lorsqu'ils sont occupés à ramer, rangent des deux côtés de l'arrière leurs boucliers et leurs lances. Outre les carabines, les galères portent encore des pierriers.

Les seuls bâtiments de guerre ont le droit d'avoir des armes ; il n'est permis à aucun bateau d'en porter, et en cas d'attaque de la part des voleurs, on ne peut se défendre qu'avec des pierres ou des bamboux longs et pointus.

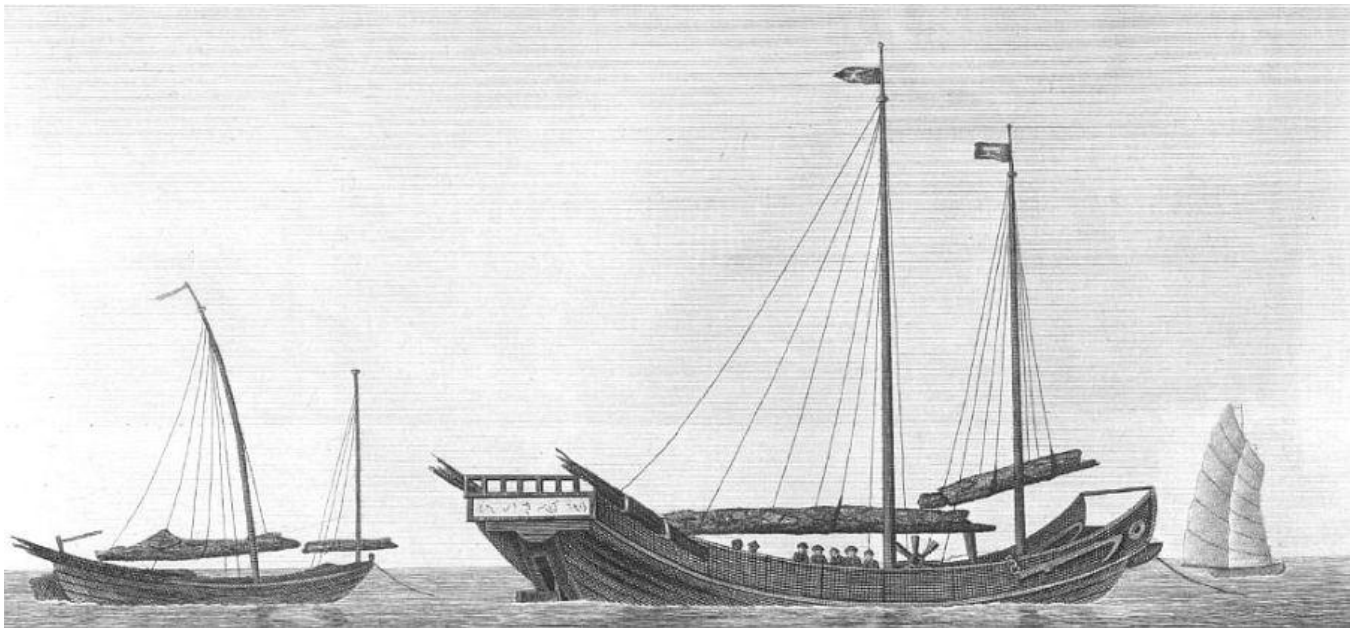


Fig. 26. Bateaux qui vont en mer.

Les Chinois ont d'excellentes barques pour la pêche (Fig. 26) ; elles vont bien, serrent le vent au plus près, et virent de bord, vent devant, sans rien perdre ; la voile tourne par l'arrière, et reste, ainsi que dans les jonques, tantôt sur le mât, et tantôt en dehors.

Ces barques sont fortes et pontées, et marchent toujours deux ensemble ; huit à dix Chinois, y compris les femmes et les enfants, en forment l'équipage, et y restent toute l'année ; deux cabanes placées à l'arrière servent à les loger. Lorsqu'il p2.209 faut descendre à terre, ils font usage d'une petite yole, qu'on remet dans le bâtiment aussitôt qu'on est de retour ; car il est rare que ces pêcheurs entrent dans les ports, à moins que les circonstances ou le mauvais temps ne les y obligent ; ils tiennent constamment la mer, et envoient le poisson qu'ils ont pris, par d'autres bateaux plus petits (Fig. 26) ; ceux-ci s'éloignent peu des côtes, et restent plus souvent dans les rades, où ils s'occupent aussi à pêcher. En général les Chinois qui montent ces deux espèces de bâtiments, manœuvrent bien, et connaissent parfaitement les bas-fonds et les rochers.

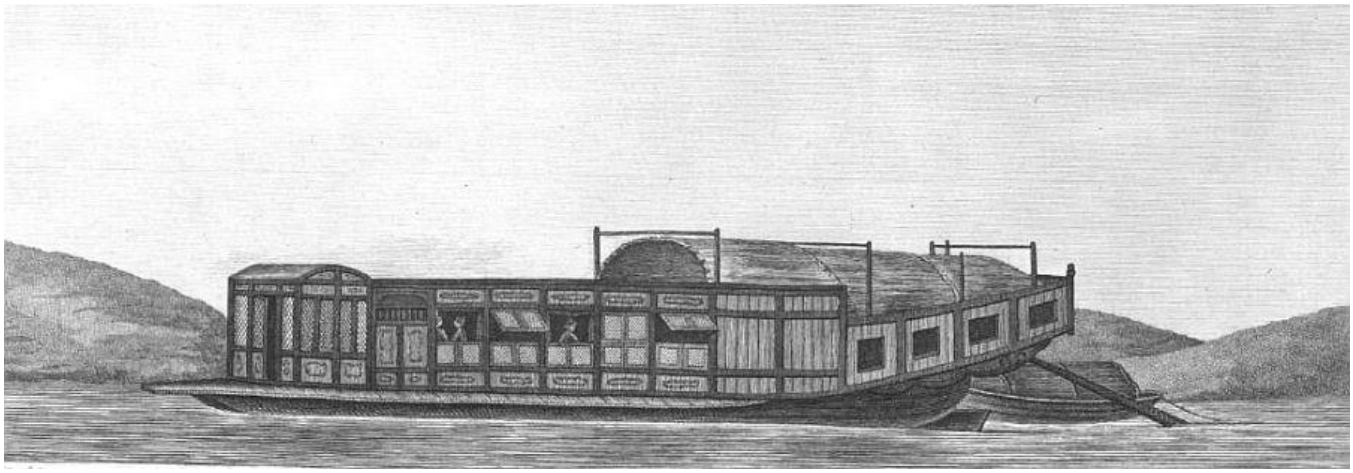


Fig. 25. Bateau de plaisance.

Parmi le grand nombre de bateaux qui couvrent la rivière à Quanton, les plus jolis sont ceux que les Chinois emploient à donner des fêtes sur l'eau (Fig. 25). Ils sont grands, composés d'une petite antichambre, d'une grande pièce et d'un petit cabinet, très proprement arrangés, et ont des fenêtres garnies de coquilles ou de jalousies. Le logement du patron est sur le derrière, et autour du bateau on a pratiqué en dehors un rebord d'un pied et demi de large, pour le

service des matelots, de sorte qu'on n'en est pas incommodé en dedans : le dessus est uni et sert à mettre la voile, dont on fait peu d'usage, parce que ces bâtiments étant presque plats, ne la supportent pas bien. Dans le cas où le vent et le courant sont contraires, on pousse le bateau avec des bamboux, ou on le tire avec la cordelle.

p2.210 Une forte rame est placée à l'arrière, et quelquefois il y en a encore deux sur les côtés : ces rames ne sont pas dans le même sens que nous mettons les nôtres, mais prolongent au contraire le bateau ; elles sont appuyées vers le tiers de leur longueur sur la tête d'un gros clou enfoncé dans une forte traverse de bois, et entaillées à cet endroit de manière à ne recevoir que la tête du clou, et à pouvoir tourner de chaque côté : à l'extrémité supérieure de la rame est attachée une corde faire de rotins, de trois pieds de long, et qui sert à la retenir ; c'est à cette place que l'on pose les mains pour faire aller la rame, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et la faire mouvoir pour ainsi dire comme la queue d'un poisson ; elle saute quelquefois hors du clou, mais elle ne peut glisser, parce qu'elle est retenue par une autre corde. Cette façon de ramer a l'avantage de donner de la marche au bateau, et elle est très commode dans les rivières et les petits canaux ; car les Chinois passent où nous sommes obligés de nous arrêter, ou de lever les rames.

Les embarcations destinées à l'usage des mandarins, entrent plus avant dans l'eau, mais la disposition en est la même (Fig. 24). Celles qui servent à Quanton au transport des marchandises, sont presque rondes en dessous comme en dessus, et couvertes en partie de planches et de nattes qui se tirent à volonté pour faciliter le chargement ou le p2.211 déchargement : ces bateaux, qui sont lourds et ne peuvent remonter la rivière que jusqu'à une certaine distance, portent une voile fort grande ; mais ils chavirent facilement, et ne soutiennent bien le vent que lorsqu'ils sont chargés.

Après cette espèce de bateau, ceux qu'on rencontre en plus grande quantité sur la rivière de Quanton, sont de petites barques couvertes, qui servent à transporter les passagers d'un endroit à un autre ; elles

sont propres et fort légères ; mais ce qu'elles ont de plus singulier, c'est qu'elles servent continuellement de demeure à une famille entière, qui souvent y naît, y vit et y meurt tour à tour. La femme conduit la barque et y reste avec ses enfants, tandis que le mari, qui est ouvrier ou porte-faix, en sort le matin pour aller à ses travaux, et n'y revient que le soir.

Les bateaux en usage dans les différentes provinces, sont extrêmement variés dans leur construction, et disposés suivant les rivières qu'ils ont à parcourir. On en voit à Quanton qui ont les deux extrémités pointues, et qui sont courbés dans leur longueur, de manière que le milieu se trouve un peu plus élevé que le reste. Ces bateaux servent à franchir des cataractes ou des passages remplis de rochers ; on leur donne cette forme pour qu'ils résistent davantage aux chocs.

Les bateaux du Kiang-sy (Fig. 32) sont d'une p2.212 forme agréable ; l'intérieur est propre, le patron est à l'abri du soleil et de la pluie et les matelots peuvent passer de l'avant à l'arrière sans entrer en dedans, au moyen d'un petit chemin pratiqué des deux côtés en dehors.

En traversant le Kiang, à la ville de Kieou-kiang-fou, nous nous servîmes de barques fort grandes, et qui ressemblaient assez à de petits navires.

Les bateaux qui nous ont paru les plus commodes, sont ceux de Tsin-kiang-fou, dans le Kiang-nan (Fig. 46) ; ils contiennent plusieurs pièces : les matelots couchent dans la partie la plus élevée, et n'entrent jamais dans l'intérieur. Le seul inconvénient de ces bateaux est de se mouvoir lourdement.

Nous trouvâmes pareillement près de la ville de Yang-tcheou-fou, des bateaux extrêmement jolis (Fig. 51) ; ils avaient un cabestan et portaient des voiles de toile, au lieu de voiles de nattes dont les Chinois se servent habituellement.

Les mandarins emploient différentes barques pour leurs voyages ; elles sont commodes et bien construites : celle qu'ils donnèrent à

l'ambassadeur, à Yu-chan-hien, dans le Kiang-sy, était parfaitement disposée (Fig. 17) ; cependant les barques impériales la surpassaient encore en élégance et en commodité (Fig. 52).

p2.213 Outre ces différentes espèces de bateaux, les Chinois se servent encore de radeaux, non seulement pour conduire au loin des bois et du riz, mais aussi pour traverser des fleuves ; ils construisent ces derniers avec des bamboux, et les tiennent à fleur d'eau. Je n'oublierai jamais celui sur lequel je passai une rivière, le 19 décembre, à neuf heures du soir, avant d'entrer à Yu-tching-hien ; mais de tous les radeaux que nous rencontrâmes pendant notre voyage, celui qui m'a semblé le plus considérable et le mieux disposé, est celui que j'ai vu le 9 mai, avant d'arriver à Quanton (Fig. 83).

Telles sont les embarcations dont les Chinois font usage sur mer et sur les rivières : elles sont même en plus grand nombre ; mais je me suis borné à parler de celles que j'ai vues, et qui m'ont semblé mériter attention.

@

CHEMINS ; CORPS DE GARDE ; AUBERGES ; KONG-KOUAN ; POSTES ; CHEVAUX

L'an 219 avant J. C., l'empereur Chy-hoang- ty [1] fit commencer des chemins larges et plantés d'arbres : ce passage de l'histoire chinoise, prouve assez évidemment que, depuis un grand nombre p2.214 d'années, il existe des chemins à la Chine. Ce n'est donc pas sans étonnement qu'on trouve la phrase suivante dans l'ouvrage de M. Barrow [2].

> « Il n'y a pas de chemins à la Chine, excepté près de la capitale, et dans les endroits où les montagnes interrompent le canal ; enfin, *there is scarely a road in the whole country that can be ranked beyond a foot-path* : il n'y a pas de chemin dans tout le pays qui surpasse un sentier.

Cette assertion est un peu exagérée, surtout de la part d'un auteur qui a voyagé à la Chine, et qui joint le coup d'œil d'un observateur, à beaucoup d'érudition. Mais en lisant le livre de M. Barrow, on s'aperçoit facilement qu'il a souvent adopté l'opinion d'un homme dont la partialité contre les Chinois est bien connue, et qui s'est étrangement trompé sur ce qu'il a rapporté de ce peuple.

Après avoir fait près de six cents lieues par terre dans l'empire de la Chine, je puis assurer que l'on y trouve des grands chemins, non pas aussi soignés qu'en Europe, mais la plupart larges et plantés d'arbres : il est vrai qu'ils ne sont pas ordinairement pavés ; et certes c'est un grand inconvénient, car dans les temps de pluie, ils sont ou creusés par les eaux, ou couverts par la boue ; et dans les temps secs, ils sont remplis de poussière, à un tel point p2.215 que les voyageurs sont obligés, pour se garantir les yeux, de porter des lunettes garnies de cuir, qui s'appliquent exactement sur la peau. Je ne dirai rien des chemins de la province de Quang-tong, parce que dans cette partie de l'empire les transports et les voyages se faisant toujours par eau, il n'y

---

[1] Missionn., tome III, page 247. — *Histoire de la Chine*, tome II, page 396.
[2] Barrow, page 513.

a que des routes de traverse : celui qui passe sur la montagne de Mey-lin, est pavé ou garni de cailloux. J'ai vu à Ky-ngan-fou, ville du Kiang-sy, des chemins pavés et en bon état. Lorsque nous quittâmes nos bateaux et que nous allâmes par terre, la route n'était ni garnie de cailloux, ni bordée d'arbres ; au delà du fleuve Yang-tse-kiang, dans les provinces de Hou-kouang et de Kiang-nan, elle était presque impraticable ; mais à mesure que nous nous élevâmes plus au nord, elle devint meilleure, et dans beaucoup d'endroits on voyait des arbres des deux côtés. Après avoir passé le fleuve Hoang-ho, à Pe-tsiu-tcheou, les chemins s'élargirent, et étaient souvent garnis d'arbres ; nous y vîmes un plus grand nombre de voyageurs, de charrettes, de mulets et de chevaux.

Les chemins dans le Chan-tong et le Petchely sont généralement larges et bordés d'arbres ; ils sont remplis de poussière : c'est un grand désagrément, sans doute, mais qui cependant a son avantage, car nous roulions doucement sur ces routes en terre ; au lieu que, dans les bourgs, qui p2.216 sont presque tous pavés, nous étions brisés par les cahots. J'ai souvent béni le ciel, en voyageant en Chine, de ce que les routes n'étaient pas pavées, et je souhaite, pour ceux qui iront après moi dans cet empire, que les Chinois ne changent pas de méthode, ou qu'ils perfectionnent leurs voitures.

A une lieue et demie avant d'arriver à la capitale, on trouve un chemin qui est pavé de grandes pierres plates jusqu'au-delà des portes de la ville. La route qui conduit à Yuen-ming-yuen, est pavée et en partie bordée d'arbres ; elle est bien entretenue, et l'on y rencontre, de distance en distance, des puits dont l'eau sert à abreuver les chevaux.

En quittant Peking, pour revenir à Quanton, lorsqu'on a dépassé la ville de Leang-hiang-hien, on suit une longue chaussée pavée mais qui commence à se détruire.

Depuis la ville de Te-tcheou, dans le Chan-tong, jusqu'à Yang-kia-yn, bourg situé auprès du fleuve Hoang-ho, les chemins sont beaux et plantés d'arbres ; ils ne sont mauvais et pierreux que pendant les deux ou trois jours de marche qu'on met à suivre les montagnes. Ceux qui

avoisinent la ville de Hang-tcheou-fou, et le lac Sy-hou, dans le Tche-kiang, sont pavés : la route qui joint les deux provinces de Tchekiang, et de Kiang-sy, est parfaitement bien faite et dans le meilleur état.

p2.217 Nous avons assez voyagé par terre, en Chine, pour pouvoir parler des chemins de cet empire, et je puis dire qu'il suffirait d'entretenir ceux qui existent : mais ce n'est pas l'usage des Chinois ; ils ne réparent les choses que lorsqu'elles sont presque entièrement détruites. Un grand inconvénient des routes, c'est que le gouvernement permet d'y bâtir des maisons qui en occupent plus de la moitié en certains endroits, et qui gênent beaucoup le passage ; un autre plus grand encore, c'est qu'on y laisse subsister des puits creusés au milieu, et qui ne s'élèvent qu'à fleur de terre, de sorte que les cavaliers ou les gens qui voyagent de nuit, peuvent tomber et se blesser dangereusement.

Pour la sûreté des routes, il y a de distance en distance, des corps de garde, que l'on nomme tang-pou, et dont la forme varie suivant chaque province : les intervalles qui existent entre eux, s'appellent pou, et sont généralement marqués sur une porte de bois placée en avant des corps de garde. Ces distances varient souvent ; elles sont rarement d'une demi-lieue, plus ordinairement d'une lieue, quelquefois de deux, et même davantage.

Dans le Petchely, les corps de garde consistent, comme dans les autres provinces, en un logement et une écurie ; mais ils sont en outre assez généralement accompagnés d'une espèce de tour carrée, p2.218 haute d'environ vingt à vingt-cinq pieds, garnie de créneaux, et surmontée d'un petit logement (Fig. 40). Les soldats qui les habitent y sont au nombre de cinq.

On trouve aussi dans le Chan-tong et le Petchely plusieurs bâtiments carrés appelés in-ping, qui ressemblent à des forts, et qui ont une garnison composée d'une douzaine de soldats, et quelquefois d'un plus grand nombre. Dans la partie occidentale de la province de Kiang-nan, il y a près du corps de garde une hauteur en terre sur

laquelle est bâtie un petit pavillon ouvert. A l'approche des mandarins, un seul soldat se place dessous, et frappe sur un instrument fait en forme de poisson de bois. Dans les autres provinces, les soldats sortent du corps de garde, en nombre plus ou moins grand, battent sur un tambour de cuivre, et tirent trois coups de boîte.

Dans le Kiang-sy, les corps de garde ont une petite cabane de bois soutenue par quatre poteaux fort élevés ; on y monte par une échelle (Fig. 19). Dans le Quang-tong, ils ont un pavillon à deux étages (Fig. 76 et 82). En général ces tours, ces cabanes et ces pavillons servent aux soldats pour observer ce qui se passe au dehors, et pour avertir les autres corps de garde, en faisant des signaux ; ce qu'ils exécutent en allumant de la paille dans des espèces de fourneaux construits en brique, et p2.219 qui sont toujours à peu de distance de leurs demeures ; la structure de ces fourneaux n'est pas toujours la même ; j'en ai dessiné un dont la forme était celle d'un autel antique (Fig. 19).

De ce que le gouvernement entretient sur les routes des corps de garde, il ne faut pas en conclure que la police chinoise soit admirable ; car les soldats qui doivent faire le service, n'y sont pas toujours, et ne s'y rendent souvent que lorsque quelque mandarin doit passer. J'en ai vu plusieurs qui étaient vides et fermés, quoiqu'ils fussent placés dans des lieux où la présence des soldats aurait été bien nécessaire.

Si tous les chemins, en un mot, si tous les établissements construits par les Chinois, étaient en bon état, il faudrait avouer qu'ils nous surpasseraient en plusieurs points : mais, je le répéterai souvent, ce peuple sent le besoin des choses ; il a assez de génie pour inventer les moyens d'y satisfaire ; malheureusement il se borne là, et ne sait ni perfectionner ni entretenir.

Parlons maintenant des auberges que M. Barrow prétend ne pas exister à la Chine, tandis que le lord Macartney dit qu'elles y sont communes. Il est vrai que si le premier veut parler d'auberges semblables à celles de Londres, il a raison ; mais s'il réfléchit qu'en Asie on ne trouve que de simples lieux de repos, où il faut porter avec soi

les choses p2.220 de première nécessité, il reconnaîtra qu'à la Chine il y a des auberges en grand nombre, et même en meilleur état que dans plusieurs contrées de l'Orient. Le gouvernement entretient en outre, dans les villes et les bourgs, des hôtelleries, ou kong-kouan, dans lesquelles s'arrêtent les personnes qui voyagent par ordre de la cour. Les gouverneurs ont soin d'y faire porter des meubles et quelques provisions, et c'est à ceux qui ont le droit de s'y loger, à se fournir des autres objets dont ils peuvent avoir besoin. Nous en trouvâmes plusieurs de très bien entretenues : quelques unes, il est vrai, ne valaient rien, mais souvent ces habitations appartenaient à des particuliers ; car, dans les villages où il n'y a pas de kong-kouan, les mandarins en établissent un sur-le-champ, en suspendant à la porte de la première maison qu'ils choisissent, quelques banderoles rouges.

Les auberges sont donc en général assez multipliées, et nous fûmes plus d'une fois très fâchés d'en rencontrer autant ; car nos coulis s'arrêtant dans toutes pour se rafraîchir, les curieux alors nous incommodaient beaucoup.

En passant de la province de Quang-tong dans celle de Kiang-sy, on trouve sur la route plusieurs maisons en pierres, ouvertes des deux côtés. Ces maisons, appelées tie-ting (*salles de repos*), p2.221 servent aux voyageurs pour se mettre à l'abri de la pluie et du soleil. Je demande si en Europe on a de semblables usages ; non, certainement : louons donc les Chinois de cette attention, et sachons apprécier ce qu'ils ont pu faire de bien. J'ai vu dans le Quang-tong d'autres maisons également bâties en pierres, où les habitants de la campagne déposent leurs effets lorsqu'il y a des voleurs. Il vaudrait mieux, dira-t-on, détruire les voleurs ; mais cela n'est pas facile : les montagnes qui séparent le Quang-tong du Kiang-sy et du Fo-kien sont très considérables, et il n'est pas aisé d'y découvrir les repaires de ces brigands.

On trouve très aisément, sur les routes, des porte-faix, des palanquins, des charrettes et des brouettes à louer. Les porte-faix ont ordinairement un chef auquel il faut s'adresser, et qui répond de tout.

Ces gens sont fidèles, et ne demandent leur salaire que lorsqu'ils rapportent la preuve qu'ils ont remis les objets dont on les avait chargés. Dans le passage de la montagne Mey-lin, les coulis se mettent en route tous ensemble, et arrivent dans le même ordre qu'ils ont pris au moment du départ.

Il y a sur les routes, et à l'entrée des villes plusieurs douanes ; mais je ne saurais dire si les préposés sont partout aussi désagréables que ceux des douanes de Wampou et de Quanton. Pour ces p2.222 derniers, je n'ai jamais vu d'hommes plus insolents et plus intraitables ; ils visitent tout dans le plus grand détail, et jettent la moitié des effets par terre : heureux ceux auxquels ils ne prennent pas quelque chose ! Le plus sûr moyen est de garder un grand sang-froid et de leur montrer beaucoup d'indifférence, alors ils abrègent la visite ; car si l'étranger se fâche, ils le tracassent encore davantage.

Le gouvernement entretient des postes pour son usage seulement, et personne excepté les courriers de l'empire, ne peut se servir des chevaux qui y sont attachés.

Ces postes ou relais, appelés en chinois tchan, ne sont pas en aussi grand nombre qu'on pourrait le croire ; les plus proches sont placés à la distance de quarante ly, et il y en a fort peu d'aussi rapprochés ; ils sont ordinairement à cinquante ly de distance, et quelquefois même à quatre-vingts. Il est vrai que les ly sont plus courts dans le nord que dans le sud ; mais cela n'empêche pas que la distance entre une poste et une autre ne soit très considérable [1]. Les courriers chargés des dépêches de la cour, les tiennent enfermées dans un rouleau couvert de soie jaune et attaché en travers sur leur dos. Ces courriers vont avec une grande p2.223 vitesse, principalement dans les occasions qui demandent de la célérité ; on en a vu ne mettre que onze jours pour se rendre de Peking à Quanton ; c'est plus de cinquante lieues par jour. Ils reçoivent dans ces cas extraordinaires un bouton [2] pour récompense.

---

[1] Il faut en général sept ly cinq septièmes pour une lieue de vingt-cinq au degré.
[2] Voyez *Mandarins*.

Les chevaux des courriers portent des sonnettes au cou, ou bien les cavaliers frappent sur un tambour de cuivre, afin qu'on soit averti de leur arrivée et qu'on leur prépare à l'instant de nouvelles montures, pour qu'ils ne perdent pas de temps. Je me rappelle avoir vu passer un de ces courriers qui se rendait à Peking ; il allait fort vite ; le cheval étant venu à broncher, l'homme et la bête roulèrent de l'autre côté de la route ; mais le cavalier ne tarda pas à remonter et repartit à toute bride.

On entretient en outre dans les villes des soldats à cheval, uniquement destinés à porter les dépêches des mandarins ; mais ces courriers se chargent volontiers des lettres des particuliers, qu'ils renferment dans des sacs de cuir attachés à la selle : rien n'est plus incommode que ces sacs, et j'en parle avec connaissance, pour avoir monté un jour un cheval de courrier.

Les chevaux appartiennent au gouvernement ; on leur donne vingt livres de paille hachée et un boisseau de fèves cuites. Dans les contrées du p2.224 nord on emploie la paille de millet ; celle qui provient de l'espèce de millet appelé ko-tse, ou *panis*, est préférée. Dans les provinces du sud on se sert de celle du riz. Les Chinois mêlent aussi avec la paille et les fèves un peu de son, qu'ils arrosent avec de l'eau.

Les chevaux auraient assez de cette nourriture, si les valets d'écurie leur en donnaient la ration complète ; mais étant parfois peu nourris, ils ne peuvent pas toujours soutenir une longue course. Ils ont de la force en apparence, cependant ils sont faibles du devant et demandent à être soutenus ; car, sans cette précaution, ils s'abattent facilement. Les Chinois étaient étonnés de ce que nous prenions soin nous-mêmes de nos chevaux, et de ce que nous leur faisions donner à manger devant nous : c'était notre propre intérêt, et nous étions obligés d'y tenir scrupuleusement la main pour ne pas rester en route.

En un mot, le sort des chevaux de poste est misérable ; à moitié nourris, aussitôt qu'ils arrivent, après avoir fait cinquante à soixante ly, ou six à sept lieues, on leur ôte la selle, et on les abandonne jusqu'à ce qu'un Chinois vienne les chercher pour les conduire dans des écuries

ouvertes par devant, seulement à l'abri du vent de nord et tournées du côté du sud ; disposition qui cependant n'a pas toujours lieu.

p2.225 Nous n'avons point vu de beaux chevaux pendant tout notre voyage : ceux de la seule ville de Te-tcheou, dans la province de Chan-tong, sont renommés ; néanmoins, ils ne nous ont paru que plus forts et plus vigoureux que ceux que nous avions trouvés dans les autres places.

@

ÉTOFFES - TOILES

Les Chinois font remonter à la plus haute antiquité l'usage de la soie, et en attribuent l'invention à la femme de l'empereur Hoang-ty, en 2602 avant J. C. Il est à remarquer que presque tous les peuples s'accordent à dire que les femmes ont été les premières qui aient trouvé l'art de filer : les Égyptiens attribuaient cette découverte à Isis ; les Lydiens, à Arachné ; et les Grecs, à Minerve.

Quoiqu'il soit difficile d'assigner l'époque à laquelle les Chinois commencèrent à faire des tissus de soie, il est certain que l'origine en est très ancienne, puisque les annales du règne des Tcheou, 780 ans avant J. C., font mention d'une étoffe de soie qui est le brocard.

La Chine fournit une prodigieuse quantité de cette matière ; presque tout le monde, à l'exception des paysans et du peuple, porte des vêtements de soie. La meilleure provient du Tchekiang ; pour être bonne, elle doit être blanche, douce et fine. On en fabrique dans le Kiang-nan une grande p2.226 quantité d'étoffes de différentes espèces, parmi lesquelles le satin est la plus commune. Celles qui servent à faire les habillements des mandarins, ont des fleurs et des dragons ; elles sont ou violettes ou rouges ou noires, mais jamais jaune citron ; cette couleur est réservée pour l'empereur ; et un particulier s'exposerait à quelque punition, s'il osait l'employer ; ce n'est pas qu'on ne puisse porter du jaune, lorsqu'il n'est pas de la même nuance que celui de l'empereur ; mais cela peut être sujet à des inconvénients. Le peuple en général s'habille de toile de coton teinte en bleu, en noir ou en brun. Les Chinois fabriquent plusieurs étoffes de soie semblables aux nôtres, mais le tissu n'en est pas aussi bien travaillé ; celles appelées *satins-nankins*, qui sont très recherchées, manquent d'égalité : j'en dirai autant des pekins, ces dernières pièces sont sujettes à se couper ; les velours sont mauvais. Les Chinois réussissent mieux dans les gazes ; ils en font de fort belles.

Presque toutes les étoffes qu'on porte en Europe, se fabriquent à Quanton, ou dans les environs de cette ville, avec des soies de la

province de Quang-tong ; les ouvriers travaillent d'après des échantillons, et exécutent les différents dessins qu'on leur donne. Ils font aussi des brocards en or ; mais l'or n'étant mis que sur du papier, la moindre humidité gâte aisément ces étoffes ; elle ne sont bonnes p2.227 que lorsqu'on y a employé du fil d'or ou d'argent d'Europe.

On fabrique avec une soie particulière au Chan-tong, une étoffe grisâtre, qui est forte, se lave et ne se coupe point ; on n'en fait usage que dans le pays. Il en est de même d'une autre étoffe de soie appelée Kien-tcheou, qui est grenue et ressemble à du crépon ; elle prête beaucoup et se vend au poids.

On fait aussi à Quanton des bas de soie et des rubans pour les Européens ; mais les Chinois sont loin de nous atteindre dans cette partie. On connaît trop en Europe la toile de nankin, pour que j'en parle ; je dirai seulement que sa couleur est naturelle, et que le coton dont elle est fabriquée vient du Kiang-nan, dans le district de Song-kiang-fou.

Une des meilleures toiles blanches de la Chine est celle de nankin, dite de *cent-cobes* ; elle est étroite et de bonne durée. En général les Chinois ne font pas de toiles larges, et c'est ce qui en fait la bonté.

Une autre étoffe qui est très légère et très fraîche, est celle que les Chinois nomment ko-pou, et les Portugais nounés ; c'est une étoffe de lin ; elle est claire et lustrée, et vient de la province de Fo-kien.

@

IMPRIMERIE

p2.228 On copiait autrefois les livres ; l'art de l'imprimerie ne fut inventé à la Chine, que sous les Han postérieurs, 950 ans après J.-C. Les Chinois emploient, non comme nous, des caractères mobiles, mais des planches gravées ; ils ont cependant quelques caractères détachés dont ils font usage pour les gazettes et les livres de peu d'importance.

Les caractères sont d'abord écrits par une main habile sur une feuille de papier ; le graveur colle ensuite cette feuille à l'envers sur une planche de bois, et évide les caractères de manière qu'ils restent en relief. La grandeur de la planche contient deux pages : lorsqu'il s'agit d'en imprimer une d'une plus grande étendue, le graveur donne plus d'épaisseur à la planche pour qu'elle ne se déjette pas.

Le bois employé à cet usage est compact, très dur, et ressemble au poirier. Il arrive cependant quelquefois que les vers ou le temps détruisent plusieurs caractères ; on les enlève alors pour les remplacer par un morceau de bois qu'on grave de nouveau.

L'ouvrier, quand il veut imprimer, après avoir assujetti sa planche de niveau, la couvre d'encre avec une brosse, et pose ensuite dessus sa feuille de papier, qu'il étend soigneusement avec une autre p2.229 brosse plus molle que la première : on peut tirer jusqu'à quatre feuilles sans être obligé de renouveler l'encre, et comme elles sont minces on ne les imprime que d'un seul côté. Lorsque les feuilles sont sèches on les plie en deux, le dos restant en dehors, et on les relie du côté de la tranche.

On se sert pour l'impression d'une encre particulière et un peu fluide ; on prend pour la faire, du noir de fumée que l'on broie et qu'on passe par un tamis très fin ; on le détrempe ensuite dans de l'eau de vie, et lorsqu'il est comme de la bouillie, on y ajoute de la colle forte à la dose d'une once pour dix onces de noir ; on mêle le tout ensemble, en y ajoutant l'eau nécessaire.

On trouve partout des graveurs et des imprimeries : tout Chinois peut lever boutique et imprimer ou graver lorsqu'il a les moyens, les talents et les instruments nécessaires.

Les bibliothèques sont rares à la Chine, quoiqu'il existe une prodigieuse quantité de livres ; les pagodes seules possèdent des collections considérables.

Sou-tcheou-fou, dans la province de Kiang-nan, est renommé pour l'imprimerie : le commerce des livres qui se fait dans cette ville, est très étendu ; mais ces livres ne renferment, pour la plupart, que des poésies.

Un Chinois qui a composé un livre, qui veut le publier, doit faire tous les frais de l'impression, à moins qu'il ne soit mandarin d'un grade élevé. Dans ce dernier cas, il présente son ouvrage à l'empereur, qui le fait examiner par les docteurs du collège impérial de Peking ; si leur rapport est favorable, le livre est imprimé aux frais du gouvernement.

@

CACHETS

Les Chinois étant dans l'usage de ne rien publier sans y apposer auparavant leur cachet, cette coutume fait qu'on trouve à la Chine un grand nombre de graveurs : la forme de ces cachets est presque toujours carrée ; il y en a cependant d'ovales ; ils sont faits ordinairement d'une pierre ollaire fort commune dans le pays ; mais les gens riches emploient également l'agate, le corail, le jaspe et le cristal de roche. La matière dont on se sert pour imprimer avec les cachets, est composée de couleur rouge, mêlée avec de l'huile ; on la tient renfermée dans un vase de porcelaine destiné à cet usage, et couvert avec soin de peur qu'elle ne se dessèche.

Les caractères des cachets sont en écriture antique, c'est-à-dire, en Ko-teou, en Tchouen-tse ou bien en Ta-tchouen-tse ; ce dernier caractère est d'une forme carrée et s'emploie plus généralement pour ce genre de gravure.

p2.231 Les Chinois ont aussi des cachets dont les caractères sont en Siao-sié, mais ils ne s'en servent que pour écrire à leurs amis. Tous ces cachets contiennent ou le nom de la personne à laquelle ils appartiennent, ou une sentence quelconque.

@

PAPIER

Les Chinois écrivaient originairement sur des tablettes de bois ou de bambou, au moyen d'un poinçon de fer. L'invention du papier est fort ancienne chez eux, et date du temps des Han, sous l'empereur Ho-ty, qui vivait 150 ans après J. C. Le P. Gaubil, dans sa traduction du Chou-king [1], fait remonter cette invention beaucoup plus haut, en l'attribuant à Mong-tien, général de l'empereur Chy-hoang-ty, qui régnait 246 avant J. C. ; mais, c'est par erreur, puisque dans le même ouvrage [2] ce missionnaire dit que le papier fut inventé sous Ho-ty des Han, par un nommé Tsay-lun, qui imagina de faire, avec des écorces d'arbres et de la vieille toile, du papier qui fut appelé du nom de son auteur Tsay-tchy, ou *papier de Tsay* : cette dernière époque est conforme à celle rapportée dans le livre chinois, intitulé Pin-tse-louy-pien [3], p2.232 ouvrage fait par ordre de la cour, sous l'empereur Yong-tching : ainsi il est évident que la première date rapportée par le P. Gaubil, est fautive, et que l'invention du papier eut lieu 350 ans plus tard, c'est-à-dire, il y a près de 1.700 ans.

Il se fait à la Chine une grande quantité de papier, et la consommation en est prodigieuse. Les Chinois emploient pour le fabriquer, la seconde écorce du bambou qui est douce et blanche ; ils la mettent macérer dans l'eau, la font bouillir ensuite dans des chaudières, et la réduisent en pâte en la pilant dans des mortiers.

Le châssis dont ils se servent pour mouler les feuilles de papier, est fait avec des fils déliés de bambou. Il y a des feuilles qui ont depuis trois pieds jusqu'à dix de longueur ; lorsqu'elles sont sèches, on les alune [4] : opération qui les rend unies, douces et fort blanches. Cette

---

[1] Page 388.
[2] Page 354.
[3] Livre chinois de la bibliothèque de mon père.
[4] Les Chinois, pour aluner le papier, font fondre dans une dizaine de pintes d'eau, six onces de colle de poisson bien claire et bien blanche, avec douze onces d'alun ; quand tout est parfaitement mêlé, on y trempe les feuilles de papier, qu'on fait ensuite sécher.

espèce de papier a le défaut de se couper, d'être attaqué par les vers, et de prendre aisément l'humidité.

Les Chinois emploient aussi les vieux papiers et les chiffons dans la fabrique du papier : celui fait avec le coton est meilleur ; il est très blanc, p2.233 fort doux, et d'une plus grande durée ; mais le papier dont on consomme le plus, est celui qui est fabriqué avec l'écorce de l'arbre appelé kou-tchou, ce qui lui a fait donner le nom de kou-tchy.

Le papier de Corée dont on se sert à Peking pour les fenêtres, est extrêmement fort ; j'en ai vu de très beau, et de couleur rose : ce papier est si épais qu'il peut se diviser aisément en deux, même en trois, et avoir encore de la consistance ; la bourre de soie entre dans sa composition.

@

PINCEAUX

Les Chinois écrivent avec des pinceaux faits de poil de lapin ; il y en a de toutes les grosseurs : le manche du pinceau est de bambou, sur lequel le marchand colle une petite étiquette pour indiquer sa demeure.

Les Chinois en écrivant tiennent le pinceau perpendiculairement entre le pouce et les deux premiers doigts, de sorte qu'il porte sur la seconde phalange du quatrième, et que sa pointe se trouve à un bon pouce de distance de celui-ci. Le petit doigt ne touche pas le papier, et reste collé contre le doigt qui le précède ; c'est le poignet qui porte, et les doigts seuls agissent : cette position est très fatigante et demande de l'habitude.

Les Chinois écrivent de haut en bas, en p2.234 commençant leur page à droite, en sorte qu'à mesure qu'ils changent de ligne la main recouvre ce qu'ils ont écrit, et qu'ils sont obligés de la lever entièrement pour relire les derniers mots : il est vrai que leur encre séchant promptement, l'inconvénient de cette méthode devient moins sensible. C'est un talent à la Chine, que de bien écrire : les caractères doivent être petits ; il faut savoir les placer et choisir ceux qui conviennent, principalement dans les placets adressés aux mandarins ; cette recherche est plus grande encore lorsqu'on écrit à l'empereur, car il y a des mots qui ne s'emploient que pour lui seul. On trouve peu de Chinois en état de bien composer un mémoire ; un caractère mal fait, ou qui n'est pas à sa place, peut faire rejeter une requête.

@

ENCRE

L'encre ordinaire est faite avec la suie produite par la combustion du bois de pin, et mêlée avec de la colle forte. On en fait d'une qualité supérieure avec la suie la plus légère provenant de mèches allumées et alimentées d'huile : on mêle cette suie avec de la colle de peau d'âne, et on y ajoute un peu de musc, pour lui donner une odeur agréable ; lorsque la pâte a acquis une certaine consistance, on la coule dans des moules. La meilleure encre vient de Nanking, et se fabrique p2.235 dans le district de la ville de Hoey-tcheou-fou ; mais on y est souvent trompé, parce que les Chinois contrefont les marques et vendent de l'encre ordinaire pour de l'encre venant de Nanking. Lorsqu'on veut connaître si l'encre est bonne, il faut casser le bâton, et voir si la cassure est lisse et brillante. Il y a encore une autre manière, qui consiste à broyer l'encre qu'on veut essayer, sur un petit plateau de vernis, qu'on remplit ensuite avec de l'eau ; celle dont la couleur approche le plus du vernis est la meilleure ; si elle est grise, elle est d'une qualité inférieure.

La bonne encre de la Chine doit se bien délayer dans l'eau, se fondre aisément sous le pinceau, avoir une odeur douce et agréable ; cependant l'odeur musquée n'est pas toujours une preuve de bonté, car elle se trouve aussi dans l'encre ordinaire. Lorsque l'on veut conserver des bâtons d'encre, il suffit de les tenir enfermés dans une boîte, à l'abri de l'humidité ; mais s'ils en prenaient par hasard, il ne faut pas les exposer au soleil, car ils se gerceraient.

Les Chinois se servent pour broyer l'encre, d'une pierre plate un peu creusée, ayant un trou pratiqué vers l'une des extrémités, dans lequel on met un peu d'eau pure et bien claire. Il faut prendre garde de laisser sécher le bâton d'encre sur cette sorte d'écritoire, car il arrive quelquefois p2.236 qu'en voulant le retirer ensuite, on en enlève une portion avec le bâton. Il y a de ces pierres qui sont extrêmement curieuses, soit pour leur qualité, soit par la manière dont elles sont travaillées.

Outre l'écritoire et les pinceaux, les Chinois font encore usage d'une espèce de griffe formée de trois ou cinq pointes, entre lesquelles ils placent leurs pinceaux lorsqu'ils cessent d'écrire ; d'autres fois ils se servent d'un petit vase dentelé de porcelaine, orné de quelque figure d'insecte de la même matière.

La vieille encre de la Chine est bonne dans l'hémorragie et pour l'estomac, mais il faut qu'elle soit d'une qualité supérieure. Cet effet de l'encre n'est pas surprenant, puisqu'elle est composée avec le Ngo-kiao, ou colle de peau d'âne, qui est un remède souverain dans les crachements de sang.

La dose pour les personnes d'un âge fait, est de deux gros dissous dans du vin et de l'eau.

@

PEINTURE

Les Chinois peignent très bien les fleurs, les plantes, les maisons, les bateaux, enfin tout ce qui appartient à leur pays : mais cette extrême précision qu'ils mettent à exprimer les objets, est souvent trop minutieuse ; car, lorsqu'ils ont à représenter dans un paysage une chose éloignée, ils p2.237 entrent dans les mêmes détails et la dépeignent aussi distinctement que si elle était vue de très près. A ce défaut grave en peinture, il faut ajouter leur peu de talent à rendre le corps humain, dont ils étudient peu les proportions : aussi, d'après leurs tableaux, on s'est figuré en Europe que les Chinois étaient petits, larges, et qu'ils avaient de grosses têtes. Leurs peintres saisissent mieux la ressemblance du visage, mais l'exécution et le coloris en sont mauvais, à cause du blanc qu'ils font entrer dans toutes les couleurs. Voici comment ils travaillent dans cette occasion : ils couvrent premièrement l'ovale de la figure avec une teinte de couleur de chair, et commencent ensuite par la première partie du visage qui leur vient à l'idée, tantôt par un œil, tantôt par la bouche, passant ainsi d'une partie à une autre sans suivre de règle fixe. Un peintre de Quanton s'étant avisé un jour de peindre en pied un Européen, il le représenta d'une manière tout à fait extraordinaire ; la tête était grosse, et, depuis les épaules, les proportions allaient en décroissant, de sorte que les jambes étaient fort petites et les pieds encore davantage ; c'était, pour ainsi dire, un pain de sucre renversé. Il faut cependant observer que les peintres de Quanton l'emportent sur ceux des provinces ; ce qui vient sans doute de ce que, communiquant davantage avec les Européens, ils ont pu recevoir p2.238 d'eux quelques notions sur l'art de la peinture.

Les Chinois dessinent toujours à vue d'oiseau, et se placent alternativement en face des objets, quelles que soient leur position et leur étendue : voilà la raison pour laquelle, dans leurs tableaux, les maisons sont au-dessus les unes des autres, et que le point de vue n'en est pas le même. Un moyen qu'ils ont imaginé pour exprimer des objets dans le lointain, c'est de représenter des nuages qui coupent en deux les arbres, les maisons et les hommes : on peut s'en convaincre

facilement en jetant les yeux sur les dessins des batailles de Kien-long, faits par le père Attiret. Ce missionnaire a dû bien souffrir avant de se plier à la manière extravagante des Chinois, mais il paraît qu'il a été obligé de l'adopter.

Les Chinois n'aiment point les ombres, et les retranchent autant que cela est en leur pouvoir : aussi n'approuvent-ils pas nos tableaux, et regardent-ils comme des défauts ou comme des taches les ombres qui s'y trouvent, et qui y sont cependant si nécessaires. A cette singulière idée il faut en ajouter une encore plus extraordinaire, et qui provient de leurs préjugés. L'empereur, selon eux, ne peut être représenté comme un autre homme, et fût-il placé sur un plan très éloigné, sa tête doit l'emporter en grosseur sur celle de tous les assistants ; d'où l'on peut conclure que p2.239 les Chinois ne deviendront jamais d'habiles dessinateurs. On s'est récrié souvent en Europe sur la beauté du coloris des peintures chinoises ; mais on n'a pas fait réflexion que les couleurs étant employées sans mélange, ne perdent pas de leur vivacité ; au lieu qu'en Europe, les peintres étant obligés de dégrader les couleurs, suivant qu'elles se trouvent plus ou moins éclairées, il en résulte nécessairement que leur brillant est altéré.

Les Chinois peignent sur verre ; mais ce genre, qui ne demande que de l'habitude et de l'adresse, n'est pas aussi difficile que plusieurs écrivains le prétendent : tout Européen qui va à Quanton, peut s'en convaincre aisément. Les Chinois ne commencent pas, ainsi que le disent ces auteurs, par placer les clairs, et ne terminent pas par les ombres ; ils peignent sur verre comme sur la toile ; ils ont seulement la précaution d'employer des teintes plus colorées, de n'en mettre qu'une seule couche très mince, et de bien fondre les nuances ; ils retournent le verre lorsque la peinture est sèche, et appliquent dessus une petite planche noircie, qui se fixe dans les bords de l'encadrement.

On doit avoir l'attention de ne pas exposer ces tableaux au soleil, car la chaleur en fait couler la peinture, et détruit les couleurs.

Les Chinois préfèrent le verre ordinaire à la glace, parce que les couleurs s'y attachent mieux, p2.240 et que d'ailleurs, étant plus mince, la couleur ne change pas autant en en traversant l'épaisseur. Ils peignent sur verre à la gomme et à l'huile, mais la dernière manière est plus en usage. Lorsqu'il s'agit de peindre sur une glace étamée, ils commencent par dessiner le contour des objets, et enlèvent ensuite, avec un outil d'acier fait exprès, le vif-argent ou le tain, à la place duquel ils mettent de la couleur, en suivant le procédé que je viens d'indiquer.

@

SCULPTURE

Les Chinois sculptent très adroitement la pierre, le bois et l'ivoire ; mais ils exécutent assez mal les attitudes et les formes des hommes et des animaux : j'ai dessiné avec soin un tigre qui était placé dans une cour d'un des palais de l'empereur ; on ne peut rien voir de plus mal fait (Fig. 50). Je ne parle pas du lion, qu'ils ne connaissent pas, et dont ils font les dessins les plus ridicules.

Ce que j'ai vu de mieux fait en sculpture, est un pont qui est près de la ville de Tso-tcheou, dont les parapets sont ornés de figures d'éléphants et d'autres animaux : je dois avouer cependant que la poussière était si forte, qu'il ne m'a pas été possible de les considérer avec l'attention nécessaire pour prononcer si elles surpassaient les figures de chevaux, de béliers et de différents p2.241 animaux que les Chinois mettent en avant des tombeaux, et qui sont, en général, grossièrement travaillées et n'annoncent aucun talent.

@

PORCELAINE

Les Chinois fabriquent depuis très longtemps de la porcelaine. Leur pâte est meilleure que la nôtre ; mais notre porcelaine l'emporte sur la leur par la manière dont elle est finie, et surtout par les peintures.

On fait à la Chine de la porcelaine de différentes couleurs, mais le plus ordinairement elle est blanche, avec des fleurs bleues : toute celle qui s'apporte à Quanton est de cette espèce, ou entièrement blanche ; cette dernière est d'une qualité inférieure et destinée à être ornée de peintures, suivant le goût ou la demande des marchands européens.

La porcelaine de première qualité s'appelle *porcelaine de pierre* ; elle est blanche, avec une bordure bleue ; elle est mieux travaillée, plus unie que les autres et la pâte en est meilleure. La différence entre les porcelaines ne provient que du mélange des matières qui entrent dans leur composition, dont les principales sont le kao-lin et le pe-tun-tse.

Le kao-lin est une terre argileuse plus ou moins blanche, très douce au toucher et parsemée de mica.

p2.242 Le pe-tun-tse est un spath fusible mêlé de quartz et de quelques parcelles de mica : ces deux matières viennent du Kiang-sy.

Les Chinois remplacent quelquefois le kao-lin par le hoa-che, espèce de pierre ollaire, grasse au toucher. La porcelaine fabriquée avec le hoa-che est plus fine, plus blanche, plus légère, mais elle est plus cassante. Les Chinois n'emploient même pas toujours le hoa-che dans leur pâte ; ils se contentent d'en faire une teinture un peu épaisse, dans laquelle ils trempent le biscuit pour lui donner de la blancheur : ils se servent aussi d'une autre substance nommée che-kao ; mais cette espèce de gypse ne peut remplacer le kao-lin, parce qu'il n'a pas de solidité.

Les porcelaines fines sont faites de parties égales de kao-lin et de pe-tun-tse.

Celles de seconde qualité ont six parties de pe-tun-tse sur quatre de kao-lin, et les porcelaines ordinaires, trois parties de pe-tun-tse sur une de kao-lin, mais jamais on ne met moins de cette dernière matière.

La couverte est composée des parties les plus pures du pe-tun-tse et du che-kao. Les Chinois disent qu'ils y mêlent de la chaux ; mais cette substance n'étant pas propre à entrer dans la composition de la porcelaine, il faut croire qu'ils entendent par ce mot ou des sels ou des cendres.

p2.243 C'est avec beaucoup de difficulté que j'ai pu me procurer à Quanton les couleurs avec lesquelles les Chinois peignent leurs porcelaines. Les uns ne les connaissaient pas, les autres ne voulaient pas parler ou me faisaient mille contes absurdes, et ce n'est qu'après en avoir consulté plusieurs, que je suis parvenu à pouvoir envoyer en Europe les échantillons des couleurs qu'ils emploient pour cet objet. Comme ils se servent de colle forte pour délayer les couleurs, un grand défaut de leurs peintures sur porcelaine, est de s'écailler et de se boursouffler au feu. Cet inconvénient les empêche de peindre le paysage, à moins qu'ils ne le fassent avec les couleurs rouges violettes ou noires, parce qu'elles sont les seules qui, mises sur la couverte, ne se gonflent pas au feu.

La couleur bleue est toujours grenue, épaisse et matte après la cuisson, et n'est pas aussi unie que lorsqu'elle est placée avant la couverte.

La couleur d'or se prépare en triturant avec la paume de la main, dans un plat de porcelaine, de l'or en poudre avec de l'eau et du sucre, qu'on applique ensuite avec un pinceau et de l'eau gommée bien claire. Lorsque la porcelaine a passé au four, on lustre cet or en le frottant avec un sable très fin et humide, mais il est pâle et tient peu sur la porcelaine ; ce qui provient de ce qu'on n'emploie pas de fondant. Je n'ai jamais pu découvrir p2.244 si les Chinois en font usage pour faciliter la fusion des couleurs appliquées sur la porcelaine ; aucun d'eux n'a pu ou n'a voulu me comprendre ; un seul pourtant m'a parlé du borax ; mais comme je lui avais nommé cette matière, je ne puis assurer si ce qu'il m'a dit est exact.

La manière dont les Chinois passent les porcelaines au feu est fort simple.

Le four destiné à cet usage est long et carré, et peut avoir trois pieds de hauteur sur quatre pieds et plus de longueur. L'intérieur est de forme cylindrique. L'ouverture est ronde, a un pied et demi de diamètre, et se ferme avec une porte de fer à deux battants. Le dessus du four est ouvert dans le milieu de sa longueur pour le passage de la vapeur du charbon de bois que l'on emploie pour le chauffer.

Lorsque les Chinois veulent mettre des pièces de porcelaine dans le four, ils les placent premièrement sur une plaque de fer tournant horizontalement sur l'extrémité d'un long manche de bois pareillement garni de fer ; ensuite ils les présentent à l'entrée, les chauffent peu à peu en les faisant tourner, et les entrent enfin tout à fait dans le four, dans lequel ils les laissent jusqu'à ce qu'elles deviennent rouges et que la couleur paraisse unie et fondue. p2.245

Matières qui composent les couleurs.

Couleurs	appelées	
Pourpre	Yen-tchy-hong	Un condorin ½ pesant de feuilles d'or et un taël de cristal de roche.
De feu	Ta-hong	Deux condorins de ta-hong et sept condorins de céruse.
Verte	Ta-lo	Un mas de choang-hoang (sorte de jaune), et un cond.½ de vert de pierre.
Jaune	Ma-se	Un mas de ta-hong, un demi condorin de bleu foncé (tse-me).
Violet foncé	Khy-hoa	Un mas de tchy-hong (pourpre), quatre ly de bleu foncé (tse-me).
Bleu foncé	Tse-me	Huit condorins de tse-me, et deux condorins de céruse.
Noire	Kin-me	Un condorin de he-che (pierre noire), et sept condorins de céruse.
Rouge	Fan-hong	Huit condorins de fan-hong, et trois condorins de céruse.
Bleue	Tshin	Du bleu de montagne (tou-tshin), avec de l'azur d'Europe.

Les Chinois ont aussi de la porcelaine commune, dont la majeure partie est faite dans le Fokien. Ils fabriquent en outre une grande quantité de vases pour le thé, avec une argile d'une couleur brun rouge : ceux qui viennent de p2.246 Vou-sse-hien, dans le Kiang-nan, sont très recherchés. Enfin, on fait dans la même ville des jarres fort grandes, dans lesquelles les Chinois mettent de l'eau et de petits poissons.

@

VERNIS

On fait à Quanton beaucoup d'objets en vernis mais ils sont inférieurs à ceux qui viennent de Hoey-tcheou-fou, dans la province de Kiang-nan, soit que le vernis ne soit pas également bon, soit que la promptitude avec laquelle les ouvriers sont obligés de travailler, nuise à la beauté et à la bonté de l'exécution.

Les ouvrages des Japonais, en ce genre, surpassent ceux des Chinois ; ils sont mieux travaillés et beaucoup plus légers ; les angles surtout en sont nets, bien coupés et non obtus ou arrondis ; enfin on les estime infiniment à la Chine, et on les y achète fort cher.

Le vernis s'appelle tsy : cette matière épaisse ressemble à du mastic roussâtre, et provient d'un arbre qui croît dans le Setchuen et le Kiang-sy : celui des environs de la ville de Kan-tcheou-fou, est réputé le meilleur. Cet arbre a l'apparence du frêne, par la feuille et par l'écorce ; il s'élève à la hauteur de quinze pieds, sur environ deux pieds et demi de circonférence. Lorsqu'il a de sept à huit ans, on commence d'en extraire le vernis en p2.247 faisant des incisions le long du tronc. Le vernis est meilleur et plus abondant dans les jeunes arbres que dans les vieux. La récolte, d'après le rapport des Chinois, se fait dans l'été pendant la nuit, et avec beaucoup de précaution.

On peut voir travailler les ouvriers en vernis, dans le faubourg de Quanton ; ils se tiennent ordinairement dans des lieux écartés, et sous des hangars bien fermés, dont les fenêtres sont garnies avec des châssis de papier.

Le fond des ouvrages en vernis est de bois très mince, ou de carton. On commence par y coller du papier, après quoi on étend deux ou trois couches d'une pâte rouge composée de chaux, de papier et de gomme ; lorsque ces couches sont bien sèches, on les polit avec soin, et on étend soigneusement par-dessus une ou deux couches de couleur noire mêlée avec l'huile ming-yeou, qu'on tire du tong-tchou : l'ouvrage est alors d'un noir pâle, et paraît terne ; mais une seule couche de vernis lui donne du brillant et de l'éclat. En appliquant la couche de

vernis, les ouvriers ont la précaution de tenir tout fermé, de crainte de la poussière ; ils placent ensuite leurs ouvrages dans des endroits isolés, et les font sécher à l'ombre, de peur que le grand air ne saisisse trop promptement le vernis et ne le fasse gripper. Le vernis, en séchant peu à peu, acquiert le lustre qu'on lui voit, sans p2.248 qu'il soit nécessaire de le polir. Lorsqu'on veut faire paraître les veines du bois, on ne fait aucune préparation ayant de tendre le vernis. Cette matière est matte dans les commencements, et semble épaisse ; mais à la longue elle pénètre peu à peu, devient transparente et laisse apercevoir les nuances du corps qu'elle recouvre.

On trouve à Quanton différents ouvrages tout à fait préparés, et auxquels il ne s'agit plus que d'ajouter la dernière couche de vernis ; on les orne ensuite, à volonté, ou de fleurs coloriées, ou de dessins en or. Si l'on n'a à peindre que des fleurs, on n'y met aucune préparation ; mais si les dessins sont en or, on couvre d'abord l'ouvrage avec de la gomme, et on y applique ensuite les feuilles d or. Lorsque les peintures ou les dorures sont terminées, on passe par-dessus une très légère couche de vernis.

Les ouvrages en vernis sont communément noirs ; on en voit peu d'une autre teinte ; ces derniers ne sont pas aussi beaux ni aussi lustrés que les premiers, parce que le blanc qu'on est obligé de faire entrer dans la couleur, la rend terne et matte.

@

TONG-TCHOU

Cet arbre croit facilement, et s'élève à une moyenne hauteur ; son bois est tendre et spongieux, ses feuilles sont d'un beau vert. Le p2.249 tong-tchou, surtout lorsqu'il est chargé de ses noix, ressemble assez au noyer ; ses fruits verts dans le principe, jaunissent en mûrissant, et contiennent deux ou trois amandes noires en dehors, blanches en dedans qui ont une vertu purgative.

L'huile qu'on retire en pressant ces amandes, est bonne à brûler, mais elle donne beaucoup de fumée. Dans son état naturel, on l'appelle tong-yeou ; mais lorsqu'elle est préparée pour servir à la peinture, elle se nomme ming-yeou, vulgairement huile de bois ; les Chinois s'en servent beaucoup. Voici comment ils la rendent propre à cet usage : ils la font chauffer avec de la céruse, dans la proportion de deux onces de celle-ci sur une livre d'huile : lorsque ce mélange a bouilli et qu'il commence à s'épaissir, on le verse dans des cruches que l'on ferme avec soin ; après avoir subi cette préparation, il ressemble au vernis et en acquiert toutes les qualités ; il se dissout dans la térébenthine, et l'on peut s'en servir pour peindre sur les étoffes, sans crainte que l'eau puisse détruire les couleurs. Il faut avoir la précaution, lorsqu'on emploie cette huile, de la mettre dans un vase et de la couvrir avec une feuille de papier, car sans cela elle se dessèche : on l'étend sur le bois, soit pure, soit mêlée avec des couleurs ; elle sèche promptement, mais elle a le défaut de jaunir, surtout si elle est masquée par quelque meuble.

p2.250 Cette huile pénètre peu dans l'épaisseur du bois ; mais les Chinois ne regardent pas cela comme un défaut, puisqu'ils emploient au contraire des moyens pour l'en empêcher : ils se servent à cet effet d'un enduit composé de chaux et de sang de bœuf qu'ils délayent avec de l'eau, et dont ils passent une ou deux couches sur les objets qu'ils veulent peindre. Après cette préparation, la couleur ou le vernis reste à la surface ; on en emploie moins, et la peinture en a plus d'éclat. A mon arrivée à l'île de France, j'ai trouvé quelques plants du tong-tchou : son fruit étant le même que celui de la Chine, on pourrait en tirer un parti aussi avantageux que dans ce pays.

GOMME ÉLASTIQUE

Plusieurs personnes m'avaient chargé en Europe de leur envoyer de la gomme élastique, croyant que cette substance existait à la Chine, et qu'elle était la même que celle d'Amérique ; mais elle est totalement différente. La gomme élastique qu'on trouve à Quanton, n'est point naturelle, mais un composé d'huile appelée tong-yeou ; la preuve en est évidente, puisqu'elle porte le nom de tong-yeou-po. De plus, si l'on casse une vieille boule de gomme élastique, la cassure est grumelée, et ressemble parfaitement à cette p2.251 huile, lorsque séchée et réduite en masse, elle vient à se partager.

L'ouvrier, à Quanton, qui possède le secret de composer la gomme élastique, fait avec cette matière des bagues, des boules et des boutons de couleur jaune, rouge ou mélangée ; ces différents objets sont susceptibles plutôt de compression que de dilatation. On prétend qu'il y entre de la cire, mais je n'ai là-dessus rien de certain, n'ayant jamais pu découvrir le procédé chinois. Dans tous les pays, les artisans ont leurs secrets, et ne les communiquent point, dans la crainte qu'on n'imite leur ouvrage ; et à Quanton, plus qu'ailleurs, ils sont très réservés.

@

MACHINES POUR L'ARROSEMENT DES TERRES

Les hommes en général portent tous leurs soins vers les choses de première nécessité, ou celles qui leur sont les plus utiles : or, la principale culture à la Chine, étant celle du riz, et cette espèce de grain servant à nourrir la plus grande partie de la population, il n'est pas étonnant que les Chinois se soient occupés de tout ce qui pouvait en augmenter le produit.

La marée refoule le cours de la rivière auprès de la ville de Quanton, ainsi il n'a pas été nécessaire de recourir à des moyens étrangers pour p2.252 arroser les campagnes des environs. En remontant plus au nord, du côté de Nan-hiong-fou, où les terres sont sensiblement plus hautes que le niveau de la rivière, nous ne vîmes aucune machine pour élever les eaux, soit que les terres en soient assez imbibées, soit que les ruisseaux qui descendent des montagnes suffisent à leur irrigation. Ce n'est qu'en entrant dans la province de Kiang-sy, que nous trouvâmes des roues hydrauliques très ingénieusement construites (Fig. 33). Il faut rendre justice aux Chinois, ces roues sont très bien imaginées ; l'ouvrage est simple, léger, peu coûteux et demande peu de soin ; enfin, c'est ce que j'ai vu de mieux en traversant l'empire.

Toute la machine est faite avec des bamboux, excepté l'axe de la roue, et les pieux enfoncés dans l'eau pour le supporter, qui sont en bois. Cet axe, qui peut avoir de huit à dix pieds de longueur, porte tout autour, à un pied de distance de ses extrémités, des bamboux longs et déliés qui se croisent et vont s'attacher à la circonférence sur laquelle sont fixés en biais des tubes de même matière, bouchés par le fond. Ces tubes, au nombre d'une vingtaine, d'environ trois pieds de longueur, et de près de trois pouces de diamètre, se remplissent lorsque la roue plonge ; et tournant avec elle, ils se vident à son sommet dans un canal placé parallèlement à la roue, et qui p2.253 communique avec un autre d'où l'eau est conduite dans les campagnes. Pour accélérer le mouvement de la roue, les Chinois garnissent de petits morceaux de bois l'angle que forme le croisement des grands bamboux avant d'arriver à la circonférence, ce qui fait des espèces de

palettes. Les roues ont de vingt à vingt-quatre pieds de diamètre ; quelques-unes sont plus grandes, mais cela est rare. Le courant de la rivière suffit pour faire mouvoir ces machines ; mais, afin de le rendre plus rapide et de le forcer à se jeter sur la roue, les Chinois sont dans l'usage de planter des piquets depuis le milieu de la rivière jusqu'auprès de l'axe.

Je n'ai vu que dans le Kiang-sy de ces machines hydrauliques ; les Chinois en ont cependant d'une autre construction ; telle est celle dont j'ai envoyé le modèle à l'académie des sciences. On peut l'appeler pompe à chaîne : cette machine est peut-être d'un grand effet, mais je doute qu'elle le soit autant que le prétendent les voyageurs anglais, puisque, durant tout mon voyage, je n'en ai vu qu'une seule. Elle consiste dans une caisse de bois oblongue, partagée au milieu dans toute sa longueur par une planche fermant exactement la portion inférieure, tandis que celle de dessus reste ouverte. Des planchettes de bois carrées, et attachées à une certaine distance entre elles, avec des cordes continues, passent dans ces deux p2.254 conduits, en remplissent la cavité et roulent sur deux axes dont l'un plonge dans l'eau, et l'autre est supporté sur le terrain, par deux piquets de bois. Cet axe est mis en mouvement de trois manières différentes : lorsque le volume d'eau à enlever est considérable, l'axe est mû par des bêtes de somme ; si le volume est moindre, des palettes adaptées à l'axe aident à un ou à plusieurs hommes à le faire tourner en montant dessus ; enfin, si la pompe donne peu d'eau, on la fait aller à bras. Cette pompe d'ailleurs n'est pas en état d'élever un gros volume d'eau, ni de le porter à une grande hauteur ; en effet quelle que soit la dimension de cette machine, elle ne peut être placée que sous un angle médiocrement ouvert ; car si cet angle l'était trop, la pompe fatiguerait beaucoup et exigerait une force motrice trop considérable.

Les Chinois ont deux autres moyens encore plus simples pour arroser les rizières : deux hommes placés à l'extrémité d'un étang, et sur un terrain un peu élevé, tiennent un panier fait de bamboux extrêmement serrés, par deux cordes attachées de chaque côté, et le

balancent, de sorte que tour à tour le panier plonge dans l'eau et se vide sur les terres : on conçoit qu'il faut un espace suffisant pour pouvoir donner l'élan nécessaire au panier, et lui faire décrire une portion de cercle. On n'emploie ce premier moyen que lorsqu'il faut p2.255 arroser des terrains d'une étendue médiocre, car il est fort pénible. Le second ne demande qu'un seul homme, et est bien moins fatigant ; il consiste dans une bascule placée en travers au haut d'une perche ; d'un côté est une pierre, et de l'autre un seau qu'on enlève à l'aide de ce contre-poids, et que l'on vide facilement.

@

MANIÈRE DE FAIRE ÉCLORE LES ŒUFS DE CANES

On fait éclore à la Chine, par une chaleur artificielle, les œufs de canes, mais non ceux de poules ; c'est ce que m'ont confirmé plusieurs Chinois. Lorsqu'on s'est procuré une quantité suffisante d'œufs de canes, on forme avec des bamboux une espèce de cage qu'on tient un peu élevée de terre ; on met au fond une couche de fumier de buffle, qui est quelquefois mêlé avec celui de canards, et par-dessus un rang d'œufs, procédant ainsi alternativement jusqu'à ce que la cage soit remplie. On y entretient ensuite, au moyen d'un feu léger, la chaleur convenable, et que l'expérience a appris à connaître, jusqu'au moment où les canards sont près d'éclore. On retire alors les œufs, on les casse, et l'on confie les canetons à de vieilles canes qui les adoptent, les conduisent et les couvrent de leurs ailes. Les Chinois en vendent beaucoup au sortir de l'œuf ; pour les autres, p2.256 ils les élèvent : ils ont à cet effet des bateaux garnis de grandes cages, placées sur les deux côtés en forme d'ailes, qui peuvent contenir un millier ou deux de canards ; ces barques sont ordinairement le long du rivage et près des champs de riz. Le matin on ouvre une porte, tous les canards sortent en foule en descendant sur une planche qui leur sert de pont, et se répandent dans les rizières, où ils vivent toute la journée des vers et des insectes qu'ils y trouvent. A l'approche de la nuit, le maître du bateau appelle ses canards, en frappant sur un bassin de cuivre : c'est un spectacle curieux, et dont j'ai été témoin quelquefois, de voir tous ces oiseaux accourant pêle-mêle, et prenant chacun, sans se tromper, la route de son bateau. Cela cependant paraît moins surprenant, lorsqu'on songe que le canard est déjà un peu grand, qu'il est en état de reconnaître sa demeure, et que de plus il est guidé par le son d'un bassin de cuivre, qui n'est pas le même pour tous les bateaux.

Les Chinois vendent beaucoup de ces animaux vivants ; ils en tuent une partie, les ouvrent en deux, les salent, et les tiennent écartés avec deux petits bâtons pour les faire sécher. Dans cet état la chair a le goût de venaison, et vaut mieux que lorsqu'elle est fraîche ; car alors elle est gluante et a un goût de vase.

p2.257 Lorsqu'on veut manger des canards qui soient bons, il faut, après les avoir achetés de ceux qui font métier de les élever, les garder quelque temps chez soi et les nourrir avec du grain pour que les chairs se raffermissent et perdent le goût de fange qu'elles avaient contracté.

@

CÉRÉMONIAL

A la Chine le cérémonial est soumis à des lois invariables ; personne n'oserait y rien changer. Persuadé que l'attention des citoyens à s'acquitter entre eux des devoirs de la politesse, entretient la paix et le bon ordre dans l'État, le gouvernement porte tous ses soins à faire observer ce que chacun doit au rang, à la parenté, ou à l'âge.

L'empereur, regardé comme le souverain maître, a le droit d'exiger l'hommage et la soumission de ceux qui habitent dans l'empire, et tous sont obligés de s'abaisser devant lui. Ce qui lui appartient est réputé comme sacré ; et quand on lui parle, on ne se sert pas de termes ordinaires, mais de mots particuliers et en usage pour lui seul. De cette extrême soumission envers l'empereur, dérive naturellement celle du peuple envers les mandarins ; car ceux-ci, possédant une portion d'autorité, et représentant le chef suprême, exigent de leurs inférieurs autant de respect qu'eux-mêmes sont obligés de lui en porter.

p2.258 Ces usages, ces devoirs, cette politesse, rendent les Chinois minutieux à l'excès : l'habitude où ils sont, dès l'enfance, d'être respectueux envers leurs supérieurs , et cette contrainte continuelle dans laquelle ils vivent, les portent à la crainte et à la défiance ; et de la défiance à la fourberie il n'y a qu'un pas : aussi voit-on que les Chinois cachent, sous une apparence honnête et polie, un caractère faux et dissimulé. Si, en s'acquittant des devoirs imposés par le cérémonial, ils étaient pénétrés des sentiments de douceur et d'honnêteté qu'il devrait inspirer, le gouvernement aurait raison d'en exiger l'accomplissement ; mais comme le peuple ne s'attache qu'aux dehors et aux pures formalités, la politesse n'est plus chez lui qu'une habitude, et la cérémonie tient lieu du sentiment. Le tribunal des rites de Peking peut bien régler la manière dont on doit se mettre à genoux suivant l'âge ou le rang des personnes, mais ce tribunal suprême ne commande pas le respect.

Lorsque nous eûmes à Peking notre audience de congé, nous nous amusâmes beaucoup de l'importance que les mandarins du Ly-pou

mettaient à leurs cérémonies. Cependant, les cris lamentables qu'ils poussaient pour annoncer les génuflexions et leur attention à les faire exécuter, rendaient cette cérémonie plutôt risible qu'imposante. Enfin, le cérémonial chinois est si machinal et p2.259 si peu éclairé, que les mandarins se prosternent non seulement devant la personne de l'empereur, mais encore devant son nom et même devant son fauteuil. Ce ne sont donc que les formes extérieures qu'on demande dans ce pays ; on s'embarrasse peu du fond.

Lorsque deux Chinois d'une condition égale se rencontrent, ils se baissent l'un vers l'autre, joignent les mains du côté gauche, et les remuent avec affection ; mais si les personnes sont d'un rang supérieur, alors ils joignent les mains devant eux, les élèvent et les abaissent plusieurs fois de suite, en s'inclinant profondément et en répétant les mots Tsin-tsin, Tsin-leao (*je vous salue*). Un des trois mandarins qui nous accompagnaient en allant à Peking, ayant rencontré un de ses amis qu'il avait perdu de vu depuis longtemps, ils se mirent tous les deux presque à genoux, et puis se serrant réciproquement entre leurs bras, et se frappant sur le dos avec la main, ils répétèrent plusieurs fois les mots To-fo (*quel grand bonheur*) ! Dans les circonstances ordinaires, les mandarins évitent de se rencontrer et, lorsque cela leur est impossible, le mandarin inférieur en grade sort de son palanquin ou descend de cheval, et salue profondément l'autre : si les deux mandarins sont d'un rang égal, ils restent dans leurs chaises et se saluent en passant ; mais s'ils viennent à se rencontrer étant tous p2.260 les deux à pied, le cérémonial est plus long, parce qu'il est de l'honnêteté de ne pas partir le premier.

Lorsqu'un homme du peuple se trouve dans le chemin d'un mandarin, il se range promptement, reste debout, et tient ses bras pendants et sa tête un peu penchée ; il se garderait bien de le saluer, car cet excès de politesse pourrait lui attirer quelque correction paternelle.

Quand il s'agit de présenter une requête, ou de parler à un mandarin d'un grade élevé, le suppliant se met à genoux, fait trois

révérences en baissant la tête, et explique son affaire en conservant cette posture. Si c'est un homme un peu au-dessus du commun, le mandarin le fait relever ; il se met alors un peu de côté, et s'énonce en restant debout. Lorsqu'on parle de près aux gens en place, il est de la politesse de mettre sa main devant sa bouche, et de se pencher respectueusement.

Les Chinois emploient dans le discours des mots figurés et des termes pleins de respect et de soumission, se mettant toujours fort au-dessous des personnes auxquelles ils s'adressent ; mais il n'en faut pas conclure qu'ils soient persuadés de ce qu'ils disent : en parlant de cette manière, ils ne font que se conformer à l'usage.

Les personnes les plus âgées occupent toujours la place d'honneur ; c'est la droite chez les Chinois, et la gauche chez les Tartares.

p2.261 Nulle part les enfants n'ont autant de respect pour leurs parents. Les fils viennent, à la nouvelle année, se prosterner devant leurs père et mère, et se tiennent debout en leur présence. A la mort du père, le respect qu'on avait pour lui passe au fils ainé, qui, pour lors, est regardé, comme le chef de la famille : en conséquence, c'est à lui qu'appartient le droit d'honorer ses ancêtres, en faisant, en certains temps et dans certaines circonstances, les salutations d'usage devant la tablette qui porte leurs noms.

La distance entre les frères est très grande. Le frère aîné ne peut converser avec les femmes de ses frères cadets ; il se contente de les saluer, tandis que les frères puînés peuvent parler à l'épouse de leur aîné. Il faut avouer cependant que cette distinction est trop marquée, et qu'elle est capable de refroidir les cœurs et d'en bannir l'amitié.

Lorsqu'un Chinois veut faire une visite à quelqu'un, il commence par lui envoyer un compliment et son nom contenus dans un billet de papier rouge plié en forme de paravent, et ayant sur le dernier feuillet un petit morceau de papier doré de forme triangulaire. La personne que l'on vient voir est libre d'accepter ou de refuser la visite : dans ce dernier cas, elle se contente de rendre le billet, et fait dire à celui qui l'a

remis, de ne pas se donner la peine de descendre de palanquin. p2.262 Elle lui renvoie ensuite un billet semblable, et plus elle met d'empressement à le faire remettre, plus elle montre d'égards. Si elle reçoit, au contraire, la visite, et que celui qui la fait soit du même rang, alors le cérémonial est sans fin, non seulement pour entrer ou pour s'asseoir, mais aussi quand il faut sortir.

Il y a dans toutes les cours qui précèdent les appartements, trois portes ; c'est là que se font ordinairement les grandes politesses, parce que celui qui vient ne veut pas passer par la porte du milieu, et que ce n'est qu'avec peine qu'il y consent à la fin, tandis que la personne qui reçoit la visite, entre par une des portes latérales. Lorsqu'on est arrivé dans l'appartement, il est de l'honnêteté d'offrir un siège, mais le maître du logis doit auparavant l'essuyer légèrement. Une fois assis, il faut se tenir droit, avoir les mains sur les genoux, placer ses pieds à une égale distance de sa chaise, et demeurer tranquille en conservant un air grave.

Les Chinois offrent toujours du thé dans les visites, mais ils ne le servent pas comme nous : ils mettent les feuilles de thé dans une tasse de porcelaine, et versent par-dessus de l'eau bouillante, ils la couvrent ensuite, et présentent la tasse dans un bassin, ou espèce de nacelle faite de cuivre. On doit prendre la tasse à deux mains et boire lentement. Si l'on met du sucre, on p2.263 emploie le couvercle pour remuer le thé, les Chinois ne se servant point de cuiller. Ces cérémonies s'abrègent lorsque les personnes qui se visitent sont d'une égale condition ; mais si l'une des deux est d'un grade supérieur, alors les politesses sont beaucoup plus multipliées, surtout de la part de l'inférieur. Si, en venant voir quelqu'un, on lui fait un présent, on doit joindre l'état des objets qu'on offre, avec le billet de visite, et l'on remet le tout aux domestiques du maître du logis, qui n'examine le présent que lorsque celui qui l'a fait est parti. On peut accepter le tout, ou simplement une portion ; dans ce dernier cas, on écrit sur la note ce qu'on a retenu, et on renvoie le reste. Il est rare qu'on n'accepte rien,

car c'est une impolitesse, et même une offense que de refuser entièrement un présent ; il faut en prendre au moins une bagatelle.

Il y en a qui se contentent d'envoyer avec le billet de visite, la note des présents : la personne marque ce qui lui fait plaisir, et renvoie la note : alors on va acheter les objets désignés, et on les fait remettre. Je n'aurais jamais cru que les Chinois, qui paraissent aussi scrupuleux sur le cérémonial, fussent capables de ce tour d'adresse ; mais je le tiens de quelqu'un qui l'a vu faire à Peking,

Les lettres que les Chinois s'écrivent entre eux, exigent pareillement certaines formalités ; chaque p2.264 lettre doit être composée de neuf feuilles, et écrite, avec des caractères d'une moyenne grandeur. On commence au second feuillet, et l'on met son nom à la fin, vers le bas de la page. Le nom de la personne à qui s'adresse la lettre, doit être placé plus haut que le reste de l'écriture, et doit former un alinéa. Si un Chinois, portant le deuil d'un de ses proches, écrit à quelqu'un, il colle un papier bleu sur son nom : s'il envoie un présent, il emploie du papier blanc, au lieu de rouge. Une lettre se plie en long, et se met dans une enveloppe, sur laquelle on colle une bande de papier rouge, en marquant que la lettre est dedans ; on renferme ensuite dans un sac de papier dont on colle le haut, et l'on écrit dessus le nom, la qualité et le lieu de la demeure de la personne à laquelle on veut la faire parvenir.

On conçoit combien tout ce cérémonial doit être fatigant ; mais les Chinois parviennent, par une habitude et un usage continuels, à se familiariser avec ces pratiques extrêmement fastidieuses ; ils s'accoutument à les remplir dès leur plus tendre jeunesse, et se font un mérite de les exécuter ponctuellement ; enfin, ils y attachent même une si grande importance, qu'ils regardent comme barbares les nations qui ne s'y conforment point.

@

HABILLEMENT

p2.265 Les Chinois s'habillent constamment de la même manière : peu curieux, comme on l'est en Europe, de modes nouvelles, le petit-fils porte les habits de son aïeul, sans craindre de choquer les yeux de personne. Les robes des anciens Chinois étaient amples et longues, des manches immenses tombaient jusqu'à terre, et une chevelure bien fournie se relevait sous des bonnets dont les formes variaient suivant les états et les grades.

Forcés d'abandonner ces antiques vêtements lors de la conquête de la Chine par les Tartares, les Chinois prirent l'habit et la coiffure de leurs vainqueurs ; mais à cette époque plusieurs d'entre eux aimèrent mieux s'expatrier, et préférèrent même la mort plutôt que de renoncer aux usages de leurs ancêtres. Les Chinois ont la tête rasée, et conservent seulement sur le haut une touffe de cheveux qu'ils laissent croître, et dont ils font une longue tresse qu'ils appellent penzé. Leur habillement consiste en plusieurs robes ; celle de dessus descend jusqu'au-dessous du mollet, les manches sont d'une moyenne largeur. La robe de dessous est plus longue, et serre davantage le corps ; les manches de celle-ci, larges par en haut, se rétrécissent vers le poignet, se terminent ensuite en forme de fer à cheval, et couvrent presque p2.266 entièrement les mains. Par-dessous cette robe ils en portent encore une troisième, mais qui est sans manches, et ils ont de plus une veste et une chemise de soie, avec des caleçons et des bas. C'est par-dessus la seconde robe qu'ils attachent la ceinture à laquelle ils suspendent une montre, un couteau, un mouchoir et une bourse contenant un flacon avec du tabac en poudre.

Les Chinois ont le cou nu en été, ils le garantissent du froid en hiver, avec un collet de peau de soie ou de velours. Le bonnet, qui laisse les oreilles à découvert, se change deux fois dans l'année : celui d'hiver est bordé d'une bande de pelleterie et recouvert d'une houppe de soie rouge : celui d'été est d'une forme désagréable ; il est fait de rotins et ressemble à un entonnoir renversé et fort évasé. Le dedans est en soie, et le dessus garni d'une houppe de crin rouge. Les gens de distinction

et les mandarins, en ont un semblable ; mais le fond est de carton doublé des deux côtés avec de la soie, et les brins de soie de la houppe qui le recouvrent, au lieu de déborder le bonnet, sont coupés en-dessus à près d'un pouce du bord.

Lorsque les Chinois restent chez eux, ou qu'ils sortent sans cérémonie, ils portent, en place du bonnet, une petite calotte de soie brodée, et ornée quelquefois d'une perle sur le devant.

Leurs caleçons sont de toile ou de soie, et faits p2.267 comme les nôtres ; mais ils en ont aussi qui sont partagés en deux et qui n'ont pas de fond. Leurs bas sont en soie ou en nankin piqué ; ils s'élèvent plus haut que les bottes, et sont garnis sur les bords d'un ruban de soie ou de velours.

Les bottes sont de soie noire ou de cuir, et ne dépassent pas le mollet ; elles sont larges et très utiles aux Chinois, qui s'en servent au lieu de poches et y mettent des papiers et leur éventail. Les chaussures des Chinois sont en général bien faites, et il y en a d'artistement travaillées. La semelle en est épaisse et composée de gros papiers renforcés en dessous par un cuir. Leurs souliers sont relevés par-devant, de sorte qu'il n'est pas nécessaire de les attacher, et qu'il suffit de les faire entrer avec un peu de force : on fait usage pour cela d'un instrument de corne recourbé.

Ces souliers ne quittent jamais le pied, mais ils incommodent beaucoup les personnes qui ne sont pas habituées à en porter, parce qu'ils tiennent les doigts écartés et relevés en l'air.

Les femmes s'habillent conformément au grade et au rang de leurs maris ; elles peuvent porter toutes sortes de couleurs, excepté le jaune citron : celles qui sont âgées se servent d'étoffes noires ou violettes.

L'habit des femmes consiste dans une longue robe avec des manches larges ; elles ont en outre p2.268 une veste de dessous, un caleçon et une espèce de jupon plissé. Les femmes n'ont pas le cou nu ; elles portent constamment un collet, et ne laissent point voir leur poitrine ; la décence exige même qu'on n'en distingue pas la forme.

L'habit d'hiver et celui d'été ne diffèrent que par l'épaisseur ou la légèreté des étoffes. Lorsqu'il fait froid, les Chinois portent des fourrures. Tous les mandarins qui entouraient l'empereur lors de notre première audience à Peking, avaient des habits de peaux dont le poil était en dehors.

La manière de s'habiller des Chinois a cet avantage sur la nôtre, qu'ils peuvent, sans paraître ridicules, augmenter ou diminuer à volonté le nombre de leurs robes, à proportion du plus ou du moins de froid.

A Quanton, où le vent du nord est très piquant et incommode surtout les indigènes accoutumés à de fortes chaleurs, j'ai vu des Chinois joindre non sans quelque difficulté leurs deux mains ensemble, tant ils étaient surchargés d'habits. Mais si le peuple se couvre quelquefois prodigieusement dans l'hiver, il s'habille très à la légère pendant l'été, ne conservant ordinairement que la veste, le caleçon et les souliers. Pour les mandarins et les gens en place, ils n'oseraient, quelque grande que soit la chaleur, paraître en public sans être habillés et sans avoir des bas et des bottes. p2.269 Les Chinois sont très propres à l'extérieur, mais leur propreté ne s'étend pas à tout. Nous étant plaints à l'un des mandarins qui nous accompagnaient durant notre voyage, de ce que nous n'avions pas de linge pour changer, il nous répondit, en relevant ses manches, que depuis plus d'un mois il portait la même chemise : cette partie de l'habillement est souvent presque usée avant qu'on la quitte.

On trouve cependant des élégants à la Chine : les jeunes gens riches se piquent d'être bien habillés et d'une manière leste ; il se donnent en marchant un certain balancement, et affectent de remuer les bras.

La coiffure des femmes varie suivant l'âge. Des cheveux épars annoncent une très jeune fille, et une tresse pendante ou quelquefois relevée, fait voir qu'elle est nubile ; les femmes mariées portent les cheveux entièrement retroussés, et en forment un nœud ou une espèce de chignon qu'elles attachent avec des épingles. Cette habitude de relever les cheveux dégarnit le front et le rend chauve : aussi les

femmes âgées cachent-elles cette difformité avec un morceau de toile noire appelé pao-teou (*enveloppe de tête*). Les femmes du Kiang-nan s'entourent la tête d'une bande de pelleterie, du milieu de laquelle elles laissent tomber sur leur front et entre leurs sourcils une petite bande d'étoffe noire, dont p2.270 le bas est orné d'une perle : cette coiffe sied bien et relève la blancheur du teint. Celles qui sont en deuil portent cet ornement de tête en étoffe blanche (Fig. 49). Les femmes à Peking mettent presque toutes des fleurs artificielles dans leurs cheveux : celles des autres provinces ne suivent pas aussi généralement cet usage, mais elles portent, dans certains cantons, des chapeaux fort jolis. Ceux des femmes du commun sont en paille ; ils sont plats, garnis tout autour d'une frange de toile bleue, large de cinq à six pouces ; et le fond en est percé pour donner un passage libre au nœud de cheveux (Fig. 31a).

Les Chinoises peignent en noir leurs sourcils et leur font décrire une espèce d'arc très délié ; elles se fardent le visage et se mettent du rouge aux lèvres, principalement à celle d'en bas, où elles forment au milieu un point rouge.

Elles ne m'ont pas paru, en général, avoir les dents belles ; elles les ont larges et jaunes : ce dernier défaut provint de l'habitude de fumer, qu'elles contractent de très bonne heure.

Les femmes riches et de qualité emploient un temps considérable à leur toilette. Un de leurs principaux soins est d'arracher les poils épais qui naissent sur le visage, et, pour y parvenir, elles les tortillent entre des fils de soie : cependant ces peines que prennent les Chinoises pour se parer p2.271 et se farder, sont souvent en pure perte ; car elles jouissent rarement de la satisfaction d'être vue, et quelquefois elles ne voient pas même leurs maris pendant la journée. Elles sont aussi dans l'usage de laisser croître les ongles de leur main gauche, et surtout celui du petit doigt, mais non pas jusqu'à cet excès de longueur que nous avons dit en parlant de ceux des hommes. Au reste, si une taille élancée et médiocre, si des petits yeux allongés et arqués, si un teint frais et vermeil sont des beautés essentielles pour une Chinoise, la petitesse du pied passe avant tous ces avantages ; et cette petitesse

extrême est tellement recherchée, qu'une jolie femme qui n'a pas le pied disposé suivant l'usage, est méprisée, et même pour ainsi dire, déshonorée. Le pouce est le seul des doigts qui conserve son état naturel ; les autres, ainsi que le reste du pied, sont comprimés, dès la plus tendre enfance, avec des bandelettes. Il en résulte que ces doigts ne prennent aucun accroissement, et que le pied étant constamment resserré, demeure presque dans le même état où il était lors de la naissance de l'enfant, à l'exception d'une enflure qui se ferme au-dessus du cou de pied et vers la cheville ; enfin, le pied d'une Chinoise est si petit qu'il peut entrer dans un soulier de quatre pouces de longueur sur un pouce et demi de largeur. Il est nécessaire cependant d'observer que le p2.272 derrière du soulier est ouvert, et que le talon qui en sort un peu, est retenu par une bande d'étoffe proportionnée à la grandeur de l'ouverture.

Lorsque les femmes sortent de leur maison, elles mettent des souliers avec des talons de bois garnis de cuir ; elles ne se soutiennent que sur ces talons, et posent rarement l'extrémité antérieure du pied, dans la crainte de se heurter : cette manière de marcher leur donne une allure chancelante et de mauvaise grâce.

Il est difficile d'expliquer comment elles ont pu adopter une mode si gênante, qui les expose continuellement à des chutes, et qui les fait souffrir pendant toute leur vie. Plusieurs auteurs ont prétendu que c'était une politique des Chinois, pour empêcher les femmes de sortir ; mais, comme j'ai vu pendant mon voyage qu'elles sortaient, se promenaient et couraient même, la raison alléguée par ces écrivains est sans fondement, et il faut avoir recours à une autre explication.

Les bas que portent les Chinoises, ne descendent que jusqu'à la cheville, et elles enveloppent le reste du pied avec des bandelettes ; c'est à cette forme de chaussure, et non à la politique, qu'il est plus raisonnable d'attribuer l'usage de se serrer le pied, usage introduit peut-être par le hasard, et fortifié depuis par l'habitude. Il est à présumer qu'autrefois quelque dame favorisée par la nature, p2.273 se sera fait un mérite d'avoir un pied très petit ; lui disputer cet avantage,

était bien naturel à des femmes. Pour cela elles durent se servir des moyens que leur présentait leur chaussure, elles en employèrent donc les bandelettes pour se serrer le pied outre mesure, et acquirent ainsi un genre de beauté recherché dès lors, et qui le fut bien davantage par la suite.

Cet usage d'avoir le pied comprimé dès l'enfance, n'est point réservé aux personnes riches, il est commun à toutes les classes. La femme et la fille d'un homme pauvre et dans la médiocrité ont, comme la femme et la fille d'un mandarin, ou d'un particulier opulent, les pieds étroitement emprisonnés dans leur chaussure.

Les femmes tartares n'ont cependant pas voulu adopter cet usage incommode et dangereux ; elles, ont le pied dans l'état naturel, et portent des souliers aisés ; on s'en aperçoit facilement à leur démarche assurée.

@

FESTINS

Les Chinois s'invitent entre eux en différentes occasions ; mais dans leurs festins le plaisir ne règne pas avec autant de liberté qu'en Europe ; au contraire, tout y est compassé, tout y est mesuré ; et, attachés à leur cérémonial minutieux, ils n'ont pas même su le bannir de leurs repas.

p2.274 Je ne parle pas ici du peuple, parce que, dans tous les pays, il est plus libre que les grands, et ne suit pas aussi exactement les usages ; cependant les gens mêmes de la classe ordinaire, à la Chine, sont cérémonieux quoiqu'avec plus de simplicité dans leurs manières.

Dans les festins, chaque convive a sa table ; quelquefois une seule sert pour deux, mais rarement pour trois. Ces tables rangées sur une même ligne, n'ont point de nappes, elles sont seulement vernissées et garnies sur le devant d'un morceau de drap, ou de soie brodée. Dans les grands repas on en couvre le milieu avec de larges plats chargés de viandes coupées et disposées en pyramides : ces viandes ne servent que pour l'ornement ; les mets destinés aux convives sont apportés dans des vases à part et posés devant chacun d'eux.

On commence le repas par boire à la santé du maître : il est de la politesse de prendre la coupe des deux mains, de l'élever au niveau du front, de l'abaisser ensuite, et de la porter enfin à la bouche. On doit boire doucement et pencher la tasse pour faire voir qu'elle est vide.

Les Chinois ont à table des bâtonnets de bois ou d'ivoire, longs d'environ neuf à dix pouces, qui leur tiennent lieu de fourchettes et avec lesquels ils prennent très adroitement les morceaux p2.275 de viande, car rien ne se sert en entier : quant au riz, comme ils ne font pas usage de cuillers, ils portent le vase qui le contient près de la bouche, et y font entrer le riz, en le poussant avec leurs bâtonnets ; cette manière de manger n'est ni propre ni agréable. Pendant le repas, on change plusieurs fois de plats, on boit deux ou trois tasses de vin et de thé : on se lève avant le dessert, et lorsqu'il est servi, chacun retourne à sa place.

Les festins durent quatre à cinq heures, et se donnent assez généralement le soir ; souvent ils sont accompagnés de la représentation d'une comédie.

En sortant de table on fait un petit présent, en argent, aux domestiques, et le lendemain on envoie un billet de remerciement à la personne qui a donné le repas.

@

ALIMENTS

Les riches se nourrissent bien, et mangent beaucoup : on ne doit pas s'en étonner, puisqu'à la Chine l'embonpoint suppose de la fortune et du mérite. Les gens du peuple, lorsqu'ils ont de l'aisance, se procurent une nourriture abondante ; elle consiste principalement en riz, auquel ils ajoutent des légumes, de la viande de porc, de la volaille ou du poisson : les pauvres sont réduits aux herbages et au riz.

p2.276 Dans toutes les provinces du sud, l'aliment principal des Chinois et la base de leurs repas, est le riz ; mais, dans le nord, où ce grain ne croît pas, et où il est plus difficile de s'en procurer, les habitants mangent du millet et du blé. Ils font avec la farine de froment, des espèces de galettes, et des petits pains mollets qu'ils mettent cuire au bain-marie : ces pains sont fort blancs, très légers, mais jamais assez cuits ; et nous étions obligés, à Peking, de les exposer quelque temps au-dessus de la braise, pour leur donner un degré de cuisson convenable.

La viande la plus ordinaire, et dont on fait une grande consommation, est celle de cochon ; cette viande est légère, saine et n'incommode pas ; les jambons de la Chine sont très estimés.

Les Chinois mangent aussi des poules, des canards, du gibier, du poisson, mais très rarement du bœuf : le mouton est très bon ; il est commun dans les provinces septentrionales ; mais il est fort cher à Quanton. Le bœuf est excellent à Wampou. Les Tartares se nourrissent de chair de cheval ; j'en ai vu vendre à Quanton ; elle coûtait même plus cher que celle de cochon.

Le peuple n'est ni difficile, ni scrupuleux sur le choix des aliments : chiens, rats, vers, tout lui est bon. Les Chinois élèvent et engraissent exprès de jeunes chiens pour les manger ; ils les p2.277 tuent en les étouffant ; ils les passent ensuite au feu, les coupent par quartiers et les lavent avec soin. J'ai remarqué néanmoins que lorsqu'ils faisaient cette opération, ils se cachaient et n'aimaient pas à être vus. La viande de chien est aphrodisiaque, elle n'est ni mauvaise au goût, ni

malfaisante. Les mets les plus recherchés chez les gens riches, sont les nids d'oiseaux, les nerfs de cerfs, les ailerons de requins, les priapes de mer et les pattes d'ours.

On mange à Peking de l'esturgeon, du lièvre et du cerf ; la partie la plus estimée de ce dernier animal, est la queue ; on la réserve pour la table de l'empereur. Parmi un assez grand nombre de légumes qui entrent dans la cuisine chinoise, celui dont on fait le plus d'usage, est une plante appelée pe-tshay, espèce de bette ; les Chinois en consomment une quantité prodigieuse, ou fraîche ou marinée ; ils aiment en général tout ce qui est confit au vinaigre, et préparent de cette manière les jeunes tiges de bambou, le gingembre, les oignons, les mangues, et une infinité d'autres productions. Ils ont aussi des fruits confits au sucre, et surtout un mets particulier et assez fade qu'ils appellent à Quanton, ta-fou et ta-fou-fa : ces deux substances sont faites avec de la farine de fèves. Le ta-fou, qui se mange frit, est plus solide et plus compact ; le ta-fou-fa est liquide, on le p2.278 mange frais, et avec du sirop de sucre ; il est rafraîchissant ; les Chinois se servent aussi du résidu de ces fèves pour blanchir le linge et l'empeser.

L'art de la cuisine chinoise consiste plutôt dans les sauces que dans les ragoûts ; car toutes les viandes sont assez généralement rôties ou bouillies ; on en trempe les petits morceaux dans du jus de viande légèrement épicé, ou dans du souy, espèce de sauce faite avec des fèves.

Les pauvres assaisonnent leurs mets avec un ragoût composé de chevrettes confites dans la saumure : on ne peut rien sentir d'aussi mauvais, surtout lorsque cette sauce est chaude.

La boisson ordinaire des Chinois est le thé ; ils s'embarrassent peu de la bonne ou mauvaise qualité des eaux, car ils n'en boivent pas de crues ; ils la font toujours bouillir. Leur vin se fait avec de l'eau dans laquelle on a mis fermenter du millet ou du riz.

L'eau de vie est composée avec du gros millet ou du riz sauvage, macéré dans de l'eau avec un levain pour hâter la fermentation : on

passe ensuite la liqueur à l'alambic. Cette eau de vie a un goût désagréable, les Chinois la boivent chaude ainsi que leur vin. Quelquefois on distille une seconde fois cette liqueur, qui devient alors extrêmement forte.

Les Chinois mâchent du bétel et de l'arec, à p2.279 l'instar des peuples de l'Inde ; mais il paraît que cet usage a plutôt lieu dans les provinces méridionales, que dans celles du nord.

@

MARIAGE

Le désir d'avoir des héritiers, l'espérance consolante de s'entourer de soutiens pour le temps de leur vieillesse, la certitude d'être honorés après leur mort, par les fils qu'ils laisseront, tous ces motifs réunis aux sollicitations de la nature, portent les Chinois à se marier de très bonne heure ; et l'exemple, ainsi que l'opinion, ont tellement consacré cet usage, qu'un homme est déshonoré s'il ne se marie pas, et s'il n'établit pas, dans la suite, tous ses enfants.

Comment se fait-il néanmoins que les Chinois, qui regardent comme un malheur de mourir sans postérité, honorent en même temps le célibat des filles ? comment concilier des idées aussi incompatibles ? mais tels sont les hommes dans tous les pays ; extrêmes et bizarres dans leurs institutions et leur conduite, ils édifient et détruisent tout à la fois leur ouvrage.

A Tsien-chang-hien, ville du Kiang-nan, près de laquelle nous passâmes dans notre voyage, il y a des filles qui gardent la virginité ; leurs maisons sont ornées d'inscriptions, prérogative qu'elles tiennent de l'empereur lui-même, et qu'il n'accorde p2.280 qu'à celles qui sont restées vierges jusqu'à quarante ans.

Le père et la mère choisissent la première épouse de leur fils ; ce sont eux qui règlent les conditions avec les parents de leur future belle-fille, et qui fixent la somme à employer pour les objets à son usage ; c'est tout ce que les parents donnent, car à la Chine les filles ne reçoivent pas de dot.

Les parents, de part et d'autre, se font ensuite des présents ; ils étaient jadis très simples, et l'on se contentait d'offrir un canard de Nanking, oiseau très agréable pour son joli plumage ; mais maintenant ces présents sont considérables, et consistent en étoffes de soie, en toiles, en riz, en vins et en fruits.

Le jour de la cérémonie, on place la mariée dans un palanquin très orné, fermé avec soin (Fig. 42), et escorté d'un cortège plus ou moins grand, suivant la qualité et la richesse des personnes qui se marient.

Un certain nombre de domestiques et de jeunes filles esclaves, l'entourent en portant divers présents ; des joueurs d'instruments précèdent, et les amis et les parents marchent derrière ; l'un d'eux, celui qui tient le plus près à la mariée, porte la clef du palanquin, et la remet au mari en arrivant à sa maison. Celui-ci, après avoir présenté son épouse à ses parents, se prosterne avec elle devant eux : l'un et l'autre mangent ensuite quelque chose, et p2.281 échangent entre eux la coupe dans laquelle ils boivent du vin.

Quant au repas de noce, les hommes sont traités dans une salle à part, et les femmes mangent dans une autre avec la mariée.

Les Chinois font de grandes dépenses lorsqu'ils établissent leurs enfants ; il leur arrive souvent de contracter des dettes, quelquefois même de se ruiner dans ces circonstances.

Le divorce est très rare à la Chine, on peut même dire qu'il est hors d'usage ; car la stérilité, qui seule pourrait engager un homme à divorcer, n'est pas une raison reçue pour l'y autoriser. Les Chinois ont tant de respect pour leurs parents, qu'ils ne répudient jamais l'épouse qu'ils en ont reçue, quand même elle n'aurait pas d'enfants ; mais, dans ce cas, ils prennent une seconde femme. La mort de l'un des époux donne à l'autre la faculté de se remarier : l'homme n'est plus obligé, dans cette circonstance, d'avoir égard aux convenances ; il épouse une de ses concubines, ou telle autre femme qui lui plaît.

Les femmes qui perdent leurs maris, sont libres de se remarier ; mais elles préfèrent de rester veuves ; et l'on a des exemples de plusieurs, qui, n'ayant été mariées que très peu de temps, n'ont pas voulu contracter un second mariage, se croyant obligées de passer le reste de leurs jours dans la p2.282 viduité pour honorer la mémoire de leur époux : c'est en l'honneur de ces femmes restées veuves, qu'une grande partie des arcs de triomphe que nous avons remarqués durant notre voyage, avaient été élevés.

Cet état permanent de veuvage n'est cependant autorisé que pour les femmes de distinction ; car les veuves des gens du peuple sont

forcées de prendre un second mari avec lequel les parents du défunt prennent souvent des arrangements secrets qui les dédommagent des frais qu'ils ont pu faire lors du premier mariage.

Il n'est pas permis à la Chine d'épouser sa sœur, sa cousine germaine, ni une fille qui porte le même nom que l'homme. Deux frères ne peuvent épouser les deux sœurs. Un homme veuf ne peut marier son fils avec la fille d'une veuve qu'il aurait épousée. Un mariage conclu d'après les rites prescrits, ne peut être dissous que pour des raisons extraordinaires. Une femme qui s'enfuit hors de la maison de son mari, est punie par les lois, et son époux peut la vendre.

Si un mari reste trois ans absent, s'il abandonne sa maison, sa femme a le droit de se présenter devant les juges, et de demander la permission de se remarier. Les Chinoises se marient de bonne heure ; elles vivent fort retirées. Lorsqu'elles sont jeunes, elles emploient une partie de la journée à p2.283 leur toilette ; le reste du temps, elles s'amusent à broder ou à se divertir dans l'intérieur de leurs maisons. Lorsqu'elles ont des enfants, elles en prennent beaucoup de soin ; elles donnent plus d'attention au ménage, mais ne se mêlent en rien des affaires du dehors : elles ne voient que leurs maris ou leurs plus proches parents. Les femmes chez l'empereur ne se montrent point, et les filles sont exclues du trône.

Le sort des Chinoises n'est pas heureux, surtout si on le compare avec celui des Européennes ; mais l'ignorance d'un état meilleur leur rend supportable celui qu'elles ont devant les yeux depuis l'enfance, et auquel elles savent être destinées. Le bonheur ne consiste pas toujours dans une jouissance réelle, il n'est souvent que relatif à l'idée qu'on s'en est formée.

CONCUBINES

La loi ne permet qu'à l'empereur, aux grands et aux mandarins l'usage des concubines ; elle le défend au peuple, à moins que l'épouse ne soit stérile et n'ait atteint quarante ans. Cette loi n'est pas suivie à la lettre ; cependant en cas d'accusation, on juge d'après la loi.

L'empereur, outre son épouse, appelée hoang-heou, peut avoir plusieurs concubines. L'impératrice loge dans le palais avec l'empereur ; les autres p2.284 femmes ont des appartements à part ; leurs enfants sont légitimes, mais dans la succession au trône, les fils de l'impératrice sont préférés.

Les concubines de l'empereur sont divisées en plusieurs classes ; il y en a trois appelées fou-gin ; elles ont le titre de reines, et sont des filles de rois, ou de princes mantchoux.

Après celles-là on en compte neuf, portant le titre de pin ; trente- sept, celui de chy-fou ; et quatre-vingt-une, celui de yu-tsy. Avant que les Tartares se fussent emparés de l'empire, certains empereurs chinois ont eu jusqu'à dix mille femmes.

Chez les particuliers les concubines sont reçues sans formalités ; elles sont sous la dépendance de l'épouse légitime, la servent et la respectent comme la maîtresse de la maison. Les enfants des concubines sont censés appartenir à la femme légitime ; ils la considèrent comme leur propre mère, et si elle vient à mourir, ils en portent le deuil.

Les concubines vivent ordinairement dans la maison du maître ; mais lorsqu'elles sont jeunes, il les loge dans des maisons séparées, pour éviter les querelles qui ne manqueraient pas de s'élever entre elles, et qui lui seraient plus à charge que la dépense que lui occasionne ce déplacement.

Si les Chinois se bornaient à ces femmes du second ordre, ils ne seraient point blâmables, puisque l'usage les autorise ; mais ils ont en outre p2.285 des jeunes gens de dix à douze ans et au delà, et l'on voit

peu de gens aisés, ou de mandarins, qui n'en aient à leur suite. On ne peut se tromper sur l'usage qu'ils en font ; les Chinois s'en vantent hautement, et parlent de ce goût horrible, comme d'une chose ordinaire et adoptée généralement chez eux. Ces jeunes gens portent habituellement une seule boucle d'oreille.

@

EXPOSITION DES ENFANTS

Excepté le droit de vie et de mort, ou celui de commander une action contraire aux lois, un père, à la Chine, jouit du pouvoir le plus absolu sur ses enfants ; mais il n'en faut pas conclure que les expositions soient aussi multipliées que plusieurs écrivains ont voulu le faire croire. Si les guerres et les troubles ont produit anciennement l'exposition et même l'infanticide, ces causes n'existent plus. La superstition et la misère peuvent seuls, mais rarement, porter maintenant un père à se séparer de ce qu'il a de plus cher. Les préjugés établis s'y opposent ; car, puisqu'un Chinois se croit déshonoré quand il ne se marie point, et ne laisse pas des fils pour lui succéder et pour veiller à ses funérailles, comment peut-on croire que, foulant aux pieds, non seulement les lois de la nature, mais plus encore l'opinion publique, ce moteur si puissant des actions humaines, il p2.286 consente facilement à anéantir son ouvrage, et à se priver volontairement, et pour toujours, d'une consolation qu'il a tant désirée ! Les hommes peuvent se porter à des actes de férocité envers leurs semblables ; mais, même chez les sauvages, les pères chérissent leurs enfants. Or, supposera-t-on que les Chinois soient plus barbares que les sauvages eux-mêmes ! Quand on parle du caractère d'un peuple, il faut le peindre tel qu'il est. Les hommes sont déjà assez méchants, pourquoi les dégrader encore en les montrant sous un jour plus défavorable que la vérité ne l'exige ! M. Barrow se livre trop aux préventions d'un écrivain [1] passionné contre les Chinois, lorsqu'il dit qu'on expose dans la capitale trente mille enfants par année : cependant il revient bientôt à ses propres lumières, et, diminuant ce nombre exorbitant, il le réduit à moitié, et même à beaucoup moins.

Le lord Macartney ne parle que de deux mille enfants exposés dans l'année à Peking, et prétend que dans ce nombre il y a plus de filles que de garçons ; mais, suivant les premiers voyageurs qui sont entrés à la Chine, et qui ont rapporté naïvement ce qu'ils ont vu, les filles

---

[1] M. Paw.

deviennent la richesse des parents, parce que n'emportant pas de dot, elles reçoivent, au contraire, un douaire qui p2.287 passe à leur père et mère : il est donc de l'intérêt des parents de ne pas abandonner les filles, et l'on ne peut supposer que les Chinois les exposent de préférence aux garçons.

Mendoze [1] s'exprime en ces termes :

> « Si un enfant nait estropié, le père le présente au magistrat, qui ordonne de lui faire apprendre un métier qu'il puisse exercer ; si le père n'en a pas le moyen, les parents doivent s'en charger ; et lorsque ceux-ci sont trop pauvres pour en faire, les frais, le mandarin place alors l'enfant dans un hôpital où on l'élève aux frais de l'État.

Il y a dans toutes les villes des maisons destinées pour recevoir les enfants exposés ; les missionnaires et l'écrivain anglais en conviennent.

Les lois ne permettent donc pas l'exposition ; mais on conçoit sans peine que, dans un empire aussi vaste que la Chine, il se trouve quelques parents que l'extrême misère réduit à exposer leurs enfants ; cependant, il faut encore faire une distinction entre les enfants exposés vivants et ceux qui le sont après leur mort.

Comme il n'est pas d'usage à la Chine d'enterrer les enfants dans les tombeaux de famille, et les enterrements étant fort coûteux, il n'est pas étonnant que des gens pauvres exposent leurs enfants morts, p2.288 dans le dessein de leur procurer une sépulture et d'en éviter les frais : c'est aussi pour cela que des charrettes parcourent tous les matins les rues de Peking, et ramassent tous les enfants exposés. Ceux qui sont vivants sont placés dans une maison où ils sont élevés, et ceux qui ont été trouvés morts sont portés hors de la capitale, dans un endroit où ils sont enterrés.

J'ai traversé la Chine dans toute sa longueur, en voyageant par eau, je n'ai jamais vu un enfant noyé : dans ma route par terre, j'ai passé

---

[1] Mendoze, page 38.

de grand matin dans les villes et dans les villages, j'ai été à des heures différentes sur les chemins, et je n'ai jamais aperçu un enfant exposé ou mort.

Dans notre dernière journée, avant d'arriver au fleuve Jaune (Hoang-ho), un des cochers conduisant les effets d'un de nos mandarins, écrasa un enfant ; il fut arrêté sur-le-champ : ce n'était pas cependant sa faute, car lui et ses camarades, en entrant dans les villages, criaient aux habitants de faire place ; mais leur curiosité était si grande, qu'ils se portaient jusque sur les roues des voitures pour nous regarder.

Si les Chinois étaient si indifférents sur le sort de leurs enfants ; si la police ne veillait pas à leur conservation, pourquoi aurait-on arrêté ce cocher ? Il ne faut donc pas croire à ces expositions, à ces infanticides qu'on représente si nombreux : il en p2.289 existe certainement, mais les crimes existent partout.

Je dois attester que les Chinois aiment tendrement leurs enfants ; les femmes qui vivent à Quanton sur la rivière, dans la crainte qu'il ne leur arrive quelque accident, leur passent autour du corps une corde qui leur permet de jouer dans le bateau, mais non d'en sortir. Quant à ce que l'on dit qu'elles attachent une calebasse sur le dos des enfants pour les faire flotter plus longtemps, afin de donner le temps à quelque personne charitable de leur sauver la vie, elles ne le font que pour avoir elles-mêmes le moyen de les secourir dans le cas où ils tomberaient à la rivière. J'ai été témoin d'un pareil accident ; la mère, loin d'abandonner son fils à son malheureux sort, ne fut tranquille que lorsqu'elle le revit dans ses bras.

D'ailleurs, les femmes des bateaux ont en général l'attention de porter leurs enfants sur leur dos : tous ces soins prouvent que le cri de la nature se fait entendre partout ; et, je le répète, si l'exposition des enfants a quelquefois lieu à la Chine, on ne doit l'attribuer qu'à des circonstances impérieuses dont on a des exemples dans tous les pays. Ajoutons une dernière réflexion. On a supposé que la pluralité des femmes produisait une surcharge dans les familles, dont les Chinois se

délivraient par l'exposition ; c'est une erreur : tous p2.290 ceux qui connaissent les mœurs des Asiatiques savent que la population, bien loin d'être chez eux en raison du nombre de femmes que chacun peut avoir, est au contraire bien moindre relativement, que chez les Européens : c'est ce que j'ai moi-même observé à la Chine. Mais, quand il serait vrai que la polygamie fût favorable à la population, comme elle n'existe de fait que parmi les grands, les mandarins et les riches, leur fortune les met à l'abri de songer à se défaire de leurs enfants : voilà donc une classe dans laquelle on peut assurer que l'exposition n'a pas lieu.

Chez les habitants des campagnes, les enfants sont utiles ; ils sont même une richesse, et les maladies n'en enlèvent que trop : l'exposition serait donc contraire à leurs intérêts.

Dans les villes l'industrie fournit plus de ressources ; il y a plus de gens à l'aise ; les pauvres trouvent plus de secours : il n'y a donc qu'un petit nombre de familles chez lesquelles l'exposition pourrait être en usage.

D'après tout ce que je viens de dire, je ne nierai pas absolument qu'elle ait lieu à la Chine ; mais je conclurai qu'elle n'y est pas plus commune que dans les autres parties du globe, où l'on n'en a des exemples que dans des cas particuliers et heureusement rares.

@

ADOPTION

p2.291 Une des raisons qui empêchent encore, ou du moins qui diminuent l'exposition, c'est l'adoption ; elle est fréquente chez les Chinois. Ils désirent avec tant d'ardeur de laisser après eux des enfants pour honorer leurs cendres, qu'à défaut d'enfants naturels ils en adoptent d'étrangers. Il faut les avoir étudiés et connaître à fond leurs préjugés, pour comprendre jusqu'à quel point ils se croient malheureux si en mourant ils ont la crainte d'être privés de sépulture, et s'ils n'emportent l'espérance qu'une personne à qui ils seront chers viendra tous les ans réparer leur tombeau, et y faire des prières ou des offrandes. C'est peut-être cette pensée et non un sentiment de bienfaisance, qui est le principe de l'adoption chez les Chinois ; mais ce préjugé est heureusement établi, et il faut en bénir l'auteur, puisqu'il a su le faire tourner au profit de l'humanité, et intéresser, pour ainsi dire, la mort même à la conservation des vivants.

Les Chinois adoptent indifféremment le fils d'un parent, d'un voisin, ou des enfants abandonnés pris dans les hôpitaux ; mais les Tartares n'adoptent point de Chinois ; ils ne peuvent adopter qu'un de leurs parents, et à défaut de parents, un Tartare quelconque. Du moment de l'adoption, un enfant n'est plus rien pour la famille de son véritable p2.292 père ; il est regardé comme le fils de son père adoptif ; il en prend le nom ; et si le père adoptif vient ensuite à avoir des enfants naturels, le fils adoptif partage également avec eux.

Concluons donc encore qu'avec les facilités qui existent chez les Chinois pour conserver les enfants, on ne peut supposer qu'ils soient assez cruels pour les exposer ou les faire périr aussi fréquemment qu'on s'est plu à le répéter.

@

ESCLAVES

Il n'y avait autrefois d'esclaves à la Chine, que ceux faits à la guerre, ou condamnés par les lois. Les famines et la misère forcèrent dans la suite les parents à vendre leurs enfants, et établirent ce droit funeste, qu'un père peut engager son fils et même le vendre. Mais, si l'infortune est souvent la cause de cet acte dénaturé, l'intérêt l'est encore bien davantage ; et l'on ne trouve beaucoup de petites filles à vendre, que parce qu'il se rencontre un grand nombre d'acheteurs : ceux-ci élèvent ces filles avec soin, leur font apprendre à jouer des instruments, et leur donnent toutes sortes de talents, soit pour les revendre ensuite avec un grand profit, soit pour en faire des filles publiques. La ville de Sou-tcheou-fou est renommée pour ce genre de trafic ; cependant les Chinois n'achètent pas toujours ces enfants pour cet usage infâme : p2.293 ils les gardent chez eux, les font travailler et les marient ; c'est leur intérêt, parce que les enfants qui naissent de ces esclaves leur appartiennent : ils les élèvent ordinairement dans la maison ; les filles accompagnent leurs maîtresses lorsqu'elles se marient, et les garçons servent et apprennent quelque métier. Les esclaves peuvent être affranchis ; ils ne sont tenus alors envers leurs maîtres, qu'aux cérémonies d'usage pratiquées au premier jour de l'an, et à leur faire quelques présents.

Au reste, il ne faut pas entendre par l'expression d'*esclave*, ce que nous entendons par ce mot dans nos colonies, car la différence est très grande. Pendant notre voyage à Peking, un de nos domestiques chinois ayant acheté un petit garçon, remit quelque argent au père, et fit un écrit par lequel il s'engageait à nourrir et à habiller l'enfant ; le contrat terminé, il l'appela son frère, et le traita comme s'il l'eût été réellement.

L'état de comédien étant mal regardé à la Chine, les Chinois qui jouent la comédie, achètent des petits garçons qu'ils dressent à ce métier ; c'est un des moyens qu'ils emploient pour pouvoir compléter leur troupe.

La femme légitime d'un esclave ne peut être séparée de son mari.

Un homme peut se vendre lui-même, s'il n'a pas d'autre moyen pour secourir son père.

p2.294 Une fille libre, dans la dernière misère, peut être vendue, mais il faut qu'elle y consente et qu'elle soit censée se vendre elle-même.

Il n'existe pas à la Chine de marché où l'on conduise publiquement des hommes, des femmes et des enfants pour être mis en vente ; il ne s'en fait de publiques que par autorité de justice. On vend une fille lorsque, prostituée du consentement des parents, elle ne peut épouser son amant.

On vend les concubines d'un mandarin, lorsque ses biens sont confisqués légalement : ces circonstances arrivent rarement.

Les prisonniers de guerre sont esclaves de droit ; on les emploie à travailler vers les frontières, et on les traite comme les débiteurs de l'empereur, qui sont envoyés en Tartarie, et deviennent esclaves du prince.

@

EUNUQUES

Les eunuques étaient autrefois en grand nombre ; ils jouissaient, sous les empereurs chinois d'un crédit considérable, et remplissaient les emplois les plus importants. De dix mille eunuques qui existaient lors de la conquête de la Chine, les Tartares n'en conservèrent que mille, qu'ils réduisirent même ensuite à trois cents ; mais depuis, les eunuques sont devenus plus nombreux : cependant, comme je l'ai déjà dit dans mon *Voyage*, p2.295 ils n'excèdent pas en totalité cinq à six mille, en réunissant ceux qui existent chez l'empereur et chez les grands, où cette espèce d'homme n'est employée qu'à des fonctions viles et de peu d'importance. Les eunuques de l'empereur sont destinés à le garder dans l'intérieur du palais, à le servir ainsi que ses femmes, à balayer les appartements et entretenir la propreté des meubles, enfin, à être les gardiens des maisons impériales, soit à Peking, soit au dehors de la capitale. Ils sont en outre chargés du soin de compter les personne qui entrent chez l'empereur, et de veiller exactement à ce qu'aucunes d'elles ne reste dans le palais. Lorsque l'empereur veut faire quelque présent à des ambassadeurs étrangers, les eunuques le reçoivent de sa main, et le remettent aux ministres, qui le donnent eux-mêmes aux ambassadeurs. Cette habitude d'être avec le souverain, peut donner sans doute quelque crédit à certains eunuques et il est à présumer que les mandarins les ménagent ; mais ils n'ont aucune influence sous la dynastie régnante, et la nation les méprise. Voici ce dont j'ai été témoin :

La dernière fois que nous allâmes au palais, un eunuque, tandis que nous étions à attendre dans un salle basse, vint s'asseoir près de nous, et se mit à nous considérer ; l'officier tartare du palais qui nous accompagnait, et qui portait un p2.296 bouton bleu clair et la plume de paon, après nous avoir fait un signe très expressif pour nous désigner l'eunuque, lui dit d'un ton un peu brusque qu'il y avait assez de temps qu'il était assis, et qu'il ferait bien de se retirer ; l'eunuque se leva et s'en alla sur-le-champ sans répliquer.

Les eunuques que j'ai vus chez l'empereur étaient grands et robustes. Nous trouvant avec eux dans un pavillon, le jour de notre première audience, ils se mirent à parler, croyant peut-être que nous ne les connaissions pas ; mais le mouvement de surprise que nous fîmes en entendant leur voix grêle, les rendit honteux, d'autant plus que les Chinois qui étaient présents, et qui en comprirent très bien le motif, ne purent s'empêcher de rire.

Les Chinois nous ont donné pour certain, que, parmi les eunuques de l'intérieur du palais, ceux qui sont chargés de la garde des femmes, sont totalement dépourvus des marques de la virilité ; mais ce qui nous a étonnés, c'est qu'ils assurent que cette opération se fait facilement, et qu'un homme déjà formé peut la subir sans danger.

Les eunuques n'ont pas de barbe, et ceux qui ont été mutilés lorsqu'ils en avaient déjà, la perdent entièrement. Tant qu'ils sont jeunes, ils ont le visage plein ; mais quand ils avancent en âge, ils deviennent laids et ressemblent à de vieilles p2.297 femmes très ridées. Ils sont intéressés et possèdent des biens, ils ont même des femmes ; mais comme ils ne peuvent avoir d'enfants, ils en adoptent et leur laissent en mourant leur fortune.

@

FUNÉRAILLES - DEUILS

Persuadés que les ancêtres sont des intercesseurs et des protecteurs auprès de la Divinité ; qu'ils voient ce qui se passe chez leurs descendants, les Chinois les honorent et les respectent comme s'ils existaient encore.

Les enfants, témoins dès le plus bas âge, de l'observation des cérémonies prescrites par les lois envers les morts, s'accoutument de bonne heure au respect et à la soumission qu'ils doivent à leurs parents ; ils les aiment, ils les chérissent tout le temps de leur vie ; et longtemps après leur mort ils vont pleurer sur leurs tombes et leur rendre les mêmes honneurs qu'ils leur rendaient auparavant. Quelque longues et fatigantes que soient les cérémonies du deuil, ils les observent scrupuleusement, et l'exercice de ce devoir devient pour eux une espèce de consolation. Ces sentiments d'une piété filiale sont tellement inculqués chez les Chinois, qu'un fils qui manquerait à faire placer le corps de son père dans le tombeau de ses ancêtres, serait déshonoré pour toujours.

Le deuil de père et de mère doit durer trois p2.298 ans ; mais il a été réduit à vingt-sept mois : pendant sa durée on ne peut remplir aucune place ; un mandarin doit tout quitter, à moins que l'empereur ne lui ordonne de continuer ses fonctions, en le dispensant du cérémonial accoutumé. La tristesse, la douleur et la retraite auxquelles les Chinois se livrent dans ce temps, sont considérées comme des marques de leur reconnaissance pour les soins que, dans leur jeunesse, ils ont reçus de leurs parents.

Personne ne peut se dispenser d'observer le deuil, et il est plus ou moins long suivant le degré de parenté.

Un père porte trois ans le deuil de son fils ainé, lorsque celui-ci n'a pas laissé d'enfants.

A la mort de l'empereur, le deuil est général, tous les tribunaux sont fermés, et les grands mandarins sont uniquement occupés de cérémonies funèbres.

Lorsque l'impératrice, mère de Kang-hy, mourut (en 1718), les tribunaux furent également fermés, comme cela se pratique à la mort de l'empereur ; les mandarins ôtèrent la houppe rouge de dessus leurs bonnets, et cessèrent de porter tout ornement quelconque.

Les deuils se divisent en trois temps : dans les premiers mois, l'habit de deuil est fait d'une espèce de toile de chanvre rousse et grossière ; le bonnet p2.299 est de la même étoffe, et une sorte de corde sert de ceinture. On porte dans le second temps un vêtement, un bonnet et des souliers blancs. Durant la troisième période il est permis de s'habiller en soie, mais on doit conserver les souliers blancs ou en prendre de toile bleue.

Dans les premiers moments, les Chinois montrent à l'extérieur une grande douleur ; ils ne se rasent point la tête, et affectent, par un air d'abandon et négligé, de prouver combien ils sont affligés de la perte qu'ils ont faite.

Les Chinois portent toute leur attention à se préserver de tout accident, et leur plus grand soin est de mourir avec le même nombre de membres qu'ils ont reçu de la nature. Quelques-uns poussent même la précaution jusqu'à garder les poils et les ongles qu'ils coupent, pour les emporter avec eux dans la tombe. Ce préjugé des Chinois, d'envisager comme un grand malheur la perte d'un membre, fait que chez eux la peine la plus infamante est celle d'avoir la tête tranchée.

Chacun veille pendant sa vie à sa conservation future, et l'idée de se préparer une demeure convenable pour le temps qui suivra leur trépas, les porte à acheter d'avance leurs cercueils ; c'est même souvent le fils qui en fait présent à son père. Plus ce cercueil est magnifique, plus le père est satisfait, et plus il met p2.300 de complaisance à le montrer à tous ceux qui viennent le visiter. Ainsi les usages sont opposés chez les différents peuples ; et ce qui caractérise chez les Chinois le meilleur des fils, serait regardé chez nous comme une preuve d'ingratitude et de dureté. L'opinion fait tout chez les hommes, et les choses les plus

extraordinaires cessent de le paraître, lorsqu'elles ont été consacrées par les préjugés et l'habitude.

Plusieurs de ces cercueils sont d'un bois précieux, et coûtent depuis cent jusqu'à cinq cents piastres ; celui d'un particulier peu aisé va depuis dix jusqu'à quinze et vingt piastres. Ils sont composés de quatre grosses pièces de bois épaisses de près de six pouces ; la pièce de dessous est longue et plate, celle de dessus est de même longueur, mais elle est bombée ; les deux morceaux de la tête et des pieds sont petits et carrés, souvent plats mais assez généralement convexes en dehors : on étend au fond un lit de chaux, on y place le corps tout habillé avec un petit coussin sous la tête, et l'on remplit tous les vides avec de la chaux et du coton, puis on ferme ces cercueils hermétiquement, de sorte qu'ils ne laissent échapper aucune émanation. On les enduit en dedans et en dehors. de poix ou de bitume ; on les vernit quelquefois, ou l'on se contente de les blanchir à l'extérieur. J'en ai vu quelques-uns déposés dans des maisons ; p2.301 ils n'exhalaient aucune mauvaise odeur, et les pièces de bois qui les composaient, quoique très anciennes, étaient bien conservées.

Les Chinois gardent souvent chez eux les corps de leurs parents ; ils les placent dans des pavillons construits exprès, jusqu'au moment où ils les enterrent, ou jusqu'à ce qu'ils puissent les envoyer dans les provinces pour y être placés dans les tombeaux de leurs ancêtres.

Dans les enterrements, aussitôt que le corps est enfermé dans la bière, on la couvre d'une toile blanche, et on la met dans une salle tendue en blanc ; ensuite on dresse une table en avant du cercueil, et l'on place dessus des vases de porcelaine et des chandelles parfumées. Le corps reste ordinairement plusieurs jours dans la maison, à moins que des raisons n'obligent de l'enterrer plus promptement. Chaque fois que quelques-uns des parents ou des amis viennent rendre leurs devoirs au défunt, ses enfants et ses femmes poussent des cris lugubres. La cérémonie achevée, un des proches fait entrer dans une salle voisine ceux qui sont venus honorer le mort, leur offre du thé et des rafraîchissements, après quoi il les reconduit jusqu'à la porte.

Dans les circonstances où les enfants gardent chez eux, pendant la durée du deuil, le corps de leurs parents, ils vont pleurer tous les jours auprès du p2.302 cercueil ; mais si l'on enterre le défunt immédiatement la cérémonie se fait de la manière suivante. Le jour des funérailles, les parents et les amis se rassemblent pour accompagner le corps ; la marche est ouverte par des musiciens ; viennent ensuite plusieurs personnes portant différentes figures d'animaux, les marques de dignité du mort, de petites pagodes, des parasols, des banderoles blanches et bleues, et des cassolettes de parfums. Les bonzes précèdent le cercueil, qui est élevé sur un brancard porté par une vingtaine d'hommes, et surmonté quelquefois d'un baldaquin. Le fils aîné vient immédiatement après, suivi de ses frères ; il est couvert d'un sac de grosse toile ; il s'appuie sur un bâton, et marche le corps courbé. Les enfants et les plus proches parents portent sur leurs habits une robe de grosse toile, avec un bonnet de la même étoffe ; suivent les amis et les domestiques, et plus loin les femmes, à pied ou en palanquins, habillées de la même étoffe que les hommes ; elles poussent des gémissements et des cris, et versent des pleurs, en s'interrompant par intervalles, pour recommencer ensuite toutes en même temps.

Avant de creuser la fosse où l'on doit placer le corps, les parents consultent les bonzes pour savoir la place qui peut convenir et plaire au défunt. On choisit toujours un endroit sec, bien aéré, et en p2.303 belle vue. Ils s'imaginent que mieux ces convenances sont observées, plus le mort est satisfait, et plus la famille devient riche et heureuse. On a vu des enfants tombés dans l'infortune, attribuer ce malheur à la mauvaise situation du tombeau de leur père, aller le déterrer pour le placer dans un lieu plus convenable, et tâcher par là de changer la malignité du destin. Une fosse a six pieds de longueur, sur trois à quatre de profondeur ; les Chinois la creusent dans l'alignement d'un air de vent, sans cependant suivre un rumb déterminé. Lorsque le cercueil est déposé dans la fosse, ils la remplissent de terre mêlée avec de la chaux qu'ils ont soin de bien fouler. Les tombeaux des riches et des grands

sont faits avec soin ; ils occupent souvent de vastes terrains, et coûtent beaucoup à ériger.

Lorsque le cercueil est entièrement recouvert de terre, les Chinois font des libations ; ils pianotent autour et sur à tombe, des chandelles parfumées et des banderoles de papier ; ils brûlent des papiers dorés, ainsi que des chevaux, des habits et des hommes, le tout en papier, dans la ferme persuasion que ces offrandes faites aux morts, les accompagnent dans l'autre monde. Ces cérémonies achevées, les parents et les amis se rendent sous des tentes ou dans des pavillons élevés à peu de distance, où ils se reposent, font l'éloge du p2.304 défunt, et mangent les vivres qui viennent de lui être offerts. Le repas terminé, les personnes du deuil se prosternent de nouveau devant le tombeau, le fils leur répond par des salutations, et tous gardent un profond silence.

Il est difficile de dire si les anciens Chinois se sont bornés à brûler des habits et des hommes de papier, et si cette coutume n'est pas la représentation d'un ancien usage barbare qui a existé chez beaucoup de peuples de l'antiquité, et qui se pratiquait encore, il n'y a pas longtemps, chez les Tartares Mantchoux, actuellement maîtres de la Chine. L'empereur Chun-tchy, dont le règne finit en 1661, ordonna, à la mort d'une de ses femmes, que l'on immolât trente personnes aux mânes de cette princesse, et que son corps fut déposé dans un cercueil précieux, et brûlé avec une prodigieuse quantité d'or, d'argent, de soieries et de meubles. A la mort de la mère de Kang-hy en 1718, quatre jeunes filles voulurent s'immoler sur la tombe de leur maîtresse ; mais l'empereur ne voulut pas le permettre, et défendit de brûler désormais des étoffes, des meubles ou des esclaves.

Les honneurs que les Chinois rendent aux défunts, ne se bornent pas aux cérémonies de l'inhumation ; les parents s'assemblent chaque année, au printemps, dans une salle où l'on conserve la p2.305 tablette des ancêtres, et là ils se prosternent de nouveau et réitèrent leurs offrandes.

Cette salle s'appelle tsong-miao : la tablette des ancêtres a un pied de long sur cinq et six pouces de large ; elle se nomme chin-tchou, ou *demeure de l'esprit*, et contient le nom, la qualité du défunt, l'année, le mois, et le jour de sa naissance et de sa mort. Outre les offrandes, les parents préparent un morceau de soie d'environ deux aunes de long, sur lequel on écrit les mêmes caractères qui sont sur la tablette, excepté qu'on ne met pas au caractère Tchou (demeurer), le point qui est en haut, et sans lequel il a une autre signification ; c'est à la personne la plus distinguée à mettre ce point. Les Chinois sont persuadés que, par cette cérémonie, ils invitent l'âme du mort à venir demeurer parmi eux.

Tous les ans, à la troisième lune (en avril), on visite les tombeaux, on les répare, et l'on renouvelle en partie les cérémonies pratiquées à l'enterrement. Ces usages sont sacrés : un fils n'oserait y manquer, quelles que soient les fatigues et les dépenses qu'ils lui occasionnent, dépenses qui, comme celles des enterrements, sont très coûteuses.

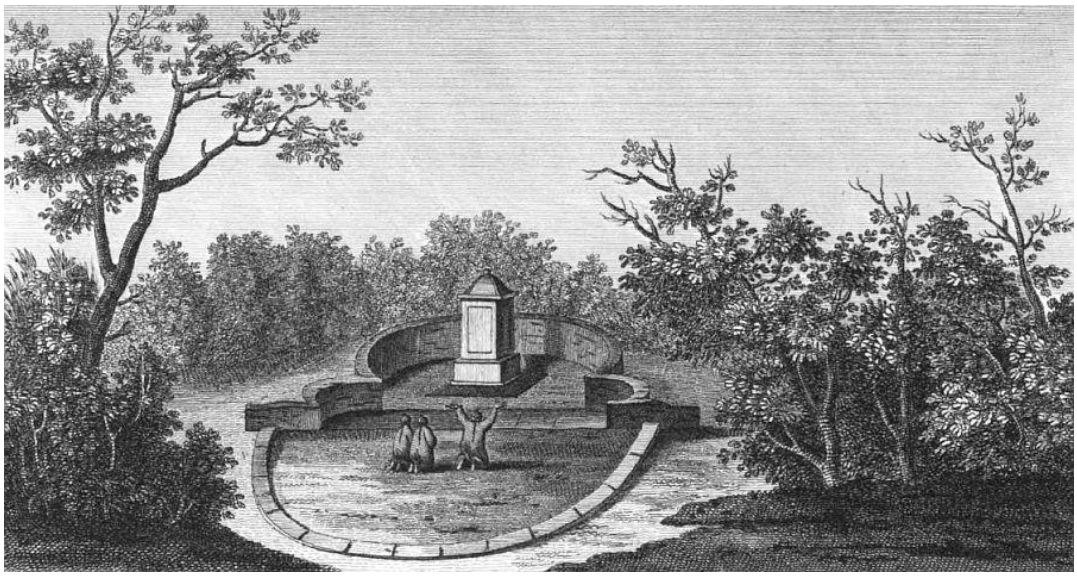


Fig. 63. Tombeau à Macao.

Les tombeaux varient pour la forme et suivant p2.306 les provinces. La construction de celui que j'ai vu le 26 novembre (Fig. 29) au-dessus de Quanton, est la seule que j'ai remarquée de ce genre, La forme générale des sépultures est en fer à cheval. Le cercueil est placé au milieu et recouvert d'une butte de terre, en avant de laquelle on dresse une pierre portant le nom du défunt. Les pauvres se contentent d'enfouir la bière et

de la couvrir d'un peu de terre. Les tombeaux occupent souvent de grands terrains et même des collines entières. On élève au sommet une ou deux pierres chargées d'inscriptions (Fig. 19) ; plus loin des figures en pierres représentant des mandarins, des béliers, des tigres et des éléphants ; et plus bas, des figures de chevaux tout caparaçonnés qui semblent encore attendre la volonté du maître (Fig. 60, 61, 63, 73) ; d'autres fois ce n'est qu'une simple butte de terre avec une pierre placée debout énonçant les qualités du défunt ; mais cette butte est au centre d'un emplacement considérable, planté d'arbres funèbres, tels que des pins et des cyprès (Fig. 35) ; de sorte que l'homme, qui, peut-être, pendant sa vie a dépouillé les vivants de leurs biens, leur dérobe encore, après sa mort, un terrain précieux, et qui serait mieux employé à des plantations utiles.

Les sépultures qui sont auprès de la ville de Hang-tcheou-fou, dans le Tchekiang, sont environnées de pareils arbres (Fig. 62), et ressemblent p2.307 à de petites maisons : l'extérieur est blanchi, et l'intérieur divisé en cellules qui contiennent une ou plusieurs bières. Les personnes opulentes suivent une autre méthode. Après avoir enterré le corps et avoir élevé au-dessus une butte de terre, ils la recouvrent d'un mastic qui devient très dur avec le temps, et placent ensuite en avant des tables et des figures en pierre (Fig. 60).

Dans d'autres endroits on dépose les bières dans des pavillons ; on les enferme dans des bâtisses (Fig. 57), ou bien on élève au-dessus une espèce de mausolée (Fig. 56). Les tombeaux que nous vîmes à la ville de Pe-tsiu-tcheou, dans le Kiang-nan, présentaient une variété de formes si singulière et si agréable, qu'on n'aurait jamais pu croire qu'on fût au milieu des morts : c'était tout le contraire dans la partie orientale de la même province, où les bières des pauvres, seulement mises sur la terre, exposées aux injures de l'air et recouvertes à peine de quelques gazons, offraient le spectacle le plus révoltant.

Les sépultures à la Chine, sont toujours en dehors des villes, et il n'est pas permis de les placer auprès des habitations. On choisit de

préférence, ainsi qu'on l'a déjà dit, les hauteurs pour cet objet ; à moins qu'il ne s'en trouve pas dans les environs.

Les Chinois n'enterrent pas un corps dans une p2.308 fosse où il y en a déjà un autre, et pour qu'ils s'y déterminent, il faut qu'il ne reste aucun vestige du premier cadavre. On doit juger par-là de l'immense étendue de terrain employé uniquement par les tombeaux ; mais quels que soient les inconvénients en tout genre qui résultent de la méthode que l'on suit dans ce pays pour donner un asile aux morts, les préjugés et l'habitude empêcheront toujours d'en changer.

@

NOMS CHEZ LES CHINOIS

Il n'y avait originairement qu'un tiers de la Chine qui fût habité [1], et les peuplades se trouvaient si éparses, qu'elles ne se connaissaient pas entre elles. Les villages et les villes ne prirent de l'accroissement que peu à peu ; et 2.200 ans avant J. C., on ne comptait encore dans chaque province que douze mille habitants.

La nation étant peu nombreuse dans le principe, les premiers noms durent être en petite quantité : ce ne fut que dans la suite, lorsque les hommes se furent sensiblement multipliés, qu'on imagina ajouter aux noms déjà existants des surnoms, pour distinguer les particuliers les uns des autres ; mais les premiers noms restèrent toujours les mêmes.

De cette idée que dans l'ancien temps les Chinois étaient presque tous parents, est venue la coutume qu'un jeune homme ne peut se marier avec une fille dont le nom de famille est le même que le sien, quelque éloigné que soit leur degré de parenté, et quand même ils ne seraient pas parents.

Le père Trigaud prétend qu'il y a mille noms ; mais le livre intitulé Pe-kia-sing (*noms propres des cent familles*), n'en rapporte que cent, sous lesquels tous les individus de la nation sont rangés.

Les Chinois portent donc tous un nom de famille qui ne change jamais.

A la naissance d'un enfant mâle, le père lui en donne un autre qu'on appelle *petit nom*. Les fille n'en reçoivent pas ; elles conservent le nom du père, et se distinguent entre elles par *première*, *seconde* ; les Chinois signent ces noms qu'ils ont reçus en naissant, lorsqu'ils écrivent des lettres ou des billets ; mais personne ne s'en servirait en leur parlant, sans se montrer incivil.

Lors des études, les Chinois reçoivent de leur maître un nom qu'on appelle *nom d'école*, et qui est employé par le maître et par les

---

[1] Missionn., tome Ier.

condisciples. Les études terminées, ils quittent ce nom, et en se mariant ils en prennent un autre qu'ils conservent, à moins qu'ils n'obtiennent une charge honorable ; car, dans ce cas, ils en prennent encore un autre que tout le moque doit employer en leur adressant la parole.

p2.310 Le nom de famille d'un Chinois s'appelle sing ; il n'est jamais formé que d'un seul caractère ;

Celui par lequel il est distingué dans la famille, s'appelle ming ;

Et le dernier nom qu'il prend, ou titre d'honneur, s'appelle hao.

@

JEUX

Les Chinois sont passionnés pour le jeu ; les grands et le peuple s'y livrent avec une telle fureur, que plusieurs d'entre eux se ruinent entièrement. Leurs cartes sont plus nombreuses et plus petites que les nôtres ; elles sont longues et étroites. Les dés ressemblent à ceux dont nous nous servons ; les Chinois en portent toujours avec eux ; on trouve même des couteaux dont le manche renferme deux dés. Lorsque le peuple n'a ni cartes ni dés, il a recours au métoua ; c'est un jeu de hasard fort en vogue parmi les gens de bateaux, et qu'on joue avec les doigts. Le poing fermé compte pour rien, et chaque doigt pour un. Celui qui tient le jeu, nomme un nombre quelconque, en élevant autant de doigts qu'il lui plaît : par exemple, s'il prononce six en montrant deux doigts, les autres joueurs doivent répondre et élever quatre doigts, pour compléter, avec les deux doigts du premier joueur, le nombre énoncé six. Les Chinois vont très vite dans ce jeu, et crient fort haut. Celui qui p2.311 perd est obligé de boire du vin ou de l'eau de vie : et l'on ne cesse que lorsqu'on est assez échauffé pour ne plus distinguer les doigts. Les Chinois quittent rarement ce jeu sans être un peu rouges par l'effet du vin qu'ils ont bu ; lorsqu'ils le sont trop, ils restent dans leurs bateaux, car ils n'aiment pas à être vus dans cet état.

Les personnes de distinction ou au-dessus du commun, jouent aux échecs ; ce jeu est fort ancien, et l'on en ignore l'inventeur. Il a, comme le nôtre, trente-deux pièces, seize pour chaque joueur ; mais les pièces sont différentes. Il n'y a point de reine : au lieu de huit pions, il n'y en a que cinq ; mais il y a d'autres pièces en place.

Le damier est composé de soixante-douze cases formées par neuf rangs de lignes parallèles et par huit autres transversales. Les Chinois ne posent pas les pièces dans le vide des cases mais sur les points d'intersection.

Le général est placé au milieu de la première ligne du côté du joueur, ayant à sa droite et à sa gauche un assesseur, un éléphant, un

cavalier et un chariot : ce qui fait neuf pièces ; les deux canonniers sont placés seuls sur la troisième ligne, l'un et l'autre vis-à-vis des cavaliers. Les soldats, au nombre de cinq, précèdent immédiatement les canonniers, et sont posés sur la quatrième ligne dans l'ordre suivant : un soldat en face de chacun des p2.312 chariots, un autre en face de chaque éléphant et le dernier, ou celui du milieu, en face du général.

Entre les soldats du joueur et ceux de son adversaire, il y a deux lignes vides.

Le général ne sort jamais des points d'intersection formés par les quatre cases qui sont auprès de lui : les deux assesseurs sont à ses cotés ; ils remplacent nos fous et marchent de même. Les deux éléphants qui viennent ensuite, n'existent pas chez nous.

Les cavaliers sont comme les nôtres, et les chariots tiennent la place de nos tours. Les canonniers précèdent les cavaliers ; ils marchent comme les chariots, et ne peuvent prendre aucune pièce s'il n'y en a une autre qui les en sépare.

Les cinq pions ne prennent pas de côté, mais en avançant et sans jamais reculer.

Les cavaliers n'attaquent pas le roi ennemi, à moins qu'il n'y ait une pièce de son jeu entre eux et lui ; celui-ci se défend en se retirant sur un autre point, ou en mettant une autre pièce devant lui, ou en se découvrant le côté et faisant retirer son soldat Ce jeu est estimé à la Chine, et l'on fait cas de ceux qui le connaissent bien.

Les Chinois ont, en outre, différents jeux, entre autres celui appelé *le jeu du docteur*. Ils ont aussi le domino, et une espèce de damier ; celui-ci contient trois cent soixante et une cases, et chaque p2.313 joueur a un grand nombre de dames ou blanches ou noires. L'avantage à ce jeu consiste à enfermer son adversaire, et à s'emparer de la plus grande partie des cases.

Les Chinois jouent partout où ils se trouvent. J'ai vu à Quanton un grand mandarin se rendre dans nos quartiers : à peine fut-il entré dans

la maison, que les soldats, les valets, les bourreaux qui étaient venus avec lui se mirent tous à jouer par terre. Enfin, les gens du peuple passent souvent les nuits entières à jouer ; mais ils n'en vont pas moins le lendemain à leur ouvrage.

@

MUSIQUE

La musique fut de tout temps très estimée à la Chine ; mais loin de la regarder comme un objet d'amusement et de plaisir, les anciens Chinois la dirigèrent vers un but plus grave et plus noble ; ils en firent la *règle* du gouvernement et la *base* de la morale.

On ne faisait autrefois aucune cérémonie sans qu'elle fût accompagnée de musique : le Chouking rapporte qu'on mettait en musique la promesse qu'un homme faisait de se corriger, qu'on lui chantait de temps en temps cet air, et que s'il ne changeait pas de conduite, on le punissait.

Suivant les anciens Chinois, la connaissance de la musique emportait avec elle celle des sciences p2.314 et de la morale. Un musicien était en même temps physicien, moraliste, poète et historien : il était physicien, parce qu'il savait accorder les tons relativement aux saisons et à la température de l'air ; moraliste, parce qu'il enseignait la vertu ; poète, parce qu'il composait des vers ; enfin historien, parce qu'occupé sans cesse à célébrer les actions des grands hommes, il était obligé de connaître l'histoire pour y puiser des faits mémorables et dignes d'être transmis à la postérité. Confucius s'exprime ainsi :

> « L'homme a dans son cœur le germe de la vertu, la musique le vivifie ; celle qui est voluptueuse irrite les passions ; celle qui est sage entretient la sagesse.

Ce sentiment du prince de la philosophie chinoise est conforme à celui des anciens peuples : tous ont eu leurs poètes, leurs chantres, leurs musiciens. Les juifs même, dont les opinions religieuses s'éloignaient tant de celles des autres, pensèrent de la même manière sur l'emploi de la musique ; et chez eux, comme chez toutes les nations, les événements remarquables furent célébrés par des cantiques et par des hymnes. Mais si les Chinois font servir la musique à des usages semblables, elle est par elle-même très différente ; et leurs airs, soit pour la voix, soit pour les instruments, n'ont aucun rapport avec ceux des autres pays : ils déplaisent surtout aux Européens,

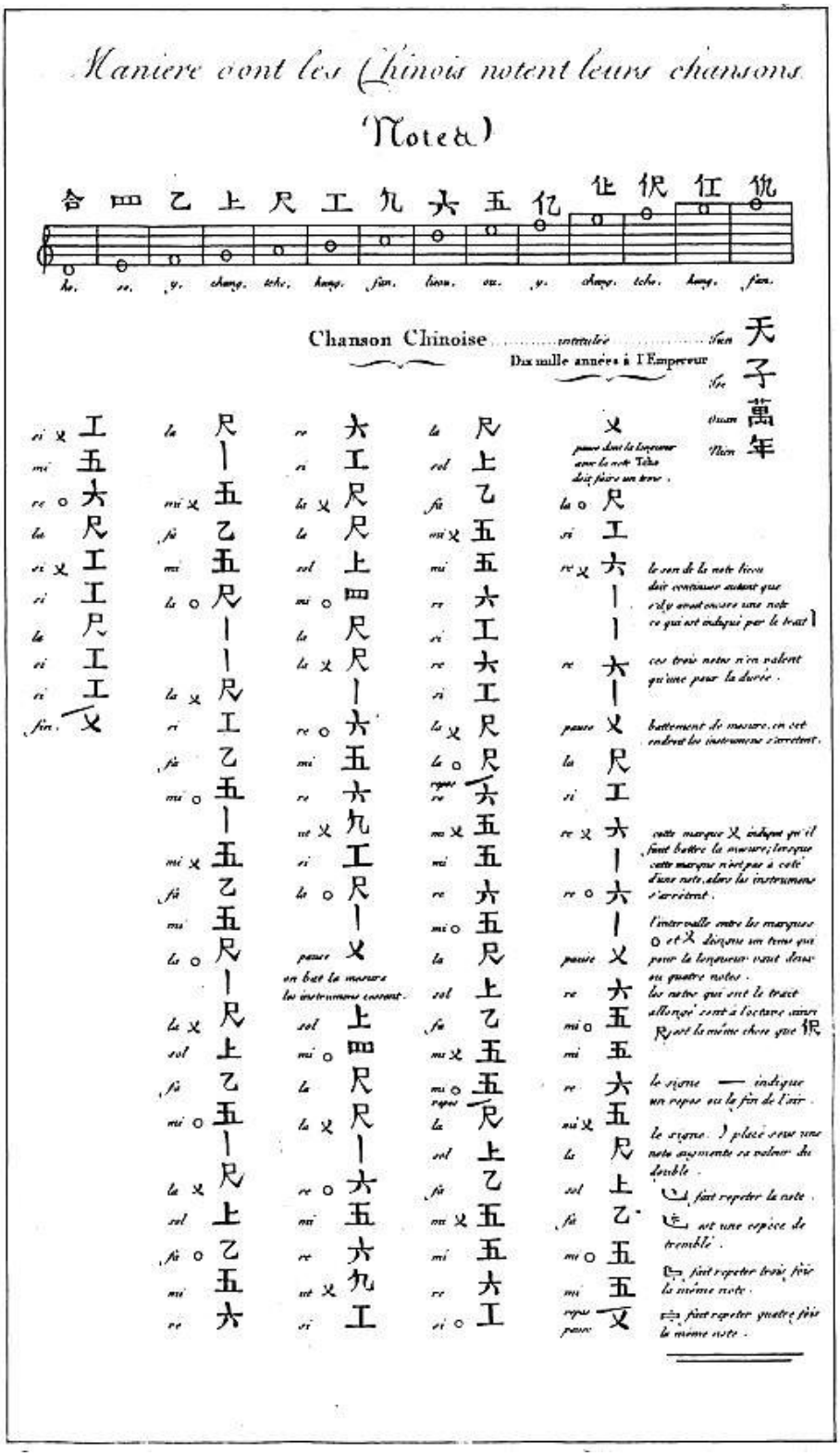


Fig. 92. Notes de musique employées par les Chinois.

92a. Agrandissement

tandis p2.315 que les chansons de ces derniers fatiguent les oreilles chinoises, et en sont peu goûtées ; tant il est vrai que, parmi les hommes, les sensations ne se ressemblent pas, et qu'elles diffèrent suivant les habitudes que l'on contracte dès l'enfance.

Les anciens Chinois n'avaient que cinq tons : kong, *fa* ; chang, *sol* ; kio, *la* ; tche, *ut* ; yu, *ré* ; ils ajoutèrent ensuite, sous les Tcheou, deux autres tons, le pien-kong, *mi*, et le pien-tche, *si*. On peut consulter les ouvrages des missionnaires pour connaître le système musical de ce peuple ; je ne parle que de ce que j'ai entendu.

Le genre de la musique est le même dans toute la Chine : les airs sont presque tous de la même facture (Fig. 92) ; et avant d'avoir été à Péking, aucun n'avait attiré mon attention.

Chez l'empereur à Yuen-ming-yuen, nos oreilles furent frappées de sons plus agréables ; la musique était plus douce, et pouvait approcher de celle dont nous nous servons dans nos églises. Cette sorte de musique, dont l'invention remonte à l'empereur Chun, s'appelle chao-yo, et s'emploie lorsque l'empereur est assis sur son trône pour régler certaines affaires, ou qu'il reçoit des ambassadeurs. En général, chaque cérémonie a ses airs particuliers, et l'empereur ne fait rien sans qu'il y ait de la musique.

Quant aux concerts qu'on donnait à nos p2.316 mandarins à l'approche des villes, nous ne les goûtâmes point ; et quoique certains missionnaires [1] prétendent que les soldats chinois tirent des sons harmonieux de leurs conques marines, nous n'en fûmes nullement satisfaits.

La musique instrumentale des opéras chinois, si l'on peut se servir de cette expression, n'est pas moins étrange : l'orchestre étant composé de gros tambours, de bassins de cuivre, de flûtes, de violons et de cymbales, elle est toujours aigre et bruyante ; mais elle l'est bien davantage dans les occasions où l'action s'anime. Dans les combats,

---

[1] *Art militaire des Chinois.*

par exemple, et lorsque les acteurs font des tours de force extraordinaires, chaque musicien s'agite avec vigueur, frappe à coups redoublés, et fait un bruit épouvantable : ce que l'on conçoit sans peine, lorsqu'on songe que toute cette musique ne consiste que dans des battements multipliés. En effet, tandis que le premier musicien frappe un coup, celui qui vient immédiatement après en frappe deux, le troisième trois, et ainsi de suite jusqu'au dernier qui bat continuellement. Cette musique est cependant très estimée des Chinois, et ils l'emploient dans toutes les circonstances où ils implorent la divinité : j'ai eu occasion de l'entendre plusieurs fois, et principalement à une époque p2.317 où les Chinois attachés à la maison suédoise adressèrent des prières aux génies protecteurs, dans l'espérance d'en obtenir l'arrivée de quelque vaisseau de la compagnie. Cette infernale musique dura pendant plusieurs semaines.

La musique vocale est plus douce, mais l'expression en est singulière. J'ai entendu chanter à Quanton des filles aveugles ; elles tiraient du gosier et du nez des sons qu'il nous serait impossible de rendre. On peut chanter une chanson chinoise, mais je pense qu'il est très difficile de lui donner le ton convenable sans l'avoir entendu chanter par les gens du pays, et je crois même qu'on ne parviendrait jamais à imiter parfaitement leurs accents.

Les Chinois notent leurs chansons ; ils emploient pour cela les caractères dont ils se servent pour écrire, et les disposent de la même manière, c'est-à-dire, de haut en bas. La valeur des notes se connaît par l'espace qu'elles occupent et par les traits allongés qui sont placés en dessous. Il y a en outre plusieurs signes pour augmenter la valeur d'une note ou la faire répéter, et pour indiquer la mesure ou les repos.

Les Chinois ont différents instruments de musique ; le plus doux et le plus agréable est le cheng, sorte d'orgue composé de plusieurs tuyaux de bambou enfoncés dans une espèce de calebasse p2.318 de bois. Ces tuyaux sont inégaux en grandeur et varient pour le nombre : quelquefois ils remplissent toute la circonférence de l'instrument, d'autres fois ils forment un vide par lequel on introduit la main.

Il y a des trompettes de plusieurs formes ; les unes n'ont pas de trous, d'autres en ont huit et d'autres cinq, avec une embouchure à-peu-près semblable à celle de notre clarinette. Le mérite des musiciens qui s'en servent, consiste à soutenir un ton, ou tout au plus deux. On doit penser que cette monotonie ne doit pas plaire aux oreilles européennes ; aussi n'y a-t-il rien de plus désagréable que la musique militaire et celle des enterrements, où ces instruments figurent beaucoup.

Les flûtes diffèrent aussi entre elles ; il y en a une qui a cinq trous, avec l'embouchure placée en haut. La flûte la plus ordinaire est de bambou : elle a dix trous ; elle est extrêmement criarde, et on peut l'appeler avec raison flûte à l'oignon, puisque j'ai vu des Chinois en mettre une pellicule sur un des trous pour la faire mieux résonner.

Les tambours rendent un son sourd : les très gros, qui sont presque uniquement affectés à l'usage des temples, et ceux d'une moyenne grosseur, se placent à terre, ou sont un peu élevés et soutenus sur quatre pieds : les petits sont montés sur trois pieds fort hauts ; les très petits se tiennent p2.319 à la main, et l'on bat dessus avec un petit bâton. La caisse est de bois, et la peau qui la couvre est de buffle.

Les King sont des instruments composés de pierres sonores ou de petits bassins de cuivre. Ceux faits avec des pierres, en contiennent seize, et ceux avec des bassins en ont seulement dix. On frappe dessus avec un bâton arrondi.

Les cloches varient dans leur forme : il y en a de rondes par le bas, et d'autres qui sont échancrées ; celles-ci sont rares. On voit des cloches extrêmement grandes ; les plus grosses s'appellent po-tchong ; elles n'ont pas de battants, mais on les fait résonner en les frappant avec un morceau de bois appelé che (*langue*).

Le lo est un instrument de cuivre qui ressemble à un bassin, avec un rebord plat et élevé de deux à trois pouces ; on le tient par une poignée, et l'on frappe dessus avec un bâton dont le bout est garni de lanières de drap. Le lo pèse ordinairement quatre livres et quelquefois

plus, car il y en a de très grands. Les sons qu'on en tire sont aigres et perçants ; ils s'entendent de loin. Les Chinois s'en servent dans toutes les circonstances. Ils ont aussi des cymbales et des instruments entièrement de bois ; tel est le poisson de bois creux dont les soldats se servent dans le Kiang-nan. Ce poisson a deux pieds et demi de long sur six pouces p2.320 de diamètre. Les bonzes se servent aussi d'un poisson de bois creux et contourné ; ils le placent sur un coussin, et frappent dessus avec un petit bâton tandis qu'ils récitent leurs prières. L'instrument qui sert à battre la mesure est également de bois, et s'appelle pe-pan.

Les Chinois ont également plusieurs instruments à cordes : ces cordes sont en soie ; on n'en fabrique pas d'autres.

Le plus grand des instruments à cordes se nomme che ; il peut avoir jusqu'à vingt-cinq cordes. Le kin est plus petit, et n'en a que sept.

On joue de ces instruments avec les doigts ; cependant on peut frapper dessus avec un petit bâton. J'ai vu un aveugle jouer du che : cet instrument avait trois pieds de long ; les sons qu'il rendait étaient assez doux.

Il y a trois sortes de guitares ; les deux premières ont deux et quatre cordes, et le manche garni de touches ; la dernière a trois cordes, et n'a point de touches.

Le violon chinois est composé de deux cordes mises à un ton différent ; l'archet passe entre ces deux cordes. Je ne connais pas d'instrument dont le son soit plus détestable.

@

DANSE

p2.321 Les missionnaires parlent dans leurs écrits de la danse des Chinois ; mais ce serait se tromper que de s'imaginer que ce peuple danse comme les Européens. Les danses, à la Chine, sont des marches, des évolutions, ou des espèces de pantomimes dans lesquelles les acteurs agissent sans sauter. Nous fûmes témoins chez l'empereur de ces sortes de danses ; on ne pouvait rien voir de plus bizarre ni de plus ennuyeux.

@

COMÉDIE

Il n'y a pas à la Chine de théâtre public à demeure ; lorsque les habitants d'un quartier veulent avoir une comédie, ils se réunissent et forment entre eux une somme suffisante pour subvenir aux frais de la construction d'une salle, et pour payer les comédiens.

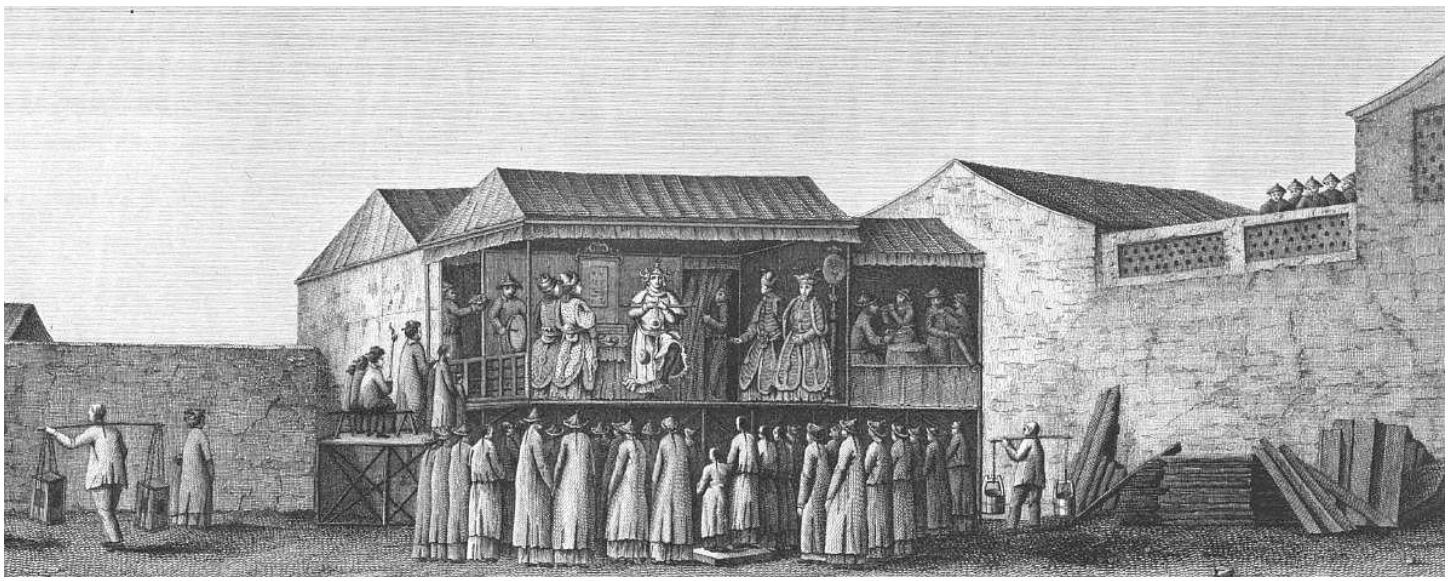


Fig. 8. Comédie chinoise.

Les salles de spectacle sont composées d'une grande pièce, et d'une autre plus petite. Ces salles, qui sont ordinairement construites en bambou, exigent peu de frais et un emplacement très borné : c'est tout simplement un hangar dont le sol est élevé de six à sept pieds, fermé de trois côtés, et couvert avec des nattes (Fig. 8).

Dans certains endroits, les habitants disposent l'entrée intérieure des pagodes pour y élever leur théâtre : chez les mandarins, il y a des salles bâties p2.322 exprès ; elles sont entièrement ouvertes ; et pour les disposer à recevoir les comédiens, il suffit de les partager en deux avec des toiles, et d'en entourer la portion de derrière ; le théâtre est préparé en un instant, d'autant plus que dans les comédies chinoises on n'emploie pas de décorations, et que tout se réduit à une table et quelques chaises placées en avant d'une grande toile où sont pratiquées deux ouvertures pour le passage des acteurs.

Les Chinois de tous les états, de toutes les classes, aiment passionnément les spectacles ; le peuple et les grands les recherchent également, et il se donne peu de repas chez les personnes riches, où les comédiens ne soient pas appelés. Ils sont bien payés et gagnent beaucoup d'argent ; aussi leurs habits, qui sont taillés d'après le costume ancien, sont-ils quelquefois très riches. Les comédiens ont un répertoire de pièces qu'ils savent toutes par cœur, et ils peuvent les jouer indifféremment sur-le-champ. Une troupe est composée de sept ou huit acteurs, et même moins, car le même acteur peut, dans une pièce, représenter deux personnages différents, parce qu'il s'annonce en entrant sur la scène, et prévient le public du rôle qu'il va remplir.

Les sujets qu'on représente sont tirés de l'histoire chinoise, et rendus en langue mandarine, quelquefois avec des expressions anciennes, ou p2.323 qui sont si peu en usage, que les trois quarts des spectateurs ne comprennent pas la pièce.

Les acteurs parlent haut et en chantant. Le récitatif, dans les grandes pièces, varie peu ; il s'élève ou s'abaisse de quelques tons seulement, et est interrompu de temps en temps par des chansons et par la musique de l'orchestre. En général les acteurs chantent toutes les tirades qui expriment la fureur, la plainte ou la joie.

M. Barrow, en parlant du théâtre chinois [1], prétend que les pièces n'ont pas le sens commun, tandis que le lord Macartney [2] dit, au contraire, que *l'Orphelin* peut être considéré comme une preuve avantageuse de l'art de la tragédie chez les Chinois. Ces jugements contradictoires de deux personnes instruites, qui ont vu et voyagé en même temps, doivent surprendre ; mais, sans me permettre de prononcer, je dirai que les Chinois n'observent point l'unité de lieu et de temps dans leurs grandes pièces, qui durent quelquefois plusieurs jours ; que l'acteur est souvent supposé parcourir dans un instant des

---

[1] Barrow, page 220.
[2] Macartney, tome III, page 359.

distances considérables ; et qu'un personnage, ainsi que le dit Boileau, dans son *Art poétique*,

Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

p2.324 Dans les opéras chinois, les génies apparaissent sur la scène ; les oiseaux, les animaux y parlent et s'y promènent. A notre retour de Peking, les mandarins nous firent la galanterie de faire représenter devant nous *la Tour de Sy-hou*, pièce ainsi intitulée du nom de cette même tour qui existe sur les bords d'un lac près de la ville de Hang-tcheou-fou, dans la province de Tchekiang.

Des génies montés sur des serpents et se promenant auprès du lac, ouvrirent la scène ; un bonze du voisinage devint ensuite amoureux d'une des déesses, lui fit la cour, et celle-ci, malgré les représentations de sa sœur, écouta le jeune homme, l'épousa, devint grosse et accoucha sur le théâtre d'un enfant, qui, bientôt, se trouva en état de marcher. Furieux de cette conduite scandaleuse, les génies chassèrent le bonze, et finirent par foudroyer la tour et la mettre dans l'état délabré où elle est maintenant.

A ces scènes bizarres, si l'on ajoute qu'un acteur est à côté d'un autre acteur sans le voir ; que, pour indiquer qu'on entre dans un appartement, il suffit de faire le simulacre d'ouvrir une porte et de lever le pied pour en franchir le seuil, quoique cependant il n'y en ait pas le moindre vestige ; enfin, qu'un homme qui tient une houssine à la main est censé être à cheval, on aura une idée de l'art dramatique chez les Chinois, et du jeu des acteurs.

p2.325 Les Chinois jouent mieux dans les petites pièces ; ils ne chantent pas, mais ils prennent le ton de la conversation ordinaire. L'histoire des maris trompés par leurs maîtresses, faisant assez souvent le sujet de ces comédies, il s'y rencontre quelquefois des situations tellement libres, et où l'acteur met tant de vérité, que la scène en devient extrêmement indécente. L'auditoire est alors enchanté et manifeste son contentement : ainsi l'on peut juger, d'après ces

comédies, du caractère vicieux des Chinois, et, d'après les grandes pièces, de leur goût singulier et extraordinaire.

Quoique les Chinois aiment passionnément les spectacles, et qu'ils passeraient volontiers les jours et les nuits à les voir, l'état de comédien est méprisé. Les directeurs ont de la peine à compléter leurs troupes, et sont forcés, pour ne pas manquer de sujets, d'acheter, comme on l'a dit plus, haut, ou d'élever de petits enfants.

Les femmes ne montent pas sur la scène à la Chine ; elles sont remplacées par des jeunes gens qui jouent si bien leurs rôles, qu'à moins d'en être prévenu, on les prendrait pour de jeunes filles.

@

MÉDECINE - MALADIES

Tout le monde peut exercer la médecine dans l'empire. Il n'y a point d'école publique où cet art soit enseigné ; celui qui veut l'étudier, se met sous p2.326 la direction d'un médecin, qui lui apprend son art et ses secrets. Il suffit d'avoir guéri quelque mandarin pour acquérir la réputation d'un médecin très habile, avoir de la vogue et s'enrichir. Les gens du peuple paient fort peu, et il est d'usage qu'un médecin ne retourne pas chez un malade à moins qu'il ne soit redemandé. Les Chinois n'ont point de connaissances en anatomie, leurs préjugés les empêchant d'ouvrir un cadavre. Toute la science des médecins consiste dans l'étude du pouls ; ils en observent exactement les battements et en tirent des pronostics sur les indispositions des différentes parties du corps. En général, ils attribuent les maladies au fong-chouy [1] et au froid et au chaud. Ils ordonnent des tisanes, des cordiaux, et recommandent la diète. Ils ne saignent pas, mais ils font venir le sang à l'extérieur de la peau, en la frottant fortement avec une pièce de cuivre. Ils enfoncent des aiguilles dans certaines parties du corps, et la grande habileté consiste à savoir les placer, à les faire demeurer et à les retirer à propos. Le sang ne sort pas dans cette opération : on cautérise la plaie en brûlant dessus des feuilles d'armoise.

Dans les fractures ou dans les maladies pour lesquelles il est nécessaire d'avoir recours à p2.327 l'amputation, les médecins ne la pratiquent pas, et le malade en meurt souvent : c'est la raison qui fait qu'on ne voit pas d'estropiés à la Chine, et pendant tout mon voyage je n'en ai pas rencontré un seul. Qu'on réfléchisse combien la saignée, l'amputation, et même les lavements, peuvent sauver de malades dans certaines circonstances, on jugera combien d'hommes périssent à la Chine faute d'employer ces moyens si usités en Europe.

Selon la plupart des missionnaires, la petite vérole existe à la Chine depuis très longtemps, quoique quelques autres prétendent, au

---

[1] *Vent et eau*, bonne ou mauvaise disposition.

contraire, qu'elle y est récente. L'inoculation fut inventée sous le règne de Tchin-song des Song, dans l'année 1000 de J. C. Les médecins introduisent le virus dans le nez. C'est à cette insertion que les Anglais attribuent la cécité, qui est fort commune chez les Chinois, tandis que d'autres personnes disent qu'elle ne provient que de l'usage où l'on est dans ce pays de boire et de manger extrêmement chaud. Mais cette maladie ne proviendrait-elle pas plutôt de l'espèce de nourriture en usage à la Chine, c'est-à-dire du riz ? car en Turquie, où l'on en mange habituellement, les habitants y sont sujets à devenir aveugles. On pourrait encore attribuer la cécité des Chinois aux vents de nord qui viennent de Tartarie et passent sur les montagnes neigeuses qui couvrent ces contrées ; au reste, p2.328 c'est aux médecins à prononcer sur cette matière.

On voit beaucoup de lépreux à la Chine, et ils ne sont pas renfermés. Ceux qu'on rencontre dans les rues de Quanton sont dégoûtants, et la plupart ont perdu les doigts, principalement ceux des pieds. On trouve aussi plusieurs Chinois qui n'ont pas de nez ; c'est un commencement de lèpre, mais qui, quelquefois, ne s'étend pas plus loin. Il est à présumer pourtant que la lèpre des Chinois n'est pas la véritable ; car la véritable lèpre étant contagieuse, quelque soin que prennent les personnes saines pour ne pas toucher à celles qui en sont infectées, elles ne peuvent pas toujours les éviter, et par conséquent se trouvent dans le cas de gagner cette maladie. Il en résulterait donc que la plus grande partie de la Chine serait attaquée de la lèpre : cependant, le nombre des lépreux n'est pas très considérable et paraît ne pas augmenter. Ce n'est donc pas une vraie lèpre, mais c'est un sang corrompu, une maladie vénérienne parvenue à son plus haut degré. Les Chinois savent pallier cette dernière maladie ; ils la guérissent même avec des tisanes ou par les sueurs.

Parmi les filles publiques il s'en trouve qui sont très malades ; elles prennent des drogues et des boissons rafraîchissantes ; enfin, elles concentrent le mal de manière qu'il ne paraît rien à l'extérieur. Ces femmes vont et viennent et hormis un teint p2.329 un peu pâle et un

visage bouffi, on ne s'imaginerait jamais, à les voir, qu'elles sont incommodées. Les chaleurs des pays méridionaux atténuent le mal vénérien, et les sueurs, avec quelques drogues, le font disparaître : on voit même des personnes vivre avec cette maladie, et ne pas s'en inquiéter.

La peste a existé à la Chine ; elle s'appelle ouen-pin : sous l'empereur Hiao-tsong des Ming, en 1503, elle ravagea les provinces du Sud.

@

SECTES DE LAO-KIUN ET DE FO

La secte de Lao-kiun est la plus ancienne de celles qui existent à la Chine. Lao-kiun ou Lao-tse (Fig. 84) était de la province de Honan, et naquit 604 ans avant J. C. et 53 ans avant Confucius. Ce sectaire, voyant la vertu dégénérer chez les Tcheou, abandonna la Chine et se retira dans le Ta-tsin, pays soumis aux Romains, où il écrivit son livre intitulé Tao-te-king, composé de cinq mille sept cent quarante-huit caractères. Ce livre, dont le titre veut dire *le livre de la puissance du Tao*, n'est qu'une suite de pensées et de maximes détachées exprimées dans un style très concis et très difficile à comprendre.

Suivant Lao-tse, le Tao est le principe du ciel et de la terre ; il est la mère de tout ce qui existe ; enfin, c'est un être très intelligent, mais en même temps incompréhensible.

p2.330 Il y a eu un chaos qui a précédé ta formation du ciel et de la terre, le repos et le silence. Le Tao est fixe et ne change pas ; il produit toutes choses ; il est grand : la règle du Tao c'est lui-même. Celui qui veut s'unir au Tao est nommé ching : c'est le vrai sage ; il doit être sans passions, rejeter les biens et les dignités, ne s'occuper que du néant, observer le silence, ne pas blâmer ce qui existe, vivre comme s'il ne vivait pas, et être touché de compassion pour les autres.

Lao-tse établit l'immortalité de l'âme : ayant trouvé le culte des génies institué, il admit des divinités subalternes, inférieures aux génies, il leur rendit un culte, et déifia plusieurs empereurs et un grand nombre de personnages célèbres.

Les sectateurs de Lao-kiun ou les tao-tse font consister le bonheur dans une parfaite tranquillité : l'homme sage, selon eux, doit écarter les désirs et les passions violentes capables de porter le trouble dans l'âme ; il doit couler ses jours sans peine et sans inquiétude, soit pour le passé, soit pour le présent ou l'avenir, et placer enfin la suprême félicité dans le plus grand repos. Mais comme ce repos ne pouvait manquer d'être troublé par la pensée d'une fin, les tao-tse s'adonnèrent à la chimie, et travaillèrent à composer un breuvage qui donnât

l'immortalité. L'espoir d'éviter la mort leur attira beaucoup de sectateurs parmi les mandarins, p2.331 et surtout parmi les femmes. Quelques empereurs même, persuadés de l'existence d'un breuvage qui pouvait les faire jouir à jamais d'une vie délicieuse, se livrèrent entièrement aux opinions des tao-tse. La superstition augmentant toujours, ceux-ci obtinrent le titre de docteurs célestes, et leur chef fut honoré de la dignité de grand mandarin.

Séduit par les promesses des tao-tse qui lui avaient promis la communication avec les esprits, un des frères de Ming-ty des Han apprenant qu'il existait dans le pays de Tien-tso (Indostan) un esprit appelé Fo (Fig. 85), pressa l'empereur de le faire venir. Des ambassadeurs se mirent en route et pénétrèrent jusque dans l'Inde, où ayant rencontré deux chamen ou *prêtres*, ils les emmenèrent avec des livres théurgiques, et des images de Fo ou Boudha peintes sur des toiles. L'ambassade fut de retour à la Chine à la huitième année de Ming-ty, l'an 69 de J. C. Depuis cette époque, la secte de Fo s'est extrêmement répandue dans la Chine.

Elle met une très grande différence entre le bien et le mal ; elle établit des peines et des récompenses après la mort, et reconnaît la métempsycose ou la transmigration des âmes enseignée par Boudha, qui dit qu'outre le corps qui naît, s'accroît et meurt, il y a dans l'homme une âme qui ne se détruit pas, qui existe avant le corps, qui lui survit, et qui, après avoir subi différentes p2.332 mutations, se purifie et se réunit enfin à la divinité (a).

Les ho-chang, ou prêtres de Fo, prétendent qu'il est venu sur la terre pour sauver les hommes, et que ce n'est qu'en le priant qu'on peut expier ses péchés. Ils disent que, pour être heureux dans l'autre monde, il faut observer cinq préceptes : ne tuer aucunes créatures vivantes, ne point prendre le bien d'autrui, ne point commettre d'impuretés, ne jamais mentir, et ne point boire de vin.

Ces prêtres, que nous nommons *bonzes*, honorent non seulement le dieu Fo, mais encore un grand nombre de personnages auxquels ils

donnent différents noms, savoir, les Chin-ven, hommes célèbres ; les Yuen-kio, hommes recommandables par des vertus éclatantes ; enfin les Poussa, qui sont des êtres accomplis et regardés comme des divinités.

Les bonzes tao-tse et les bonzes de Fo ont toujours été rivaux, et souvent ils ont profité de leur crédit auprès des empereurs pour s'entre-détruire. Favorisés sous les Yuen ou Mogols, les bonzes de Fo faillirent perdre de leur crédit à l'extinction de cette dynastie ; mais les Ming les protégèrent, comme l'avaient fait leurs prédécesseurs. Les Tartares, actuellement régnants, les soutiennent également, et reconnaissent le grand p2.333 lama. La religion est la même ; mais on fait une distinction entre les ho-chang et les prêtres lamas du Thibet.

@

SECTE DE CONFUCIUS

Confucius naquit 551 ans avant J. C. Les Chinois le regardent comme le premier de leurs sages et comme leur législateur. Confucius s'efforça de rétablir l'ancienne doctrine, et tâcha de rendre les hommes meilleurs, en les exhortant à obéir au ciel, à l'honorer, à aimer leur prochain, et à vaincre leurs passions.

La différence qu'il y a entre les deux écoles de Confucius et de Lao-tse, est que la première enseigne à vivre parmi les hommes et cherche à les corriger ; au lieu que les partisans de la seconde évitent la société, et ne s'occupent, dans une vie frugale et retirée, que de leur propre bonheur.

La doctrine de Confucius a prévalu sur celle de Lao-tse ; c'est celle des savants. On voit dans toutes les villes un temple dédié à Confucius : on y conserve sa figure ou sa tablette. Il est d'usage de s'assembler au printemps et à l'automne dans ce temple, et d'y faire des sacrifices en l'honneur de ce philosophe et de ses disciples, que les Chinois regardent comme des esprits tutélaires. Cette cérémonie se pratique aussi dans certaines circonstances, et surtout dans le temps des examens.

@

JUIFS

p2.334 Il y a des juifs à la Chine ; ils ont une synagogue à Kay-fong-fou, dans le Ho-nan. Le père Gozani qui l'a visitée, croit que les Juifs sont entrés sous les Han, 206 ans avant J. C. Le père Cibot les fait entrer cinquante-deux ans plus tôt, sous le règne des Tcheou.

Les juifs sont en petit nombre. Les Chinois leur donnent, ainsi qu'aux mahométans, le nom de hoey-hoey. Ils les appellent aussi lan-mao-hoey-tse, ou hoey aux bonnets bleus, parce qu'ils portent un bonnet de cette couleur lorsqu'ils s'assemblent dans la synagogue.

@

CHRISTIANISME - PERSÉCUTIONS, MISSIONNAIRES - UTILITÉ DES MISSIONS

L'établissement des Nestoriens date de 635 ans après J. C., qu'un certain Olopuen vint à la Chine sous Tay-tsong des Tang : ce fait est prouvé par le monument découvert à Sy-ngan-fou en 1625, sous Hy-tsong des Ming.

Ces nestoriens, appelés prêtres du Ta-tsin, furent proscrits l'an 845 de J. C., à l'instigation des bonzes tao-tse, alors favorisés par l'empereur Vou-tsong.

p2.335 Sous les Yuen ou Mogols, les chrétiens et les mahométans rentrèrent à la Chine. Saint François Xavier partit, en 1552, pour aller à la Chine, mais il mourut à Sancian, sur les côtes de cet empire. Le père Ricci arriva à Peking en 1582 : c'est à cette époque que commença la prédication de la religion chrétienne à la Chine.

Les mahométans s'étant révoltés dans la province du Chen-sy, l'empereur envoya contre eux des troupes qui les massacrèrent tous, à l'exception d'un petit nombre. Les mandarins, en recherchant ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper, découvrirent dans le Hou-kouang quatre missionnaires dont les interrogatoires leur apprirent qu'un prêtre Chinois, nommé Zay-petolo, les avait introduits dans l'empire.

Cette nouvelle transmise à Peking, l'empereur donna ordre qu'on lui amenât, sur-le-champ, ce Chinois ; mais celui-ci s'enfuit et parvint à se réfugier à Macao. Telle fut l'origine de la persécution qui eut lieu en 1784. Les mandarins des provinces, pour satisfaire aux ordres de l'empereur, firent de nouvelles perquisitions, qui ne servirent qu'à faire arrêter quatre autres missionnaires, mais ils ne réussirent point à découvrir la retraite du prêtre Zay.

Les mandarins de Quanton ne furent pas plus heureux, quoiqu'ils eussent fait prendre tous p2.336 les domestiques des PP. procureurs, MM. de la Torre et Marchini, et qu'ils eussent fait battre un Chinois chrétien nommé Antoine. Forcés de les renvoyer sans en avoir pu tirer aucun indice, ils maltraitèrent ensuite cruellement M. Simonelli, vieillard

âgé de soixante-dix-sept ans. Cependant toutes ces démarches ayant été infructueuses, ils se transportèrent à Macao, et y visitèrent quelques couvents ; mais, irrités de ce que plusieurs religieux n'avaient pas voulu leur donner l'entrée de leurs maisons, ils arrêtèrent les vivres et suspendirent le commerce. Ils envoyèrent même des troupes contre Macao, et firent prendre des renseignements sur l'état de cette place ; mais ceux qui étaient chargés de ce soin, ayant rapporté qu'il serait difficile de forcer les Portugais, parce qu'à l'abri de leurs murailles ils pourraient tuer beaucoup de monde sans aucun danger pour eux, les mandarins devinrent plus modérés dans leurs prétentions.

Au mois d'octobre, les grands de Quanton firent venir dans la ville M. de la Torre, pour l'interroger, et l'obligèrent ensuite de signer un papier dont on lui cacha le contenu.

Quelque temps après, le hanniste Pankekoua vint voir M. de la Torre, et lui apprit que l'empereur ayant su qu'il était lettré, lui avait pardonné en le laissant le maître de se punir lui-même ; p2.337 mais, ajouta-t-il, cette affaire ne sera pas terminée, tant que les PP. Zay et Lomeo (Barthelemi) ne seront pas pris, et il serait prudent de quitter la Chine. Malheureusement le P. de la Torre ne tint pas compte de cet avis ; il s'imagina que les choses en resteraient là, et résolut de ne point sortir de Quanton. Plusieurs commissaires étant ensuite arrivés de Peking, M. de la Torre fut appelé de nouveau par les mandarins, le 15 janvier 1785 ; les Chinois prirent ses papiers, et emmenèrent avec eux M. Marchini ; mais celui-ci ayant été interrogé, eut la permission de revenir, laissant dans la ville le P. de la Torre, qui partit pour Peking le 23 du même mois, accompagné de deux mandarins, l'un civil et l'autre militaire. À son arrivée dans la capitale il fut mis en prison, et y mourut de faim le 29 avril, au moment où, par les sollicitations des missionnaires de Peking, il avait obtenu son élargissement. La persécution cessa au commencement de mai. De tous les missionnaires pris dans les provinces, quatre furent condamnés à une prison perpétuelle, et les autres envoyés en exil en Tartarie, ou reconduits à Macao.

Des chefs, parmi les chrétiens chinois, furent exilés, d'autres battus et condamnés à la cangue pour trois mois. Enfin, les mandarins donnèrent un édit par lequel il fut enjoint à tout Chinois de p2.338 changer de religion dans le courant de l'année, sous peine d'être puni sévèrement.

Quoique tout fût terminé dans les provinces, les mandarins de Quanton continuèrent de rechercher le nommé Zay, et se rendirent à Macao en juin 1785, afin de le demander ; ils insistèrent pour que le gouverneur portugais vînt chez eux ; mais celui-ci s'y refusa, et ne voulut pas même permettre que M. Descouvrières, procureur des missions françaises, s'exposât en sortant de la ville pour aller chez les mandarins. Ces derniers voyant qu'il ne leur était pas possible de se procurer le P. Zay, qui avait quitté Macao au commencement de l'année, et s'était embarqué sur un bâtiment anglais, écrivirent à Peking, qu'il était sorcier et qu'il avait disparu. Ainsi se termina cette persécution suscitée contre les chrétiens, et qui par suite fut très préjudiciable aux mandarins eux-mêmes. Tous ceux de la province de Quanton, depuis cette ville jusqu'à Nan-hiong-fou, qui est à l'extrémité de la province, furent dégradés de trois degrés, et forcés de payer une amende de sept cent mille taëls (5.250.000 livres). Les hannistes donnèrent cent vingt mille taëls (900.000 livres) ; et tous les mandarins des lieux où les missionnaires axaient été arrêtés, ou par où ils avaient passé, furent cassés. Pankekoua, pour avoir logé M. de la Torre, quoiqu'il en eût la permission des mandarins de p2.339 Quanton, fut obligé de payer cent mille taëls (750.000 liv.), et il lui fut enjoint d'être plus circonspect à l'avenir. On prétend même que cinq ou six bateliers qui avaient passé le P. Zay, sans le connaître, eurent la tête tranchée. On voit par là que le gouvernement chinois est extrêmement sévère : mais si, comme on le remarque, il est très habile à profiter des occasions qui se présentent pour se procurer de l'argent, les mandarins ne le sont pas moins à se tirer d'embarras dans les affaires épineuses, et sont surtout peu embarrassés sur les moyens ; aussi saisirent-ils le seul qu'ils avaient de se justifier, celui d'accuser M. de la Torre, dont la mort mit fin aux poursuites du gouvernement. Cependant la manière

dont la cour de Peking termina cette persécution, ne dut pas satisfaire beaucoup les mandarins, et l'on doit croire que dans la suite ils fermeront les yeux sur la croyance de certains individus. Néanmoins, quelle que soit leur conduite future, on ne peut regarder les missionnaires comme solidement établis à la Chine, car les préjugés et les mœurs s'opposent trop visiblement à l'introduction de la religion chrétienne ; d'ailleurs on doit peu compter sur les Chinois, qui sont capables de changer d'opinion d'un moment à l'autre, et toujours disposés à le faire suivant les circonstances. Il ne faut cependant pas en conclure que les missionnaires soient p2.340 absolument inutiles, et qu'il n'est pas nécessaire de les conserver : ce serait se tromper grandement, et l'on commettrait une faute majeure en les rappelant.

Avant de porter un jugement sur le plus ou sur le moins d'utilité des missions, il est nécessaire d'examiner ce qu'on entend par missions et en quoi elles consistent. On doit distinguer deux sortes de missions à la Chine, l'une qui n'est pas avouée du gouvernement chinois, et qui se fait à son insu dans les provinces ; l'autre qui en est approuvée, et qui réside à Peking.

La mission de l'intérieur coûte peu de chose : on trouvera difficilement des hommes aussi vertueux et aussi désintéressés que ceux qui la composent : privés des douceurs de la vie, manquant presque de tout, exposés tous les jours à souffrir la mort, le seul désir de s'instruire et de propager la religion chrétienne, leur fait oublier tous les maux qu'ils endurent. Je parle ici sans préjugés, je rapporte ce que j'ai vu, et je me crois obligé de dire la vérité. Le gouvernement français en soutenant les missionnaires qui parcourent le vaste empire de la Chine, est toujours à même de se procurer des éclaircissements utiles, soit sur la position des lieux, soit sur le commerce, soit sur mille autres objets importants. Je ne suis pas ici l'admirateur aveugle des missionnaires, mais j'en p2.341 ai connu plusieurs dont les connaissances étaient très étendues ; leurs écrits d'ailleurs le prouvent assez, et l'on ne peut disconvenir que nous ne devions beaucoup à ces hommes laborieux et infatigables.

Je conviens que les missionnaires s'exposent en entrant furtivement à la Chine, et qu'ils courent au-devant de leur perte ; mais qu'importe à la nation que quelques individus se sacrifient pour une récompense qu'ils ne lui demandent pas, et qu'il n'est pas en son pouvoir de leur donner, tandis qu'elle en peut tirer de grands avantages. Il est donc de l'intérêt de l'État d'encourager les missionnaires de l'intérieur de la Chine, et c'est en les soutenant, en les favorisant, que le gouvernement les aura toujours à sa disposition.

Quant à la mission de Peking, les faits parlent assez en faveur de son utilité, et il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître combien il est important que nous en ayons une autorisée dans cette capitale. Un pareil établissement serait acheté au poids de l'or par une nation rivale ; elle donnerait tout au monde pour pouvoir l'employer à son gré. Tant que la Chine restera fermée pour les Européens, la nation qui conservera quelques individus à Peking, doit s'estimer très heureuse : par eux elle peut savoir, elle peut empêcher, elle peut tout entreprendre. Je parle d'après des faits p2.342 connus, mais dont les détails ne peuvent être divulgués. Il est donc, je le répète, de la dernière importance, de la saine politique, que le gouvernement français vienne au secours des missionnaires, et qu'il protège ces hommes vraiment respectables.

Quarante mille francs peuvent suffire pour la mission de Peking, et autant pour l'entretien de celle de l'intérieur : la dépense de ces sommes modiques doit-elle arrêter un moment l'État ?

Abandonner les missions serait un malheur : peut-être les circonstances présentes ne démontrent-elles pas assez évidemment combien elles sont nécessaires ; mais une fois qu'elles seront détruites ou abandonnées, le moment viendra où l'on sentira quelle perte on aura faite. Trop heureux s'il est possible de les rétablir alors, tandis qu'il faut présentement fort peu de chose pour les conserver.

@

MAHOMÉTANS

Les missionnaires [1] supposent que les musulmans sont entrés à la Chine l'an 599 après J. C., sous les Souy ; et pour preuve, ils citent un passage chinois, où il est dit que la première fois, au milieu des années Kay-hoang des Souy, il vint p2.343 un homme du royaume de Sa-na-pa-sa-ngan-ty-kan-se-ke pour prêcher sa religion.

L'empereur Ven-ty ayant commencé à régner en 590, et étant mort en 604, le milieu est 597 et non 599 ; mais quand cette époque serait encore postérieure de quelques années, elle sera toujours prématurée, car il est difficile de la faire concorder avec les différents événements de la vie de Mahomet. Pour se tirer d'embarras, les missionnaires font naître Mahomet en 560 ; mais cette date n'est pas conforme à celle qui est rapportée par les auteurs anglais de l'*Histoire universelle*, qui placent la naissance de Mahomet en 578.

On peut supposer néanmoins que le prophète est né plus tôt, et ce que rapporte Abulféda le confirme. Suivant lui, Khadija avait quarante ans lorsqu'elle épousa Mahomet ; elle vécut vingt-quatre ans avec lui, et mourut trois ans avant l'hégire. La fuite à Médine étant de 622, Khadija mourut donc en 619. En retirant de ce nombre les vingt-quatre années que Khadija vécut avec son mari, on trouve que Mahomet l'épousa en 595 : il avait vingt-cinq ans alors ; il était donc né en 570. De plus, Mahomet étant mort en 632 à l'âge de soixante-deux ans, cette époque porte nécessairement sa naissance à l'année 570. Khadija ayant vécu dix ans avec Mahomet depuis qu'il se p2.344 mit à enseigner sa doctrine, et étant morte en 619, il s'ensuit qu'il ne commença à s'ériger en prophète qu'à l'âge de trente-neuf à quarante ans, c'est-à-dire en 609.

On voit que ces différentes dates ne peuvent s'accorder avec celle rapportée par les auteurs chinois, l'année 599 ou 597 dont il est parlé dans le passage ci-dessus étant antérieure de dix à douze ans à 609,

---

[1] Missionn., tome XIV, page 10.

temps auquel Mahomet commença sa prédication, et précédant même de beaucoup la première fuite de quelques musulmans qui se sauvèrent en Éthiopie peu d'années avant l'hégire. L'événement arrivé sous Ven-ty n'a donc aucun rapport aux musulmans ; il faut croire que les Chinois, qui défigurent étrangement les noms, ont voulu parler d'un royaume différent des pays que conquit Mahomet, et que la ressemblance des mots a trompé les missionnaires.

Les Mogols ou Yuen, qui s'emparèrent du trône en 1279 et chassèrent les Song, amenèrent un grand nombre de musulmans. Ceux-ci furent très nombreux jusqu'à la dynastie des Ming, qui commença à régner en 1368, après avoir détruit les Tartares : le moyen qu'ils employaient pour se soutenir, était d'acheter des enfants qu'ils élevaient dans leur religion. Les temps malheureux et les famines leur en procuraient beaucoup.

Le dernier empereur Kien-long a détruit cent p2.345 mille mahométans dans les années 1783 et 1784. Lorsque nous passâmes à Hang-tcheou-fou, nous vîmes une mosquée ; mais elle était abandonnée.

Les mahométans, que les Chinois appellent hoey, et qui habitent les pays situés à l'extrémité du Chen-sy jusqu'à Ily en Tartarie, sont partagés en trois classes distinguées par la coiffure : ceux de la première portent un bonnet rouge en forme de pain de sucre, ce qui leur a fait donner le nom de hong-mao-hoey-tse (hoey aux bonnets rouges) ; ceux de la seconde ont un bonnet blanc, on les appelle pe-mao-hoey-tse (hoey aux bonnets blancs) ; ceux de la troisième, s'enveloppant la tête d'un long morceau de toile, on les a nommés tchan-teou-hoey (hoey s'enveloppant la tête).

@

SECTE DE JUKIAO

En l'an 1070 de J. C., sous les Song, plusieurs savants cherchèrent à interpréter les King. Un de ces philosophes, nommé Chao-kang-tse, distingué par son érudition, établit que le monde a commencé et qu'il aura une fin, qu'ensuite il renaîtra, se détruira et se reproduira successivement.

Ce philosophe détermina la durée du monde, et la porta à cent vingt-neuf mille six cents ans, qu'il divisa en douze périodes, chacune de dix mille huit cents années. Suivant lui, dans la première p2.346 période, le ciel s'est formé peu à peu par le mouvement que le tay-ky imprima à la matière, pour lors immobile ; dans la seconde, la terre s'est produite de la même manière ; dans la troisième, l'homme et tous les êtres ont commencé à naître, et ainsi de suite jusqu'à la onzième période où tout se détruira, et le monde retombera dans le chaos dont il ne sortira qu'à la fin de la douzième période.

Vers l'an 1400, l'empereur Yong-lo des Ming ordonna à plusieurs lettrés de faire un corps de doctrine d'après les principes de Chao-kang-tse. Ces savants interprétèrent les King, les livres de Confucius et de Meng-tse ; ils donnèrent le nom de tay-ky (*grand faîte*) au principe de toutes choses. On ignore la raison pour laquelle ils l'appelèrent ainsi, et d'où ils tirèrent ce nom de tay-ky ; car ce mot n'existe dans aucun des King ni dans les livres composés par Confucius et par Meng-tse. Confucius dit seulement, en interprétant l'Y-king :

> « La transmutation contient le tay-ky ; il produit le parfait et l'imparfait ; ces deux qualités produisent quatre images, qui, à leur tour, produisent huit figures.

D'après ce passage, ces nouveaux philosophes prétendirent que le tay-ky est séparé des imperfections de la nature ; que c'est un être existant, et qui est une même chose avec le parfait et l'imparfait, et avec le ciel, la terre et les cinq éléments, qui sont : le métal, le bois, p2.347 l'eau, le feu et la terre. Le tay-ky, suivant eux, est fixe ; mais lorsqu'il se meut, il produit l'Yang, matière subtile et agissante, le ciel, le feu, le jour, le parfait, le

mâle ; et lorsqu'il se repose, il produit l'Yn, matière grossière et sans mouvement, la terre, la lune, l'obscurité, l'imparfait, la femelle. Du mélange de l'Yang et de l'Yn sortent huit éléments, qui, par leur union, font la nature particulière et la différence de tous les corps : de là naissent les vicissitudes de l'univers, la fécondité ou la stérilité de la terre.

Le tay-ky a le pouvoir de tout produire, de tout conserver et de tout gouverner ; il est l'essence de toutes choses. Ces philosophes lui donnent aussi le nom de Ly : c'est, disent-ils, ce qui, joint à la matière, compose tous les corps naturels.

Enfin les partisans du tay-ky ont fini par devenir athées, en excluant toute cause surnaturelle et en n'admettant qu'une vertu inanimée unie à la matière. A l'égard de la morale, ils ont adopté des principes plus raisonnables. Ils veulent que le sage se propose le bien public pour but de ses actions, et qu'il étouffe ses passions pour ne suivre que la raison. Ces philosophes établissent en outre les devoirs réciproques entre le prince et les sujets, entre les pères et les enfants ; enfin, entre le mari et la femme. p2.348

De toutes ces explications peu satisfaisantes du tay-ky, il est résulté que la plupart des Chinois n'ayant pas d'opinion décidée, les uns sont tombés dans l'athéisme, les autres ont reconnu un être primitif, mais sans trop savoir ce qu'il était ; et ce qui prouve combien l'homme s'égare et se perd lorsqu'il veut trop raisonner, c'est que tous ont mêlé à leurs différents sentiments les nombreuses superstitions des autres sectes.

De toutes les religions établies à la Chine, aucune n'est dominante : elles sont toutes subordonnées au gouvernement, qui, même dans certaines circonstances, a diminué le nombre des prêtres et détruit une partie des temples.

L'empereur à la Chine est le chef suprême. Tous les individus qui composent l'empire sont égaux devant lui. Les bonzes ou les prêtres ne jouissent d'aucun privilège particulier, et sont soumis, comme tous les autres citoyens, à la volonté du souverain.

@

CULTES

A mesure Les premiers hommes, nécessairement frappés d'étonnement et d'admiration à la vue des merveilles de la nature, ne durent pas rester longtemps sans soupçonner l'existence d'un Être suprême et créateur de l'univers. Pénétrés de cette idée sublime ils adorèrent dans le principe la Divinité ; mais bientôt p2.349 s'éloignant de ce culte pur et sans mélange, ils tournèrent leurs hommages vers des choses qui étaient plus à leur portée, et frappaient davantage leurs sens.

A mesure que la population s'accrut, les vertus disparurent et firent place à des crimes jusqu'alors inconnus. Les méchants se multiplièrent, et parmi eux se montrèrent de grands scélérats, dont la destruction fut un bonheur pour les peuples. Il était juste que ceux qui avaient purgé la terre de semblables fléaux, obtinssent l'estime et l'admiration de leurs concitoyens ; mais l'importance et le mérite de leurs actions, échauffant l'imagination, on finit par les adorer, et de là naquit le culte des héros et des demi-dieux.

Délivrés des maux qui les avaient tourmentés, mais pressés par d'autres auxquels il était impossible de remédier, les hommes s'imaginèrent bientôt qu'il devait exister des êtres supérieurs aux mortels, mais inférieurs à la Divinité, et qui présidaient sous elle aux saisons, aux éléments, aux maladies et aux accidents qui affligent l'humanité. Ce furent ces idées qui les portèrent à admettre un nombre infini de dieux subalternes, classés en bons et mauvais génies, culte répandu chez tous les peuples, et dans lequel ils ont plutôt recours aux mauvais, qu'à l'Être suprême, parce qu'il semble plus naturel de prier celui dont on p2.350 redoute quelque mal que de s'adresser à l'Être infiniment bon, qui ne peut faire que du bien.

Les Chinois durent donc suivre cette marche générale de l'esprit humain ; aussi les voyons-nous d'abord adorer l'Être suprême sous les

noms de Chang-ty, de Hoang-tien et de Tien [1], et lui offrir des sacrifices sur les hauteurs et dans des temples. Au Chang-ty on joignit par la suite les esprits tutélaires, qu'on nomma chin ou kouey-chin, auxquels on rendit un culte ; tel est la doctrine dont il est parlé dans les King. La morale se réduisait alors aux deux vertus appelées gin et y : la première exprimait la piété envers Dieu et les parents, ou la bonté envers les hommes ; et la seconde signifiait l'équité et la justice.

p2.351 La dynastie de Hia qui commença à régner 2.205 ans avant J. C., éleva un temple au Chang-ty, sous le nom de Che-chy (*maison des générations et des siècles*). Les Chang, qui lui succédèrent 1.766 ans avant J. C., rebâtirent ce temple et l'appelèrent Tchou-ou (*maison renouvelée*). Les Tcheou, qui les suivirent 1.122 ans avant J. C., firent élever un autre temple, et le nommèrent Ming-tang (le temple de la lumière). Dans la suite, les autres dynasties voulurent faire plus que celles qui les avaient précédées ; elles imaginèrent de séparer en deux le mot ming, composé des caractères ge (*soleil*) et yue (*lune*), et bâtirent un temple au soleil et un autre à la lune : c'est de ce partage et de cette dénomination que sont sorties ensuite une foule de superstitions. Les hommes une fois entraînés vers l'erreur, loin de l'éviter, l'embrassent et la saisissent aveuglément : tout fut personnifié ; le vent, la pluie, le tonnerre et les maladies, devinrent des divinités ; les guerriers, les empereurs et les hommes célèbres, furent des demi-dieux.

Les Chinois oublièrent bientôt le culte du Chang-ty, et négligèrent la doctrine des King : en vain Confucius, par ses sages préceptes, chercha à la rétablir ; les troubles survenus après lui p2.352 replongèrent les

---

[1] Chang-ty veut dire *souverain Seigneur* ; Hoang-tien, *souverain Ciel* ; Tien, *Ciel* : ces mots, suivant les King, expriment la divinité. Le mot Tien, *Ciel*, est pris indifféremment pour l'Être suprême et pour le Ciel visible : dans le cas où il en parlé du maître de l'univers, le mot Tien a la même acception que dans cette phrase, *que le Ciel vous conserve !*
Sur le frontispice d'une des salles du temple du Ciel, à Peking, on lit ces deux mots chinois et tartare, Kien, Apkaï-han : le mot Kien veut simplement dire en chinois, le *Ciel* ; mais il est clairement expliqué par le mot tartare, Apkaï-han ou Han-apka-i, *le Maître du Ciel*, les Tartares formant le génitif* en ajoutant *ni* aux mots terminés par une consonne, et *i* à ceux qui finissent par une voyelle. Il n'y a donc plus de doute sur la signification des mots Kien et Tien, qui sont les mêmes, et qui veulent dire *le Ciel*.
*Gramm. tartare, par M Langlès.

peuples dans l'ignorance. Chy-hoang-ty en soumettant l'empire, 246 ans avant J. C., rétablit la paix ; mais ce prince, trop attaché à la secte des lao-tse, fit brûler les livres et persécuta les savants : sous les Han on se mit à la recherche des King échappés à l'incendie ; on s'appliqua à l'étude, à la philosophie et à la morale. Ces occupations convenaient à des philosophes ; mais les hommes dépourvus de lumières, généralement mécontents de leur sort, et cherchant sans cesse les moyens de l'améliorer, abandonnèrent un culte trop abstrait, pour embrasser une religion qui leur offrait autant de dieux qu'ils pouvaient former de vœux. Aussi les Chinois s'attachèrent-ils avidement à la secte de Fo, apportée de l'Inde l'an 65 de J. C. : ils adorèrent les génies, les Poussa ; ils crurent à la transmigration des âmes, aux peines, aux récompenses futures ; et si les lettrés, presque tous incrédules, néanmoins superstitieux, étudièrent la doctrine des King, ils se rendirent en même temps aux temples pour y prier les idoles.

Les grands crurent dans un Être suprême ; mais emportés par le torrent de l'opinion générale, ils ne purent se défendre de la superstition universellement répandue. Les empereurs, regardés comme des êtres supérieurs, se réservèrent le droit d'adorer le Tien, mais ils sacrifièrent également p2.353 à l'esprit de la terre, au soleil, à la lune, et s'attachèrent plus ou moins aux idées des tao-tse, et des bonzes de Fo. Les Tartares qui sont sur le trône, protègent ces derniers et reconnaissent le grand lama ; cependant ils font les sacrifices établis et pratiqués par leurs prédécesseurs, et se rendent dans les temples aux temps marqués par le tribunal des rites.

Il n'existe dans tout l'empire qu'un temple consacré au Tien, et l'empereur a seul le droit d'y faire des sacrifices, et d'adresser ses prières à la tablette du Hoang-tien-chang-ty (*auguste ciel, suprême empereur*).

Le temple du soleil, ou Ge-tan, est en dehors de la ville tartare, du côté de l'est ; l'empereur y envoie tous les ans, à l'équinoxe du printemps, un prince faire les cérémonies en l'honneur du soleil.

Le temple de la lune, ou Yue-tan, est situé à l'ouest en dehors de la ville tartare ; l'empereur envoie de même une personne, à l'équinoxe d'automne, pour faire les cérémonies en l'honneur de la lune.

Lorsque l'empereur fait des sacrifices dans le Tien-tan, et dans le Ty-tan, il s'y prépare par un jeûne de trois jours ; à cette époque tous les tribunaux sont fermés, et il est défendu de manger de la viande et du poisson.

Le Tien-tan (*éminence du ciel*), est dans la ville p2.354 chinoise de Peking ; l'empereur y fait un sacrifice au solstice d'hiver, consistant en bœufs, porcs, chèvres et moutons.

Le Ty-tan (*éminence de la terre*), est couvert en tuiles vertes, et situé aussi dans la ville chinoise ; l'empereur y sacrifie à la terre, au solstice d'été.

Le peuple, les lettrés, les mandarins et l'empereur, ayant des cultes séparés et cependant mêlés de différentes cérémonies appartenant à d'autres croyances, il n'est pas étonnant que, dans une aussi grande confusion, l'esprit général de la nation se soit tourné vers la superstition, et n'ait adopté tout ce qui pouvait lui sembler ou utile ou consolant : aussi les Chinois comptent-ils un grand nombre de dieux et de génies tutélaires (Fig. 86, 87) des villes, des maisons, de la campagne, des vents, de la terre et des eaux. Ils ont tous un petit autel chez eux, et des idoles devant lesquelles ils se prosternent et brûlent des papiers dorés, à la nouvelle et à la pleine lune. Ils placent sur leur porte le nom ou la figure d'un génie appelé Men-chin, espèce de dieu conservateur ou de dieu pénate qui tient d'une main une massue, et de l'autre une clef.

Le peuple adore le soleil et la lune ; il allume en leur honneur des lanternes aux nouvelles et pleines lunes, et dans les éclipses il s'imagine que ces deux astres sont en danger d'être dévorés par un dragon ; cette opinion est générale. Dans ces p2.355 circonstances, mandarins, lettrés, simples citoyens, tous s'assemblent pour prier, tous battent sur les tambours de cuivre, et cet épouvantable bruit ne cesse qu'avec la fin de l'éclipse.

Fig. 86. Génie du tonnerre.

Le dragon est en grande vénération chez les Chinois ; ils l'appellent l'*esprit de l'air et des montagnes* ; ils le représentent couvert d'un bouclier fait d'écailles de tortue, soutenant l'univers et veillant à sa conservation. Le dragon est l'emblème de l'empereur, lui seul a le droit d'en porter un à cinq griffes brodé sur ses habits.

De temps immémorial on a été dans l'usage de pratiquer des jeûnes publics à la Chine : dans les grandes sécheresses, les paysans font des processions ; les mandarins vont dans les temples pour intercéder les dieux, et il est défendu de tuer des porcs et de manger de la viande jusqu'à ce que le ciel ait accordé de la pluie. On sacrifiait autrefois des bœufs, des agneaux et des cochons ; mais les troupeaux étant rares, cet usage n'existe plus actuellement. Du moins, pendant tout le temps que j'ai demeuré à Quanton, je n'ai vu présenter dans les temples, que des fruits ou des volailles cuites, ayant la partie inférieure du bec

enlevée, ou des cochons rôtis en entier et seulement ouverts par la moitié. Une seule circonstance m'a cependant fait voir, à Yu-chan-hien, que les Chinois font des sacrifices sanglants. Dans les offrandes ou p2.356 dans les sacrifices qu'on fait aux dieux, le peuple ne laisse, soit pour les idoles, soit pour les bonzes, aucune portion des fruits ou des animaux offerts ; il remporte tout après les prières achevées, et se contente de donner quelques monnaies aux prêtres de la pagode.

Fig. 87. Génie du feu.

@

SORTS

La Chine est remplie de charlatans et de devins qui se mêlent de dire la bonne aventure. Aveugles pour la plupart et jouant d'un instrument, ils vont de place en place, en promettant toujours des richesses et de la fortune à ceux qui les consultent, ou en les engageant à visiter les temples et à consulter les sorts. Les anciens Chinois faisaient un grand usage des sorts. Confucius s'exprime ainsi dans le Tchong-yong :

> « Un sage doit connaître d'avance les événements futurs. Lorsqu'une nouvelle dynastie est sur le point de s'établir, il arrive des présages heureux ; et lorsque l'ancienne va finir, il en survient de malheureux : on connaît ces événements par les sorts. Lorsque le malheur et le bonheur doivent venir, l'homme probe et le méchant peuvent les prévoir ; mais le vrai sage est comme *un génie*.

Il y a deux manières de consulter les sorts : la première consiste à secouer un tube de bambou rempli de petites baguettes plates, longues de sept p2.357 à huit pouces, à en retirer une au hasard et à la porter ensuite au bonze, pour avoir l'explication des caractères qui sont marqués dessus : dans la seconde manière, on prend deux morceaux de bois longs d'environ six à sept pouces, et taillés comme une fève partagée dans sa longueur ; on les jette en l'air, et l'on réitère l'opération jusqu'à ce qu'ils retombent dans le sens que l'on désire. Telle est la faiblesse des mortels ; ils craignent, après de mûres réflexions, d'entreprendre une affaire, et ils l'entreprennent aveuglément et au hasard, après avoir consulté le hasard lui-même.

Avant de bâtir une maison on consulte les sorts ; mais on cherche surtout une bonne exposition ; car les Chinois redoutent infiniment ce qu'ils appellent fong-chouy (le vent et l'eau), c'est-à-dire, une influence bonne ou mauvaise. De ce fong-chouy dépendent le bonheur et le malheur de la vie. Les Chinois sont constamment occupés à se le rendre favorable, ou à le détourner, s'ils croient qu'il leur soit contraire.

On évite les influences malignes, ainsi que je l'ai dit précédemment, en ne plaçant pas les portes d'une maison en face les unes des autres, et, lorsqu'on ne peut faire autrement, on dresse vis-à-vis des espèces de paravents en bois pour arrêter le mauvais génie. Le moyen le plus sûr, est de construire une porte ronde qui est celle du bonheur, p2.358 et il est rare de ne pas en trouver une dans chaque maison chinoise. D'autres portes, faites en éventail, ou en fleur, ou en feuille, ont aussi leur avantage : le mauvais génie se trouve embarrassé dans ces portes, et n'ose les franchir. En général, les Chinois tiennent beaucoup aux portes ou au génie qui y préside. Si le peuple seul croyait à de pareilles extravagances, cela ne serait pas extraordinaire ; mais les gens riches et instruits en sont également imbus. Il y a quelques années que les Danois voulurent ouvrir dans leur maison une fenêtre donnant sur le quai et sur la maison de l'un des premiers marchands Chinois de Quanton : aussitôt que celui-ci eut appris l'intention des Danois, il les supplia de renoncer à ce projet, dans la crainte où il était, disait-il, que les tigres peints sur les embrasures de la forteresse ne vinssent à voir chez lui. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que de chez le marchand on voit la forteresse en face ; mais apparemment qu'il se persuada qu'il était plus dangereux pour lui d'être aperçu de côté par les tigres. On évite aussi avec soin le fong-chouy dans les enterrements, et l'on consulte les devins pour découvrir un emplacement favorable pour les tombeaux.

Les Chinois croient aux jours heureux et malheureux. Le gouvernement publie tous les ans un almanach, dans lequel les moments favorables sont p2.359 indiqués. L'heure de minuit, suivant les idées chinoises, est heureuse, parce que c'est l'heure à laquelle le monde fut créé.

Comme les Chinois implorent les génies dans toutes les circonstances de la vie, il n'est pas surprenant qu'ils les invoquent pour en obtenir la conservation de leurs enfants. Lorsqu'ils craignent de les perdre, ils les consacrent à quelque dieu, et pour cela, ils leur percent une oreille et y suspendent une petite plaque de cuivre, d'argent ou

d'or, avec le nom du génie ; d'autres fois ils attachent les cheveux de l'enfant des deux côtés de la tête et forment deux petites touffes : dans ces deux cas, les enfants sont voués à une divinité ; elle en prend soin, et détourne d'eux les accidents et les malheurs.

Il résulte de ce que je viens de rapporter, que les Chinois sont très adonnés à la superstition, et que personne, jusqu'à l'empereur lui-même, n'en est exempt, puisque, ainsi qu'on l'a vu dans mon voyage, Kien-long ne sortit pas de son palais le 4 février, dans la crainte d'une éclipse et des événements qui pouvaient arriver dans une circonstance aussi funeste. Mais, si les rêveries des sectes de Lao-tse et de Fo ont rendu les Chinois superstitieux, elles leur ont donné du moins l'idée d'une vie future, et leur ont persuadé que l'âme étant immortelle, serait punie ou récompensée suivant ses mauvaises ou ses bonnes actions ; idée salutaire p2.360 et qui prouve que celui qui, en s'accommodant aux faiblesses des hommes, a inventé des dieux vengeurs des crimes, et des génies protecteurs et rémunérateurs de la vertu, est plus louable, sans doute, que celui qui, voulant dépouiller l'homme de ses préjugés, ne lui montre que le néant pour terme de toutes ses actions.

@

PAGODES

D'après le caractère superstitieux de la nation, on doit s'attendre à trouver à la Chine un grand nombre de temples et de chapelles. Il y a plusieurs pagodes à Quanton ; celle dite de la Cochinchine et bâtie dans la partie occidentale de la ville, est remarquable ; mais celle qui est érigée à Honan, vis-à-vis de Quanton, et qui se nomme Hay-tchang-tse, l'est encore davantage.

Dans cette pagode, après avoir dépassé les deux portes d'entrée, on trouve une cour qui conduit à deux vestibules, dont l'un renferme quatre figures de pierre assises. La cour qui suit a quatre pavillons à deux étages, qui contiennent des idoles. Au pourtour de cette cour règne une galerie avec des colonnes, qui sert de communication aux cellules des bonzes. Ces cellules sont petites et ne reçoivent le jour que par la porte. Les chefs des prêtres ont aux quatre angles de la cour leurs logements, qui sont à double étage. Au milieu des p2.361 galeries, le réfectoire et les cuisines sont d'un côté, et l'infirmerie de l'autre. On voit des cerfs dans la seconde enceinte, et un peu plus loin, sur le côté, quelques gros cochons fort gras et très vieux : ces animaux ont été voués à la divinité pendant la maladie de quelque bonze ; ils sont libres, et on les laisse mourir de vieillesse.

On distingue deux sortes de miao ou pagodes des tao-tse et des bonzes de Fo, savoir, les miao kouan et les miao ordinaires. Les premiers qui sont, en général, les plus considérables, ont des biens-fonds, des maisons et des terres. Les pagodes ordinaires ont été fondées par des bonzes ou des particuliers, et par conséquent sont plus ou moins riches. Il y a peu de palais appartenant à l'empereur, qui n'aient une pagode dans leur voisinage. Les temples sont presque tous bien entretenus, les bâtiments en sont simples, les cours sont plantées d'arbres, et rien ne ressemble plus à nos couvents d'Europe. Les pagodes de Peking sont en bon état ; elles paraissent encore mieux soignées que celles des provinces.

Les temples sont toujours ouverts. On trouve à l'entrée, dans une salle ou dans un des pavillons, un gros tambour et une grosse cloche de métal, sur laquelle on frappe avec un marteau de bois. Dans la pièce où réside le principal dieu, les Chinois ont toujours soin de mettre une table p2.362 couverte de bouquets et de vases pour les parfums. Ils suspendent aussi devant la divinité une chandelle odorante faite en spirale : ces chandelles composées de bois de sandal, d'odeurs et de gomme, durent fort longtemps et brûlent continuellement ; mais si elles viennent à s'éteindre, on se contente de les rallumer ; car les Chinois n'ont pas sur cet objet la même superstition que les Romains avaient sur le feu sacré.

On trouve aussi en avant des pagodes, de grands vases en fonte, qui servent à brûler les offrandes ou papiers dorés : ces vases varient peu pour la forme (Fig. 72). Outre ces temples, on rencontre beaucoup de chapelles dans la campagne et à l'entrée des villages ; elles sont érigées en l'honneur des génies de la terre, des eaux et des montagnes : mais souvent, au lieu de chapelle, les Chinois se contentent de placer une pierre debout, sur laquelle ils gravent le nom de l'esprit tutélaire. Cette pierre est presque toujours au pied d'un arbre ou d'une touffe de bamboux : quelques chandelles d'odeur, et deux ou trois fleurs de papier en font tout l'ornement.

Dans tous les lieux où il y a quelque danger à courir, les Chinois ont soin de bâtir de petites pagodes, où les voyageurs et les bateliers vont implorer les génies. Lorsque quelque circonstance les empêche de visiter la pagode, ils ne p2.363 manquent pas, en passant, de brûler des papiers et de battre sur leurs bassins de cuivre ; mais d'autres fois ils gardent un profond silence, et ressemblent assez à des gens qui craignent de réveiller une personne endormie. C'est surtout dans le Kiang-nan que nous avons remarqué un plus grand nombre de temples. Bâties dans les plus agréables positions et dans des sites charmants, les pagodes de cette province jouissent, en général, d'une vue superbe. Mais si les pagodes du Kiang-nan et du Tchekiang sont bien entretenues, celles du Petchely sont dans un état déplorable : loin

d'être conservées, quoique dans le voisinage de la cour, elles sont au contraire abandonnées, la plupart découvertes, et laissent les dieux exposés aux injures de l'air ; les cloches sont jetées sur le terrain, et le bonze, forcé de fuir un asile qui tombe en ruines, erre à l'aventure et demande l'aumône.

Dans le Kiang-sy, les temples sont généralement en bon état, ainsi que dans le Quang-tong. La pagode la plus extraordinaire que nous ayons vue dans cette dernière province, est celle qui est construite auprès de la ville de Jin-te-hien (Fig. 80).

Les temples de la Chine renferment un grand nombre de figures ; on en trouve toujours à l'entrée qui représentent des génies ; elles sont fort p2.364 grandes, et quelquefois d'une taille gigantesque : celles que nous vîmes à la pagode du lac Sy-hou, avaient de vingt-cinq à trente pieds de haut. Ces génies ont différentes attributions, qui sont désignées par les choses qu'ils tiennent à la main : un sabre annonce le dieu de la guerre ; une guitare, celui de la musique ; une boule signifie l'esprit du ciel. Les dieux de l'intérieur sont ordinairement d'une proportion moyenne et plus raisonnable ; les uns sont couchés nonchalamment, les autres sont assis sur des fleurs et les jambes croisées ; mais ils sont tous gros et replets : cela doit être, car les Chinois faisant grand cas de l'embonpoint, on croira sans peine qu'ils se sont bien gardés de représenter leurs dieux maigres et chétifs.

Le nombre des dieux et des génies étant très considérable, il serait très difficile de les dépeindre tous. La seule pagode du lac Sy-hou en contient cinq cents. Plusieurs des dieux qu'on voit dans les temples, sont représentés suivant la manière indienne, c'est-à-dire avec plusieurs bras : nous vîmes à Yang-tcheou-fou une déesse qui en avait trente.

La déesse de toutes choses, appelée Teou-mou, a huit bras ; elle est assise dans un char traîné par sept cochons noirs.

La déesse de la reproduction et de la fécondité de la nature a seize bras ; elle repose sur une fleur p2.365 de nénuphar. Les Chinois racontent à son sujet la fable suivante :

> « Trois nymphes du ciel s'étant baignées dans une rivière, une d'elles mangea des fleurs de nénuphar et devint enceinte ; elle resta sur la terre, et mit au monde un fils qu'elle éleva jusqu'à ce qu'il fût grand ; elle lui dit alors de rester dans une île écartée, et d'attendre qu'un homme vint le chercher ; après quoi la nymphe s'envola vers le ciel. Celui que la déesse avait annoncé, parut à l'époque marquée, et emmena le jeune homme, qui devint dans la suite un personnage célèbre, et donna des lois à tout l'empire.

Les Chinois entendent par les seize bras les seize siècles pendant lesquels la Chine a vécu sous la protection de la déesse.

Le dieu Fo est assis sur une fleur de nénuphar (Fig. 85). La déesse des éclairs est debout, ayant deux cercles de feu dans les mains, et un poignard à la ceinture. Le dieu du feu marche sur des roues enflammées, et tient une lance et un cercle (Fig. 87).

Le lord Macartney a peint un dieu dans un cercle composé de tambours, et l'a appelé le Jupiter chinois. Le mot Jupiter est mal employé, car nous entendons par là le maître du ciel, au lieu que la figure dépeinte par l'auteur anglais, est celle d'un génie subalterne, nommé Louy-kong, qui préside au tonnerre (Fig. 86).

p2.366 Les dieux chinois sont quelquefois seuls, et l'autres fois entourés de plusieurs génies inférieurs ; ils ont plus ou moins de réputation, suivant les grâces ou les faveurs qu'ils sont censés avoir accordées. Plusieurs de ces lieux ont des cornes au front, ou portent des têtes d'animaux ; il y en a qui ont trois yeux, mais ils sont rares : enfin, les Chinois ont des dieux de toutes les façons ; ils ne sont pas d'ailleurs embarrassés pour la représentation de leurs génies, car ils se contentent souvent de mettre sur une pierre ou sur un morceau de papier le nom du dieu qu'ils veulent implorer. Un Chinois craint-il qu'en

soulevant une grosse pierre il ne lui arrive un accident, il en prend une petite, l'entoure de quelques chandelles, et brûle des papiers dorés ; cette cérémonie achevée, il se met à l'ouvrage et ne redoute plus rien : c'est ainsi que les préjugés conduisent la plupart des hommes.

@

BONZES

On estime que le nombre des bonzes existant dans l'empire, peut s'élever à un million. Les missionnaires ne sont pas d'accord sur la quantité de ceux qui demeurent à Peking, ou dans les environs : le P. Trigaud en met quinze mille, le P. du Halde deux mille, et les autres missionnaires six mille. N'ayant pas de notions exactes p2.367 à ce sujet, je ne prononcerai pas entre ces auteurs.

On compte deux cents bonzes dans la pagode de Honan, vis-à-vis de Quanton : il y en avait trois cents dans celle que nous visitâmes auprès du lac Sy-hou, et cinquante dans une autre maison qui n'est pas fort éloignée de Hang-tcheou-fou.

Les bonzes se rendent au temple le matin, le soir, et deux heures avant le jour. Le chef des prêtres est placé en avant pendant l'office, et accompagné de deux autres prêtres. Il frappe de temps en temps sur un instrument de bois creux fait en forme de poisson, et posé sur un coussin ; les bonzes sont debout et se prosternent par intervalles ; ils chantent et répètent très souvent le mot *omitofo* ; ils sont fort recueillis, et ne détournent point la tête.

On distingue deux sortes de bonzes, les uns appelés tao-tse, ou sectaires de Lao-kiun ; et les autres nommés ho-chang, ou bonzes de Fo. Les premiers vivent en communauté, ou seuls, ou mariés ; ils ne se rasent point, et relèvent, sur la tête, leurs cheveux quelquefois enveloppés d'une toile, d'autres fois ramassés sous une espèce d'écuelle jaunâtre et polie ; ils portent une grande robe sans collet avec des manches larges.

Les bonzes de Fo ne se marient pas ; ils ont la tête rasée, et portent, ainsi que les tao-tse, une robe noire ou grise ; dans les cérémonies ils p2.368 ajoutent une écharpe et un bonnet rouges ; ils ne mangent ni viande, ni poisson, ni ail, ni oignon ; ne boivent pas de vin, et mènent enfin une vie très frugale ; néanmoins, ils sont assez ordinairement gros et gras. Les bonzes ont des supérieurs, et leur noviciat est fort rude.

Les tao-tse sacrifient aux démons, un cochon, un poisson et une poule ; ils exercent, ainsi que les ho-chang, le métier de devins, vont comme eux dans les cérémonies, assistent aux enterrements pour chasser les mauvais génies, se mêlent de guérir les malades, et bénissent les jonques au moment où elles mettent en mer ; ils parcourent les rues, ainsi que dans l'Inde, en se frappant, pour expier les péchés des hommes, et font des quêtes : enfin, il n'est sorte de moyens qu'ils n'emploient pour tromper les trop crédules Chinois.

Kao-tsou des Tang, à la mort de son père Tay-tsong, en 649 de J. C., ayant assigné un lieu particulier aux femmes de l'empereur défunt, appela ce palais, Ngan-y-fang (*séjour de la tranquillité*). C'est à cette circonstance que les bonzesses doivent leur origine : ces femmes vivent en communauté, sont habillées comme les bonzes, ont la tête rasée et entourée d'une toile. Les bonzesses sortent et peuvent se marier ; mais elles en doivent prévenir auparavant leur supérieure : si elles deviennent enceintes étant encore dans la retraite, p2.369 elles sont punies. Ces femmes s'appellent che-ly, et ordinairement ny-kou.

Quoique les Chinois emploient les bonzes dans un grand nombre de circonstances, ils les méprisent ainsi que tous ceux qui embrassent cet état dans un âge avancé, et qui ne sont ordinairement que de la dernière classe du peuple ; c'est ce qui fait que les bonzes achètent de jeunes enfants pour les élever dans leur doctrine, et pour la perpétuer. Un principe établi à la Chine, est que tout homme doit son travail à la patrie : or, les bonzes renonçant à tout, pour se livrer à la contemplation, ou plutôt à la fainéantise, il n'est pas étonnant que le peuple n'ait aucune considération pour des gens qui manquent au devoir le plus sacré. C'est aussi pour écarter cette mauvaise opinion, et s'attirer le respect et la confiance, que les bonzes saisissent toutes les occasions pour acquérir des richesses et de la considération. Consultés dans les funérailles sur la place convenable pour enterrer un mort, ils s'entendent avec le propriétaire du terrain, et partagent avec lui le prix de la vente : faut-il s'attirer la protection de l'empereur, ils le mettent au nombre des dieux : veulent-ils faire venir le peuple dans les

temples, et en recevoir d'abondantes aumônes, ils annoncent des prodiges et des choses extraordinaires ; ils disent qu'il faut faire des offrandes ou bâtir des temples, sans quoi p2.370 on est privé de leurs prières et les âmes des défunts passent successivement dans le corps de différentes bêtes, en expiation des fautes qu'elles ont commises. Le peuple y croit plus ou moins, mais il fréquente les pagodes et donne de l'argent ; les bonzes s'enrichissent, et c'est tout ce qu'ils demandent.

@

FÊTES

Les Chinois ne connaissent point de jour de repos, ils travaillent sans cesse. L'usage, en Asie, veut que les hommes s'occupent sans relâche, mais ils ne le font pas avec la même activité et la même force que les Européens. Ce travail continuel demandait quelque repos ; il a donc fallu trouver un moyen de délassement qui attirât l'attention du peuple, et suspendit ses travaux ; c'est dans cette vue que les fêtes ont été instituées.

Une des principales, chez les Chinois, est celle de la nouvelle année ; et comme à cette époque ils dépensent beaucoup d'argent, ils saisissent toutes les occasions de s'en procurer, ou se présentent chez leurs débiteurs, pour recouvrer celui qu'ils ont prêté.

Toutes les affaires cessent pendant les trois premiers jours de la nouvelle année ; on passe ce temps en visites, on se fait des présents, on s'habille de son mieux ; enfin, il n'est personne qui n'achète au moins des souliers neufs.

p2.371 Le premier jour de l'an les Chinois commencent dès minuit à tirer des pétards : il s'en consomme un nombre si prodigieux, que j'ai vu des rues tellement jonchées de morceaux de pétards déchirés qu'il était impossible d'apercevoir le pavé. Ce jour est employé à visiter les parents et les amis ; et lorsqu'on en rencontre quelques-uns, ou des personnes de connaissance, on les salue profondément en les félicitant à plusieurs reprises. Pendant ces premiers jours, toutes les portes sont fermées ; on colle à l'entour des papiers rouges, et l'on en suspend d'autres découpés ou chargés des nombres 1, 2, 5. Les mariniers mettent également des papiers rouges à la poupe et à la proue des bateaux pour attirer le bonheur. On allume aussi à cette époque des lanternes ; mais ce n'est qu'au 15e de la lune qu'on célèbre la fameuse fête des lanternes : elle commence quelquefois le 13 au soir, et finit le 16 et même le 17 à la nuit. A cette époque, plusieurs quartiers forment entre eux une association pour illuminer certains endroits : on suspend une quantité considérable de lanternes aux portes des maisons et dans le milieu de la

rue ; mais, dans ce dernier cas, on tend des bannes pour les mettre à l'abri de la pluie, car plusieurs de ces lanternes coûtent fort cher.

Chez les mandarins et les gens riches, ces jours sont employés en festins ; on joue la comédie, on p2.372 tire des feux d'artifice. Ces feux, qui diffèrent entièrement des nôtres, sont renfermés dans des espèces de tambours, d'où il se détache peu à peu des lanternes, des vases de fleurs qui se déploient en tombant, et paraissent illuminés ; quelquefois ce sont de petits bateaux armés de pétards et qui se canonnent entre eux ; d'autrefois ce sont des espèces de treilles chargées de feuilles et de raisins : ces feux d'artifice sont très agréables, mais ils n'ont rien d'imposant.

Les Chinois ne peuvent expliquer l'origine de la fête des lanternes, et ils en rapportent différentes causes. La première est la mort de la fille d'un mandarin : cette jeune personne, disent-ils, étant tombée dans l'eau et s'étant noyée, son père et le peuple, qui regrettaient beaucoup sa perte, la cherchèrent inutilement pendant longtemps avec des lanternes.

La seconde, c'est qu'un empereur s'ennuyant jadis d'être distrait dans ses plaisirs, par l'alternative continuelle du jour et de la nuit, ordonna, d'après le conseil d'une de ses femmes, de construire un palais entièrement inaccessible aux rayons du soleil, en fit éclairer l'intérieur par une grande quantité de lumières, et s'y tint ensuite renfermé. On ajoute que le peuple s'étant révolté, l'empereur fut chassé, et le palais détruit ; et que, pour conserver la mémoire de cet événement, on p2.373 alluma tous les ans des lanternes à la même époque. D'autres auteurs, sans donner une origine extraordinaire à cette fête, rapportent simplement que sous l'empereur Jouy-tsong des Tang, 712 ans après J. C., ce prince permit d'allumer un grand nombre de lanternes durant la nuit du 15 de la première lune. Dans la suite, l'empereur In-ty en 950 de J. C., fit durer cette fête jusqu'au 18 ; mais après ce prince elle fut réduite à trois jours, et cessa le 17.

Les Chinois célèbrent au printemps une fête en l'honneur de l'agriculture ; ils promènent alors une vache faite de terre,

accompagnée de plusieurs enfants habillés en laboureurs, et portés sur des tables ; ce cortège est suivi et entouré de musiciens.

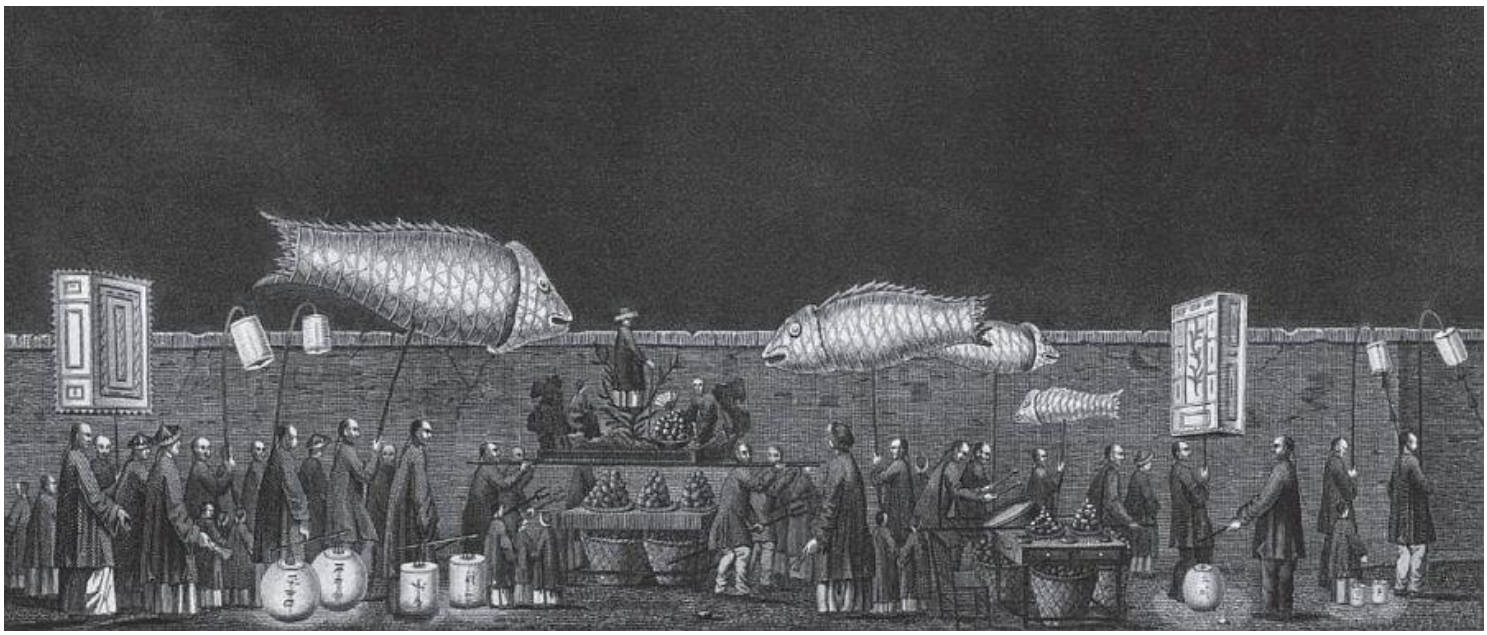


Fig. 6. Fête chinoise qui a lieu en automne.

Ils en ont aussi une autre dans l'automne, pendant laquelle ils portent des lanternes, des transparents et d'énormes poissons de papier. Quatre hommes soutiennent une table garnie de fruits, sur laquelle une jeune fille se tient debout sur une branche d'arbre, ayant à côté d'elle une autre petite fille, et en avant un jeune enfant habillé en vieillard. La marche est ouverte par des musiciens et par des gens qui tirent des pétards toutes les fois qu'on s'arrête. Les habitants devant lesquels passe cette espèce de procession, dressent des tables garnies de fruits, de bétel et de tabac, et en offrent à tous ceux qui composent le cortège.

p2.374 Une fête très agréable est celle que l'on fait au cinquième jour de la cinquième lune. Un mandarin, dit-on, recommandable par ses qualités et fort aimé, s'étant noyé jadis, les habitants montèrent dans des bateaux et le cherchèrent pendant longtemps : c'est à cet événement qu'on rapporte l'origine de cette fête, appelée Ta-long-tchouen.

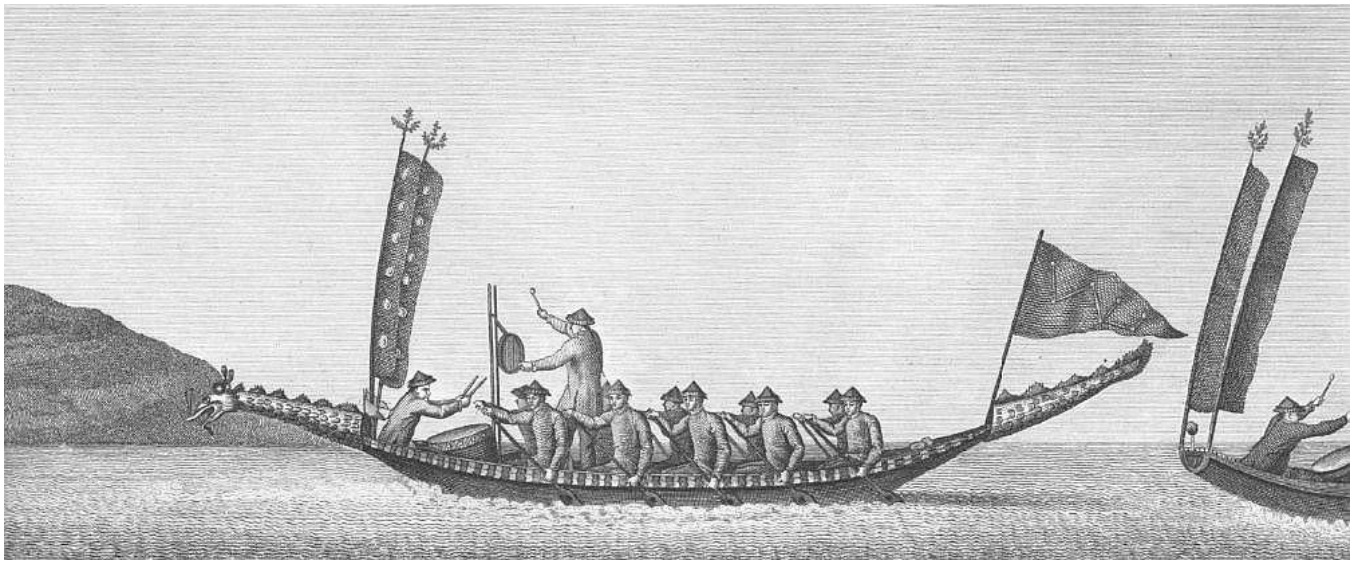


Fig. 23. Fête chinoise qui a lieu sur l'eau.

On se sert dans cette occasion de bateaux longs et étroits, qui sont peints, ornés de figures de dragons et de banderoles, et contiennent jusqu'à soixante rameurs et plus. Ceux-ci manœuvrent au son d'un tambour et d'un bassin de cuivre, sur lesquels on frappe avec plus ou moins de précipitation, selon qu'il est nécessaire d'accélérer ou de ralentir la marche, car souvent ils se défient entre eux. Dans ces circonstances, ils vont avec une grande rapidité, cherchent à se dépasser, et se heurtent, s'abordent ou chavirent même ; de sorte que plus d'une fois on en a vu plusieurs se noyer : aussi les mandarins, pour prévenir de semblables accidents, ne permettent pas toujours de célébrer cette fête.

A la même époque, les Chinois cuisent du riz dans des feuilles de bananier. Ce riz est rouge en dehors ; il est collant et forme une masse qui n'a pas bon goût. Ces espèces de gâteaux ont une forme triangulaire.

p2.375 Les Chinois font, durant les mois de juillet et d'août, de grandes processions, pour obtenir de la pluie, ou pour demander aux dieux une bonne récolte. Ils vont quelquefois fort loin, et portent de petites chapelles et des banderoles. La musique accompagne toujours ces cortèges qui sont nombreux.

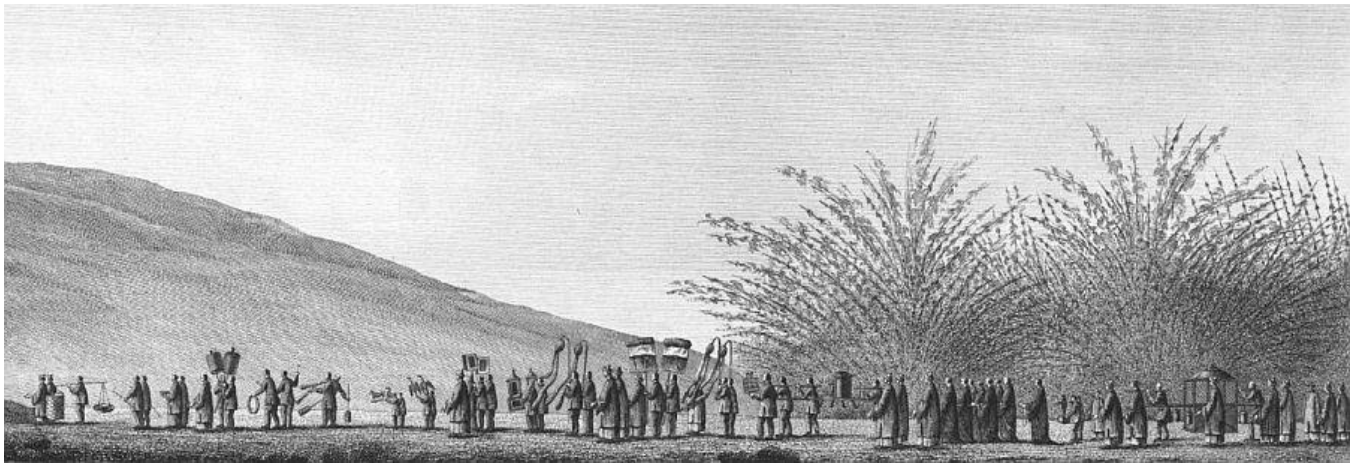


Fig. 7. Procession en l'honneur des morts.

Outre ces processions, dans lesquelles on n'a en vue que les biens de la terre, les Chinois en font d'autres uniquement en l'honneur des morts. Ces processions ont lieu au printemps. La marche est ouverte par un homme portant des papiers dorés, et suivi par des musiciens et par des enfants tenant à la main des figures d'hommes, de chevaux et d'oiseaux en papier. Viennent ensuite des hommes avec des lanternes, des banderoles bleues et blanches, des parasols et des chapelles de papier. Sept à huit bonzes, disant des prières, marchent derrière une petite pagode en bois, et sont accompagnés par plusieurs personnes bien habillées ou vêtues de deuil.

Les Chinois de Macao célèbrent au milieu de la septième lune une autre fête pour les morts ; elle dure deux jours, et finit dans la nuit. Cette fête étant dispendieuse, tous les habitants d'un quartier se rassemblent pour faire les frais nécessaires à l'élévation de la chapelle et au paiement des prêtres et des musiciens. L'édifice est peu de chose ; p2.376 il est fait de bamboux, couvert en nattes et s'enlève après la fête. Trois bonzes officient pendant la cérémonie ; ils sont rasés et appartiennent à la secte de Fo ; ils ont des robes d'étoffes grises, mais quelquefois noires. Le bonze principal porte en outre une écharpe rouge par dessus sa robe. Ces prêtres sont très recueillis, et frappent de temps en temps sur un bassin de cuivre en faisant des prières. Lorsque le premier des bonzes offre du riz aux dieux, il l'élève plusieurs fois avant de le répandre ; mais lorsque c'est du vin, il y trempe auparavant

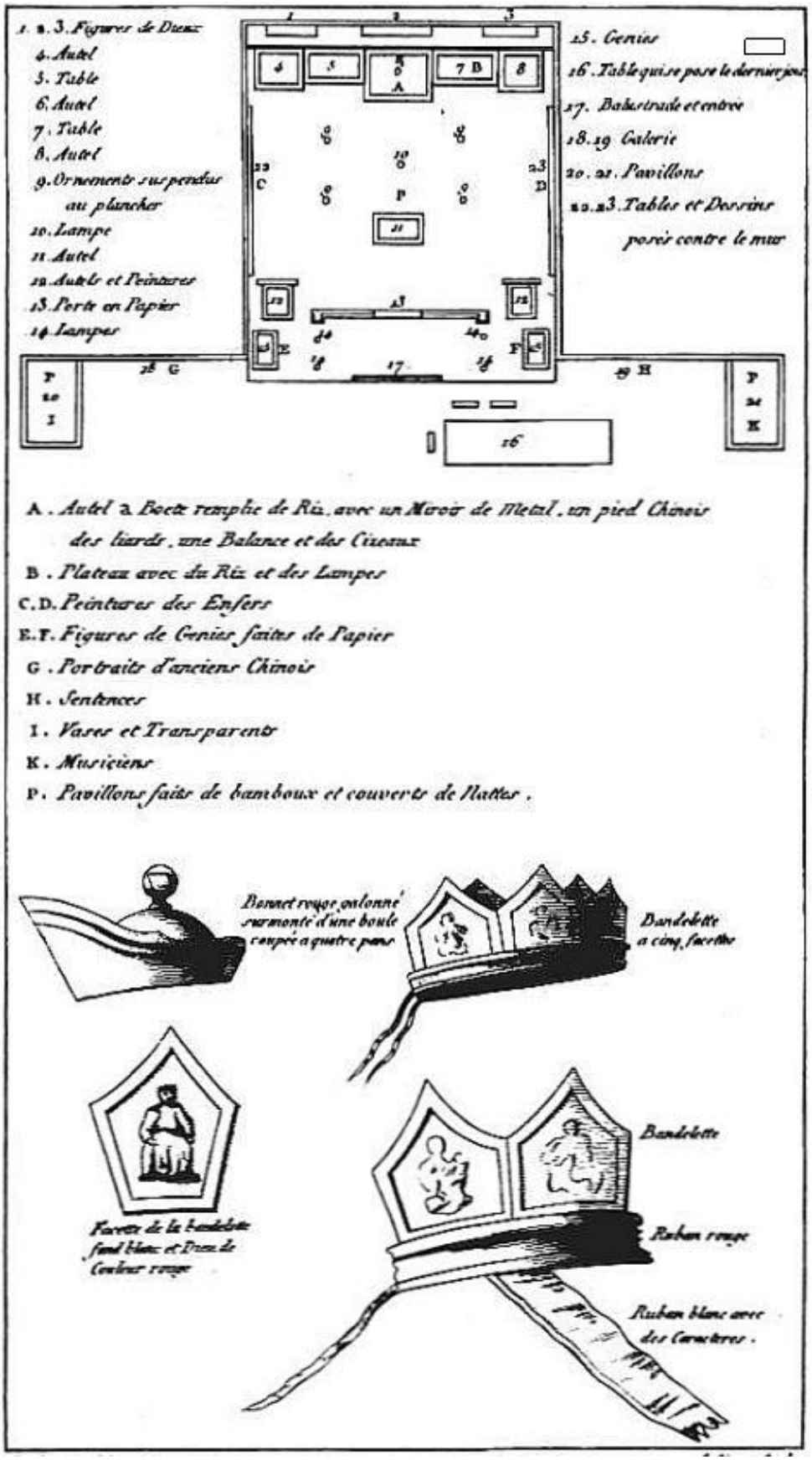


Fig. 91. Plan d'une fête chinoise à Macao.

ses doigts et en asperge la terre devant et à côté de lui. Dans l'après-midi du jour où la fête finit, les prières sont plus longues. Le bonze s'embarque à la nuit dans un bateau ; il fait le tour de la baie, jette des papiers, et lâche dans la mer un crabe, action dont je n'ai pu apprendre la raison : c'est la coutume, m'ont répondu les Chinois, et ils ne m'ont rien dit davantage.

Vers les dix heures du soir on dresse deux tables, dont une est plus élevée que l'autre. On pose sur la première des offrandes consistant en fruits ; on y met en outre deux petits vases et une clochette : sur la seconde table on place un vase et des chandelles parfumées. Le premier bonze avec son écharpe rouge et ayant sur la tête un bonnet découpé (Fig. 91), plus élevé du derrière que sur le devant, galonné en or et surmonté d'un gros p2.377 bouton à quatre faces plates ornées de petits miroirs, se tient assis devant la table, ayant les deux autres bonzes à sa gauche. Après avoir prié pendant quelques moments, il s'attache derrière la tête une bandelette à laquelle pendent deux longs rubans marqués de caractères : ces rubans prennent naissance auprès des oreilles et tombent sur sa poitrine ; il les prend de temps en temps entre ses doigts, les élève à la hauteur de ses yeux, et les laisse retomber après avoir prié. Vers la fin de la cérémonie, on fait une espèce de cône en terre humide, dans lequel on plante un grand nombre de chandelles parfumées : on brûle ensuite un cheval de papier, et on pratique, à peu de distance de la chapelle, plusieurs sentiers bordés par de petits monticules de sable, sur lesquels on met également des chandelles parfumées. Le bonze se promène dans ces intervalles, et récite des prières. Pendant le temps que dure la fête, les musiciens jouent des instruments et font un bruit extraordinaire, qui ne cesse que le second jour vers les deux heures de la nuit que la cérémonie est achevée et que chacun se retire chez soi.

Les Chinois ont en outre plusieurs fêtes particulières, par exemple, pour célébrer la soixantième et la quatre-vingtième année de leurs parents ; mais ces fêtes n'ont lieu que dans la famille.

@

CARACTÈRES - ÉCRITURE

L'écriture, chez les Chinois, ne fut dans l'origine que la représentation ou plutôt le simple trait des choses que les hommes avaient devant les yeux ; ainsi la figure d'un oiseau voulut dire *un oiseau*. Mais ce moyen, qui était bon pour rendre des objets visibles, ne pouvait suffire pour exprimer les idées abstraites ; il fallut donc inventer de nouveaux signes, ou combiner ceux qu'on avait déjà, afin de peindre, pour ainsi dire, la pensée, et de la représenter par les images d'êtres sensibles, ou par les symboles d'êtres invisibles.

Peu à peu les caractères se composèrent d'une suite de figures que l'art et le hasard inventèrent. Dans le principe le nombre en fut très borné, mais il s'accrut beaucoup dans la suite d'après les besoins, les notions nouvelles et le développement des vices et des vertus, qui sont une suite nécessaire de l'accroissement de la population.

C'est cet assemblage de caractères que les anciens Chinois distribuèrent en six classes appelées lo-chou [1] ; p2.379 savoir,

1° Siang-hing, (*image et symbole*). Cette classe comprenait deux sortes de caractères : la première, ceux qui formaient une image, c'est-à-dire, qui peignaient les objets qui tombent sous les sens ; ainsi un vase signifia *un vase* : la seconde, ceux qui représentaient, soit métaphoriquement, soit allégoriquement, les idées qu'on attachait à certaines figures, ou qui avaient quelque rapport avec elles ; un cœur, par exemple, exprima l'amour et l'affection. Cette classe renfermait à peine deux cents caractères, qui suffirent néanmoins pour composer tous les autres.

2° Tchy-sse (*indication de la chose*). Cette classe, beaucoup plus nombreuse que la première, comprenait les caractères qui avaient un sens très étendu, c'est-à-dire, qui, non seulement signifiaient ce qu'ils

---

[1] Plusieurs missionnaires ont employé, au lieu du terme lo-chou, ceux de lieou-ly ou lieou-y ; mais c'est par erreur, car les Chinois entendent par ces expressions, les six arts primitifs qui sont, suivant les uns, l'agriculture, l'arpentage, le calendrier, l'architecture, les manufactures et la navigation ; et suivant les autres, la musique, les cérémonies, l'arithmétique, l'écriture, l'art de se battre et la navigation.

représentaient, mais encore recevaient toutes les significations que la pensée pouvait donner à leurs figures. Des herbes et de l'eau sur un champ dénotèrent une *terre marécageuse*, trois hommes placés les uns après les autres exprimèrent l'*action de suivre*, la ligne simple marqua l'*unité* et la *perfection*.

3° Hoey-y (*jonction d'idées*). Cette classe contenait les caractères qui indiquaient un rapport d'idées p2.380 avec les mots dont ils étaient composés, c'est-à-dire, qui exprimaient ce qu'un seul caractère ne pouvait rendre. Bouche et chien signifièrent *aboyer* ; parole et porte voulurent dire l'*interrogation* ; cœur et mourir marquèrent l'*oubli* ; un homme placé sur un champ figura un *village*.

4° Kiay-yn (*explication par le son*). Cette classe naquit de la difficulté qu'il y avait à représenter exactement les différentes espèces d'animaux. Pour éviter cet embarras, on imagina de placer à côté de la figure d'un animal un caractère dont le son en désigna particulièrement l'espèce. La figure d'un oiseau avec le caractère ya, exprima un *canard* ; celle d'un poisson avec le mot ly, désigna une *carpe*, et l'image d'un arbre, avec pe ou liou, représenta un *cyprès* ou un *saule*.

5° Kia-tsie (*idée empruntée, métaphorique*). Cette classe, qui faisait passer au figuré, la signification simple d'un caractère, a jeté de l'obscurité dans la langue chinoise, parce que le sens figuré d'un mot n'a pas toujours d'analogie, au moins sensible, avec le mot primitif. Dans cette classe, tour représentait en même temps *une tour* et *l'immobilité*, salle se prenait pour *mère*, maison pour *épouse*, le soleil et la lune signifiaient *éclairer*, arbre et couteau, *corriger*.

6° Tchouen-tchou (*extension, développement*). Cette classe comprenait les caractères dont la p2.381 signification changeait suivant la position de la clef, et ceux dont la signification s'étendait à tous les sens que le caractère pouvait représenter. Un cœur placé au-dessus du caractère d'esclave, exprima la *colère*, et un cœur mis à côté du caractère de maître, désigna l'*application* ; le caractère chan, écrit seul voulut dire une *montagne* ; doublé, il signifia une *chaîne de*

montagnes ; et lorsque ces deux caractères furent surmontés d'un troisième, ils figurèrent une *montagne élevée* : cette classe comprit aussi tous les caractères qui se rapportaient à la morale, à l'histoire, aux mœurs, aux usages, aux traditions anciennes et aux préjugés.

Pour la morale, l'oreille à côté du cœur signifia la *pudeur*, la *honte* ; un tigre sur un cœur, *convoitise* ; un homme qui s'en va et parole, *vaines promesses* ; fille et pensée, *irrésolution*.

Pour l'histoire, arc et chasse dénotèrent les *peuples du nord* ; homme et troupeau, les *peuples d'occident* ; l'empereur Yao et parole, *discours religieux* ; Yao avec soleil, *savoir éminent*, et avec aliments, *nourrir le peuple* ; homme sous le ciel, *première origine*.

Pour les mœurs et les usages, les mots ancien, se servir et vin designèrent *la défense de boire* ; cris et cadavre, *enterrer* ; vin et cachet, *mariage*, la coutume étant de présenter du vin à l'épouse ; habit et hallebarde, *habit court*, les soldats ayant p2.382 l'habitude de porter les habits courts ; feu et tigre, *chasse aux tigres*, cette chasse se faisant la nuit et aux flambeaux.

D'après les traditions et les préjugés, dix et bouche signifièrent *les anciens* ; vieux et parole, *discours instructif* ; vieux et limite, *certain*.

Telles sont les six classes sous lesquelles les anciens Chinois rangèrent leurs caractères ; idée ingénieuse et qui donne l'explication non seulement de ces mêmes caractères mais qui fait voir comment les premiers hommes sont parvenus peu à peu à rendre leurs pensées. On doit juger qu'il fut facile de peindre un arbre, un oiseau, une montagne ; mais la difiiculté fut très grande lorsqu'on voulut exprimer une chose idéale. On associa alors plusieurs figures, on les combina les unes avec les autres ; enfin on parvint à former des caractères qui, s'ils ne représentèrent pas très exactement ce qu'on s'était proposé furent néanmoins adoptés et confirmés par l'usage et l'habitude. Maïs cette écriture hiéroglyphique, ou plutôt cette peinture, présentait des inconvénients et des difficultés. On ne tarda pas à s'en apercevoir, et l'on chercha à les éviter. Dès ce moment, l'écriture ou les caractères

subirent des changements ; on travailla pendant longtemps à les corriger, et ce ne fut pas sans peine qu'ils parvinrent enfin à l'état de perfection où ils sont maintenant.

p2.383 Les Chinois ne sont pas d'accord sur le véritable auteur de l'écriture [1] ; les uns pensent que c'est Fo-hy, qui régnait 2.953 ans avant J. C. ; d'autres soutiennent que c'est l'empereur Sse-hoang, qui vivait avant ce prince ; mais le plus grand nombre s'accorde à regarder comme l'inventeur des caractères, un mandarin civil appelé Tsang-hié [2], qui existait sous le règne de Hoang-ty, 2.698 ans avant J. C.

Les écrivains qui attribuent cette invention à l'empereur Sse-hoang, assurent qu'il n'exista jamais sous Hoang-ty de mandarin civil nommé Tsang-hié ; ils prétendent que l'erreur provient de ce que, dans le Che-pen, où il est parlé de Sse-hoang-tsang-hié, le commentateur Song-tchong a fait mal à propos de Tsang-hié un mandarin de Hoang-ty, et que les écrivains postérieurs ont confondu le texte avec le commentaire. En effet, l'empereur Sse-hoang avait pour surnom Hié, et il est appelé très souvent Tsang-hié. Le roi Vou-hoay, fit graver dans la suite les caractères de Tsang-hié sur sa monnaie, et Fo-hy les mit depuis en usage dans les actes publics : or, ces trois monarques ayant existé avant Hoang-ty, l'invention des caractères ne date plus de ce dernier prince mais remonte beaucoup plus haut.

p2.384 Quelle que soit la date de l'origine de l'écriture, et que Tsang-hié ait vécu avant ou du temps de Hoang-ty, c'est lui que les Chinois regardent comme l'auteur des caractères. Des traces d'oiseaux imprimées sur le sable, lui en ayant donné la première idée, il appela ces caractères Niao-ky-tchouen (*lettres imitant les traces des pieds des oiseaux*) ; mais comme ils avaient aussi de la ressemblance avec un animal du Midi appelé Kho-theou, on les nomma Kho-theou-tchouen (*lettres en forme de têtards*). C'est de ce dernier nom que l'on se sert pour désigner les anciens caractères usités sous les trois premières

---

[1] On se servait autrefois de cordelettes.
[2] Plusieurs ont prononcé Kié ou Shié.

familles : on n'en comptait dans le principe que cinq cent quarante ; mais on en perdit plusieurs par la suite, car Ouen-heng dit que, du temps de l'empereur Ou-ty des Han, quelqu'un ayant trouvé dans une maison qui avait appartenu à Confucius, des caractères antiques ressemblant à des têtards, personne ne put les expliquer.

Cette première écriture, inventée par Tsang-hié, dura jusqu'à Siuen-vang des Tcheou, 826 ans avant J. C., époque où le président des historiens, nommé Chy-tcheou, rangea les caractères sous quinze classes, appelées Ta-tchouen-tse : l'empereur le fit graver sur dix tambours, dont neuf sont encore conservés au collège impérial de Peking.

Chy-hoang-ty des Tsin, qui régna l'an 246 avant p2.385 J. C., en prenant pour base les cinq cent quarante caractères antiques, fit faire une réforme des Ta-tchouen, par Ly-se, son premier ministre, qui en composa de nouveaux qu'on nomma Siao-tchouen-tse.

Tching-miao, qui avait travaillé avec Ly-se à la confection des Siao-tchouen, en changea bientôt la forme, et de courbes qu'ils étaient, il les rendit droits, et leur donna le nom de Ly-tse.

Sous Eul-chy-hoang-ty, successeur de Chy-hoang-ty, 206 ans avant J. C. les tribunaux firent de nouvelles corrections dans les caractères, auxquels on donna le nom de Kiay-chou ; la facilité de les tracer les répandit insensiblement dans tout l'empire.

Quatre-vingts ans après J. C., sous Tchang-hoang-ty des Han, on inventa de nouveaux caractères, qui furent nommés Tsao-tse (*caractères d'herbes*) ; mais ils ne furent en vogue que sous la dynastie des Tsin, qui succéda à celle des Han. Ces caractères défigurent les mots, et ne sont plus d'usage que pour l'écriture courante. Il était réservé à la dynastie des Heou-han, ou *Han postérieurs*, qui ont régné depuis l'an 24 de J. C. jusqu'en 26a, de perfectionner l'écriture et de lui donner la forme qu'elle a conservée jusqu'à présent, Sous cette dynastie Lieou-te, voyant la difficulté qu'il y avait à former les caractères, p2.386 imagina une nouvelle manière d'écrire, qui, en

conservant aux caractères leur première origine, les débarrassaient néanmoins de leur ressemblance pittoresque avec les objets qu'ils exprimaient. Les différentes manières d'écrire se bornent donc, 1° au Kho-theou qui est la plus ancienne écriture ; 2° au Ta-tchouen-tse, qui a duré jusqu'à la fin des Han ; 3° au Siao-tchouen, au Ly-tse, et au Kiay-chou, inventés sous Chy-hoang-ty, et son successeur ; 4° Tsao-tse, qui eut cours sous les Han et sous les Tsin ; 5° au Hing-chou, qui est l'écriture actuelle [1].

L'écriture Hing-chou est composée suivant les règles des lo-chou ; et Lieou-te, en inventant les nouveaux caractères, leur conserva l'esprit et le système des anciens. Mais ces caractères modernes, s'ils sont plus faciles et plus commodes à écrire, ont perdu beaucoup et ne parlent plus aux yeux aussi bien que ceux dont on faisait usage auparavant, parce que, pour leur donner une proportion plus symétrique ou plus agréable, on en a défiguré plusieurs.

Un autre inconvénient de ces caractères, c'est qu'ils demandent beaucoup de soin, soit dans la p2.387 composition, soit pour l'écriture, car un trait de plus ou de moins suffit pour en changer totalement la signification. C'est donc à tort que quelques personnes ont avancé qu'un caractère chinois pouvait être entendu, qu'il fût bien ou mal écrit : cette assertion prouve qu'elles ignoraient la formation des caractères chinois.

L'écriture Hing-chou est composée de six traits élémentaires, avec lesquels on peut écrire tous les caractères. Ces six traits radicaux, joints à deux cent huit caractères primitifs, composent les deux cent quatorze clefs chinoises sous lesquelles tous les caractères sont classés. Plusieurs auteurs ont cru que leur nombre s'élevait à près de quatre-vingt mille, mais ils se sont trompés.

---

[1] Les Chinois ont, en outre, des écritures d'une forme singulière. L'empereur Kien-long s'est servi pour l'impression de son poème intitulé *La ville de Moukden*, de trente-deux espèces de caractères différents. *Éloge de Moukden*, page 131.

On comptait dans le principe dix mille caractères. Le dictionnaire Chue-ven, fait par Hiu-tchy, sous Ho-ty des Han, l'an 89 de J. C., et les autres dictionnaires composés d'après lui, n'en contiennent que de huit à dix mille : cependant plusieurs circonstances occasionnèrent une augmentation dans les caractères. Un certain Yang-yong en ajouta cinq cents, et les liaisons des Chinois avec les peuples de l'ouest, obligèrent le général Pan-tchao et son frère Pan-kou d'en former encore de nouveaux. L'arrivée des bonzes de Fo augmenta bien davantage le nombre des caractères ; car, sous les Heou-leang, le bonze Hing-Hiun fit voir p2.388 que la langue chinoise s'était enrichie de vingt-six mille quatre cent trente mots. Dans la suite, les tao-tse ne voulurent pas céder aux prêtres de Fo dans ce genre d'innovation ; de sorte que l'an 1090 de J. C., Se-ma-kouang offrit à Gin-tsong un dictionnaire composé de cinquante-trois mille cent soixante-cinq caractères, dont vingt-un mille huit cent quarante-six sont doubles pour le sens et la signification. Ainsi, il est évident qu'il n'existe pas quatre-vingt mille caractères, et que l'on peut en retrancher près de la moitié, dont encore il suffit de savoir dix mille pour bien comprendre tous les livres.

Il ne faut pas cependant s'imaginer que ces dix ou trente mille caractères soient rendus chacun par un son particulier ; les sons, au contraire, sont en petit nombre. Le père du Halde en compte trois cent trente, M. Barrow trois cent quarante-deux, et plusieurs savants missionnaires trois cents soixante-quatre. Si ces auteurs diffèrent entre eux, cela provient seulement de la différence de prononciation. Mais quelque soit le nombre exact des sons, il est évident qu'étant très borné, il a fallu trouver un moyen de les multiplier ; c'est pour cette raison que les Chinois, ont inventé cinq tons simples et cinq tons gutturaux, à l'aide desquels un caractère peut se prononcer de plusieurs manières différentes.

p2.389 On distingue deux seuls tons principaux, ping et tse ; le premier est égal, c'est-à-dire sans élévation ni abaissement ; le second s'élève, s'abaisse ou se raccourcit.

Le premier ton, ping, se subdivise en deux : ping-ching (*uni, égal et clair*) ; hia-ping (*uni, bas et obscur*).

Le second ton, tse, se partage en trois : chang (*élevé*), la voix est haute d'abord et finit en baissant ; khuu (*traînant*), la voix est basse dans le principe, et monte en finissant ; je (*pressé* ou *rentrant*) ; ce ton est le même que le précédent, excepté que la voix est brève et rentrante ; mais l'addition de ces tons, soit bas, soit élevés, n'ayant donné que mille quatre cent quarante-cinq, et suivant quelques auteurs, mille cinq cent vingt-cinq manières différentes de prononcer, elles n'ont pu suffire à la prononciation de tous les caractères : aussi en existe-t-il un grand nombre dont le son est semblable. Cette difficulté, cependant, qui paraît considérable au premier moment, disparaît, lorsqu'on réfléchit que dans l'écriture les caractères ne sont pas les mêmes, et que dans le discours le sens de la phrase en indique la signification.

Les dictionnaires chinois sont rangés ou par tons ou par clefs. Les dictionnaires par clefs portent en tête les deux cent quatorze clefs rangée p2.390 par ordre de traits, c'est-à-dire, en commençant par la clef composée d'un seul trait, et continuant jusqu'à celle qui en a dix-sept. Tous les caractères existant dans la langue chinoise sont ensuite distribués sous celles des clefs auxquelles ils appartiennent, en observant à leur égard, pour les traits qui les composent, le même ordre que pour les clefs.

Lorsqu'on veut donc trouver la prononciation et la signification d'un caractère quelconque, il faut premièrement découvrir dans ce même caractère la clef principale, puis chercher sous cette même clef la place qu'occupe ce caractère d'après le nombre de ses traits, et l'on a sa signification ; mais dans les dictionnaires faits par les missionnaires, et qui sont composés conformément au système des Chinois, il y a nécessairement une troisième opération, qui consiste, pour avoir l'explication du caractère, à aller le chercher dans la table des sons, suivant la prononciation indiquée sous le caractère déjà trouvé.

Les Chinois ont pareillement composé des dictionnaires dans lesquels ils enseignent la manière de trouver la prononciation. Pour avoir, par exemple, la prononciation du caractère jin, ils écrivent les mots jou et lin, et ajoutent le mot tsie (*couper*) ; ce qui signifie qu'après avoir retranché *ou* de jou, et la lettre *l* de in, il faut joindre p2.391 *j* et *in* pour avoir la prononciation jin. Cette méthode est extrêmement défectueuse.

Quoique les clefs sous lesquelles sont rangés les caractères, influent jusqu'à un certain point sur leur signification, ou plutôt quoiqu'elles en donnent l'analogie, il ne faut pas cependant s'imaginer que l'on acquiert la connaissance des mots par celle qu'on a des clefs ou des parties qui le composent ; et si l'on peut parvenir quelquefois par ce moyen, à trouver la signification d'un caractère, on court risque de se tromper dans le plus grand nombre.

@

STYLE

Les Chinois ont plusieurs manières de composer, c'est-à-dire, différentes sortes de styles ; savoir, 1° le kou-ouen, 2° le ouen-tchang 3° le kouan-hoa, 4° le hiang-tan.

Le kou-ouen est le style des King [1]. p2.392

Le ouen-tchang est le style des compositions élevées.

Le kouan-hoa est le langage des mandarins, des lettrés et de toutes les personnes instruites.

Le hiang-tan est le patois ou le langage du peuple.

Le kou-ouen se subdivise en trois sortes : le chang-kou-ouen, qui est un style concis et rempli d'images : c'est celui des King et de quelques anciennes descriptions ; le tchong-kou-ouen, qui est le style des ouvrages composés depuis les King jusqu'à l'incendie des livres par Chy-hoang- ty, en 213 avant J. C. ; et le hia-kou-ouen, qui est le style des livres faits depuis les Han jusqu'à la fin de la dynastie des Song. Ces deux derniers styles approchent de celui des King ; mais il y a une différence : on peut la comparer à celle qui existe en peinture, entre l'original d'un grand maître et la copie faite par une main habile.

Le ouen-tchang n'est pas aussi laconique que p2.393 le kou-ouen ; mais il est plus fleuri et plus recherché. Il faut, pour bien écrire en ouen-tchang, connaître parfaitement la formation des caractères, et

---

[1] On compte cinq King ; savoir : l'Y-king, ou explication des Koua de Fo-hy ; le Chouking, ou fragment considérable de l'histoire ancienne rédigée par Confucius ; le Chy-king, ou recueil de poésies ; le Ly-ky, ou compilation de lois, de cérémonies, d'usages, et de maximes de Confucius recueillies par les disciples de ce philosophe ; le Tchun-tsieou, ou annales du royaume de Lou, composées par Confucius.
Plusieurs Chinois ne regardent comme véritables King que les trois premiers.

Il y a encore des King du second ordre, ce sont :

1° les Sse-chou, ou les quatre livres de Confucius ; savoir : le Ta-hio (*La grande science*), le Tchong-yong (*Le juste milieu*), le Lun-yu (*Discours et paroles*), et les ouvrages de Meng-tse ;
2° Les deux livres sur les rites de la dynastie des Tcheou ;
3° Les livres de la piété filiale, le livre intitulé Tao-te-king, le Tsou-tse et le Chan-hay-king, pour la poésie ;
4° Les trois anciens commentaires du Tchun-tsieou ;
5° Les ouvrages de Se-ma-tsien et de quelques autres auteurs.

savoir distinguer ceux que les Chinois appellent *morts* ou *vivants, pleins* ou *vides*. Dans l'ouen-tchang, un écrivain doit chercher de préférence les caractères qui fortifient la pensée, l'embellissent et la rendent, pour ainsi dire, palpable. Veut-il exprimer, par exemple, que l'empereur est mort ? Il ne se sert pas du mot ordinaire Sse (*mourir*), il emploie de préférence le mot pong (*montagne qui se fend et s'écroule*), parce que ce caractère peint et rend avec énergie toute l'étendue de l'idée que se fait l'écrivain de la mort d'un empereur. Il peut encore, en parlant de cet événement, se servir du terme pin-tien (*un hôte est entré au ciel*). Cette expression plus douce remplit le même but, sans émouvoir cependant le lecteur aussi fortement que la première.

Le juste emploi de ces mots demande beaucoup de talents, et le choix en est difficile dans la langue chinoise, dont la richesse et l'abondance nuisent souvent à la clarté du discours. L'arrangement des tons nécessite également un grand travail ; car un écrivain qui ne veut pas que son livre soit rejeté avec dédain, doit éviter attentivement que le même son frappe l'oreille plusieurs fois de suite : enfin, une composition en ouen-tchang parfaitement p2.394 faite et bien écrite, est un morceau qui exige beaucoup de soins et de connaissances.

Le ouen-tchang demande à être écrit, et non à être parlé ; quoiqu'il soit moins concis que le kou-ouen, et qu'il emploie quelquefois des particules de temps, de nombre ou de conjonction, le sens de la phrase déterminant seul le verbe ou l'adjectif dans le ouen-tchang, on conçoit que le discours parlé serait souvent obscur, puisque les ouvrages écrits dans ce style sont eux-mêmes sujets à être commentés différemment.

Le kouan-hoa est beaucoup plus étendu que le ouen-tchang ; ce style acquiert plus ou moins de force et de clarté, suivant le génie de celui qui parle. Il admet des synonymes, des prépositions, des adverbes, des particules, enfin tout ce qui peut lier le discours, le rendre clair, expressif, et le mettre à la portée de tout le monde. L'arrangement des mots y est plus simple et pus naturel, les temps sont variés et le sens plus intelligible ; mais en même temps le kouan-hoa perd à être écrit, et ne convient que pour le langage.

Le hiang-tan n'est qu'un kouan-hoa corrompu ; c'est un patois qui varie suivant les provinces et suivant les cantons. Les Chinois instruits savent parler celui de l'endroit où ils sont nés, mais ils n'oseraient s'en servir pour converser avec des mandarins ou avec des lettrés.

p2.395 Il n'existe à la Chine que deux manières de parler, c'est en kouan-hoa ou en hiang-tan ; et comme il est reçu que les gens en place ne peuvent faire usage que du premier, il est évident qu'on s'exprime également bien à Peking, à Quanton et dans les autres villes de la Chine : la seule différence n'existe que dans la prononciation. Il y a certaines provinces où l'on prononce mieux, principalement dans le Kiang-nan ; mais la manière de prononcer plus ou moins fortement n'influe pas sur le kouan-hoa, elle agit seulement sur le son.

La prononciation de la langue chinoise est très difficile ; elle ne peut s'apprendre que dans le pays même, et il faut une oreille extrêmement sensible pour saisir toutes les nuances ou inflexions occasionnées par les cinq tons, soit simples, soit gutturaux, soit aspirés, qui différencient le son de chaque caractère.

Les Chinois n'ont pas le *b,* le *d*, l'*r*, l'*x* et le *z* ; ils rendent le *q* et le *c* par la lettre *k* ; ils n'ont aucun mot commençant par *a* ou par *e*, et tous leurs mots finissent par les voyelles *a, e, i, o, u, ou*, et par les consonnes *n, ng* et *l.*

Les lettres *ch, f, g, j, l, m, n, s, v, y*, sont simples et sans aspiration ; les lettres *k, p, t, tch, ts*, sont simples ou aspirées.

La lettre *h* est gutturale ou sifflée ; elle est p2.396 gutturale dans les mots où l'*h* est suivie de *a, e, o, oa, ou, ong* ; elle est sifflée dans ceux qui ont un *i* après l'*h*. Nous n'avons pas en français de lettre qui ait le même son que l'*h* gutturale des Chinois, et notre *r* est la seule qui en approche le plus ; mais l'*h* gutturale des Chinois est parfaitement rendue par l'*x* des Espagnols ; par exemple, dans le mot *Don Quixote*.

L'*h* sifflée peut se rendre en français en mettant une *s* avant l'*h* : Shien (*ville*). Les missionnaires qui ont été à la Chine ont éprouvé beaucoup de difficultés pour rendre tous les tons différents, et pour

écrire ou exprimer exactement l'équivalent des sons Chinois. Ces hommes savants et infatigables n'étant pas tous de la même nation, ont dû nécessairement les écrire d'une manière non uniforme ; aussi l'orthographe de tous les dictionnaires est loin de se ressembler.

@

GRAMMAIRE [1]

Dans les compositions d'un style élevé, les Chinois ne déclinent aucun nom et ne conjuguent aucun verbe. Un mot peut être pris en même temps pour un verbe, pour un nom ou pour un p2.397 adverbe. La position du mot fait le verbe ou le substantif, et rend ce dernier déclinable.

Si l'on jette les yeux sur les ouvrages de Confucius, on verra qu'il n'y a rien de fixe : mais cette manière d'écrire, bonne pour les livres, ne pouvant suffire dans le discours, les Chinois ont ajouté des particules qui marquent les cas dans les noms et les temps dans les verbes ; ils ont employé des adverbes et des prépositions, enfin ils ont fait entrer dans le discours tout ce qui pouvait servir à le lier, et à rendre le sens plus net, plus précis et plus facile à comprendre.

Substantif

Le nominatif se rend par un mot simple : par exemple, fong (*le vent*). Quelquefois les Chinois, surtout ceux des provinces du nord, ajoutent les mots teou, tse, eul ; mais si l'on veut parler avec élégance, on n'en fait pas usage. Le nominatif se place près du verbe et le précède.

Le génitif se distingue par les particules ty et tchy ; mais on les sous-entend lorsque le sens de la phrase est assez clair. Dans ce cas, on place en avant le mot qui est dans la dépendance : kia-tchou (*de la maison le maître*).

Le datif est caractérisé par les particules yu et y ; elles précèdent le substantif, mais souvent on les omet : ny-kiao-ngo (*enseignez-moi*).

---

[1] J'avais fait une grammaire de la langue chinoise pour être placée à la tête du dictionnaire ; mais l'impression de cet ouvrage paraissant abandonnée, je me bornerai ici à donner une légère idée de la grammaire, en la dégageant des caractères chinois et des accents qui différencient les mots.

p2.398 L'accusatif ne se distingue que parce qu'il est placé après le verbe, ainsi que dans la phrase ci-dessus ; il y a cependant certains verbes qui sont précédés par l'accusatif.

Le vocatif emploie les particules ya et tsay. La première sert dans les exclamations : elle est peu usitée dans le discours ; mais elle s'emploie, ainsi que la seconde, dans les compositions.

L'ablatif se forme avec certaines particules qui précèdent toujours le verbe : ny-tong-ta-kuu (*avec lui allez*).

Le pluriel se rend par men et teng, qui se placent après les mots. men sert pour toutes sortes de noms ; teng est employé pour faire le pluriel de ngo (*moi*), et donne en même temps plus d'extension au mot.

Les Chinois ont aussi une autre manière de former le pluriel, en mettant avant ou après les mots des particules qui expriment quantité ; jin-kiay ou jin-tou (*homme en totalité*).

Adjectif

L'adjectif n'est sujet à aucune concordance avec le substantif, mais il le précède presque toujours : hao-jin (*un bon homme*). S'il vient après, on met le mot ty : cependant lorsqu'on emploie des adjectifs synonymes, il est plus élégant de supprimer ce dernier mot ; fou-kouey-jin (*un riche homme*).

Comparatif

p2.399 Le comparatif est formé chez les Chinois par différentes particules, dont les unes servent dans les compositions, et les autres dans le discours, keng-hao (*meilleur*) ; mais elles occupent diverses places, car il est bon d'observer que dans la langue chinoise la position d'un mot apporte une grande différence au sens de la phrase : ta-y-tche (*plus grand d'un pied*), y-tche-ta (*grand d'un pied*).

Superlatif

Le superlatif se forme en plaçant avant ou après les mots certaines particules qui expriment beaucoup, ou en répétant l'adjectif et le faisant suivre par le mot ty : hao-hao-ty (*très bien*).

Les Chinois emploient aussi des particules pour exprimer le sexe chez les hommes ; nan-jin (un homme), nuu-jin (une femme). Pour les animaux, ils en ont d'autres ; kong sert pour exprimer le mâle chez les animaux à quatre pieds, et mou les femelles. Hiong et kio servent pour le mâle des oiseaux, et mou et tse pour leurs femelles ; mais ce qui est plus difficile dans la langue, c'est que les particules pour exprimer le genre, les noms de profession, pour marquer le nombre de quelque chose, sont en grande quantité, et ne peuvent pas s'employer indifféremment : p2.400 y-py-ma (*un cheval*), y-ko-jin (*un homme*), y-mey-tchin (*une aiguille*).

Pronoms personnels

Ngo (*moi*), ny (*toi*), ta (*lui*), ky (*soi-même*). Ce dernier n'admet pas de pluriel ni de particule pour désigner un cas quelconque. Tsin (*propre*) et tchy (*lui*), ne s'emploient que dans les compositions.

Pronoms possessifs

La langue chinoise n'a pas, à proprement parler, de pronoms possessifs ; elle les forme en ajoutant ty aux pronoms personnels.

Pronoms démonstratifs

Tche et na signifient *celui, celui-là* ; on ajoute ordinairement la particule ko ; tche-ko (cela), à moins que le substantif n'ait pas lui même une particule numérique.

Pronoms relatifs

Ty et tche signifient *lequel, celui qui* ; ils ne se placent qu'à la fin du membre de la phrase. Ty est d'un grand usage ; tche sert dans les compositions, ou lorsqu'on veut s'exprimer avec élégance.

Les Chinois ont d'autres mots qui ont la même signification que les pronoms, mais qui se placent en avant des mots : mey-ko (*chacun*), souy-nien (*chaque année*).

VERBES

p2.401 Les Chinois ne conjuguent leurs verbes qu'avec des auxiliaires ; ils parlent assez souvent à la troisième personne, surtout lorsqu'ils s'adressent à des supérieurs : alors ils se servent du mot, *votre serviteur* ou *votre disciple* ; et s'ils parlent à des égaux, ils se disent leur frère cadet ; s'ils interrogent, ils s'expriment ainsi : *votre seigneurie a-t-elle fait ?*

Les Chinois parlent généralement d'une manière obscure ; ils recherchent les équivoques, et évitent souvent de rendre entièrement leur pensée ; d'ailleurs le génie de la langue veut que l'on néglige ce qui pourrait éclaircir le discours, et que l'on dise beaucoup en peu de mots. La construction de la phrase est extrêmement simple, et n'admet que le présent, le futur et le passé ; *moi faire à présent, moi faire demain, moi faire fini* ; et si le sens indique assez clairement le temps du verbe, on n'ajoute rien pour le faire mieux connaître. Il n'y a dans la langue chinoise que des verbes actifs et des verbes passifs.

VERBES ACTIFS

Temps présent : ce temps n'admet aucune particule auxiliaire ; ngo-ngay (*j'aime*).

Prétérit imparfait : chy et chy-tsie (*lorsque*) servent à marquer ce temps ; ngo-lay-chy (*quand je venais*). p2.402

Prétérit parfait : On emploie, pour marquer ce temps, les mots leao (*finir*), y (*déjà*), et yeou (*avoir*) ; le premier mot suit le verbe, et les deux autres le précèdent : ngo-ngay-leao (*j'ai aimé*).

Prétérit plus-que-parfait : on exprime ce temps avec ouan-leao et kouo-leao (*déjà passé*), ngo-kiang-kouo-leao (*je l'avais déjà dit*). p2.403

Futur : on se sert pour ce temps, des trois particule hoey (*bientôt*), tsiang (*tout à l'heure*), yao (*je veux*), ngo-hoey-khuu (*j'irai*) ; mais on les néglige dans les circonstances où les mots indiquent le temps ; ngo-ming-y-khuu (*j'irai demain*).

Impératif : l'impératif n'a aucune particule : ny-khuu (*allez-vous-en*). On met quelquefois khy (*commencer*) après le verbe : kay-khy (*ouvrez*).

Optatif et subjonctif : Ces modes se rendent par les mots qui expriment le désir : yuen (*souhaiter*), et pa-po-te (*plût à dieu !*) pa-po-te-lay (*je désire qu'il vienne*).

Prétérit imparfait : on emploie pour ces temps les mots suivants : jo (*si*), jo-chy (*si cela était*), souy (*quoique*) jo-ta-lay (*s'il fût venu*).

Futur : on se sert, pour le futur du subjonctif, des mots tsay (*dès que*), fang (*lorsque*), tsieou (*aussitôt, dans le moment*) ; ngo-tche-leao, tsieou-khuu-chouy (*après avoir diné, aussitôt il faudra que je dorme*).

Infinitif : l'infinitif se rend par le verbe seul : chouy (*dormir*), kay-chouy (*il faut dormir*).

Gérondif : les gérondifs se forment avec les mots *ty* et *goey* ; le premier placé avant le verbe, et le second après ; ngay-ty (*aimant*), goey-khuu (*pour aller*).

Participe présent : Ce participe s'exprime avec la particule ty ou tche ; ngay-ty ou ngay-tche-jin (*l'homme aimant*).

Participe futur : Le participe futur se forme en mettant une des particules du futur avant le participe : hoey, tsiang, yao, fan-yao-ngay-tche-jin (*celui qui sera aimant*).

VERBES PASSIFS

Il y a dans la langue chinoise certains verbes qui ont une signification passive ; tels que pong-leao (*il fut abimé*), hoay-leao (*il fut détruit*) ; mais généralement les verbes actifs deviennent passifs en y ajoutant une particule. p2.404

Particules donnant la signification passive

Chy doit être placé après le nominatif du verbe : ny-chy-ngay-tche-jin (*vous êtes aimé*).

So se met avant le verbe : ny-so-ngay-ty (*vous êtes aimé*).

Py se place devant le verbe et la personne qui souffre : py-ta-leao (*il fut fouetté*).

Tche s'emploie quand on parle des personnes ; ty peut servir dans le même sens ; mais il s'emploie plus ordinairement quand on parle de choses inanimées.

Lorsqu'on parle impersonnellement, on ôte tche pour le remplacer par ty : chy-tchay-ty (*on a envoyé*).

Ces particules ajoutées au participe actif, forment le verbe passif.

Présent : ngo-chy-ngay-tche (*je suis aimé*).

Imparfait : ny-py-sien-seng-so-kiao-ty-chy-tsie (*quand vous étiez enseigné par le maître*).

Parfait : ta-py-ta-leao (*il a été battu*).

Plus-que-parfait : ngo-py-ting-ouan-leao (*quand j'avais été entendu*).

Futur : ny-men-tsiang-py-ta (*vous serez battu*). p2.405

Impératif : ny-goey-ngay (*sois aimé*).

Optatif et subjonctif : ngo-yuen-py-fou-tsin-so-ngay-ty (*plût à Dieu que je fusse aimé de mon père !*) Yo-chy-ny-chy-so-ngay-ty (*s'il arrive que vous soyez aimé*).

Imparfait : souy-ny-py-ngo-so-ngay-ty-chy-tsie (*quoique vous fussiez aimé de moi*).

Parfait : souy-ta-chy-so-ngay-leao (*quoiqu'il ait été aimé*).

Plus-que-parfait : ngo-py-ngay-ouan-leao (*que j'eusse été aimé*).

Infinitif : chy-ngay-ty (*être aimé*).

Les Chinois ont plusieurs prépositions qui gouvernent l'accusatif ou l'ablatif ; la plus grande partie précèdent les noms qu'elles régissent, d'autres les suivent, et quelques-unes se placent devant ou après indifféremment.

Ils ont aussi un grand nombre de conjonctions et d'adverbes de temps, de lieu de quantité, de qualité, &c., soit pour affirmer, soit pour interroger ; mais tous ne s'emploient pas indistinctement, et surtout ne se placent pas sans choix p2.406 dans la phrase ; c'est ce qu'il faut savoir lorsqu'on veut parler avec élégance.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur la construction des phrases, et sur la manière de s'exprimer, des exemples même seraient absolument nécessaires ; mais comme il serait indispensable d'y ajouter des caractères, je réserve pour un autre temps à publier les différents recueils que j'ai apportés avec moi. Je terminerai cet article par dire que les Chinois ne ponctuent pas leurs compositions, c'est-à-dire, qu'ils ne mettent rien pour distinguer la fin des phrases. Un lettré qui se permettrait d'employer des points dans une pièce d'éloquence, la verrait rejeter par les examinateurs, qui s'en trouveraient offensés. Les anciens ne ponctuaient pas et les modernes n'osent le faire dans les ouvrages de haut style, ou qui doivent passer sous les yeux de l'empereur. On imprime les King sans points, à moins qu'ils ne soient accompagnés d'un commentaire.

@

NOMBRES

Y (*un*), eul (*deux*), san (*trois*), sse (*quatre*), ou (*cinq*), lo (*six*), tsy (*sept*), pa (*huit*), kieou (*neuf*), che (*dix*), che-eul (*douze*), eul-che (*vingt*), pe (*cent*), tsien (*mille*), ouan (*dix mille*), y-pe-ouan (*cent fois dix mille* ou *un million*).

Pour exprimer le *surplus*, on se sert des mots p2.407 ling, to et ko. che-ling-san (*dix plus trois*), che-nien-to (*dix ans et plus*), y-pe-eul-ko (*un cent plus deux*) ; le nombre précède toujours le substantif : sse-ko-jin (*quatre hommes*).

Manière habituelle de compter

Les Chinois n'ont pas de chiffres comme les nôtres ; ils écrivent tout au long la somme indiquée ; mais dans l'écriture courante, ils abrègent les caractères ; et, par exemple, au lieu de mettre les deux caractères, San-che (*trente*), ils tracent trois lignes perpendiculaires qu'ils traversent par une ligne horizontale.

Les Chinois emploient, pour nombrer, une machine de bois semblable à l'abacus des Romains : cet instrument, nommé en patois, san-pan, et en mandarin, soen-poen, est composé de dix rangées de boules enfilées par une tige de cuivre, partagée de manière que la partie supérieure de chaque tige n'a que deux boules, tandis que l'inférieure en a cinq ; chaque boule d'en haut vaut cinq, et celles d'en bas chacune un.

Les Chinois comptent avec une grande facilité, et commencent indifféremment par une rangée quelconque, à moins que la somme ne soit trop forte, et qu'elle ne les oblige de partir du commencement de la machine. Ils nombrent également en disposant les boules tantôt à droite, et p2.408 tantôt à gauche ; cependant l'usage est d'aller de droite à gauche.

@

ÉTUDES - EXAMENS

Il existe peu de villages à la Chine où l'on ne rencontre une école ; il y en a dans tous les bourgs et dans toutes les villes. Le gouvernement ne subvient aux frais d'aucun collège établi dans les provinces ; il entretient seulement celui de Peking, appelé Koue-tse-kien, dans lequel l'empereur fait élever les enfants des grands. Les mandarins civils, depuis le premier rang jusqu'au quatrième, dans la capitale ; ceux depuis le premier jusqu'au troisième, dans les provinces ; et les mandarins militaires du premier et du second ordre ont le droit d'y envoyer un de leurs enfants. Ces élèves obtiennent, après trois ans de résidence, de petits emplois avec des appointements.

On trouve un grand nombre de maîtres d'école dans toute la Chine ; les gens riches qui cherchent à donner à leurs enfants la meilleure éducation, ont des précepteurs chez eux ; ce sont des Chinois, ou qui ne sont pas parvenus au rang de docteur, ou qui travaillent pour l'obtenir. L'état de précepteur est honorable, et les enfants ont un respect profond pour leurs maîtres.

Dès l'âge de cinq ans les enfants commencent à apprendre les caractères ; les livres qu'on leur p2.409 met entre les mains, sont 1° le Pe-kia-sing (*noms propres des cent familles*), dans lequel sont désignés tous les individus qui composent la nation : cette étude est nécessaire à la Chine, où les noms propres ayant tous une signification particulière, et n'étant distingués par aucun indice dans les livres, on est embarrassé de savoir si un mot est un nom, ou ne l'est pas ; 2° le Tsa-tse (*mélange de lettres*) : ce livre traite des choses usuelles et nécessaires à la vie ; 3° le Tsien tse-ouen (*assemblage de mille lettres*) ; 4° le San-tse-king (*vers de trois syllabes*), dans lequel on a rassemblé les premiers éléments de la morale et de l'histoire.

Les enfants, quoique réunis, apprennent haut et parlent tous ensemble ; ils répètent deux fois par jour leurs leçons, et sont punis lorsqu'ils ne sont pas en état de le faire ; il y a peu de relâche pour

eux, excepté durant les réjouissances du nouvel an, et quelques jours dans le cours de l'année.

Après les premiers éléments, les enfants passent à l'étude des Sse-chou, ou les quatre livres classiques ; mais on ne les leur explique que lorsqu'ils en savent parfaitement tous les caractères. Avant de leur donner les King, on les exerce à écrire, soit en calquant des caractères, soit en les recouvrant avec de l'encre, et en en suivant exactement les contours, soit en les traçant sur une tablette blanche et vernie qu'on lave ensuite lorsqu'elle est p2.410 entièrement remplie. Les Chinois s'appliquent à bien écrire ; car, dans les écrits ou les mémoires, il faut que les caractère soient faits avec précision et netteté.

Dans l'étude des King, on commence par le Chy-king, après quoi l'on passe au Ly-ky, au Chouking, et au Tchun-tsieou. Les enfants apprennent ensuite les règles du Ouen-tchang ; et, lorsqu'ils sont assez instruits, on les envoie aux examens qui se font dans les villes du troisième ordre, chez le tchy-hien, ou *gouverneur d'une ville du troisième ordre*. Le nombre des composants est quelquefois de six cents ; mais, après le premier examen, il se réduit à quatre cents, qui reçoivent le nom de hien-ming. Le second examen a lieu chez le tchy-fou, ou *gouverneur d'une ville de premier ordre*, où les hien-ming se rendent pour composer, dans de grands bâtiments destinés à cet usage. Sur ce nombre de quatre cents, on n'en choisit souvent que deux cents auxquels on accorde le nom de fou-ming.

Les examens dont je viens de parler, ne sont pas les seuls que les étudiants doivent subir. Un mandarin envoyé de Peking, et auquel on donne le litre de hio-tao, ou hio-yuen, parcourt les provinces, et fait dans chaque grande ville deux examens, l'un au printemps et l'autre en hiver : il emploie trois ans à cette tournée. C'est devant p2.411 lui que se présentent les fou-ming, pour composer. On veille à ce qu'ils ne portent pas de livres avec eux, et que l'examinateur ne connaisse pas les auteurs des compositions ; mais l'intrigue et les présents font beaucoup. Sur quatre cents concurrents, le hio-yuen n'en nomme que quinze, qui reçoivent le titre de sieou-tsay (*bacheliers*) ; ils ont des

marques distinctives et le privilège de ne pouvoir être frappés de bamboux suivant le caprice d'un mandarin. En cas de faute de leur part, cette punition ne peut leur être infligée que par un mandarin particulier, qui a l'inspection sur leur conduite. Pour conserver le grade de sieou-tsay, il faut composer dix fois ; et comme on ne peut s'exempter de paraître aux examens, que dans les cas de maladie ou de deuil, plusieurs Chinois, et même des sieou-tsay, préfèrent d'acheter le titre de kien-seng, en payant mille écus au bureau des finances : ce dernier titre est moins honorable que celui de sieou-tsay, mais il n'est pas nécessaire de composer pour l'obtenir.

Les kien-seng et les sieou-tsay se rendent tous les trois ans dans la capitale de la province, afin de composer pour le titre de kiu-gin ; cet examen est présidé par deux mandarins envoyés exprès de Peking, et dont le premier s'appelle tching-tchou-kao, et le second fou-tchou.

Sur un nombre considérable de kien-seng et de p2.412 sieou-tsay, on ne nomme que soixante kiu-jin ; le premier est décoré du titre de kiay-yuen.

L'année suivante, tous les kiu-jin des provinces sont obligés d'aller à Peking pour subir un examen qui a lieu tous les trois ans, et dans lequel ils acquièrent le grade de tsin-tse, ou *docteurs.* C'est parmi ces derniers que l'empereur choisit ceux qu'il élève à la dignité de Han-lin ; quant aux autres ils peuvent se regarder comme solidement établis ; car, outre les présents qu'ils reçoivent de leurs amis et de leurs parents, ils sont susceptibles de parvenir aux emplois les plus importants. Beaucoup de kiu-jin ne se rendent cependant pas à la capitale, et se contentent de ce titre qui leur suffit pour obtenir des places honorables [1].

Il résulte de là que beaucoup de Chinois courent la carrière des lettres, non pas tant pour se distinguer par leur esprit et leurs talents, que pour obtenir des places, de la considération et de la fortune ; ainsi

---

[1] Les gens de guerre subissent des examens et acquièrent des titres semblables à ceux des lettrés ; ils doivent savoir tirer de l'arc, monter à cheval et donner des preuves de force et d'agilité.

cet état de lettré, si vanté par certains auteurs, n'a pas l'unique étude pour but, et ne doit être regardé que comme un acheminement aux biens et aux grandeurs.

Mais si l'étude est un moyen de parvenir, il p2.413 ne faut pas croire cependant qu'elle seule suffise pour mener aux emplois ; et si le mérite et la vertu peuvent faire distinguer un sujet, les richesses font davantage ; car quelques talents joints à l'aisance, conduisent plus loin que les seules connaissances. Un lettré sans fortune et sans place ne jouit pas à la Chine d'une grande considération ; aussi voit-on beaucoup de Chinois acheter des titres qui les mettent à même d'être placés. Une preuve que le mérite seul ne donne pas les emplois, c'est que plusieurs mandarins, purement militaires, sont gouverneurs de villes quoiqu'ils n'entendent rien aux affaires ; mais ils ont avec eux des mandarins civils qui les dirigent ; et c'est ce que nous avons remarqué plusieurs fois pendant notre voyage. D'ailleurs, les grands mandarins du premier et du second ordre peuvent proposer pour un emploi, leurs enfants, sans que ceux-ci subissent aucun examen, et soient décorés d'aucun titre ; ils ne sont obligés d'en prendre que pour les places éminentes.

Il ne faut pas conclure non plus, du soin qu'on prend d'élever les enfants, que tous les Chinois sachent lire et écrire ; on doit penser que les gens de la campagne, occupés des travaux agricoles, et vivant avec peine, n'ont ni le temps ni les moyens de s'instruire ; mais en général on rencontre à la Chine beaucoup plus d'hommes qu'en Europe, p2.414 qui savent assez lire et écrire pour toutes les circonstances où ils en ont besoin.

@

ASTRONOMIE

C'est se perdre dans des conjectures sans nombre, que de vouloir fixer l'origine de l'astronomie. Cette science, dont la découverte remonte jusqu'aux temps les plus reculés, n'eut, dans le commencement, que des progrès lents et difficiles parmi les premiers hommes, que le besoin seul de reconnaître les époques propres à l'agriculture, força d'étudier le cours des astres. Le ciel pur et serein de l'Égypte et de plusieurs contrées de l'Asie, mettant les habitants de ces pays plus à même d'examiner la marche des corps célestes, les Égyptiens et les Chaldéens surtout, dont l'unique occupation était de garder des troupeaux, se distinguèrent par une longue suite d'observations ; cependant, quoique les Chaldéens les fassent remonter à une antiquité très reculée, on ne trouve rien de bien positif avant le règne de Nabonassar, qui monta sur le trône 747 ans avant J. C. ; tout ce qui précède cette époque n'est appuyé que sur des traditions très vagues et très incertaines.

Les Égyptiens donnèrent les premiers une forme fixe à l'année. Ce peuple observateur ne dut pas en effet rester longtemps sans être frappé des p2.415 différents changements qui s'opéraient dans la configuration de la lune, et qui s'achevaient dans un temps limité ; il appela cette période un mois lunaire. Les saisons amenant des variations remarquables, on s'aperçut bientôt que ces variations étaient comprises et revenaient dans le cours de douze lunaisons ; cette révolution fut nommée année, et comme la lune en déterminait la durée, on l'appela année lunaire. Cette année fut d'un usage général, et les premiers peuples n'en connurent pas d'autre ; car il fallut faire plusieurs observations avant de remarquer qu'au bout d'un certain nombre d'années l'ordre des saisons était renversé, et que le temps nécessaire à ce que le soleil revînt dans le ciel au même point d'où il était parti, était un peu plus long que les douze lunaisons dont on avait composé l'année. Ce ne fut donc que longtemps après la découverte de l'année lunaire que l'on connut l'année solaire, et qu'on vit la nécessité d'intercaler une lune pour faire coïncider les deux années ensemble.

Les Chinois font remonter leurs connaissances en astronomie jusqu'à la plus haute antiquité. Suivant le Chouking, livre composé sous la première dynastie, on connaissait du temps de l'empereur Yao, 2.357 ans avant J. C., les mouvements célestes et la longueur des années solaires et lunaires. Dès l'an 2255, sous Chun, on faisait des p2.416 observations astronomiques. D'autres auteurs affirment que l'on possédait ces connaissances sous Hoang-ty, 2.608 ans avant J. C. Mais ces rapports sont contredits par le Ouay-ky, qui dit que ce ne fut que sous l'empereur Ty-ky, l'an 2197, qu'on fixa la durée du mois lunaire, et qu'on lui donna trente jours ; ce qui est probable, puisque les astronomes chinois ne sont pas d'accord entre eux, et ne savent pas à quelle année ni à quel jour du cycle correspond l'éclipse arrivée sous Tchong-kang, 2.159 ans avant J. C.

Depuis le commencement de la troisième dynastie des Tcheou, en 1122 avant J. C., jusqu'à l'année 722, c'est-à-dire, dans l'espace de 400 ans, on trouve seulement, sous le règne de Vou-vang, une observation de solstice faite entre les années 1104 et 1098. Depuis cette époque jusqu'au règne de Yeou-vang, on ne cite qu'une éclipse arrivée sous ce prince en 776.

Telles sont les observations faites à la Chine depuis Yao jusqu'à Yeou-vang, c'est-à-dire dans un espace de 1.600 ans : mais celles de solstice faites sous Yao, sont présentées avec tant d'obscurité, que les astronomes ne peuvent se concilier dans leurs calculs ; et les autres observations sont si douteuses et en si petit nombre, qu'on ne peut s'en servir, ni en rien conclure sur l'habileté des observateurs. Quoi qu'il en soit, si les Chinois p2.417 ont fait des observations dès le commencement de leur empire, ils n'en sont pas devenus meilleurs astronomes. Plus adonnés à l'astrologie qu'à l'astronomie, ils ont observé les astres et examiné les changements qui arrivaient dans le ciel, non pour en découvrir la cause, mais seulement afin d'en tirer des pronostics pour l'avenir. La persévérance de leurs observateurs, et les connaissances qu'ils ont reçues des étrangers, leur ont été inutiles ; et

l'on ne peut dire des Chinois ce que l'on a dit des autres peuples, que chez eux l'astrologie a beaucoup contribué aux progrès de l'astronomie.

Depuis les Han, 206 ans avant J. C., ils eurent des liaisons avec les Indiens, les Perses, les Arabes et les Romains. Vers l'année 164 de J. C., ils parcouraient les pays qui s'étendent depuis la Chine jusqu'à la mer Caspienne, et ils profitèrent à cette époque d'un traité d'astronomie venu du Ta-tsin. En l'an 440 de J. C., ils eurent recours à un prêtre indien pour observer et calculer les solstices, n'ayant pas eux-mêmes de méthode exacte.

En 719, le roi de Samarcande envoya à l'empereur de la Chine un traité d'astronomie.

En 721, les Chinois voulurent calculer une éclipse, mais le calcul se trouva faux.

En 1290, le mahométan Dgemaleddin composa pour eux un livre d'astronomie.

p2.418 Il y avait trois cents ans que les Arabes avaient la direction du calendrier, lorsque le père Adam Schaal en fut chargé ; mais ce missionnaire ayant été mis en prison en 1664, de nouvelles erreurs remplirent tellement le calendrier, que le père Verbiest, auquel la cour ordonna de le corriger, en 1669, se vit forcé d'en retrancher un mois entier. Depuis cette époque, les missionnaires ont la direction du calendrier ; mais actuellement même ces pères ne s'occupent que de la partie astronomique des trois almanachs qui se publient tous les ans ; les Chinois continuent de rédiger la partie astrologique.

Le calendrier ordinaire divise l'année par mois lunaires ; il contient une table du lever du soleil, calculée pour chaque jour, suivant les latitudes des principaux lieux ; il indique les nouvelles et pleines lunes, et le nom du cycle de 60 qui répond à chaque jour. Le second calendrier fait connaître le mouvement des planètes ; c'est ce qui sert aux Chinois à former des conjectures sur l'avenir. Le troisième calendrier, réservé pour l'empereur, indique les conjonctions des

planètes avec la lune, et la situation de cet astre par rapport aux étoiles.

La publication du calendrier est une affaire d'État. L'empereur en distribue des exemplaires aux grands, aux mandarins et aux peuples tributaires. p2.419 Il s'en vend aussi un très grand nombre, parce que chaque individu cherche à se procurer un livre qui le guide dans les opérations futures de la vie. Depuis le chef de l'empire jusqu'au dernier des sujets, tous sont occupés de pensées chimériques, tous croient aux malheurs prédits par les astres. Cette superstition, qui entretient chez les hommes l'opinion funeste qu'un événement annoncé est inévitable, doit avoir de terribles conséquences dans les temps de trouble ; et il est étonnant que les empereurs n'aient pas cherché à détruire dans l'esprit de la multitude cette fatale croyance, qu'une planète éclipsée ou moins lumineuse menace leur trône et leur tête ; mais, comme je l'ai déjà remarqué, l'empereur est aussi crédule que le peuple.

D'après cette manière de penser, on peut croire que cette nation produira peu d'habiles astronomes, et ce que je vais rapporter le confirme. Des nuages ayant un jour empêché d'observer une éclipse, les missionnaires se plaignirent de ce contre temps, tandis que les Chinois, enchantés de n'avoir rien vu, allèrent en rendre compte à l'Empereur, et le félicitèrent de ce que le ciel, touché de ses vertus, lui avait épargné le chagrin de voir le soleil éclipsé [1].

p2.420 L'astronomie, ajoute le père Parennin, languira toujours à la Chine, puisque ceux qui sont chargés d'observer le ciel, désirent qu'il n'y paraisse rien d'extraordinaire.

Les Chinois comptent sept planètes, qu'ils nomment Tsy-yao (les sept brillants), en y comprenant le soleil et la lune. Les planètes, suivant leurs idées superstitieuses, influent sur tous les événements qui arrivent en ce monde, et sur la vie et la mort des hommes ; leur couleur plus ou moins sombre, menace de quelque accident.

---

[1] *Lettres édifiantes*, tome XXII, page 192.

Le soleil tient le premier rang parmi les astres ; il préside à l'année et aux saisons ; sa couleur pâle annonce des malheurs ou la mort d'un prince ; des révoltes doivent suivre nécessairement une éclipse de soleil. La lune sert à indiquer le temps ; lorsque sa clarté ordinaire est ternie, les hommes doivent s'attendre à des événements fâcheux. Les Chinois représentent le soleil par la figure d'un oiseau dans un cercle, et la lune par celle d'un lapin pilant quelque chose dans un mortier. Ces peintures ne sont pas faites pour les enfants, car elles existent sur les drapeaux de l'empereur, ainsi qu'on peut le voir dans le recueil des objets destinés à son usage. Les cinq autres planètes, appelées en chinois Ou-sing (*les cinq astres*), sont :

Tou (*la terre*), qui répond à Saturne, et règne à la fin de l'été ;

Mo (*le bois*), qui répond à Jupiter et préside au printemps et même à l'année ;

Ho (*le feu*), qui répond à Mars, et préside à l'été, aux deuils et aux travaux publics ;

Kin (*le métal*), qui répond à Vénus, préside à l'automne, et protège les ministres ;

Chouy (*l'eau*), qui répond à Mercure, et préside à l'hiver et à l'eau.

Les Chinois ont rangé toutes les étoiles sous différentes constellations, dont les noms particuliers ont rapport au gouvernement de la Chine ; ils ont installé dans le ciel un empereur, un prince héritier, ses femmes, ses fils et ses enfants ; il ont établi des tribunaux ; enfin, ils ont donné aux étoiles les titres des dignités, les noms des hommes, des animaux, des lacs, des fleuves, des rivières, des villes, et des instruments de toute espèce que l'on trouve dans l'empire.

Ils ont placé dans le nord un palais du milieu, au centre duquel réside l'étoile polaire ; et à peu de distance un autre palais appelé Ou-ty-tso (*trône des cinq empereurs*), composé des cinq étoiles de la queue du Lion, qui préside à toutes les parties du monde. Les sept étoiles de la grande Ourse sont nommées Pe-teou (*boisseau du nord*), ou mesure de la vie des hommes et des divers événements qui arrivent sur la terre.

Ils ont mis dans le ciel un marché céleste dont p2.422 la principale étoile Ty-tso (trône de l'empereur) répond à l'alpha d'Hercule : ce marché renferme plusieurs constellations dont les noms ont rapport aux objets qui se trouvent dans un marché.

Ils ont divisé en outre le firmament en quatre parties, dont chacune contient sept constellations [1].

Dans la partie orientale,

Kio (*la corne*), Kang (*la cour*), répondent à la Vierge.

Ty (*la fin*) répond à la Balance.

Fang (*la maison*), Sin (*le cœur*), Ouey (*la queue*), répondent au Scorpion.

Ky (*le crible*) répond au Sagittaire.

Dans la partie septentrionale,

Nan-teou (*le boisseau du Sud*), répond au Sagittaire.

Nieou (*le bœuf*), répond au Capricorne.

Niu (*la fille*), Hiu (*le vide*), rép. au Verseau et au petit Cheval.

Goey (*le danger*) répond au Verseau et à Pégase.

Che (*la chambre*) répond à Pégase.

Pie (*la muraille*) répond à Pégase et à Andromède.

Dans la partie occidentale,

Kouey (*le fondement*) répond aux Poissons et à Andromède.

Leou (*la récolte des fruits*) répond au Bélier.

Goey (*l'estomac*) répond à la Fleur de lys. p2.423

Mao (*le soutien des choses de la nature*) répond aux Pleyades.

Py (*espèce de filet*) répond au Taureau.

Tsu (*les cornes de hibou*), Tsan (*bois*), répondent à Orion.

Dans la partie méridionale,

Tsing (*le puits*) répond aux Gémeaux.

Kouey (*le génie*) répond à l'Écrevisse.

Lieou (*le saule*), Sing (*l'étoile*), Tchang (*l'ouverture*), Ye (*l'aile*), répondent à l'Hydre femelle.

Tchin (*le timon*) répond au Corbeau.

---

[1] On peut consulter mon planisphère chinois. Académie des sciences tome X, 1782.

Ces vingt-huit constellations composent le zodiaque, que les Chinois nomment hoang-tao (*voie jaune*). L'équateur est appelé tche-tao (*voie de couleur de chair*) ; il est partagé en douze long palais, c'est-à-dire, en douze portions de 30°, chacune divisée en deux, et formant les vingt-quatre tsie-ky qui ont rapport aux saisons et aux différents temps de l'année.

Ces vingt-quatre tsie-ky sont :

1er palais, se-kong, répondant au Verseau

1. Ly-tchoan (*commencement du printemps*)
2. Yu-chouy (*eau de pluie*).

2e palais, yeou-kong, répondant aux Poissons

3. King-tche (*mouvement des vers*)
4. Tchoun-fen (*équinoxe du printemps*).

3e palais, chin-kong, répondant au Bélier

5. Tsing-ming (*pure clarté*)
6. Ko-yu (*pluie pour les semences*).

4e palais, ouy-kong, répondant au Taureau

7. Ly-hia (*commencement de l'été*)
8. Siao-man (*petite abondance*).

5e palais, ou-kong, répondant aux Gémeaux

9. Mang-tchang (*semence de riz*)
10. Hia-tchy (*solstice d'été*).

6e palais, se-kong, répondant à l'Écrevisse

11. Siao-tchou (*petite chaleur*)
12. Ta-tchou (*grande chaleur*).

7e palais, chin-kong, répondant au Lion

13. Ly-tsieou (*commencement de l'automne*)
14. Tchou-tchou (*fin de la chaleur*).

8e palais, mao-kong, répondant à la Vierge

15. Pe-lou (*rosée blanche*)
16. tsieou-fen (*équinoxe d'automne*).

9e palais, yn-kong, répondant à la Balance

17. Han-lou (*rosée froide*).

18. Choang-kiang (*bruine tombante*).

10e palais, tcheou-kong, répondant au Scorpion

19. Ly-tong (*commencement de l'hiver*)
20. Siao-suen (*petite neige*).

11e palais, tse-kong, répondant au Sagittaire

21. Ta-suen (*grande neige*)
22. Tong-tchy (*solstice d'hiver*)

12e palais, hay-kong, répondant au Capricorne

23. Siao-han (*petit froid*)
24. Ta-han (*grand froid*).

Le premier tsie-ky répond au 15e degré du Verseau ; le second, au 1er degré des Poissons ; le troisième, au 15e degré, et ainsi de suite. p2.425

De la manière de compter les jours, les heures et les mois.

Avant l'arrivée des Européens, les Chinois ne connaissaient pas les montres ; ils se servaient de cadrans solaires, d'horloges d'eau nommées kou-leou, pour mesurer le temps ; et l'on annonçait l'heure en frappant sur un grand tambour. Les Chinois comptent douze heures dans un jour, ainsi une heure chinoise répond à deux des nôtres. La première heure commence à onze heures du soir, et finit à une heure du matin. Chaque heure se partage en deux poen-chy (*moitié d'heure*) ; chaque poen-chy est divisé en quatre quarts, nommés chy-ke.

La première partie de l'heure s'appelle chang, et la seconde hia ; le milieu se nomme tchong, et la fin mo. Pour exprimer *midi*, on dit chang-ou ; *midi passé*, chang-ou-tso ; *l'après-midi*, hia-ou ; *minuit*, poen-ye. On place le mot poen avant le mot ye ; car s'il le suivait, le sens ne serait plus le même. Poen-nien veut dire *au milieu de l'année* ; et nien-poen, *une année et demie*.

Les jours du mois sont désignés par les caractères du cycle de soixante, qui paraît avoir été dans le principe la seule grande division du temps. Les Chinois disent, tel événement arriva eul-yue (à la seconde lune), ky-se-y, au jour ky-se (sixième du cycle). p2.426

Observations

Noms des heures :

1e. Tse-chy. 2e. Tcheou-chy. 3e. Yn-chy. 4e. Mao-chy. 5e. Chin-chy. 6e. Se-chy. 7e. Ou-chy. 8e. Ouy-chy. 9e. Chin-chy. 10e. Yeou-chy. 11e. Se-chy. 12e. Hay-chy.

Les douze heures portent aussi les noms de différents animaux :

Chu (*rat*), Nieou (*bœuf*), Hou (*tigre*), Tou (*lièvre*), Long (*dragon*), Che (*serpent*), Ma (*cheval*), Yang (*brebis*), Heou (*singe*), Ky (*poule*), Keou (*chien*), Tchu (*porc*).

La nuit se divise en cinq veilles, qui sont plus ou moins longues, suivant la durée de la nuit : la première veille dure de huit heures à dix heures, la seconde, de dix à douze heures ; la troisième de douze à deux heures ; la quatrième, de deux à quatre heures ; et la dernière, de quatre à cinq ou à six heures.

La première veille s'annonce par un coup de tambour ; la seconde, par deux coups ; la troisième, par trois coups, et ainsi de suite.

Les Chinois comptent les jours en suivant le cours de la lune, un, deux, &c. ; mais quelquefois ils se servent du mot nien (*vingt*), après le p2.427 vingtième jour du mois, et disent nien-y (*vingt-un*), nien-ou (*vingt-cinq*).

L'année est de douze lunes ; on en intercale une tous les trois ans pendant l'espace de neuf années, et une autre deux ans après ; ensuite on en intercale une tous les trois ans, pendant l'espace seulement de six ans, et une autre deux ans après [1] ; de manière qu'on intercale d'abord quatre lunes dans l'intervalle de onze années, et puis trois lunes dans l'intervalle de huit ans, c'est-à-dire, sept pendant le cours de dix-neuf ans. Dans les années communes, on compte les lunes depuis la première jusqu'à la douzième ; mais dans les années intercalaires, on compte deux fois de suite la même lune ; cette lune reçoit le nom de Joun. Depuis la seconde lune jusqu'à la dixième inclusivement, on les répète indifféremment ; mais on ne répète jamais

[1] Table des cycles, ouvrage chinois, fait par ordre de l'empereur.

la première, la onzième et la douzième. L'année lunaire est de trois cent cinquante-quatre jours ; elle commence à la première nouvelle lune qui paraît après le premier degré du verseau. Il y a des mois de trente jours, et d'autres de vingt-neuf ; les premiers s'appellent yue-ta (*grande lune*) ; et les seconds, yue-siao (*petite lune*).

La première lune qui commence à la fin de p2.428 janvier ou en février, se nomme tching-yue ; la seconde, eul-yue.

La conjonction est appelée, yue-so ;
Le Ier quartier, yue-ouang ;
Le déclin, yue-hia-ouang ;
Le dernier quartier, yue-hia-hien.

Les Chinois partagent quelquefois le mois en trois. Depuis le premier de la lune jusqu'au dixième jour, ils disent tse-chy-kien ; depuis le dixième jusqu'au vingtième, chang-siun ; et depuis le vingtième jusqu'au trentième, hia-siun.

Une éclipse est appelée yue-che ;
Le dernier jour de l'année, tse-y ;
La dernière nuit de l'année, nien-ye.

L'année, en chinois, se dit nien ; une période de trente ans, y-chy ; un siècle ou une génération, chy-kiay ou jin-chy ; année nouvelle, sin-nien ; année courante, kin-nien. Le mot nien (*année*), est très ancien, puisqu'on l'employait plus de 2.500 ans avant J. C., dans la même signification. Depuis Ty-tchy, 2366 avant J. C., on appela les années tsay. Yu, premier empereur de la dynastie des Hia, leur donna le nom de souy ; et Tching-tang, en 1766, celui de see ; mais, en 1134 avant J. C., Ouen-vang rendit à l'année le nom de nien.

Les Chinois donnent à leur empereur, pendant p2.429 sa vie, un nom propre différent de celui qu'ils lui donnent après sa mort ; le premier sert à compter les années de son règne, et n'est plus d'usage après lui ; le second sert à le désigner dans la salle des ancêtres et dans l'histoire. Par exemple, Kang-hy n'est pas le vrai nom de l'empereur

tartare, qui commença à régner en 1662 après J. C., son nom est Ching-tsou-jen.

Cet usage de donner un nom à la première année du règne, et de compter à partir de cette année, a commencé sous Hiao-ouen-ty, empereur des Han, 179 ans avant J. C., qui fit appeler la dix-septième année de son règne, heou. Cette année répond à l'an 163 avant J. C. : on comptait auparavant par l'ordre numérique des années du règne de l'empereur.

Manière de compter les années et les jours

Cette manière de compter consiste à combiner deux cycles, celui des heures et celui des années ; de sorte que le dernier fait six révolutions, et le premier cinq, avant que les deux premiers termes des cycles, des heures et des années, se retrouvent ensemble. Le cycle de dix, ou des années, s'appelle che-kan (*les dix troncs*) ; et le cycle des heures, che-eul-tchy (*les douze branches*) ; ce cycle sert pour les années et les jours.

Cycle

1. Kia-tse.	11. Kia-se.	21. Kia-chin.	31. Kia-ou.	41. Kia-chin.	51. Kia-yn.
2. Y-tcheou.	12. Y-hay.	22. Y-yeou.	32. Y-ouy.	42. Y-se.	52. Y-mao.
3. Ping-yn.	13. Ping-tse.	23. Ping-se.	33. Ping-chin.	43. Ping-ou.	53. Ping-chin.
4. Ting-mao.	14. Ting-tcheou.	24. Ting-hay.	34. Ting-yeou.	44. Ting-ouy.	54. Ting-se.
5. Meou-chin.	15. Meou-yn.	25. Meou-tse.	35. Meou-se.	45. Meou-chin.	55. Meou-ou.
6. Ky-se.	16. Ky-mao.	26. Ky-tcheou.	36. Ky-hay.	46. Ky-yeou.	56. Ky-ouy.
7. Keng-ou.	17. Keng-chin.	27. Keng-yn.	37. Keng-tse.	47. Keng-se.	57. Keng-chin.
8. Sin-ouy.	18. Sin-se.	28. Sin-mao.	38. Sin-tcheou.	48. Sin-hay.	58. Sin-Yeou.
9. Jin-chin.	19. Jin-ou.	29. Jin-chin.	39. Jin-yn.	49. Jin-tse.	59. Jin-se.
10. Kouey-yeou.	20. Kouey-ouy.	30. Kouey-se.	40. Kouey-mao.	50. Kouey-tcheou.	60. Kouey-hay.

Les Chinois disent Kien-long première année, Ping-chin (*53e du cycle*), répondant à l'année 1736.

@

GOUVERNEMENT

p2.431 Les premiers Européens qui pénétrèrent à la Chine, et qui croyaient qu'excepté l'Europe, toute la terre était barbare, furent bien étonnés de trouver aux extrémités du monde une nation policée, ayant des lois, des mœurs, des usages réglés, et un gouvernement établi depuis un grand nombre de siècles. Ils revinrent dans leur patrie raconter ces merveilles ; mais leurs récits parurent aussi extraordinaires à leurs compatriotes, que ces peuples lointains l'avaient paru eux-mêmes aux yeux de ces voyageurs. On révoqua en doute leurs rapports, et ce ne fut que longtemps après qu'on reconnut qu'ils avaient dit la vérité ; mais autant on s'était montré difficile à croire les relations de ces premiers voyageurs, autant on devint crédule et enthousiaste à mesure qu'on fréquenta davantage les Chinois ; on les représenta comme formant un empire depuis plusieurs milliers d'années ; leur morale, leurs lois, leur gouvernement furent dépeints comme parfaits ; enfin, d'un peuple ordinaire on fit un peuple de sages, gouverné par un empereur qui était plutôt le père que le maître de ses sujets. Je ne prononcerai pas sur un éloge aussi pompeux ; mais je rapporterai, en simple voyageur, ce que j'ai vu.

L'empereur a le pouvoir d'abroger les lois établies, p2.432 et d'en faire de nouvelles. Maitre absolu, si dans certaines circonstances, la hardiesse de quelques censeurs s'oppose à sa volonté suprême, l'exil ou la mort l'a bientôt délivré de cet obstacle. Dispensateur de tous les honneurs, il nomme et casse les mandarins à son gré. Les seuls princes titrés ne peuvent être dépossédés sans avoir subi un jugement ; mais comme l'empereur nomme les juges, il a toujours le moyen de disposer de la vie ou de la liberté de ceux qui ont encouru sa disgrâce ; c'est ce qui est arrivé sous Yong-tching [1].

---

[1] Année 1724, *Lettres édifiantes*, tomes XVII et XVIII.

Le pouvoir du chef de l'empire, déjà immense de sa nature, s'accroît encore par le respect filial que le gouvernement chinois entretient avec soin dans toutes les classes des sujets. Le respect pour l'empereur va jusqu'à l'adoration ; le peuple le regarde comme le fils du Ciel ; ses ordres sont sacrés, et lui désobéir est un crime irrémissible. Mais, comme les grands, dont l'autorité dérive du prince, ont droit à une partie de ce même respect de la part du peuple, l'empereur, pour les empêcher d'en abuser, les change tous les trois ans, les oblige de se présenter devant lui chaque fois qu'ils quittent ou qu'ils vont occuper un emploi ; et, pour avoir un gage de leur bonne conduite, p2.433 il fait élever leurs enfants dans le collège impérial de Peking. Ce moyen facile de s'opposer à tout agrandissement des mandarins, et de les tenir dans la dépendance, est encore fortifié par un antique usage qui les force de faire eux-mêmes la confession de leurs propres fautes ; et comme il est naturel à l'homme de déguiser, ou du moins de pallier le mal qu'il a pu commettre, l'empereur, pour connaître la vérité, expédie secrètement dans les provinces des inspecteurs qu'il charge d'examiner la manière dont les peuples sont gouvernés. Sur l'avis de ces inspecteurs, il punit ou récompense ; et afin que les exemples servent de frein ou d'encouragement, il fait insérer dans la gazette de la cour, les noms de tous les mandarins cassés ou élevés, blâmés ou approuvés.

Ce système de n'accorder des places qu'à ceux qui se comportent bien, cette surveillance continuelle exercée sur les dépositaires de l'autorité, produiraient un excellent effet si l'empereur pouvait tout voir par lui-même ; mais cela est impossible, car vouloir gouverner un peuple comme on gouvernerait sa propre famille, ainsi que le recommande Confucius, est une de ces belles maximes qui font honneur au philosophe, et qui ne peuvent être strictement mises en pratique. Ces commissaires impériaux si redoutables, puisqu'ils représentent l'empereur, et en ont toute l'autorité ; p2.434 ces examinateurs de la conduite des grands officiers, qui peuvent les accuser et les destituer, n'exécutent pas toujours fidèlement les ordres qu'ils ont reçus. Aussitôt qu'ils arrivent dans une province, tous les

mandarins s'empressent d'aller au devant de leurs désirs, et de leur offrir des présents ; et comment les refuseraient-ils, puisque l'empereur lui même en reçoit de très considérables ?

L'amour des présents a toujours existé à la Chine : il est ordinaire de faire des dons de quatre-vingt et cent mille francs. Une charge de gouverneur de ville coûte plusieurs milliers d'écus et quelquefois de vingt à trente mille. Un vice-roi, avant d'être en possession de sa place, paie de soixante à deux cent mille francs ; il n'y a pas de visiteur ou de vice-roi, qui ne se retire avec deux ou trois millions. J'ai vu moi-même un hopou de Quanton, quitter sa place après un an de résidence, emportant avec lui un million de piastres (5.400.000 livres). Tous les mandarins chargés d'une commission de la cour, sont nommés par le ministère : lorsque les commissions sont achevées, les personnes qui les ont remplies font des présents aux ministres, aux princes du sang, et aux présidents et assesseurs des tribunaux ; mais ces mandarins ne donnent pas tout, ils en gardent une bonne partie pour eux, bien persuadés qu'on ne les inquiétera pas pour leur administration. En effet, ceux qui auraient quelques plaintes à faire, n'ont pas la faculté de s'adresser à l'empereur, mais seulement aux ministres ou aux officiers principaux de la chambre ; or, tous ces personnages étant liés d'intérêt, aucune requête ne parvient, et les plaignants ne peuvent réussir à obtenir la moindre justice [1].

Yong-tching voulant arrêter les funestes effets de cette vénalité, fit augmenter, en 1730, les appointements des gouverneurs des villes, et leur défendit de recevoir aucun don. Kien-long renouvela les mêmes défenses ; mais les mandarins trouvent facilement les moyens de les éluder ; car nulle part on n'est aussi industrieux que dans ce pays, à imaginer un biais pour arriver sûrement à ce que l'on désire ; et celui qui demande, comme celui auquel on s'adresse, trouvent toujours les moyens, l'un d'offrir un présent, et l'autre de le recevoir. Par exemple, à Quanton, les mandarins chargés des commissions des grands de

---

[1] *Voyage au Nord*, Lange, tome VIII, page 295.

Peking, font demander aux marchands de cette ville des objets d'Europe ; ceux-ci, soit par crainte, soit pour faire leur cour, les offrent d'abord à moitié prix ; mais bientôt ils se réduisent au quart, lorsqu'on leur objecte qu'ils veulent trop gagner. Ces effets ainsi achetés à Quanton pour le quart de leur valeur, p2.436 sont envoyés dans la capitale, et vendus après avoir subi une nouvelle diminution. C'est de cette manière que les grands se procurent des marchandises à vil prix. Nous avons vu entre leurs mains des montres qui valent ordinairement quatre cents piastres à Quanton, et qu'ils n'avaient payées que cinquante, ou le huitième du prix du premier achat.

Si les mandarins des provinces n'employaient que ces moyens pour contenter les fantaisies des ministres, et si ces mêmes fantaisies n'allaient pas plus loin, le mal ne serait pas très grand ; mais étant forcés, pour conserver leurs places, de faire des présents d'une valeur considérable, et n'ayant pas d'ailleurs des traitements suffisants pour leurs propres dépenses, ils se trouvent dans la nécessité de rançonner tous ceux qui dépendent d'eux, de commettre mille vexations, de ne s'occuper que de leur fortune, et de fermer les yeux sur la conduite des autres mandarins, ou de leurs subalternes. Ainsi les ordres du prince deviennent nuls, et cette surveillance réciproque des mandarins est souvent chimérique. Dans certaines circonstances, il est vrai, et surtout dans les troubles, on écrit à Peking : l'Empereur fait mettre les vice-rois coupables aux fers, il les casse et confisque leurs biens ; mais en intimidant les mandarins, ces punitions ne les corrigent pas, elles ne font que suspendre pour un p2.437 moment leurs brigandages, et ne remédient pas efficacement au mal, puisque ces mêmes mandarins disgraciés rentrent bientôt en faveur, et sont envoyés pour gouverner d'autres provinces, où ils réparent leur fortune. L'empereur se sert des grands, comme d'une éponge, pour pomper les richesses de ses sujets ; lorsque l'éponge est pleine, il la presse et la reporte ailleurs, afin qu'elle se remplisse de nouveau. Je le répète, les Chinois aiment prodigieusement l'argent ; ils saisissent avec avidité tous les moyens de

s'en procurer : ce n'est jamais que l'occasion qui leur manque ; on en jugera par les faits que je vais rapporter.

Un fou-yuen de la province de Quang-tong l'avait gouvernée avec intégrité ; il en fut nommé vice-roi : une fois en possession, il imita la conduite de ses prédécesseurs. *Auri sacra fames.*

Le mandarin dont le lord Macartney s'est plaint dans son ambassade, avait été vice-roi du Quang-tong et du Quang-sy. L'empereur, en le nommant, lui avait dit :

> — Je vous place dans une ville où il y a beaucoup de curiosités d'Europe, et d'où on ne m'envoie rien.

On peut présumer que, comprenant le sens de ces paroles, le vice-roi rendu dans sa province, n'oublia ni l'empereur ni lui-même. Les Chinois qui avaient à lui demander des grâces, n'entraient chez lui qu'avec p2.438 un présent de quinze à vingt mille piastres ; et un particulier ne put obtenir de le voir, parce que la somme qu'il pouvait offrir, ne s'élevait qu'à dix mille piastres (54.000 liv.) ; mais les secrétaires en firent leur profit et lui promirent de parler en sa faveur à leur maître. Ce mandarin, dont la conduite était connue des Anglais, dut nécessairement les voir de mauvais œil, aussi fit-il tous ses efforts pour les éconduire.

Certains auteurs ont regardé le gouvernement chinois comme parfait.

> « Chez ce peuple de sages, disent ils, tout ce qui lie les hommes est religion ; et la religion elle-même n'est que la pratique des vertus sociales. C'est un peuple mûr et raisonnable, qui n'a besoin que du frein des lois civiles pour être juste. [1]

J'ai vécu longtemps à la Chine ; j'ai traversé ce vaste empire dans toute sa longueur ; j'ai vu par tout le fort opprimer le faible, et tout

---

[1] Raynal.

homme ayant en partage une portion d'autorité, s'en servir pour vexer, molester et écraser le peuple.

Les mandarins des villes cherchaient à s'emparer d'une partie du salaire dû à nos coulis et à nos porteurs ; ils les frappaient même lorsqu'ils voulaient se plaindre.

Un de nos petits mandarins ne rougit pas de p2.439 prendre une somme de vingt mille francs qui devait être distribuée à nos domestiques chinois.

Les mandarins de Peking chargés de nous fournir des vivres, en vendaient la moitié. Le ho-tchong-tang [1] lui-même se réserva les deux belles pendules apportées par les Hollandais, alléguant pour prétexte qu'il ne voulait pas compromettre le mandarin qui avait été chargé du soin de les escorter ; comme si cet homme pouvait être responsable de ce que les porte-faix avaient fracassé ces machines en tombant dans les mauvais chemins.

Mais ne nous arrêtons pas à de faits d'une aussi faible importance ; examinons le gouvernement lui-même et jugeons-le par ses résultats.

Le tsong-tou de Quanton fit faire, en 1794, des galères, pour poursuivre le pirates qui infestaient les côtes ; il écrivit à Peking que tout était prêt. L'empereur répondit :

> « Votre prédécesseur m'a dit qu'il n'y avait plus de pirates, les frais de l'armement seront pour votre compte.

Qu'arriva-t-il ? les galères restèrent là ; le tsong-tou paya ce qu'il voulut, et les pirates existent encore. Le fait est que le vice-roi précédent avait fait réellement armer des galères ; mais les mandarins, au lieu d'aller attaquer les voleurs, p2.440 préférèrent de faire le commerce d'opium, et écrivirent à leur retour que tout était fini. J'ai vu moi-même une quarantaine de têtes, soi-disant de pirates, envoyées d'Haynan ; ce devait être là sans doute une preuve bien évidente de

---

[1] Premier ministre de Kien-long.

l'expédition : point du tout ; la plupart de ces têtes appartenaient à des cadavres qu'on avait déterrés. Passons à un autre fait.

Le tsong-tou de Quanton est chargé d'aller au Tonquin pour en rétablir le prince détrôné ; il est surpris par les troupes du rebelle ; les Chinois sont taillés en pièces, et le vice-roi se sauve avec peine. Écrire à l'empereur qu'il a été battu, c'était exposer sa tête. Que fait-il ? il mande à Peking qu'il a transigé avec le rebelle, qu'il l'a proclamé roi et que celui-ci se rend lui-même à la cour pour obtenir l'agrément de l'empereur. Ce simulacre de roi fut reçu par toute la Chine avec les honneurs dus à un souverain, tandis qu'il n'était qu'un très petit officier du vainqueur, et que, retourné dans son pays, il rentra dans ses fonctions. Des personnes dignes de foi m'ont assuré l'avoir vu depuis.

Mais, me dira-t-on, peu importe que ce roi du Tonquin soit allé à Peking ou soit resté chez lui : que fait à la Chine la perte de quelques soldats ? c'est dans le régime intérieur que la bonté du gouvernement se fait admirer : c'est dans le temps des p2.441 disettes qu'il faut voir la vive sollicitude de l'empereur pour la conservation de son peuple.

Les mauvaises récoltes arrivent malheureusement assez souvent à la Chine, soit qu'elles proviennent du vice de la culture, ou plutôt de la nature du grain qui y est cultivé le plus ordinairement. Dans ces temps de calamité, ou l'homme ne connaît que le besoin, le Chinois se livre avec fureur à tous les excès qu'il lui inspire. Les vols, les brigandages, les meurtres, deviennent communs alors, et l'on voit même les hommes se manger les uns les autres. Il y a eu des exemples de cette dernière barbarie lorsque j'étais à la Chine.

Dans ces circonstances désastreuses, les mandarins envoient des mémoires à Peking. Les tribunaux les examinent avant de les présenter à l'empereur. Lorsque ces mémoires sont parvenus sous ses yeux, il ordonne aux grands de délibérer sur les moyens à employer pour soulager la misère des peuples. Les tribunaux s'assemblent et supplient l'empereur d'envoyer des hommes sages et désintéressés. L'empereur donne aussitôt un chang-yu pour nommer tels ou tels mandarins. Cet édit, qui respire une bonté paternelle, s'imprime dans toutes les

gazettes, pour faire voir aux Chinois la vigilance du chef de l'État ; cependant les personnes désignées ne partent pas. Si l'on p2.442 veut qu'elles fassent diligence, on leur fournit des chevaux de poste, et elles voyagent au compte du gouvernement. Si on ne leur en donne pas, il faut qu'elles marchent à leurs frais ; alors elles demandent du temps pour se préparer : enfin, après avoir pris les ordres de sa majesté, elles sortent de Peking. Partout où le mal n'existe pas, elles reçoivent des applaudissements ; mais ceux qui souffrent de la disette, ont le temps de mourir avant que le remède parvienne, et souvent il n'arrive que lorsque tout le monde a péri. Les commissaires de la cour, une fois rendus sur les lieux, visitent les greniers ; s'ils se trouvent vides, ils cassent les mandarins et punissent les subalternes ; mais tout cela ne donne pas de riz ; et pendant deux ou trois mois qu'on a différé d'en faire venir, un grand nombre d'habitants sont morts de faim et de misère.

L'usage à la Chine est de déposer dans les greniers publics une partie des grains provenant du tribut annuel. Cette précaution est louable ; mais ces greniers sont ou mal administrés, ou insuffisants. Le P. d'Entrecolles a bien raison de dire que les lois chinoises sont bonnes, mais qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent mieux observées [1]. Un trait rapporté par M. Barrow fait connaître la p2.443 manière dont les mandarins se conduisent et exécutent les générosités de l'empereur, et vient à l'appui de la réflexion du missionnaire.

Une inondation ayant submergé, en 1791, un village dans le Chan-tong, les habitants n'eurent que le temps de se sauver, et se trouvèrent réduits à la plus profonde misère. L'empereur s'étant rappelé qu'il avait logé chez ces paysans, ordonna de les secourir d'une somme de cent mille taëls (750.000 liv.). Cette somme sortit du trésor ; mais le premier trésorier prit pour lui vingt mille taëls, le second dix mille, le troisième cinq mille, et ainsi de suite ; de sorte qu'il ne revint à ces infortunés que la somme de vingt mille taëls (150.000 liv.).

---

[1] *Lettres édifiantes*, tome XV, page 122.

Ceci fait voir de quelle manière l'empereur vient au secours des peuples, et comment ses intentions généreuses sont remplies ; mais s'il se montre compatissant dans certains cas, il ne faut pas conclure d'après cela, et d'après le style tendre et paternel de ses édits, qu'il est le père de ses sujets, car ce serait tomber dans une grande erreur. Cette sollicitude apparente, les expressions ménagées qu'il emploie, sont uniquement pour la forme, et ce n'est qu'une marche adroite pour entretenir les Chinois dans la soumission. Quelques troubles s'élèvent-ils, et les disettes en occasionnent toujours, alors la sévérité est déployée, on tue, on massacre, et le gouvernement calcule p2.444 froidement la nécessité de faire périr un grand nombre d'individus pour faire renaître le calme : en un mot les Chinois sont conduits sévèrement, et s'ils ne se plaignent pas toujours, c'est qu'ils n'y gagneraient rien.

Les marchands sont méprisés ; les mandarins de Quanton traitent avec dureté les hannistes [1], et ceux-ci paient pour ne pas être forcés de ramper. Si des gens riches sont aussi mal regardés, il est facile de conclure le traitement que peut attendre un homme du peuple qui est pauvre et sans appui.

Les Tartares, en s'emparant de la Chine, n'ont rien changé à la forme du gouvernement ; ils ont seulement partagé l'autorité en doublant les places, dont ils se sont réservé la moitié : aussi remplissent-ils tous les grands emplois militaires et une partie des offices civils. Ils sont généralement haïs des anciens habitants, et les empereurs actuels, quoique Tartares, déférant à ce sentiment national, traitent les mandarins chinois avec bien plus de ménagement et d'indulgence que les mandarins tartares. Mais, si les princes qui occupent présentement le trône, ont fait quelques innovations dans la forme du gouvernement, ils ont, en habiles politiques, maintenu les usages établis, et continué surtout à surveiller les examens, p2.445 persuadés que, par ce moyen, ils consolideraient leur puissance. En

---

[1] Marchands chinois, qui traitent avec les Européens.

effet, comme il faut généralement, pour parvenir aux emplois, obtenir des grades, l'espérance de devenir mandarin tient un grand nombre de Chinois dans la soumission et la dépendance. De plus, le choix d'un sujet sortant de la dernière classe, donne au peuple une haute opinion de son gouvernement, et lui fait croire qu'il sera plus ménagé par un tel magistrat que par tout autre. Il se trompe cependant : plus la condition d'un Chinois parvenu à la dignité de mandarin était obscure auparavant, et plus il croit la faire oublier, en traitant avec mépris ceux qui étaient ses égaux. Il s'imagine que la figure d'un oiseau ou d'un tigre, brodée sur le devant ou sur le dos de son habit, lui donne tous les genres de mérite ; il sollicite des places, devient gouverneur d'une ville, d'une province ; il parvient au poste éminent de tsong-tou : alors, abusant de l'autorité que le prince lui a confiée, et s'abandonnant aux sentiments peu délicats qu'il puisa dans sa première éducation presque toujours vicieuse, il pille, vole et vexe les peuples, jusqu'à ce que l'empereur, instruit de ses excès, le casse, l'exile, et le fasse rentrer dans la foule d'où le hasard l'avait fait sortir.

Le premier ordre des mandarins est celui des colao, ou ministres d'État, des premiers présidents des cours et des principaux officiers militaires. p2.446 Le nombre des colao n'est pas fixe mais il ne surpasse pas cinq ou six.

Le conseil de l'empereur, appelé nouy-yuen (*cour du dedans*), est composé des colao, des présidents des tribunaux et des secrétaires. Il décide des affaires du dedans et du dehors.

Outre ce conseil, il y en a un autre formé des colao, des présidents des cours et de leurs assesseurs. Il y a dans Peking six cours souveraines on tribunaux.

1° Le Ly-pou, ou tribunal des mandarins, est chargé de tout ce qui les concerne ; il veille sur leur conduite et en rend compte.

2° Le Ho-pou a le soin des pensions ; il veille sur les revenus, les impôts, l'agriculture, les monnaies, le sel, le transport des grains, la paye des employés et les secours accordés aux peuples.

3° Le Ly-pou règle l'étiquette envers l'empereur, l'impératrice, les princes et les mandarins ; il veille aux cérémonies qui ont lieu dans les mariages et les enterrements ; il a l'inspection sur les rites religieux, sur la religion, sur les ambassades, sur les examens et les écoles.

4° Le Ping-pou a soin de tout ce qui regarde la guerre, soit pour les règlements et les ordonnances, soit pour les examens militaires : les postes sont de son ressort. p2.447

5° Le Hing-pou a l'inspection sur les crimes, sur les délits, et sur le défrichement des terres.

6° Le Kong-pou dirige les ouvrages publics, les canaux, les routes, les palais, les ponts ; il veille sur les manufactures, les mines de charbon : c'est lui qui paie les dépenses ou les provisions des autres tribunaux, et les armes et munitions demandées par le tribunal du Ping-pou.

Après ces six tribunaux il y a celui des princes, nommé Tsong-gin-fou. Ce tribunal règle le traitement des princes du sang ; il veille sur leur conduite, et toutes les affaires criminelles qui les concernent sont de son ressort : il a la surveillance des esclaves, des eunuques et des officiers de l'intérieur du palais.

Tous les princes descendants du fondateur en droite ligne, portent la ceinture jaune : ceux qui descendent de ses oncles et de ses frères, portent la ceinture rouge.

Les titres de principauté sont héréditaires et passent aux enfants ; il faut leur faire leur procès pour les en priver.

Tous les princes qui n'ont pas de principauté et qui ne sont pas pourvus d'emplois avec des revenus, reçoivent la haute paye des soldats Tartares, et cent taëls (750 liv.) lorsqu'ils se marient. Ce traitement est faible ; aussi y a-t-il des princes fort misérables. Lorsqu'ils meurent, l'empereur fait p2.448 donner à leur famille la même somme pour subvenir aux frais d'enterrement.

Chacun des six grands tribunaux a deux présidents et vingt-quatre conseillers, moitié tartares et moitié chinois. Aucun tribunal ne peut juger seul en dernier ressort et a besoin du concours des autres : c'est ce qui empêche chacun d'eux de devenir trop puissant.

Outre ces six grands tribunaux, il y a le tribunal appelé Tou-tche-yuen, tribunal des yu-tche (*censeurs publics*). Ces censeurs ont, avec les premiers magistrats des tribunaux, le droit de faire des remontrances à l'empereur. Ce tribunal fournit des inspecteurs généraux appelés ko-tao ; chacun des six grands tribunaux en a un auprès de lui, qui examine et rend secrètement compte à l'empereur de ce qui s'y passe. Ce tribunal est aussi chargé d'envoyer, tous les trois ans, des visiteurs dans chaque province. Ces officiers, lorsqu'ils sont arrivés dans les lieux qui leur sont assignés, sont au-dessus de tous les mandarins ; ils inspectent leur conduite ; mais l'usage est de ne dénoncer que ceux dont les injustices sont trop criantes et trop visibles.

Le tribunal des yu-tche envoie en outre des visiteurs secrets. Il fait partir tous les trois ans, pour toutes les provinces, les hio-yuen ou mandarins chargés des examens, et nomme aussi p2.449 le siuen ho ou inspecteur canal impérial : cette place est une des plus lucratives. Tous les mandarins qui composent ce tribunal des censeurs ne sont que du septième ordre, mais ils jouissent d'une grande autorité.

Après le tribunal des yu-tche, il y a celui nommé Jong-tching-fou, qui veille sur les soldats et les officiers de la cour ; il a sous lui cinq tribunaux d'armes, appelés Ou-fou. Au-dessous de ces tribunaux il y en a encore un grand nombre d'autres particuliers, qui relèvent des six premières cours, ou du tribunal des yu-tche.

C'est par ces tribunaux que l'empereur entend et voit, pour ainsi dire, tout ce qui se passe ; mais c'est par les vice-rois qu'il gouverne et qu'il règne. Maître suprême, mais vigilant, méfiant et sévère, il inspecte, élève et abaisse les grands tour à tour, et c'est sur l'instabilité des places, et sur le désir qu'on a d'en obtenir qu'il fonde sa sûreté et celle de l'État. La politique des empereurs de la Chine est de faire dépendre tout d'eux-mêmes, de changer à leur gré les gens en place,

d'entretenir une méfiance et une surveillance continuelles parmi les mandarins, de s'opposer à ce qu'ils ne deviennent trop riches ou trop puissants, et par conséquent de diviser sans cesse les richesses et le pouvoir, afin d'empêcher qu'il ne se forme dans l'État aucun corps capable de contrebalancer l'autorité du souverain, p2.450 et de fomenter des frictions ou des troubles. Sous un empereur despote, il en doit résulter, il est vrai, des abus de pouvoir, mais ces abus retombent plutôt sur les grands que sur le peuple. L'expérience prouve que les mouvements populaires arrivent plus souvent sous les princes débonnaires et faciles, que sous ceux qui sont sévères, parce que les grands, sûrs de l'impunité avec les premiers, se portent à des excès qui révoltent les peuples.

Telle est la manière de gouverner à la Chine ; elle diffère de celle qu'on emploie en Europe, mais tous les hommes ne peuvent être conduits de même. Les opinions, les institutions impriment aux habitants de chaque pays un caractère différent, et il est impossible de régir des Asiatiques comme des Européens. Les abus qui existent dans le gouvernement chez les Chinois, tiennent sans doute à la disposition et au génie de ce peuple, et vouloir les réformer, serait peut-être dangereux. Quoi qu'il en soit, il est facile de se convaincre, par ce que j'ai rapporté, que c'est à tort que certains écrivains ont avancé que la manière de gouverner à la Chine l'emporte sur celle des autres pays, que la législation y est parfaite et que cet empire ne forme qu'une seule famille, dont l'empereur est comme le patriarche [1].

p2.451 Une seule chose sur laquelle le gouvernement soit blâmable, cependant excusable en même temps, c'est la défense de sortir du pays ; car en empêchant la sortie des hommes, c'est fermer une issue à la population surabondante qui se trouve par là forcée de se dévorer le-même ; mais les Chinois ont prévu que l'émigration et la libre communication des peuples amèneraient des opinions étrangères, peut-

---

[1] Raynal, tome I, page 145, et tome VII, page 254.

être aussi des étrangers mêmes, et ils ont craint que leur admission ne devint funeste à la tranquillité publique.

Depuis que la Chine subsiste, combien d'empires culbutés ! que de peuples anéantis et tombés dans l'oubli ! Si elle est encore intacte, elle le doit autant à sa manière de voir qu'à sa situation géographique. En permettant aux Européens de s'établir chez elle, son antique gouvernement croulerait bientôt : le renversement du trône des Mogols et l'asservissement de l'Inde sont des exemples assez frappants.

@

CLASSES DES CITOYENS

Il n'y a point de noblesse à la Chine ; aucun état n'est fixe ni héréditaire. Un fils succède aux biens de son père, mais non à ses dignités. Les seuls descendants de la famille régnante ont le rang de princes ; ils possèdent des revenus, mais ils ne jouissent d'aucun pouvoir. On regarde comme p2.452 nobles tous ceux qui sont ou qui ont été mandarins, et ceux qui ont obtenu quelques degrés. C'est encore un titre de noblesse que d'avoir reçu quelque marque d'honneur de l'empereur : ces titres s'accordent même aux ancêtres des personnes que le prince veut honorer, mais ne se transmettent pas aux enfants. Les fils du plus puissant mandarin, s'ils n'ont pas de talents, rentrent bientôt dans la classe ordinaire, d'autant plus que les biens du père, ne passant pas à un seul enfant, mais étant partagés entre tous les frères, les richesses diminuent en proportion du nombre des héritiers : aussi les familles ne subsistent pas longtemps dans le même état de splendeur.

La famille la plus ancienne est celle de Confucius ; c'est la seule qui jouisse d'un titre d'honneur qui passe au descendant direct.

Il y a sept classes de citoyens ; les mandarins, les militaires, les lettrés, les bonzes, les laboureurs, les ouvriers et les marchands. Tous les citoyens, lorsqu'ils ont les degrés nécessaires, peuvent parvenir aux emplois ordinaires ; mais il faut du talent, du crédit et des services pour en obtenir de plus importants.

Les mandarins de robe et d'épée sortent presque tous des trois dernières classes de citoyens. L'état de mandarin, soit civil, soit militaire, est le plus respecté ; tous les Chinois aspirent à le posséder, p2.453 d'autant plus que celui qui en est revêtu jouit d'une portion d'autorité, et se trouve à même d'acquérir des biens et des honneurs.

Les lettrés sont des aspirants qui briguent les places, et font tous leurs efforts pour les obtenir ; car un lettré sans emploi est peu considéré. Les noms des lettrés sont inscrits au tribunal du Ly-pou ; c'est lui qui est chargé de la nomination de tous les mandarins, et qui instruit l'empereur lorsqu'il y a des places vacantes.

Les bonzes sont en grand nombre. La superstition étant générale à la Chine, ils savent en tirer parti ; aussi possèdent-ils des maisons, des terres et des fermes.

Les laboureurs sont nombreux : c'est la classe que le gouvernement protège le plus ; c'est elle aussi qui est la moins riche. Les Chinois, soit qu'ils cultivent leurs propres terres, soit qu'ils fassent valoir celles des autres, sont en général peu fortunés.

Les marchands sont peu considérés et l'on méprise même ceux qui, sortant de leur patrie, s'exposent à toutes sortes de dangers pour aller commercer au loin. Nous ne devons pas nous étonner, après cela, si les Chinois n'ont pas une grande estime pour les marchands européens qui fréquentent la Chine, puisque, les mettant sur la même ligne que leurs compatriotes qui vont p2.454 chercher fortune hors de leur pays, ils les regardent à peu près comme des vagabonds. C'est d'après cette opinion que les Chinois préfèrent le laboureur au marchand : encore placent-ils avant ce dernier l'ouvrier et l'artisan.

Beaucoup d'auteurs ont écrit qu'à la Chine les enfants exercent le même métier que leurs pères : selon eux ils ne peuvent en changer. Il est de fait, au contraire, que les fils apprennent rarement le métier de leur père, et que ce n'est que la nécessité qui les y contraint. Aussitôt qu'un Chinois a de l'argent, il se livre au commerce ; et lorsqu'il est devenu plus riche, il achète quelque titre qui le mette à même d'obtenir de petits mandarinats, et de jouir plus tranquillement du bien qu'il a gagné ; car les marchands qui continuent leur profession après s'être enrichis, sont obligés de cacher leur fortune, dans la crainte d'éveiller l'avidité des mandarins, ou d'inspirer de l'ombrage au gouvernement, qui n'aime pas qu'on fasse parade de son opulence.

Les comédiens, ainsi que les ministres de débauche, sont réputés infâmes et inadmissibles aux examens pour être mandarins. L'empereur Kien-long a rendu une ordonnance, portant qu'il faudra trois générations pour effacer la tache d'avoir été comédien et pour pouvoir obtenir un

grade civil. Les geôliers, les bourreaux sont mal vus, à cause de p2.455 leur état ; mais ils peuvent le quitter quand ils ont de quoi vivre.

Il existait il y a quelques années une classe d'hommes appelés to-min, qu'on regardait comme infâmes : ces gens se trouvaient dans la province de Tche-kiang, et particulièrement à Chao-hing, où ils vivaient dans une rue séparée, et ne pouvaient remplir que les métiers les plus vils. Ces to-min descendaient cependant des seigneurs qui vivaient lors de la destruction des Song par les Yuen, en 1279 après J. C. Mais l'empereur Yong-tching leur a rendu l'état civil par un édit portant qu'ils seraient traités et regardés à l'avenir comme les autres citoyens.

Les conducteurs des barques impériales, appelée kan-kia, sont encore mal famés, parce que les gens qui sont employés à tirer ces bateaux, sont ordinairement des Chinois condamnés à l'exil pour quelque crime.

@

MANDARINS

Les mandarins sont changés tous les trois ans ; aucun d'eux, excepté les militaires, ne peut posséder un emploi dans la province où il est né ; il faut qu'il en soit éloigné de cinquante lieues, et ce n'est qu'à l'âge de soixante ans qu'il acquiert le droit d'en être plus rapproché.

Nul officier n'a la liberté de se marier p2.456 dans la province ou dans la ville qu'il gouverne. Tous les mandarins doivent quitter leurs places à la mort d'un père, d'une mère, d'un grand-père et d'une grand'mère.

Lorsqu'un mandarin obtient un poste supérieur, dans une province où l'un de ses parents est employé, celui-ci est obligé d'avertir les tribunaux de Peking, qui le font passer ailleurs.

Le père et le fils, l'oncle et le petit-fils ne peuvent être dans le même tribunal. Un petit mandarin a tout pouvoir dans son district ; mais il dépend d'autres mandarins plus élevés, qui eux-mêmes à leur tour sont subordonnés aux grands officiers de la province. Les mandarins doivent se surveiller les uns les autres, et rendre compte de la conduite de leurs inférieurs ; ils sont même responsables des fautes que ceux-ci peuvent commettre ; mais les inférieurs savent les tromper de toutes les manières. Quant aux grands officiers, s'ils s'accusent quelquefois entre eux, ce n'est que lorsqu'ils n'ont rien à craindre de ceux qu'ils cherchent à détruire.

Si un vol ou un assassinat est commis sans qu'il découvre l'auteur, le mandarin du district où s'est passé le crime est destitué.

Les mandarins travaillent de grand matin, et ne doivent prendre aucune nourriture avant d'avoir été au conseil.

p2.457 Aucun d'eux n'est justiciable tant qu'il est en place, parce qu'il représente le souverain ; il faut qu'il soit cassé pour que la justice puisse avoir droit sur lui.

Ces règlements prouvent assez les vues sages du gouvernement ; il a cherché tous les moyens de contenir les gens en place ; et, comme le dit très bien un auteur, rien ne serait comparable à l'ordre établi à la

Chine, si les mandarins n'écoutaient pas autant leurs passions [1] ; mais il est si rare de voir un homme sortir de son emploi sans être devenu riche, que les Chinois regardent comme un phénix tout mandarin désintéressé même jusqu'à un certain point [2]. Enfin, c'est un proverbe en Chine, que l'empereur lâche autant de loups et de voleurs, qu'il crée de mandarins [3].

Les mandarins, ainsi que je l'ai dit plus haut, sortent des trois dernières classes des citoyens, qui sont, les laboureurs, les artisans et les marchands ; cependant le peuple leur obéit aisément, et leur donne en parlant, les titres de lao-ye (*seigneur*), ta-lao-ye (*grand seigneur*), ta-jin (*grand homme*).

On ne parle aux mandarins qu'à genoux, à p2.458 moins qu'on ne soit revêtu d'un office, ou qu'on ne jouisse d'un grade qui en dispense. L'appareil des magistrats en impose, mais plus encore la manière sévère dont un Chinois serait puni s'il ne se retirait pas à l'approche d'un mandarin, et s'il n'attendait pas respectueusement, la tête droite et les bras pendants, que cet officier soit passé.

Lorsque les missionnaires [4] ont écrit que les grands craindraient de heurter un vendeur d'allumettes, ils ont un peu exagéré la politesse des mandarins. A la Chine, ce n'est pas le sentiment qui porte au respect, c'est la force et la crainte ; le chemin des devoirs est marqué, quiconque s'en écarte, y est promptement ramené par le bambou.

Les mandarins ne paraissent jamais dans les lieux de leur juridiction, sans être accompagnés d'un cortège considérable, composé de tous les gens de leur tribunal ; la marche est ouverte par deux Chinois, armés de deux bamboux longs et plats, servant à donner la bastonnade ; ils crient de temps en temps, pour avertir de l'arrivée du mandarin, et sont suivis par deux autres hommes, qui, pour le même motif, battent sur un large

---

[1] Duhalde, tome II, page 37.
[2] Missionnaires, tome VIII, page 41.
[3] Magalhens, page 166.
[4] Missionn., tome VIII page 218.

bassin de cuivre : après eux viennent un certain nombre de bourreaux pourvus de chaînes, de fouets, de sabres ; ensuite ceux qui portent les parasols, les p2.459 étendards et les marques de dignité de l'officier public ; quelques soldats à cheval précèdent le palanquin qui est porté par quatre hommes et entouré des principaux domestiques ; d'autres soldats mêlés de personnages tenant à la main les choses nécessaires au service du mandarin, terminent le cortège. Si c'est pendant la nuit que la marche a lieu, on porte des lanternes et l'on en suspend autour du palanquin. Le cortège d'un homme en place est quelquefois de plus de cent personnes ; mais cette suite si nombreuse et si pompeuse en apparence, est peu de chose lorsqu'on l'examine de près. La pompe consiste dans le nombre des serviteurs, mais non dans leur belle tenue. La cour même de Peking n'a rien de magnifique. Excepté les personnes qui approchent d'un mandarin, tout le reste est fort mal habillé ; souvent les parasols sont déchirés, et la soie qui les couvre au lieu d'être rouge, est presque jaune de vieillesse ou de saleté. La discipline et l'ordre ne sont pas mieux observés ; car à peine le mandarin est-il sorti de son palanquin, que les cavaliers quittent leurs chevaux et se mettent à jouer par terre avec les autres soldats ; les bourreaux, les estafiers, les coupe-têtes en font autant ; enfin, personne ne garde sa place. Mais, si la suite d'un mandarin n'est ni bien entretenue, ni bien habillée, elle est néanmoins nombreuse ; et p2.460 pour nourrir tout ce monde et fournir à mille autres frais, les appointements que donne l'État ne suffisent pas, car les mandarins n'ont positivement que le juste nécessaire [1]. Le gage le plus élevé, dit le P. Trigaut, ne monte pas à mille écus : ce taux est un peu faible ; mais il est constant que les mandarins ne voleraient pas autant s'ils étaient mieux payés. Les injustices ne leur coûtent que la peine de les tenir secrètes, et ils ne manquent pas de tirer du peuple de quoi subvenir à toutes leurs dépenses.

Les officiers civils et militaires sont tous soldés sur les revenus de la province, dans les différents lieux où ils sont employés : ceux qui sont

---

[1] Missionn., tome IV, page 139.

attachés au trésor, reçoivent en outre un droit sur les sommes qui leur passent par les mains.

MANDARINS CIVILS

Les tsong-tou sont les premiers officiers qui régissent le peuple : leur juridiction s'étend sur une ou deux provinces ; on n'en compte que onze dans tout l'empire.

Le fou-yuen est le gouverneur de la province.

Le pou-tching-sse, est le grand trésorier, et grand juge civil. Ces trois grands officiers ne relèvent que des tribunaux de Peking. Dans les p2.461 provinces de Quang-tong et de Fo-kien, il y a un hopou ou grand douanier, qui relève directement du tribunal des finances de la capitale de l'empire : le Hopou de Quanton n'est chargé que de l'inspection du commerce avec les Européens ; il marche après les premiers mandarins de la province. Les autres mandarins sont :

Le ngan-cha-sse, premier juge criminel ;

Les tao-ye, intendants de deux villes du premier ordre, chaque province étant partagée par districts ;

Le tching-tchou-kao, président des examen : il vient de Peking tous les trois ans ;

Le hio-yuen, inspecteur des écoles : il vient également de Peking, et fait deux examens dans trois ans ;

Le yen-yuen intendant du sel ;

Le y-tchouen-tao, intendant des postes, des bâtiments et des bateaux ;

Le pin-py-tao, inspecteur des troupes ;

Le tun-tiao, intendant des chemins ;

Le ho-tao, inspecteur des fleuves ;

Le hay-tao, inspecteur des côtes de la mer ;

Le tchy-fou, gouverneur des villes du premier ordre ;

Le tchy-tcheou, gouverneur des villes du second ordre ;

Le tchy-hien, gouverneur des villes du troisième ordre.

p2.462 Lorsqu'on parle de ces trois dernières classes de mandarins, on ajoute le nom de la ville : par exemple, pour dire le gouverneur de Quanton, on dit Quang-tchy-fou. Dans les grandes villes, comme à Quanton, il y a deux tchy-hien, c'est-à-dire, que la ville et son territoire sont partagés en deux portions, dont chacune est gouvernée par un tchy-hien. Cette dénomination a souvent trompé les étrangers qui ne concevaient pas comment une ville du premier ordre pouvait être, en même temps, une ville du troisième ordre. Peking, dont le nom est Chun-tien-fou, renferme deux hien, l'un appelé Tay-tsing-hien, et l'autre Ouang ping-hien.

La ville de Hang-tcheou-fou, dans le Tchekiang, a deux hien ; savoir, Gin-to-hien et Tsien-tang-hien.

Les villes ont en outre des sous-gouverneurs, nommés eul-fou ; des assesseurs, appelés eul-ya ; et plusieurs autres mandarins ; savoir :

Le nan-hay, chef de police, et ses assesseurs ou lieutenants de quartier ;

Le chouy-ko-tse, receveur des droits sur les boutiques des marchands ;

Le sse-yu, gardien des prisons ;

Le chouy-ta-che, douanier ;

Le kou-ta-che, inspecteur de magasins ;

Le y-tcheng, inspecteur des postes ; p2.463

Le hio-tcheng, inspecteur des écoles.

Outre ces mandarins il y en a d'autres qui ont la direction du sel ; chacun de ces mandarins a ses assesseurs, et les personnes nécessaires pour former son tribunal appelé en chinois ya-men. Tous ces officiers sont entièrement soumis à leurs supérieurs.

Les bourgs et les villages ont aussi de petits officiers chargés du soin d'y établir et d'y maintenir ie bon ordre.

Le nombre les mandarins varie suivant les différents auteurs qui en ont parlé. Le P. Amiot met huit mille neuf cent soixante-cinq mandarins, dont mille huit cent soixante-deux supérieurs ; M. Macartney porte le

nombre de ceux-ci à mille neuf cent vingt un, et ne parle pas des subalternes. D'autres écrivains en mettent neuf mille, et le P. du Halde treize-mille six cents ; cette différence ne provient que de ce que ces auteurs ont compté tout ensemble, et n'ont point fait de distinction entre les grands et les petits officiers.

MANDARINS MILITAIRES

Il y a à Peking cinq tribunaux nommés Ou-fou, qui comprennent les cinq classes dans lesquelles sont rangés tous les mandarins militaires :

La 1e heou-fou (*arrière-garde*) ;
La 2e tso-fou (*aile gauche*) ; p2.464
La 3e yeou-fou (*aile droite*) ;
La 4e tchong-fou (*corps du milieu*) ;
La 5e tsien-fou (*avant-garde*).

Ces cinq classes qui ont à leur tête un président et deux assesseurs toujours pris parmi les officiers les plus élevés, dépendent d'un tribunal suprême nommé Jong-tching-fou, dont le chef est un des plus grands seigneurs de l'empire ; il a un mandarin de lettres pour adjoint, et deux assesseurs. Ce tribunal veille sur tous les officiers et soldats de la cour ; mais dans les affaires importantes il dépend du tribunal nommé Ping-pou.

Mandarins tartare.

Le général tartare se nomme tsiang-kiun, et ses deux lieutenants tou-tong. Viennent ensuite :

Les kou-chan (*colonels*) ;
Les tsang-ling (*lieutenants-colonels de cavalerie*) ;
Les fang-yu (*capitaines*) ;
Les hiao-ky-kiao (*lieutenants*) ;

Mandarins chinois

Le premier officier s'appelle ty-tou ; il commande toutes les troupes de la province.

Le lieutenant-général se nomme tchong-kiun ; sa place est au centre de l'armée.

Le ty-tou a sous lui six tsong-ping (*généraux*) ; des fou-tsiang (*maréchaux de camp*) ; des tsan-tsiang (*brigadiers*) ; des yeou-ky (*colonels*) ; des p2.465 cheou-pey (*lieutenants-colonels*), des tsien-tsong (*capitaines*), des pa-tsong (*lieutenants*), des pe-tsong ou *centeniers*, qui commandent à cent soldats.

Le nombre des officiers militaires est de sept mille quatre cent dix-sept ; d'après les Anglais, il serait de sept mille neuf cent soixante cinq, ce qui ne diffère pas beaucoup. Le P. du Halde compte dix-huit mille mandarins de guerre ; mais il a compris dans ce calcul les bas-officiers commandant cent soldats.

@

COSTUME DE L'EMPEREUR ET DES MANDARINS

La couleur jaune clair est réservée pour l'empereur et ses fils ; ses parents même, et tous les mandarins ne portent que des habits violets.

Les grades déterminent les habits des mandarins, et personne ne se permet de porter un vêtement qui ne lui convient pas ; les femmes même des gens en place suivent cet usage, et leurs robes sont conformes au rang de leurs maris. Un particulier n'oserait avoir sur son habit de la broderie en or, c'est le privilège des mandarins.

On n'a pas été tout à fait exact lorsqu'on a dit que les dragons brodés sur les robes de l'empereur et des mandarins ne différaient que dans le nombre des griffes. L'empereur, ses fils et les régulos (*princes du premier ordre*) du 1er et du 2e rang, p2.466 portent des dragons à cinq griffes, nommés long ; les régulos du 3e et du 4e rang portent aussi les mêmes dragons, avec quatre griffes ; mais ceux du 5e rang, ainsi que tous les mandarins, portent, au lieu de dragons, des espèces de serpents à quatre griffes appelés mang.

Les grands seigneurs et les mandarins se reconnaissent aux habits, à la plaque, à la ceinture et au bouton placé sur le sommet de leurs bonnets, qui sont de deux espèces, l'un d'hiver et l'autre d'été : le premier, garni de pelleteries, se prend au 15 ou vers le 25 de la neuvième lune (milieu d'octobre) ; et le second, au 15 ou vers le 25 de la troisième lune (milieu d'avril).

Le bouton de cérémonie, pour le bonnet de l'empereur, consiste dans trois perles, supportées chacune par un dragon d'or ; ces trois dragons sont placés l'un au-dessus de l'autre, et ornés chacun de quatre perles, le tout surmonté d'une belle perle ; ainsi cet ornement est composé de seize perles.

Le bonnet d'été a un bouton pareil mais il est de plus orné par devant d'une figure d'or de Fo, entourée de quinze perles, et par derrière d'une broderie avec sept perles.

Les bonnets ordinaires d'hiver et d'été, n'ont qu'une seule perle pour bouton quelquefois même le bouton est seulement formé par de petites ganses de soie entrelacées.

p2.467 L'habit de dessus de l'empereur a quatre cercles brodés avec des dragons à cinq griffes ; deux de ces cercles sont sur les épaules, un sur la poitrine, et le quatrième sur le dos.

Son collier contient cent douze perles, dont quatre grosses, et divers autres ornements composés de rubis, d'azur et de succin. L'empereur peut seul avoir un collier de perles ; il se sert ordinairement d'un collier de corail ; mais souvent il ne porte ni bouton, ni collier, non plus que ses fils et petits-fils ; sa ceinture est jaune clair, avec quatre cercles d'or ornés de rubis, de saphirs et de perles.

Le premier fils de l'empereur, appelé hoang-tay-tse, porte sur son bonnet d'hiver et d'été, un bouton formé de trois dragons d'or, enrichis de treize perles et surmontés d'une plus grosse ; mais le devant du bonnet d'été est orné d'une figure d'or de Fo, entourée de treize perles, et le derrière, d'une broderie avec six perles ; son collier est de corail avec des ornements de saphirs ; sa ceinture est jaune clair, avec quatre cercles d'or ornés de pierres d'azur et de perles.

Les autres fils de l'empereur, nommés hoang-tse, ont le même bouton que le fils aîné, pour le bonnet d'hiver et d'été ; mais le haut n'est terminé que par un rubis, et au lieu d'une figure de Fo, ils n'ont au bonnet d'été que cinq perles par devant, p2.468 et quatre par derrière ; leurs colliers sont pareils à celui du fils aîné.

Les tsin-vang, régulos du premier rang, portent sur leurs bonnets d'hiver et d'été, deux dragons d'or ornés de neuf perles avec un bouton de rubis ; leur bonnet d'été est de plus orné par devant de cinq perles, et de quatre par derrière posées sur une fleur d'or ; leur habit est violet avec des dragons à cinq griffes.

Les kiun-vang, régulos du second rang, ont sur leur bonnet d'hiver, deux dragons d'or ornés de huit perles avec un rubis pour bouton ; leur

bonnet d'été a quatre perles par devant, et trois par derrière ; leur habit est le même que celui des princes du premier rang.

Les pey-le, régulos du troisième rang, ont au bonnet d'hiver, deux dragons d'or ornés de sept perles avec un rubis pour bouton ; leur bonnet d'été porte trois perles sur le devant, et deux sur le derrière ; la plume de paon qui est attachée au haut du bonnet, et qui pend en arrière, a trois yeux ; leur collier est de pierre d'azur ; leur habit est violet avec un dragon à quatre griffes brodé au milieu d'un cercle placé sur la poitrine, et un pareil sur le dos.

Les pey-tse, régulos du quatrième rang, ont au bonnet d'hiver, deux dragons d'or ornés de six perles, et un bouton de rubis ; le bonnet d'été n'a que deux perles en avant et une derrière. La p2.469 plume de paon a trois yeux, et leur habit est le même que celui des pey-le.

Les koue-kong, régulos du cinquième rang, ont sur le bonnet d'hiver, deux dragons d'or ornés de cinq perles, avec un rubis pour bouton ; le bonnet d'été n'a qu'une perle en avant, et une pierre verte en arrière. La plume de paon qu'ils portent a deux yeux ; le bonnet ordinaire de tous ces régulos, n'est surmonté que d'un simple rubis pour bouton ; l'habit est violet avec une plaque carrée sur la poitrine et sur le dos ; au milieu de ces plaques est un grand serpent à quatre griffes, appelé mang.

Les min-kong [1] portent sur le bonnet d'hiver et d'été, un bouton d'or travaillé, orné de quatre perles et surmonté d'un bouton de rubis. Leur bonnet ordinaire n'a qu'un bouton rond de corail ; leur habit est violet et pareil à celui des koue-kong ; leur collier est de corail avec des ornements en azur, en or et en succin ; ce collier sert pour les quatre ordres qui précèdent celui-ci, et pour les cinq qui le suivent.

Les heou portent sur leur bonnet d'hiver et d'été, un bouton d'or travaillé, orné de trois perles et surmonté d'un rubis.

---

[1] Les min-kong, les heou et les pe, sont des princes du second ordre

p2.470 Les pe portent sur le bonnet d'hiver et d'été, un bouton d'or travaillé, orné de deux perles et surmonté d'un rubis. Les princes de ces trois classes ont le même habit, et le même bouton pour le bonnet ordinaire.

COSTUME DES MANDARINS

On compte neuf ordres de mandarins, distingués par le bouton, la plaque et la ceinture. Il y a deux sortes de boutons dans chaque ordre, l'un rond, et l'autre oblong taillé en aiguille à pans ; mais je n'ai vu porter ce dernier qu'une seule fois.

Premier ordre.

Ces mandarins portent en cérémonie un bonnet avec un bouton d'or travaillé, orné d'une perle et surmonté d'un bouton oblong de rubis, *rouge transparent*.

Leur habit est violet avec une plaque carrée sur la poitrine, et une autre sur le dos, dans lesquelles il y a en broderie une figure de ho (*pélican*),

Leur ceinture est ornée de quatre pierres d'yu-che (*agate*), enrichies de rubis.

Les officiers militaires du même ordre portent les mêmes décorations, mais la broderie des deux plaques est différente, c'est un ky-lin (*animal fabuleux des Chinois*). p2.471

Second ordre.

Le bonnet de cérémonie porte un bouton d'or travaillé, orné d'un petit rubis surmonté d'un bouton de corail travaillé, *rouge opaque*.

Le bonnet ordinaire n'a qu'un bouton rond de corail travaillé ; l'habit est violet, les plaques ont en broderie un kin-ky (*poule dorée*).

La ceinture est ornée de quatre plaques d'or travaillées et ornées de rubis.

Les officiers militaires portent les mêmes décorations ; ils ont dans la plaque un su (*lion*).

Troisième ordre.

Le bonnet de cérémonie porte un bouton d'or travaillé, orné d'un petit rubis surmonté d'un bouton de saphir, *bleu transparent*. La plume de paon n'a qu'un œil.

Le bonnet ordinaire n'a qu'un simple bouton rond de saphir.

L'habit est violet, les plaques ont en broderie un kong-tsio (*paon*).

La ceinture est ornée de quatre plaques d'or travaillées.

Les officiers militaires portent les mêmes décorations ; la figure de la plaque est un pao (*panthère à taches rondes*).

Quatrième ordre.

Le bonnet de cérémonie porte un bouton d'or p2.472 travaillé, orné d'un petit saphir surmonté d'un bouton de pierre d'azur, *bleu opaque*.

Le bonnet ordinaire n'a qu'un bouton rond de pierre bleue opaque.

L'habit est violet, les plaques ont en broderie un yen (*grue*).

La ceinture est ornée de quatre plaques d'or travaillées, avec un bouton d'argent.

Les officiers militaires ont les mêmes décorations ; mais la figure de la plaque est un hou (*tigre*).

Cinquième ordre.

Le bouton du bonnet de cérémonie est d'or travaillé, orné d'un petit saphir surmonté d'un bouton de cristal de roche, *blanc transparent* ; le bouton ordinaire est rond et de cristal.

L'habit est violet ; sur la plaque est brodé un pe-hien (*faisan blanc*).

La ceinture est ornée de quatre plaques d'or unies, avec un bouton d'argent.

Les officiers militaires portent les mêmes décorations, et dans la plaque un hiong (*ours*).

Sixième ordre.

Le bonnet de cérémonie porte un bouton d'or travaillé, orné d'un petit saphir surmonté d'un bouton fait d'une coquille marine, *blanc*

opaque ; la plume pour cet ordre n'est pas une plume de paon, mais une plume bleue. p2.473

Le bonnet ordinaire n'a qu'un bouton rond, blanc opaque.

L'habit est violet ; la broderie des plaques est un lu-su (*cigogne*).

La ceinture est ornée de quatre plaques rondes d'écaillé, avec un bouton d'argent.

Les officiers militaires portent les mêmes décorations ; la broderie des plaques est un pien (*petit tigre*).

Septième ordre.

Le bonnet de cérémonie porte un bouton d'or travaillé, orné d'un petit cristal surmonté d'un bouton d'or uni ; le bouton ordinaire est aussi d'or, mais sans ornement.

L'habit est violet ; la broderie de la plaque représente un ky-chy (*perdrix*).

La ceinture a quatre plaques rondes d'argent.

Les officiers militaires ont les mêmes décorations, excepté que la figure brodée de la plaque représente un sy (*rhinocéros*).

Huitième ordre.

Le bonnet de cérémonie porte un bouton d'or travaillé, surmonté d'un bouton d'or également travaillé ; le bouton ordinaire n'est formé que d'un seul bouton d'or travaillé.

L'habit est violet, avec la figure d'un ngan-chun (*caille*), brodée dans la plaque. p2.474

La ceinture a quatre plaques faites de corne de bélier, avec un bouton d'argent.

Les officiers militaires ont les mêmes décorations ; la figure brodée de leur plaque est la même que celle du septième ordre.

Neuvième ordre.

Le bonnet de cérémonie porte un bouton d'or travaillé, surmonté d'un bouton d'argent travaillé ; le bouton ordinaire est d'argent travaillé.

L'habit est violet ; la figure brodée de la plaque représente un tsio (*moineau*).

La ceinture est ornée de quatre plaques faites de corne noire, avec un bouton d'argent.

Les officiers militaires prennent les mêmes décorations ; la figure brodée de leur plaque est un hay-ma (*cheval marin*).

Après les mandarins, les Chinois qui ont obtenu des grades dans les examens, soit civils, soit militaires, portent aussi une marque distinctive.

Les tsin-tse ou docteurs, portent sur le bonnet un bouton d'or travaillé, surmonté de trois rameaux d'or à neuf feuilles ; le bouton ordinaire est le même que celui des mandarins du septième ordre.

Les kiu-jin portent un bouton d'argent travaillé, surmonté d'une figure d'oiseau en or ; le bouton ordinaire est composé d'un bouton rond, d'or uni, posé sur une base d'argent ; l'habit est p2.475 gros bleu, bordé de bleu céleste ; la ceinture est celle des mandarins du huitième ordre.

Les kien-seng portent un bouton d'argent uni, surmonté d'une figure d'oiseau en or ; l'habit et la ceinture sont les mêmes que ceux des kiu-jin.

Les seng-yuen, que les missionnaires appellent sieou-tsay, portent un bouton d'argent, surmonté d'une figure d'oiseau en argent ; le bouton ordinaire est rond, il est d'argent et uni ; l'habit est bleu céleste, bordé de bleu plus foncé ; la ceinture est celle des mandarins du neuvième ordre.

Le bonnet des mandarins est toujours recouvert d'une houppe rouge ; les officiers du Ly-pou que nous vîmes au palais à Peking, au lieu de l'avoir de poil uni et droit, la portaient de poil crépu.

La plume de paon est, comme on l'a déjà vu, une distinction accordée par l'empereur, et reçue de sa main.

Le collier appelé chao-tchu, sert à distinguer les grands mandarins ; il est composé de cent huit grains partagés en quatre divisions par quatre gros grains ; ceux d'en bas sont un peu plus forts que ceux d'en haut. La plaque brodée que les mandarins portent sur la poitrine et sur le dos, représente dans le haut des nuages, et dans le bas de la terre sur laquelle pose l'animal.

Le jaune étant une marque de distinction réservée à l'empereur, les habits de ses gens, et ses p2.476 voitures sont de cette même couleur. Les premiers ministres et les grands seigneurs se servent de palanquins couverts en drap vert. Cette couleur est rarement employée, surtout dans les provinces, et je n'ai vu qu'un seul grand mandarin de Quanton se servir d'un palanquin de drap vert ; mais peut-être n'aurait-il pas osé le faire dans la capitale. L'empereur peut employer le nombre de porteurs qui lui plaît ; nous l'avons vu porté par huit, par seize et par trente-deux hommes. Les premiers mandarins se font porter par huit hommes, et les mandarins inférieurs par quatre. Les particuliers n'oseraient aller en palanquin avec ce nombre de porteurs ; ils ne peuvent en employer que deux ; leurs chaises même ont une forme différente, elles sont moins carrées, plus hautes et plus étroites.

@

ARMÉE CHINOISE

p3.001 Les voyageurs sont généralement disposés à augmenter les forces, les richesses ou la population des pays qu'ils ont parcourus : persuadés que leurs récits en deviendront plus intéressants, ils adoptent volontiers tout ce qui peut leur donner une plus grande importance ; mais il faut peut-être s'en prendre moins encore à eux qu'à l'avidité de la plupart des lecteurs pour tout ce qui est extraordinaire. Que l'on dise que les Chinois sont un peuple de sages, composé de trois cents millions d'individus, régi par des lois douces et paternelles, dont le gouvernement jouit de deux milliards de revenu, a dix-huit cent mille soldats à ses ordres, ces récits exagérés séduiront, exciteront l'enthousiasme ; qu'au contraire, un écrivain représente simplement la Chine telle qu'elle est, surpassant il est vrai, beaucoup d'autres États par son étendue p3.002 et par sa population, mais conservant toujours sous les mêmes rapports, une proportion à peu près exacte, l'imagination des lecteurs, souvent prévenue, se refroidira, et cet exposé véridique n'aura plus que peu d'attraits pour eux.

La vaste étendue de la Chine présente, sans doute, un aspect imposant ; mais, si l'on ne s'en tient point à un examen superficiel, on s'aperçoit facilement que ce n'est qu'un colosse dont tous les membres forment un ensemble énorme, et dont chaque partie, prise séparément, renferme de grands défauts.

C'est après avoir consulté plusieurs Chinois, c'est après avoir vu et examiné moi-même, que j'ai cru pouvoir différer de sentiment avec M. Barrow, et ne pas accorder comme lui dix-huit cent mille soldats à la Chine. Les Anglais, en voyant un grand nombre de soldats, ont dû croire que ces troupes appartenaient aux lieux où elles se trouvaient ; mais ils se sont trompés : elles venaient d'ailleurs, et n'étaient placées sur la route que pour en imposer à l'ambassade. Quant aux états remis à M. Macartney, ils étaient exagérés par les mandarins, qui n'ont cherché en cela qu'à lui donner une haute idée de leur puissance. Ce n'est donc pas M. Barrow que je réfute ; cet auteur a montré trop de connaissances dans les divers *Voyages* qu'il a publiés, pour que je me persuade que

c'est p3.003 son opinion qu'il nous donne ; mais il a fidèlement publié la note chinoise, et c'est cette note dont je me propose de faire voir l'exagération. Nous avons été à Peking une année après M. Barrow, nous devions donc retrouver à peu près le même nombre de soldats répandu dans l'empire, si le compte donné aux Anglais avait été exact ; mais ce que nous avons vu n'a servi qu'à nous prouver le contraire.

Nous ne rencontrâmes jamais sur les routes aucun corps de troupes, soit d'infanterie, soit de cavalerie. Nous trouvâmes seulement une quarantaine de soldats à l'entrée des villes du troisième ordre, deux cents et plus dans celles du second et mille ou deux mille dans celles du premier rang. A Peking même, nous ne vîmes que deux misérables corps de garde à la porte du palais, quelques gardes de l'empereur dans les jardins de Yuen-ming-yuen, et un petit nombre de soldats le jour de notre dernière audience. Une foule assez considérable entourait, il est vrai, Kien-long, lorsque nous lui fûmes présentés la première fois ; mais cette foule, de quoi était-elle composée ? de mandarins, d'officiers de la cour, et d'une grande quantité de coulis, de valets et de cuisiniers du palais.

Si la Chine avait ce nombre immense de troupes qu'on lui suppose, nous en aurions rencontré p3.004 pendant notre voyage. Nous avons passé, nous avons séjourné dans les mêmes lieux que les Anglais, cette quantité de soldats placés à dessein sur leur passage ne s'est point présentée devant nous ; chacun était retourné à son poste, et nous n'avons plus trouvé partout que le nombre qui y existe ordinairement.

M. Vanbraam, qui m'a toujours paru zélé admirateur des Chinois, et dont le récit doit être nécessairement en leur faveur, confirme ce que j'avance. Voici ce qu'il dit [1] :

> « Je n'ai jamais vu de garde militaire auprès de l'empereur : il n'y avait pas même de corps de garde à la porte du palais ; et il s'en faut bien qu'on voie une petite armée dans la capitale,

---

[1] Tome Ier, page 257.

car je n'ai rencontré dans toutes mes courses qu'un corps de garde de dix soldats. Je n'ai pas été peu surpris de voir aussi peu de troupes, surtout d'après ce que les Anglais avaient assuré que l'armée était de dix-huit cent mille hommes. J'ai cherché vainement dans tout le voyage à en apercevoir pour pouvoir admettre cette évaluation. Dans les villes du premier et du second ordre, nous avons trouvé jusqu'à deux cent cinquante militaires ; et dans les villes du troisième, rarement plus de la moitié de ce nombre. Ce calcul est p3.005 appuyé sur ce qu'on nous a montré toute la garnison. D'après cette base, prise d'une circonstance où l'on a dû chercher plutôt à grossir qu'à diminuer cette montre de forces, on ne peut supposer tout au plus que huit cent mille hommes.

Les missionnaires qui donnent à la Chine une population nombreuse, mais cependant beaucoup plus faible que celle rapportée par M. Barrow, et dont par conséquent l'opinion doit être d'un grand poids ; les missionnaires, dis-je, ne comptent que de six à huit cent mille hommes de troupes répandues dans tout cet empire. Le P. Rodriguez dit qu'il n'en existe que cinq cent quatre-vingt-quatorze mille. Un missionnaire très éclairé, le P. Visdelou, ne compte que trente-six mille hommes d'infanterie dans chaque province, encore en réduit-il le nombre à trente mille, prétendant qu'ii manque presque deux cents hommes sur mille. D'après ce calcul, en ajoutant aux treize provinces les deux portions du Kiang-nan, celles du Hou-kouang [1], le Kan-sou et le Leao-tong, on aura dix-neuf provinces ; à trente mille hommes chacune, le total des soldats d'infanterie s'élèvera à cinq cent soixante-dix mille. Si l'on suppose avec cela deux cent mille cavaliers, la masse totale des troupes p3.006 sera alors de sept cent soixante-dix mille hommes.

En 1784 lors de l'affaire du canonnier manillois qui fut étranglé [2], les Chinois employèrent plusieurs jours pour rassembler six à sept mille

---

[1] Ces deux provinces sont chacune partagées en deux.
[2] Voyez l'article du *Commerce des Européens à la Chine*.

soldats ; ce qui prouve que les troupes chinoises ne sont pas aussi nombreuses qu'on le dit, et qu'elles ne sont pas réunies dans les capitales des provinces mais réparties dans les corps de garde et les autres postes militaires.

Des Chinois m'ont assuré qu'il n'y avait que vingt à vingt-cinq mille hommes de troupes par province. Le P. Le Comte [1] n'en met que quinze à vingt mille : suivant lui, il n'y a en tout que cinq cent mille hommes effectifs.

Les troupes tartares sont séparées des troupes chinoises : les premières résident près de leur général, tandis que les secondes sont répandues dans les villes, dans les forts et dans les corps de garde de chaque province.

Troupes tartares

Le premier officier militaire est le tsiang-kiun ; il commande immédiatement trois mille hommes et a sous lui deux tou-tong qui commandent chacun mille soldats. Le tou-tong de la gauche p3.007 est le premier, parce que chez les Tartares la gauche est la place d'honneur.

Troupes chinoises

Le premier officier militaire et celui qui commande toutes les troupes de la province, est le ty-tou ; il a sous ses ordres immédiats cinq mille hommes, dont mille de cavalerie. Il y a de plus un tchong-kiun ou lieutenant général qui commande trois mille hommes, et six tsong-ping qui commandent aussi chacun trois mille hommes.

Récapitulation

Tartares.

19 tsiang-kiun, à 3.000 hommes : 57.000 hom.

38 tou-tong, à 1.000 : 38.000.

Chinois.

---

[1] Tome II, page 65.

19 ty-tou, à 4.000 hommes [1] : 76.000 hom.

19 tchong-kiun, à 3.000 : 57.000.

114 tsong-ping, à 3.000 : 342.000.

A Peking : 15.000.

Aux différents postes militaires dans le Nord : 25.000

Total : 600.000 hom. p3.008

Répartition de ces troupes.

19 tsiang-kiun, à 3.000 hommes : 57.000 hom.

38 tou-tong, à 1.000 : 38.000.

11 tsong-tou, une garde de 1.000 : 11.000.

15 fou-yuen, une garde de 1.000 : 15.000

1299 Villes du troisième ordre, une garde de 50 : 64.950

211 Villes du second ordre, une garde de 400 : 84.400

179 Villes du premier ordre, une garde de 1.000 : 179.000.

1.000 Corps de garde par province, à 5 hommes : 95.000.

Peking : 15.000.

Dans différents postes militaires : 40.650.

Nombre pareil : 600.000 hom.

En portant l'infanterie à six cent mille hommes, je ne prétends pas dire qu'elle ne puisse souffrir aucune augmentation ; je parle d'après ce que j'ai remarqué, et tout me porte à croire que j'approche assez du vrai nombre des soldats de la Chine, d'autant plus qu'il s'accorde avec ce que disent plusieurs missionnaires qui ont voyagé dans cet empire.

Quant aux troupes de Peking, il est difficile d'en assigner la quantité précise ; mais ce que j'en vu était si peu de chose, que je pense qu'elles sont loin d'atteindre le nombre de cent soixante p3.009 mille hommes où certains auteurs les font monter.

Le P. du Halde dit (à l'article *Soldats*) que l'empereur en entretient dix-sept mille cent quarante-cinq. Le P. Magalhens avance positivement que la garde des portes du palais et de la ville ne consiste qu'en trois

---

[1] Les mille cavaliers sont compris dans la répartition de la cavalerie, page 12.

mille soldats, et que c'est par erreur et pour être mal informés, que les PP. Martini et Sevedo ont avancé que la garde de chaque porte était de trois mille hommes, ces missionnaires ayant pris le tout pour une partie seulement. Le P. Le Comte assure que le nombre des soldats à Peking n'est pas aussi grand qu'il se l'était imaginé.

Il est vrai que ceux qui portent les troupes existant à Peking à cent soixante mille hommes, font entrer dans ce nombre les huit bannières sous lesquelles sont rangés tous les Tartares ; mais il n'est pas certain que ces bannières y fassent leur séjour habituel, car il est reconnu que l'empereur en tire souvent des soldats pour les envoyer dans différents postes au dehors.

D'ailleurs, les écrivains diffèrent sur la quantité d'hommes enrôlés dans ces huit bannières. Suivant le P. Bourgeois, chacune en a trente mille ; ce qui donnerait deux cent quarante mille hommes : calcul invraisemblable, puisque tous les auteurs et le P. du Halde s'accordent à dire que chaque bannière est composée de cent nurous de cent p3.010 soldats chacun, ce qui ne donne que dix mille hommes. En adoptant donc ce dernier nombre, et par conséquent quatre-vingt mille pour les huit bannières, on est encore loin des cent soixante mille que l'on suppose à Peking ; mais ce qui prouve encore mieux l'erreur de ce compte, c'est que Kang-hy, allant à la poursuite du roi des Eleuths, n'avait avec lui que vingt mille soldats effectifs, outre un corps de troupes qu'il avait envoyé d'un autre côté, et qui pouvait porter l'armée entière à trente mille hommes. L'empereur même, avant de partir, avait fait publier dans Peking, que tous ceux qui viendraient servir à l'armée à leurs frais, y seraient bien reçus. Ce passage démontre évidemment que, soit à Peking soit dans les environs, les troupes ne sont pas aussi nombreuses qu'on le dit.

Mais, si dans mon voyage j'ai vu peu d'infanterie, j'ai rencontré encore bien moins de cavalerie. Les Anglais conviennent eux-mêmes que rien ne les a portés à croire que la cavalerie chinoise pût s'élever à huit cent mille hommes : ce nombre paraît prodigieusement exagéré, lorsque l'on considère que les chevaux ne sont pas communs à la

Chine ; ce qui est assez croyable, puisqu'un bon cheval à Peking se vend de cinq à six cents livres et même plus. L'empereur possède [1], suivant les p3.011 missionnaires qui ont été en Tartarie, deux cent trente haras, chacun de trois cents cavales, et poulains au-dessous de trois ans, et trente-deux haras de trois cents chevaux hongres ; ce qui ne ferait que neuf mille six cents chevaux hongres, nombre bien faible pour remonter les huit bannières : cependant il doit suffire et au-delà, puisque les mêmes écrivains disent que les chevaux dont l'empereur n'a pas besoin, sont donnés au tribunal directeur des postes et des soldats.

Voilà un état de chevaux qui diminue beaucoup la cavalerie chinoise ; et quand même on porterait au double le nombre de ceux qui appartiennent à l'empereur, cela ne ferait pas une cavalerie formidable. Il est vrai qu'on doit tirer des chevaux de l'intérieur de la Chine ; mais ce n'est qu'avec peine qu'on peut s'en procurer un certain nombre, à cause de la disette des pâturages.

Un fait arrivé sous Kang-hy vient encore à l'appui de cette assertion. L'empereur ayant appris que ses soldats allant à la guerre ne trouvaient des chevaux qu'à un prix excessif, permit de prendre tous ceux qui seraient hors de la ville tartare, en payant vingt taëls (150 liv.) pour un cheval gras, et douze taëls (90 liv.) pour un maigre. On enleva tous les chevaux des particuliers, et même ceux des mandarins, qu'on força ainsi d'aller à pied. Ils s'en plaignirent à Kang-hy qui défendit p3.012 de continuer, mais probablement lorsque tous les chevaux furent pris ; car c'est là la méthode chinoise.

Établissement et Répartition de la Cavalerie

Pour le service de 1.299 villes du troisième ordre, à 10 cavaliers par ville : 25.980 caval.

Pour le service de 211 villes du second ordre, à 100 cavaliers par ville : 21.100.

---

[1] Du Halde, tome III, page 339.

Pour le service de 179 villes du premier ordre, à 350 cavaliers par ville : 62.650.

Dix-neuf ty-tou à 1.000 cavaliers chacun : 19.000.

Cinq cents corps de garde par province, à 5 cavaliers chaque : 47.500.

En adoptant le nombre des Tartares compris dans les huit bannières, on aura 80.000 soldats, dont il faut retirer 15.000 déjà portés pour Peking ; il restera alors, soit dans les environs de la capitale, soit près de la grande muraille : 65.000.

Total : 241.230, ou pour faire un nombre rond : **242.000 caval.**

Je ne donne pas ce nombre comme absolument exact ; mais il est certain que, dans tous les lieux où nous avons passé, nous avons vu de l'infanterie et jamais de cavalerie ; et cela ne nous a pas surpris, vu le petit nombre de chevaux que nous avons aperçus dans notre voyage. Ces animaux sont rares dans les provinces du sud ; et s'ils le p3.013 sont moins dans le nord, ils y sont cependant peu multipliés ; car en passant à Te-tcheou, ville du Chan-tong très renommée pour ses chevaux, nous en vîmes de bons, il est vrai, mais en petit nombre.

Chaque fois que nous avons demandé des chevaux, nous avons toujours éprouvé des difficultés de la part des mandarins, quoique ceux-ci ne soient pas embarrassés pour s'en procurer, car ils prennent ceux des particuliers. Dans le passage entre le Tchekiang et le Kiang-sy, les officier de la ville eurent beaucoup de peine à compléter le nombre de chevaux nécessaire, et les Anglais y avaient éprouvé les mêmes embarras.

A la montagne de Mey-lin, qui sépare le Kiang-sy du Quang-tong, on nous donna des chevaux de la troupe : ces chevaux, qui sont entretenus par les soldats, sont fournis par le gouvernement qui les change lorsqu'ils sont vieux. Si en temps de paix un cheval vient à mourir, le soldat est obligé de le remplacer : le seul avantage qu'il a, c'est de gagner du temps, et d'épargner sur sa paye, qu'il continue de recevoir, de quoi en acheter un autre ; mais cela ne peut durer que jusqu'à la revue.

Les chevaux ne sont pas beaux ; ils sont de petite taille. Ceux même que nous vîmes chez l'empereur, n'avaient ni grâce ni maintien. Les Chinois font grand cas d'un cheval grand et bien p3.014 fait : il paraît que c'est une chose rare chez eux. Les mandarins de Peking qui vont ordinairement à cheval, préfèrent les mulets, comme une monture plus sûre, plus facile à nourrir et supportant mieux la fatigue ; mais les mulets coûtent cher, et l'on en voit peu.

En un mot, les chevaux ne sont pas aussi communs à la Chine qu'en Europe, et je pense que porter le nombre des cavaliers à deux cent quarante-deux mille, c'est plutôt l'augmenter que le diminuer. Ainsi le total des troupes chinoises ne s'élèvera qu'à huit cent quarante-deux mille hommes, dont six cent mille de pied et deux cent quarante-deux mille de cavalerie. Je ne parle ici que des troupes réglées, et non de celles qu'on peut lever dans certains cas. En effet, s'il s'agissait du nombre d'hommes en état de porter les armes, il serait bien plus considérable ; car l'on trouve dans des états dressés du temps de l'empereur Kang-hy, que l'on en comptait alors cinquante-huit millions.

Les mandarins ont compris dans les notes qu'ils ont remises à M. Macartney, non seulement les soldats existants, mais encore ceux qui sont censés exister, et ceux qu'on peut ajouter dans certaines circonstances ; et en affectant de confondre ainsi les forces éventuelles avec les forces positives, ils ont voulu faire croire la puissance militaire de la p3.015 Chine plus redoutable qu'elle ne l'est en effet. Mais après avoir parlé de l'armée chinoise, il est nécessaire de considérer l'état de soldat en lui-même.

Comme la Chine jouit d'une paix profonde, l'état de soldat dans ce pays expose à peu de dangers ; il est même lucratif, et par conséquent recherché. Les soldats sont enrôlés dans les provinces où ils sont nés, et attachés aux corps qui y résident. Ces corps ne changent jamais de garnison : le gouvernement pense que l'officier et le soldat vivant ainsi auprès de leurs familles, et ne les perdant pas de vue, combattront avec plus de courage pour les défendre, si l'occasion s'en présente.

Les troupes reçoivent, chaque mois, leur paye, dans laquelle se trouvent compris leurs frais de nourriture.

Selon le P. du Halde, elle consiste, pour le fantassin, en trois taëls (22 liv. 10 sous) ; et pour le cavalier, en six taëls (45 liv.) ;

Selon les missionnaires, elle consiste, pour le fantassin, en quatre taëls (30 liv.) ; et pour le cavalier, en six taëls (4 liv.) ;

Selon M. Staunton, elle consiste, pour le fantassin, en deux taëls (15 liv.) ; et pour le cavalier, en quatre taëls (30 liv.) ;

Selon M. Barrow, elle consiste, pour le fantassin, p3.016 en deux taëls (15 liv.) ; et pour le cavalier, en quatre taëls (30 liv.).

On voit que ces auteurs l'évaluent plus ou moins haut ; mais il y a lieu de croire qu'elle est modique, puisqu'elle est réglée sur l'ancien tarif. D'après ce que m'ont dit les Chinois, celle de chaque fantassin est de trois taëls (22 liv. 10 sous) par mois, et celle des cavaliers, de quatre taëls ou 30 liv., partie en vivres et partie en argent. M. Staunton porte la paye du cavalier tartare à 60 liv. par mois, et celle du fantassin de la même nation, à 18 liv., y compris les vivres ; mais M. Barrow ne fait point de distinction entre les Tartares et les Chinois.

Tous les soldats employés dans les corps de garde, sur les rivières, sur les chemins et dans les autres lieux, ont, en outre, des terres qu'ils cultivent : les autres n'ont que leur solde ; mais comme ils ne sont pas toujours occupés, ils ont le temps d'exercer un métier quelconque.

Le logement des soldats est séparé des autres habitations ; chaque soldat a sa maison et un petit jardin où il vit avec sa famille.

En temps de guerre, outre sa paye ordinaire, il reçoit six mois d'avance, et le gouvernement donne à sa famille une partie de la solde pour sa subsistance.

Les Tartares sont mieux partagés ; leurs enfants naissent tous soldats, et reçoivent de bonne p3.017 heure la demi-paye. Enrôlés sous huit bannières, ils possèdent les terres qui y sont attachées ; mais n'en étant que les usufruitiers, ils ne peuvent en disposer qu'en faveur de quelqu'un de la même bannière. Il faut observer cependant que la plus

grande partie de ces terres, dont la totalité ne s'élève qu'à un peu plus d'un million d'arpents, est possédée par les grandes familles : néanmoins les officiers tartares ne sont pas riches, parce qu'il dépensent beaucoup, et empruntent à de gros intérêts pour satisfaire à leur luxe et aux frais de leurs mariages ou des enterrements des personnes de leurs familles.

Le soldat est libre à la Chine, excepté dans le temps des exercices, qui ont lieu aux nouvelles lunes. A cette époque, les mandarins examinent les armes de chaque soldat, le font manœuvrer, et le punissent s'il manque en quelque chose. Les punitions consistent en coups de bambou si c'est un Chinois, et en coups de fouet si c'est un Tartare.

Je ne puis rien dire de positif sur ces exercices, car on ne permet pas aux étrangers d'approcher des lieux où ils se font. J'ai entendu la troupe faire un feu roulant assez bien soutenu ; mais j'ignore comment elle exécute cette manœuvre. On m'a dit que les soldats sont rangés sur plusieurs lignes assez espacées les unes des autres ; p3.018 que la première ligne, après avoir fait sa décharge, passe à la queue et recharge son fusil, et que les autres lignes font successivement la même opération.

Le port d'armes est défendu à la Chine ; on ne peut paraître devant l'empereur avec une épée. Les soldats ne portent des sabres que lorsqu'ils sont en faction ; ceux qui sont chargés de faire la police ne se servent que de fouets.

Les soldats sont armés de sabres, d'épées, de piques, de fusils, d'arcs et de flèches.

M. Macartney [1] dit que le soldat chinois porte l'épée du côté droit, la pointe en avant, et qu'il la tire du fourreau en mettant sa main droite en arrière. D'autres auteurs disent que l'épée est à gauche, et que le soldat la tire en passant sa main derrière lui : on doit concevoir combien cette opération est gênante. Les Chinois portent le sabre à gauche, la pointe en avant en temps de paix et la pointe en arrière en temps de guerre : c'est ce que j'ai vu.

---

[1] Tome IV, page 64.

L'habit du soldat varie pour la forme et la couleur ; il consiste ordinairement dans une casaque blanche ou jaune, brune ou bleue, bordée d'un ruban large et d'une couleur qui contraste avec celle du fond de l'habit.

p3.019 Les soldats dans le Chan-tong et le Tchekiang portent des espèces de cuirasses ou cottes de mailles, et des casques.

Les cuirasses sont composées de plusieurs pièces, de manière à garantir le corps sans en gêner les mouvements ; elles sont faites de toile brune en dehors, et doublées de toile blanche et bleue. Il y a entre le dessus et le dessous plusieurs doubles, et, de distance en distance, de petites pièces de tôle à travers lesquelles passe un clou de cuivre à tête ronde, qui est rivé en dessous sur un morceau de cuir. Ces cuirasses peuvent résister aux flèches, mais non aux coups de fusil.

Le casque est de fer battu et luisant, surmonté d'une houppe rouge de poil de vache, attachée au bas d'un fer de lance ; les officiers portent en place une aigrette faite avec des bandes de peaux dont la finesse et la qualité distinguent le grade. Le casque s'attache sous le menton avec des rubans : on met par derrière une pièce faite de la même matière que la cuirasse, pour garantir le cou et les oreilles. Le casque des fusiliers pèse deux livres quatre onces ; celui des cavaliers est un peu plus lourd. Les soldats ne portent pas habituellement leurs casques, mais un simple bonnet.

La casaque des fusiliers diffère de celle des cavaliers ; elle est moins longue et n'a pas de cuissards. Les selles sont garnies de drap et fort élevées ; les p3.020 étriers sont très courts. Les Chinois ont mauvaise grâce à cheval.

Le fusil est de fer battu, monté sur un fût de bois ; la crosse est petite et presque pointue ; la baguette est en fer ainsi que le bassinet, qui est recouvert avec un morceau de cuivre. J'ai vu beaucoup de fusils auxquels cette plaque était brisée, ce qui arrive souvent, parce qu'elle ne retombe pas sur le bassinet, mais tourne de côté et horizontalement. Chaque fois que le soldat veut tirer, il est obligé d'ouvrir auparavant le

bassinet avec la main ; ainsi, dans les mauvais temps, il doit lui être impossible de se servir de son fusil, puisque le bassinet reste découvert, et que par conséquent la poudre y est exposée au vent ou à la pluie. La mèche qui sert à mettre le feu au bassinet, est insérée dans un morceau de fer garni d'un petit manche pour l'élever ou l'abaisser ; chaque soldat a plusieurs de ces mèches dans un petit sac de cuir attaché à son arme. A la plupart de ces fusils sont adaptés deux crocs sur lesquels on les appuie pour tirer. La giberne est une espèce de poche de toile noire, peinte à l'huile, et qui sert à contenir les balles : les Chinois ont en outre un grand cornet de corne pour mettre leur poudre, et un autre petit pour celle qui sert à amorcer, et qui est ordinairement plus fine.

Le bouclier des soldats qui sont armés de sabres, p3.021 est fait de rotin ; il peut avoir deux bons pieds de diamètre, et pèse de quatre à cinq livres : il y en a qui sont tout unis, d'autres ont des figures de tigres, d'autres encore ont une forme conique et sont garnis d'une houppe rouge au milieu.

Le carquois contient plusieurs rangs de flèches toutes de formes différentes ; les plus singulières sont celles dont le fer est armé de petits hameçons, et celles dont le fer est percé ; cette dernière espèce sert à lancer des lettres chez l'ennemi, et à entretenir par ce moyen une correspondance avec les gens qu'on a gagnés.

La force de l'arc s'estime par le poids ; on dit un arc de soixante ou de soixante-dix livres, c'est-à-dire, qu'il faut, pour le tendre, la même force qu'il faudrait pour lever un pareil poids. Les arcs les plus faibles pour l'armée, sont de cinquante livres ; le poids ordinaire est de quatre-vingts et même de cent livres ; il y en a fort peu au-dessus. L'arc, avant d'être tendu, fait le demi-cercle ; on le retourne dans le sens opposé pour le tendre : la corde est retenue dans deux entailles, et s'appuie à chaque bout sur un morceau d'os ou d'ivoire ; le milieu où la main tient l'arc, est plus gros et garni de cuir. Les Chinois, lorsqu'ils tirent de l'arc, se penchent en avant et tendent le dos, ce qui leur donne très mauvaise grâce : cette position dans laquelle le corps n'est pas d'aplomb, doit leur p3.022 ôter de la force ; cependant ils tirent

bien. Les soldats portent au pouce un anneau de corne qui leur sert à retenir la corde de l'arc lorsqu'ils ajustent. Les officiers tartares ont cet anneau en agate ; ils le conservent dans une boîte ronde qu'ils portent toujours suspendue à leur ceinture.

Fig. 20. Soldats et costumes chinois.

Tous les soldats sont rangés par compagnies de vingt-cinq hommes ; il y a un étendard triangulaire par chaque compagnie, outre

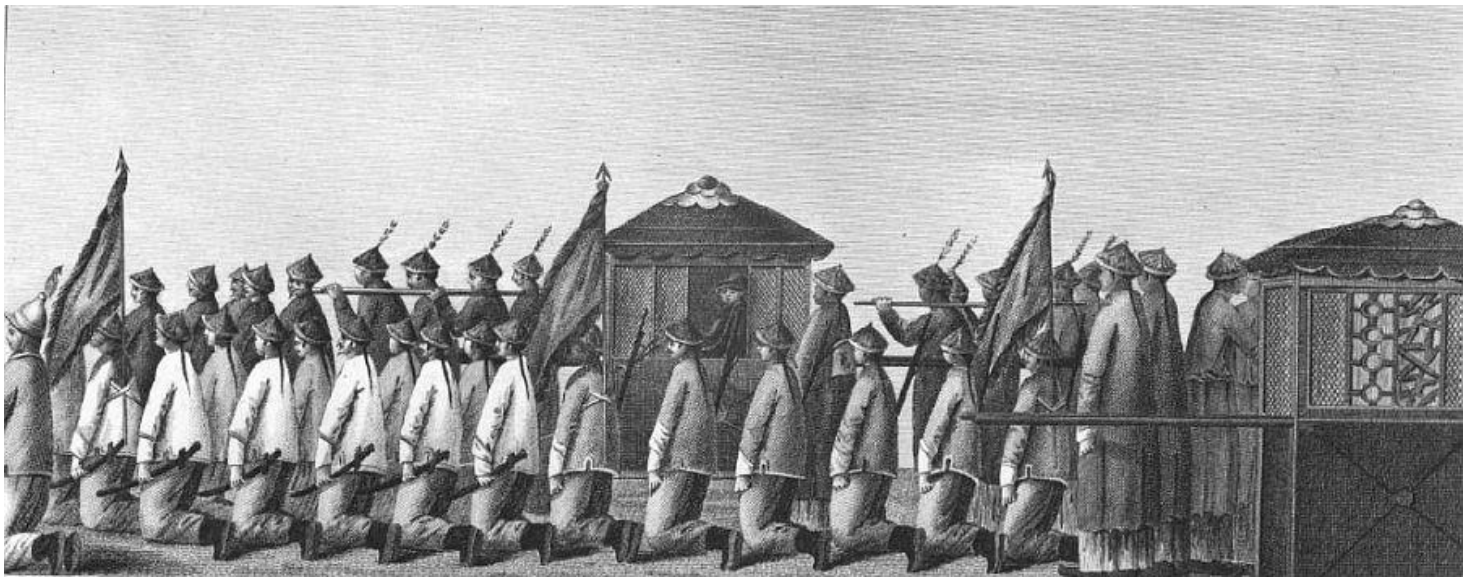


Fig. 21. Mandarins et soldats.

un petit guidon de la même forme par cinq hommes, et un autre petit pavillon long et carré qui est à la queue de la compagnie ; le guidon et

le petit pavillon s'attachent au dos des soldats qui sont chargés de les porter. Ces pavillons et l'étendard sont de différentes couleurs.

Les Tartares sont distingués par des bannières jaunes, blanches, rouges et bleues, ou jaunes à franges rouges, blanches à franges rouges, rouges à franges blanches, et bleues à franges rouge ; la couleur verte est celle des troupes chinoises. L'étendard peut avoir près de six pieds de longueur : je me rappelle en avoir vu un en passant un jour devant un corps de garde ; il était vert et avait au milieu le monde peint suivant la manière des Chinois. Outre ces étendards qui distinguent chaque compagnie, tous les officiers et soldats ont une petite bande de soie attachée au dos de la cuirasse ; cette bande est de la couleur de la compagnie à p3.023 laquelle le militaire appartient, et porte écrite le nom du soldat, celui de sa compagnie, et, si c'est un officier, sa qualité ainsi que son grade.

Les tentas des soldats sont faites de grosse toile blanche doublée de toile bleue ; elles ont cinq pieds et demi de hauteur, sur quatorze de longueur ; les deux extrémités s'ouvrent et se replient comme les battants d'une porte. Ces tentes reposent sur un châssis de bois, et sont retenues tout autour par des cordes et des piquets. Chacune sert pour loger cinq soldats et les deux hommes qui sont chargés de la dresser et de l'emballer.

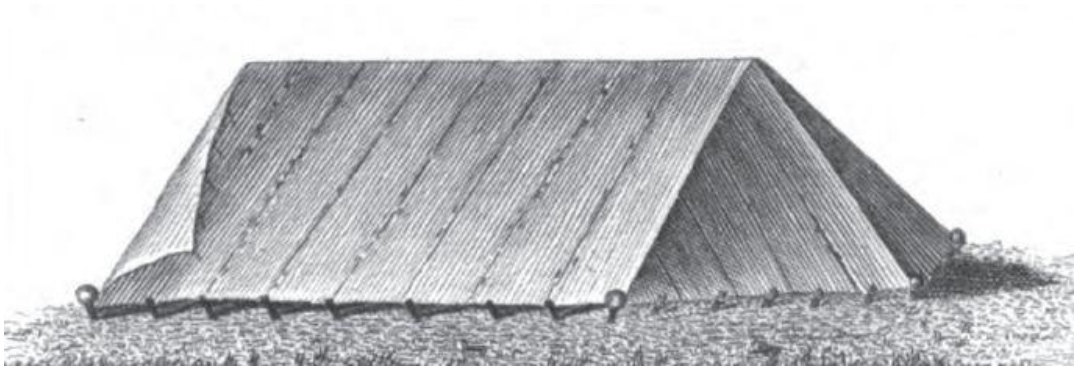


Fig. 42b. Tente.

Les tentes que nous avons vues à Peking, ont une autre construction ; elles sont rondes et couvertes d'un gros feutre gris ; mais ces tentes, bonnes pour les Tartares, sont fort incommodes pour

des Européens ; il y fait très chaud, la poussière y est très considérable, et il n'y a aucun siège pour s'asseoir.

Les provinces du Nord sont celles qui fournissent le plus de soldats. Pour être reçu, il faut donner des preuves d'adresse et de force. On croira peut-être, d'après cela, que les troupes sont excellentes ; mais lorsqu'on les a vues de près, on change bientôt d'opinion. J'avouerai cependant que j'ai rencontré dans la province de Chan-tong et en plusieurs endroits, de très beaux hommes ; ils p3.024 avaient bonne mine, un air courageux, et je suis persuadé qu'on en pourrait faire de très bons soldats.

L'accoutrement des troupes chinoises n'est pas propre à leur donner un air martial. Que penser, en effet, de soldats qui, comme le dit avec raison M. Barrow, se servent d'éventails ? J'ai vu moi-même des soldats en faction et rangés en ligne, tenir leur fusil d'une main et un parapluie de l'autre. D'ailleurs l'usage qui les oblige à se mettre à genoux devant les mandarins, ne doit pas leur inspirer des sentiments très élevés (Fig. 21). Il est vrai que cet usage est si ancien et si général, qu'il devient moins répugnant pour le soldat ; cependant il établit une trop grande différence entre un homme et un autre, et cette différence avilit. La subordination est nécessaire, mais elle ne demande pas la dégradation.

Les troupes chinoises sont bonnes dans une revue, mais peu propres dans une affaire ; elles l'ont prouvé dans leurs guerres avec les Tartares : ceux-ci en font si peu de cas, qu'ils disent en proverbe, que *le hennissement d'un cheval tartare met en faite toute la cavalerie chinoise.*

Les Tartares ne se servent ordinairement que d'arcs et de flèches : leur cavalerie est prompte et légère ; elle donne vivement au premier choc mais elle n'est pas en état de soutenir longtemps, p3.025 quand elle est chargée en bon ordre et poussée vigoureusement.

En général, si les troupes chinoises et tartares ont réussi dans les guerres qu'elles ont eues avec leurs voisins, c'est qu'elles n'avaient à se battre que contre des gens peu aguerris et beaucoup moins nombreux

qu'elles ; encore ont-elles été souvent vaincues. En un mot, des soldats de cette nation opposés à des soldats européens, ne tiendraient pas longtemps.

@

FORTIFICATION

Les Chinois imitent les peuples de l'antiquité dans la manière de fortifier les villes ; ils les entourent de murailles le plus souvent unies, mais quelquefois flanquées de tours carrées et entourées de fossés [1]. N'ayant pas à craindre des ennemis plus habiles qu'eux dans l'art de la défense et de l'attaque des places, ils se contentent de simples remparts, et ne se doutent nullement qu'ils seraient insuffisants contre des forces plus redoutables. Peu versés dans l'emploi de l'artillerie, quoiqu'ils aient depuis longtemps la connaissance du canon, ils en font peu d'usage pour la défense des places ; et s'ils s'en servaient dans certaines forteresses, les murs en sont si mal construits, qu'ils s'écrouleraient p3.026 d'eux-mêmes par la seule commotion, après quelques décharges.

L'enceinte des villes est tantôt ronde et tantôt carrée ; elle suit les inégalités du sol et s'étend fort loin. La plus grande partie de l'espace compris entre les murs, est occupée non par des maisons, mais par des jardins et des champs. Le but que l'on s'est proposé en donnant ainsi une grande extension aux remparts, paraît avoir été non seulement de mettre les habitants à l'abri du danger, mais encore de renfermer le terrain nécessaire pour produire de quoi les nourrir pendant un siège. Je dois cependant observer que les voyageurs n'ayant pas toujours le temps suffisant pour examiner, sont exposés à se tromper dans le jugement qu'ils portent, d'après un premier coup d'œil, sur l'étendue des villes qu'ils ont vues ou traversées ; souvent ils la supposent plus considérable qu'elle ne l'est en effet : c'est ce qui nous est arrivé, par exemple, à Yang-tcheou-fou, ville qui nous avait d'abord paru très grande, parce que nous avions mis beaucoup de temps à prolonger la moitié de son enceinte en suivant le canal, tandis qu'elle n'a pas une demi-lieue de large prise en tout sens. C'est, sans doute, par une erreur semblable que les missionnaires ont dit que la ville de Sou-tcheou-fou occupait un vaste emplacement, puisqu'elle est plus petite que Yang-tcheou-fou.

---

[1] Je n'ai vu qu'une seule ville sans murailles.

p3.027 Dans la fortification chinoise, les remparts dominent toutes maisons ; ils sont faits avec la terre qu'on a retirée en creusant le fossé, et sont revêtus de pierres ou de briques ; dans ce dernier cas, les briques ont pour fondement deux ou trois assises de pierres. La hauteur ordinaire des murs est de vingt-cinq à trente pieds ; leur épaisseur est de vingt à vingt-cinq pieds par en bas, sur dix à douze par en haut ; ils vont en talus, mais la pente est plus rapide en dedans que du côté de la campagne. Du côté de la place, les briques rentrent à chaque rangée, au lieu qu'en dehors elles sont placées les unes sur les autres sans saillie apparente des rangées inférieures. Il arrive souvent que ce revêtement s'écroule, et qu'il ne reste plus que le mur en terre : c'est ce que j'ai vu à Sin-tching-hien. On monte sur les remparts par des rampes prolongées assez douces pour que les mandarins puissent y arriver à cheval. La

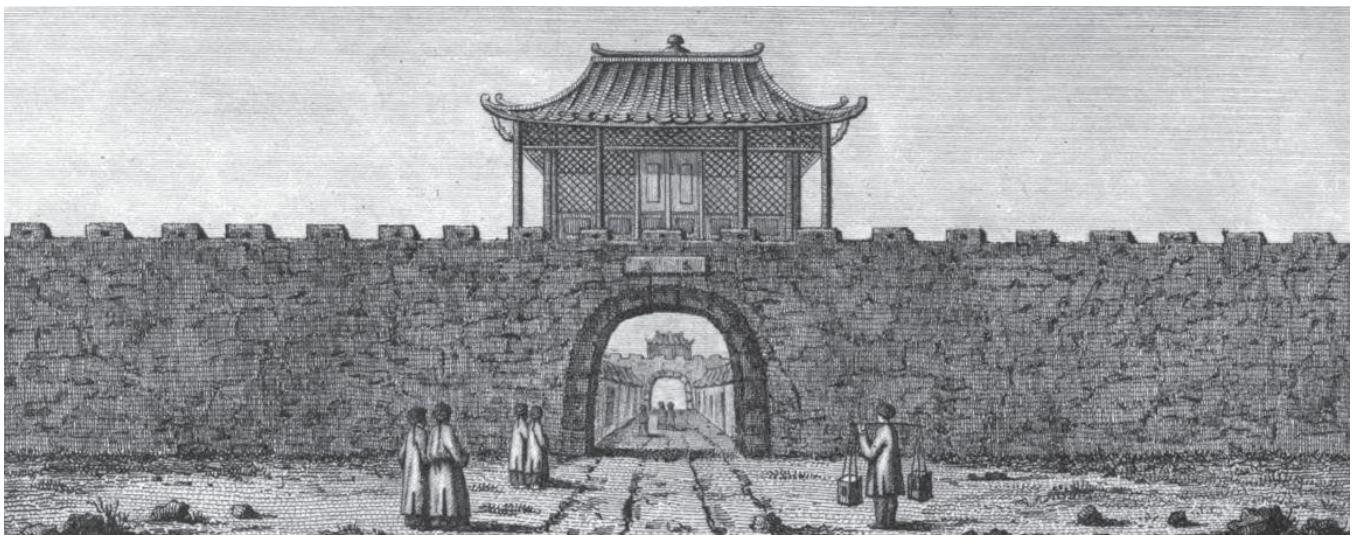


Fig. 44. Porte de ville.

partie à laquelle les Chinois ont donné le plus d'attention, est la porte ; on en peut distinguer de trois espèces, la porte simple, la porte double et la porte triple. Dans la porte simple, l'ouverture ou entrée, est droite et pratiquée directement dans le mur principal. Dans la porte double l'ouverture est la même, mais il y a en avant un grand terrain environné d'une muraille faisant le demi-cercle, et dans p3.028 laquelle on a pratiqué une autre ouverture. Cet espace réservé entre les deux portes, sert à rassembler la troupe ; on y voit ordinairement un massif de pierres sur lequel sont placées à plat de petites pièces de canon ;

cette seconde porte est de deux espèces : dans la première, l'ouverture extérieure n'est pas en face de l'autre, mais sur le côté ; et dans la seconde, les deux ouvertures sont directement vis-à-vis l'une de l'autre ; la porte appelée Kouang-ning-men de la ville chinoise à Peking, et la porte septentrionale de Hang-tcheou-fou, sont de la seconde espèce. La porte triple est très rare, et nous n'en avons vu qu'une seule à Kin-tcheou, ville du Chan-tong. Dans cette construction, la première et la seconde ouverture sont placées comme dans la porte double de première espèce ; mais après avoir passé la seconde ouverture, il faut suivre pendant quelque temps le rempart extérieur avant d'arriver à la troisième, qui se trouve placée dans l'alignement de la première (Fig. 45). L'esplanade à Kin-tcheou n'est pas vide comme dans les autres villes, mais elle est remplie par des casernes.

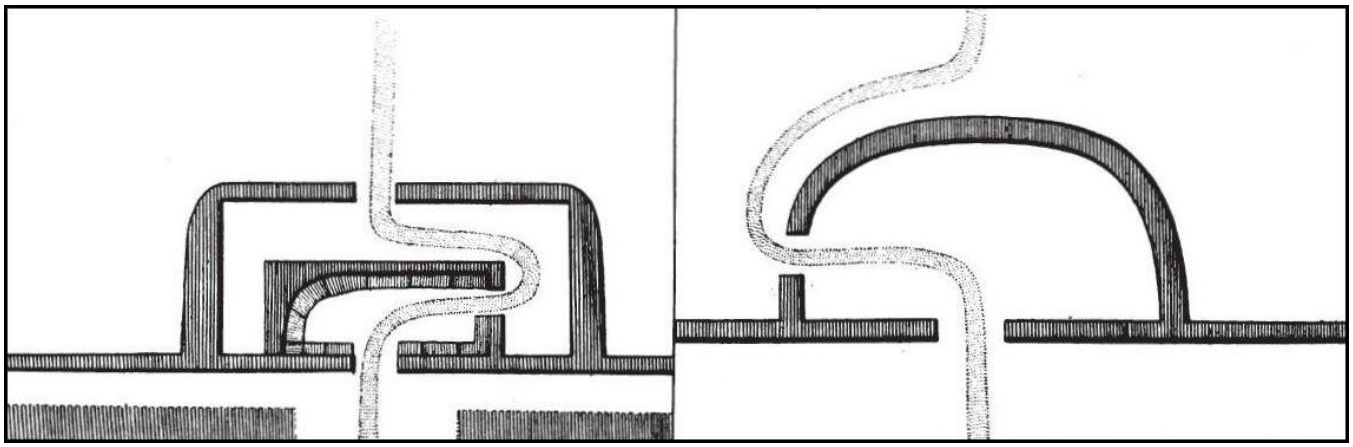


Fig. 45. Plan des portes de ville.

Les portes des villes n'ont point d'ornements ; elles sont terminées en voûtes et pratiquées dans l'épaisseur des murs. Les vantaux en sont de bois ; on les tient fermés depuis le soleil couchant jusqu'au matin. On bâtit assez généralement les p3.029 pavillons au-dessus de ces portes : ceux qu'on voit à Peking sont très beaux et font un bel effet (Fig. 4 et 10).

Le haut des murailles des villes est terminé par des créneaux dans lesquels on a pratiqué des meurtrières. Je ne puis assurer si les remparts sont garnis d'artillerie ; mais dans les places où j'ai pu y monter, je n'en ai pas aperçu une seule pièce. J'ai vu seulement, dans certaines villes, quelques canons placés au-dessus des portes ou dans

l'enceinte qui les précède ; et je me rappelle qu'à Quanton, étant une fois monté dans une maison située auprès des murailles, je distinguai dans un petit pavillon un canon sans affût, jeté par terre et abandonné ; j'avais déjà franchi les créneaux pour l'examiner, lorsqu'un soldat vint m'en empêcher, et me força de me retirer.

Outre les fortifications ordinaires des villes, on construit en dehors de petites forteresses ou sur des hauteurs, ou dans de petites îles, ou au confluent des fleuves. On les garnit de canons montés sur des massifs de pierres placés non sur le haut des murailles, mais en bas sur le terre-plein, en avant d'embrasures pratiquées dans l'épaisseur du mur, et qu'on tient fermées avec des portes de bois sur lesquelles sont peintes des figures de tigres. Les mandarins visitent de temps en temps ces forteresses : tous les soldats sont alors à leur poste et p3.030 font une décharge générale. Les forts bâtis à la Bouche du Tigre, sur la rivière de Quanton, ne pourraient soutenir le feu d'une moyenne frégate : en un mot les forts et les remparts des villes chinoises ne sont nullement en état de résister à l'artillerie européenne.

Nous avons rencontré dans notre voyage des places purement militaires ; elles ne diffèrent en rien des villes fortifiées, et servent de défense au pays ou de garnison. Les Chinois ont élevé pareillement de petits forts sur le haut des montagnes et construit des murs dans certains passages dangereux : nous en avons vu en quittant le Tche-kiang pour entrer dans le Kiang-sy ; mais ces forts et ces murs, quoique garnis de soldats, ne sont bons, quant à leur construction, que pour arrêter les voleurs. On en peut dire autant des corps de garde placés de distance en distance le long des chemins ou des grandes rivières [1], dont l'établissement, quoique sans contredit une des meilleures institutions des Chinois, doit cependant être plutôt rapporté à la seule police des routes, qu'envisagé sous le point de vue militaire.

@

---

[1] Voyez au chapitre qui traite des *chemins* l'article des corps de garde, tome II, page 217.

ARTILLERIE - POUDRE À CANON

p3.031 Les Chinois connaissaient la poudre à canon longtemps avant qu'elle fût connue des Européens ; mais ils n'en peuvent nommer l'inventeur [1]. Les missionnaires disent [2] que, depuis l'ère chrétienne jusqu'au seizième siècle, il y eut peu de guerriers à la Chine qui entendissent l'usage des armes à feu, et que Kong-ming est presque le seul qui s'en soit servi, vers l'an 200 de J. C. Cependant cette assertion est contredite par l'observation d'un Chinois que l'on doit supposer au fait de cette matière. On rapporte que l'empereur Hoay-tsong ayant fait assembler son conseil en 1640, un mandarin proposa de s'adresser au P. Adam Schaal pour fondre des canons, mais que Leou-tcheou s'y opposa, en disant :

> — Avant les p3.032 Tang et les Song [3] on n'avait jamais entendu parler d'armes à feu, et depuis qu'on s'en sert cela va mal.

L'observation de cet officier prouve qu'on ne connaissait pas à la Chine l'usage des armes à feu avant les années 619 et 960 de J. C. et qu'elles ne furent inventées que postérieurement à cette époque. Les armes à feu, dans l'ancien temps, se réduisaient à des lances de feu, dont les Tunquinois et les Cochinchinois font encore usage.

Dans l'année 1000 de J. C. [4], Tang-fou offrit à l'empereur Tchin-tsong des flèches, des globes et des chausse-trappes à feu.

Dans la même année, Leou-yeou présenta des pao de main.

---

[1] On a dit que l'invention de la poudre à canon n'eut lieu en Europe qu'en 1354, cinquante-neuf ans après le retour de Marco Polo, et on l'attribue généralement à Schwartz, moine allemand. Cependant Bacon avait parlé de la poudre soixante ans auparavant ; et en 1342, les Maures ou Arabes assiégés dans Algésiras par Alphonse XI, roi de Castille, s'étaient servis d'espèces de canon pour se défendre, ce qui indique que l'usage de la poudre a été apporté de l'Asie, et qu'il y était déjà si ancien dans le XIVe siècle, que les Asiatiques même n'en connaissaient pas l'origine. En 1346, les Anglais se servirent de canons à la bataille de Crécy, perdue par Philippe VI.

[2] Tome VIII, page 331.

[3] Les Tang ont commencé à régner en 619, et les Song en 960.

[4] Le P. Visdelou.

En 1161, sous l'empereur Kao-tsong, la flotte des Kin partit de Tsien-tsin-ouey, à trente lieues à l'est de Peking, pour se diriger vers la ville de Lin-ngan [1], actuellement Hang-tcheou-fou. Les Chinois employèrent dans cette occasion des pao à feu, et détruisirent une centaine des vaisseaux des Tartares.

L'historien des Kin, en parlant de ce combat, appelle ho-pao (*pao à feu*) les machines dont se servirent les Chinois, tandis que ceux-ci disent p3.033 positivement que c'étaient des flèches à feu. Il résulte donc que pao ne veut pas dire des canons, mais signifie une baliste ou machine à lancer des pierres, explication conforme à la composition du mot pao, qui porte à la clef le caractère che (*pierre*), joint à celui de pao (*envelopper*).

En 1232, Kay-fong-fou, capitale des Kin dans le Honan, étant assiégée par les Mongoux et les Chinois, les Kin se servirent de canons appelés tchin-tien-louy (*tonnerre faisant trembler le ciel*), et consistant dans un tube de fer creux qu'on remplissait de poudre. Ces tubes en éclatant imitaient le bruit du tonnerre, et le feu qu'ils jetaient remplissait un demi-journal de terre.

En 1273, les Mongoux forcèrent la ville de Siang-yang-fou avec des canons. L'ouvrage chinois, intitulé Hoang-tchao-ly-ky-tou-che (*Description de tout ce qui est à l'usage de l'empereur*) s'explique en ces termes à l'article des canons :

> « En examinant avec soin l'histoire, on convient unanimement que ce qu'on appelait autrefois pao, n'était qu'une machine à lancer des pierres. On se servit pour la première fois de sy-yo-pao lorsqu'on assiégea les Kin dans la ville de Tsay-tcheou [2] ; mais depuis on les employa rarement.

---

[1] C'est la même que Marco Polo nomme Kin-tsay.

[2] Le siège de Tsay-tcheou est de l'année 1233 à 1234 ; le roi des Kin, appelé Ngay-ty ou Ninkiassou, y périt. Les Kin ou Tartares Niutche qui avaient commencé à régner en 1118, sont les ancêtres des empereurs tartares mantchoux, actuellement régnant à la Chine. Ces Kin habitaient les pays situés au nord de la Corée avant qu'ils se fussent emparés de plusieurs provinces de l'empire chinois, dont ils furent chassés par les

p3.034 L'auteur chinois dont je viens de rapporter le passage, en parlant du siège de Tsay-tcheou, dit qu'on s'y servit de sy-yo-pao, ou *pao de la partie de l'ouest*. Par les mots sy-yo, cet écrivain veut-il faire entendra que les pao venaient de l'ouest, ou avaient été inventés dans l'ouest, ou bien qu'ils ressemblaient à ceux des Européens ? C'est ce qu'il est impossible d'éclaircir, car il ne s'explique pas davantage, et ne désigne aucune époque. Cela est d'autant plus fâcheux, que cet ouvrage a été fait pour Kien-long et imprimé par ses ordres.

Le P. de Mailla, en parlant du siège de Kay-fong-fou en 1232, dit que les Mongoux se servirent de tubes pour lancer des flèches, de pao pour lancer des pierres, et de ho-pao pour incendier ; mais le mot pao étant employé indifféremment par les Chinois, on ne peut en fixer la vraie signification, ni dire s'il exprime positivement un canon. Il paraît qu'à la même époque les Mongoux avaient une espèce de canon formé de côtes de bambou réunies ensemble et attachées fortement p3.035 avec des cordes. Cette machine, qui s'appelait tsuan-tchou, dut nécessairement donner l'idée aux Chinois d'en faire sur ce modèle, en employant, à la place du bambou, des barres de fer qu'ils réunirent avec des cercles du même métal : aussi tels furent leurs premiers canons. Il est à croire que par la suite ils en fabriquèrent de plus solides mais quelle que soit la forme qu'ils adoptèrent, il est certain, ainsi que le dit l'historien chinois, qu'on en abandonna l'usage, faute de bien connaître les règles propres à leur construction.

Le P. Heralde, Espagnol, qui entra à la Chine en 1577, y trouva de l'artillerie, mais petite, mal faite et fort ancienne. Les missionnaires qui le suivirent, conviennent d'avoir vu quelques bombardes à Nanking ; mais ils ajoutent que les Chinois ne savaient pas s'en servir. Une preuve convaincante de cette inexpérience, c'est que les Portugais, lorsqu'ils présentèrent en 1621 des canons à l'empereur, eurent la précaution d'envoyer en même temps des gens en état de le

---

Mongoux ou Mogols, qui détruisirent ensuite les Song, et fondèrent, en 1260, la dynastie des Yuen.

manœuvrer. Ces canons, après avoir été essayés à Peking, furent envoyés à la frontière pour être placés sur la grande muraille.

Une grande partie des canons qui existent à la Chine, ont été fondus par les PP. Adam Schaal et Verbiest en 1636 et 1681, ou d'après leurs instructions ; mais ces savants missionnaires n'ont p3.036 pu, malgré les peines qu'ils se sont données, parvenir à faire des Chinois d'habiles artilleurs. Tous les canons que j'ai vus à la Chine étaient sans affûts et posés sur des blocs de pierre. Je n'ai vu qu'à Hang-tcheou-fou deux canons montés sur des affûts ; mais ces affûts paraissaient peu solides. Les canons qui sont au bas de la tour du Lion, en descendant la rivière de Quanton, ont une lumière fort large ; les boulets sont de terre durcie et séchée.

Il est démontré que les Chinois ont connu très anciennement les armes à feu, et surtout la poudre à canon ; mais, soit qu'ils aient inventé cette dernière composition, soit qu'ils en aient reçu l'invention d'ailleurs, il paraît qu'ils s'en servent plus habilement dans les feux d'artifice que dans la guerre, car leur poudre à canon est d'une qualité très inférieure. Ils font entrer dans sa fabrication les mêmes matières que nous employons en Europe ; le salpêtre, le soufre et le charbon. Ce dernier est fait de béringène, de calebasse, ou indifféremment de tout autre bois, pourvu qu'il ne soit ni huileux ni résineux.

Les missionnaires donnent deux recettes employées par les Chinois pour faire la poudre à canon. Dans la première, ils font entrer trois livres de charbon et autant de soufre sur huit livres de salpêtre ; dans la seconde, ce n'est plus qu'une p3.037 livre de charbon et autant de soufre sur cinq livres de salpêtre. M. Barrow dit que l'on met une livre de charbon et autant de soufre sur deux livres de nitre.

Les Chinois, pour réduire la pâte en grains, la battent avec des bâtonnets. Au reste, il n'y a pas à la Chine de manufacture de poudre à canon ; chaque particulier peut en fabriquer.

@

PEKING

Kublay-khan, fils de Tuly, et petit-fils de Genghiz-khan, fondateur, sous le nom de Chy-tsou, de la dynastie des Yuen, fit jeter, en 1267 après J. C., les fondements de la ville de Peking, à deux lieues au nord-est de l'ancienne ville de Yen-king, bâtie en 1111 avant J. C., et qui venait d'être entièrement ruinée. Il donna à la nouvelle ville le nom de Ta-tou (*grande cour*) : son véritable nom est Chun-tien-fou, mais elle est plus connue sous celui de Peking, qui signifie *cour du nord*.

Les Yuen continuèrent d'habiter Peking jusqu'à la destruction de leur dynastie, en 1368, par Hong-you, fondateur des Ming. Cet empereur établit sa cour à Nanking ; mais son fils Yong-lo la reporta en 1403, dans la première de ces villes, d'où elle n'est plus sortie depuis. Peking n'était d'abord composé que d'une seule ville ; mais Kia-tsing, en 1544, p3.038 en fit bâtir une seconde, qui est appelée maintenant ville chinoise, la première étant plus particulièrement affectée aux Tartares, qui depuis 1644 se sont emparés du trône.

Peking est situé par les 39° 54' 30" de latitude nord, et par les 114° 8' 45" longitude à l'est de Paris ; ainsi la différence en heures est de 7h 36' 23" ; c'est-à-dire, qu'il est à Peking 7h 36' 23" du soir, lorsqu'il est midi à Paris.

La ville tartare a une lieue du nord au sud, et autant de l'est à l'ouest. La ville chinoise n'a qu'une demi-lieue du nord au sud, et un peu plus d'une lieue de l'est à l'ouest.

La ville tartare a neuf portes ; aussi le gouverneur de Peking prend-il le titre de gouverneur des neuf portes. La ville chinoise n'en a que sept. On donne douze faubourgs à Peking ; je n'en parlerai pas, parce que je n'en ai traversé que deux, l'un situé à l'ouest de la ville chinoise, en avant de la porte Kuang-ning-men [1], et l'autre à la sortie de la ville tartare, du côté des jardins de l'empereur, en dehors de la porte nommée Sy-tching-men.

---

[1] M. Vanbraam l'appelle, par erreur, Tsay-ping.

M. Staunton dit que ce dernier faubourg est considérable, et qu'il a employé vingt minutes, pour le traverser ; il y a erreur, nous n'avons mis p3.039 que trois minutes, car ce faubourg est petit, et M. Barrow en convient.

M. Staunton prétend que les remparts de Peking ont quarante pieds de hauteur ; je les ai jugés d'environ trente pieds, sur vingt à vingt-cinq d'épaisseur par le bas : M. Barrow ne leur donne que de vingt-cinq à trente pieds.

Les murs de la ville chinoise ne sont pas aussi hauts que ceux de la ville tartare. Les portes des deux villes sont chargées de gros pavillons ; mais ceux de la ville tartare sont plus beaux et plus élevés. Ces pavillons sont percés de trois rangs d'embrasures ; mais on ne pourrait y mettre qu'une très faible artillerie. L'esplanade qui se trouve entre les deux portes est vaste et sert à faire manœuvrer les soldats.

Un fossé règne en avant des murs, et l'on passe un petit pont avant d'arriver à la porte. Ce fossé est arrosé, car on ne peut dire rempli, par une petite rivière qui, prenant sa source dans des montagnes situées à trois lieues nord-ouest de Peking, entre dans la ville par le côté septentrional, environne le palais, forme plusieurs lacs ; et, après avoir réuni ses diverses branches en dehors de la ville chinoise, va se jeter près de la ville de Tong-tcheou à quatre lieues à l'est de Peking, dans la rivière Pay-ho.

D'après plusieurs missionnaires, les rues de p3.040 Peking ont cent vingt pieds de large ; les Anglais leur donnent la même mesure. D'autres missionnaires disent que les rues de Péking sont un peu plus larges que la rue de Tournon à Paris : celle-ci peut avoir de soixante-dix à quatre-vingts pieds ; ainsi les rues de Peking auraient de quatre-vingts à quatre-vingt-dix pieds. On lit dans le *Voyage* du Père Bouvet [1] que les rues n'ont que quarante-cinq à cinquante pieds : cette mesure diffère beaucoup de celles rapportées par les autres missionnaires ;

---

[1] Le P. Duhalde, tome I, page 61.

mais cela peut s'expliquer, puisque les rues ne sont pas également larges. Le P. le Comte dit que la rue de la ville tartare, la même que nous avons traversée, a près de cent pieds, et que d'autres ont cent vingt pieds. J'estime que la rue par laquelle nous sommes entrés dans la ville chinoise, peut avoir de soixante-dix à quatre-vingts pieds de largeur, et que celle de la ville tartare en a un peu plus. En général, les rues principales sont larges ; mais celles de traverse le sont beaucoup moins, et elles ont des barrières que l'on ferme la nuit (Fig. 11), usage qui est ordinaire à la Chine.

Le coup d'œil des rues de Peking n'est pas beau (Fig. 4 et 11) ; les maisons sont basses et sans alignement ; certaines boutiques avancent, d'autres sont en arrière ; les unes sont belles et les p3.041 autres misérables. Les piliers qui sont placés en avant des boutiques, quoique bien dorés et vernis, ne font pas un bel effet, parce qu'ils sont plus ou moins élevés, et que d'ailleurs il n'y en a pas partout [1]. L'ancienne rue de la Porcelaine, à Quanton, est beaucoup mieux, et les piliers sont d'une forme plus égale.

Dans l'enceinte extérieure du palais, les maisons sont uniformes et le coup d'œil plus agréable ; cette enceinte, dans laquelle nous avions notre logement, est appelée Hoang-tching. Ses murs ont de quinze à dix-huit pieds de hauteur ; ils sont rouges et couverts avec un petit toit en tuiles jaunes (Fig. 9). L'empereur Yong-lo, en formant cette enceinte, à laquelle on donne près de deux lieues de tour, l'avait destinée pour y bâtir uniquement son palais ; mais ses successeurs en ont concédé différents emplacements à des particuliers, et plusieurs marchands sont venus s'y établir. C'est là qu'on trouve le lac Van-yeou-tien, et l'île où est la pagode Pe-ta (Fig. 2). Les missionnaires français demeurent dans ce quartier.

Après avoir traversé l'enceinte extérieure, on arrive au pied du Kong-tching ou enceinte intérieure du palais : il est formé par un rempart haut p3.042 de vingt-cinq à trente pieds ; un fossé avec de l'eau

---

[1] Une inscription mise sur ces piliers, annonce ce que vend le marchand, et prévient qu'il ne trompera pas l'acheteur.

entoure les murailles, et l'on passe sur un pont avant d'entrer sous les portes, qui sont au nombre de quatre, composées chacune de trois ouvertures, et surmontées de très beaux pavillons. L'épaisseur des murs, sous ces édifices, est considérable et peut avoir jusqu'à quarante-cinq pieds.

Le Kong-tching a dix-sept cents toises de circuit : cet emplacement renferme le palais. J'avouerai que la vue du palais fait impression; la grandeur et l'étendue des bâtiments en imposent, et leur symétrie plaît. Cette multitude de pièces de bois qui entrent dans la construction des toits, la contournure relevée de leurs extrémités, les dorures, les peintures, forment un très bel effet ; enfin les tuiles vernissées d'un beau jaune, et les boules dorées placées sur le haut des pavillons, ont quelque chose d'agréable.

L'étranger qui, des extrémités de l'univers, se trouve transporté dans les vastes cours du palais de Peking, lorsqu'il jette les yeux sur cette quantité de galeries, de portiques et de salles immenses, rangées dans un ordre suivi et régulier ; lorsqu'il traverse ces murailles épaisses, qu'il considère ces portes qui constamment fermées ne s'ouvrent que pour l'empereur ; l'étranger, dis-je, ne peut se défendre d'une certaine admiration, surtout s'il p3.043 vient à réfléchir que tout ce qu'il a devant les yeux ne ressemble en rien à tout ce qu'il a vu, à tout ce qu'il a admiré jusqu'alors.

Mais, si l'extérieur du palais impérial plaît et séduit, l'intérieur cause une surprise bien différente, le charme disparaît entièrement : autant les murailles et les bois sont chargés en dehors de peintures, de vernis et de dorures, autant l'intérieur est simple et privé d'ornements. Des papiers blancs ; quelquefois, mais très rarement, des papiers à fleur, en font toute la tenture : en un mot, l'architecture du palais suit le caractère de la nation, tout est à l'extérieur et rien à l'intérieur.

La cour qui précède la salle impériale, est belle ; elle est traversée par un ruisseau sur lequel il y a cinq petits ponts en marbre blanc.

La cour où les Hollandais firent leur dernier salut, est vaste, et l'entrée en est magnifique. Cette entrée appelée Ou-men, est formée de trois portes surmontées d'un beau pavillon placé entre deux galeries. Auprès de la porte Ou-men, il y a des magasins, au-dessus desquels sont de superbes pavillons, dont les toits portent à leurs sommets de grosses boules dorées.

C'est dans cette cour que les princes du sang vont tous les mois prendre les ordres de l'empereur, et que les princes tributaires font hommage au souverain, soit en personne, soit par p3.044 leurs envoyés, en remplissant les cérémonies d'usage. Voici en quoi consiste cet hommage :

Le maître des cérémonies, qui est un des premiers mandarins du Ly-pou, ou tribunal des rites, s'étant placé près de la porte Ou-men, crie d'une voix haute et perçante :

Pay-pan (*mettez-vous en ordre*) ;
Tchouen-chin (*tournez-vous*) ;
Kouey (*mettez-vous à genoux*) ;
Ko-teou (*frappez la tête contre terre*) ;
Tsay-ko-teou (*frappez encore*) ;
Yeou-ko-teou (*frappez de nouveau*) ;
Ky-lay (*levez-vous*).

On se remet encore à genoux, et l'on recommence deux fois le salut ; ainsi l'hommage consiste à faire trois fois trois saluts. Après le dernier, le mandarin crie :

Ky-lay (*levez-vous*) ;
Tchouen-chin (*tournez-vous*) ;
Pay-pan (*mettez-vous en ordre*) ;

puis il se met à genoux lui-même devant la porte et dit :

Chao-y-py (*Seigneur, les cérémonies sont terminées*).

L'empereur loge dans la partie septentrionale du palais, avec l'impératrice appelée hoang-heou. La seconde reine habite le côté de

l'est, et en prend la dénomination de tong-tsong (*tsong de l'est*). La troisième demeure à l'ouest, et se nomme sy-tsong (*tsong de l'ouest*).

p3.045 Les concubines de l'empereur s'appellent kong-nuu et celles que l'empereur préfère prennent le nom de fey.

Outre les appartements du palais, on trouve dans l'espace qui existe entre ces appartements et l'enceinte nommée kong-tching, des édifices considérables et d'autres moins étendus ; il y en a même de très mesquins. Les ministres ont aussi leur résidence dans cette enceinte, mais ce n'est que pour le temps où ils sont à la cour.

Après le palais, la belle disposition des temples fixe l'attention. Je ne parlerai pas de ceux qui sont dans la ville chinoise, car il nous a été impossible de les voir. Le premier est celui du Tien-tan (*éminence du ciel*) : l'empereur y fait un sacrifice au solstice d'hiver ; cependant il paraît qu'il visite cette pagode dans d'autres circonstances.

Le second temple est celui du Ty-tan (*éminence de la terre*) : l'empereur y sacrifie à la terre au solstice d'été. Le P. Magalhens soutient, au contraire, que l'empereur fait ce sacrifice dans le miao, appelé Pe-tien-tan ; il prétend aussi que c'est dans le Ty-tang que l'empereur est couronné et qu'il laboure une portion de terre, tandis que les missionnaires disent que cette dernière cérémonie a lieu dans un temple appelé Sien-nong-tang. Cette différence d'opinion vient sans doute de ce p3.046 que, dans la pagode Ty-tan, l'endroit où laboure l'empereur se nomme sien-nong-tan (*éminence des anciens laboureurs*) et non sien-nong-tang ; car il est essentiel de ne pas confondre les mots chinois tan et tang. Tan veut dire *éminence*, et tang salle. Le tang renferme ordinairement le tan, l'*éminence* ou le lieu où l'on fait le sacrifice, et qui est toujours plus élevé. Au reste, cette expression prouve bien que les premiers Chinois, à l'exemple des peuples de l'antiquité, ont toujours fait leurs oblations sur les hauteurs.

Les temples dont je viens de parler et plusieurs autres particuliers, contribuent à embellir la capitale ; mais si Peking, pris en général, étonne par son immense étendue, par la grandeur de ses édifices et par

la largeur de ses rues, le contraste qu'il présente est encore plus surprenant.

> « Le dedans des maisons des grands, dit le P. Souciet, est propre et bien ordonné, mais l'intérieur des demeures ordinaires est peu de chose. Le train des princes et des grands est magnifique ; mais, à l'exception des personnes qui leur sont attachées et des mandarins, on peut dire que Peking n'est rempli que de gueux.

Le rapport de ce missionnaire, quoique sévère, est exact ; car dans le palais même les appartements ne sont tapissés qu'en papier blanc, à l'exception de deux ou trois pièces où l'on voit du papier à fleurs. Lorsque nous p3.047 accompagnâmes l'empereur le jour de notre première audience, les mandarins et les gens de la cour étaient bien vêtus, mais la majeure partie de ceux qui nous entouraient était bien loin de leur ressembler. En un mot, la capitale de l'empire chinois n'offre point l'ensemble auquel on doit s'attendre, d'après la relation de certains auteurs. Il en est de même de sa population : suivant les différents écrivains qui ont parlé de Peking, cette ville contient vingt, quinze, dix, huit, enfin quatre millions d'habitants.

> « C'est, dit le P. Gaubil, une grande exagération ; car, outre les vastes enclos du Sien-nong-tan et du Ty-tan, la moitié de la ville chinoise est déserte, ou renferme des champs, des jardins et des sépultures. Le palais impérial, les jardins, les lacs, les maisons des grands et les pagodes, occupent plus de la moitié de la ville tartare ; enfin, il n'y a pas autant de logement dans Peking que dans Paris.
>
> « Si l'on fait réflexion, avance le P. Le Comte, que les maisons chinoises ne sont ordinairement que d'un étage, on verra que Peking ne contiendra pas plus de logement que Paris, et même moins, parce que les rues en sont incomparablement plus larges, que le palais immense de l'empereur est peu habité, qu'il y a de vastes magasins et de très grands espaces

> remplis par p3.048 des huttes ou petites maisons destinées pour les Chinois qui viennent dans la capitale se faire recevoir docteurs ; d'où l'on peut fixer la population de Peking à deux millions.

C'est à ce nombre que M. Staunton s'est arrêté.

Lorsque je quittai notre maison à Peking, je parcourus une portion de la ville tartare, en suivant des rues de traverse, et je n'y rencontrai personne. Je traversai la ville chinoise par une diagonale, depuis la porte tartare jusqu'à la porte chinoise, et je ne vis que des fondrières et des terrains arides ; enfin, je croyais être en pleine campagne lorsque la voiture rentra dans la rue principale, auprès de la porte.

Je sais bien que la ville tartare est mieux bâtie que la ville chinoise ; mais j'y ai aperçu aussi de grands emplacements absolument vides ou remplis de petites baraques.

La foule était considérable lorsque nous entrâmes dans Peking ; mais c'était le moment où l'on venait d'ouvrir les portes. Un grand nombre de paysans apportaient des provisions ; quantité de charrettes, de chariots, de chameaux et d'autres bêtes de somme, entraient à la fois pour se répandre ensuite par toute la ville. Cette foule, qui continua tout le temps que nous fûmes dans la première rue, diminua beaucoup dès que nous eûmes pris par la seconde ; et ce que nous vîmes de monde dans p3.049 la ville tartare n'était pas considérable ; dans le quartier même de l'empereur il n'y en avait que médiocrement. Enfin, lorsque nous quittâmes la capitale, quoique le soir et à l'instant de fermer les portes, il s'en faut de beaucoup que nous ayons trouvé la route aussi fréquentée qu'à notre arrivée. On ne peut donc juger de la vraie population de Peking par celle qui se montre dans certaines circonstances.

En allant à Yuen-ming-yuen, et surtout en revenant, nous rencontrâmes du monde sur la route, et nous en vîmes beaucoup de rassemblé dans plusieurs carrefours de la ville ; mais on ne peut en rien conclure, parce que les rues que nous suivîmes sont les plus

passantes, et que d'ailleurs l'empereur étant alors dans ses jardins, toutes les personnes qui avaient affaire à la cour étaient forcées d'en prendre le chemin.

Il est d'usage à la Chine que certains ouvriers travaillent plutôt chez les particuliers que chez eux ; aussi en voit-on continuellement dans les rues, soit pour se rendre chez leurs pratiques, soit pour en chercher de nouvelles. Les barbiers surtout, dont le nombre est considérable, n'ont pas de boutiques fixes comme en Europe ; ils rasent dans la rue ou dans les maisons. Les forgerons même portent avec eux leurs outils les plus nécessaires, et raccommodent sur la place les poêles ou p3.050 autres ustensiles de fer qui sont cassés. Enfin, tous ces gens qui, dans les cités, sont ordinairement sédentaires, à la Chine, au contraire, vont et viennent sans cesse, et augmentent par conséquent la foule. Il faut ajouter que l'usage ne permettant pas aux personnes du bon ton d'aller à pied dans les rues de Peking, toutes celles qui sont un peu aisées ou qui remplissent des places, sont obligées d'aller en voiture ou à cheval, suivies d'un ou de deux domestiques. Les mandarins en ont un plus grand nombre, et les grands seigneurs ne paraissent pas en public sans être accompagnés d'une trentaine d'hommes à cheval ou à pied. Si la même coutume avait lieu dans les villes d'Europe, les rues y seraient pour le moins aussi embarrassées que celles de la Chine, sans que pour cela on pût croire à une population extraordinaire. Lorsqu'on a dit qu'il y avait plusieurs millions d'habitants à Peking, on a jugé sur les apparences, et c'est ce qui a trompé. Il en est de même pour Quanton : suivant certains auteurs, la population de cette ville est énorme. Mais pourquoi ces écrivains ont-ils parlé de cette manière ? C'est qu'ils ont vu Quanton dans le temps où les vaisseaux étrangers y viennent faire le commerce. S'ils y étaient restés après le départ des navires, ils auraient trouvé que ces mêmes quartiers, naguère remplis de coulis, de porte-faix et d'une foule p3.051 d'autres personnes, n'offraient plus alors que de vastes solitudes.

Nous avons fait voir que les usages des Chinois font paraître la population de la capitale plus nombreuse qu'elle ne l'est réellement ;

examinons maintenant, d'après la manière de construire, si cette ville est plus peuplée que Paris.

Les maisons et les boutiques des Chinois sont toujours bâties le long des rues les plus fréquentées : or, les rues dans leurs villes étant assez ordinairement placées d'équerre, il reste dans le milieu de grands terrains vides ou occupés par des maisons chétives et de peu d'apparence ; c'est ce qui a lieu à Peking.

Les habitations du peuple n'exigent pas à la Chine un grand espace, il faut en convenir ; mais celles des marchands un peu aisés sont considérables : souvent même ils ne couchent pas dans les maisons où sont leurs boutiques ; ils vont le soir dans un autre quartier où demeurent leurs femmes et leurs enfants ; et si ces marchands sont riches, ils ont quelquefois un logis séparé pour chacune de leurs concubines.

Je ne parle pas des palais des grands, des temples et des autres édifices qui existent dans Peking ; on a vu plus haut ce que les missionnaires en disent. Je borne mes observations aux maisons des particuliers qui proportionnellement doivent p3.052 toujours contenir beaucoup plus de monde que celles des mandarins et des marchands. Si l'on suppose que le logement d'une famille chinoise ne demande pas autant d'espace que le logement d'une famille européenne, on a raison ; mais il faut considérer qu'une surface donnée de terrain sur laquelle logerait à Peking un nombre assez limité d'habitants, en reçoit bien davantage à Paris, puisque dans la première de ces villes les maisons n'ont qu'un rez de chaussée, tandis que dans la seconde elles ont cinq, six étages, et quelquefois plus ; et que par conséquent une seule habitation occupe là, en superficie, autant d'emplacement que cinq ou six ici : de sorte que si l'on applique ce calcul aux logements des pauvres, où toute la famille vit pêle-mêle, dans l'un comme dans l'autre pays, on conviendra qu'en France les maisons sont peuplées cinq et six fois autant que celles de la Chine ; et quoique la proportion ne soit pas tout à fait la même pour les demeures des gens plus aisés, elle est toujours en faveur de mon opinion, puisque les Chinois de cette

classe ne sont pas logés, comme je l'ai dit plus haut, aussi à l'étroit qu'on se l'imagine communément.

Je n'ai pas été assez longtemps à Peking pour pouvoir calculer avec précision sa population : je ne réfute donc aucun des auteurs qui en ont parlé ; p3.053 mais en supposant que cette ville soit plus peuplée., comme je le crois, que la plus grande ville d'Europe, je ne pense pas que ses habitants excèdent de beaucoup un million, et certes ce nombre paraîtra déjà assez considérable, surtout si l'on pense aux approvisionnements nécessaires à sa subsistance. Que serait-ce si Peking contenait vingt, dix, et même quatre millions d'individus ? Les auteurs qui lui ont supposé une telle population, n'ont pas fait la réflexion qu'il serait impossible de la nourrir.

Après avoir donné une idée de la capitale de l'empire chinois, et de ses habitants, on me permettra quelques remarques sur l'entrée des Anglais à Peking, et de relever certaines erreurs dans lesquelles est tombé M. Staunton.

Les Anglais ont dû entrer par la porte de la ville tartare, appelée Tchao-yang-men, et suivre ensuite une large rue qui continue presque jusqu'au mur de l'enceinte extérieure du palais. En regardant à gauche, dit M. Staunton, « on aperçoit un bâtiment qu'on dit être un observatoire érigé par l'empereur Yong-lo. » Il a dû être difficile à M. Staunton, de voir cet observatoire qui est à un tiers de lieue au-dessous de la porte par laquelle il est entré dans la ville. Cet édifice d'ailleurs n'a pas été bâti par Yong-lo, qui régnait en 1404 et qui est mort en 11425 ; mais par Kia-tsing, p3.054 onzième empereur des Ming, en 1522, c'est-à-dire, cent dix-huit ans plus tard.

Arrivé à la porte septentrionale de l'enceinte, extérieure du palais, le voyageur anglais s'arrête pour décrire une partie des jardins de l'empereur. Il n'est pas aisé de comprendre comment M. Staunton a pu voir, par une porte, derrière laquelle il y a des bâtiments, les jardins qui sont un peu plus à l'ouest.

> « En avançant vers l'ouest on nous montra, ajoute M. Staunton, la maison où demeuraient quelques Russes ; et, ce qui était plus singulier, une bibliothèque composée de manuscrits étrangers, parmi lesquels existait, disait-on, une copie du Koran en Arabe.

L'auteur a bien raison de dire que tout cela était singulier ; car comment a-t-il pu voir la maison des Russes, qui est située au-delà du palais, le long de la muraille méridionale, près de l'enceinte extérieure, et à plus d'une lieue de l'endroit où se trouvaient les Anglais !

Il existe encore, il est vrai, une maison russe dans le nord-est de Pékin, auprès des murs ; mais il ne faut pas la confondre avec la maison russe où est la chapelle qui sert au culte des personnes de la caravane ; la première a été bâtie du temps de Kang-hy, par des Russes qui vinrent s'établir à Peking, Les Chinois appellent ceux qui p3.055 l'habitent, lo-tcha ; et leur chapelle, lo-tcha-miao. Il ne reste de ces émigrés que deux ou trois familles qui ont été incorporées dans les bannières tartares ; mais leur maison, quoique un peu plus rapprochée que l'autre, était trop éloignée de M. Staunton, et séparée de lui par un trop grand nombre d'habitations pour qu'il pût en découvrir même la position.

Nous avons traversé Peking plusieurs fois, et certes les Chinois ne nous auraient pas permis de nous arrêter, encore moins de visiter une bibliothèque. M. Barrow, qui paraît être un observateur attentif, ne dit point qu'il se soit arrêté en route. On remarque d'ailleurs que ces deux voyageurs ne sont pas toujours d'accord, tant il est vrai que les hommes les plus éclairés voient diversement les mêmes choses, et que le plus simple événement rapporté par deux historiens, varie quelquefois, et souvent paraît totalement différer.

@

POPULATION

Plusieurs personnes ont écrit sur la population de la Chine ; les missionnaires principalement nous ont donné des notions intéressantes sur cette matière ; mais la plupart, séduits par l'immense étendue de cet empire, ou calculant le nombre des habitants d'après celui qu'ils ont vu dans certains cantons, en ont déduit des conséquence p3.056 un peu trop fortes. D'autres voyageurs, trompés par le rapport des Chinois, ont adopté aveuglément les notes qu'ils en ont reçues, et nous ont présenté la population de cet État comme beaucoup plus considérable que nous ne l'avions crue jusqu'alors.

J'ai consulté moi-même les Chinois ; mais les ayant trouvés en contradiction les uns avec les autres, j'ai jugé qu'il n'était pas prudent de les croire sur parole ; car nul peuple au monde n'est plus disposé à exagérer tout ce qui regarde sa nation. Ils se font peu de scrupule de tromper un étranger, d'autant plus que leur vanité se trouve récompensée par l'importance qu'ils croient se donner à eux-mêmes en augmentant la force et la puissance de leur pays.

Tout en suivant les états qu'ils m'ont fournis, j'examinerai moi-même si le sol des provinces peut subvenir à la nourriture de ses habitants ; si la Chine, dans les cas de disette, peut trouver des secours étrangers, et si le nombre d'hommes est proportionné à l'étendue de chaque province ; enfin, je tâcherai de faire voir que sa population n'est pas plus considérable que celle des autres pays à territoire égal.

Les réflexions que je me permets de hasarder, sont le résultat d'un voyage que j'ai fait dans l'intérieur ; non que j'aie la prétention de dire que p3.057 j'ai tout examiné, cela était impossible ; mais ce que j'avance est fondé sur des rapports et sur des observations pesées avec la plus stricte impartialité.

La rareté ou la disette des vivres, est le plus grand obstacle au progrès de la population ; or, si l'on suppose un accroissement dans celle-ci, il faut en supposer un pareil dans les subsistances : mais comme il est reconnu que les hommes produisent plus promptement

que la terre ne s'améliore, il résulte donc en définitif un manque d'aliments : de là naissent la misère, la pauvreté, les maladies et les mortalités, fléaux destructeurs qui absorbent la surabondance de la population, et l'entretiennent dans un juste niveau ; or, nul peuple n'est peut-être autant exposé que les Chinois, à ces fatales conséquences.

Les terres labourables, dit le père du Halde [1], sont en général assez fertiles, et rapportent deux fois chaque année en certains endroits ; mais comme elles ne sont pas en quantité suffisante dans plusieurs provinces, la plupart remplies de montagnes, il s'ensuit que ce qui se récolte dans l'empire, suffit à peine à la nourriture des habitants.

L'Yunnan, le Koey-tcheou, le Setchuen, le Fo-kien, sont montueux : le Tchekiang est fertile à l'est ; mais il y a des montagnes affreuses dans l'ouest.

Les terres du Quang-tong et du Quang-sy, fertiles le long de la mer, deviennent presque stériles dans l'intérieur.

Le Kiang-nan, une des provinces les plus peuplées, a plusieurs districts presque inhabités, et pleins de montagnes : il y en a encore davantage dans le Chen-sy et le Chan-sy.

Le P. Bourgeois [2] se rendant à Peking, fut étonné de ne voir que des montagnes en entrant dans le Kiang-sy.

> « J'aperçus, dit-il, à perte de vue des montagnes arides, et au bas, peu ou presque point de terrain propre à la culture ; j'en témoignai ma surprise aux mandarins, en leur disant que, d'après les relations que j'avais lues de la Chine, je croyais que les montagnes étaient coupées en terrasses, et cultivées depuis le bas jusqu'en haut. Ils se mirent à rire. Vous pouvez compter encore, lui répondirent-ils, sur cent lieues de pays à peu près dans le goût de celui-ci : que diriez-vous du Quang-

---

[1] Tome I, page 14.
[2] Missionn., tome VIII, page 295.

> sy, où sur dix parties, il y en a huit en montagnes stériles ; du Yunnan, du Setchuen, d'une grande partie du Fo-kien et du Petchely, qui sont presque tout couverts de montagnes ? p3.059
>
> « Il ne faut pas juger de la Chine, dit le P. du Halde [1], par certaines contrées ; on en trouve d'autres d'une étendue de vingt lieues presque incultes et inhabitées. Le Honan et le Hou-kouang sont fertiles ; mais le Honan a, du côté de l'ouest, de vastes terrains incultes et abandonnés, le Hou-kouang a des déserts encore plus considérables.

Le Petchely, dont le terrain est sec, a besoin des autres provinces pour sa subsistance ; tout ce qui est au nord du Hoang-ho produit peu de riz, et ne donne que du blé et du millet.

A partir du Yunnan [2], par le Kouey-tcheou, le Setchuen, le Chen-sy, jusqu'à la grande muraille, il n'y a que des montagnes affreuses et remplies de sauvages.

> « La Chine, dit le P. de Prémare [3], quoique très florissante et riche, est le pays le plus misérable, en ce qu'il ne suffit pas à la nourriture de ses habitants.

J'ai tracé ce tableau d'après les récits des missionnaires, qui ont eu la facilité de parcourir la Chine ; car si j'avais parlé d'après moi-même, on m'aurait objecté, avec raison, que je n'ai pas tout vu, et que ce que je dis n'est que pour soutenir l'opinion où je suis, que la population de la p3.060 Chine n'excède pas de beaucoup celle des autres pays.

On vient de voir que la Chine par elle-même suffit à peine à nourrir ses habitants ; il faut examiner actuellement si elle peut être alimentée par ses voisins.

---

[1] Tome I, page 15.
[2] *Lettres édifiantes*, nouvelle édition, tome XXII, page 177.
[3] Tome II, page 151.

Dans les temps de disette, disent les Lettres édifiantes [1], la Chine ne tire aucun secours des étrangers. On trouve bien au nord, dit le P. du Halde [2], les terres du Leaotong ; elles sont bonnes et fertiles en millet et froment ; elles nourrissent de grands troupeaux de bœufs et de moutons, ce qu'on ne voit presque point dans les provinces de la Chine ; mais le Leaotong est peu considérable, et sa partie orientale est déserte et marécageuse.

Le Kirin-oula-hotun, qui s'étend jusqu'à la mer de l'est, et qui comprend douze degrés en latitude et vingt en longitude, est un pays froid, rempli de forêts et de montagnes, et si peu habité que l'empereur, pour en peupler les campagnes, y envoie les Tartares et les Chinois condamnés à l'exil. Le terrain y produit du millet et de l'avoine dont on nourrit les chevaux, ce qui ne se fait pas à la Chine, ainsi que je l'ai remarqué pendant p3.061 mon voyage. Le riz et le froment sont rares dans cette contrée.

Le pays de Tcitcicar qui confine avec les Moscovites, est médiocrement bon, et la terre y est sablonneuse.

Dans la partie du nord-ouest, les terres des Mongoux occupent une étendue de près de trois cents lieues de l'est à l'ouest et de deux cents du nord au sud. Sous le nom général de Mongoux, on comprend les Eleuths, les Kalkas et les Mongoux proprement dits. Tous ces peuples habitent sous des tentes, vivent de leurs troupeaux et de leur chasse ; ennemis du travail, ils aiment mieux ce genre de vie que cultiver la terre.

Les Éleuths habitent les pays situés entre la mer Caspienne et les monts Altaï ; ils ont au nord les Moscovites et au sud les Tartares Yusbeks. Ces pays, par leur éloignement et par la manière de vivre des habitants, ne peuvent rien fournir aux Chinois.

---

[1] Tome XXII, page 175.
[2] Tome IV, pages 5 et suiv.

Les Kalkas sont plus rapprochés : leur pays s'étend de l'est à l'ouest, depuis la province de Solon jusqu'aux monts Altaï, c'est-à-dire, dans une longueur de plus de deux cents lieues ; et du nord au sud, depuis les cinquante et cinquante et unième degrés jusqu'à la fin du désert de Cobi ou Chamo, qui comprend un espace de près de cent lieues, et s'étend ensuite par ramifications de différents p3.062 côtés. Toute cette région est sèche, sablonneuse et la plus stérile de la Tartarie : on y trouve seulement en quelques endroits des étangs et des pâturages où les habitants mènent leurs troupeaux. La meilleure partie du terrain des Kalkas est celle qui est proche du Kerson-pira, de l'Ourson-pira qui se jettent dans le lac Coulon-nor, et forment ensuite la rivière Ergoné qui se rend dans le Saghalien-oula ou fleuve Amour. Tous les peuples qui habitent ces pays ne s'appliquent, comme les autres Tartares, qu'à élever des troupeaux, et l'on ne peut rien voir de plus misérable que ces Kalkas.

Les Mongoux habitent au-delà de la grande muraille ; leur pays, qui s'étend de l'est à l'ouest, depuis le Leaotong jusque vers Ning-hia, la ville la plus septentrionale du Chen-sy, est peu propre à la culture, le terrain étant trop sablonneux. Le Cartching est meilleur, mais il n'a tout au plus que quarante-deux lieues du nord au sud sur une largeur plus considérable ; c'est là que l'empereur fait ses chasses. Les Mongoux vivent sous des tentes, et mènent la même vie que les autres Tartares.

Des montagnes escarpées séparent le Chen-sy du Kokonor, et le commerce des Chinois avec ces Tartares est très médiocre.

Au-delà des montagnes inaccessibles situées à p3.063 l'ouest du Setchuen, on rencontre les Toufan, peuple civilisé qui habite un pays généralement montueux. Les Sifan ou Toufan vivent sous des tentes et nourrissent des troupeaux ; la rhubarbe est la seule chose que ce pays fournisse aux Chinois.

L'Yunnan confine avec des peuples sauvages et avec les royaumes d'Ava et du Pegou ; des montagnes défendent l'entrée de cette province, et son commerce est faible.

Du côté du midi, des montagnes séparent la Chine des royaumes de Laos et de Tunquin. Ces pays sont malsains, incultes, sauvages et remplis de rivières et de torrents dangereux ; le commerce est très borné. La Chine ne communique avec le Tunquin que par une partie de la province du Yunnan. Ce royaume produit du riz, du maïs, du millet ; mais les secours que les Chinois peuvent en tirer sont médiocres.

Le royaume de Corée, situé à l'est du Leao-tong, est fertile, quoique montagneux ; mais son commerce avec la Chine n'a jamais consisté en grains.

Tout le reste de l'empire est borné au sud et à l'est par la mer. Il peut recevoir quelques secours de Manille ; mais ils sont insuffisants, et néanmoins si recherchés, que, dans les cas de disette, j'ai vu exempter de tous droits de douane les vaisseaux p3.064 espagnols qui apportaient des cargaisons de riz à Macao ou à Quanton.

Il résulte donc de tout ce que nous venons de dire, que la Chine, entourée de montagnes impraticables ou de peuples errants, vivant sous des tentes, et ne s'occupant que de leurs troupeaux et fort peu d'agriculture, ne peut attendre aucun secours alimentaire des pays qui l'environnent, et qu'elle est obligée de tirer d'elle-même sa subsistance et de vivre de ses propres ressources. Le gouvernement en est tellement persuadé, qu'il a fait construire de grands magasins pour conserver les grains. On en voit de considérables à Peking et à Tong-tcheou pour subvenir aux besoins de la capitale. Il y en a aussi dans chaque province ; mais ces magasins sont mal administrés : les préposés, sous prétexte de prévenir la détérioration du riz que l'on y tient en réserve, sollicitent et obtiennent presque toujours la permission de le vendre, avec l'injonction seulement de le remplacer par du nouveau après la moisson. Mais, s'il arrive que la récolte ne soit pas bonne, car le riz est sujet à manquer, il n'est plus possible de remplir les magasins ; ils se trouvent vides alors, et dans les temps de disette le peuple n'en peut tirer aucun secours. Cependant, quand même on supposerait ces magasins bien administrés, comme ils ne doivent contenir que le dixième de p3.065 la récolte, et comme on prélève sur ce

dixième la paye des mandarins et des soldats, le surplus ne pourrait nullement suffire aux besoins des habitants : par conséquent les vues du gouvernement ne sont pas remplies, et ses précautions deviennent insuffisantes. Quant aux secours que les provinces peuvent se donner les unes aux autres, c'est fort peu de chose. Les Chinois ne cultivent ordinairement que ce qui est indispensable pour leur propre consommation, et non pour se procurer un excédent qu'ils puissent mettre en réserve, et vendre ensuite dans certaines circonstances : ainsi chaque canton n'a que son nécessaire, et ne peut rien donner à ses voisins.

Ce qui contribue encore à enlever à la nourriture des hommes une portion considérable de grains, c'est la grande consommation qu'on en fait dans la fabrication des eaux de vie ; car, malgré les ordonnances réitérées de la cour pour prohiber cette fabrication, on ne cesse de distiller des grains.

Toutes ces causes réunies occasionnent quelquefois de terribles famines, qui dépeuplent la moitié des provinces : les pères exposent alors, vendent ou tuent leurs enfants ; des milliers d'hommes périssent, et se mangent même les uns les autres, ainsi que cela est arrivé dans le Chan-tong en 1786 [1]. A ces fléaux il faut ajouter les massacres qui suivent ordinairement les révoltes. En 1783 et 1784, les mahométans, au nombre de cent mille, s'étant révoltés, l'empereur les fit tous massacrer, excepté les enfants au-dessous de quinze ans. Si on réfléchit ensuite que les troupes chinoises ne rétablissent pas toujours l'ordre dans les provinces sans éprouver des pertes, comme en 1768, où l'empereur perdit quarante mille soldats dans une révolte du Yunnan, et peut-être bien davantage dans les derniers troubles de l'île de Formose, on aura une idée du nombre d'hommes qui doivent périr dans certaines circonstances. Chez un peuple concentré dans le pays qu'il habite, et qui ne fait pas de colonies, ces sortes d'évènements, extrêmement nuisibles à la population, en rétablissent néanmoins

---

[1] Lettre de M. Raux, missionnaire à Peking.

l'équilibre et rendent moins sensible le manque de subsistances : c'est ce que cherche le gouvernement chinois ; les moyens qu'il emploie sont sans doute violents et barbares, mais il les regarde comme nécessaires.

La Chine étant donc un pays mal partagé du côté des vivres, n'ayant rien à attendre de ses voisins, suffisant à peine à la nourriture de ses habitants, porte en elle-même le germe de la destruction, et elle est loin de prendre dans sa population les accroissements considérables que certains auteurs ont voulu lui accorder, sans réfléchir que ces p3.067 accroissements eux-mêmes deviennent une source de destruction alimentée par les famines, suites inévitables d'une trop grande multiplication.

Considérons actuellement la population des provinces, d'après les états de différentes années, et examinons si le nombre d'hommes assigné à chacune est en proportion avec sa grandeur et avec celle des provinces voisines.

Tableau de la population de la Chine

	Dénombrements d'après		
	les missionnaires, en 1743	le P. Allerstain, en 1761	les Anglais, en 1794 (millions)
Petchely	16.702.765	15.222.940	38
Kiang-nan	26.766.365	45.922.439	32
Kiang-sy	6.681.350	11.006.640	19
Tchekiang	15.623.990	15.429.690	21
Fo-kien	7.643.035	8.063.671	15
Hou-kouang	4.264.850	16.909.923	27
Honan	12.637.280	16.332.507	25
Chan-tong	12.159.680	25.180.734	24
Chan-sy	8.969.475	9.768.189	27
Chen-sy	14.804.035	14.699.457	30
Setchuen	15.181.710	2.782.976	27
Quang-tong	6.006.600	6.797.597	21
Quang-sy	1.143.450	3.947.414	10
Yunnan	1.189.825	2.078.802	8
Koey-tcheou	255.445	3.402.722	9
Leaotong	235.620	668.852	»
Total	150.265.475	198.214.552	333

Il est difficile, ainsi que je l'ai dit plus haut, d'établir avec précision la population de la Chine ; p3.068 mais il ne faut qu'un instant pour voir combien ces États sont peu en proportion les uns avec les autres.

La population du Petchely, suivant les Anglais, est plus grande que celle du Kiang-nan, tandis que, selon les états de 1743 et de 1761, elle est plus petite ; je m'en rapporterais de préférence à ces derniers, puisque le Petchely est moitié moins grand que le Kiang-nan, que le terrain d'ailleurs y est mauvais, au lieu que la seconde province est plus fertile et qu'elle a beaucoup de manufactures : ainsi la note d'après laquelle on a assigné trente-huit millions au Petchely et seulement trente-deux au Kiang-nan, ne peut être que fautive. Mais si le P. Allerstain a suivi une proportion plus juste dans leur population respective, est-il possible de supposer, comme il le fait, quarante-cinq millions d'habitants dans une province aussi petite que le Kiang-nan, et dont la partie méridionale est remplie de montagnes ? Le Kiang-nan contient dix mille lieues carrées, et la France [1] trente mille. Si l'on regarde que la population était considérable en France en 1789, comment pourra-t-on accorder à un pays trois fois plus petit, un nombre d'habitants presque double ?

Je ne m'arrêterai pas à discuter le dénombrement p3.069 de chaque province en particulier ; ce qu'il est essentiel de prouver, c'est que ces dénombrements sont exagérés.

Les missionnaires, dans leurs calculs sur la population, se sont servis du nombre cinq pour multiplier les familles. Ce terme est trop fort, et il eût fallu en prendre un moyen, pour éviter de tomber dans des erreurs inévitables avec une telle base.

D'après d'Expilly et Mésance, le produit moyen des mariages en France est de trois et quatre enfants, quoique la durée du mariage en puisse donner quatre ou cinq fois davantage. Un auteur plus récent établit 5 + 1/16 pour terme moyen, en multipliant le rapport des naissances avec les morts, par le rapport des naissances avec les mariages. Mais si l'on multiplie les mariages par cinq, le résultat surpassera le nombre des naissances : ainsi ce terme est trop fort. En balançant le nombre des morts avec celui des naissances, on trouvera

---

[1] Avant la révolution.

que le rapport des naissances aux mariages est de 4 + 7/10 ; mais ce terme, quoique plus modéré, ne peut être exact, puisque les naissances n'appartiennent pas toutes aux mariages contractés dans l'année, et que les morts proviennent, en outre, tant de la naissance de l'année que des naissances des années antérieures : en un mot pour tout ce qui regarde la population, un simple relevé est p3.070 préférable à une multiplication, et toute supposition en ce genre ne peut donner qu'une erreur.

Un dénombrement de l'année 1122, sous Hoey-tsong des Song, donne vingt-huit millions huit cent quatre-vingt-deux mille deux cent cinquante-huit familles, comprenant quarante-six millions sept cent trente-quatre mille sept cent quatre-vingt-quatre bouches, ce qui ne fait pas deux personnes par famille. Un autre dénombrement de l'an 1290, sous Chy-tsou des Yuen, porte à treize millions cent quatre-vingt-seize mille deux cent six le nombre des familles, et à cinquante-huit millions huit cent trente-quatre mille sept cent onze celui des personnes, ce qui est un peu plus de quatre têtes par famille : ainsi, d'après les Chinois eux-mêmes, le nombre cinq, employé comme multiplicateur, serait souvent trop fort.

J'ai vécu longtemps à la Chine, et je n'ai pas remarqué que les familles de ce pays eussent un plus grand nombre d'enfants que celles d'Europe. Si le climat rend les femmes plus précoces en Asie, elles cessent aussi beaucoup plus tôt d'être mères. D'ailleurs, on ne peut supposer qu'à la Chine ces mariages soient plus productifs qu'en Europe ; car il est reconnu que chez les peuples qui n'admettent pas la polygamie, la population est égale et même plus forte que chez ceux où la pluralité des femmes est permise. Ajoutons qu'un vice p3.071 antiphysique, généralement répandu chez ces derniers, nuit prodigieusement à l'accroissement de l'espèce humaine. Il est vrai que la dépravation des mœurs et la polygamie étant beaucoup moins communes chez les habitants de la campagne que chez les gens aisés et dans les villes, ces causes y influent moins sur la population ; mais la pauvreté, la misère et les maladies, qui marchent toujours ensemble,

doivent enlever un grand nombre d'enfants de cette classe, principalement dans des contrées où les secours nécessaires à leur conservation sont rares ou manquent entièrement. Toutes ces considérations font assez voir, ainsi que je l'ai déjà dit, que le nombre cinq employé comme multiplicateur des familles est trop fort ; je l'emploierai cependant dans les états que je vais rapporter, parce qu'en adopter un nouveau, ce serait jeter de la confusion dans les calculs déjà faits ; mon but, d'ailleurs, est de prouver uniquement que l'accroissement marqué dans ces états n'est pas exact. p3.072

États de population

Années	Contribuables	Exempts, d'après le P. Amiot	Personnes
1736 [1]	23.593.549 x 5 = 117.967.745	7.078.500	125.046.245. A
1743 [2]	30.043.095 x 5 = 150.265.475	7.078.500	157.343.975. B
1743 [3]	28.450.846 x 5 = 142.254.230	7.078.500	149.332.730. C
1760 [4]	196.837.977	7.078.500	203.916.477. D
1761 [5]	198.214.553	7.078.500	205.293.053. E
1794 [6]			333.000.000. F

Différence entre les diverses années

	Personnes
Différence d'un an pour 7 ans, de A à B	4.613.961
Différence d'un an pour 7 ans, de A à C	3.469.498
Différence d'un an pour 17 ans, de B à D	2.739.559
Différence d'un an pour 17 ans, de C à D	3.210.808
Différence d'un an pour 1 an, de D à E	1.376.581
Différence d'un an pour 33 ans, de E à F	3.869.907

D'après ce tableau, la population a été en croissant de cinq huitièmes, et un peu plus depuis 1736 jusqu'en 1761, c'est-à-dire, dans l'espace de vingt-cinq ans. En suivant la même proportion pour les vingt-cinq années suivantes, elle aurait dû être en 1786, de trois cent trente-trois millions six cent un mille deux cent huit individus ; et pour

---

[1] Mission., tome VI, page 290.
[2] Ibid., page 279.
[3] Ibid., page 291.
[4] Ibid., page 292.
[5] Ibid., page 374.
[6] Anglais.

les huit p3.073 années depuis 1786 jusqu'en 1794 de quatre cents millions cent soixante-un mille quatre cent quarante-huit individus ; tandis qu'au contraire elle ne suit plus la même progression depuis 1761 à 1794 ; et qu'au lieu de croître de cinq huitièmes, elle n'augmente plus que de trois huitièmes et un peu plus, sans que pourtant il ait existé de raison pour occasionner une semblable diminution. La vérité est que ces états sont inexacts, et que si la population y est représentée comme toujours croissante, cela provient de l'intérêt que les mandarins ont à faire croire que leurs provinces s'améliorent, parce que ce serait déplaire à l'empereur, et nuire à leur avancement, que de lui montrer une diminution quelconque.

Pour se convaincre du peu de vraisemblance de ces états, il suffit d'y jeter les yeux. Pourquoi, par exemple, les résultats de l'année 1743 rapportés deux fois, présentent-ils entre eux une différence de huit millions onze mille deux cent quarante-cinq ?

Comment la province de Setchuen a-t-elle en 1743 [1], quinze millions cent quatre-vingt-un mille sept cent dix personnes, tandis que dix-huit ans après, en 1761, un état chinois très détaillé ne lui en donne plus que deux millions sept cent p3.074 quatre-vingt-deux mille neuf cent soixante-seize c'est-à-dire, douze millions trois cent quatre-vingt-dix-huit mille sept cent trente-quatre individus de moins [2]?

Pourquoi l'augmentation moyenne dans la population depuis 1736 jusqu'à 1760, et depuis 1761 jusqu'en 1794, est-elle de plus de trois millions par an, tandis que dans une année, c'est-à-dire, de 1760 à 1761, elle n'est que d'un million trois cent soixante-seize mille cinq cent quatre-vingt-un ? Comment expliquer une différence aussi extraordinaire ? Il faut nécessairement l'attribuer ou au vice de la méthode que l'on suit en dressant les états ou à la mauvaise foi de ceux qui en sont chargés ; c'est ce dont le lecteur va se convaincre.

---

[1] Mission., tome VI, page 291.
[2] Ibid., page 374.

Suivant les missionnaires [1], durant l'espace de quatre-vingts ans, depuis 1680 jusqu'à 1760, la population a augmenté de quatre-vingts millions : ce passage est d'autant plus remarquable, que comprenant les années énoncées ci-dessus, il détruit la prétendue augmentation de plus de trois millions par an dans la population, puisqu'il ne la porte qu'à un million, quantité égale à celle annoncée par les états de 1760 à 1761. Il prouve donc clairement combien ces états sont faux, et combien il faut être circonspect avant de les adopter.

p3.075 Une remarque à faire encore, et à laquelle les différents auteurs qui ont écrit sur la population n'ont pas eu assez égard, c'est qu'un accroissement considérable dans la population n'est pas toujours possible, parce que plus le nombre des hommes est excessif, moins il doit augmenter. Franklin observe que la faculté productive dans les animaux n'est pas d'elle-même limitée, mais que les hommes en se multipliant diminuent leurs moyens de subsistance, et que les privations qu'ils éprouvent, réduisent nécessairement la population à un terme moyen. Il y a longtemps qu'on a reconnu qu'une des causes principales qui restreignent l'accroissement, était la difficulté de se procurer des vivres. Si les années abondantes arrivaient plus fréquemment, le genre humain, suivant sir James Steward, serait beaucoup plus nombreux. Naturellement, dit Smith, les animaux multiplient en raison de leur subsistance.

Différents auteurs ont cru que la population pouvait être doublée en quinze ans, Petty pense même qu'elle peut l'être en dix ; cependant, le plus grand nombre s'accorde à dire que la population double tous les vingt-cinq ans : mais en prenant ce terme on aurait dû dire si l'on avait en vue un pays déterminé, ou si l'on rendait l'application générale ; car, dans ce dernier cas, on trouvera peu de contrées, soit en Europe, soit ailleurs, p3.076 où la population ait reçu un pareil accroissement.

Aux Etats-Unis d'Amérique, où les vivres sont en abondance, les mœurs pures, les mariages faciles, la population s'accroît

---

[1] Ibid., tome XI, page 112.

considérablement dans les villes, et encore plus dans les campagnes, dont les habitants, sans cesse occupés des travaux de l'agriculture, ignorent les vices qui enlèvent un grand nombre de personnes dans les cités ; aussi les États-Unis nous offrent-ils une population plus que doublée en vingt-cinq ans. Elle était, en 1774, de deux millions quatre cent quatre-vingt-six mille âmes, et en 1799, de cinq millions cent vingt-sept mille sept cent cinquante-six. Mais en prenant cet exemple, a-t-on bien examiné comment la population de l'Amérique est composée, et de quelle manière elle s'est accrue ? Combien d'individus, de familles même ont quitté l'Europe pour aller s'établir en Amérique, soit après la guerre avec l'Angleterre, soit pendant la révolution de la France ? Cette augmentation, qui sort du cours ordinaire de la nature et tient à des circonstances particulières, ne peut entrer en ligne de compte pour un véritable calculateur. Il ne doit considérer que la population indigène s'accroissant par son propre produit et non par des causes étrangères : ainsi l'on ne doit pas conclure de ce que la population a doublé aux États-Unis depuis son indépendance, qu'elle puisse suivre le même p3.077 cours chez les autres nations. D'ailleurs, les États-Unis se trouvent dans le cas des pays qui sont susceptibles d'un grand accroissement, par la facilité de s'y procurer des vivres, par l'étendue de leur territoire et par le petit nombre de leurs habitants. Il n'est donc pas surprenant que la population y ait augmenté et qu'elle augmente encore ; mais lorsqu'elle sera parvenue au point où son accroissement apportera les mêmes causes de destruction qui existent dans les grandes nations, alors elle n'augmentera que fort peu, et se mettra en équilibre avec ses moyens de subsistance. C'est ce que nous voyons à la Chine, où la population est loin de prendre l'accroissement accordé ordinairement aux autres nations ; effet produit par la trop grande quantité d'habitants réunis en une seule masse, quantité cependant qui est fort au-dessous des trois cent trente-trois millions d'individus que les voyageurs anglais assignent à cet empire.

Nienhoff compte en 1650, après la conquête de la Chine par les Tartares, cent cinq millions huit cent soixante-onze mille quatre cent

trente-quatre individus. Sous Kang-hy le nombre de personnes s'élevait à cent quinze millions cinquante-deux mille sept cent vingt-quatre. En prenant un milieu entre sept dénombrements, on trouve une population de cent douze millions quatre cent p3.078 soixante-sept mille neuf cent quatre-vingt-treize, et en y ajoutant les sujets exempts de contribution, que le P. Amiot estime être de sept millions soixante-dix-huit mille cinq cents, on aura alors une population moyenne de cent vingt-neuf millions cinq cent quarante-six mille quatre cent quatre-vingt-treize. Si l'on compare la Chine avec la France, uniquement sous le rapport de leur surface, la première étant presque six fois aussi grande que l'autre, et la population de cette dernière étant, en 1789, de vingt-cinq millions, celle de la Chimie sera de près de cent cinquante millions ; mais si l'on a égard à la quantité de terres cultivables dans les deux empires, et que l'on mette en rapport la population avec l'agriculture, on n'aura plus pour la Chine que cent trente-sept millions d'individus : ainsi, pour peu qu'on ajoute quelque chose, on parviendra au terme de cent cinquante millions, adopté par plusieurs auteurs, terme déjà assez fort et qu'il est impossible d'élever au-delà sans admettre des hypothèses invraisemblables ou des ressources surnaturelles. En effet, avant de donner une immense population à la Chine, il aurait fallu examiner si elle était possible d'après la quantité des terres cultivées : cette quantité s'élevait en cinq cent quarante-cinq millions d'arpents, et même on en peut admettre actuellement six cents millions, parce qu'on doit p3.079 croire qu'elles se sont améliorées. Si l'on accorde donc à la Chine une population de cent quarante à cent cinquante millions, cet empire se trouvera, proportion gardée, un peu plus peuplé que la France, et chaque individu y vivra sur quatre arpents. Donner à la Chine deux cents millions de personnes, c'est trois arpents par tête, ce qui suppose une population égale à celle des Provinces-Unies. En mettant trois cent trente-trois millions, ce n'est pas tout à fait deux arpents par tête, et c'est établir une population beaucoup plus forte que celle des Pays-Bas. Or, est-il possible de croire qu'un empire contenant neuf cents millions d'arpents de terre, dont six cents millions en culture, soit partout aussi peuplé que la Hollande, qui n'en a que douze

à treize millions, ou plus que les Pays-Bas qui n'en ont que dix à onze ? On conviendra sans peine que, l'agriculture étant plus susceptible d'être perfectionnée dans un pays d'une médiocre étendue, et les vivres pouvant s'y multiplier plus facilement, la population doit y prendre un accroissement beaucoup plus grand et beaucoup plus rapide que dans un pays d'une étendu soixante fois plus considérable.

Toutes ces raisons démontrent assez clairement que la population de la Chine ne peut excéder celle des autres pays ; et pour prouver définitivement que ceux qui pensent le contraire sont dans p3.080 l'erreur, je vais rapporter ce que j'ai vu dans les différentes provinces que j'ai traversées pendant mon voyage.

Dans notre route pour nous rendre à Peking, en remontant la rivière depuis Quanton jusqu'à Nan-hiong-fou, dernière ville de la province, nous n'avons rencontré dans cet espace, qui est de cent cinq lieues, que cinq villes éloignées les unes des autres de dix-sept, dix-neuf, vingt-quatre et vingt-huit lieues. La population dans les campagnes était très ordinaire ; elle nous a paru un peu plus forte dans les villes ; mais la circonstance de notre passage avait amené du monde sur la route ; et lorsqu'à notre retour nous avons visité à notre aise les mêmes lieux, les habitants ne se sont pas montrés plus nombreux que partout ailleurs. Il en fut de même dans le Kiang-sy. Excepté en deux ou trois villes où notre arrivée avait attiré les habitants d'alentour, le nombre des individus n'avait rien de surprenant. En parcourant par eau la plus grande partie de cette province, nous trouvâmes les villes à la distance de douze, quinze et vingt-cinq lieues, et ensuite à onze, neuf et sept lieues : il n'y en a qu'une seule à cinq et une à trois lieues ; enfin, nous ne vîmes que douze villes dans l'espace de cent seize lieues. Lorsque nous eûmes quitté nos bateaux, et que nous voyageâmes par terre dans le Kiang-sy, et p3.081 dans le Hou-kouang, dans un intervalle de quarante lieues nous traversâmes quatre villes : comme la route passe au milieu des campagnes, des villages et des villes, il nous aurait été facile de nous convaincre si les habitants y étaient en grand nombre ; mais rien ne nous l'a prouvé.

Dans le Kiang-nan, en cent dix-huit lieues nous rencontrâmes huit villes à onze, douze, quatorze, dix-huit et vingt-une lieues de distance l'une de l'autre ; et deux à cinq et à quatre lieues. A l'égard de cette partie occidentale du Kiang-nan, on ne peut être en doute un instant sur sa population : elle est très ordinaire.

Le Chan-tong ne nous a présenté successivement, dans l'espace de quatre-vingts lieues, que dix villes à des distances de vingt-deux, onze, neuf, huit, six et cinq lieues et demie. Dans le Petchely nous en trouvâmes autant, un peu plus rapprochées cependant, puisque nous n'y fîmes que soixante trois lieues ; mais quelles villes ! et surtout quels villages ! la plupart offraient l'affligeant spectacle du dénuement le plus absolu ; tandis que Peking, au milieu de tant d'objets misérables, entouré de vastes murailles, orné de superbes pavillons et de magnifiques palais, semblait à lui seul, si l'on peut s'exprimer ainsi, avoir pompé et absorbé tous les pays d'alentour.

En quittant la capitale, nous suivîmes, dans le p3.082 retour, la même route jusqu'à la ville de Te-tcheou, où nous changeâmes de direction pour prendre du côté de l'est. Dans ce nouveau trajet nous fîmes quatre-vingt-treize lieues dans le Chan-tong, et nous passâmes huit villes dont les trois premières les plus voisines du Petchely, sont à huit et à quatre lieues de distance, et les dernières à treize, quatorze, dix-huit et vingt lieues, et une seule à sept lieues. Le terrain de cette partie du Chan-tong n'est pas aussi mauvais que dans la partie occidentale de la même province, aussi présente-t-il une population plus nombreuse, sans néanmoins être très forte.

Parvenus dans la partie orientale du Kiang-nan, portion la meilleure de la Chine, et que les Chinois montrent de préférence aux étrangers, nous trouvâmes dans les environs de la digue qui est élevée le long du fleuve Jaune, des bourgs qui nous parurent très peuplés : c'est d'après cette population que les Anglais ont jugé, et c'est ce qui les a induits en erreur.

En passant par les mêmes lieux que ces voyageurs, j'aurais pu croire comme eux que le nombre des habitants était considérable ; mais j'ai

reconnu que je me serais trompé si je m'en étais rapporté à un premier coup d'œil. L'avantage que nous avions de partir suivant notre volonté, nous a mis à même de vérifier que cette population p3.083 n'appartenait pas toute entière aux endroits où nous nous trouvions, mais qu'une bonne partie y était venue des lieux circonvoisins. Ces bourgs si peuplés lors de notre arrivée, n'offraient presque qu'un désert au moment où nous partions, et nous apercevions dans la campagne des bandes nombreuses d'habitants qui s'en retournaient dans leurs villages.

Quoique la partie du Kiang-nan, avant le Hoang-ho, soit bonne, cependant nous ne vîmes dans l'espace de quarante lieues, que deux villes à la distance de vingt-quatre et quinze lieues ; ensuite trois autres après avoir traversé ce fleuve, et avant d'être à Tsin-kiang-fou au-delà du Kiang, c'est-à-dire, dans l'intervalle de vingt huit lieues. Cette portion du Kiang-nan, après le fleuve Kiang, est belle et bien peuplée ; les bourgs sont plus rapprochés, et dans l'espace de quarante-deux lieues on trouve cinq villes à quatre, cinq, sept, huit et neuf lieues les unes des autres.

Entrés dans la province de Tchekiang, nous parcourûmes vingt-deux lieues avant de voir une ville ; mais, comme les canaux font des détours, nous laissâmes sur le côté une ville du premier ordre et une du troisième ; néanmoins en comptant ces deux villes, nous n'en passâmes que douze pendant les quatre-vingt-quinze lieues que nous fîmes dans cette province, c'est-à-dire, p3.084 une ville à la distance de quatre lieues, deux à cinq, deux à sept, une à huit, une à neuf, deux à dix, deux à onze, et une à douze lieues.

Les cantons du Tchekiang qui confinent avec le Kiang-nan, et ceux qui environnent la ville de Hang-tcheou-fou, sont bien peuplés ; mais en remontant le fleuve jusqu'à l'extrémité de la province, la population est médiocre, et les villes n'ont rien d'extraordinaire, quoique sur les huit villes que nous vîmes dans cette partie du Tchekiang, et qui sont à onze, dix, neuf, huit, sept et quatre lieues de distance les unes des autres, il y en ait deux du premier rang.

On rencontre peu de monde dans le passage par terre qui sépare le Tchekiang, du Kiang-sy. Yu-chan-hien, la première ville de cette dernière province, et que nous eûmes tout le temps d'examiner, n'avait qu'une population proportionnée à son peu d'étendue. En descendant le fleuve pour nous rendre à Nan-tchang-fou, capitale du Kiang-sy, ce qui fait une route de soixante-quatorze lieues, nous passâmes devant six villes, dont deux à huit lieues de distance, une à dix, une à douze, une à seize, et Nan-tchang-fou qui est à vingt lieues. Cette capitale, où nous nous arrêtâmes, est grande, mais sa population ne nous parut point extraordinaire. Nous avons donc été pendant un voyage de près de seize cents lieues, p3.085 à portée de juger si les provinces étaient aussi peuplées que les Anglais l'ont avancé. J'ai fait en allant à Peking, des courses assez longues sans rencontrer personne ; et si, dans mon retour, j'ai vu plus de monde dans certains endroits, il n'y avait cependant pas lieu d'être étonné : en un mot, rien ne m'a porté à croire que la population en général fût prodigieuse. Je ne dirai plus qu'un mot : c'est une erreur que de croire qu'il existe à la Chine une seconde population sur les rivières ; excepté les villes principales et commerçantes, auprès desquelles on rencontre un assez grand nombre de bateaux, on n'en voit sur les fleuves que le nombre convenable à un pays vaste et étendu, dont tout le commerce se fait par eau. Les habitations sont assez généralement bâties à une certaine distance des rivières, et si les villes en sont souvent plus rapprochées, on en voit plusieurs qui en sont éloignées. Le passage suivant d'une lettre d'un missionnaire, se rendant à Peking en 1793, confirme ce que j'avance.

> « Ce n'est pas le long des fleuves, dit M. Lamiot, que le grand nombre des habitants se fait le plus remarquer ; car les bords en sont totalement négligés et abandonnés. On rendrait de grands services au commerce, si l'on faisait usage à la Chine, des moyens qu'on emploie en Europe pour l'entretien des fleuves ; mais comme on p3.086 n'en prend pas de soin, ils s'étendent très loin dans les terrains plats, et il reste même

encore beaucoup de terre qu'on ne cultive pas, crainte des inondations.

@

REVENUS

Les Chinois sont très inexacts dans les états qu'ils donnent des revenus de leur pays, et cela doit être ; car, intimement persuadés de sa richesse et de sa puissance, ils sont encore plus portés à les exagérer. Un étranger doit donc s'attendre à recevoir autant de comptes différents qu'il consultera de personnes ; et c'est là la vraie cause pour laquelle les auteurs qui ont traité cette matière sont si peu d'accord dans leurs rapports.

Le P. Trigault dit que les revenus sous Chin-tsong, en 1587, surpassaient annuellement la somme de cent cinquante millions.

Nieuhoff, en 1655, les porte à huit cent trente-deux millions.

Le P. Magalhens avance que, d'après le relevé des livres chinois, il entrait, en 1688, dans les trésors de l'empereur, vingt millions quatre cent vingt-trois mille neuf cent soixante-deux écus d'argent. En supposant que la valeur d'un écu fût de quatre francs, suivant l'estime des Portugais à cette époque, les vingt millions donneraient quatre-vingt-un millions six-cent quatre-vingt-quinze mille p3.087 huit-cent quarante-huit livres ; et en y ajoutant deux cents millions pour l'impôt sur le riz, le sel, la soie, &c., les revenus seraient alors de deux cent quatre-vingt-un millions six cent quatre-vingt-quinze mille huit cent quarante-huit livres.

Le P. Le Comte, qui écrivait presque dans le même temps, dit que les revenus en argent s'élevaient à vingt-deux millions d'écus de quatre francs, ce qui fait quatre-vingt-huit millions : or, en y joignant les deux cents millions sur le riz, la soie, &c., le total des revenus serait de deux cent quatre-vingt-huit millions, somme presque égale à celle énoncée par le P. Magalhens.

Les Anglais qui étaient à la Chine en 1794 font monter le revenu, sur l'autorité de notes chinoises, jusqu'à quatorze cent quatre-vingt-cinq millions. Cette somme est bien différente de celle de deux cent quatre-vingt-huit millions ; mais si les Anglais et Nieuhoff ne sont pas d'accord avec les missionnaires, c'est que les premiers s'en sont

rapportés aux comptes donnés par les Chinois qui, par amour-propre ou pour toute autre raison, ont jugé à propos de les exagérer, au lieu que les derniers les ont vérifiés dans les livres.

Il est à propos cependant d'observer que l'état des revenus à l'époque dont les missionnaires ont parlé, ne doit plus être le même pour le temps actuel, le mode de perception ayant été p3.088 changé sous l'empereur Yong-tching, qui fit substituer la taille ou impôt sur les terres à la capitation, pour éviter l'incertitude et les variations du produit, ou plutôt pour retirer un impôt plus considérable, puisque la capitation de deux mas par personne, prélevée, sous le règne de Kang-hy et de ses prédécesseurs, sur cinquante-huit millions de contribuables, depuis l'âge de vingt jusqu'à soixante ans, ne procurait qu'un revenu de quatre-vingt sept millions. Néanmoins, on ne peut supposer que le gouvernement, en changeant l'ancienne manière de percevoir les impôts, ait pu prendre des moyens capables d'élever subitement les revenus de l'empire, de la somme de deux cent quatre-vingt-huit millions à celle de quatorze cent quatre-vingt-cinq millions. Cette dernière évaluation est trop forte, et ce que rapporte M. Barrow le confirme [1].

> « L'empereur actuel Kia-king, dit-il, quoiqu'il se fût emparé des immenses trésors du premier ministre de son père, et qu'il eût levé d'autres sommes, fut obligé d'accepter trois millions sept cent cinquante mille livres des marchands de sel de Quanton, et d'envoyer vendre dans cette ville des perles, des agates et différents effets précieux, afin de subvenir aux frais nécessaires pour p3.089 soumettre les rebelles d'une province de l'ouest.

Comment croire, d'après ce passage, aux énormes revenus de l'empereur, puisque, malgré ses richesses prétendues, il se trouve embarrassé, même avec l'addition des biens confisqués sur le Ho-

---

[1] Barrow édition anglaise, page 403.

tchong-tang ? Il y a lieu de penser que les mandarins qui voyaient les Anglais avec inquiétude et jalousie, et qui connaissaient leurs établissements dans l'Inde, leur ont fourni des états exagérés, dans l'intention de représenter la Chine comme un pays riche, peuplé et capable de se défendre. D'ailleurs, les Chinois ayant fait monter le nombre des soldats à dix-huit cent mille, ont été obligés de forcer proportionnellement les revenus pour trouver la somme de onze cents millions nécessaire à l'entretien d'une telle armée. Je vais proposer un compte un peu différent, mais plus approchant de la vérité.

Un édit de l'empereur, publié en 1777, reconnaît que le tribut en argent levé sur tout l'empire monte à deux cent six millions neuf cent cinquante-cinq mille livres ; mais comme il est d'usage à la Chine de payer les impôts moitié en argent et moitié en nature, cette somme de deux cent six millions neuf cent cinquante-cinq mille livres ne sera donc que la moitié de l'impôt, dont le total s'élèvera à quatre cent treize millions neuf cent dix mille livres.

p3.090 L'impôt est le dixième de l'évaluation des terres ; mais on doit croire que cette évaluation ne peut être que modérée, puisqu'il faut en déduire tous les frais que nécessitent la culture en général. En effet, si on calculait à quelle somme peut s'élever le dixième du produit brut de près de six cents millions d'arpents de terres labourables, on trouverait sans doute que cette somme serait beaucoup plus considérable que celle qui est indiquée dans l'édit de 1777 : mais cette évaluation n'étant fixée que d'après le produit net, le revenu rentre alors dans une somme moyenne, qui est, comme je l'ai dit plus haut, de quatre cent treize millions neuf cent dix mille livres.

Tous ceux qui ont parlé des revenus de la Chine, disent positivement qu'on prélève un second dixième sur la récolte du riz, dans la province de Quang-tong ; mais quoiqu'ils n'aient point fait mention du Quang-sy, où l'on fait cependant deux récoltes, il est à propos de comprendre cette province. En supposant donc un degré et demi en latitude, donnant trente-sept lieues, sur un peu plus de neuf degrés en longitude, à vingt trois lieues au degré sous le parallèle des provinces

de Quang-tong et de Quang-sy, faisant deux cent dix-huit lieues, on aura huit mille soixante six lieues carrés, ou quarante millions trois cent trente mille arpents, qui, à quatre pics chacun, p3.091 produiront cent soixante-un millions trois cent vingt mille pics dont le dixième, seize millions cent trente-deux mille pics, est envoyé en partie à Peking.

Récapitulation.

On aura donc pour la moitié de l'impôt perçu en argent, suivant l'édit de 1777 : 206.955.000 f.

Pour la seconde moitié levée en nature : 206.955.000.

Pour le second dixième prélevé en nature dans le sud, donnant seize millions cent trente-deux mille pics, à dix francs 161.320.000.

Pour les douanes sur le sel, le charbon, &c : 48.047.670.

Pour les droits sur le commerce des étrangers à Quanton [1] : 6.000.000.

629.277.670.

Il faut ajouter à cette somme le tribut qu'on lève sur la soie et les étoffes d'autres matières. Le P. Kircher, dans sa *China illustrata*, donne un relevé de ce que paie chaque province, et ne porte le tribut sur la soie qu'à cent quatre-vingt-onze p3.092 mille cinq cent trente livres pesant de cette matière. Le P. du Halde met la même quantité, mais il en ajoute une autre de quatre cent neuf mille huit cent quatre-vingt-seize livres de soie travaillée. En général les états des tributs de chaque province, varient suivant les différents auteurs qui en ont parlé. Il en est qui les ont portés très haut sans entrer dans aucun détail, tandis que d'autres qui en ont fait l'énumération, les ont évalués beaucoup plus bas. Le P. du..... Halde fixe à trente-deux millions de taëls, ou deux cent quarante millions de livres, le tribut seul du Kiang-nan, sans spécifier sur quoi il est prélevé, pendant que plusieurs écrivains ne l'estiment qu'à cinquante millions, en y comprenant l'argent et le riz.

---

[1] Ces droits sont pour l'empereur.

L'impôt prélevé sur la soie dans le Tchekiang, est plus fort que dans le Kiang-nan ; mais au total le tribut de la première p3.093 province, est plus faible que celui de la seconde, parce que celle-ci est plus grande. En prenant donc un milieu entré tous ces différents rapports, on peut évaluer à quarante millions l'impôt sur les soies et les cotons ; et si l'on y joint celui sur les vernis, le musc, la porcelaine et les autres objets, le total s'élèvera à cinquante millions et plus. Supposons : 50.722.330

Le TOTAL des revenus sera de : 680.000.000

J'ai dit plus haut qu'on payait autrefois une capitation qui fut changée en taille sous Yong-tching ; cependant cette capitation existe encore en partie ; car outre qu'il en est fait mention dans certains auteurs, je l'ai vu moi-même exiger les marchands, des artisans et des domestiques. Une preuve d'ailleurs que cette capitation a lieu, c'est que dans le nombre des mandarins appartenant aux villes, il y en a un qui est désigné comme receveur p3.094 des boutiques. Quoiqu'on lise dans les Mémoires sur la Chine, que les impôts pèsent seulement sur l'agriculture, il n'est pas croyable que les marchands et les artisans ne paient rien ; car il en résulterait qu'un grand nombre de personnes abandonneraient l'état d'agriculteur. En portant donc l'impôt sur les marchands, à trente millions qu'on ajoutera aux revenus de l'empire,

ceux-ci s'élèveront à : 710.000.000

De cette somme de sept cent dix millions, il n'est prélevé pour l'empereur que ce qu'il faut pour ses besoins en riz, en provisions, en soie et autres objets ; le reste entre dans les trésors des provinces, sert à payer les mandarins et les troupes, et est destiné à subvenir à toutes les dépenses de l'État.

L'empereur possède beaucoup de terres le long de la partie de la grande muraille la plus voisine de Peking ; elles lui appartiennent en propre et à sa famille, et sont louées à des fermiers qui en paient le fermage, soit en denrées, soit en argent. Outre ces terres, l'empereur entretient au-delà de la grande muraille, de grands troupeaux et des

p3.095 haras, dont le produit en argent est versé dans les coffres du palais : l'empereur s'en sert pour son entretien, car ce prince ne vit que sur le produit de ses domaines, et laisse en grande partie dans le trésor public les sommes qui proviennent des revenus de l'État.

Il est difficile d'estimer le produit des domaines de l'empereur ; on peut le supposer très considérable, puisqu'il suffit à ses dépenses personnelles ; mais quel qu'en soit le montant, si l'on y ajoute, le produit du gin-seng, les confiscations, les saisies des biens, et les riches présents que l'empereur reçoit des mandarins, on pourra évaluer le tout à environ cent millions, qui, ajoutée aux revenus de l'État, fixés ci-dessus à sept cent dix millions, formeront un total de huit cent dix millions. Cette somme n'atteint pas encore les quatorze cent quatre-vingt-cinq millions dont parlent les Anglais ; mais ces voyageurs ont été induits en erreur par les Chinois qu'ils ont consultés ; et pour prouver combien il est facile de se tromper en suivant aveuglément les rapports de ceux-ci, je vais faire voir les fautes de calcul qu'ont commises, d'après eux, certains missionnaires.

Le P. du Halde, et plusieurs auteurs avec lui, disent que l'empereur a neuf mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf barques, appelées Leang-tchouen (barques des vivres), qui portent tous les ans à p3.096 Peking, quarante millions cent cinquante cinq mille quatre cent quatre-vingt-dix sacs de riz de cent vingt livres chacun, ce qui fait quatre milliards huit cent dix-neuf millions de livres de riz : or, pour conduire cette quantité, il faudrait quarante-huit mille cent quatre-vingt-six barques, puisqu'elles ne portent chacune que huit cents pics (98.400 livres), et ne font qu'un seul voyage.

Les Chinois parlent bien de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf barques ; mais les mandarins nous ont assuré qu'ils n'en avaient jamais vu ou compté au-delà de quatre à cinq mille. M. Vanbraam, qui a adopté le même nombre de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf barques, en conclut qu'on envoie des provinces à Peking sept cent cinquante millions de livres de riz ; mais pour les porter il faudrait au moins sept mille six cents barques, et il est reconnu qu'elles n'existent

pas. La vérité est que l'empereur ne fait venir à Peking, ni cette dernière quantité de riz, ni celle mentionnée par le P. du Halde ; elle y serait inutile, et je m'en vais en donner la preuve : si l'on suppose un million d'habitants dans cette capitale, il ne leur faudra pour une année, à deux livres de riz par jour pour chaque individu, que sept cent trente millions de livres ; et certainement l'empereur ne nourrit pas toute la ville. On voit clairement que le P. du Halde et M. Vanbraam se sont p3.097 trompés dans leurs calculs : ce dernier ajoute de plus, que cette quantité de riz sert à payer la plus grande partie des troupes chinoises, et celles qui sont attachées à la cour ; mais il ne fait pas réflexion que l'armée est répandue dans tout l'empire, et qu'elle y reçoit sa nourriture ; il n'est donc pas nécessaire d'envoyer à Peking les sept cent cinquante millions de livres de riz, puisque ceux qui doivent les consommer n'y demeurent pas.

L'empereur entretient à Peking cinq mille mandarins, auxquels il fait délivrer du riz, de l'argent et du sel ; en y ajoutant les Tartares des huit bannières, qui sont au nombre de quatre-vingt mille, les eunuques et les gens du palais, le total des personnes entretenues par l'empereur, sera de cent mille, pour lesquelles il faudra par année, à deux livres de riz chacune par jour, la quantité de soixante treize millions de livres pesant de riz, dont le transport exigera seulement neuf cent douze barques. Mais, quand on supposerait que l'empereur donne des vivres au double de personnes, et même au quadruple, ce qui n'est pas probable, cela ne demanderait encore que trois mille six cent quarante-huit barques, nombre fort au dessous de celui de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf. Il est facile de se convaincre, par ce calcul, que les Chinois en parlant des richesses p3.098 de leur pays et principalement de celles de l'empereur, emploient toujours des termes emphatiques ; ils ont pensé, par exemple, que le nombre neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf, rendu très longuement dans leur langue, exprimeront beaucoup mieux la richesse du souverain, que l'énumération plus simple de quelques milliers. Ils ont également exagéré la quantité des barques appelées long-y-tchouen, occupées à transporter les pièces de

soie destinées pour l'usage de la cour. Il y en a, disent ils, trois cent soixante-cinq ; mais en adoptant ce nombre, et évaluant la charge de chaque barque à cinq cent mille francs, elles porteraient en soie, en coton et autres objets, une valeur de plus de cent quatre-vingt-deux millions, somme qui surpasse de beaucoup le terme assigné par plusieurs auteurs, au tribut des provinces, en soie, coton et autres productions.

Il résulte donc qu'il ne faut pas adopter sans examen tout ce que les Chinois racontent de leur pays, ou du moins qu'il est nécessaire de le réduire à sa juste valeur. Le P. du Halde, dans ce qu'il dit de l'envoi à Peking de quarante millions de sacs de riz, a fixé trop haut le poids du sac. L'usage à la Chine est qu'il faut quatre boisseaux pour former un sac ; or, le poids du boisseau n'étant que de dix livres chinoises, le sac ne pèse p3.099 que quarante livres [1], et non cent vingt. D'après cela, les quarante millions de sacs du à P. du Halde, au lieu de donner quatre milliards de livres pesant , n'en donnent plus qu'un milliard neuf cent soixante et quinze millions, ou seize millions soixante-deux mille cent quatre-vingt-seize pics, qui à dix francs le pic, font cent soixante millions en argent, somme égale à celle que j'ai assignée pour le produit du second dixième de la seconde récolte des provinces méridionales.

On se persuadera aisément, d'après ce que je viens de dire, que les revenus de l'empire chinois sont considérables, mais bien au-dessous du montant de la note remise par les mandarins aux Anglais ; et pour s'en convaincre encore, il suffit de considérer le produit des douanes. Les droits détaillés, province par province, dans l'ouvrage des missionnaires, ne donnent, selon eux, que quarante-huit millions. Si, dans un pays aussi vaste que la Chine, où le commerce intérieur est très actif, les douanes ne rendent que quarante-huit millions, on doit en conclure que les autres revenus suivent la même proportion, et qu'ils

---

[1] Missionn., tome VII, page 66, et tome IX, page 458.

sont loin par conséquent d'atteindre quatorze cent quatre-vingt-cinq millions.

p3.100 Les douanes d'Ecosse et d'Angleterre ont rendu, en 1796, une somme de cent quarante-trois millions cinq cent quatre-vingt-douze mille sept cent quatre-vingt-quinze livres [1], c'est-à-dire, trois fois autant que le produit des douanes dans toute la Chine. D'après le compte de 1796, le rapport des douanes aux revenus de la Grande-Bretagne, est comme un à quatre. On conçoit sans peine que les Chinois n'ayant pas autant d'expérience que les Anglais dans la manière de lever les droits, on ne peut établir à la Chine la même proportion qu'en Angleterre ; cependant le rapport des douanes chinoises aux revenus de l'empire, en supposant ceux-ci de quatorze cent quatre-vingt-cinq millions n'étant que comme un à trente, ce rapport est trop disproportionné pour ne pas démontrer visiblement que ce prétendu revenu est extrêmement exagéré et invraisemblable.

@

[1] Tableau de la Grande-Bretagne, tome III, page 435.

DÉPENSES

Le dixième de l'impôt sur les terres suffit pour payer tous les officiers ; je suis en cela d'accord avec les Anglais : ainsi il faut poser :

Pour la paye des mandarins supérieurs, soit civils, soit militaires, et pour celle des sous-officiers, la somme p3.101 de 57.523.000

Pour six cent mille soldats de pied, à trois taëls par mois, moitié en argent et moitié en vivres : 162.000.000

Pour deux cent quarante-deux mille cavaliers, à quatre taëls par mois, moitié en argent et moitié en vivres : 87.120.000

Pour la remonte des chevaux, estimée être l'équivalent du dixième de la valeur de deux cent quarante mille chevaux, à vingt taëls chacun, faisant quatre millions huit cent quarante-quatre mille taëls, ou trente six millions trois cent mille francs : 3.630.000

Les uniformes, pour huit cent quarante deux mille soldats, à quatre taëls chacun : 25.260.000

Les armes, &c., pour huit cent quarante deux mille soldats, à un taël chacun : 6.315.000

La marine, les bateaux : 100.000.000

Les canaux : 30.000.000

Les forts, l'artillerie : 28.175.000.

Total des dépenses : 500.000.000

J'ai dit précédemment que les revenus peuvent p3.102 être évalués à :

710.000.000

Les dépenses sont : 500.000.000

Excédent : 210.000.000.

Cet excédent, presque égal à celui de deux cent soixante-dix millions fixé par les Anglais et par les missionnaires, rentre dans le trésor de l'État, à l'exception de ce que se réserve l'empereur et dont il est difficile d'estimer avec précision la quantité ; mais on peut supposer qu'ayant la toute puissance en main, ce prince fait verser dans son trésor particulier la somme qu'il lui plaît ; par conséquent, quel qu'en

puisse être le montant, si on le joint au produit des domaines impériaux, et aux autres rentrées, il est hors de doute que ce qui forme le revenu proprement dit de l'empereur est d'une grande valeur.

Lorsque j'avance que, sur les deux cent dix millions qui excèdent les dépenses du gouvernement, il n'en entre qu'une portion dans le trésor du palais, je suis du même sentiment que la plupart des écrivains instruits qui ont traité cette matière : ils disent, avec raison, qu'on réserve dans chaque ville un fonds proportionnel à ses besoins, et que l'excédent seul est envoyé à Peking.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir des notions exactes sur les revenus de l'empire de la Chine : premièrement, parce que les p3.103 Chinois se contredisent ; secondement, parce que la plupart de leurs comptes sont exagérés ; en troisième lieu, parce que personne à la Chine n'oserait écrire des choses qui pourraient devenir préjudiciables aux intérêts des mandarins, dont la sûreté personnelle dépend du bon état réel ou prétendu des provinces.

Les écrivains chinois qui font la description des provinces, parlent donc toujours en faveur des mandarins ; et ceux-ci, pourvu que ces rapports plaisent à l'empereur et leur attirent ses bonnes grâces, s'embarrassent peu qu'ils soient vrais ou supposés.

@

POLICE DES VILLES

Les portes des villes chinoises s'ouvrent au soleil levant et se ferment à la nuit, et des soldats y sont toujours postés en sentinelle pendant le jour, pour veiller sur ceux qui entrent et qui sortent. Les villes sont divisées par quartiers, dont chacun est sous l'inspection d'un chef, chargé de maintenir l'ordre et d'informer le mandarin dès qu'il y survient quelque chose d'extraordinaire. Malgré cette surveillance établie, malgré le soin qu'on a de fermer à la nuit, par des barrières, les rues de traverse, et quoique les ordonnances prescrivent à tous les citoyens de se secourir réciproquement en cas d'accident, les voleurs trouvent p3.104 cependant les moyens d'exercer leur adresse, surtout lorsque le feu prend quelque part. Dans ce dernier cas, toutes les barrières s'ouvrent, les Chinois accourent de tous côtés, les uns pour regarder, peu pour porter du secours, et le plus grand nombre pour piller ceux qui se sauvent avec leurs effets. Ces malheureux, il est vrai, s'arment, dans leur fuite, de sabres ou d'épées pour se défendre ; mais leur air effrayé enhardit les voleurs, qui les attaquent et leur enlèvent leur dernière ressource. A Quanton, aussitôt qu'un incendie s'est déclaré, les mandarins et les soldats se transportent sur les lieux, mais ils ne font rien pour l'arrêter ; le feu ne s'éteint que de lui-même, lorsqu'il n'y a plus rien à brûler, ou lorsque les Européens parviennent à s'opposer à ses progrès. Dans une de ces occasions j'ai traversé seul une grande partie des faubourgs de cette ville, sans que personne s'y soit opposé ; car les Chinois voient alors avec plaisir les étrangers et les laissent pénétrer partout. Mais, si c'est dans la ville que le feu prend, la méfiance des mandarins l'emporte sur le danger ; ils n'appellent aucun secours, et l'incendie ne cesse qu'avec la destruction totale des maisons.

Une des ordonnances de la police chinoise défend à toute personne quelconque de sortir le soir sans lumière ; cette précaution paraît, au premier p3.105 coup d'œil, sagement établie ; mais elle donne lieu à des accidents très fâcheux. Les Chinois ne se servent pas toujours de lanternes ; ils emploient souvent des torches faites de bois tortillé et résineux, qui brûle facilement. On ne s'imaginerait pas avec quelle

négligence ils les portent : j'ai vu plusieurs fois à Quanton la rue pleine de flammèches, soit qu'elles fussent emportées naturellement par le vent, soient qu'elles fussent détachées par l'agitation que l'on donne de temps en temps à ces espèces de flambeaux pour les tenir allumés. Si la police était aussi bien faite qu'on le dit, on les défendrait sévèrement ; mais les Chinois sont des gens d'habitude ; la coutume est tout pour eux, et quels que soient les inconvénients qui en résultent, ils la suivent toujours. Heureusement qu'on sort peu le soir dans les villes, à moins qu'on n'ait des affaires pressées : on rentre de bonne heure, et lorsque la nuit est un peu avancée, on ne rencontre plus personne, d'autant plus que les treillis de bois placés à l'entrée des rues de traverse sont fermés.

Les soldats marquent les veilles de la nuit en frappant sur une cloche ou sur un tambour. Tout particulier qui possède quelque chose capable de tenter les voleurs, a soin de faire monter la garde chez lui par ses domestiques : ceux-ci p3.106 frappent sur de petits bâtons, pour indiquer qu'ils ne sont pas endormis, et par-là ils écartent les filous, qui vont chercher ailleurs des personnes moins vigilantes. Cette surveillance dure jusqu'au jour ; car aussitôt qu'il paraît, les rues se remplissent de monde et les voleurs sont moins à craindre.

La police se fait assez bien à la Chine, parce qu'il est facile à quinze ou vingt personnes réunies d'en arrêter une ; j'ai vu néanmoins des occasions où, malgré les ordres exprès du gouvernement, les soldats n'ont pu parvenir à s'emparer de l'individu qu'ils cherchaient. Les missionnaires ont un peu exagéré, lorsqu'en parlant de la police en général, ils ont avancé que les signaux se répandent dans tout l'empire aussi rapidement que dans un camp, et que dans un instant un coupable y est poursuivi et arrêté [1]. Cette assertion est hors de vraisemblance, attendu que les corps de garde ne sont pas tous placés à une distance égale et que leur position respective les empêche très souvent de se voir ou de distinguer les signaux. Nonobstant les précautions prises contre les voleurs, il s'en trouve un assez grand

---

[1] Missionn., tome VIII, page 185.

nombre, et les soldats qui sont chargés de la police des villes, ne réussissent pas toujours à s'en rendre maîtres. Ces p3.107 soldats n'ont que des fouets, le port d'armes n'étant permis qu'aux gens de guerre en fonction : aussi voit-on peu de scènes sanglantes dans les rues ; et si les gens du peuple, après s'être injuriés, en viennent aux coups, ils ont grand soin d'éviter l'effusion du sang.

Les Anglais ont écrit dans leur relation, que les disputes entre les Chinois se terminent par le déchirement des habits où par la perte du penzé [1] : c'est une erreur ; car à la Chine, le plus grand affront qu'on puisse faire à quelqu'un, est de lui couper son penzé ; et, dans un cas pareil, l'offensé pourrait se porter à des voies de fait.

Lorsque les Chinois se battent, ils ont la précaution d'ôter leurs habits et de rouler leur penzé autour de la tête ; mais ils n'en viennent à cette extrémité qu'après s'être dit beaucoup d'injures. En général, les gens du peuple sont plus portés à crier qu'à se battre ; et je ne me rappelle pas avoir vu, dans tout le cours de mon voyage, qui que ce soit en venir aux mains.

Je ne sais comment le P. de Fontaney, en parlant des habitudes chinoises, a pu dire que, se trouvant dans un endroit étroit et rempli de portefaix qui s'embarrassaient réciproquement dans leur p3.108 marche, il s'attendait à les voir passer des injures aux coups, comme font ceux d'Europe en pareille circonstance, mais que, tout au contraire, ils se saluèrent, se parlèrent très raisonnablement et qu'après s'être aidés mutuellement, ils se quittèrent avec beaucoup de politesse. Ce récit n'est pas plus exact que ce qu'on rapporte sur la police de Peking.

Les rues de cette capitale sont beaucoup plus larges que celles des villes de province ; mais si elles ont cet avantage, elles ont le défaut, n'étant point pavées, d'être remplies de poussière ou de boue. On y rencontre un grand nombre d'hommes dans certains endroits. Les femmes y vont plus librement qu'ailleurs, et nous en vîmes plusieurs : mais parmi

---

[1] Espèce de queue formée des cheveux que les Chinois ne laissent croître que sur le derrière de la tête.

cette quantité de personnes qui vont et viennent dans Peking, il ne faut pas croire, d'après certains missionnaires, que c'est à ceux qui sont à cheval ou en voiture à prendre garde de toucher les passants, et non à ceux-ci à se déranger, et que les grands même craindraient de heurter un vendeur d'allumettes. Tandis que nous marchions dans les rues de Peking, nous fûmes témoins que les passants laissaient la voie libre aux charrettes, et surtout aux grands ; nous remarquâmes que ceux qui étaient en voiture ou à cheval, non seulement cédaient le chemin à ces derniers, mais encore qu'ils mettaient pied à terre. p3.109 Comme nous revenions de chez l'empereur, les soldats qui nous accompagnaient, poussaient rudement et coudoyaient indistinctement tous ceux qui obstruaient le chemin. Il y a loin de là à l'attention dont parlent les missionnaires, et les passants qui se dérangeaient pour nous, étaient bien forcés de le faire pour leur propre sûreté. Cette politesse qu'on a tant vantée dans les Chinois, ne s'exerce pas toujours librement, et souvent elle est exigée d'une manière si absolue, qu'il est impossible qu'elle n'ait pas lieu. Le motif qui fait faire certaines choses dans ce pays, n'est pas toujours tel qu'il paraît au premier coup d'œil. Les filles publiques, par exemple, suivant plusieurs auteurs, n'habitent pas l'intérieur des villes, et cela, disent- ils, par décence. Il est certain que ces femmes vivent dans les faubourgs ou sur les rivières ; mais croire que ce soit par un motif de décence, c'est se tromper. Les bateaux occupés par des filles publiques [1], soit à Quanton, soit dans les autres lieux où j'en ai rencontré, sont rangés à côté les uns des autres : tout le monde les voit, ainsi que les hommes qui les fréquentent. Les gens riches font des parties de plaisir sur la rivière, dans des barques faites exprès, et y appellent autant de filles p3.110 qu'ils en veulent : c'est une chose reconnue et qu'on a journellement sous les yeux. Je ne crois pas, d'après cela, qu'on puisse dire que c'est par décence que les filles publiques ne vivent pas dans l'enceinte des villes ; il s'en faut de beaucoup.

@

---

[1] Ces femmes vivent plusieurs ensemble, sous la direction d'un homme qui répond de leur conduite.

JUSTICE

Les Chinois ont un corps de lois relatives aux délits et aux peines. Quant aux affaires civiles et à tout ce qui concerne la propriété, ils ont des ordonnances rendues par différents empereurs. C'est au souverain seul qu'appartient le droit de changer les lois ou d'en créer de nouvelles ; La famille régnante qui a expulsé du trône la dynastie chinoise, a fait rassembler tous les édits de Chun-chy et de Kang-hy, et en a formé un recueil appelé Ta-tsing-hoei-tien, qui contient les réglements pour chacun des grands tribunaux de Peking, c'est-à-dire, pour la famille impériale, pour les mandarins, les finances, les cérémonies, la guerre, les crimes et les travaux publics. Les Tartares ont en outre composé un traité particulier pour les crimes. Ce livre, intitulé Ta-tsing-lu-ly, parle de cinq supplices actuellement en usage à la Chine ; il spécifie les fautes et les crimes, et détermine la manière dont les gens en place doivent se conduire. Les décrets de l'empereur et de ses prédécesseurs, ainsi réunis, forment une espèce de code p3.111 qui sert de guide aux mandarins, et d'après lequel ils rendent leurs jugements.

La justice est gratuite ; les mandarins sont payés par le gouvernement ; il leur est défendu de voir les plaideurs dans le particulier, ni d'en recevoir aucun présent ; ils doivent être à jeun, ou du moins n'avoir pas bu de vin lorsqu'ils vont à leur tribunal [1]. Les affaires se traitent publiquement ; chacun plaide sa cause de vive voix, ou l'expose par écrit. La profession d'avocat est inconnue dans ce pays ; elle n'y est même pas permise, et un tiers qui s'immiscerait dans une cause quelconque pour lui donner un tour plus favorable ou contraire à la vérité, s'exposerait à la bastonnade s'il s'agissait d'une affaire civile, et à une peine plus grave et analogue à celle du coupable, s'il s'agissait d'une affaire criminelle ; car chez les Chinois la violence et l'homicide sont punis avec la plus grande rigueur.

---

[1] Chaque magistrat a ses assesseurs, ses greffiers, ses huissiers, qui composent son tribunal, appelé en chinois ya-men.

Les procès en matière de police se terminent rapidement, surtout si le mandarin a été témoin du délit ; il n'attend pas qu'on lui rende une plainte ; il n'envoie pas le prévenu en prison pour comparaître au bout d'un long terme devant un tribunal composé de plusieurs juges : il l'interroge ; il le p3.112 juge à l'instant, et le fait punir par les bourreaux qui marchent toujours à sa suite. On étend par terre le coupable, on lui applique un certain nombre de coups de bambou, suivant la décision du mandarin, et on le relâche aussitôt, en lui laissant la liberté d'aller où bon lui semble, si toutefois la manière dont il vient d'être fustigé le lui permet. Il faut avouer qu'une justice aussi prompte conviendrait dans plusieurs endroits, et qu'elle diminuerait de beaucoup le nombre des fripons et des voleurs.

Lorsqu'un particulier a éprouvé quelque violence ou quelque injustice, il porte sa plainte au mandarin du lieu qu'il habite, et si c'est dans une ville, il s'adresse au gouverneur. Il faut observer que lorsque les villes sont grandes, elles sont divisées en deux villes du troisième ordre, qui ont chacune leur tchy-hien ou gouverneur, dont les juridictions ressortissent au tchy-fou, ou gouverneur des villes du premier ordre. Les appels des sentences des tchy-fou vont devant les tao-ye, ou gouverneurs de districts, et de là, suivant les divers cas, ils passent sous les yeux du pou-tchin-sse, ou du ngan-cha-sse ; ils sont ensuite révisés par le tsong-tou, et même renvoyés après, selon l'exigence des affaires, par devant l'une des six cours souveraines de Peking. Une sentence ne peut être définitive que lorsque les preuves sont complètes. p3.113 Une fois examinée par l'un des grands tribunaux de la capitale, et approuvée par l'empereur, elle est irrévocable. Dans toute affaire on peut s'adresser directement au vice-roi, sans passer par les juges intermédiaires, qui, dans cette circonstance, ne peuvent plus s'en mêler, à moins que l'affaire ne leur soit renvoyée, ce qui arrive ordinairement. Si le mandarin approuve la requête, il y met un point rouge ; elle reçoit alors son exécution. Dans les affaires compliquées, on procède par écrit, on entend les témoins, et le juge motive sa sentence. Dans les causes criminelles, on fait venir les

témoins, on les confronte, on les interroge séparément, on tire la vérité par toutes sortes de moyens et l'on écrit toute la procédure. En affaire civile, le pouvoir du magistrat supérieur est absolu et sans appel, à moins que le cas ne soit assez majeur pour être porté à Peking, ce qui est rare ; mais en affaire criminelle, la sentence et le procès sont envoyés à la capitale, où les pièces passent par plusieurs tribunaux subordonnés les uns aux autres, et qui ont le droit de revoir le procès avant qu'il soit jugé définitivement.

Cette manière de rendre la justice est bien entendue, et l'on voit que le législateur, en l'instituant, a cherché à prévenir la corruption des juges ; mais malheureusement tous les magistrats ne sont pas intègres, et les plaideurs trouvent les moyens p3.114 de leur faire remettre de l'argent ; car dans ce pay, comme dans bien d'autres, les présents font beaucoup et ce n'est pas toujours au bon droit que l'on doit le gain d'un procès.

Les Chinois, du temps de Confucius, avaient cinq sortes de supplices ; 1° une marque noire imprimée sur le front. 2° l'amputation du bout du nez. 3° celle du pied ou du nerf du jarret. 4° castration. 5° la mort. Le Code des lois de la dynastie régnante ne parle pas de ces supplices. Les condamnations en usage, sont la bastonnade, la cangue, l'exil, le tirage des barques, et la mort. La peine de la bastonnade est très fréquente ; on la donne pour la moindre faute ; mais elle ne peut être infligée à un mandarin ou à tout homme décoré d'un bouton. Il est rare qu'un Chinois appelé en justice pour quelque affaire, puisse éviter la bastonnade ; mais il est deux moyens de s'y soustraire : le premier est de se faire remplacer ; car, dit le P. Lecomte [1], il y a des gens tout prêts à recevoir des coups pour les autres. Cette assertion, qu'on aura de la peine à croire, est cependant très vraie : en effets les personnes aisées, même celles de la classe ordinaire du peuple, qui n'ont pas reçu de la nature des cuisses capables de supporter cette punition, trouvent des p3.115 hommes qui, dans les affaires épineuses, se présentent à leur

[1] Tome II, page 70.

place et s'exposent à tous les inconvénients qui peuvent en arriver ; il est vrai que ceux-ci étant largement payés dans une pareille circonstance, usent du second moyen pour éluder la bastonnade, et que voici : lorsque le patient est étendu par terre, et que les bourreaux sont près de frapper, il lève les doigts, dont chacun exprime une dizaine de deniers ; les soldats, qui comprennent très bien ces signes, semblent frapper de toute leur force, mais ils font toucher à terre l'extrémité du bambou, et la cuisse n'est que légèrement effleurée : pendant ce temps le patient pousse de grands cris, et se retire ensuite sans avoir beaucoup souffert. On peut donc dire qu'à la Chine il y a des gens qui vivent de coups de bâton ; mais, si dans ces occasions ils n'avaient pas les moyens de les esquiver en partie, ils ne résisteraient pas longtemps à ce métier, car on donne la bastonnade depuis cinq coups jusqu'à cinquante, et même au-delà : il est rare, dans ces derniers cas , qu'un homme survive à cette exécution. La manière dont j'ai vu, pendant mon voyage, appliquer la bastonnade, est cruelle. Les bamboux ont de cinq à six pieds de long sur quatre doigts de largeur, et sont arrondis sur les côtés. Lorsque le mandarin est dans son tribunal, *et* qu'il fait punir un coupable, il a devant lui un p3.116 étui rempli de petits bâtons longs de six pouces et larges d'un pouce, et autant qu'il en jette sur la table, autant de fois cinq coups les bourreaux doivent appliquer au patient.

La cangue est réservée pour les voleurs et les perturbateurs du repos public ; elle est composée de deux pièces de bois plates, qui se réunissent et ne forment qu'un seul morceau percé au milieu pour passer le cou du patient. Il y en a qui pèsent jusqu'à deux cents livres, et qui ont trois pieds en carré, et six pouces d'épaisseur : les cangues ordinaires sont de soixante-quatorze livres ; le coupable porte cette machine sur les épaules, de manière qu'il ne peut voir ses pieds, ni porter ses mains à sa bouche, et qu'il mourrait de faim si ses amis ne venaient à son secours.

C'est une faute du dessinateur, dans les gravures du *Voyage* de M. Macartney que d'avoir représenté le patient passant sa main à travers

la cangue ; cela n'est pas possible, j'en parle pour avoir vu dans mon voyage plusieurs Chinois avec cette table de bois au cou : ces malheureux se tenaient accroupis, appuyés sur un des angles de la cangue, et paraissaient en être incommodés : d'autres, plus industrieux, se servent d'une chaise de bambou, dont les quatre pieds s'élèvent assez pour pouvoir supporter la table sans qu'elle pèse sur leurs épaules ; enfin, chacun cherche à se p3.117 soulager de son mieux, d'un poids d'autant plus fatigant, qu'il faut le porter constamment sans pouvoir s'en délivrer, le juge ayant eu la précaution de sceller la machine, et de poser sur la réunion des deux pièces une bande de papier qui contient la sentence du coupable. De plus, le patient est obligé de se tenir dans les lieux qui lui sont indiqués, et de se présenter, à l'expiration du terme de sa punition, devant le mandarin, qui lui fait ôter la cangue, et le renvoie après une légère bastonnade ; car à la Chine on ne sort jamais d'une mauvaise affaire, sans une correction quelconque.

Il y a des crimes pour lesquels on condamne au bannissement pour un, deux ou trois ans : ce bannissement est quelquefois perpétuel, surtout si le coupable est envoyé en Tartarie ; ceux qui y sont condamnés portent un bonnet rouge. Un fils qui accuse son père ou sa mère, même avec raison, est puni par l'exil ; un homme qui doit à l'empereur, et qui ne peut payer, est exilé à Y-ly, au-delà de la grande muraille : les fils, les petits-fils et les épouses d'un banni, peuvent le suivre dans le lieu qui lui est assigné.

La peine du tirage des barques impériales s'inflige pour deux cents, deux cent cinquante, et trois cents lieues suivant la gravité du délit.

La mort se donne de deux manières, en p3.118 étranglant, et en coupant la tête ; la première est réputée la plus douce, et ne déshonore point ; la seconde est réservée pour les assassins ; les Chinois en ont une grande horreur, parce que c'est chez eux un malheur de mourir privé de l'un des membres qu'on a reçus en naissant. Ainsi le législateur a su profiter de l'imagination faible des hommes, pour établir des différences dans un supplice qui, quoique le même au fond, change

cependant, et devient beaucoup plus aggravant d'après l'opinion de celui qui le subit. Un Chinois qui en tue un autre par accident, ou en se défendant ; un fils qui accuse à faux son père ou sa mère ; un voleur pris les armes à la main, sont étranglés. Le patient est lié debout contre une croix, le bourreau lui passe une corde au cou et la tord fortement par derrière avec un bâton ; il la lâche ensuite un instant, puis il la serre de nouveau et le supplice est terminé.

Selon les lois établies par la famille régnante, dans le Code intitulé Ta-tsing-lu-ly, un mari qui bat sa femme et qui la blesse, est puni ; s'il l'a tue, il est mis à mort ; mais les maris battent peu leurs épouses, car il y a de ces femmes qui se pendent exprès pour susciter une mauvaise affaire à leur époux. Un mari qui surprend sa femme en adultère, et qui la tue ; un fils qui dans le premier moment massacre le meurtrier de son père p3.119 ou de sa mère ne sont pas poursuivis, mais il faut qu'ils prouvent les circonstances. On coupe la tête aux assassins, et on l'expose ensuite dans une cage suspendue au haut d'un mât élevé sur le bord d'un chemin. Pendant le cours de seize cents lieues que nous avons faites dans l'empire, nous n'avons aperçu qu'une seule de ces cages, en entrant dans le Kiang-nan.

La peine de mort ne peut s'infliger sans que le procès du coupable ait été examiné et confirmé à Peking par l'empereur lui-même. Si le crime est grand, le prince ordonne qu'on exécute sans délai, sinon, qu'on attende jusqu'à l'automne, époque à laquelle on fait toutes les exécutions à mort. Avant de mener le patient au supplice, on lui donne un repas, et il peut se rendre sur la place de l'exécution, en chaise ou en voiture, s'il en a les moyens. On met aux condamnés à mort, un baillon à la bouche ; les juges sont présents lorsqu'on les exécute, et la fonction de bourreau n'a rien d'odieux.

Il est bon d'observer, avant de terminer cet article, que l'homicide même involontaire étant puni rigoureusement à la Chine, il en résulte que les Chinois sont peu portés à secourir un homme qui se trouve en danger de perdre la vie, parce qu'ils ont à craindre d'être soupçonnés de l'avoir tué ; par exemple, qu'un homme soit subitement p3.120

attaqué dans un chemin, d'un mal qui expose ses jours, qu'il soit blessé dangereusement par une chute ou autrement, qu'il tombe dans l'eau, personne ne s'empresse de le secourir ; c'est ce dont j'ai été témoin une fois au départ d'un bateau de passage, dont la voile en virant avait jeté un Chinois dans l'eau ; aucun des assistants n'alla à son secours, les matelots même s'occupèrent plutôt à retirer de l'eau le bonnet de ce malheureux, qu'à le sauver lui-même ; mais par bonheur il parvint à saisir une corde et rentra dans la barque. C'est par un malentendu que M. Scott, médecin du lord Macartney, raconte qu'il rencontra à Macao des Chinois portant un de leurs camarades blessé, qui lui dirent qu'ils allaient l'enterrer quoique l'homme vécût encore ; on n'enterre pas ainsi quelqu'un à la Chine, car on courrait le risque d'être étranglé.

Dans les circonstances importantes on fait donner la question aux accusés, pour tirer d'eux la vérité. Il y a deux questions, celle des mains et celle des pieds ; la première se donne avec des bâtons ronds et gros d'un pouce, et de près d'un pied de long, ayant aux extrémités des trous dans lesquels on passe des cordes pour les rapprocher, de sorte que les jointures des doigts peuvent se disloquer. Pour la gêne des pieds on se sert de trois morceaux de bois, dont celui du p3.121 milieu est fixe, les deux autres sont mobiles et joints au premier chacun par un crochet ; ils ont trois pieds de long sur six pouces de largeur avec des trous à l'extrémité opposée à celle où sont les crochets. On fait mettre les chevilles du patient entre ces morceaux de bois, et au moyen de cordes passées dans les trous, on serre avec tant de force que les chevilles s'aplatissent.

Ces tortures sont très douloureuses ; mais les Chinois ont des remèdes, soit pour amortir la douleur, soit pour opérer la guérison. J'ai vu à Quanton un marchand qui avait subi la gêne des pieds, il était très vieux et marchait assez bien.

@

PRISONS

Il y a dans chaque ville principale des provinces, des prisons environnées de hautes murailles avec des logements pour les soldats. Les prisonniers peuvent se promener pendant la journée dans de grandes cours, ou travailler pour s'entretenir et se nourrir, car la portion de riz fournie par le gouvernement est fort petite ; mais durant la nuit ils sont tous renfermés, les uns dans de grandes chambres, et les autres dans de petites cellules lorsqu'ils ont le moyen de les payer.

Les scélérats sont dans des prisons à part, et ne peuvent sortir ni parler à personne ; ils portent suspendu au cou un morceau de bois sur p3.122 lequel sont écrits leur nom, le genre de crime qu'ils ont commis, et leur sentence. On les étend pendant la nuit sur des planches en leur liant, avec de grosses chaînes de fer, les pieds, les mains et le corps. On les presse les uns contre les autres ; et, pour qu'ils n'aient pas la facilité de remuer, on place encore par-dessus eux de grosses tables de bois On les retire de là dans le jour, afin qu'ils puissent travailler et gagner de quoi vivre : aussi trouve-t-on dans les prisons des boutiques garnies de différents objets provenant du travail des prisonniers. Il y a des tavernes avec des cuisiniers pour apprêter à manger, et dans les grandes prisons on en permet l'entrée aux marchands, aux tailleurs et aux bouchers, pour le service des détenus. Avec de l'argent, les prisonniers coupables de fautes légères sont assez bien traités ; les criminels même peuvent obtenir quelque adoucissement, mais non pour le temps de la nuit, car les soldats les veillent avec grand soin, de peur qu'ils ne s'échappent.

La prison des femmes est séparée de celle des hommes ; on ne parle aux premières qu'au travers d'une grille, ou par le tour qui sert à leur passer la nourriture.

Lorsqu'un Chinois meurt en prison, son corps ne sort pas par la porte ordinaire, mais par un trou pratiqué exprès dans la muraille ; aussi p3.123 lorsqu'un homme qui a quelque fortune, qui appartient à une famille distinguée, se trouve très malade en prison, ses parents

tâchent d'obtenir la permission de l'en faire sortir, pour qu'il puisse mourir dehors et éviter de passer par ce trou, ce qui est une chose si infamante, qu'un Chinois qui désire du mal à un autre, ne peut lui rien dire de plus offensant que de souhaiter que son corps passe par le trou.

@

DÉBITEURS - INTÉRÊT DE L'ARGENT PRÊTEURS SUR GAGES

Les Chinois aiment l'argent avec passion ; le désir de s'en procurer les jette dans toutes sortes d'entreprises ; et, malgré le haut intérêt de l'argent à la Chine, ils ont recours très souvent aux emprunts ; aussi voit-on dans toutes les villes un grand nombre de boutiques avec une inscription en gros caractères, annonçant une maison de prêt appelée en chinois tang-pan.

L'intérêt s'élève depuis dix jusqu'à trente pour cent ; ce dernier taux a lieu surtout dans les opérations de commerce ; il est de neuf et dix sur les maisons et les biens-fonds. Les étrangers à Quanton prêtent aux Chinois, à douze, dix-huit et même au-delà. L'intérêt de l'argent chez les prêteurs sur gages, est de dix-huit pour cent. Tout particulier a la faculté de porter des effets p3.124 dans une maison de prêt ; il donne son nom, ou le tait, si son crédit, sa place ou des raisons particulières le forcent à demeurer inconnu. Les tang-pan même sont plus ou moins renommés, suivant leur discrétion ; cependant lorsqu'ils ont quelques soupçons sur les personnes qui leur apportent des effets, ils les font suivre, ils épient leurs mouvements, et s'informent de leur état et de leur demeure, pour les déclarer dans l'occasion au chef de la police ; mais cette surveillance n'a pas toujours lieu, parce qu'elle peut nuire aux intérêts des prêteurs.

Le tang-pan après avoir estimé l'objet qu'on lui présente, et prêté dessus une somme qui est ordinairement le tiers de la valeur, délivre à l'emprunteur un billet numéroté, dans lequel il spécifie l'effet mis en gage, l'estimation qu'il en a faite, l'argent qu'il a donné, le taux de l'intérêt et le terme de l'engagement. Quand le porteur vient reprendre son effet, il représente le billet et paie l'argent avec l'intérêt ; ou bien, si cela convient aux deux parties, on balance le compte sur l'estimation déjà faite de l'effet mis en dépôt. En recevant le billet numéroté, le prêteur sur gages n'examine pas si la personne qui le rapporte est, ou non, la même que celle à laquelle il l'a délivré, parce que souvent celle qui a fait le dépôt ne veut pas se représenter, ou bien parce qu'elle

p3.125 a cédé son titre à quelqu'un de ses créanciers. Si le gage n'est point retiré à l'expiration du terme fixé par la convention, l'effet reste entre les mains du tang-pan, et le propriétaire perd tous ses droits.

On voit dans les faubourgs de Quanton une rue garnie de boutiques remplies de toutes sortes de vêtements : ces boutiques sont des tang-pan où les Chinois vont engager ou louer des habits. Les tang-pan renommés ne sont pas ordinairement sur la rue, l'enseigne indique seulement la maison, dont les appartements sont sur le derrière, de manière que ceux qui sont obligés d'avoir recours aux prêteurs sur gages, ne craignent pas d'être vus ou d'être reconnus en entrant ou en sortant.

L'intérêt de l'argent étant très élevé à la Chine, il n'est pas étonnant d'y voir des particuliers qui doivent des sommes considérables ; mais il faut remarquer aussi que, par le même motif, les parties s'arrangent facilement. La loi empêche d'ailleurs qu'on ne confonde les intérêts avec le capital, qui reste toujours distinct. Quant aux intérêts, leur quotité ne change pas quelle que soit l'ancienneté de la dette, et le créancier qui voudrait stipuler d'autres conditions, serait puni.

Les accusations pour dettes étant réputées infamantes, les parents et les amis offrent leur p3.126 médiation, et les parties s'accommodent sans beaucoup de difficultés. Dans le cas contraire, le mandarin ordonne la saisie des biens, si le débiteur en a ; s'il n'en a pas, il est mis en prison et on lui accorde un délai au bout duquel, s'il ne satisfait pas, il reçoit, suivant la loi, la bastonnade ; alors le juge accordé encore un autre délai, après lequel, faute de paiement, on inflige une seconde bastonnade, et ainsi de suite. La crainte d'un pareil traitement oblige les débiteurs à chercher tous les moyens possibles pour se libérer envers leurs créanciers, et se soustraire au châtiment. Il y en a même qui se donnent pour esclaves, lorsqu'ils n'ont pas d'autre moyen de sortir d'embarras. Si la loi est sévère contre celui qui ne paie pas, elle défend absolument aux particuliers d'employer la violence pour obtenir le remboursement d'une somme prêtée : c'est s'exposer à quatre-vingts coups de bambou, que de se payer par ses mains ; cependant

les mandarins tolèrent certains moyens employés par les Chinois pour tirer de l'argent de leurs débiteurs, lors du renouvellement de l'année. A cette époque les créanciers entrent dans les maisons de leurs débiteurs, crient de toutes leurs forces, ou s'établissent pour n'en sortir que lorsqu'ils ont été remboursés. Les Chinois redoutent extrêmement de pareilles visites, parce que si dans ces circonstances, il survenait quelque p3.127 accident au créancier, ils auraient à craindre que la justice ne les soupçonnât d'avoir voulu attenter à sa vie.

Un Européen ayant à réclamer une forte somme d'un marchand de Quanton, qui le remettait de jour en jour, l'attira chez lui, et le tint renfermé jusqu'à ce qu'il eût payé : ce moyen réussit, mais il est dangereux ; car il y a des Chinois capables de se pendre et, dans ce cas, l'affaire deviendrait très grave ; il faut, pour en agir de la sorte, être bien sûr que le débiteur est attaché à la vie. Dans tous les cas, il n'est pas prudent d'employer ce moyen ; le plus sage est de se plaindre aux mandarins, lorsque celui qui doit est du nombre des hannistes, parce qu'alors le juge ordonne aux autres marchands de se cotiser entre eux pour payer la dette.

La dernière ressource des Chinois, lorsqu'ils ne peuvent rien obtenir de leurs débiteurs par les voies dont j'ai déjà parlé, est de les menacer d'enlever la porte de leur maison ou de leur boutique : c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à un Chinois, de se trouver sans porte lors de la nouvelle année ; il se croit perdu pour toujours, parce qu'alors rien ne peut plus s'opposer à l'entrée des mauvais génies ; telles sont les idées superstitieuses des Chinois. On rira, sans doute, de cette puérile crédulité ; mais plût à Dieu qu'en p3.128 Europe, les gens qui ne rougissent pas d'emprunter dans le dessein de ne jamais rendre, eussent cette bizarre croyance ! Les créanciers auraient du moins une dernière ressource, puisqu'ils n'ont pas, comme à la Chine, celle de la bastonnade.

Si cependant, comme on vient de le voir, les créanciers emploient différentes manières pour tirer de l'argent de leurs débiteurs, ceux-ci, de leur côté, imaginent toutes sortes de moyens pour se dispenser de

payer ; mais, ne réussissant pas toujours dans leurs stratagèmes, ils prennent alors pour se tirer d'embarras, le parti de mettre le feu à leur propre maison, expédient tout à fait étrange, et qui cependant a lieu assez souvent vers la fin du dernier mois de l'année.

Les débiteurs insolvables envers l'État ne sont pas traités moins sévèrement que les débiteurs envers des particuliers ; outre la bastonnade, qui est la correction commune aux uns et aux autres, ils sont envoyés en exil en Tartarie, et employés au service de l'empereur, dont ils deviennent la propriété. Cet usage reçu de maltraiter les gens qui ne paient pas leurs dettes, rend circonspects ceux qui veulent emprunter : chacun travaille à se liquider, et l'on ne voit pas, comme ici, des hommes promenant hardiment le vol et l'infamie, rire effrontément aux dépens de ceux qu'ils ont dupés. Si les coutumes des Chinois ne sont pas toutes p3.129 bonnes ; si leur manière de rendre la justice est un peu trop expéditive, on conviendra pourtant que sur l'article du prêt ils sont plus avancés que nous, puisque chez eux les débiteurs infidèles sont punis ; et qu'au contraire chez nous, on en voit souvent qui sont reçus, accueillis, fêtés même, au moins par des personnes capables de les imiter ; mais nous n'aurions pas le spectacle de cette impudeur scandaleuse, si en Europe ceux qui s'approprient ainsi l'argent des autres, recevaient une punition telle qu'on la donne à la Chine.

@

VOLEURS

Les voleurs montrent beaucoup d'adresse dans l'exercice de leur métier ; ils joignent même quelquefois la force à l'adresse, mais rarement la violence, parce que tout voleur surpris les armes à la main est condamné à être étranglé. C'est surtout à Quanton que l'on trouve un grand nombre de filous ; ils ont même des chefs, que les Chinois savent trouver dans l'occasion, et par le moyen desquels on peut retrouver un objet perdu, en entrant en composition avec eux : c'est ce que j'ai vu moi-même.

Les voleurs de Quanton s'adressent de préférence aux étrangers, et parmi ceux-ci aux nouveaux arrivés : ils sont ordinairement plusieurs ensemble, soit pour se passer de main en main p3.130 l'objet volé, soit pour barrer le chemin à ceux qui veulent les poursuivre ; il est d'ailleurs difficile de les saisir, car du moment où l'on met la main sur leur habit, ils ouvrent les bras, abandonnent leur veste et s'échappent avec rapidité.

Un filou chinois a soin de ne se mettre jamais du côté où il veut voler ; aussi les étrangers qui arrivent nouvellement d'Europe sont-ils toujours surpris de ne trouver personne en regardant du côté où ils se sont sentis toucher; le voleur se tient du côté opposé; il a l'air occupé de toute autre chose, et contrefait l'étonné lorsque l'étranger se retourne pour le regarder. Dans le cas cependant où, reconnaissant le filou , on se décide à courir après lui, et où l'on parvient à s'en saisir, le plus prudent est de le laisser aller tranquillement, après lui avoir repris ce qu'il avait volé ; car les suites des voies de fait sont dangereuses à la Chine, et l'on doit éviter avec soin les explications avec des juges ou des mandarins qui ne veulent pas entendre le plaignant, ou qui, persuadés de leur haute sagesse, regardent comme des barbares tous les hommes qui ne sont pas gouvernés par les mêmes lois qu'eux.

Ce que je viens de dire des voleurs chinois ne montre que leur adresse pour dérober légèrement un mouchoir ou quelque autre effet

de peu d'importance; mais voici quelques exemples des moyens p3.131 qu'ils emploient lorsque l'adresse ne suffit pas.

Des voleurs voyant un Européen monter les marches d'un petit pont qui est dans le faubourg de Quanton, et s'apercevant qu'il avait de l'argent sur lui, l'un d'eux le saisit fortement par les bras, tandis que les autres fouillèrent dans ses poches. La chose fut exécutée si lestement, que les voleurs étaient déjà bien loin avant que l'étranger et ceux qui l'accompagnaient fussent revenus de leur surprise et eussent songé à se mettre en défense : cependant le vol fut fait en plein jour, et celui qui fut volé était en état à lui seul de terrasser cinq ou six Chinois ; il est vrai qu'il aima mieux rire de l'événement que de courir après les filous.

Un autre moyen que les voleurs mettent en usage pour entrer dans les maisons, c'est d'y faire un trou par lequel ils s'introduisent, en prenant la précaution de mettre une petite chandelle [1] dans l'ouverture, pour retrouver leur chemin lorsqu'il faut sortir. Un gros papier qui conserve le feu et qui s'allume en soufflant dessus, les dirige dans les chambres et leur fait apercevoir les différents objets qui sont bons à prendre. Une personne de ma connaissance, entendant du bruit chez elle pendant la nuit, présuma qu'il était causé par des p3.132 voleurs : ayant découvert par hasard le trou par lequel les Chinois s'étaient introduits dans la maison, elle s'avisa d'en retirer la petite chandelle, et de la mettre un peu plus loin en face de la muraille, puis elle se plaça en embuscade avec ses domestiques, dont l'un se mit à faire du bruit ; aussitôt les voleurs coururent tête baissée pour passer par le trou ; mais s'étant frappés rudement contre le mur, ils tombèrent et furent arrêtés.

Lorsque les voleurs sont assez adroits pour pénétrer dans les appartements, ils brûlent, dit-on, des drogues, pour endormir plus profondément ceux qui y sont couchés : c'est ce que je ne puis

---

[1] Ces chandelles sont faites avec de la sciure de bois, et brûlent sans jeter de lumière.

assurer ; mais je sais très bien qu'ils entourent le lit de la personne endormie avec les chaises de l'appartement, de manière que, lorsqu'elle vient à se réveiller et qu'elle veut s'élancer de son lit, elle se trouve assez embarrassée pour que les voleurs aient le temps de s'évader. Ils se servent aussi d'échelles fort légères, composées de deux bamboux, avec des échelons de corde, qu'ils appuient sur les murs pour monter par les fenêtres lorsqu'ils les trouvent ouvertes. Un Français à Macao fut ainsi volé, pendant son sommeil, de tout ce qu'il avait : s'étant réveillé au bruit, il voulut se lever, mais les voleurs eurent le temps de s'en aller ; ils le firent cependant avec une telle précipitation, qu'ils abandonnèrent leur échelle.

p3.133 Les voleurs dont je viens de parler sont des filous adroits, mais qui ne font pas de mal ; il y en a d'une autre espèce, qui sont plus redoutables, parce qu'ils volent et souvent massacrent ceux qu'ils ont dépouillés : si on en arrête quelques-uns, ils sont condamnés à avoir la tête tranchée. Lorsque j'étais à Macao, un grand nombre de ces scélérats infestaient les côtes ; ils prenaient les bateaux qu'ils rencontraient à la mer, faisaient des descentes dans les villages et emportaient tout, après avoir tué ceux qui y étaient : ils s'emparèrent même d'un petit bâtiment européen, et le brûlèrent. Il paraît, d'après les dernières nouvelles reçues de la Chine, que ces pirates existent encore.

@

PAUVRES

On rencontre beaucoup de pauvres dans les faubourgs de Quanton ; ils y étaient en si grand nombre, il y a quelques années, qu'ils remplissaient une bonne partie des rues qui avoisinaient nos demeures. Ces malheureux, dénués de tout, se rassemblaient le soir et se pressaient les uns contre les autres pour se garantir du froid ; mais tous ne pouvant également être réchauffés, plusieurs mouraient, et leurs corps restaient exposés parmi les pièces de bois et les pierres qui couvraient le quai. Révoltés d'un pareil spectacle, les marchands hannistes les firent enfin enlever ; et p3.134 pour empêcher que notre quartier ne fût dans la suite assailli par ces mendiants, ils payèrent des soldats qu'ils placèrent à l'entrée des rues pour leur en interdire l'entrée.

La pauvreté se montre à la Chine sous des dehors extrêmement hideux : on en aura l'idée en se représentant un mauvais petit bateau contenant une famille entière, composée du père, de la mère et de plusieurs enfants, à peine couverts de méchants lambeaux, et attestant par leurs figures tristes et décharnées les besoins les plus urgents. Ces malheureux n'ont d'autre occupation à Wampou que de ramasser sur la rivière les bouts de cordes et les bagatelles qui tombent des navires ; et ils périraient de faim si les matelots ne se privaient souvent d'une portion de leur nourriture pour la partager avec eux : aussi y en a-t-il beaucoup qui rodent sans cesse autour des bâtiments en demandant l'aumône, et recevant avec avidité tout ce qu'on leur donne.

Les mendiants qu'on trouve dans les rues de Quanton font horreur à voir : quelques-uns ont perdu des doigts et même des membres par la lèpre ou par suite de maladies. Hardis et insolents, ils vous importunent jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque chose, et vont même jusqu'à vous saisir la main. Pour s'en délivrer, le mieux est d'entrer dans une boutique d'où on leur fait donner p3.135 l'aumône, l'usage étant qu'aussitôt qu'ils ont reçu la moindre bagatelle en riz ou en argent, ils doivent se retirer.

Plusieurs écrivains prétendent qu'à la Chine le gouvernement défend de mendier ; cependant les Chinois de Quanton ne m'ont jamais parlé de cette défense ; ils ont même l'habitude de faire de temps en temps quelques distributions en riz ou en argent, mais malheureusement ils les font trop médiocres.

J'ai rencontré des mendiants dans mon voyage, soit sur les chemins, soit à l'approche des villes ; Huttner, dans sa relation, dit que les rues de Péking en sont remplies : cela peut être, car nous avons vu, en traversant la capitale, bien des gens mal vêtus, et qui probablement auraient reçu volontiers quelque aumône.

Les Anglais ajoutent que dans la Tartarie ils ont rencontré des pauvres : il est à croire, en effet, que l'on doit en trouver dans un pays où les vivres ne sont pas en abondance ; cependant leur nombre ne peut être considérable, puisque le gouvernement ne les soulageant point et ne faisant que les tolérer, la disette et la misère doivent nécessairement en détruire la plus grande partie.

@